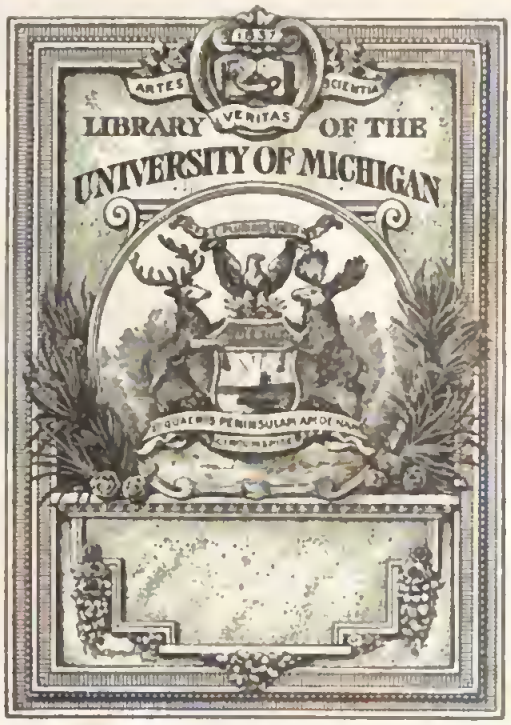
B 545580

Digitized by Google


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

830.
S34

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE L'ALSACE

A LA FIN DU XVe ET AU COMMENCEMENT DU XVIe SIÈCLE

E Audray
2142

Digitized by Google

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Job. Tauler von Strassburg. Hamburg, Perthes, 1841.

Gérard Reussel, prédicateur de la reine Marguerite de Navarre. Strasb., Schmidt, 1845.

Études sur le mysticisme allemand au quatorzième siècle. Mémoires de l'Académie des sciences morales, 1845.

Histoire et doctrine de la secte des Cathares. 2 vol. Paris, Cherbuliez, 1849. Ouvrage couronné par l'Institut, Acad. des inscriptions.

Essai historique sur la société civile dans le monde romain et sur sa transformation par le christianisme. Strasb., Schmidt, 1853, couronné par l'Institut, Acad. française.

La vie et les travaux de Jean Sturm, fondateur du gymnase de Strasbourg. Strasb., Schmidt, 1855.

Peter Martyr Vermigli, Leben und Schriften. Elberfeld, Fridericbs, 1858.

Rulmann Merswin, Die neun Felsen, nach dem Autograph herausgegeben. Leipzig, Hirzel, 1859.

Histoire du chapitre de Saint-Thomas pendant le moyen âge, suivie d'un recueil de chartes. Strasb., Schmidt, 1860, in-4°.

Melanchthons Leben. Elberfeld, Fridericbs, 1861.

Nicolaus von Basel, Leben und Schriften. Wien, Braumüller, 1866.

Les libertins spirituels. Traités mystiques écrits en 1547—1549. Bâle, Georg, 1876.

Digitized by Google

HISTOIRE LITTÉRAIRE

DE L'ALSACE

A LA FIN DU XVe ET AU COMMENCEMENT DU XVIe SIÈCLE

PAR

CHARLES SCHMIDT

PROFESSEUR ÉMÉRITE DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE STRASBOURG,
Membre étranger
de l'Académie royale des sciences de Munich,
de la Société générale d'histoire suisse, de la Société historique de Bâle, de la Société
de l'histoire de Belgique, du Musée historique de Mulhouse, etc.
Chevalier de la Légion d'honneur.

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER
G. FISCHBACHER, SUCCESSEUR
33, RUE DE SEINE, 33

1879

STRASBOURG, TYPOGRAPHIE G. FISCHBACH, SUCCr DE G. SILBERMANN

Digitized by Google

PRÉFACE

Il me paraît utile de prévenir les personnes qui voudront bien jeter les yeux sur ce livre, qu'il a été commencé il y a plus de trente ans, dans des circonstances bien différentes de celles d'aujourd'hui, mais que, malgré de fréquentes interruptions, le but que dès l'abord je m'étais proposé et l'esprit dans lequel je l'ai poursuivi, sont restés invariablement les mêmes. Sans autre mobile que l'amour de ma province natale, sans autre préoccupation que celle de la vérité historique, j'ai voulu faire le tableau de la vie intellectuelle de nos ancêtres à une époque particulièrement glorieuse pour eux. Pour apprécier leurs œuvres avec équité, j'ai tâché de me faire leur contemporain, de vivre dans leur milieu, de me pénétrer de leurs idées, de voir les choses comme ils les ont vues, sans abdiquer pour cela mon droit de les juger d'après des principes de justice et de goût, qui me paraissent d'autant plus incontestables qu'ils ne sont pas seulement ceux du dix-neuvième siècle, mais ceux de tous les temps.

Comme il s'agit d'histoire provinciale et locale, j'ai cru pouvoir donner, soit dans le texte, soit dans des notes, des détails qui seraient mal placés dans un ouvrage d'une portée plus générale, mais qui auront peut-être quelque intérêt pour mes compatriotes alsaciens. Il en est résulté que mon travail, tout en étant consacré à la littérature, a pris une tournure plutôt érudite que littéraire; je ne me dissimule pas que c'est un inconvénient, mais je n'aurais pu l'éviter qu'en renonçant à être aussi complet que possible. Ce même désir d'être complet m'a engagé à traiter de chacun des auteurs séparément; je leur ai consacré des notices biographiques plus ou moins étendues selon leur importance. Un autre pourra faire un tableau d'ensemble, je me suis contenté d'en réunir les matériaux.»

Digitized by Google

La période dont je m'occupe cesse quand s'ouvre celle de la Réformation; j'exclus donc les écrivains qui ne font que débuter avant 1517 et dont les productions les plus remarquables sont postérieures à cette date; tels sont, outre les théologiens réformateurs, Béatus Rhénanus, Jacques Spiegel, Jean Pauli, etc. Quelques-uns de ceux dont je caractérise les œuvres ayant prolongé leur existence au-delà de 1517, j'ai dû suivre leur biographie jusqu'au bout; mais après 1517 les uns se retirent de la scène ou ne jouent plus qu'un rôle accessoire, tandis que d'autres consacrent le reste de leur activité littéraire principalement à la controverse religieuse.

La plupart des publications de nos auteurs sont devenues extrêmement rares; je n'étonnerai personne en disant que j'ai eu beaucoup de peine à me les procurer. Il se peut qu'il en existe qui m'ont échappé; s'il y en a, elles ne me sont restées inconnues que parce que je ne les ai trouvées mentionnées dans aucun répertoire bibliographique, dans aucun des catalogues de bibliothèques qu'on a publiés et dont j'ai eu connaissance. Quant aux ouvrages qui ont passé sous mes yeux, j'en ai réuni les titres et les éditions dans un *index bibliographique*, auquel se rapportent les renvois dans les notes.

Il m'est doux de pouvoir exprimer publiquement ma reconnaissance aux amis qui ont bien voulu m'aider dans mes recherches; c'est grâce à leur concours dévoué que j'ai pu consulter, outre une foule de livres rares, des correspondances, des poésies, des traités inédits.

Quelques chapitres qui avaient paru, les uns dans la *Revue d'Alsace*, un autre dans les *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, ont été complètement remaniés.

OUVRAGES CITÉS LE PLUS SOUVENT

Amœnitates friburgenses (éd. Riegger). Ulm 1775.
Athenæ rauricæ (ant. Herzog). Bâle 1778.
Epistolæ illustrium virorum ad Reuchlinum. Haguenan 1519, in-4°.
Epistolæ obscurorum virorum (éd. Böcking). Leipz. 1864. (Suppl. aux œuvres de Hutten.)
Erasmi *opera*. T. 3, *epistolæ*. Leyde 1703, in-f°.
Burscher, *Spicilegium autographorum... Erasmi, etc.* Leipz. 1802, in-4°.
Bernhard Hertzog, *Elsässische Chronik*. Strasb. 1592, in-f°.
Hutteni *opera* (éd. Böcking). Leipz. 1859 et suiv. 5 vol. et 2 vol. suppl.
Jung, *Beiträge zur Geschichte der Reformation*. Strasb. 1830. P. 2.
Das Chronikon von Konrad Pellikan, herausg. von Bernh. Riggenbach. Basel 1877.
Pirkheimeri *opera*. Francf. 1610, in-f°.
Reuchlins *Briefwechsel* (éd. Geiger). Stuttg. 1875.
Röhrich, *Geschichte der Reformation im Elsass*. Strasb. 1830. 3 P.
— *Mittheilungen aus der evangelischen Geschichte des Elsasses*. Strasb. 1855. 3 vol.
Strobel, *Beiträge zur deutschen Literatur*. Strasb. 1827.
— *Geschichte des Elsasses*. Strasb. 1843, T. 3.
Trithemius, *Catalogus illustrium virorum*. Bâle 1495, in-4°.
— *Liber de scriptoribus ecclesiasticis*. Bâle 1494, in-f°.
— *Epistolæ*. Haguenan 1536, in-4°.
Weller, *Die deutsche Literatur im 1. Viertel des 16. Jahrh.* Nördlingen 1864.
Wencker, *Collectanea juris publici*. Strasb. 1702, in-4°.
— *Apparatus et instructus archivorum*. Strasb. 1713, in-4°.
— *Collecta archivi et cancellariæ jura*. Strasb. 1715, in-4°.
Zasii *epistolæ* (éd. Riegger). Ulm 1774.

Digitized by Google

INTRODUCTION

La fin du quinzième siècle et le commencement du seizième sont en Alsace, comme partout dans l'Europe occidentale, la période de la transition du moyen âge aux temps modernes. C'est l'époque de la renaissance des lettres classiques et de la reprise d'une foule de questions pendant longtemps abandonnées. Jadis notre province avait eu des poètes et des penseurs supérieurs aux écrivains dont nous aurons à nous occuper, mais dans aucun temps la vie intellectuelle n'avait été plus intense et plus générale. Après un sommeil de près d'un demi-siècle, les études renaissent grâce à l'invention de l'imprimerie. Les clercs ne sont plus les seuls qui ont besoin de connaissances, les laïques à leur tour aspirent à se rendre compte de ce qui les intéresse comme chrétiens et comme citoyens. L'Alsace est alors une des contrées où la littérature reflète le plus fidèlement l'état social, moral et religieux de la population, avec ses défauts et ses qualités, ses habitudes invétérées et ses désirs d'amélioration. Dans des républiques bourgeoises comme les villes libres de notre province, la Renaissance n'a pas pu s'égarer, comme dans les cités italiennes où résidaient des cours frivoles, dans un courant de plaisirs qui rappelaient le paganisme; elle a pris un caractère plus grave, elle est moins brillante dans ses manifestations, elle n'a rien produit qui captive l'imagination ou qui séduise les sens; mais sa manière plus modeste, en partie même pédante, ne l'a pas empêchée de préparer des progrès dans des sens divers. Le mouvement n'est pas seulement littéraire, il ne doit pas satisfaire à de simples intérêts esthétiques, dès l'origine il poursuit un but moral. On veut réformer les études, introduire un langage plus correct, étendre le cercle des connaissances, on publie des livres sur toutes sortes de sciences, on prêche, on écrit des satires, non pour procurer des jouissances à quelques

personnes cultivées, mais pour changer les mœurs du peuple, pour former des générations plus honnêtes, plus éclairées, plus capables de servir l'Église et la République. Cette tendance imprime à notre littérature de ce temps un cachet qui lui est propre, et bien que parfois elle semble s'éloigner du but en reculant en arrière, elle répond en elle-même à un des plus pressants besoins du siècle. On avait compris que ce qu'on appelait la barbarie intellectuelle était une des causes de la barbarie morale. Cette dernière, en effet, était grande. Assurément nous n'appliquerons pas à tous nos ancêtres sans distinction les critiques tantôt acerbes tantôt spirituelles que leur ont adressées quelques-uns des auteurs contemporains; mais prise dans son ensemble la société ecclésiastique et laïque était tombée dans une décadence dont elle ne pouvait se relever qu'en se laissant pénétrer d'un esprit nouveau.

Comme Strasbourg, métropole du diocèse et première ville de la province, devint le centre principal du mouvement littéraire, il convient d'examiner rapidement l'état moral et intellectuel de sa population. On verra dans les chapitres suivants les peintures que Wimpheling, Brant, Geiler, Murner nous ont laissées du clergé de leur temps. Ces peintures, faites indépendamment les nnes des autres par des hommes profondément attachés à leur Église, sont trop concordantes pour n'être pas vraies dans leurs traits principaux, mais elles sont trop générales pour qu'il ne soit pas permis d'admettre des exceptions. En faisant cette réserve, il faut constater que les abus étaient tels, qu'ils ne pouvaient pas rester cachés plus longtemps aux laïques. La population commençait à s'éveiller, et lors même qne les écrivains et les prédicateurs ne l'auraient pas avertie du mal, elle eût été assez intelligente pour le voir de ses propres yeux. Avant les premières années du seizième siècle les derniers évêques de Strasbourg, hommes mondains et cupides, avaient négligé l'administration spirituelle de leur diocèse et peu surveillé la discipline. Les riches prébendes des chapitres étaient entre les mains de nobles ou de patriciens dont la plupart vivaient dans le luxe, sans s'occuper sérieusement de leurs devoirs cléricaux. Beaucoup de bénéfices étaient donnés par provision apostolique à des *courtisans* de Rome, sans égard à leur moralité ou à leurs connaissances; ces usurpateurs des biens de nos églises ne résidaient que rarement à Stras-

bourg même, ils laissaient en souffrance les chapelles ou les autels qu'ils auraient dû desservir. Plusieurs des nombreux couvents de la ville s'étaient fait la réputation d'abriter derrière leurs murs plus de vice que de piété; les moines mendiants, d'ailleurs, ne cessaient d'être en querelle avec les curés séculiers. Un pareil état de choses était peu fait pour l'édification des laïques.

La bourgeoisie n'était pas plus raffinée dans ses mœurs que celle des autres villes du temps; mais tous nos pères n'ont pas été coupables de l'immoralité dont il est parlé dans les sermons et dans les satires, et qui, après tout, est celle de tous les siècles. De même que l'on connaît de cette époque des prêtres et des religieux strasbourgeois dignes d'estime, on peut citer des maisons bourgeoises où ont régné les vertus les plus pures. Il n'en est pas autrement de la noblesse; au milieu de la foule des gentilshommes qui se ruinaient par les plaisirs, il y a eu des familles qui avaient su garder leur nom de toute flétrissure. Le magistrat, fidèle à ses traditions, résistait aux priviléges du clergé qui portaient atteinte aux droits des citoyens; il faisait des statuts nombreux pour protéger la morale publique et sauvegardait en toute occasion l'indépendance de la cité. Mais individuellement beaucoup de ses membres n'ont pas été exempts de fautes. Considéré de haut, Strasbourg méritait l'éloge qu'en 1514 lui décerna Érasme quand il écrivit à Wimpheling: „J'ai vu chez vous des vieillards qui ne sont pas moroses, des nobles sans faste, des hommes puissants sans arrogance, des plébéiens ornés de vertus, et dans cette grande multitude d'hommes je n'ai pas rencontré de populace; j'ai trouvé une monarchie sans tyrannie, une aristocratie sans factions, une démocratie sans tumultes, des richesses sans luxe, une prospérité sans insolence; que peut-on se figurer de plus heureux que cette harmonie!"[1] Cet éloge, sans doute, souffrirait des restrictions si l'on pouvait descendre dans les détails; mais les plaintes de Geiler sur la corruption universelle n'en souffriraient pas moins. Il faut faire un partage équitable; la décadence morale du grand nombre est un fait qu'on ne saurait contester; mais au-dessus de la masse s'élevaient des individualités qui sauvaient l'honneur du clergé et du peuple. Autrement on ne comprendrait pas l'ardeur avec

[1] V. la lettre d'Érasme à la suite de son traité *De duplici copia verborum et rerum.*

laquelle on accueillit à Strasbourg les principes qui devaient amener une première amélioration.

Ce qui manquait avant tout, c'était l'instruction. Dans divers quartiers de la ville il y avait de petites écoles laïques où les enfants du voisinage apprenaient à lire, à écrire, à calculer. Dans les écoles attachées aux églises collégiales, les *magistri scholarium* devaient enseigner, sous la surveillance des écolâtres, le *trivium*, c'est-à-dire la grammaire latine, la rhétorique et la dialectique; mais le plus souvent on se bornait aux rudiments de la grammaire, ils semblaient suffisants pour former des enfants de chœur. Les manuels dont on se servait exposaient, d'après des méthodes fort imparfaites, un latin encore assez barbare. Aux élèves un peu plus avancés on expliquait les vers du Doctrinal d'Alexandre de Ville-Dieu. Pour les exercer au style, on leur faisait faire quelques vers boiteux ou copier, non pas des passages d'auteurs classiques, mais des formules de contrats ou d'actes de procédure. Le moyen disciplinaire était la verge; presque tous les livres scolaires sont ornés d'une gravure qui représente un maître menaçant de cette arme les enfants assis à ses pieds. En automne les écoliers se rendaient en chantant dans une forêt pour faire la provision des verges pour l'année; en décembre on les égayait en leur permettant de se choisir un évêque qu'aux fêtes de Noël ils conduisaient, précédés de leurs maîtres, dans les diverses églises de la ville. Mais ce qu'ils apprenaient se réduisait à peu. Quelques couvents avaient des écoles meilleures, notamment celui des franciscains[2]. Le lecteur Conrad de Bondorf, prédicateur estimé[3], passait

[2] Gebwiler, *Panegyris Carolina*, f° 17. Ind. bibl. 264. — Wimpheling, *Germania*, f° g, 3 (ind. bibl. 16), mentionne parmi les choses qui font honneur à Strasbourg les *fratrum mendicantium gymnasia architectonica*. Veut-il dire que nos couvents des ordres mendiants ont eu des écoles d'architecture? Cela paraît peu croyable. Moscheroseh, dans le texte allemand de la *Germania*, qu'il assure être celui de Wimpheling lui-même, a ces mots : *mit schulen der brüder des Bettelordens, buwmeistern...* f° E, 2. Si, en effet, c'est là la vraie phrase de Wimpheling, elle signifie que Strasbourg s'est distingué aussi par ses architectes; il faut donc admettre dans la version latine une faute d'impression.

[3] En 1492 il reçut des administrateurs de la paroisse de S. Nicolas une gratification de deux sols pour un sermon prêché dans cette église. Murner fait son éloge dans un discours prononcé en 1502. Ind. bibl. 310. — Le 21 nov. 1482 le frère Salvus Casseta de Palerme, général des dominicains, qu'une inspection de ses couvents avait aussi conduit à Strasbourg, écrit à maître Matthias de Bondorf *cum parentibus suis*, qu'ayant appris que Matthias a une grande affection pour l'ordre de S. Dominique,

pour un scotiste habile. Chez les dominicains on faisait également quelques études; leur lecteur, Jean Winkel, publia divers traités de Thomas d'Aquin. Dans la chartreuse enfin et dans la commanderie de Saint-Jean, citées alors comme les maisons religieuses les plus respectées, on maintenait les habitudes studieuses qu'on y avait introduites dès l'origine. Mais les écoles de toutes ces institutions n'étaient réservées qu'aux novices; les laïques n'en profitaient point. Dans les chapitres dont quelques chanoines avaient des bibliothèques et s'occupaient de droit canonique, on ne faisait rien pour l'instruction de ceux qui souvent étaient encore enfants quand ils obtenaient des prébendes; les fonctions d'écolâtre étaient devenues des sinécures; d'après d'anciens statuts, les chanoines jeunes devaient consacrer un certain temps à l'étude dans une université; ces statuts n'étaient plus observés que rarement. Wimpheling, Geiler et leurs amis regrettaient que dans aucun des chapitres de la ville on ne destinât quelques prébendes à des prêtres savants, capables d'enseigner la théologie ou le droit; les chanoines auxquels ils communiquaient leurs plaintes s'excusaient par l'abus qu'on faisait à Rome des grâces apostoliques et qui ne les laissait plus maîtres de disposer des bénéfices. C'est à cela que se rapportait cette épigramme :

Doctrina vacuis est urbs Strasburgia mater,
Doctis atque bonis esse noverca solet[4].

seulement la *noverca* n'était pas Strasbourg, c'était Rome.

La cathédrale, le chapitre de Saint-Thomas, quelques couvents possédaient des bibliothèques, dont plusieurs venaient d'être récemment enrichies par des donations considérables; mais à l'époque dont nous parlons elles étaient peu soignées et peu utilisées. Nos imprimeurs enfin ne publiaient encore de préférence que des recueils de sermons latins, des ouvrages à l'usage des prédicateurs, des traités de morale, d'édification, de droit canonique, des écrits de Pères et d'auteurs du moyen âge, des livres pour l'enseignement du latin; les éditions d'au-

il l'admet à la participation de tous les *beneficia et suffragia* de cet ordre. Jean Meyer, *Chronicon de prædicatoribus*, f° 59. Ms. in-4°, Bâle. Ce Matthias de Bondorf, admirateur des dominicains, était-il de la parenté du franciscain Conrad de Bondorf?

[4] Luscinius, lettre à Jean de Botzheim, en tête des *Progymnasmata græcæ literaturæ*. Ind. bibl. 287.

teurs classiques étaient des exceptions aussi rares que les publications en langue vulgaire pour les laïques.

Ce qui vient d'être dit de la situation intellectuelle et morale de Strasbourg, s'applique également aux autres villes du diocèse. Celles de la Haute-Alsace, qui dépendaient alors de l'évêché de Bâle, se trouvaient dans des conditions analogues. Colmar, Haguenau, Obernai, Savorne, etc., avaient des écoles ecclésiastiques, mais celles-ci étaient encore au-dessous des nôtres. Dans quelques couvents on trouvait des bibliothèques dont personne ne consultait les livres. A Haguenau, où dans les ateliers de Diebold Lauber on avait copié et enluminé des manuscrits, existait la grande imprimerie de Henri Gran; pendant longtemps on n'y édita que des ouvrages théologiques, et ses produits, de même que l'avaient été ceux de Lauber, étaient destinés principalement à l'exportation [5]; à Haguenau même on n'en profitait encore que médiocrement.

Pendant que Strasbourg et la plupart des autres villes restaient ainsi en arrière, Schlestadt possédait déjà une école florissante. Fondée vers le milieu du quinzième siècle et entretenue par le magistrat, elle eut pour premier recteur le Westphalien Louis Dringenberg, qui y apporta l'esprit et la méthode des Frères de la vie commune, dont il avait été l'élève à Deventer. Wimpheling, un de ses disciples, ayant eu l'occasion plus tard de comparer d'autres écoles avec celle de ce maître, ne parle de lui qu'avec admiration; il ne s'occupait, dit-il, que des choses nécessaires, sans se perdre dans des subtilités que les enfants ne comprenaient pas et qui, loin de leur être utiles, ne servaient qu'à leur troubler la tête [6]. Cependant Dringenberg ne suivait encore que le Doctrinal; pour exercer les écoliers à la prosodie, il leur faisait tourner en distiques latins des dictons populaires allemands dont le choix ne témoignait pas toujours de sa délicatesse. A en juger d'après une poésie qu'il fit lui-même sur la bataille de Nancy et sur la mort de Charles le Téméraire, son sentiment littéraire ne s'était guère formé d'après les classiques [7]. Si sa méthode

[5] La plupart des éditions de Gran étaient faites aux frais de Jean Rynmann, libraire à Augsbourg; quelques autres aux frais de Wolfgang Lachner de Bâle, de Conrad Hist de Spire, de Jean Knoblouch de Strasbourg.

[6] *Isidoneus germanicus*, f° 7. Ind. bibl. 10.

[7] Ces vers ont été publiés par G. Meyer de Knonau, dans le *Anzeiger für schwei-*

grammaticale a été un peu moins barbare que celle de la plupart de ses contemporains, ses vers l'ont été beaucoup trop pour devenir des modèles de correction et d'élégance. Depuis 1490 son successeur fut Craton Hofmann d'Udenheim, qui, inspiré par les écrits de Wimpheling, réalisa quelques progrès; il eut, comme Dringenberg déjà, des élèves venus de l'Alsace et des contrées voisines; quand il mourut, Jean Gallinarius de Heidelberg lui fit une épitaphe, dans laquelle les Helvétiens, les Triboques, les Vangions, les Némètes, les habitants de la Forêt hercynienne se lamentent à cause de sa mort [8]. Hofmann fut remplacé 1501 par Jérôme Gebwiler; sans rompre encore entièrement avec la routine du moyen âge, il savait enseigner un latin plus correct et inspirer aux jeunes gens un meilleur goût littéraire [9].

Au sortir de l'école de Schlestadt, on se rendait dans une université, à Bâle, à Heidelberg, à Fribourg; quelques-uns allaient jusqu'à Paris, ou bien à Padoue, à Bologne, à Vienne; on rapportait de là, outre des connaissances en droit, en médecine, en théologie, un grand amour pour les lettres classiques, qui en Italie surtout, où elles étaient professées par des maîtres habiles, fascinaient l'esprit de nos jeunes Alsaciens.

A Strasbourg même l'impulsion ne fut donnée ni par l'évêque ni par le magistrat; ni l'un ni l'autre ne comprirent encore la nécessité d'une réforme de l'enseignement. Dans l'origine tout fut l'œuvre de l'initiative individuelle. Le premier qui s'occupât de littérature ancienne fut le chanoine Pierre Schott, qui avait visité l'Italie; mais il mourut trop jeune pour exercer de l'influence. Le mouvement nouveau ne date que de l'arrivée de Sébastion Brant et de Wimpheling. C'est ce dernier surtout qui domine toute la période; nos savants l'ont vénéré comme leur chef, ils ne se sont pénétrés que de ses idées, ils

zerische Geschichte, 1813, p. 319. Dans son *Epitome rerum germ.*, cap. 67, Wimpheling en cite deux.

[8] A la fin des *Bucolica* de *Baptista Mantuanus*. Strasb. 1503, in-4°. — Il existe une lettre de Pierre Schott à Hofmann, qui lui avait demandé des médicaments; Schott lui promit aussi une épitaphe pour Dringenberg. Sept. 1490. Schott, *Lucubrat.*, f° 94. Une note autographe de Hofmann sur une grêle tombée à Schlestadt le 28 juin 1494 est conservée aux arch. de S. Thomas.

[9] Sur l'école de Schlestadt v. la notice de Röhrich, dans ses *Mittheilungen*, T. 1, p. 78 et suiv.

se sont armés pour sa défense chaque fois qu'il était attaqué. En 1503 il sollicita du magistrat de Strasbourg l'établissement d'un *gymnase* pour les jeunes gens qui, après avoir appris le *trivium* dans les écoles ecclésiastiques, voudraient se préparer, sous les yeux mêmes de leurs parents, aux études supérieures des universités; ce gymnase ne devait pas s'ouvrir uniquement à ceux qui aspireraient au sacerdoce, mais aussi à ceux qui se destineraient aux carrières laïques; pour prévenir des objections, Wimpheling ajoutait que l'institution, telle qu'il l'entendait, ne ferait pas concurrence aux écoles des couvents et des chapitres, puisqu'on n'y ferait plus de la grammaire et de la rhétorique, mais qu'on y expliquerait les historiens, les orateurs et les moralistes. La même demande fut reproduite en 1504 et en 1507, mais le magistrat y resta sourd. Geiler, de son côté, suppliait l'évêque d'établir une école de hautes études ecclésiastiques dans les bâtiments d'un couvent habité par des religieuses mal famées; l'évêque n'y consentit pas davantage. Pendant ses séjours à Strasbourg Wimpheling instruisait lui-même quelques jeunes gens dans la littérature latine; en 1503 il écrivit de Bâle à Sébastien Brant, que Jérôme Emser, d'Ulm, bon humaniste et habile versificateur, avait l'intention de passer l'hiver à Strasbourg, où il avait été déjà comme secrétaire du légat Raymond de Gurck; en ce moment il se trouvait à Bâle, où en 1500 il était devenu maître ès arts. Wimpheling pensait qu'on devrait l'engager comme professeur; ce serait une précieuse occasion pour des patriciens et des sénateurs de faire donner une bonne instruction à leurs fils [10]. J'ignore ce qui résulta de cette proposition. Une école particulière qu'ouvrit en 1505 le jeune Ringmann Philésius, en revenant de l'université de Paris, ne dura que peu de temps.

Le chapitre de Saint-Pierre-le-Jeune fut le premier qui appela à son école un humaniste, Jean Gallinarius, de Heidelberg, élève et ami de Wimpheling; il enseigna la grammaire et la rhétorique. Enfin, en 1509, le grand-chapitre lui-même entra dans la voie nouvelle, en confiant son école à Jérôme Gebwiler, recteur de celle de Schlestadt. Un peu plus tard Balthasar Gerhard, commandeur de la maison de Saint-Jean, introduisit des cours de littérature pour ses religieux. On commença dès lors, bien qu'avec une certaine hésitation, à changer

10 Wimpheling à Brant, 6 nov. 1503. Autogr. Arch. de Strasb.

l'enseignement grammatical ; on renonça peu à peu au Doctrinal et à ses gloses, pour les remplacer par les ouvrages de Heinrichmann, de Brassicanus, de Jean Cochléus, qui ramenaient la grammaire à des règles plus simples et plus rationnelles.

Il se trouvait à Strasbourg quelques jeunes gens, les uns prêtres, les autres laïques, qui, revenus des universités, avaient le goût des études classiques ; mais isolés dans une ville encore peu lettrée, il leur était difficile de faire les progrès auxquels ils aspiraient. Brant et Wimpheling les réunirent en une société littéraire, sur le modèle des sociétés rhénane et danubienne que Conrad Celtès avait fondées à Mayence et à Vienne. Cette *sodalitas literaria* est un des faits les plus intéressants dans notre histoire intellectuelle ; elle fournit la preuve éclatante du renouvellement qui s'opérait aussi à Strasbourg ; le moyen âge n'avait rien vu d'analogue. Brant, déjà célèbre et de beaucoup le plus âgé des membres sédentaires, ne dédaignait pas de prendre aux travaux une part active ; Wimpheling, quand il séjournait dans notre ville, assistait également aux réunions. On cite parmi les associés Jérôme Gebwiler, le recteur de l'école de la cathédrale ; l'helléniste Ottmar Luscinius, Jean Ruser, d'Ebersheim, estimé d'Érasme et de Béatus Rhénanus ; Jean Guida, qui aidait Wimpheling dans ses publications ; le licencié et poète Thomas Vogler ; Jean Rudolphinger, un des vicaires de la cathédrale et bon musicien ; Thomas Rapp, auquel Béatus Rhénanus dédia ses éditions du *Ludus* de Sénèque et de l'*Encomium moriæ* d'Érasme ; Jacques Sturm, le futur *stettmeister*, en ce moment secrétaire d'un des chanoines du grand-chapitre ; Matthias Schürer, de Schlestadt, docteur ès arts ; Étienne Thiler, Pierre Heldung ; le docteur Nicolas Gerbel, avocat à la cour épiscopale [11]. Plus d'un de ces jeunes gens est resté dans

[11] Sur Vogler, Gebwiler, Luscinius, v. les chap. 5, 6, 7 de notre livre 4e. — Jean Ruser savait le grec et était lié avec Érasme ; il s'associa à Béatus Rhénanus pour ériger une épitaphe à Mat. Ringmann. Sapidus fit en son honneur une épigramme. *Epigrammata*, Sel. 1520, in-4o, f° d, 2. — Jean Guida divisa, à la demande de Wimpheling, la *Germania* d'Énée Silvius en chapitres ; dans une des *Epistolæ obsc. vir.*, p. 358, il est cité parmi les défenseurs des bonnes lettres. Un autre Jean Guida, aumônier du grand-chœur, était mort dès le 10 oct. 1510. — Pierre Heldung, d'Obernai, laïque, devint *canonicarius*, économe du grand-chapitre. Il mourut en 1561, âgé de 75 ans ; son épitaphe se voit encore à Obernai. — Nicolas Gerbel, de Pforzheim, vint à Strasbourg en 1515, après avoir visité plusieurs universités et rempli à Mayence

l'obscurité ; mais n'importe, ils avaient alors le feu sacré de l'étude. On se réunissait pour lire des poètes, pour s'entretenir en latin, pour préparer la publication d'ouvrages que l'on croyait utiles ; on indiquait aux imprimeurs ce qu'ils devaient faire paraître, on en corrigeait les épreuves, on écrivait pour recommander les livres nouveaux, des préfaces ou des vers. Et quelle fête quand arrivait un savant illustre ! En août 1514 Érasme, revenant d'Angleterre, s'arrêta pendant quelques jours dans nos murs [12] ; l'*ammeister*, Henri Ingold, lui fit les honneurs au nom du magistrat ; la société littéraire, présidée par Brant et Wimpheling, lui donna un banquet, où Gebwiler lui adressa un discours. Quand il fut de retour à Bâle, Wimpheling lui écrivit pour le complimenter au nom des membres ; il répondit par une lettre pleine d'admiration pour Strasbourg et de choses flatteuses pour ses littérateurs. Deux années après ce fut le tour de Béatus Rhénanus ; il n'était pas encore célèbre comme Érasme, mais on sentait déjà sa supériorité ; lui aussi fut invité à un festin de la société littéraire ; celle-ci le réjouit par le zèle qu'elle montrait pour l'étude du grec.

En effet, elle avait fait venir, pour la familiariser avec cette langue, un élève d'Érasme, qui ne tarda pas à être remplacé par Ottmar Luscinius. Celui-ci donna même des leçons de grec dans l'école de la cathédrale. On était si pressé de jouir des beautés helléniques, que Luscinius imagina un moyen d'apprendre le grec sans maître, à l'usage de ceux qui ne pouvaient plus fréquenter des écoles. Cette hâte impatiente de répandre des connaissances, jointe au désir de rendre les études moins fastidieuses, est un symptôme bizarre de ce

les fonctions de maître d'école. Il écrivit des vers et des préfaces pour divers ouvrages publiés dans notre ville. Son vrai rôle ne commence qu'après la Réformation, dont il fut un des promoteurs ; il mourut en 1560 comme avocat de la ville. — Sur la société littéraire, v. aussi le mémoire de Koch dans les Mémoires de l'Académie des sciences morales et polit., T. 4, an XI. — On cite un Strasbourgeois caché sous le nom de Publius Vigilantius Bacillarius Axungia, qui en janvier 1506 devint professeur de littérature à Francfort-sur-l'Oder, et qui en 1515 mourut en Souabe assassiné par des brigands. Hutten le cite plusieurs fois avec éloge. On a de lui une relation de l'inauguration de l'université de Francfort, 1507, in-4°, et un recueil de poésies latines publié par Gundling en 1719. Il ne m'a pas été possible de me procurer ces livres.

[12] Pendant ce séjour à Strasb. Erasme fit une nouvelle édition revue d'un de ses ouvrages : *De ratione studii ac legendi interpretandique autores etc. Ex recognitione autoris dum mense Augusto Argentinæ degeret anno M.D.VIIII.* Mat. Schürer, in-4°.

premier réveil des lettres. De même que Lefèvre d'Étaples, à Paris, avait imaginé un jeu pour enseigner l'arithmétique, Ringmann Philésius se servit d'images pour la grammaire, Thomas Murner employa des jeux divers pour la prosodie, la logique et le droit. Enfin, tout ce qu'on trouvait en fait d'auteurs anciens ou d'humanistes récents, on le publiait, sans être trop difficile sur les choix; tantôt on prenait ces textes dans quelque manuscrit d'une bibliothèque, tantôt on réimprimait des éditions apportées de Paris ou d'Italie; jamais nos imprimeurs n'avaient déployé autant d'activité. Plusieurs d'entre eux avaient fait des études universitaires; Matthias Schürer était l'auteur d'une grammaire latine; Jean Schott compila un *Enchiridion poeticum* [13]. L'un et l'autre, ainsi que leurs confrères, Grüninger, Flach, Knobloueh, Prüss, Hupfuff, publièrent les grammairiens qui travaillaient à la réforme de la langue et du style, ils donnèrent des vocabulaires, des recueils d'élégances, des manuels de prosodie, de rhétorique, d'art épistolaire; ils répandirent par milliers d'exemplaires les traités d'Érasme [14]; ils firent des éditions de classiques latins et de quelques historiens et poètes du moyen âge et de la Renaissance; à l'usage des laïques ils publièrent des écrits divers en langue allemande; enfin, tandis que de 1500 à 1520 il ne paraît plus à Strasbourg que très-peu d'ouvrages de théologie scolastique ou de droit, on imprima un nombre considérable de livres religieux populaires.

C'est grâce à ces circonstances que se développa à Strasbourg l'amour des choses littéraires et que, par le progrès de l'instruction, se prépara la réforme morale et religieuse. Ceux qui furent les promoteurs du mouvement avaient tous fait leurs études dans des écoles étrangères, mais une fois réunis dans notre ville ils formèrent un groupe étroitement uni par les mêmes tendances; le seul Murner fut trop indépendant pour se joindre à ce cénacle, bien que le but qu'il poursuivit fût en partie le même.

Une société littéraire semblable à celle de Strasbourg se forma à Schlestadt quand Wimpheling se fut retiré en cette ville. L'école

[13] *Mat. Granarii (Schurerii) Grammatica nova. Argentine ex officina Martini Flach.* 1501, 4°. — *Enchiridion poeticum*, avec une préface de J. Schott, *Humanitatis studio vacantibus. Joanne Schotto Argen. pressore laboratum.* 1514, 4°.

[14] Je ne citerai qu'un exemple: de 1509 à 1520 on fit à Strasb. onze éditions des *Adagia.*

continuait d'être florissante ; au recteur Jérôme Gebwiler avait succédé Oswald Bérer, Bérus ; mais dès 1510 celui-ci était allé à Bâle, où bientôt après il devint professeur de médecine. Il fut remplacé par Jean Witz, dit Sapidus, natif de Schlestadt même, jeune homme plein d'ardeur et de talent ; il devint un des membres les plus actifs de la société littéraire, qui comptait parmi ses associés le curé Martin Ergersheimer, possesseur d'une belle collection de livres ; Martin Butzer ; le prêtre Paul Seidensticker, dit Phrygius ; Paul Veltz, abbé des bénédictins de Honcourt (Hugshofen) dans le Val-de-Villé ; Jean Wolf, secrétaire du magistrat, et quelques autres [15]. Béatus Rhénanus, établi à Bâle, et le secrétaire impérial Jacques Spiegel, neveu de Wimpheling, quand ils venaient à Schlestadt, faisaient par leurs entretiens le charme de la société [16]. En 1519, Lazare Schürer, neveu de Matthias, fonda dans la même ville la première imprimerie ; il publia quelques classiques, des traités d'Érasme, de Hutten, de Luther [17].

Pendant quelque temps on put croire que les mêmes progrès s'accompliraient à Haguenau. Un savant, originaire de cette ville,

[15] Aux membres de la *Sodalitas literaria* de Schlestadt il faut ajouter : Jean Ruser, qui avait quitté Strasb. ; Jean Maier, frère utérin de Spiegel ; Jean Purlor, Jean Castanéus, Pierre Adjutor, Jean Restacius, Jean Günther, Jean Priscus, Lazare Igerinus et Lazare Schürer. V. Frobenius *Sodalitati literariæ Selestadensi*, 5 juin 1518, en tête de *Card. Hadrianus, de sermone latino*, Bâle 1518, in-4° ; et la lettre de la société au conseiller impérial Jacques Villinger, jadis élève de l'école de Schlestadt, 1er mai 1520, en tête du commentaire de Spiegel sur un hymne de Prudence, Schlest. 1520, in-f°. — Martin Ergersheimer reçut de Mat. Schürer, 1509, la dédicace de son édition des sermons d'Ephrem, et de Béatus Rhénanus celle de l'*Encomium calvitiæ* de Synésius, 1515. Après sa mort, son frère Melchior donna sa bibliothèque à l'église paroissiale de Schlestadt ; la bibl. de cette ville en possède encore une centaine de volumes.

[16] En 1510, Spiegel, venant de la cour impériale, fut reçu par le magistrat de Schlestadt avec de grandes démonstrations d'honneur ; il invita Béatus Rhénanus, Béatus Arnold, Sapidus, Lazare Schürer à un festin, qui fut pour eux une vraie *cœna pontificia*. — Béatus Arnold, *Arnoldus*, de Schlestadt, devint un des secrétaires de Maximilien et de Charles-Quint. En 1527 il fut reçu, par premières prières impériales, chanoine du chapitre de Saint-Dié. Le 1er mars 1532 l'imprimeur Herwag de Bâle lui dédia une édition de quelques chroniques. Il mourut à Vienne le 4 oct. de la même année. Béatus Rhénanus lui érigea à Schlestadt une épitaphe. On a de lui des vers ajoutés à diverses publications faites à Strasbourg de 1507 à 1511.

[17] En 1525, Lazare Schürer fut accusé de tenir en sa maison une « synagogue luthérienne » ; malgré cela il devint, deux années après, recteur de l'école, en remplacement de Christmann Herbert, qui en 1526 avait succédé à Sapidus.

Vitus Geisfell, qui avait fait ses études à Fribourg, où il s'était lié avec Murner, était devenu doyen du chapitre de Surbourg [18]. Sans se signaler lui-même par des productions littéraires, il passait à Haguenau pour un patron des études; en 1514, Wolfgang Angst, correcteur chez Gran, et en 1519, Jean Setzer, correcteur chez Thomas Anshelm, lui dédièrent, l'un les sermons latins de Sanctius de Porta, l'autre un recueil de morceaux destinés à l'enseignement du grec. Sapidus loua ses mérites dans quelques-unes de ses épigrammes. Encouragé par Geisfell, Gran ne publia plus seulement des volumes théologiques, il donna aussi quelques ouvrages littéraires. Depuis 1517 Thomas Anshelm et après lui Jean Setzer imprimèrent à Haguenau des ouvrages classiques et des livres d'humanistes et de réformateurs. Vers la même époque, le jeune Michel Hilspach, auteur d'une grammaire latine élémentaire [19], fut recteur de l'école de l'église de Saint-Georges; celle-ci prospéra surtout quand Jérôme Gebwiler, après avoir quitté Strasbourg, eut été mis à sa tête.

Parmi les villes de la Haute-Alsace il y en a plusieurs, Kaysersberg, Rouffach, Altkirch, qui ont donné naissance à des savants de mérite; mais ceux-ci ont dû chercher au dehors les moyens d'instruction qu'ils ne trouvaient pas encore chez eux. Colmar même, qui avait un chapitre avec un écolâtre, ne possédait qu'une école insignifiante; le magistrat ne songeait pas encore à en fonder une; celle qu'ouvrit Matthias Ringmann, et qui fut continuée par Augustin Sprung, ne paraît avoir eu qu'un succès médiocre. La première imprimerie de Colmar ne date que de 1523.

[18] A Fribourg, étant maître ès arts, il écrivit une préface pour le *Ludus studentum friburgensium* de Murner. Ind. bibl. 316. — En 1516 les biens de Surbourg furent pillés par les paysans insurgés; Wimpheling, qui parle de ces faits, croit que le nom de Geisfell était Geisfeld, et le traduit par *Capricampus;* lettre du 1er juill. 1516 à Werner de Bärenfels, à la suite du *Formicarius* de Nider, ind. bibl. 93. Geisfell lui-même, dans une lettre à Brunon Amerbach, 23 août 1517, *Ex inferno Surburgiano*, se plaint des paysans et du « diable incarné » François de Sickingen. Autogr., Bâle. Angst dans sa dédicace l'appelle *Aegidius*, Setzer *Aegidermus*.

[19] Michel Hilspach, *Hagnoiæ juventutis moderator, Primitium seu incunabula latinæ linguæ, cum epistola ad senatum Hagnoiensem*. Hag., Thomas Anshelm, 1520, in-4°.— Bientôt après Hilspach, qui était ami de Mélanchthon, devint recteur de l'école d'Ettlingen; en 1524 il passa à celle de Pforzheim; expulsé de là en 1532 à cause de ses convictions protestantes, il vint à Deux-Ponts, où il mourut en 1570 comme surintendant des églises de cette principauté.

Les œuvres que nous ont laissées nos savants appartiennent, les unes à la littérature latine, les autres à la littérature populaire. Nous avons des pédagogues, des historiens, des géographes, des juristes, des théologiens, des médecins, des poètes, des humanistes, ou pour mieux dire, la plupart d'entre eux se sont occupés de toutes les matières à la fois. Ce savoir encyclopédique, naturellement un peu superficiel, était possible à une époque où plusieurs sciences étaient encore très-incomplètes et où l'on pouvait, sans trop de peine, s'en procurer les éléments. On était avide de tout connaître, sans trouver ni le temps ni les moyens de tout approfondir. C'est là une des raisons pour lesquelles il ne faut pas s'attendre chez nos savants à des chefs-d'œuvre plus ou moins accomplis. Un temps de fermentation comme celui où ils ont vécu, où les principes les plus contraires ont été en lutte, où l'on a dû se hâter d'apprendre pour soi-même et d'instruire les autres, n'est pas de nature à produire des monuments qui, par la perfection de la forme, la grandeur des pensées, la richesse de l'imagination, gardent leur éclat à travers les siècles; ceux-là sont rares qui, dans des jours de crise, savent monter aux hauteurs de l'idéal. Mais, on l'a dit avec raison, une littérature ne se compose pas seulement de chefs-d'œuvre; quand on veut se rendre compte des progrès de l'esprit humain et de ses efforts souvent laborieux pour vaincre les obstacles, on ne doit pas dédaigner des productions qui peut-être ont perdu pour nous leur valeur littéraire ou scientifique, mais qui ont gardé leur importance historique; elles nous révèlent les aspirations et les tâtonnements, les témérités et les faiblesses de leur temps.

Pour les lettres classiques il arriva chez nous ce qui était arrivé presque partout où, après une longue interruption, on était revenu à ces études. Ne connaissant plus qu'une latinité barbare, ne sachant plus ce que c'était que l'éloquence et la poésie, n'ayant d'autre philosophie qu'une scolastique plus propre à obscurcir les esprits qu'à les éclairer, sentant d'une manière vague que le moyen âge ne suffisait plus, mais incapable de trouver dans le présent les germes d'un développement nouveau, on fut d'abord comme ébloui de la réapparition du monde ancien, on crut que le premier besoin était de renouer le fil interrompu de la tradition littéraire et, comme un homme d'esprit l'a dit fort bien, pour se rajeunir on commença par se faire antique. Mais au lieu de se rattacher aux antiques pour s'inspirer de leur exemple,

au lieu de voir en eux des maîtres du goût et de la pensée, que l'on pouvait suivre en gardant sa liberté, on ne songea, dans ces premiers temps d'un enthousiasme irréfléchi, qu'à les imiter; et comme on n'avait pas encore appris à faire le partage entre les vrais classiques et les auteurs de la décadence, on imita indistinctement les uns et les autres. La nouvelle culture latine commença chez nous comme avait fini l'ancienne; nos poètes rappellent les Ausone, les Sidoine-Apollinaire, les Fortunat; de même que ces derniers venus de la littérature romaine, ils manquent d'inspiration, ils ne font généralement que des exercices de rhétorique ou de prosodie; ils aiment les jeux d'esprit, ils ont la passion des acrostiches, des énigmes, des chronogrammes. S'amuser à de pareilles bagatelles, c'est prouver qu'on n'a pas le sens de l'idéal; ce sens a manqué à la plupart de ceux qui à cette époque ont fait chez nous des vers; lors même qu'ils semblent être sur le point de s'élancer plus haut, ils restent trop érudits, trop imitateurs, pour devenir de vrais poètes. Ce qui leur manque encore, c'est cette chose si délicate qu'on appelle le bon goût; malgré la peine qu'ils se donnent pour chercher des *élégances*, plusieurs d'entre eux sont en écrivant aussi triviaux qu'on l'était dans les mœurs; leurs élégances ne sont que des emprunts, des fleurs étrangères transplantées péniblement dans un terrain où poussaient à foison les grossièretés et les bouffonneries.

Le fond sur lequel la plupart de nos littérateurs ont tracé des dessins imités de l'antique, sont les idées religieuses, morales, politiques du moyen âge. C'est un autre point de contact qu'ils ont avec le passé. Quelques-uns des classiques latins étaient connus dans les écoles bien avant la Renaissance. Pendant plusieurs siècles on avait expliqué Cicéron, Salluste, Térence, Virgile, Horace, quelques parties d'Ovide; on avait lu ces auteurs, mais on ne les avait plus compris; dans Virgile on avait cru découvrir, par le moyen de l'interprétation allégorique mise en vogue par d'anciens commentateurs, un enseignement moral très-voisin du christianisme. La Renaissance donna à ces études une impulsion nouvelle; mais en les reprenant avec une intelligence plus exacte du monde ancien, et en les affranchissant de la tutelle de la théologie pour les rendre accessibles aussi aux laïques, elle provoqua l'opposition des hommes timorés qui redoutaient une rechute dans la licence païenne. Il se produisit alors des faits semblables à ceux

qu'on avait vus au neuvième et au dixième siècle; les meilleurs esprits de cette époque, Alcuin, Odon et Maiolus de Cluny, l'abbé Notker de Saint-Gall et d'autres, s'étaient prononcés dans les termes les plus forts contre les *fabulæ gentilium* et contre la *luxuriosa facundia* de Virgile; la nonne Roswitha de Gandersheim avait écrit des comédies religieuses expressément pour supplanter Térence. Les mêmes scrupules se réveillèrent lors de l'apparition de l'humanisme. En Alsace, ceux qui inaugurent le mouvement ont la conscience de la nécessité d'un progrès, mais craignent de dépasser un certain terme; ils veulent bien jouir des études nouvelles et contribuer à les propager, mais sans faire le sacrifice de convictions qui, en partie, ne sont que des préjugés. Le latin de Cicéron et de Virgile ne doit leur servir qu'à exprimer d'une manière plus pure et plus élégante les opinions qui leur sont chères ou les passions qui les animent; mais qu'on se garde de trop se familiariser avec les poètes païens! Wimpheling et ses disciples font à ces poètes une guerre acharnée, qui est un des signes les plus caractéristiques de leur humanisme; ils ont horreur des fables, Virgile même leur est suspect de cacher du venin sous son miel, ils préfèrent les poètes de l'Église, ils admirent surtout Baptiste de Mantoue. Pendant qu'à Strasbourg on publie, outre les œuvres de Virgile, celles d'Horace, de Térence, de Plaute, on imprime en même temps, pour les opposer à ces productions dangereuses, celles de Paulin de Nole, de Saint-Avit, du moine Baptiste. Nos savants ne connaissent d'autres sujets dignes d'être chantés que Dieu, la Vierge, les saints, les vertus, les bons livres, les hommes illustres; mais, par une singulière inconséquence, ces ennemis de la mythologie hérissent leurs propres œuvres de souvenirs mythologiques; c'est plus fort qu'eux, tout l'Olympe paraît dans leurs vers, les personnages et les choses du christianisme sont couverts des costumes du paganisme.

Cette réprobation des poètes profanes, auxquels pourtant ils ne pouvaient se défendre d'emprunter des formes aussi peu appropriées que possible aux idées qu'elles devaient embellir, les entraîne dans des querelles avec les humanistes plus libres; plus ces derniers semblent s'émanciper, plus les nôtres s'effrayent et reculent; ils finissent par demander que tous les auteurs classiques soient bannis des écoles; ils ne font grâce qu'au petit nombre de ceux qui ne traitent pas de *fables*. Deux ou trois d'entre eux sont les seuls qui

savent résister à ce pédantisme. A cela se joint chez Wimpheling et chez Geiler un respect profond pour „la subtile dialectique et pour la théologie disputative qui procède par questions“ ; là aussi ils ne peuvent renoncer à leurs traditions ; ils restent également orthodoxes comme théologiens, comme philosophes et comme humanistes. Ils ne le sont pas moins dans leurs idées sur l'Église ; Sébastien Brant est franchement ultramontain ; le prêtre Jean Hugonis écrit un ouvrage où il expose tout le vieux système de la théocratie pontificale.

Cependant il ne serait pas juste de méconnaître les services que notre École humaniste a rendus à la cause des lettres ; Wimpheling a frayé le chemin à une pédagogie plus saine ; ses principes, dégagés de ce qu'ils avaient de trop exclusif, deviendront ceux de Jean Sturm ; le futur fondateur du gymnase de Strasbourg ne voudra pas autre chose que Wimpheling, mais il le voudra dans un esprit plus libéral et plus éclairé, la *pietas litterata*. Parmi ceux qui s'étaient groupés autour de notre ancien pédagogue, les uns ont montré que malgré l'étroitesse de quelques-unes de leurs conceptions, ils étaient remplis d'un zèle ardent pour l'étude ; les autres, qu'ils ont pu s'affranchir, dans une certaine mesure, de ce qu'il y avait d'arriéré dans les vues de leur maître.

En Alsace la Renaissance, outre qu'elle fut un acheminement vers une compréhension plus intelligente de l'antiquité, fut aussi le réveil d'une curiosité plus générale, désireuse de connaître encore autre chose que des règles de grammaire ou de prosodie. Cette curiosité était excitée par une foule de circonstances. La facilité de multiplier les livres par l'imprimerie encourageait les savants à chercher dans les bibliothèques des ouvrages encore inédits. Des intérêts divers, religieux et nationaux, les portaient à des recherches historiques entreprises dans d'autres intentions et d'après d'autres méthodes que les chroniques du moyen âge : l'ancien monde romain, nouvellement rouvert pour eux, leur faisait même pressentir la science des *antiquités*. La découverte des îles de la mer des Indes et du continent américain leur montrait des espaces qu'ils croyaient remplis de merveilles étranges, et pendant qu'ils propageaient les relations des premiers voyageurs, ils s'apercevaient que l'Europe elle-même n'était pas encore suffisamment explorée. Craintifs dans leurs études latines, ne les pratiquant et ne les encourageant qu'avec des réserves recomman-

dées par leurs scrupules religieux, ils ont été d'autant plus empressés de faire ou de provoquer des travaux sur l'histoire et sur la géographie ou, comme on disait alors, la cosmographie. Théologiens ou jurisconsultes par état, ils ne se sont pas bornés, comme humanistes, à composer des vers ou à réformer l'enseignement grammatical; les uns se sont occupés de l'histoire soit de l'Allemagne en général, soit en particulier de celle de notre province, tantôt en y mêlant des erreurs alors inévitables, tantôt en obéissant à des préjugés qui leur ont inspiré une fausse interprétation des faits. D'autres ont laissé des ouvrages sur la géographie; quelques-uns d'entre eux se sont essayés à des travaux archéologiques, en recueillant des inscriptions et des monuments ou en publiant des traités de savants italiens sur les antiquités romaines; il y en a même un qui a écrit des livres sur la musique. Plusieurs enfin sont des types de ces jeunes gens entreprenants et aventureux qui n'ont pas craint les périls de longs voyages pour s'instruire en visitant les universités et en étudiant les mœurs des peuples, ou pour se procurer des livres et des manuscrits, ou bien qui sont allés de ville en ville soit pour ouvrir des écoles, soit pour servir de protes à des imprimeurs.

A côté de la littérature latine il se forma chez nous une littérature populaire, qui n'est pas moins digne de l'attention de l'historien. Née sous les mêmes influences que l'humanisme, elle a dû satisfaire, sous d'autres formes, aux mêmes besoins de progrès moral et intellectuel; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que les mêmes savants qui ont cultivé les lettres latines et grecques, ne se sont pas considérés comme trop érudits pour s'intéresser aussi au peuple. Tandis qu'ailleurs les humanistes formaient une sorte d'aristocratie qui se réservait le privilége des jouissances littéraires, en méprisant le *profanum vulgus* incapable de les suivre, les nôtres, moins exclusifs, n'ont pas cru déroger en travaillant aussi pour ceux qui ne comprenaient pas les langues anciennes; ils ne se sont pas isolés sur les hauteurs de leur classicisme, ils aimaient à en descendre pour éclairer la foule laïque dont ils déploraient l'ignorance. Quand ils écrivent ou prêchent en allemand, leur langue est en général le strasbourgeois, tel que nous le parlons encore aujourd'hui; sauf quelques termes et quelques formes qui ont vieilli, tout peut être compris sans peine par un Alsacien.

Notre littérature populaire est représentée par des poètes, par des prosateurs et par un prédicateur. Parmi les premiers, les plus remarquables et les plus dignes de l'être sont Sébastien Brant et Thomas Murner, l'un laïque, l'autre franciscain. Brant est essentiellement didactique, Murner a plus de talent pour la satire.

Quant à la forme, nos poètes s'en sont peu préoccupés. Depuis la décadence de la poésie en Allemagne, on négligeait la prosodie, on semblait avoir oublié tous les principes de l'art, on se bornait à compter des syllabes sans égard ni à l'accent ni à la quantité. On n'a pas connu de métrique savante, on a rimé, comme tout le monde le faisait alors, avec une extrême facilité et une extrême insouciance des règles. Cela tenait en partie au but que l'on se proposait en écrivant des vers. La poésie s'était engagée de plus en plus dans la voie didactique, et celle-ci la ramenait à une prose versifiée, dépourvue de tout charme; on n'était plus ni mystique, ni fantastique, ni idéal comme dans les siècles du moyen âge, on ne voulait qu'enseigner, prêcher, moraliser en vers. La poésie, du reste, n'était plus l'occupation des seuls membres du clergé ou de la noblesse; les classes qui passaient pour les plus instruites avaient même fini, à de rares exceptions près, par renoncer à la profession poétique; celle-ci était devenue l'héritage de quelques bourgeois et de quelques lettrés, qui avaient d'autres soucis que de rêver de l'amour ou du printemps ou de raconter longuement des aventures impossibles. De temps à autre on imprimait encore un roman chevaleresque, mais tantôt on le dépoétisait en le mettant en prose, tantôt on l'arrangeait de manière à lui donner une intention morale. Les littérateurs étaient devenus trop érudits et trop pédagogues, et les bourgeois trop positifs, pour croire aux exploits décrits dans les épopées chevaleresques; on sentait qu'il fallait répandre une instruction pratique et sensée, pour arrêter l'ignorance et la trivialité de la vie qui en était la suite. On employa ainsi la poésie comme une forme commode de l'enseignement; mais on ne put la faire servir à ce but qu'en lui coupant les ailes.

A cette tendance se liait la prédilection pour l'allégorie. Quand elle n'est pas maniée avec un art supérieur, l'allégorie devient une des choses les plus froides, un des instruments les moins poétiques. L'abus qu'on en fit en Allemagne, au quatorzième et au quinzième siècle, fut en ce pays un des symptômes de la décadence littéraire.

Ce caractère didactique et allégorique se retrouve dans la poésie de Brant. Brant est moins poète que moraliste; la rime n'est pour lui qu'un moyen de mieux graver ses leçons dans la mémoire de ses lecteurs; il l'a montré en traduisant en vers allemands des traités latins destinés à apprendre aux jeunes gens des règles de bonne conduite; il l'a montré surtout dans sa *Nef des fous*. Dans celle-ci il embarque en outre tant d'érudition, que son esprit — et l'esprit ne lui manquait pas — a souvent de la peine à se faire jour. Ce besoin de paraître érudit est un des travers du siècle; travers assez pardonnable chez des gens qui, surpris eux-mêmes de leurs connaissances nouvellement acquises, croyaient devoir les étaler pour inspirer à d'autres le désir de se procurer des surprises analogues.

Dans le même but pédagogique on publia à Strasbourg des recueils de fables, d'énigmes, de bons mots, d'anecdotes. Il nous est difficile de comprendre la passion qu'on avait alors pour les *facéties;* les hommes les plus graves, quand ils étaient réunis à table, se délectaient en se racontant des histoires bouffonnes, qui n'étaient pas même toujours très-décentes. Ce qui nous paraît plus étrange encore, c'est qu'on a pu imprimer de ces choses dans le dessein de corriger les mœurs; ce n'était pas de la satire, c'étaient des grossièretés quand ce n'étaient pas des obscénités; au lieu d'améliorer les lecteurs, on risquait de les corrompre; mais peu d'ouvrages sont plus curieux, comme miroirs du temps, que ces collections de facéties.

Les traités astrologiques eux-mêmes, tels que ceux de Jean Lichtenberg et du peintre strasbourgeois Jean Schrotbanck, affichaient des intentions morales; les auteurs avertissaient les prêtres, les princes, le peuple que, sans un changement de mœurs, les catastrophes annoncées par les astres éclateraient infailliblement comme des châtiments de Dieu[20].

[20] L'Alsacien Jean Lichtenberg, astrologue attaché à la cour de l'empereur Frédéric III, publia en 1488 une *Pronosticatio quæ exponit nonnullos cœli influxus, magnæ videlicet coniunctionis et eclipsis, quæ fuerant istis annis, quid huic mundo portendant, durabitque pluribus annis.* (Mayence), in-f° avec des grav. en bois. Ce livre fit grand bruit dans le monde; il fut réimprimé plusieurs fois, en latin, en allemand, en italien; pendant longtemps on lui attribua une autorité singulière; il est remarquable surtout à cause de quelques opinions politiques très-avancées. — Jean Schrotbanck est nommé comme peintre à Strasbourg dès 1483. Chargé en 1497 de dessiner des images pour la nouvelle édition du texte allemand de Lichtenberg faite par l'impri-

Digitized by Google

Notre seul poète satirique est le franciscain Murner; il surpasse Brant en verve et en ironie, il a plus d'imagination que lui, il fait moins parade d'érudition; il est infiniment plus populaire, mais il est aussi infiniment plus trivial que Brant. Lui aussi se flatte d'être moraliste, mais quand on voit ce moine railleur se complaire aux extravagances et à la brutalité, on se demande s'il y a eu en lui l'étoffe d'un réformateur des mœurs. Il est plutôt l'organe des opinions et des griefs du peuple, qu'un censeur austère des vices.

Le vrai censeur, sévère et indigné, est le prédicateur Geiler de Kaysersberg. Il représente, dans la période que nous étudions, la prédication redevenue populaire. Sans avoir entendu parler d'eux, il se rattache à quelques orateurs qui, à la même époque, en France et en Italie, ont essayé d'affranchir leur art des règles du moyen âge et de lui donner une vie nouvelle. Ce progrès fut le résultat de la nécessité de se rapprocher du peuple. Jamais, il est vrai, si ce n'est dans quelques monastères, on n'avait prêché autrement que dans les langues nationales, mais à l'exception des sermons des docteurs mystiques et de quelques prédicateurs de pénitence, il ne semble pas que ceux qui nous restent de cette période aient pu, par leur sécheresse, leur argumentation scolastique, leurs allégories incompréhensibles, exercer une action profonde sur les auditeurs. Pour reprendre une influence compromise par le réveil de cette curiosité générale qui marque la fin du quinzième siècle, il fallut que les curés et les moines mendiants se missent en contact plus intime avec ceux qui devaient les écouter, il fallut parler un langage plus clair et plus animé, et se mouvoir plus librement que ne le permettait le formalisme des écoles. C'est un phénomène très-remarquable que de pareils prédicateurs populaires paraissent alors presque simultanément en France, en Allemagne, en Italie; les Français Menot, Maillard, Pépin, l'Italien Barletta, l'Alsacien Geiler, sont tous de la même école. Leurs discours sont remplis d'expressions, de comparaisons, de facéties, dont beau-

meur Barthélemy Kistler, Schrotbanck se passionna pour l'astrologie; en 1502 il publia lui-même : *Prattica (sic) dütsch anfohen so man zalt noch gottes geburt Tusent fünffhundert und zwey johr... Getruckt uff Grüneck*, in-4°. Ce traité, orné de gravures et entremêlé de rimes et de proverbes, est plus populaire que celui de Lichtenberg, mais au fond il n'en est qu'une imitation. Comme artiste, Schrotbanck mérite une étude à part.

coup sont contraires à notre goût et qu'eux-mêmes auraient pu éviter, mais ils les ont jugées nécessaires pour se faire comprendre et pour frapper des coups plus forts. Des historiens qui n'ont vu que l'étrangeté de cette manière, ont fait une classe à part de prédicateurs burlesques dont ils se sont raillés ou qu'ils ont méprisés; ils ont oublié que sans le retour à la langue du peuple, pleine d'images et souvent rude, il eût été impossible de s'émanciper de la rhétorique et de la terminologie scolastiques. Cet affranchissement ne fut pas même encore complet, les vieilles habitudes étaient trop enracinées pour qu'on pût s'en défaire tout d'un coup; de là un mélange singulier de hardiesse et d'attachement à la tradition, d'animation dans le langage et de raideur dans la disposition des matières, de franchise et de subtilité. Tous ces défauts et ces qualités se retrouvent chez Geiler. Sous un rapport il est plus hardi encore que les prédicateurs auxquels je viens de le comparer, il rattache des suites entières de sermons, non pas seulement à des ouvrages de docteurs de l'Église, mais à des livres écrits par des laïques, comme par exemple à la *Nef des fous* de Brant. Tout moyen lui semblait bon pour arriver à cette réforme morale, qui était le but de sa vie.

Le désir de relever les laïques en les éclairant, qui est une des particularités les plus honorables de nos humanistes, a produit enfin quelques ouvrages en langue allemande dont les éditions successives prouvent combien ils étaient appréciés. Pour opposer des histoires vraies aux romans fabuleux du moyen âge, Ringmann traduisit les Commentaires de Jules César, et Jean Adelphus des extraits de chroniques sur Frédéric Barberousse et sur les guerres avec les Turcs; à l'usage des magistrats qui ne savaient pas le latin, Brant fit réimprimer un livre juridique d'Ulric Tengler et un autre plus ancien, tandis que Murner donna une traduction des *Institutes*. La médecine elle-même dut devenir pratique et populaire; Jérôme Brunschwig, chirurgien de la ville de Strasbourg, fit paraître plusieurs traités, dans le double dessein d'instruire les barbiers ignorants et de se rendre utile à ceux qui, vivant loin d'une ville, ne peuvent pas recourir, en cas d'urgence, à un médecin ou à un pharmacien [21].

[21] Comme les ouvrages de Brunschwig n'ont ni prétentions ni caractère littéraires, nous ne lui consacrerons pas d'article spécial; nous nous bornons à indiquer ses livres dans notre Index bibliographique, nos 213 et suiv.

Grâce à cette activité littéraire si variée et si féconde, l'Alsace se préparait à devenir une des provinces les plus éclairées. L'intention morale, qui était le mobile de tous nos écrivains, commençait également à porter ses fruits. Un autre résultat de leur œuvre dut les surprendre davantage. Il n'y a pas un seul d'entre eux qui, soit par des vers, soit par des traités en prose ou par des prédications, n'ait signalé à l'attention publique les abus dont souffrait l'Église; l'amélioration des mœurs par l'instruction devait tendre, suivant eux, à faire disparaître les causes du mal dont ils se plaignaient et dont ils apprenaient au peuple à se plaindre. Quand survint la Réforme, elle trouva de l'écho dans plusieurs de nos villes; Strasbourg notamment l'accueillit comme une délivrance. Plusieurs des savants, au contraire, qui en furent encore témoins, s'en séparèrent, oubliant qu'ils avaient aidé eux-mêmes à la provoquer; Jacques Sturm put dire à Wimpheling : „Si je suis hérétique, c'est à vous que je le dois". Dès lors la transition aux temps modernes était accomplie; le règne du moyen âge était fini pour toujours. Pendant plusieurs années toute l'attention est absorbée par les questions religieuses; nos imprimeurs publient un nombre prodigieux de livres et de brochures, soit pour soit contre la Réforme; ce n'est qu'à de rares intervalles qu'on voit paraître un ouvrage qui traite d'autre chose; mais le progrès intellectuel ne s'arrête point, les réformateurs le font entrer dans une direction nouvelle, et quand l'agitation se sera calmée, on créera des écoles d'après des principes plus rationnels, et une littérature, tour à tour populaire et savante, plus cultivée, plus classique, plus libérale que celle des précurseurs, continuera dignement la tradition que ceux-ci avaient fondée.

Digitized by Google

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE L'ALSACE

A LA FIN DU XVe ET AU COMMENCEMENT DU XVIe SIÈCLE.

LIVRE PREMIER

JACQUES WIMPHELING*

1450-1528.

Le premier auteur de la reprise du mouvement littéraire en Alsace est Jacques Wimpheling. Il n'a pas été un esprit d'élite, une intelligence supérieure, mais il a mis beaucoup de bonne volonté au ser-

* Une notice sur Wimpheling se trouve dans les *Mémoires de Niceron*, t. 38, p. 4 et suiv. Le travail le plus complet qui jusqu'ici ait paru sur lui, est celui de Riegger, dans les *Amœnitates friburgenses*, p. 161 et suiv. C'est plutôt une bibliographie qu'une biographie; Riegger énumère et décrit les publications de Wimpheling, dont très-peu seulement ont échappé à son attention; il reproduit les préfaces et les épîtres dédicatoires, il donne quelques traités en entier, d'autres par extraits. La rareté de la plupart des écrits de Wimpheling a été cause que Erhard, le premier qui depuis Riegger lui ait consacré un chapitre d'une certaine étendue (*Geschichte des Wiederaufblühens wissenschaftlicher Bildung*, Magdeb. 1827, t. 2, p. 1 et suiv.), a commis quelques erreurs, d'autant plus excusables qu'il n'a pas eu à sa portée les *Amœnitates*. Le travail de Schwalb, *Wimpheling considéré dans ses rapports avec l'Église et les écoles*, Strasb. 1851, est une bonne thèse académique, mais n'a pas la prétention d'épuiser le sujet. Les ouvrages les plus récents sont ceux de Wiskowatoff, *Jacob W., sein Leben und seine Schriften*, Berlin 1867, et de Bern. Schwarz, *J. W., der Altvater des deutschen Schulwesens*, Gotha 1875. Aucun de ces deux écrivains n'a vu tous les traités de W., aucun des deux ne s'est demandé s'il existait de lui des pièces et des lettres inédites; tous les deux en restent aux *Amœnitates*. Schwarz juge Wiskowatoff avec beaucoup de sévérité; il lui reproche surtout de considérer W. de préférence comme théologien, tandis qu'on devrait voir en lui avant tout le pédagogue; en se mettant à ce point de vue, Schwarz a laissé dans l'ombre plusieurs côtés très-importants de l'activité de notre humaniste. Il relève enfin chez Wiskowatoff quelques erreurs de détail; en peut en signaler tout autant chez lui-même. Les deux auteurs sont également insuffisants. Les détails biographiques pour lesquels je n'indique pas d'autre source sont tirés de l'*Expurgatio* de W. *contra detractores*, écrite en 1514 et réimprimée dans les *Amœnit. friburg*, p. 416 et suiv. Des lettres et des poésies inédites de W. existent aux bibliothèques de Bâle et de Schlestadt, ainsi qu'aux archives de Strasbourg.

Digitized by Google

vice d'une cause qui lui a paru la seule digne d'un homme honnête et cultivé; chez lui le moraliste ne peut pas être séparé du littérateur. Il représente les tendances nouvelles dans ce qu'elles ont de plus caractéristique chez nous; tour à tour courageux et timide, libéral et exclusif, entreprenant et hésitant, il communiqua cet esprit à beaucoup de ceux dont il fut le maître. Mais malgré quelques vues étroites, il contribua plus qu'aucun autre, par son influence personnelle et par ses opuscules, à préparer, depuis Bâle jusqu'à Mayence, l'avénement d'une ère plus éclairée. A la fois théologien, grammairien, historien, poète, et surtout pédagogue, il est dans ces diverses parties peu original, le plus souvent il n'est que compilateur; en outre il a presque autant de préjugés que d'idées justes; cependant, comme durant une période fort longue et tantôt à Heidelberg, tantôt à Spire, à Strasbourg, à Bâle, à Fribourg, à Schlestadt, il s'est consacré avec un zèle infatigable à une réforme de l'enseignement et des mœurs, comme il a voulu réagir contre l'ignorance, la rudesse, la corruption de son peuple, améliorer les écoles, rendre au clergé sa dignité compromise, élever en un mot une génération plus instruite et plus capable de se faire respecter, il mérite une des places les plus honorables parmi nos savants de la fin du quinzième et du commencement du seizième siècle. Lors même qu'il se trompe et que, trop fidèle à quelques opinions du moyen âge, il propage des erreurs ou s'efforce d'enrayer le mouvement de la Renaissance, nous lui garderons l'estime dont l'avaient entouré ses nombreux amis et disciples.

I.

VIE DE WIMPHELING

CHAPITRE PREMIER.

Famille et naissance de Wimpheling. — Son séjour à l'école de Schlestadt et aux universités de Fribourg, d'Erfurt et de Heidelberg. — Ses premières productions littéraires.

Wimpheling descendait d'une famille d'agriculteurs, dont on peut suivre les traces jusqu'au commencement du quatorzième siècle; elle était fixée d'abord à Brumat, qui à cette époque relevait des comtes de Hanau-Lichtenberg [1]. Elle possédait des propriétés considérables; en 1539, le secrétaire impérial Jacques Spiegel, neveu de notre humaniste, dit avec un certain orgueil que le rang qu'avaient tenu jadis les Wimpheling de Brumat était attesté encore par la dénomination des champs [2]. Dans la première moitié du quinzième siècle la famille était représentée par quatre frères : Jean, Jacques, Ulric et Nicolas. Jean accompagna comme écuyer un jeune seigneur de Hohenstein dans la guerre entre le comte Antoine de Vaudement et le roi René d'Anjou au sujet de la possession de la Lorraine; après avoir sauvé la vie du jeune homme dans le combat du 2 juillet 1432,

[1] Wimpheling à Philippe de Hanau, 1506. *Amœnit. frib.*, p. 283. — Schöpflin, *Als. ill.*, t. 2, p. 226. — Dans les documents, imprimés ou manuscrits, le nom est écrit de diverses manières : Wimpflinger, Wimpfling, Wimpfeling, Wimpheling; je m'en tiens à cette dernière forme; c'est celle qui revient le plus fréquemment.

[2] *Brocomagus... ubi quem locum Wimphelingiana gens olim tenuerit, agrorum adhuc tituli testantur. Lexicon juris civilis.* Strasb., 1539, f°, préface. — Dans divers titres relatifs à des locations ou à des ventes de propriétés, j'ai trouvé : 1306, arpents à Brumat *nebent der Wimpfelingen;* 1309, *quondam Conradus dictus Wimpfeling de Brumat, filia Katerina;* 1351, *Cuntzo dictus Winphelinge in Brumat*; 1356, *Ulricus et Henselinus dicti Wimphelinge in Brumat;* 1361, *Catharina Wimpfelingin*, possédant des biens à Brumat. En 1389, Jean, fils de feu Ulric Wimpfeling, demeurant à Strasbourg, vend au couvent de Sainte-Claire un jardin à Geudertheim.

Digitized by Google

il s'établit comme maréchal-ferrant à Schlestadt et puis à Soultz-les-Bains, près de Molsheim[3]. En 1443, Jacques se fit recevoir bourgeois à Strasbourg, probablement comme jardinier[4]. Ulric devint curé à Soultz[5]; Nicolas se fixa à Schlestadt. Ce dernier épousa Catherine Bleger, de Saint-Hippolyte; il eut d'elle trois enfants : Jacques, né le 25 juillet 1450, Jean et Madeleine[6]. De même que ses frères, Nicolas n'était rien moins que pauvre; bien que les ravages exercés en Alsace, en 1444, par les troupes du Dauphin lui eussent fait éprouver des pertes[7], il fut en état de faire donner à ses enfants l'éducation à laquelle pouvait prétendre alors la bourgeoisie.

Son fils Jacques, qui était d'une constitution délicate et d'une apparence chétive[8], fut destiné à la carrière sacerdotale; il avait d'ailleurs l'esprit ouvert, la mémoire facile. Il suivit d'abord l'école de sa ville natale, qui était dirigée alors par Louis Dringenberg. Son père étant mort le 2 mai 1463[9], ce fut son oncle Ulric, le curé de Soultz-les-

[3] Wimpheling, *Epitome rerum germ.*, cap. 56. Ind. bibl. 20. — 1434, *Hans Wimpflinger der Schmid von Schletstadt* achète de Bernard d'Artoltzheim des biens à Wittisheim; 1443, *Hans Winpfeling der Hubsmid sessehaft zu Sultz by Mollesheim.* — Vers 1518 W. parle (*Oratio vulgi*, Ind. bibl. 38) d'un cousin, *patruelis*, qu'il avait eu à Schlestadt et auquel le chevalier Jérothée de Rathsamhausen était venu en aide contre des usuriers; c'était probablement un fils de Jean, peut-être Étienne W., qui en 1476 est établi à Schlestadt comme maréchal-ferrant, et qui en 1490 acquiert le droit de bourgeoisie comme propriétaire d'un atelier près de la porte-basse En 1509 vivait dans la même ville la veuve d'un Jean W., sellier; en 1516 un Étienne W. est inspecteur des bouchers.

[4] *Jacob Wimpfeling von Brumat wird Burger zu Straszburg von siner Husfrowen wegen.* Le jardinier Mathieu W., qui en 1519 et 1530 est mentionné comme possédant une maison au faubourg de Pierres, paraît avoir été un petit-fils de ce Jacques. — En 1521 Jean W., jardinier, vend à Diebolt de Schiltigheim l'auberge *zum Hirtzhorn* dans le même faubourg.

[5] 1443, *Ulrich Winpfeling Kirchherre und lutpriester zu Sultz.* Son cachet ne porte rien qu'un W.

[6] V. les épitaphes de Nicolas et de sa femme, plus bas.

[7] *Germania Æneæ Silvii*, etc. *Amœnit. frib.*, p. 450.

[8] *...Me tenerum chari genuere parentes,*
Et macie affectum corporeque exiguum. Ad Julium II querulosa excusatio. Amœn. frib., p. 288. — *...Cui fragile corpus... natura dedisset. Expurgatio contra detractores.* O. c., p. 421.

[9] Il paraît qu'encore du vivant de son père il avait passé quelque temps à Strasbourg chez son oncle Jacques; ce n'est qu'ainsi qu'on peut comprendre ce qu'il dit dans une lettre à Murner, 1er sept. 1502 : « *...qui non sum male meritus de Argentinensibus, qui prius sum Argentinensis quam tu, Argentinæ educatus, patruos et patrueles hic habens.* » *Amœnit. friburg.*, p. 214.

Bains, qui se chargea du soin de ses études; il l'envoya à l'université de Fribourg, où il fut immatriculé le 30 octobre suivant[10]. Là l'enseignement était encore engagé dans les ornières de la scolastique; tandis que dans l'École voisine de Bâle on subissait déjà l'influence de l'humanisme, à Fribourg on semblait ignorer le mouvement nouveau. Geiler de Kaysersberg, de cinq ans plus âgé que Wimpheling, expliquait au lieu des classiques la première partie du *Doctrinal;* à côté de cela il faisait quelques leçons sur Aristote. Wimpheling fut son disciple et ne tarda pas à devenir son ami. Comme il avait l'intention de se vouer spécialement au droit canonique, son oncle l'avait mis en pension chez maître Kilian Wolf, de Haslach, qui était bachelier en droit[11]. Ce personnage, qui devint plus tard recteur de la paroisse de la cathédrale de Fribourg, ne paraît pas avoir surveillé sérieusement son pensionnaire. „Je n'avais personne, dit celui-ci dans une lettre écrite en 1499, je n'avais personne qui s'occupât de ma vie, de mes mœurs, de ma conduite; tu peux te figurer à quelles vertus je pouvais aspirer, ayant toute ma liberté et n'étant retenu par aucune crainte, par aucun maître"[12]. Il lisait des poètes frivoles, et mettait en pratique, comme la plupart des étudiants du temps, les leçons qu'il trouvait dans ces livres. Il composa des *carmina amatoria*, où se trahit un jeune homme qui avait goûté Ovide, et auquel cette lecture

10 Dans une lettre écrite vers 1499 à son élève Philippe Furstenberg, qui devint sénateur à Francfort, *Adolescentia*, f° 38, Ind. bibl. 15, il dit: *Vita etenim functo charissimo genitore meo primum annos tredecim nactus patriaque egressus...* Cela concorde parfaitement avec la date de sa naissance et avec celle de la mort de son père. Si dans l'*Expurgatio*, écrite en 1512, il déclare *...in domo paterna ...ab infantia in duodecimum ætatis annum permansi*, il faut l'expliquer par un défaut de mémoire, qui chez un homme de 62 ans n'a rien d'étonnant.

11 *Alimentis et hospitio Kiliani Wolphii... Amœn. frib.*, p. 419.

12 *Habui neminem cui præcipue commendarer, qui vitæ, qui morum, qui meæ conversationis ullam haberet rationem. Et cum omnis ætas ab adolescentia in malum prona sit, conjicere potes quantum ad arduas virtutes tum aspiraverim dum liberius vivendi fuit potestas dum me neque metus neque magister a viciis prohibebat.* Lettre citée note 10. — Après la mort de Kilian Wolf, Wimpheling fit un distique pour louer sa sagesse et sa piété; Wolf a pu avoir ces qualités, tout en négligeant de surveiller ses pensionnaires. Dans l'*Apologia pro republ. christiana*, f° a, 3, Ind. bibl. 24, W. rappelle que *ab integerrimis jureconsultis Kiliano Wolfio et Conrado Sturtzelo... a teneris annis educatus et institutus sum.* En cet endroit il ne veut que prouver, par les relations qu'à Fribourg il avait eues avec des juristes, qu'il n'est pas systématiquement hostile à l'étude du droit.

n'avait profité que trop[13]; ces morceaux sont franchement obscènes, et ils ne sont pas seulement le produit d'une fantaisie hantée par des images voluptueuses, ils s'adressent à une personne qui a existé. Lancé tout jeune dans le monde universitaire, Wimpheling avait cru devoir faire comme d'autres; il paraît même qu'en s'abandonnant avec tant de naïveté au plaisir, et en écrivant si facilement des vers amoureux, il s'était acquis une réputation particulière de poète érotique; ses condisciples, non contents de ce qu'il fabriquait lui-même, faisaient passer sous son nom des pièces dont il était innocent, ou se moquaient du *petit homme* en copiant les siennes, en y ajoutant des gloses plus crues que le texte et en lui donnant la qualification de recteur de l'église de Soultz; il avait probablement l'habitude de beaucoup parler de son oncle. Il faut dire toutefois qu'il se releva vite et que pendant toute sa vie le souvenir de sa chute lui pesa comme un remords. Bien des années après il eut la franchise de joindre à un de ses opuscules un avertissement, où il priait ceux qui trouveraient de ses poésies licencieuses, de les détruire et de ne les attribuer qu'à

[13] La Bibliothèque de Bâle possède un manuscrit in-folio, contenant deux séries d'ouvrages d'un genre très-différent. La 1re comprend les Institutions de Lactance, le *Carmen josephinum* de Gerson, saint Bernard, *De consideratione*, et deux traités de Pétrarque. Toutes ces pièces écrites de la même main, ont été corrigées en sept. et en oct. 1459 *in rure academico* par un anonyme et par le frère Sigismond Müsterlin, *poeta et historiographus*. La 2e série renferme: 1° un dialogue de Maphéus Végius; 2° le traité d'Albert d'Eyb *An uxor viro sapienti sit ducenda;* 3° *Jacobi Wimpfelingii carmina amatoria;* 4° *De amore tres partes incerti autoris;* 5° *Varia carmina et epistolæ de amore*. Chacun de ces numéros est écrit par une autre main. En tête des *carmina* de W. il est dit: *Maiister Jacobus Wimpfeling rector ecclesie in Sultz prope Molsheim Argentinensis episcopatus, ubi habuit socium coadiutorem ecclesiæ iuvenem, de quo sequentia dictavit*. En marge: *vide plura maiistri huius Jacobi subtilia opera* in *Ysengario a litera* 210; je n'ai pas trouvé à quoi cette plaisanterie peut se rapporter. Entre les pièces érotiques le copiste a intercalé un chronogramme postérieur de Wimpheling sur la mort de Kilian Wolf. — Ce n'est pas Jacques W., mais son oncle Ulric qui a été curé de Soultz. Quelque léger que Jacques ait pu être comme étudiant, il me paraît inadmissible qu'en faisant ces vers il se soit emparé de la qualité de son oncle; sa conscience morale a été obscurcie, mais certes pas au point de lui faire oublier ce qu'il devait à son bienfaiteur. La suscription des poèmes ne peut provenir, je crois, que du copiste. L'insertion de l'épitaphe de Kilian Wolf prouve que la copie a été faite après 1474, à l'époque où Wimpheling était à Heidelberg et revenu de ses erreurs. Un de ses anciens condisciples de Fribourg, qui avait conservé les *carmina* et qui ne s'était pas corrigé comme lui, trouva plaisant sans doute de les recopier; pour rendre la raillerie plus piquante, il donna à l'auteur la qualification de curé et supposa que celui-ci raconte les aventures de son vicaire; Wimpheling avait dû, en effet, servir comme tel à son oncle.

„sa jeunesse corrompue“ et à sa connaissance encore imparfaite de la religion ; il ajoutait qu'il y en avait aussi qui portaient son nom, mais qui n'étaient pas de lui [14].

Le 23 novembre 1466 il devint bachelier ès-arts. En 1469, l'université de Fribourg s'étant dispersée à cause d'une peste, il se rendit à celle d'Erfurt, pour y continuer ses études philosophiques. C'est là qu'il rencontra l'humanisme; l'université d'Erfurt était la première en Allemagne où l'on eût institué des cours d'éloquence et de poésie, confiés à des savants italiens. Wimpheling raconte avec éloge qu'on défendait aux étudiants de la faculté des arts de parler une autre langue que le latin [15]. En arrivant en cette ville, il n'avait pas renoncé à sa vie légère, mais une inscription qu'il vit dans une église le fit rentrer en lui-même; les mots *noli peccare, deus videt*, produisirent sur lui une impression qu'il n'oublia point [16]. Il est à croire que depuis lors il devint l'homme sérieux qu'il resta jusqu'à sa fin [17].

Il était à peine à Erfurt depuis quelques mois qu'il fut rappelé par son oncle le curé, qui, vieux et malade, le désirait comme aide; on doit supposer d'après cela qu'il était déjà entré dans les ordres. Ulric Wimpheling aurait tâché de lui procurer quelque prébende, mais voyant combien il était faible de corps et inexpérimenté, il le renvoya à l'université. En route, Jacques tomba malade; il se traîna

[14] *Si quid unquam offenderitis sub meo nomine tam carmine tam soluto sermone lucubratum, quod in sese non solum lasciviam vel impudicitiam aut obscœnitatem complectitur, verum etiam quod ne gravi quidem homini lectitandum sit, aut ubi quispiam carpi, lacerari, offendi, contemptumve iri videbitur, id e vestigio voracibus flammis committere atque id tum falso titulo, tum nostræ corruptæ adolescentiæ et imprudenti nondumque in vera christiana religione institutæ pueritiæ tribuere dignemini. De hymnorum et sequent. auctoribus*, f° a, 2. Ind. bibl. 14. — A la fin du *Triplex candor b. Virginis*, Ind. bibl. 5, il y a ces vers de Jacques Han adressés à la Vierge :

Si quondam numeris, Christi purissima mater,
Wimpflingus male fœda suis aut lubrica scripsit,
Obtineas veniam nunc casta et sancta canenti.

V. aussi l'*Elegiacum ad Christum* dans l'*Isidoneus germanicus*, f° 20, et l'épilogue à l'hymne de Prudence publié par Spiegel, *Amœnit. frib.*, p. 538. Dans la notice sur Geiler, o. c., p. 119, il dit qu'il s'est efforcé d'exhorter les jeunes gens à la chasteté, «*licet ego quoque olim seductus.*»

[15] *Diatriba de proba puerorum institutione*, cap. 4. Ind. bibl. 44.

[16] *De integritate*, cap. 22. Ind. bibl. 19. Séb. Brant fit plus tard sur ces mots : *noli peccare, deus videt*, une épigramme allemande.

[17] Trithémius, *Liber de scriptoribus eccles.*, f° 135, et *Catal. ill. vir.*, f°. 65, dit à tort qu'à Erfurt W. a enseigné publiquement la philosophie et la théologie.

avec peine jusqu'à Spire; là il fut admis à l'hôpital, y resta longtemps, et vint finalement à Heidelberg, pour se faire soigner par un médecin plus habile. Quand il fut guéri, il voulut partir pour Erfurt; mais à cause de l'hiver, son oncle, qui lui-même avait fait ses études à Heidelberg, lui permit de rester dans cette université. A cette époque Heidelberg n'était guère plus avancé que Fribourg; Wimpheling y trouva le même scolasticisme, les mêmes disputes perpétuelles et violentes entre les nominalistes et les réalistes; chaque parti avait ses professeurs, et pour empêcher les rixes entre les étudiants, on les logeait dans des *bourses* particulières, suivant qu'ils étaient partisans de l'un ou de l'autre des deux systèmes; ils menaient d'ailleurs une vie plus débauchée, plus bruyante qu'à Fribourg; Wimpheling les dépeint comme faisant non-seulement des courses dans les forêts et sur les montagnes — ce qui eût été pardonnable dans un beau site comme Heidelberg et dans une université où l'on ne s'occupait qu'à se quereller sur les universaux — mais comme parcourant les rues armés de rapières et habillés comme des bistrions, se livrant le soir à des orgies, s'enivrant en compagnie de femmes, insultant les bourgeois, se battant avec les jeunes seigneurs de la cour qui réclamaient pour eux seuls le privilége du libertinage[18]. Wimpheling ne prit plus aucune part à ces désordres. Il commença l'étude du droit canonique, mais après deux ans il en eut assez; il n'y trouvait pas de satisfaction pour ses besoins religieux, qui de jour en jour se manifestaient chez lui avec plus de vivacité; il cherchait en vain, dit-il, dans le texte et dans les gloses du droit des notions sur Dieu, sur l'âme humaine, sur les vertus et les vices, sur la passion du Sauveur, sur la vie future; il n'apprenait que des détails sur la manière de se procurer des places lucratives, sur la juridiction épiscopale, sur les procès en cour de Rome, choses fort utiles à ceux qui aspiraient à des bénéfices, mais fort inutiles pour le salut des chrétiens. Foncièrement honnête, il était froissé déjà des abus qu'il voyait régner autour de lui; la chasse aux bénéfices était un de ceux qui l'avaient frappé le plus; c'est aussi un de ceux que, pendant toute sa vie, il poursuivra avec le plus de persévérance. Il s'était rappelé la parole du Christ: „Que servirait-il à un homme de gagner le monde, s'il per-

[18] *Oratio de S. Spiritu*, f° b, 2. Ind. bibl. 28.

dait son âme?" (Math. XVI, 26.) Ce souvenir lui fit renoncer au droit pour cultiver la théologie. Celle-ci était à Heidelberg aussi scolastique que la philosophie. Wimpheling, qui avait peu de goût pour les *quæstiones curiosæ*, et qui en général n'était pas fait pour la spéculation dogmatique, s'attacha de préférence à quelques professeurs depuis longtemps oubliés, mais qu'il vante pour avoir su donner à leur enseignement une tendance pratique et religieuse, Etienne Höst, Pallas Spangel, André Pfad de Brambach [19]. Etienne Höst étant mort en décembre 1472, Wimpheling composa pour lui une épitaphe et une lamentation; ce sont des pièces comme les étudiants ont eu coutume d'en faire jusque dans notre siècle; le maître défunt a eu toutes les vertus et toutes les connaissances, lors même que peu de jours après sa mort on ne parle plus de lui. Selon Wimpheling, Höst a été éloquent comme Cicéron; il a su exactement, *ad unguem*, Aristote; il a égalé Albert-le-Grand, saint Thomas, Platon, Avicenne, Gilles Romain. Quoique marchant sur ces hautes échasses, ces vers sont plus boiteux que ses poésies amoureuses; il a eu raison d'écrire plus tard en marge qu'ils étaient l'œuvre d'un jeune homme barbare [20].

A côté de la théologie morale, il continuait l'étude des lettres. Il est impossible de dire quels ont été les maîtres qui l'ont dirigé dans cette voie; à Fribourg il avait lu des poètes, mais probablement à l'insu de ses professeurs; à Erfurt, son séjour avait été trop court pour qu'il eût pu profiter beaucoup des leçons littéraires, tout au plus lui avaient-elles donné une impulsion nouvelle; à Heidelberg, ces leçons étaient encore chose inconnue. Attiré par un charme secret vers les anciens, il les étudiait sans guide et se forma ainsi tout seul; mais, retenu désormais par des scrupules de toute sorte, il ne goûta plus les classiques que comme des modèles d'un langage plus correct et d'une versification plus élégante. S'étant lié avec Matthias de Kemnat, chapelain de l'électeur palatin, Frédéric Ier, il fit quelques

[19] *Contra turpem libellum Philomusi*, cap. 9. Ind. bibl. 35. — *Diatriba de proba puerorum instit.*, cap. 7.

[20] Ces vers occupent les derniers feuillets d'un recueil manuscrit de sermons latins, copié dans la première moitié du quinzième siècle et donné par W. en 1517 à la bibliothèque du presbytère de Schlestadt; le volume appartient aujourd'hui à la bibliothèque de cette ville. — En 1513 W. publia un petit traité sur la prédication et un discours synodal de Höst. Ind. bibl. 85.

carmina latins, que Kemnat inséra dans sa Chronique allemande [21]; il devint en quelque sorte le poète officiel du prince, de même que Kemnat était son historiographe. Frédéric, charmé de son talent, le prit pendant quelque temps pour secrétaire [22]. Ce qui se passait dans sa province natale et en Suisse ne l'intéressait pas moins que les hauts faits du palatin; en 1474 il composa des vers sur le procès et le supplice de Pierre de Hagenbach, bailli du duc de Bourgogne dans la Haute-Alsace, et en 1476, sur la défaite de Charles-le-Téméraire lui-même à Morat [23].

[21] *Matthias von Kemnat, Chronik Friedrichs I*, dans les *Quellen und Erörterungen zur bayerischen und deutschen Geschichte*. Munich 1862, t. 2. Deux des pièces de vers latins insérés dans cette chronique portent le nom de W.: *Laus Philippi Bavariæ ducis comitis palatini Rheni scripta a Jacobo Schlettstatt. XII Kal. febr. anno domini 1471*, p. 74; l'autre est un éloge de Claire de Dettingen, maîtresse du prince: ...*sed tu Clara tuum Jacobum jam suscipe clemens*, p. 138. — L'éditeur de la Chronique de Kemnat paraît avoir ignoré que les vers sur Philippe se trouvent déjà, avec quelques variantes, chez Trithémius, *Res gestæ Friderici electoris palatini*. Heidelb. 1602, 4°, p. 62; ce même ouvrage de Trithémius est reproduit, avec les vers, dans les *Rerum german. scriptores* de Fréhérus, éd. Struve, 3e éd. Strasb. 1717, f°, t. 2, p. 355 et suiv. Il est probable que le *carmen* a été publié de bonne heure séparément. On peut attribuer à W. encore d'autres *carmina* épars dans la Chronique de Kemnat, mais il est difficile de dire lesquels; p. 62 Kemnat se nomme lui-même comme auteur d'un morceau; d'autres, comme p. ex. celui sur la prise du château de Schauenbourg en 1460, p. 33, ne peuvent guère être de W. La forme de tous ces vers est tellement identique, ils sont si insignifiants et révèlent si peu de génie individuel, qu'il est aussi impossible qu'inutile de discerner ce qui appartient à chacun des collaborateurs.

[22] Trithémius, *Catal. ill. vir.*, f° 66, parle de *epistolæ* que W. écrivit *ex persona Friderici comitis palatini, Ludovici episcopi spirensis et aliorum ad romanos imperatores et pontifices*.

[23] Riegger, dans les *Amœnit. frib.*, p. 548 et suiv., donne le poème sur Hagenbach d'après un manuscrit qu'il dit écrit en partie de la main de W. et en partie de celle d'Erhard Battmann; il pense que ce dernier est l'auteur principal et que W. n'a fait que quelques additions. La même pièce, à l'exception de l'invocation de Hagenbach à la Vierge, se trouve dans un manuscrit de la bibliothèque de Bâle. Mone, *Quellensammlung zur badischen Landesgeschichte*, t. 3, p. 154, a quelques extraits d'après un *appendix* d'une édition de 1479 du *Fasciculus temporum;* il ne croit pas que W. soit l'auteur. En voyant le déconsu du texte, tel qu'il était publié jusqu'à présent, on pouvait croire en effet soit à la collaboration de deux auteurs, soit à un mélange de deux morceaux fait par un copiste maladroit. Mais depuis que M. Wattenbach, dans la *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, 1869, t. 22, p. 390 et suiv., a rétabli l'ordre du texte, grâce à quelques interversions très-ingénieuses et pourtant très-naturelles, on ne peut plus douter de l'unité du *carmen;* et en comparant celui-ci avec d'autres de W. sur des sujets analogues, on ne peut plus douter non plus qu'il ne soit de lui. — *Carmen de strage ducis Burgundiæ ante Murthenn oppidum*, publié

Le nouvel électeur, Philippe, dont Wimpheling chanta l'avénement en 1476 [24], voulut prendre des mesures pour réformer son université, mais l'opposition des anciens professeurs fut telle, qu'aucune amélioration sérieuse ne fut possible. Wimpheling toutefois put faire quelques leçons de littérature latine; élu en 1479 doyen de la faculté des arts, et en 1481 recteur de l'université et régent du *collége des artistes*, il s'efforça selon ses moyens d'inspirer à la jeunesse l'amour des lettres. Lorsqu'en 1482 Jean Dalburg, qui avait rapporté de ses études en Italie un vif enthousiasme pour la Renaissance et qui possédait une remarquable bibliothèque, devint évêque de Worms et chancelier de l'école de Heidelberg, Wimpheling le seconda dans ses tentatives de relever l'enseignement; il fut même appelé à remplir les fonctions de vice-chancelier. Lors des solennités académiques il prononçait des discours où aux exhortations adressées aux élèves il mêlait des conseils aux maîtres; à ces derniers il recommandait de quitter les habitudes scolastiques et de ne pas mépriser les ouvrages des anciens; aux élèves il disait de renoncer aux mœurs brutales, il les pressait de se livrer à l'étude, non par des motifs intéressés, mais pour se préparer à rendre des services à l'Église et à leur patrie [25]. Pour les habituer à la pratique de la langue latine, il institua des exercices, sous forme de dialogues, qu'il rédigeait et qu'il faisait réciter ou dont il donnait lecture lui-même; il se peut qu'il ait emprunté cet usage à son ancien maître, Dringenberg; c'était du moins un des moyens employés dans les écoles des frères de la vie commune. Lors d'une promotion de licenciés, il débita un entretien entre deux jeunes gens, dont l'un s'occupe consciencieusement de ses études et arrive ainsi, par des moyens honnêtes, à une position res-

d'après une copie faite par Hartmann Schedel et conservée à la bibliothèque de Munich, par G. Mayer de Knonau, dans le *Anzeiger für schweizerische Geschichte*, 1873, p. 315 et suiv.

[24] *De nuntio angelico*, f° a, 4. Ind. bibl. 7.

[25] *Orationes multæ in decanatu et rectoratu... atque in promotionibus licentiandorum.* Trithémius, *Catal. ill. vir.*, f° 66, écrit en 1495. On connaît trois de ces discours, dont deux au moins sont postérieurs à 1495: *Pro concordia dialecticorum et oratorum*, 13 août 1499, Ind. bibl. 13; *De annunciatione dominica*, 23 mars 1500, Ind. bibl. 16; *De spiritu sancto*, s. d., Ind. bibl. 28. La pièce jointe par W. aux *Parthenicæ* de Baptiste de Mantoue, publ. en 1501, Ind. bibl. 57: *Bonis Germaniæ adolescentibus bonarumque literarum studiosis*, paraît n'être qu'un fragment d'un discours académique.

pectée, tandis que l'autre s'en va à Rome, y obtient des provisions pour divers bénéfices, mais finit, à cause de son ignorance, par n'être bon qu'à garder des porcs [26]. D'autres fois, suivant une des coutumes bizarres des universités du temps, Wimpheling présidait à des disputations facétieuses sur des matières en apparence frivoles, mais qui, selon lui, devaient servir à détourner les étudiants de la débauche; tantôt on parlait du sort des prodigues, ruinés par la passion du vin et des femmes, tantôt des ruses des courtisanes ou de l'infidélité des concubines de certains prêtres [27] : moyen pédagogique fort singulier, sur lequel nous aurons à revenir dans la suite.

Comme l'électeur désirait aussi ramener son clergé à une plus stricte observation de la discipline, on lui reprochait d'être dur envers les prêtres et de manquer de respect au pape. Wimpheling prit publiquement sa défense, en déclarant que le prince était plein de déférence pour le siége apostolique et pour les clercs honnêtes, mais qu'il lui était impossible de protéger les avares, les mondains, les licencieux, ceux qui, au lieu de remplir leur ministère, opprimaient les fidèles et passaient leur temps au jeu, à la chasse, à la danse, à des banquets : „Je ne m'étonnerais pas, s'écria-t-il, si les souverains diminuaient les revenus du clergé, en voyant à quels usages il fait servir ses bénéfices [28].“ Cependant l'irritation qu'il éprouvait à la vue des scandales et des abus du clergé ne l'empêcha pas de s'indigner plus vivement encore, quand il apprit en 1482 que

[26] *Stilpho*. Ind. bibl. 8.

[27] Dans le *Directorium statuum*, publié en 1489, Ind. bibl. 49, il y a deux discours facétieux, *die Schelmenzunft* et *das Liechtschiff*. Hartmann Gut écrit de Spire, en oct. 1489, à maître Pierre Schmaltz, que ces deux *orationes* ont été *recensitæ olim in gymnasio Heidelbergensi præsidente Jacobo Wympfelingo*. Zarncke, *Die deutschen Universitäten im Mittelalter*. Leipz. 1857, p. 238, croit que les deux discours ont été prononcés en 1488, parce que dans l'un, f° f, 1, il est fait mention du récent couronnement de Maximilien, lequel a eu lieu en 1487. Mais en 1488 Wimpheling, prédicateur à Spire, n'a pas pu présider à Heidelberg des actes académiques; puis il est dit que ces actes ont été célébrés *olim*; je crois donc qu'il faut les placer avant le départ de W. pour Spire, ainsi avant 1483. Le passage sur Maximilien a été intercalé lors de la publication, par déférence pour le roi. Dans le *Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit*, août 1874, M. Wattenbach a publié, d'après un manuscrit conservé à Berlin et provenant sans doute de Heidelberg, la *Schelmenzunft* avec quelques variantes et avec des additions au début et à la fin, qui semblent appartenir au texte primitif. Deux autres discours, *De fide meretricum in suos amatores*, et *De fide concubinarum in sacerdotes*, datent de 1500; il en sera parlé dans la suite.

[28] *Philippica*, f° c, 3. Ind. bibl. 11.

l'archevêque André de la Carniole, dont il sera parlé dans la notice sur Brant, avait annoncé à Bâle la nécessité d'un concile universel pour réformer la cour de Rome. En sa qualité de recteur, Wimpheling réfuta par écrit les publications de ce prélat, les déféra à l'université, se fit déléguer par elle auprès de l'évêque de Worms et obtint de lui qu'elles fussent supprimées comme libelles injurieux. Encore une vingtaine d'années plus tard il crut devoir rappeler qu'il avait rendu ce service à l'Église[29].

Ce ne fut qu'en 1483, à l'âge de 33 ans, qu'il devint bachelier en théologie. Aussitôt après, une épidémie qui éclata à Heidelberg fit suspendre les cours. Wimpheling, accompagné de quelques amis, se retira auprès de sa mère à Schlestadt. Il assista au mariage de sa sœur Madeleine avec Jacques Spiegel, et passa en tout sept mois dans le sein de sa famille. Ce fut probablement dans cet intervalle qu'il prononça devant le synode rural de Schlestadt le discours que mentionne Trithémius[30]. De retour à Heidelberg, il obtint le grade de licencié en théologie, dont il se contenta pour le reste de sa vie.

[29] W. a écrit contre André *epistolam, cuius exemplar extat, omnes eius arillas refutans. Expurgatio contra Schatzer. Amœn. frib.*, p. 281. — *Ad Julium II.* O. c., p. 288. — *Ad Angelum anachoritam.* O. c., p. 329. — En 1483 parut chez Martin Flach à Strasb.: *Epistola contra quendam conciliistam, contra episcopum videlicet Craynensem, et adversus citationem et libellum infamem ipsius (quos) contra sanctissimum dominum nostrum Sixtum Papam quartum modernum summum Pontificem edidit.* Hain. n° 6624. Je n'ai pas vu cette épître; serait-ce celle de Wimpheling?

[30] *Oratio ad synodum ruralem Sletstatensem. Catal. ill. vir.*, f° 66.

CHAPITRE II.

Wimpheling prédicateur à Spire. — Sa correspondance avec Robert Gaguin. Querelle de l'immaculée conception. — Écrits pédagogiques.

A cette époque l'évêque Louis de Spire cherchait un prédicateur pour sa cathédrale ; un des professeurs de Heidelberg, André Pfad, engagea Wimpheling à se présenter ; il s'excusa d'abord par l'état de sa santé et la faiblesse de sa voix, mais Pfad insista en lui parlant de l'utilité d'acquérir de l'expérience pratique, afin de pouvoir mieux enseigner un jour la théologie dans l'université. Il y avait d'ailleurs des concurrents qui prétendaient qu'il n'osait et ne pouvait pas accepter la charge, parce qu'il était fils naturel d'un prêtre ; c'est ainsi qu'on interprétait sa coutume de donner le nom de père à son oncle et bienfaiteur Ulric, le curé de Soultz. Cette calomnie le décida non moins que les représentations du professeur Pfad. Avec la qualité de prédicateur de la cathédrale de Spire, il reçut du chapitre une prébende vicariale, comme ce fut aussi le cas pour Geiler à Strasbourg. L'évêque et les chanoines, surtout Georges de Gemmingen, alors chantre et plus tard prévôt, homme éclairé qui avait étudié en Italie, le prirent en grande estime[31]. A la demande de l'évêque, il composa un office de la Compassion de la Vierge et un autre de saint Joseph, qui furent introduits dans le diocèse[32]. En témoignage de sa reconnaissance pour l'accueil qu'il avait reçu, il fit un poème à l'éloge de la cathédrale et du chapitre de Spire. Hésitant, comme il le fera toujours dans la suite, à publier ces vers, il n'y consentit qu'à la sollicitation de son disciple Jodocus Gallus de Rouffach,

[31] Georges de Gemmingen avait une riche bibliothèque, s'occupait des classiques, s'intéressait à l'étude de l'histoire et faisait, comme tout le monde, des vers latins. Il publia une *Annotatiuncula pro confessoribus*, Strasb., M. Schürer, 1509, 4°, que W. recommanda à l'évêque Philippe de Freisingen. *Amœnit. frib.*, p. 112. — En 1502 W. lui envoya comme curiosité une traduction du Coran.

[32] Trithémius, o. c., fol. 65. — *Defensio Germaniæ. Amœnit. frib.*, p. 212. — *Officia de compassione Mariæ ac sponso ejus Josepho.* Philésius au prévôt de la cathédrale de Strasbourg, en tête de l'*Oratio de spiritu sancto* de W.

qui étudiait alors à Heidelberg ; Gallus lui donna l'assurance, avec un peu d'exagération, que sa renommée comme poète commençait à se répandre dans toute l'Allemagne [33]. L'électeur Philippe, qui également faisait grand cas de lui, le prit en 1486, lui et ses propriétés, sous sa protection spéciale, contre un droit d'un florin à payer annuellement au receveur palatin à Haguenau [34].

Si, à entendre Wimpheling, le chapitre de Spire n'était composé que d'hommes graves et amis des lettres, le reste du clergé de la ville et du diocèse lui semblait peu respectable. Les prêtres, disait-il, ne se soucient pas d'acheter des livres ; il leur suffit d'avoir un volume d'heures, qu'ils peuvent se procurer pour un florin ; aussi les libraires n'ont-ils guère autre chose ; tout au plus peut-on trouver chez eux quelque mauvais manuel de grammaire ou le recueil de sermons intitulé : *Dormi secure;* en possédant ce livre on pouvait dormir tranquille, on n'avait pas besoin de réfléchir, il y avait là des sermons pour toutes les circonstances. Les curés de campagne, dit encore Wimpheling, ne sont occupés qu'à bien vendre leur vin et leur blé, afin de faire bonne chère et de parer „leurs petites femmes" [35]. Il se plaignait de cette insouciance et aurait voulu y porter remède ; les sermons synodaux qu'il prononça à Spire eurent sans aucun doute pour principal objet la réforme de la discipline [36]. Tous les désordres, du reste, indignaient son cœur honnête. Ayant trouvé, en 1489, dans la bibliothèque du prévôt Georges de Gemmingen le traité *De restitutione usurarum* du franciscain de Bologne, François de Platéa, il engagea l'imprimeur Pierre Drach à le publier comme très-utile aux prédicateurs, aux confesseurs et aux juges, puisqu'on y apprend à qui, quand et comment il faut faire les restitutions [37]. Sa lettre à

[33] *Laudes ecclesiæ Spirensis.* Avec une préface de Jodocus Gallus, 10 janv. 1486, et deux dédicaces de W., l'une à l'évêque Louis de Spire, 4 janv. 1486, l'autre au chapitre, s. d. Ind. bibl. 1.

[34] *Zeitschrift für die Gesch. des Oberrheins*, t. 8, p. 307.

[35] W. à Celtès, 4 janvier 1497. Copie. *Codex epistolaris Conradi Celtis*, manuscrit. Bibl. de Fribourg. Un extrait de cette lettre se trouve chez Klüpfel, *De vita et scriptis Conradi Celtis.* Frib. 1827, 4°. P. 2, p. 172. — Les *Sermones dormi secure* ont été imprimés plusieurs fois à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle.

[36] Trithémius, *Catal. vir. ill.*, f° 66, cite parmi les ouvrages de W. une *Oratio ad synodum Wormatiensem* et une *ad synodum Spirensem.*

[37] Lettre à Drach, 1er juin 1489. Ind. bibl. 48. L'ouvrage de Fr. de Platéa avait paru à Padoue, 1473, f°.

Drach, qui sert de préface, est une invective contre les princes, qui chargent le peuple d'impôts arbitraires, qui laissent les bêtes sauvages dévaster les cultures des paysans, qui usurpent ce qui, d'après la loi de la nature, est bien commun de tous; contre les prélats, qui n'obtiennent leurs dignités que par simonie et qui imposent au clergé des exactions; contre les artisans et les marchands, qui s'enrichissent par la fraude; contre les confesseurs, qui au lieu d'insister sur la nécessité de la restitution des biens acquis injustement, absolvent les coupables pourvu que ceux-ci leur donnent une part soit pour la fabrique de leur église soit pour leur propre bourse; contre les juges, les avocats, les tabellions, qui vendent la justice; et surtout contre les moines mendiants et les collecteurs des couvents, qui extorquent des aumônes au moyen de fausses indulgences, de reliques apocryphes, de miracles imaginaires qui doivent avoir ou lieu dans leurs églises. Cette lettre est comme un premier manifeste de Wimpheling; il reproduira les mêmes plaintes dans beaucoup de ses écrits postérieurs.

Avec la même ardeur qu'il mettait à ramener le clergé à l'observation de la règle, il prenait la défense de ses priviléges; après la mort de l'empereur Frédéric III, il adressa au pape Alexandre VI un appel pressant de protéger les prêtres contre leurs oppresseurs laïques; bientôt après il publia une pièce analogue contre les seigneurs qui, profitant du désordre dans l'Empire, pillaient les biens ecclésiastiques et maltraitaient les clercs[38].

Quand il avait des loisirs, il visitait les couvents de la contrée, s'informait des bibliothèques, se procurait des livres, se mettait en rapport avec les théologiens et les humanistes[39]. Lors d'un séjour à Nuremberg en 1491, il écrivit une recommandation d'un ouvrage de saint Bonaventure, publié par son ami le clerc Jean Beckenhaub,

[38] *Oratio querulosa contra invasores sacerdotum.* Ind bibl. 3. Riegger, qui, dans les *Amœnit. frib.*, p. 383, publie le texte de ce discours, dit, p. 178, qu'il a été écrit en 1492, peu après l'élection du pape Alexandre VI (11 août). Il est vrai W. dit, au bas de la première page: *Romana sedes quam tu, beatissime pater, superioribus diebus pro meritis tuis ascendisti;* mais au f° a, 3, il parle de la mort de l'empereur Frédéric III: *nunc vero post eius lachrimalem casum.* Or Frédéric mourut le 19 août 1493; donc le traité est de 1493. — *Immunitatis et libertatis ecclesiast. defensio.* Ind. bibl. 4, réimpr. dans les *Amœnit frib.*, p. 398. Dans une lettre de 1506 à l'évêque de Strasb., *Expurgatio contra Fr. Schatzer*, f° 4, W. cite ce traité sous le titre de *Oratio contra talias et exactiones a laicis clero impositis.*

[39] W. à Trithémius, 17 sept. 1492, dans le *Catal. ill. vir.*, f° o, 2.

de Mayence, d'après un texte corrigé par le franciscain Étienne Brulifer[40]. Pendant le mois d'avril 1495 il fit avec Jean Vigilius (Wacker), de Sinsheim, un voyage le long du Rhin; ils s'arrêtèrent à Francfort et à Mayence, passèrent six jours auprès de Trithémius dans son abbaye de Spanheim, et célébrèrent avec lui les fêtes de Pâques; ils virent Bingen et Bacharach et poussèrent jusqu'à Coblence. Partout où ils en avaient trouvé, ils avaient acheté des livres; à Francfort en particulier ils avaient acquis, soit pour eux-mêmes, soit pour Trithémius et pour l'évêque Dalburg, de Worms, tant de volumes, qu'on les avait pris pour des libraires[41]. A Mayence, Wimpheling avait aussi fait la connaissance de Brulifer, qui, après avoir enseigné à Paris la philosophie et la théologie, avait dû quitter cette ville à cause de quelques propositions qui l'avaient rendu suspect à la Sorbonne; Wimpheling admirait sa piété, sa science, sa facilité à s'exprimer en latin[42]. Il devint l'ami d'Adam Werner, de Thémar en Saxe, poète, professeur de droit à Heidelberg et précepteur des fils de l'électeur Philippe; et plus intimement encore du moine cistercien de Maulbronn, Conrad Léontorius[43]. C'est lui aussi qui engagea Trithémius à publier son catalogue des savants illustres de l'Allemagne, qu'il compléta par quelques additions.

Au commencement de 1492, Robert Gaguin, général de l'ordre des mathurins, savant distingué, un des maîtres de Reuchlin et plusieurs fois employé comme ambassadeur par le roi de France, vint à Heidelberg avec une mission diplomatique. C'était l'époque où en Allemagne on était fort irrité de l'injure faite par Charles VIII à Maximilien, dans l'affaire du mariage avec Anne de Bretagne.

[40] Ind. bibl. 50. — En 1473 Beckenhaub avait passé quelque temps à Strasbourg comme associé de l'imprimeur Georges Husner.

[41] Vigilius fait la relation de ce voyage dans une lettre à Celtès du 6 mai 1499. *Codex epist. C. Celtis.* Il dit entre autres: *Quidquid græce, latine, et etiam hebraice scriptum invenimus, quod egregium quid, atque illustre, novum aut singulare præ se ferebat, comparavimus.* — Trithémius à Celtès, 30 avril 1496. *Ibidem.*

[42] *Contra turpem libellum Philomusi*, cap. 8. — *Expurgatio. Amœnit. frib.*, p. 418.

[43] Adam Werner adressa à W. un *carmen* pour le louer d'avoir célébré la pureté de la Vierge. *Triplex candor B. Virg.*, f° e, 4. — A la suite des *Lucubratiunculæ* de P. Schott, W. inséra, f° 185, une exhortation de Werner *ad clerum ut horas canonicas non negligat*, et dans l'*Adolescentia*, f° 75, une épigramme de lui. — Ode sapphique de Léontorius pour louer le *Triplex candor*, f° e, 3. — Léontorius et W. restèrent en correspondance. Quant à Werner, j'ignore si, lorsqu'il se brouilla avec Brant au sujet de l'immaculée conception, il se brouilla aussi avec W.

Wimpheling, qui, dit-on, composa à cette occasion un discours à l'adresse du roi de France, envoya à Gaguin quelques strophes contre Charles, accompagnées d'une lettre où il prie le moine, avec lequel il désire ouvrir un commerce littéraire, de lui dire si le bruit au sujet de l'affront était fondé ou non; Gaguin lui répondit en essayant de justifier le roi; il fit des vers dans le même but et conseilla à Wimpheling de brûler les siens; Wimpheling répliqua par d'autres, auxquels il ajouta des *carmina* faits par des Italiens, pour prouver qu'en Italie on n'était pas moins indigné que dans l'Empire germanique. Il fit une traduction allemande de ces pièces[44] et rechercha l'autorisation de Maximilien de publier ce qu'il avait écrit pour sa défense[45]. La correspondance entre lui et l'envoyé français est très-courtoise; Gaguin était assez homme du monde pour ne pas être choqué de quelques violences dans les vers de Wimpheling; il admirait celui-ci comme poète religieux; s'il différait de lui en politique, il était rapproché de lui par un intérêt dogmatique; ils défendaient l'un et l'autre l'immaculée conception de la Vierge[46].

Pour expliquer la part des humanistes alsaciens dans les querelles au sujet de cette doctrine, il convient de remonter un peu plus haut.

[44] Ind. bibl. 2. — Trithémius, *Catal. ill. vir.*, f° 66, mentionne de W. une *Oratio pro rege Francorum;* il faut lire sans doute *contra regem.* Le Catalogue de la bibl. d'Uffenbach, Francf. 1730, t. 3, p. 2, suppl. 6, p. 629, indique un volume manuscrit, contenant entre autres une *Oratio prolixa Wimphelingi ad (seu potius in) Carolum Franciæ regem pro Maximiliano Romanorum rege.* D'après Riegger, *Amœnit. frib.*, p. 179, ce même discours se trouvait dans un manuscrit de sa propre bibliothèque. Riegger, l. c., parle en outre d'un traité *Contra falsas Francorum litteras pro defensione honoris serenissimi Romanorum regis semper augusti;* comme on pourrait confondre l'œuvre encore inédite de Wimpheling avec ce pamphlet, dont il existe plusieurs éditions in-4° et in-f°, s. l. et a., ainsi qu'une traduction allemande, in-f°, s. l. et a., j'observe qu'il se compose de deux pièces, l'une de 1491, l'autre de 1492, toutes les deux se rapportant à l'affaire d'Anne de Bretagne; dans le texte latin, la première est signée *restræ serenissimæ Maiestatis* (Maximilien) *humilimi subditi servitores ac patriarum eius consiliarii;* dans le texte allemand ces conseillers sont qualifiés, au début ainsi qu'à la fin, de *Stathalter und räte des hohen rats zu Mecheln in Brabant und aller ander Niderlande.* Il n'est guère à supposer que Wimpheling ait été chargé de la rédaction par le Conseil souverain de Malines. — Quelques années plus tard Robert Gaguin écrivit un *Carmen elegiacum* en l'honneur de Heidelberg et de l'électeur; publié avec: *Petrus de Clapis, Oratio in genere demonstrativo in laudem civitatis universitatisque Heidelbergensis.* S. l. et a. 4°.

[45] Dans sa lettre à Maximilien, *Amœnit. frib.*, p. 580, il parle de *plura jam parata:* il s'agit peut-être du discours cité dans la note précédente.

[46] En 1484, Gaguin avait publié à Paris un *Carmen de intemerata Virginis conceptu.*

Le concile de Bâle, dans sa trente-sixième session, le 17 septembre 1439, avait sanctionné comme orthodoxe l'opinion que Marie n'a été soumise en aucune façon au péché originel, que dès sa conception elle est restée sainte et pure. Comme en ce moment le concile avait déjà pris une attitude hostile au saint-siége, ce décret, pas plus que les autres de la même période, ne fut confirmé par les papes. Sixte IV, ancien franciscain et comme tel partisan de l'immaculée conception, avait écrit en faveur de cette doctrine quand il avait encore été moine; devenu pape, il avait offert en 1476 des indulgences à ceux qui célébreraient la fête de la Vierge immaculée, mais pour ne pas encourir le reproche d'approuver une décision d'un concile réputé schismatique, il avait publié en 1483 une bulle, défendant aux deux partis de s'attaquer et menaçant d'excommunication celui des deux qui taxerait l'autre d'hérétique; la question n'étant pas résolue, on pouvait produire le pour et le contre, mais sans controverse blessante. Néanmoins la vieille querelle, qui avait agité les écoles depuis le quatorzième siècle, entre les dominicains, disciples de saint Thomas d'Aquin, et les franciscains, sectateurs de Duns Scot, reparaissait sans cesse. Partout l'immaculée conception avait des champions enthousiastes, combattus par des adversaires également passionnés. Dans les universités allemandes, surtout à Leipzig et à Heidelberg, on se disputait à outrance sur ce dogme. Des moines de divers ordres, des franciscains, des bénédictins, des chartreux, des augustins publièrent des traités pour sa défense; le nominaliste Gabriel Biel, professeur à Tubingue, le démontra par des arguments scolastiques; l'abbé Trithémius écrivit un éloge de sainte Anne, mère de la Vierge, et une épître sur la conception immaculée; des humanistes, entre autres le dialecticien Rodolphe Agricola lui-même, firent des vers en l'honneur de sainte Anne, dont le culte, inséparable de celui de sa fille sans tache, se répandait de plus en plus. A Bâle, le savant philosophe et théologien Jean Heynlin *a Lapide*, le chartreux Louis Moser, le doyen du chapitre Adelbert de Rotperg étaient, outre les frères mineurs, parmi les plus zélés propagateurs de ce mouvement; les gens de lettres alsaciens se montraient plus ardents encore. En Alsace, la croyance à l'immaculée conception était traditionnelle depuis le moyen âge; Herrade de Landsberg en avait inscrit la fête dans le calendrier de son *Hortus*

deliciarum; Gottfried de Haguenau avait consacré au dogme une partie de son poème sur la Vierge; dans plusieurs couvents et chapitres on en célébrait la solennité. D'autre part, les dominicains soutenaient avec la même ardeur leur système que la mère du Christ n'avait pas été préservée du péché originel. Les disputes ayant recommencé à Heidelberg, Wimpheling se laissa persuader par des amis à composer un poème sur la triple pureté de la Vierge [47]. Il l'écrivit en 1492 et le communiqua en manuscrit à ses amis alsaciens et étrangers, qui tous le louèrent dans des vers plus enthousiastes que poétiques. C'est avec ces vers et avec une dédicace à l'archevêque de Mayence Berthold de Henneberg qu'il le publia en 1493. L'année suivante Sébastien Brant en fit à Bâle une nouvelle édition, en y ajoutant des arguments en vers [48]. Robert Gaguin le recommanda au carmélite de Gand, Arnold Bosch; il lui dit que Wimpheling a chanté la Vierge en vrai poète inspiré, *vates*, et d'une voix de Sophocle, *sophoclea voce* [49]. Hermann Busch, de Münster, assura l'auteur, dans quelques distiques, que l'Italie elle-même lui enviera sa lyre [50]. La querelle prit un caractère de plus en plus aigre depuis que le frère Wigand Wirt, lecteur dans le couvent des dominicains de Francfort, fut descendu dans la lice avec toutes les rancunes d'un thomiste. Il ouvrit le combat par un dialogue dirigé contre Trithémius [51], sur quoi Wimpheling lui adressa une lettre dans l'espoir de le ramener de son erreur [52]. Wirt, en effet, se

[47] Jacques Spiegel, dans *Staurostichon Joh. Franc. Pici cum enarratione.* Tubing. 1512, 4°, f° 5.

[48] *De triplici candore b. Virg.* Ind. bibl. 5. Le poème est suivi de vers du prévôt Georges de Gemmingen, de Pierre Schott, de Jodocus Gallus, de Pierre Boland, de Léontorius, d'Adam Werner, de Jâcques Han de Strasbourg, de Jean Beckenhaub.

[49] Ces vers de Gaguin se trouvent à la suite de l'*Epistola excusatoria* de W. *ad Sueros.* Ind. bibl. 26.

[50] *Hermanni Buschii Monasteriensis carmina.* S. l. et a. 4°, f° e, 3.

[51] *Dialogus apologeticus Fratris Wigandi Wirt... contra Wesalianam perfidiam atque divi ordinis fratrum Predicatorum persecutores. Ac demum contra eos qui de conceptione immaculatissime virginis Marie male sentiunt studiosa operatio.* Oppenheim, 4°. Geth.

[52] *Contra fratrem pensantem manus, conceptionem dei genitricis et Basiliense concilium contemnentem... elegantes et instructas conscripsit epistolas.* Trithémius, *Catal. ill. vir.*, f° 66. Wirt lui-même avait traduit son prénom Wigand par *pensans manus*, comme si c'était *Wieg-hand.* — Nous ne connaissons qu'une des *epistolæ* dont parle Trithémius; elle est du 13 janv. 1494, et a été publiée par Strobel, dans son édition du *Narrenschiff* de Brant, p. 25, note 36.

rétracta, moins à cause de cette épître qu'à cause de l'intervention menaçante de l'université de Cologne [53], mais il ne tarda pas à reprendre la lutte avec un redoublement de violence, surtout contre Wimpheling et Brant. Comme ce dernier y joua un des principaux rôles, nous en reprendrons l'histoire dans sa biographie.

Cependant sa propre expérience avait appris à Wimpheling que, pour relever l'Église, il fallait encore autre chose que la défense de l'immaculée conception et une protection efficace des biens et des priviléges du clergé, qu'il fallait une éducation plus solide à ceux qui aspiraient à devenir prêtres et en général à quiconque voulait se rendre utile à la société. Même à Spire, où il n'avait qu'à remplir les fonctions de prédicateur, la réforme de l'enseignement était sa constante préoccupation. En 1495, le chanoine Frédéric de Nippenbourg l'engagea à publier un *carmen* pour féliciter Eberhard de Wurtemberg d'avoir été élevé à la dignité ducale et d'avoir fondé l'université de Tubingue; Wimpheling y mêla des conseils à la jeunesse sur la nécessité de faire de fortes études [54]. Auparavant déjà il avait recommandé à son disciple Pierre Attendorn, libraire à Strasbourg, de faire imprimer un petit recueil de pièces, les unes graves, les autres facétieuses, en leur donnant le titre commun de *Directorium statuum;* les jeunes gens devaient y apprendre quels étaient les deux *états*, celui qui est conforme à la volonté de Dieu, et celui qui se règle sur les vanités du monde [55]. Il avait écrit une collection d'*élégances* à l'usage d'un jeune Mayençais, Dietrich Grésémund, qui la livra à l'impression [56]. Quand en 1494 ce jeune homme, à peine âgé de quinze ans, fit paraître quelques essais littéraires, Wimpheling exprima dans un *carmen* son admiration pour l'élève qui avait si bien profité de ses leçons [57]. En 1496, sur les

[53] 16 sept. 1497. *Bzovii Annales ecclesiast., ad annum* 1502.

[54] *Ad Eberhardum Wyrtenbergensem.* Ind. bibl. 9.

[55] *Directorium statuum seu verius tribulatio seculi.* Ind. bibl. 49. Ce volume contient: le sermon synodal de Geiler de 1482, celui de Jodocus Gallus de 1489, deux discours facétieux débités à Heidelberg, l'*Epistola* assez souvent imprimée alors *De miseria curatorum seu plebanorum*, et une *Metrificatura de errore illustrium doctorum de fine huius seculi diffinientium.*

[56] *Elegantiarum medulla*, dédiée à Grésémund, 13 juin 1491. *Elegantiæ maiores.* Ind. bibl. 6.

[57] Ind. bibl. 52.

instances de Gaspard Murr, qu'il avait ramené de l'étude du droit à celle de la théologie [58], il rédigea une sorte de manuel pour les maîtres d'école chargés d'enseigner les rudiments du latin; il l'intitula *Isidoneus germanicus*, terme un peu barbare, formé de ἴσοδος et de νέος, *introductio juvenum;* le traité devait introduire la jeunesse allemande dans la connaissance de la langue latine. Il fut publié par le Strasbourgeois Jacques Han, qui le dédia au comte Henri de Henneberg, écolâtre du grand-chapitre de notre ville et frère de l'archevêque de Mayence [59]. Par ce petit livre, Wimpheling montra une fois de plus que sa vraie vocation était la pédagogie.

Déjà en 1495, Vigilius l'avait engagé à revenir à Heidelberg pour se consacrer entièrement aux études; quand au mois d'avril de cette année il revit Trithémius à Spanheim, celui-ci lui donna le même conseil en l'invitant surtout à mieux apprendre le grec. Il le promit, et Vigilius annonça, un peu trop tôt, que sous peu il rentrerait dans l'université [60]. En décembre 1496, le poète laïque Conrad Celtès, séjournant à Heidelberg, lui écrivit de venir passer au moins quelques jours avec lui et leurs amis communs; il répondit qu'il serait flatté sans doute de se rencontrer avec des savants et des poètes, bien qu'il ne fût qu'un geai parmi les rossignols, un hibou parmi les faucons, mais qu'il ne pouvait pas s'éloigner [61]. Et pourtant il commençait à se lasser du séjour de Spire; là, il est vrai, il avait pu continuer ses études dans les riches bibliothèques de quelques chanoines, mais la faiblesse de sa voix l'empêchait de produire comme orateur, dans la grande nef de la cathédrale, les effets qu'il aurait ambitionnés; il n'aimait pas non plus faire l'office de confesseur, il soupirait après une vie plus conforme à ses goûts, il se rappelait sans cesse un mot d'un docteur du moyen âge, *extra universitatem non est vita*. Il avait refusé des prébendes que lui avaient offertes l'archevêque de Mayence et le doyen Jean Simler du chapitre de Saint-Thomas de Strasbourg; les soins qu'il fallait donner à la gestion d'un

58 *Hæc, urgente me Casparo Murrhone, confratre et summo meo amico, obiter lucubravi. Ind. germ.*, f° 19.

59 Ind. bibl. 10. La dédicace de Jacques Han est du 24 août 1497.

60 *Wimphelingus post paucos dies, jam antea a me persuasus, Heidelbergam redibit, moram habiturus apud nos et græculus futurus; ita enim promisit Joanni nostro Trithemio.* Vigilius à Celtès, 6 mai 1495. V. note 40.

61 4 janv. 1497. V. note 36.

bénéfice lui semblaient incompatibles avec l'étude et la contemplation, seules dignes d'un prêtre[62]. Il lui vint même l'idée de se vouer entièrement à la contemplation, en renonçant à la vie pratique. En 1498, Christophe d'Utenheim, docteur en droit canon, chanoine de Bâle et prévôt de Saint-Thomas, forma avec Geiler et le dominicain strasbourgeois Thomas Lamparter, le projet de se retirer dans une vallée de la Forêt-Noire, où ils voulaient vivre en anachorètes. Christophe se rendit à Spire pour engager Wimpheling à se joindre à eux; il le trouva dans un moment de découragement; malgré l'évêque et le prévôt Gemmingen, qui s'efforçaient de le retenir, il était accablé du sentiment de son insuffisance pour l'exercice de la prédication; en outre, le souvenir des péchés de sa jeunesse ne cessait de l'obséder, il aurait voulu les expier par un grand acte de renoncement; il venait de lire le traité de Pétrarque sur la vie solitaire, et cette lecture lui avait inspiré un vif désir de fuir le monde[63]. Il s'empressa d'accueillir la proposition de Christophe d'Utenheim. Pour en préparer l'exécution, il visita quelques ermites établis non loin de Mayence, se fit communiquer par eux leurs règles, et n'attendit qu'un nouvel avis de Christophe pour résigner ses fonctions à Spire.

[62] *De integritate*, cap. 3. Ind. bibl. 19.
[63] A Jean de Hengneville, 1er juillet 1507. *Amœnit. frib.*, p. 305.

CHAPITRE III.

Retour de Wimpheling à Heidelberg comme professeur; sa démission et son arrivée à Strasbourg.

Dans l'intervalle l'électeur Philippe avait décidé d'introduire à Heidelberg des cours réguliers sur l'éloquence et la poésie; en 1491 Jean Vigilius avait expliqué le Hérennius de Cicéron, maître Jean Stocker les épîtres d'Horace et l'Achilléide de Stace, Adam Werner avait même osé aborder les satires de Juvénal [64]. En outre les étudiants avaient eu la bonne fortune d'entendre quelques leçons de Celtès. Cependant les professeurs de philosophie passaient encore pour „des barbares ignorant les bonnes lettres et ne méritant pas même le nom de sophistes" [65]. Le prince rappela Wimpheling. Au printemps de 1498 il quitta Spire et se rendit d'abord à Soultz chez son oncle, le maréchal-ferrant; Ulric, le curé, était mort dès 1478. A Soultz, où il passa quelques mois, il adressa le 19 mai une lettre aux fils de l'électeur pour leur dédier l'oraison funèbre de Frédéric-le-Victorieux par le professeur de Heidelberg Herwig d'Amsterdam [66]; il prépara en outre une édition des lettres et des poésies de Pierre Schott, en y joignant une notice biographique sur le jeune humaniste et son éloge funèbre en vers élégiaques [67]. En août il fut

[64] *Chronicon Pellicani*, p. 9.

[65] *Barbariores ...nihil tenebant cultioris litteraturæ, ex æquo linguarum imperiti... sophistæ erant, atque vix hoc nomine digni.* J. Spiegel, *Lexicon juris civilis*, préface.

[66] Ce discours avait été prononcé à Heidelberg le 28 janvier 1488. Wimpheling y ajouta une anecdote sur l'électeur Philippe, un distique sur Frédéric par Pierre Boland, deux épitaphes du même par lui-même, et une note sur le mausolée du prince. Le monument devait être orné aux quatre angles des images des quatre principaux docteurs de l'Église, *sed nescio qua superstitione una quatuor illarum imaginum, sive divum Ambrosium sive doctum Augustinum representans, adempta est, et in eius locum effigies cuiusdam fratricelli quem Franciscum vocant surrogata, ut monstro similis sit illa societas; hohe, quæ conventio, quæ comparatio Francisci ad Ambrosium vel Augustinum?* — Ind. bibl. 10.

[67] *Lucubratiunculæ P. Schotti.* Ind. bibl. 201. W. y ajouta une préface *omnibus Germanis, Alsaticis præcipue et Argentinensibus*, 27 juill. 1498, *ex pago Sulce prope Mollisheim*, une épitaphe avec quelques distiques sur Schott et un épilogue.

de retour à Heidelberg; réadmis dès le 13 septembre dans la faculté des arts, il fut chargé spécialement de l'explication des épîtres de saint Jérôme [68] et des poésies de Prudence [69]. Sa méthode était la même que celle de presque tous les professeurs de latin de l'époque; une des lettres de Jérôme, qu'il a insérée dans un de ses traités postérieurs, accompagnée d'un commentaire [70], montre qu'il se bornait à paraphraser certaines propositions, à éclaircir le sens de tournures ou de termes peu clairs, à donner des synonymes, à citer des exemples ou à confirmer les pensées de l'écrivain par des témoignages d'auteurs ou par de simples proverbes, enfin à faire à tout propos des exhortations morales. Les humanistes laïques ne faisaient guère mieux; ce qui les distinguait de Wimpheling, c'est qu'ils expliquaient les classiques, tandis qu'il craignait que ceux-ci n'eussent une influence funeste sur l'imagination des étudiants; il ne voulait pas que dans les universités on interprétât autre chose que des œuvres chrétiennes. Cette petite part même qu'il faisait aux études littéraires trouva à Heidelberg des adversaires; dans un discours, prononcé le 13 août 1499 [71], il dut prouver l'utilité de ces études, dont chacun a besoin, non-seulement le prêtre, mais tout homme qui ne veut pas rester dans l'ignorance; déjà, dit-il, on a créé cet enseignement à Bâle, à Fribourg, à Tubingue, à Ingolstadt, à Vienne; Heidelberg ne peut pas rester en arrière; une *université* ne mérite pas ce titre si elle exclut les *humanités*; la dialectique, loin d'avoir à redouter cette concurrence, ne peut qu'en profiter. Dans le même discours il exhorta les professeurs de philosophie à la tolérance des opinions *disputables*; comme néanmoins ils continuaient de se que-

[68] Hautz, *Geschichte der Heidelberger Universität*. Mannheim 1862, t. 1, p. 326.

[69] Dans la liste de ses ouvrages que W. communiqua en 1506 à l'évêque de Strasbourg, *Amœnit. frib.*, p. 282, il mentionne aussi des *Postillæ in Prudentii quosdam hymnos a me publice lectos*. Ont-elles été publiées?

[70] *Adolescentia*, f° 25 et suiv.

[71] *Pro concordia dialecticorum et oratorum*, etc. Ind. bibl. 13. Riegger, *Amœnit. frib.*, p. 194, note, donne un extrait de ce discours, d'après Burkhard, *De fatis linguæ latinæ*, t. 2, cap. 4, p. 397. Il suppose que c'est l'*Oratio ad gymnosophistas Heidelbergenses de S. Catharina*, mentionné par Trithémius, *Catal. ill. vir.*, f° 66. Mais sainte Catherine n'est pas nommée dans le discours; à la fin W. parle de saint Laurent, probablement parce que deux jours avant la solennité académique avait eu lieu la fête de ce saint. D'ailleurs Trithémius a écrit en 1495, et le discours est du 13 août 1499. Celui à propos de sainte Catherine est encore à trouver.

reller sur les mérites respectifs du nominalisme et du réalisme, Wimpheling, dans une nouvelle harangue, le 24 mars 1500, les supplia de renoncer enfin à ces batailles sur des doctrines qui n'ont aucune importance pour le salut [72].

Le 9 octobre 1498 il fit réciter par des étudiants, dans une des salles du château de Heidelberg, devant l'électeur, ses fils, l'évêque Albert de Strasbourg et d'autres seigneurs, six petits dialogues qu'il avait composés sur les devoirs des princes et sur la nécessité de faire la guerre aux Turcs [73]; parmi les interlocuteurs fut aussi son neveu Jacques Spiegel, dont il dirigeait l'éducation. Pour Louis, le fils aîné du prince, qui était alors absent, il écrivit un traité spécial sur les conditions d'un bon gouvernement [74]; pour Wolfgang, fils du comte Louis de Löwenstein, il fit, sous le titre d'*Adolescentia*, une compilation de règles de conduite, tirées d'une cinquantaine d'auteurs divers [75]. Il avait sous sa direction particulière deux jeunes Strasbourgeois, Jacques, fils du chevalier Martin Sturm de Sturmeck, et François, fils de l'avocat Matthias Paulus [76]. Avec eux et quelques autres étudiants il avait formé une société littéraire, pour les exercer à composer des vers latins sur des sujets moraux. Geiler lui écrivit un jour qu'il craignait que dans les leçons de poésie on ne s'arrêtât trop aux auteurs païens; il désirait qu'au lieu de se laisser séduire par leur charme, on s'occupât „de ce qui sert à nous rendre plus doux, plus humbles, plus patients, plus charitables". Wimpheling donna lecture de cette lettre dans un de ses cours; il affirme qu'aussitôt les jeunes gens „se sentirent enflammés à faire des vers honnêtes"; il put rassembler ainsi une collection de petites pièces, composées par ses élèves, sur toutes sortes de vertus et de vices [77]. Vers le même temps il rendit au docteur Conrad Schellig, médecin de l'électeur, le ser-

72 *Oratio de annunciatione dominica.* Séb. Brant ajouta ce discours à la *Germania* de W., Ind. bibl. 16, en le dédiant à Geiler, 17 sept. 1501.

73 *Philippica in laudem et defensionem Philippi comitis Rheni.* Ind. bibl. 11.

74 *Agatharchia.* Ind. bibl. 12.

75 *Adolescentia.* Ind. bibl. 15. La dédicace est du 28 nov. 1499. Le jeune Wolfgang de Löwenstein, pour lequel le traité est écrit, périt dans un incendie; Œcolampade envoya un *carmen* sur cet accident à W., qui l'inséra dans son édition de la *Historia de violata cruce* de Dietrich Grésémund. Ind. bibl. 259.

76 *Elegantiæ majores*, éd. de 1513, f° E.

77 *Adolescentia*, f° I, 2.

vice d'écrire une préface pour son traité sur la même maladie contagieuse que Sébastien Brant a décrite dans un de ses *carmina* [78].

Il était au milieu de ces occupations, quand Christophe d'Utenheim lui rappela la promesse de le suivre dans la solitude; tout, disait-il, était prêt pour l'exécution. Aussitôt Wimpheling se démit de ses fonctions de professeur et vint à Strasbourg, bien décidé cette fois „à faire pénitence dans un ermitage caché de la Forêt-Noire“ [79]. En attendant il demeura chez Geiler de Kaysersberg, qui lui aussi devait être de la partie. Heureusement ce projet fut mis à néant par Christophe lui-même. L'administration de l'évêché de Bâle ayant dû être retirée à l'évêque Gaspard Zu-Rhein, qui dilapidait les biens, le chapitre confia à Christophe, estimé pour son intégrité, les fonctions de coadjuteur. On lui représenta qu'en remplissant cette charge il ferait plus de bien à l'Église que comme anachorète. Il accepta, mais timide et ayant peu de confiance en lui-même, il écrivit à Wimpheling pour le prier de venir l'assister. Le 1er décembre 1502 il fut élu évêque de Bâle; Geiler s'étonna qu'il ne refusât pas cette position, aucun évêque, selon lui, n'ayant plus assez d'autorité pour soumettre son clergé à la discipline; il pressa Wimpheling de rester à Strasbourg; il lui conseilla de s'occuper de travaux littéraires, il devait achever surtout l'édition des œuvres de Gerson, que Geiler lui-même avait commencée dès 1488. Wimpheling se laissa persuader; l'arrivée de Sébastien Brant fut également un motif pour lui de se fixer en notre ville. Il prit son logement au petit couvent des wilhelmites dans la Krutenau; il estimait ces religieux, ainsi que ceux de la chartreuse et de la maison de Saint-Jean, à cause de leur vie plus régulière; il avait parmi eux des amis intimes [80]. Il en avait d'autres parmi les membres des divers chapitres de Strasbourg dont plusieurs étaient des protecteurs intelligents du mouvement littéraire: Philippe de Daun et Oberstein, prévôt de la cathédrale; Jacques de Riehs-

[78] Ind. bibl. 55.

[79] A Jean de Hengneville. *Amœnit. frib.*, p. 306.

[80] Dans la seconde moitié du quinzième siècle les wilhelmites s'étaient livrés à de tels désordres, que leur prieur, Jacques Messinger, avait dû porter plainte contre eux à Rome et qu'en 1490 le magistrat s'était vu obligé d'intervenir. Vers la fin du siècle la discipline était rétablie et sévèrement observée. En 1502 le couvent fut en partie reconstruit par le prieur Erhard Steinbach.

hofen, prévôt de Saint-Thomas[81]; Jean Sigrist, qui avait fait des études à Bâle et à Sienne, alors chantre de ce même chapitre, et tout particulièrement le jeune chanoine de Saint-Pierre-le-Jeune, Thomas Wolf, qui avait pour lui une admiration sans bornes. N'ayant plus de fonctions à remplir et n'en voulant plus, il se consacra à l'éducation de jeunes gens, à la rédaction et à la publication de traités divers. Le quatrième volume de Gerson parut par ses soins et par ceux de son compatriote Matthias Schürer dès la fin de février 1502[82]; en 1503 il fit avec Brant, pour l'imprimeur Jean Wohinger, une nouvelle édition du *Hortulus animæ*[83]; un peu plus tard il fut un des correcteurs du *Speculum vitæ humanæ* de l'évêque Rodéric de Zamora, imprimé par Jean Prüss[84]. C'est vers cette époque sans doute qu'il fit ériger une inscription en souvenir de son oncle Ulric; dans l'église de Schlestadt il fit poser, en son nom et en celui de son frère et de sa sœur, une épitaphe à leurs parents; leur mère était morte, très-âgée, le 2 avril 1501[85].

[81] Quand Jacques de Richsbofen reconstruisit en 1502 et 1503 sa maison canoniale (aujourd'hui rue des Cordonniers n° 1) il fit graver sur le linteau de la porte d'une très-belle salle ces mots: *Pulvere qui lædit scribit, sed marmore læsus.* Le prévôt, qui aimait les inscriptions (Il y en a encore d'autres dans la maison), reçut probablement ce vers de W.; celui-ci le cite dans plusieurs de ses écrits comme *sententia philosophorum* ou *sententia vulgata*, p. ex. *Philippica*, f° B, 4; *Adolescentia*, f° 6; sur le titre du *Soliloquium ad divum Augustinum.* Ind. bibl. 36. Murner le traduisit en allemand:

Wen man schilt der schreibts in Stein,
Wer aber schilt, in staub hinein.
(*Schelmenzunft*, f° c, 4.)

[82] Ind. bibl. 59. — Au titre il y a ces vers:

Quod fuit infectum tetra rubigine quondam
Matthias Schürer clarificavit opus,
Jamdudum e cecis dat bibliopola tenebris
Wimphelinge opera magne Jacobe tua....

D'après Krauss, *Kunst und Alterthum in Elsass-Lothringen*, Strasb. 1877, t. 1, p. 541, Wimpheling data en 1502 du couvent de Saint-Guillaume « sa traduction latine de la *Nef des fous* de Brant.» Wimpheling n'a jamais traduit l'ouvrage de Brant; il s'agit de son édition des *Stultiferæ naviculæ* de Badius. Ind. bibl. 58.

[83] *Hortulus animæ.* Ind. bibl. 162.

[84] *Speculum vitæ humanæ.* Ind. bibl. 72.

[85] L'épitaphe d'Ulric W., telle qu'elle était conservée par Séb. Mueg, dans son recueil d'inscriptions tirées des églises de Strasb., ms. brûlé, était ainsi conçue: *Ulrico Wimphelingo bono ac deum timenti ecclesiæ Sulcensis prope Mollisheim pastori. in re ipsa religiosos benefico. hic sepulto. Jacobus Wimpfelingus Sletstatinus. ex fratre nepos. sa. pa. lic. posuit. Vixit annos* LXIX. *m* II. *d.* VI. *Ob. ann. Chr.*

A Strasbourg il n'y avait pas encore d'autres écoles que celles des chapitres et des couvents, toutes très-insuffisantes. Wimpheling se joignit à Geiler et à Brant pour demander du magistrat la création d'un *gymnase*. Cet établissement devait être distinct des écoles ecclésiastiques et recevoir les enfants qui auraient appris déjà les premiers éléments de la grammaire latine; pendant trois ans, tout au plus pendant cinq, on les exercerait à la composition en prose et en vers, on les habituerait à écrire des lettres et à traiter des sujets d'histoire et de morale, on leur expliquerait des passages de Virgile et de Baptiste de Mantoue, les histoires de Valérius Maximus et le *De officiis* de Cicéron; ils seraient préparés ainsi à suivre avec plus de fruit les cours des universités; le magistrat n'aurait qu'à fournir le local, les maîtres seraient payés par les parents des élèves; les églises n'auraient pas à craindre une concurrence, car on n'admettrait que les enfants qui auraient déjà suivi leurs écoles; d'autre part les laïques n'auraient pas à redouter qu'on ne songeât qu'à former des prêtres, car on enseignerait ce qui serait utile à tous; les parents garderaient leurs fils plus longtemps auprès d'eux, ils ne les exposeraient pas trop tôt aux dangers de la vie universitaire; ce serait un honneur enfin pour une cité comme Strasbourg, de donner l'exemple d'une institution aussi libérale. Wimpheling plaida cette cause avec tout son zèle de pédagogue et avec toute l'ardeur de son patriotisme alsacien; il exposa ses idées dans la seconde partie de sa *Germania* adressée au magistrat, et incidemment dans plusieurs autres de ses traités[86]. Quelle qu'ait été l'étroitesse de ses opinions sur la litté-

M.CCCC.LXXVIII. IX *kal. Julii.* — Cette épitaphe s'était trouvée dans l'église des chartreux; faut-il conclure de l'expression *hic sepultus* qu'Ulric Wimpheling s'était retiré chez les chartreux et qu'il était mort chez eux? — Voici l'épitaphe des parents de W.: *Nicolao Winpfelingo ex Brumat et Catharinæ Blegerin de S. Hypolito. Jacobus sa. pa. licent. Joannes et Magdalena liberi parentibus honestis. Ob. ille ann. dom.* M.CCCC.LXIII. VI. *non. Maii. hæc* M.CCCCC. *primo.* IIII. *non. April. Christiana vita integerrime functis christianus contigit exitus. Posteri moribus avitis præditi parem a deo finem sperate.*

Mors est certa, incerta dies et cura nepotum,
Consulat ergo animæ qui sapit ipse suæ.

Cette inscription et d'autres qui avaient existé dans l'église de Schlestadt et qui ont été détruites lors de la Révolution, se trouvent en copie à la suite de quelques traités de W. dans le volume n° 10.131, 4°, de la bibl. Mazarine.

86 Dans la deuxième partie de la *Germania*, f° e, 4. — Lettre à Murner, 26 juillet

rature classique, il faut lui tenir compte de la persévérance avec laquelle il ne cessa d'insister sur l'utilité d'un gymnase secondaire à Strasbourg ; on a de la peine à comprendre pourquoi le magistrat, composé en partie d'hommes éclairés, ne donna pas suite à un projet qui eût procuré à la ville tant d'avantages. Tout ce que Wimpheling put faire, ce fut d'engager de temps à autre de jeunes savants à ouvrir des écoles particulières, qui prospérèrent un instant, mais qui, faute de soutien, ne durèrent point. Il ne réussit qu'à fonder, de concert avec Brant, une société littéraire, composée de jeunes gens qui cultivaient déjà les lettres.

1502, dans la *Defensio Germaniæ*, f° b, 3. — Lettre à Thomas Wolf, 1er mars 1503. *Amœnit. frib.*, p. 224. — Dans la *Diatriba de proba puerorum instit.*, cap. 6, il dit : *...id quod de instituendo pedagogio (ut vocant) ad inclytam Rempublicam Argentinensem (in vernacula tamen lingua) exhortati...* A première vue cela semblerait se rapporter à la traduction allemande de la *Germania*, si l'expression *in vernacula tamen lingua* ne faisait pas songer à un mémoire spécial. La *Germania* n'ayant paru alors qu'en latin, et le passage sur le gymnase étant exactement le même dans la traduction, W. n'aurait pas pu parler d'une requête allemande, si celle-ci n'avait pas été un travail à part.

CHAPITRE IV.

La Germania de Wimpheling. — Controverse à ce sujet avec Thomas Murner.

Le même patriotisme qui animait Wimpheling en ces circonstances lui inspira l'idée de faire paraître un pamphlet, dont il était persuadé que c'était un travail historique. Cette fois son ardeur, mal servie d'ailleurs par une connaissance très-incomplète des faits, dépassa le but. L'occasion qui lui fit prendre la plume est entourée d'obscurité. Dans une lettre à Sébastien Brant, il déclare qu'il s'est procuré un manuscrit, intitulé *Germania*, destiné à défendre le Roi romain contre des moines et des prédicateurs séculiers qui l'attaquaient, et à fournir au magistrat de Strasbourg les moyens de se justifier, si on lui reprochait d'avoir toléré ces invectives. Ce manuscrit dont il parle mystérieusement, comme s'il n'en connaissait pas l'origine, était son œuvre personnelle. Quelles sont les invectives dont il parle? il est impossible de deviner pour quel motif des moines ou des curés strasbourgeois auraient pu prêcher contre l'empereur Maximilien. Dans le traité lui-même Wimpheling indique une autre cause; il croit avoir remarqué chez quelques habitants de la ville plus de sympathies pour la France que pour l'Empire germanique; il prétend même que des ambassadeurs de la République, envoyés auprès des rois, s'étaient laissé séduire par le bon accueil qu'ils avaient reçu, et qu'ils se flattaient, si l'Alsace devenait française, d'obtenir des honneurs auxquels ils ne pourraient aspirer „aussi longtemps que dominent chez nous les aigles romaines". On ignore également de quels faits positifs ou de quels personnages il veut parler. Quoi qu'il en soit, Wimpheling était irrité. Dans une lettre à Robert Gaguin, du 14 février 1492, il avait parlé encore avec admiration des anciens rois de France qui étaient venus en aide à l'Église dans ses tribulations, qui avaient soutenu le siége apostolique et pris la défense des opprimés, de telle sorte „que la noble maison de France avait été comme un asile ouvert à tous ceux qui étaient dans l'affliction"; il s'était plaint, il est vrai, de l'offense faite à Maximilien, mais n'avait semblé l'at-

tribuer qu'au roi régnant. Plusieurs fois il avait opposé aux Allemands l'exemple des Français, plus cultivés qu'eux, plus avancés dans les sciences, plus empressés de reconnaître le prix de l'étude [87]. Plus tard il n'y a plus chez lui qu'une antipathie qui, à chaque moment et sans être provoquée, éclate en allusions injurieuses. „Les Français, dit-il quelque part, s'écrient volontiers *par ma foi*; je suppose que c'est par suite de cette habitude, prise dès leur enfance, qu'ils ne rougissent pas quand on les accuse de fraude, de mensonge, de perfidie, de violation de lettres ou de sceaux" [88]. A l'évêque de Strasbourg Jean de Luxembourg-Ligny (1366 à 1371) il reproche d'avoir été adonné à la boisson et à la gourmandise; il ajoute: „Il est heureux que ce prélat ait été un Français, afin qu'on ne puisse pas imputer à nous seuls le vice de l'ivrognerie" [89]. On peut se figurer combien, avec ces sentiments-là, il a dû être blessé en croyant rencontrer à Strasbourg des demi-Français, *semigalli*, comme il les appelle. Il rédigea le traité dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre et dont il envoya la copie à son ami Brant, qui avait dans ses attributions la censure des livres. Il n'osa pas dire qu'il était l'auteur: „un curieux hasard l'a fait tomber entre mes mains; si tu trouves que ce n'est pas un libelle diffamatoire, tu pourras le communiquer à des amis qui saurent garder le silence, mais qu'aucun mortel n'apprenne de qui tu le tiens! tu diras que quelqu'un l'a déposé chez toi en ton absence et tu le détruiras bien vite" [90]. Brant, loin de détruire le manuscrit, ne le désapprouva point; il fut imprimé en décembre 1501. Wimpheling ne cacha plus son nom, mais il eut soin d'ajouter que le traité avait passé par la censure [91]. Pourquoi ces précautions? Wimpheling a-t-il réellement eu peur qu'on ne prît son œuvre pour un libelle? avait-il soupçonné tout le magistrat de tiédeur envers l'Empire? ou plutôt n'a-t-il pas voulu avoir l'air de se laisser arracher son écrit, dans l'espoir de se mettre mieux à l'abri d'une critique possible? C'était une faiblesse qui était devenue coutume chez lui.

[87] *Epistolæ et carmina*, etc., f° a, 3. Ind. bibl. 2. — *Philippica*, f° a, 4.
[88] *Adolescentia*, f° 10. V. aussi *Epitome rerum german.*, cap. 22.
[89] *Catalogus episcop. Argent.*, p. 93. Ind. bibl. 31.
[90] W. à Séb. Brant, s. d. Copie.
[91] *Germania*. Ind. bibl. 16.

La *Germania* se compose de deux parties; la première, qui n'a que six pages, est consacrée à prouver que depuis l'empereur Auguste l'Alsace a toujours été habitée par des Germains et qu'elle n'a jamais cessé de faire partie de l'Empire; dans la seconde, Wimpheling donne au magistrat des conseils fort sages sur le gouvernement de la République. Il orna la brochure de deux belles gravures sur bois, dont l'une représente la Vierge comme patronne de Strasbourg, telle qu'on la voyait sur la bannière et sur le grand sceau de la ville, l'autre nos armoiries. Un de ses disciples, Jean Gallinarius de Heidelberg, mit en tête quelques distiques, où il assure que Wimpheling était devenu pour Strasbourg ce que Numa, Camille, Caton, Lycurgue, Solon avaient été pour les Romains et les Grecs. Comme les sénateurs et les bourgeois ne savaient pas tous le latin, Wimpheling fit aussi une traduction allemande, mais pour une raison qui nous est inconnue, il ne la publia point, il se borna à l'offrir au magistrat [92], qui le remercia de son zèle en lui accordant une gratification de douze florins.

La première partie donna lieu à une controverse des plus singulières; il convient donc d'en offrir ici une analyse; il suffira de suivre pas à pas la démonstration de l'auteur, pour montrer ce qu'elle vaut; jamais on n'a fait avec plus de sérieux des confusions plus divertissantes, jamais on n'a produit des arguments d'une naïveté plus enfantine. Wimpheling commence par affirmer que depuis Jules César jusqu'à Maximilien aucun *gallus* n'a été empereur; par *galli* il entend à la fois les Gaulois et les Français. Jules César, il est vrai, a donné le nom de Gaule à tout le pays à l'occident du Rhin; cela vient de ce que de son temps on ne savait pas autrement délimiter les régions que par les fleuves; l'historien latin n'a pas considéré qu'entre le Rhin et la Gaule il y avait l'Austrasie et la chaîne des Vosges. Voilà donc dès le début Jules César taxé d'ignorance. Wimpheling appuie sa thèse sur „quatre conjectures vraisemblables, sur sept témoins authentiques et sur des histoires parfaitement prouvées". Les conjectures sont les suivantes: 1° Quand deux Alsaciens se disputent sur la possibilité d'une chose, l'un dit à l'autre: tu ne feras pas cette

[92] Cette traduction fut publiée, d'après le ms. de W., par Jean-Michel Moscherosch. Ind. bibl. 16.

chose, lors même que tu aurais la prudence de Pépin, *vulgo Pipis;* or en Alsace on n'emploierait pas ce nom, si Pépin n'avait pas été un Allemand, donc Pépin n'a pas été un Français ; 2° Charlemagne a écrit des livres teutoniques, il a donné aux douze mois ainsi qu'à ses filles des noms qui en allemand ont un sens, tandis que pour les étrangers ils ne signifient rien; donc Charlemagne a été un Allemand; 3° Charlemagne a fréquemment séjourné dans les contrées de la rive droite du Rhin, il y a bâti des couvents, des églises, des châteaux, des villes, ce qu'un Français n'aurait pas fait; 4° les Bavarois, les Souabes, les Francs orientaux, que ni Jules César ni Auguste n'ont pu soumettre, n'auraient pas souffert pour maîtres des Français. — Les sept témoins sont : Tacite, Ammien-Marcellin et le Code, qui placent en Germanie quelques tribus et quelques villes de la rive gauche; les papes Urbain II et Innocent III, Énée Silvius dans son *Europe* et Antoine Sabellicus dans son *Histoire de Venise*, qui tous donnent à Charlemagne le titre d'empereur germanique. — *Les histoires* se réduisent au passage de Suétone, dans le vingt-unième chapitre de la *Vie d'Octave*, où il est dit que ce dernier, après avoir vaincu les Germains, assigna aux Ubiens (Wimpheling dit les Suèves) et aux Sicambres des territoires sur les bords du Rhin. Donc depuis Auguste l'Alsace a été habitée par des Germains, et comme chaque terre doit être nommée d'après ses habitants, c'est le nom de Germanie qui convient à l'Alsace, non celui de Gaule. Les Romains, ayant de nouveau passé le Rhin après avoir défait les Alémans de notre province, et ayant trouvé sur l'autre bord des hommes qui leur ressemblaient par la stature, par la couleur blonde des cheveux et par le genre de vie, les prirent pour des gens de même race et les appelèrent *germani*, frères des Alémans alsaciens; or les Gaulois diffèrent de ces derniers par l'extérieur, par la langue et par les mœurs. Enfin, comme les Strasbourgeois avaient une monnaie marquée d'une fleur de lis et que quelques personnes, à ce qu'il paraît, tiraient de là un argument en faveur d'anciennes relations avec la France, Wimpheling rappelle que les Français ont trois lis au lieu d'un seul, que d'ailleurs sur d'autres médailles de la ville il y a d'autres signes, „comme on peut s'en convaincre chez beaucoup d'amateurs de vieilles monnaies", et que l'écu de Strasbourg est tout autre que celui de la France; il a appris d'un *vétéran* que la bande

ronge qui le traverse est le symbole d'un combat où le sang avait coulé comme un ruisseau.

Wimpheling, couvert de l'approbation de la censure et récompensé par le magistrat, pouvait croire qu'il s'était fait l'organe de la majorité de ses compatriotes; habitué au respect des savants, il ne s'attendait pas sans doute à rencontrer un contradicteur; mais il en trouva un qui devint très-embarrassant pour lui; ce fut le franciscain Thomas Murner, qui venait de rentrer au couvent des frères mineurs de Strasbourg. Il eut à peine lu la *Germania* de Wimpheling, qu'il y opposa une *Nova Germania*. Je ferai pour ce traité ce que j'ai fait pour celui de Wimpheling, j'en indiquerai la marche, sans y mêler aucune réflexion. Murner établit d'abord que depuis Jules César jusqu'à Charlemagne il y a eu des empereurs qui n'ont été ni Romains ni Allemands; à diverses époques le trône a été occupé par des princes originaires de la Thrace, de l'Arabie, de la Hongrie, de l'Illyrie, même de la Gaule. D'après les anciens auteurs cosmographiques, la frontière orientale de la Gaule a été le Rhin; donc, l'Austrasie a fait partie de ce pays, et Charlemagne, qui a été austrasien, a été *gallus* par le fait de sa naissance. Il est vrai que par suite d'un *accident*, l'Austrasie a été appelée plus tard Germanie, cela n'empêche pas que, Charlemagne ayant été *gallus*, les empereurs de sa race n'aient été à leur tour des Français. D'ailleurs déjà sous les Mérovingiens l'Alsace a été sous la domination franque; plusieurs de ces rois y ont séjourné. Murner prend à part chacun des arguments et des conjectures de Wimpheling : contre la preuve tirée de la locution proverbiale dans laquelle figure Pépin, il dit : en Allemagne on parle aussi familièrement de la sagesse de Salomon et des richesses du roi Artus; croit-on pour cela que Salomon et Artus ont été des Allemands? et si Pépin avait été germain, ses compatriotes ne vanteraient pas la prudence que lui attribue le proverbe; on sait que nul n'est prophète dans son pays. Charlemagne, dit Wimpheling, a donné à ses filles des noms allemands et a parlé cette langue; Murner réplique que les noms n'ont été qu'un témoignage de la condescendance du roi pour la noblesse allemande; si Charlemagne a su l'allemand, cela ne prouve rien; l'empereur Maximilien parle français, dira-t-on pour cela qu'il est Français? — Charlemagne a fondé en Allemagne des villes, etc.; mais il a aussi comblé de bienfaits Paris et

Rome ; s'il s'est montré généreux envers les Allemands, il l'a fait pour échapper au reproche de montrer trop de partialité envers son propre peuple ; et s'il a choisi sa sépulture ailleurs qu'en France, c'est qu'il a su combien il est indifférent d'être enterré n'importe où. — Les Bavarois, les Souabes, les Francs orientaux n'auraient pas souffert la domination des *galli;* c'est possible, dit Murner, s'ils étaient restés païens, mais par leur conversion au christianisme ils avaient appris l'humilité ; sachant que le pape avait reconnu Charlemagne comme empereur, ils lui ont obéi. — Les sept témoins de Wimpheling n'inspirent aucune confiance à Murner ; il les récuse lestement au moyen du proverbe : qui parle de sept, est un menteur. Il rétablit ensuite le sens du passage de Suétone ; celui-ci ayant dit qu'Auguste transporta quelques tribus germaniques „*in Galliam atque in proximis Rheno agris collocavit*", Murner n'a pas de peine à prouver qu'en s'exprimant ainsi l'historien romain a donné à entendre que les *proximi Rheno agri* ont alors fait partie de la Gaule. Il ajoute que les Romains n'ont pas donné le nom de frères, *germani*, aux habitants des deux rives du Rhin ; les vrais frères sont les Romains et les Alsaciens, puisque les uns et les autres descendent des mêmes ancêtres, qui ont été des réfugiés de Troie. La parenté des Strasbourgeois avec les anciens Romains est prouvée, du reste, par leur valeur militaire et la sagesse de leur gouvernement. Le lis des médailles paraît à Murner „un témoignage très-certain" de la domination des *galli* sur l'Alsace ; en faveur de l'ancienneté du signe on n'a, il est vrai, qu'une „rumeur populaire", mais Aristote veut qu'on ne dédaigne pas ces traditions. Prétendre, comme le fait Wimpheling, que la bande rouge dans l'écu de Strasbourg signifie que dans quelque bataille le sang des habitants a coulé comme un fleuve, serait un mensonge si ce n'était pas une figure poétique ; Wimpheling est poète, et suivant Horace, tout est permis aux poètes et aux peintres. Si le lis des monnaies n'est pas aussi sur les armes de la ville, c'est que depuis que celle-ci est séparée de la Gaule, il convient qu'elle ait son propre signe. Voici quelle est l'origine de ce signe : Charlemagne, quand il partit pour Rome pour venger les injures faites au pape, ordonna aux hommes de l'Alsace, du Sundgau et du Brisgau, qui étaient dans son armée, de porter des uniformes rouges et blancs ; dans cette guerre les Strasbourgeois se distinguèrent si bien, que le roi, par faveur spéciale et

en mémoire du grand nombre d'ennemis tués par eux, leur permit de continuer de se vêtir de blanc et de rouge, couleurs qui devinrent celles de la ville après que Charlemagne l'eut déclarée ville libre impériale. Lorsqu'après sa mort, ses héritiers revendiquèrent Strasbourg, les habitants résistèrent pour défendre leur liberté; il y eut une grande guerre, *ingens bellum;* les Strasbourgeois, sur le point d'être écrasés par le nombre, virent paraître la Vierge, d'une dimension prodigieuse, étendant les bras et les abritant comme un mur; protégés par elle, ils firent éprouver aux agresseurs une défaite complète. Un homme âgé, témoin du fait, mais dont Murner n'a pas pu lire le nom, à cause de la vétusté du document duquel il prétend avoir tiré ces choses, exhorta alors ses concitoyens à prêter à Marie le serment de se donner à elle, corps et biens, aussi longtemps qu'il restera une pierre de la ville. C'est pourquoi l'image de la Vierge étendant les bras fut placée sur la bannière et sur le sceau.

Dans une seconde partie Murner énumère les raisons qui l'ont engagé à écrire ce traité; elles sont au nombre de cinq et ont pour but de prévenir le soupçon, qu'il aurait l'intention de ramener les Strasbourgeois „dans l'ancienne veine française". 1° La religion défend de mentir; or, si les Strasbourgeois se laissent séduire par les mensonges de leurs flatteurs allemands, il est à craindre qu'en voulant échapper à la domination faussement supposée, *ficta*, des Français, ils ne tombent sous celle du diable, lequel attend dans l'enfer les menteurs et ceux qui deviennent leurs dupes. — 2° S'ils refusaient d'admettre que jadis des *galli* ont régné sur eux, il faudrait les accuser d'une grossière ignorance. — 3° Les mutations de règne, le transfert de l'Empire d'une nation à l'autre, sont des effets de la Providence, qui prouve ainsi qu'elle seule dispose du sort des peuples. — 4° Oublier ce que les *galli* ont fait pour Strasbourg, serait se rendre coupable de la plus noire ingratitude; n'est-ce pas Clovis qui, en l'honneur de la Vierge, „a élevé la tour de la cathédrale à une hauteur si admirable?" Ses successeurs n'ont-ils pas comblé l'évêché de leurs bienfaits? — 5° Si Pépin n'avait pas été *gallus*, il n'aurait pas pu demander du pape la déposition de Childéric; un homme de la même nation que le roi a seul pu faire cette demande; soutenir le contraire, ce serait donner à croire qu'un Dace par exemple pourrait exiger l'abdication d'un roi romain. Cependant, comme depuis des

siècles et par un effet de la volonté divine, l'Alsace fait partie de l'Empire d'Allemagne, il convient de ne pas changer cette situation; quiconque voudrait y toucher, se révolterait contre Dieu qui a amené la mutation, et contre le saint-siége qui l'a confirmée.

Quand Wimpheling, qui était fort susceptible, apprit que Murner avait préparé cette réfutation de la *Germania*, il lui en fit sentir son mécontentement. Le 17 février 1502, Murner lui envoya son manuscrit avec une lettre, où il lui dit qu'il n'en veut pas à sa personne et qu'il ne tient pas à publier son traité [93]. L'affaire aurait pu en rester là. Wimpheling, après avoir lu la réfutation, s'aperçut presque qu'il s'était fourvoyé, mais ne put se résoudre à changer d'opinion. Il publia quelques pages *ad mitigandum adversarium* [94]; on voit qu'il fait des efforts pour rester calme, il dit même qu'il ne veut pas discuter sur l'ancien nom de sa patrie; il convient qu'il est possible que dans les temps les plus reculés l'Alsace ait fait partie de la Gaule, il lui suffit de savoir „qu'aujourd'hui elle est allemande". Il amène un nouveau contingent de preuves à l'appui de sa thèse: depuis que l'Alsace est habitée par des Germains elle a changé de nom, de même que les pays qui jadis s'étaient appelés la Grande-Grèce, l'Anglie, la Pannonie, s'appellent maintenant la Sicile, la Bretagne, l'Autriche. — La chambre apostolique, „la plus fidèle observatrice des antiquités", a toujours considéré les villes et évêchés de Strasbourg, Trèves, Mayence, Cologne, comme étant situés en Germanie; quand le pape envoie des légats en Allemagne, ils visitent aussi les diocèses de la rive gauche; si ces diocèses étaient français, les légats pour l'Empire n'y auraient aucune autorité, l'argent qu'on leur donnerait serait perdu, les grâces et les indulgences qu'ils accorderaient seraient sans valeur. — On sait que saint Materne fut envoyé par saint Pierre comme missionnaire en *Germanie*, qu'il mourut et qu'il fut ressuscité miraculeusement près de Benfeld; il faut donc que Benfeld se soit trouvé alors en Germanie. — Les noms des villes et des villages alsaciens sont germaniques; on ne connaît dans la province ni inscriptions ni chartes en langue française, tout est allemand ou latin. — Il y a eu des empereurs nés sur la rive gauche, tels que

[93] *Defensio Germaniæ*, f° b, 3. Ind. bibl. 60.

[94] *Declaratio ad mitigandum adversarium*. Ind. bibl. 17.

Rodolphe de Habsbourg, Henri de Luxembourg; or les électeurs ne choisissaient que des princes allemands, donc la terre natale de Rodolphe et de Henri a dû être terre allemande. Besançon, Dôle, Toul, Metz, plus rapprochés de la France que l'Alsace, relèvent de l'Empire, à plus forte raison les cités rhénanes.

Murner, fidèle à ce qu'il avait dit dans sa lettre du 17 février, ne publia pas encore son traité. Ce ne fut que quelques mois plus tard que, piqué à son tour, il remit son manuscrit à un imprimeur, sans tenir compte des nouveaux arguments allégués par son adversaire. Sur le titre il fit mettre l'image d'un chevalier portant la bannière strasbourgeoise [95]. Il paraît que dans des conversations il avait blâmé ou raillé la manière dont Wimpheling traitait la question, et qu'il s'était attiré par là le reproche de favoriser des tendances françaises; dans une lettre placée en tête de sa *Germania nova* et adressée à Jérôme, fils de l'ammeister André Happmacher, il se défend contre cette imputation, il n'a voulu chercher que la vérité historique. Sa discussion, on l'a vu, n'est pas violente, il n'y a aucune injure personnelle contre Wimpheling; les traits satiriques abondent, mais en somme Murner a pu dire qu'il n'a combattu qu'une opinion qui lui a semblé fausse, qu'il n'en veut ni à la vie ni à la doctrine de Wimpheling, et que celui-ci lui sera toujours un des amis les plus chers.

Peu de mots suffiront pour apprécier cette controverse. Wimpheling a voulu faire de l'histoire patriotique, chose périlleuse en tout temps, périlleuse surtout à l'époque de la Renaissance, où l'on n'avait pas encore rouvert toutes les sources et où la fermentation produite par une foule d'intérêts nouveaux était un obstacle à l'élaboration d'œuvres impartiales. Comme l'intention de Wimpheling ne s'appuyait pas sur des connaissances suffisantes, elle l'a entraîné nécessairement à fausser la vérité; il supplée par son imagination à son ignorance, et quand il rencontre chez un auteur ancien un passage qui le gêne, il l'écarte d'un mot: cet auteur s'est trompé. Murner, de son côté, ne veut pas défendre la cause que Wimpheling a combattue, il n'est pas plus partisan que lui de la France, il proteste autant que

[95] Ind. bibl. 310. — Murner joignit à sa *Germania nova* un discours qu'il avait prononcé devant le chapitre provincial des franciscains tenu à Soleure le 12 juin 1502; la publication est donc postérieure à cette date; elle eut lieu probablement vers le milieu du mois d'août

lui de son dévouement à l'Empire; il n'a vu qu'une occasion de montrer qu'en fait d'histoire il savait un peu plus que lui, qu'il n'ignorait pas absolument le devoir de l'impartialité, et que sa verve satirique était une arme que devaient craindre les pédants. Moins ignorant ou moins prévenu que Wimpheling, il n'hésite pas à reconnaître la vérité de certains faits; et plus habitué que lui aux subtilités des disputes scolastiques, il découvre quelques-uns des côtés faibles de son argumentation; mais ni l'un ni l'autre ne sortent de la confusion où les entraîne le mot *gallus;* tantôt les *galli* sont les Gaulois, tantôt les Francs mérovingiens, tantôt les Français des siècles postérieurs. Qu'ils croient tous les deux à des légendes et qu'ils s'appuient sur des écrivains qui en histoire n'ont aucune autorité, il n'y a pas lieu de leur en faire un reproche; de leur temps il ne pouvait pas en être autrement. Mais il n'était pas permis à Wimpheling de corriger Jules César, ni à Murner d'attribuer à Clovis la cathédrale telle qu'elle existait en 1502. Et que dire des fantaisies du frère Thomas sur l'uniforme blanc et rouge donné par Charlemagne aux Strasbourgeois, sur la bataille livrée par ces derniers aux héritiers de Charles, sur l'apparition d'une Vierge aux proportions gigantesques? Faut-il croire qu'il a trouvé ce roman dans une chronique? Il est permis d'en douter, malgré le ton doctoral de son récit. Son *senior*, qui a vu l'apparition et dont il n'a pas pu lire le nom, semble imaginé tout exprès pour donner la réplique au *veteranus* anonyme et probablement très-réel, qui avait révélé à Wimpheling l'origine de la bande rouge dans l'écu de la ville; quelque vieux soldat sans doute lui avait donné cette explication populaire. Je crois qu'on n'est pas injuste envers Murner en admettant que son but principal n'a pas été de faire une démonstration scientifique, mais de se railler des absurdités du bon pédagogue sélestadien; il était assez malin pour qu'on puisse lui prêter cette intention. Son pamphlet fait un effet tout autre quand on le lit comme satire, que quand on le considère comme aussi sérieux que celui de Wimpheling. Si en 1502 on a ri de cette controverse, les rieurs ont été certainement du côté du facétieux moine. Seulement ceux qui auraient accepté de confiance les fables qu'il débite, n'auraient guère été plus avancés que les lecteurs de la *Germania*.

Wimpheling ne rit pas; après la publication de la *Nova Germania*, son dépit fut tel, qu'il réclama l'intervention du magistrat. Dans les

derniers jours du mois d'août (1502) on fit défense à Murner de vendre son livre; il en avait fait tirer 600 exemplaires, dont quelques-uns seulement étaient vendus, les autres furent supprimés. Le 1er septembre, Wimpheling lui écrivit: „Tu as été chez moi lors du dernier carême, tu as bu et mangé avec moi, tu m'as envoyé ton manuscrit en me priant de le brûler, tu as profité de ma bibliothèque, même en mon absence tu as emporté de mes livres, je t'ai toujours reçu avec amitié; maintenant, oubliant ta promesse, tu as fait paraître ton ouvrage; tu réveilles le chien endormi; je suis forcé de me défendre, et je le ferai de telle sorte que tes deux oreilles te tintoront; tous mes amis viendront à mon secours [96]". Murner répondit à cette lettre, qu'il ne se souciait pas plus de Wimpheling et de ses disciples que d'une fève, et qu'il le combattra si bien, qu'il faudra que l'un ou l'autre des deux finisse par rester sur le terrain [97]. Wimpheling lui reprochait aussi d'avoir représenté comme dangereux pour les écoles ecclésiastiques le projet de créer à Strasbourg un gymnase latin [98]; il se peut que Murner ait parlé dans ce sens à quelques personnes, mais dans son pamphlet on n'en trouve pas un mot. Dans sa colère, Wimpheling ne discuta plus la question elle-même; il se rabattit sur des minuties; quelqu'un lui ayant raconté que Murner, expliquant dans un de ses cours les poésies de Boëce, avait prononcé comme une brève la deuxième syllabe de *effoeto* dans le vers *et tremuit effoeto corpore laxa cutis*, il improvisa *indignabundus* cette épigramme: „O saint Boëce, le roi des Goths ne t'a-t-il pas assez persécuté? Fallait-il encore que Murner torturât tes vers [99]?"

Cependant, malgré sa menace à Murner, il ne lui répondit plus lui-même; en effet, qu'avait-il à dire? il n'aurait pu que se répéter; pour lui, la question des limites de la Gaule était épuisée. Il trouvait, du reste, au-dessous de sa dignité de vieux savant, célèbre depuis Bâle jusqu'à Mayence, de s'engager davantage avec un jeune moine, qui n'avait rien publié encore qu'une invective contre les astrologues, un dialogue sur les paralysies produites par des sorcières et un jeu de

[96] *Defensio Germaniæ*, f° b, 4.

[97] La lettre de Murner dans *Versiculi Gresemundi*, f° a, 9. Ind. bibl. 61.

[98] W. à Th. Wolf, 1er mars 1503. *Amœnit. frib.*, p. 224.

[99] *Versiculi*, f° a, 5.

cartes pour enseigner le droit [100]. Wimpheling, ne voulant plus se commettre personnellement avec lui, s'adressa à ses amis et à ses anciens élèves à Strasbourg, à Heidelberg, à Spire; il pensait que, voyant ce bataillon s'armer pour la défense du vénéré maître, le présomptueux franciscain se sentirait profondément humilié. Un de ses disciples, Eucharius Gallinarius, lui répondit que, quant à lui, il ne voulait pas se mêler de cette querelle, puisque Murner, qui récemment avait dîné avec lui, avait eu l'impudence de l'appeler un âne; il invita Wimpheling à faire comme lui, à ne pas se préoccuper de ces disputes, à étudier à son aise dans le tranquille couvent des wilhelmites ou à venir se reposer chez lui au monastère de Klingenmünster, où il y a un bon air, une agréable société, une belle bibliothèque et un excellent vin [101]. Wimpheling était trop fâché pour goûter cet avis aimable; il lui fallait sa revanche. Cette satisfaction lui fut donnée par sept de ses disciples, qui publièrent une *Defensio Germaniæ* [102]. Dans cette continuation de la querelle il n'est plus question du point historique, le débat ne porte plus que sur des personnalités. Il y a sept défenseurs de Wimpheling, parce que, celui-ci ayant invoqué dans son traité sept témoins, Murner s'en était moqué dans le sien en citant le proverbe : *wer von siben sagt, der lügt* [103]; il s'agissait de lui montrer que dans la circonstance le proverbe était faux. La plupart des sept combattants ne se sont guère fait connaître dans la littérature; ils s'appellent Jean Coricius, Jean Auriga (Fuhrmann), Bavarois, Pierre Coquus (Koch) de Soultz, Nicolas Wimpheling de Schlestadt, neveu de l'humaniste, le maître ès arts Pierre Günther dit Muréna, Jacques Strobach, Thomas Aucuparius (Vogler) de Strasbourg, le seul qui chez nous acquît une certaine réputation comme poète. Au frontispice de leur brochure il y a une

100 Les cartes de Murner sur le droit étaient connues dès 1502.

101 *Defensio Germaniæ*, f° c, 6. — Eucharius Gallinarius, Henner, de Bretten, était en 1500 chapelain de la léproserie de Strasbourg, et avait acheté comme tel le droit de bourgeoisie; en 1502 il est à Spire et se dit *nuper plebanus ecclesiæ Argentinensis*.

102 Ind. bibl. 60.

103 Dans le troisième volume des *Epistolæ obs. vir.*, qui ne paraît pas remonter au delà du dix-septième siècle, il y a cette même locution :

«...*ubi dicitur, per septimam libenter mentiuntur*», p. 525.

image qui représente Wimpheling, se tournant d'un air déselé vers ses sept disciples; ils lui disent: „Sois tranquille, maître, nous te défendrons, toi le patron des Muses"; en face d'eux est Murner, seul, souriant, content de lui-même, avec l'inscription *præter me nemo*, mots empruntés à une lettre qu'en 1502 il avait adressée à Geiler. Le morceau principal du pamphlet est un petit traité de Pierre Günther; ce n'est plus de la discussion historique; quand Günther touche au fond de la question, ce n'est que pour faire preuve de la plus complète ignorance; aussi se garde-t-il de s'y engager; il détache quelques phrases de Murner pour y relever des fautes d'impression ou des péchés contre la grammaire; il accuse le moine d'avoir commis des plagiats; il attaque son caractère, il le taxe de jalousie, d'envie, de vanité; enfin, comme Murner avait méprisé les *sept témoins* de Wimpheling, Günther réunit de nombreux passages et exemples sur l'importance du nombre sacramentel sept. Puis viennent des épigrammes en vers, des récriminations en prose, et même une lettre du chanoine Thomas Wolf, le tout pour bafouer l'homme qui avait osé critiquer un vieillard aussi illustre que Wimpheling. Une diatribe du même genre fut publiée par Dietrich Grésémund, qui habitait alors Spire [104]; elle contient des vers de ce jeune savant, et d'autres du poète Jean Æsticampianus, qui était en ce moment à Heidelberg ou dans les environs; quelques lettres de Thomas Wolf et de son ami Albert de Rathsamhausen, où l'on flétrit Murner comme criminel de lèse-majesté, pour avoir fait un jeu de cartes sur le droit; enfin, un des premiers spécimens de poésie macaronique que l'on connaisse et dans lequel l'auteur se raille du costume et du latin du moine, ainsi que des dépenses qu'il s'était vanté d'avoir faites pour ses études. Le ton de cette brochure est plus impertinent encore que celui de la *Defensio Germaniæ:* Murner est comparé à Erostrate, il est un *cucullatus diabolus*, un *asinus plumbeus*, etc. A la fin il y a ces mots: *hoc epulum comede*, euphémisme latin pour une grossièreté allemande. Murner ne se le fit pas dire deux fois; il écrivit une de ses pièces les plus mordantes; dès le titre il rappelle les mots *hoc epulum comede*, et pour dire qu'il y est prêt, il fait la mauvaise plaisanterie d'ajouter ces paroles de Jésus: *desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum*

[104] Ind. bibl. 61.

antequam patiar. (Saint Luc XXII, 15.) Par respect pour le clergé, dit-il, il ne veut nommer personne; Wimpheling et Thomas Wolf, qu'il a particulièrement en vue, ne sont désignés que par N; comme ils l'ont invité à un *epulum*, il leur adressera des *sermones convivales*. Il demande à Wolf pourquoi il ne met pas en pratique les principes du droit, dont pourtant il se dit docteur, et pourquoi il n'observe pas un des préceptes que son maître a donnés dans l'*Adolescentia*, savoir que les jeunes gens doivent s'abstenir de colère et de vanité [105]. „On me reproche, dit-il ensuite, d'avoir attaqué un vieillard, mais les vieux ont-ils donc seuls le privilége des connaissances, ne peuvent-ils rien apprendre des jeunes? On dit que je suis un plagiaire, mais Virgile n'a-t-il rien emprunté à Homère? On se récrie contre quelques fautes d'impression, mais n'y en a-t-il pas beaucoup plus dans tel traité de Wimpheling? Et était-ce digne d'hommes graves de publier contre moi des *carmina* d'histrions?" C'est à propos de cela qu'il donna à son traité un titre qui induit facilement en erreur sur le contenu : *Honestorum poematum laudatio* [106]. Quant à la question des limites de la Gaule, il n'en parle qu'incidemment; il demande, non sans raison, s'il n'est pas ridicule de vouloir séparer les royaumes d'après la couleur des cheveux des habitants; en ce cas, des enfants d'une même mère, mais ayant des chevelures différentes, devraient appartenir à des pays différents. La vaillance, dont Wimpheling revendiquait le privilége pour les seuls Germains, n'est pas non plus un signe distinctif; dans chaque cité il y a des hommes courageux et des lâches. On ne peut pas même séparer les peuples d'après les langues; en Bohême on parle des idiomes divers, et pourtant elle forme un seul pays. Murner, du reste, a aussi un défenseur; c'est son élève Jean Wernor de Morimont. Ce jeune seigneur lui fournit un *carmen* insolent contre *le vieux N*, qui est Wimpheling. Pour que la querelle prenne fin, Murner offre à son adversaire de se présenter avec lui devant l'official de l'évêque de Strasbourg ou devant n'importe quel autre juge; sinon, une disputation publique ou une controverse *honnête* par écrit, ou bien un appel à l'université de Fribourg. Enfin, il se fit attester par un notaire que s'il continue d'être attaqué,

105 *Adolescentia*, f° 6.

106 *Honestorum poematum condigna laudatio*. Ind. bibl. 311.

il se bornera désormais à se défendre, sans jeter l'opprobre sur ses adversaires [107]. Après cela il se retira à Fribourg.

Wimpheling était trop blessé dans son amour-propre de savant, habitué à avoir raison, pour se contenter de ce triomphe. Il fit agir ses amis auprès de l'empereur Maximilien; en 1503, celui-ci chargea le chevalier strasbourgeois Pierre Veeltsch d'obtenir du magistrat le renouvellement de la prohibition de la *Germania nova* [108]. On ne peut pas trop s'expliquer cette intervention du prince; évidemment il ne connaissait pas le livre de Murner; s'il l'avait lu, il se serait convaincu qu'il ne valait pas la peine de faire tant de bruit. Il ne garda pas rancune à l'auteur; quelques années plus tard il lui décerna la couronne de laurier des poètes.

A sa *Germania*, Wimpheling fit succéder un travail historique plus complet, plus important. Il l'avait préparé d'après des matériaux recueillis, sur son conseil, par Sébastien Murr l'aîné, de Colmar. C'était un résumé de l'histoire de l'Allemagne depuis les premiers temps. Par une lettre du 27 février 1503, Thomas Wolf l'engagea à le publier; il ne parut qu'en 1505, continué jusqu'à cette année, mais sans même que Wimpheling se fût donné la peine de le revoir une dernière fois; il y laissa des passages qui, au moment de la publication, n'étaient plus que des anachronismes [109]. Comme cet *Epitome rerum germanicarum* n'est pas, comme la *Germania*, un simple écrit

[107] Cette déclaration, certifiée par le notaire Jean Lupfridt, est imprimée à la suite de *Honestorum poematum laudatio*. Lappenberg, *Murners Ulenspiegel*, p. 391, note 3, assure qu'il existe à la bibl. de Munich une *Epistola* de Murner à Wimpheling, s. l. et a. Manuscrite ou imprimée?

[108] 1503. *Item, Peter Völtsch seit auch die kais. Maj. hab ihm furgehalten Murners Druck halb, denselben abzustellen und zu verbieten, dasz derselben keines usgang... Soll man Herrn Peter ein gründlich antwort geben und zu den Truckern lugen und mit jnen und dem münch reden.* Brant, *Annalen*.

[109] Lettre de Wolf à Wimpheling. *Amœnit. frib.*, p. 223. — *Epitome rerum german.* Ind. bibl. 20. — Dès le mois de mai 1495, quand W. venait de recevoir les notes laissées par Murr, il demanda à Jean Amerbach s'il voulait un jour en être l'éditeur. (Lettre autogr.) — La dédicace de l'*Epitome* à Thomas Wolf, *ex heremitorio divi Guilhermi*, est datée du 24 sept. M.D.II; mais derrière le II il n'y a pas de point; la réponse de Wolf étant du 31 déc. M.D.IIII, il est clair que dans la date de la lettre de Wimpheling l'imprimeur a omis deux I; elle doit aussi être de 1504. Le livre parut en mars 1505. Au chap. 57, parlant de Pierre Schott, W. dit: *cujus editiones et ingenii monumenta ubique expetuntur*; ceci est écrit avant la publication des *Lucubratiunculæ* de Schott, qui parurent en 1498. Au chap. 59 on lit: *anno autem proximo transmisso, qui fuit a natali christiano quartus et quingentesimus supra millesimum;* preuve que le livre ne fut achevé qu'au commencement de 1505. — On ignore pourquoi Schwarz, p. 121, compte l'*Epitome* au nombre des livres d'école.

de circonstance, il en sera parlé dans le chapitre consacré à Wimpheling historien. En cet endroit, je dirai seulement qu'il y reproduisait aussi, sans changements, ses idées sur les anciennes limites de la Gaule et sur l'Alsace germanique. Mais Murner étant parti, il n'y eut plus de controverse; Wimpheling garda le dernier mot [110]. La plupart des humanistes allemands de son époque, Zasius, Bébel, Peutinger, adoptèrent son opinion. Le premier qui se montra plus sobre fut Béatus Rhénanus; dans la préface de son ouvrage sur l'Allemagne il dit que, quand on ne recherche que *la vérité historique*, c'est-à-dire quand on ne veut pas faire servir l'histoire à des passions ou à des préjugés, la question sur laquelle Wimpheling et Murner s'étaient disputés sans pouvoir s'entendre, peut être résolue sans peine [111].

Après la campagne sur la *Germania*, dont Wimpheling eut l'air de sortir victorieux, il était si admiré de ses disciples, que dès le mois de décembre 1504, Thomas Wolf fit poser en son honneur, dans l'église du couvent de Saint-Guillaume, une inscription qui existe encore [112]. Un hommage non moins flatteur lui était rendu par Conrad Carolus, écolâtre de Saint-Pierre-le-Jeune, qui dans l'école de ce chapitre expliquait l'*Adolescentia* [113].

Au mois d'août 1503, l'empereur Maximilien vint à Strasbourg; il prit son logement dans la maison de Saint-Jean. En même temps qu'il s'occupait des intérêts politiques qui l'avaient amené en notre ville, il conféra avec Geiler de Kaysersberg sur les moyens d'arriver au redressement des griefs de la nation allemande contre la cour de Rome. Sachant que Wimpheling, qu'il connaissait comme il connaissait la plupart des savants du temps, avait à plusieurs reprises censuré les abus dont se plaignait l'Allemagne, il s'entretint aussi avec lui; Pierre de Motta, un des conseillers qui avaient accompagné le prince, eut avec lui des conférences sur le même sujet; dans la suite, la cour lui demandera de nouveau son avis sur les *Gravamina*.

110 *Is* (Wimpfelingus) *contra Germanos quosdam patriæ desertores pugnam subiit, et una cum suis peritissimis commilitonibus Thoma Wolphio et aliis vicit.* Peutinger, *Sermones convivales de Germaniæ antiquitatibus*, f° b, 3. Ind. bibl. 165.

111 *Rerum german. libri tres*, p. 4.

112 *D. O. M. Jacobo Wimphelingo theologo et oratori clarissimo. quod ingenio et literatura ætatis nostræ gloriam auxerit Thomas Wolphius iunior decr. doctor in memoriam æterni decoris hoc vivens virenti statuit. Anno M.D.IIII. de XI Decembr. Spreta invidia.*

113 *Amœnit. frib.*, p. 222. Carolus avait étudié à Fribourg.

CHAPITRE V.

Wimpheling à Bâle, à Strasbourg, à Fribourg. — Son traité « De integritate » et sa querelle avec les augustins.

En automne 1503, Wimpheling reçut un appel de l'évêque de Bâle, Christophe d'Utenheim. Celui-ci désirait introduire parmi le clergé de son diocèse une réforme de la discipline. Il manda son ami pour qu'il réunît et complétât les statuts faits antérieurement par divers synodes diocésains. Wimpheling acheva ce travail en peu de temps, eut la satisfaction de le voir adopté par un synode réuni à Bâle en octobre, et fut chargé de la publication. Pour se reposer, il passa quelques jours chez son ami Léontorius, qui s'était retiré au couvent d'Engenthal; de là, il écrivit à Amerbach, pour qu'avant de publier les statuts il imprimât, à 400 ou 500 exemplaires, l'allocution que l'évêque avait adressée à l'assemblée; il s'offrit à contribuer aux frais pour un écu d'or. Le morceau était très-court; Christophe, par pusillanimité, comme dit Wimpheling, n'avait pas osé faire le discours synodal, il en avait chargé son vicaire et s'était borné à y ajouter quelques mots [114].

L'impression des statuts eux-mêmes était à peine terminée, quand Wimpheling fut informé qu'il avait obtenu à Strasbourg un summissariat au chapitre de Saint-Thomas. Quelque aversion qu'il eût pour „les coureurs de prébendes", il avoue qu'il avait eu avec quelques membres de la curie romaine des rapports assez bons, pour se procurer successivement de deux papes des grâces expectatives pour le petit bénéfice dont maintenant il devait prendre possession [115]. Il se

114 W. à Séb. Brant, 1er oct. 1503. Copie; — à Jean Amerbach, 30 oct. 1503. Autogr. — *Statuta synodalia episcopatus Basiliensis.* Ind. bibl. 65. Wiskowatoff, p. 117, note 2, prétend que W. a été *der eigentliche Verfasser* de ces statuts; c'est une erreur: W. dit clairement quelle a été sa part dans cette œuvre: *statuta synodalia, quæ sollicitante Christophoro... magno cum labore congessi. Diatriba de proba puerorum instit.*, cap. 21. — V. aussi *De integritate*, cap. 23; *Expurgatio contra Fr. Schatzer*, f° 4. Par la lettre à Brant, 1er oct. 1503, on apprend que W. n'a écrit que le prologue et les *epitomata.* Son nom, du reste, ne paraît nulle part dans le livre.

115 Lettre à Jules II. *Amœnit frib.*, p. 282.

rendit à Strasbourg, en mars 1504, mais il trouva un redoutable adversaire dans la personne du doyen du chapitre, Jean Burckart, qui occupait en même temps un poste auprès du siége apostolique [116]. Il venait d'arriver à Strasbourg un jeune clerc, nommé Léonard Bellendin, parent illégitime de Clément Bellendin, chanoine de Saint-Pierre-le-Vieux; à Rome, il avait acheté des provisions pour diverses prébendes dans notre diocèse, entre autres pour le summissariat déjà promis à Wimpheling. Malgré sa double grâce expectative et quoique soutenu par le chapitre de Saint-Thomas, le vieux savant fut évincé [117]; le chapitre protesta contre Bellendin comme étant fils naturel d'un prêtre; il invoqua à cet effet les décrets du concile de Bâle et continua de défendre la cause de Wimpheling; mais Jean Burckart fut assez puissant à Rome pour obtenir contre Saint-Thomas une sentence d'excommunication; le chapitre, qui en 1509 en appela au pape mieux informé, ne fut absous que le 20 juillet 1512. Wimpheling eut de la peine à se consoler de son échec: il s'en plaignit encore plus d'une fois [118].

Sa position à cette époque était peu faite pour l'encourager; il vieillissait, il n'avait ni domicile fixe ni fonction déterminée, il était aigri par la querelle avec Murner et par la perte du summissariat de Saint-Thomas, le talent et la patience lui manquaient pour consacrer ses loisirs à un ouvrage de longue haleine, il ne savait que faire. Faute de mieux, il se décida à remplir l'office de pédagogue; volontiers, dit-il, et même à ses frais, il eût accompagné des jeunes gens dans quelque université pour diriger leur conduite et leurs études. L'occasion s'en présenta en 1504; comme la guerre pour la succession bavaroise s'était étendue aussi au Palatinat, il engagea Matthias Paulus et Martin Sturm à rappeler leurs fils de Heidelberg, il se chargerait de les conduire à Fribourg. Après avoir passé en août

[116] Le Jean Burckart dont il est question n'est pas, comme le croit Böcking, *Operum Hutteni supplementum*, t. 2, p. 400, le dominicain de ce nom, mais l'auteur bien connu du *Diarium*, dont on n'a publié encore que quelques fragments.

[117] Dans le registre du chapitre de Saint-Thomas où l'on mentionna ce fait, on ajouta cette note: *Proh deum atque hominum fidem! Sic fuci apum mella depascuntur! Nihili homo, natus consumere fruges, telluris inutile pondus, christianum theologum duplici honore dignum suo sacerdotio iniquissime deturbat. Væ capiti nebulonis Romanensis.* Ce *nebulo* est Bellendin.

[118] P. ex. dans la lettre à l'évêque de Strasb. 7 oct. 1511. *Amœnit. frib.*, p. 332.

quelques jours chez l'évêque de Bâle et écrit là pour Jean Amerbach la préface d'une nouvelle édition de la Bible annotée jadis par Hugues de Saint-Cher [119], il fut dès le mois d'octobre à Fribourg avec ses deux élèves; il y demeura lui-même chez les wilhelmites. Jacques Sturm, d'après un désir exprimé par sa mère mourante, devait se vouer au sacerdoce; Wimpheling le pressait de se confirmer à ce vœu. Au commencement de 1505 il composa pour lui un traité *De integritate*, sur la double pureté à laquelle doivent s'appliquer les prêtres, celle des mœurs et celle de la foi [120]. Il le soumit au jugement de Jacques Locher, depuis deux ans professeur de poésie à Fribourg; Locher lui donna sa pleine approbation, mais ajouta que les moines et les clercs vicieux et ignorants ne le liront guère, „ni toi, ni aucun autre ne réussirent à corriger ces gens [121]". Thomas Wolf reçut le manuscrit et le fit imprimer à Strasbourg, où il parut dans les premiers jours de mars 1505.

Quelques passages du petit livre provoquèrent des controverses, plus bruyantes encore que celle que Wimpheling avait eue avec Murner. Dans le chapitre où il recommandait l'étude de saint Augustin, il disait que trop souvent on dédaignait ce Père, sous le prétexte qu'il n'avait été qu'un moine; il démontrait par l'histoire et par les ouvrages de l'évêque d'Hippone qu'il n'avait appartenu à aucun ordre. Déjà lors de son premier séjour à Fribourg, comme étudiant, il y avait eu en cette ville une querelle de préséance entre les augustins et les wilhelmites; le recteur, Conrad Stürtzel, l'avait chargé d'examiner lequel des deux ordres était le plus ancien; il avait trouvé que celui des augustins ne remontait nullement au Père dont ils portaient le nom, saint Augustin n'ayant jamais été moine. Dans le traité *De integritate*, s'élevant contre le proverbe monacal, que toute sagesse est cachée dans le capuchon, il prouva — ce qui était superflu — que ni les anciens philosophes, ni Moïse, ni Jésus-Christ et ses apôtres, ni les premiers docteurs de l'Église n'avaient porté le capu-

119 Ind. bibl. 67. L'édition fut soignée par Conrad Léontorius et imprimée par Amerbach aux frais du libraire Antoine Koberger de Nuremberg. La préface de W. est datée du 28 août 1504 *ex aula antistitis Basiliensis.*

120 *De integritate.* Ind. bibl. 19. Avec un épilogue à Jacques Sturm, 1505, *ex heremitorio divi Guilhelmi in suburbio Friburgensi.*

121 O. c., f° d, 5.

chon; il affirma même — ce qui était moins fondé — que saint Grégoire le grand, Bède le vénérable et Alcuin ne l'avaient pas porté non plus. Ce qui valait mieux que ces assertions inutiles ou inexactes, c'était la démonstration que dans les Confessions de saint Augustin il n'est rien dit de sa vie monastique, qu'il a observé peut-être la règle connue sous son nom, mais que s'il l'a observée, il l'a fait comme prêtre séculier; que si sur d'anciennes images il est représenté couvert d'un froc, cela s'explique par la coutume de laisser toute licence aux peintres. Il insiste sur ces faits, afin que les œuvres d'un écrivain aussi recommandable ne soient plus exposées au mépris des gens du monde. Il se flattait d'avoir fait cette découverte que saint Augustin n'a pas été moine; il l'appelait une nouvelle et merveilleuse fantaisie [122].

Cette fantaisie fut très-mal reçue dans le monde monacal; les augustins, qui se croyaient déshonorés s'il était vrai que leur prétendu fondateur ne s'était pas coiffé d'un capuchon, soulevèrent contre Wimpheling une vraie tempête. Ils prêchèrent contre lui et le décrièrent comme hérétique. Les autres moines mendiants prirent fait et cause pour eux; ils trouvèrent même des alliés parmi les bénédictins. Wimpheling ayant dit que Trithémius, dans son Catalogue des auteurs ecclésiastiques, donnait par erreur la qualité de moine à certains écrivains, Trithémius lui écrivit qu'il se trompait en niant par exemple que Bède ait fait partie d'un ordre religieux; il lui conseilla de ne pas se mêler de questions de ce genre : „Que t'importe que saint Augustin ait été *cucullatus* ou non?“ Cependant comme il est assez molesté par les augustins, il ne veut pas, lui Trithémius qui est son ami, le censurer à son tour [123]. D'autres furent moins charitables; Jean Butzbach, prieur de l'abbaye bénédictine de Laach et grand admirateur de Trithémius, forgea un *Bouclier contre les extravagances de Jacques Wimpheling* [124]: le frère Paul Lang, qui habitait

[122] O. c., cap. 31 et 32. — *Nova et mira phantasia; inventum meum.* Lettres à Amerbach, 28 janv. et 23 févr. 1505. Autogr.

[123] Lettre du 17 juill. 1507. *Trithemii epistolæ*, f° 289.

[124] *Clipeus in deliramenta Ja. Wymphelingii ad fr. Gerardum Baldewin*, dans le 3e vol. des traités ms. de Butzbach, bibl. de Bonn. Jean Butzbach, qui se qualifiait de Piemontanus parce qu'il était de Miltenberg sur le Mein, écrivit en 1508 et 1509 deux ouvrages *De laudibus tritemianis*, ainsi qu'un *Auctarium in librum Tritemii de scriptoribus ecclesiast.* Böcking, *Opp. Hutteni suppl.*, T. 2, p. 438, donne la liste de tous les traités de cet auteur et, à l'occasion, quelques extraits.

alors le couvent de Würzbourg, compila deux livres en prose et en vers, pour faire l'apologie de tout le monachisme contre l'auteur du *De integritate* [125]. Il prétendit avoir fait ce travail sur la demande de l'abbé de Spanheim; ce n'est pas impossible, seulement on peut douter que Trithémius eût approuvé les maladresses et les violences de Lang. Il est vrai que son ouvrage ne fut pas publié, pas plus que celui de Butzbach, mais quand on sait comment Lang, dans sa correspondance avec Sébastien Brant, a traité les adversaires de l'immaculée conception, on peut affirmer qu'il n'avait pas ménagé non plus l'adversaire du capuchon. Son factum fut approuvé par un chapitre bénédictin tenu au couvent de Reinhardsbronn en Saxe [126]. Le dominicain Wigand Wirt profita également de l'occasion pour satisfaire ses rancunes contre Wimpheling [127]. Les augustins menacèrent même ce dernier d'un procès devant la cour de Rome.

Wimpheling, pressé de toutes parts, publia une déclaration apologétique [128]; il y apporte de nouvelles preuves en faveur de son opinion sur saint Augustin, il conteste l'authenticité des sermons à des ermites qu'on lui attribuait, il accorde qu'il a pu porter un capuchon, si de son temps c'était l'usage; il dit que s'il est entré en religion, cela signifie qu'il s'est converti à la religion chrétienne; que s'il est resté pauvre, il ne l'a pas été en vertu d'un vœu monastique, mais par humilité et par charité, qu'enfin aucun ancien auteur ecclésiastique ne lui donne le titre de moine. Et non content de se défendre, il attaque directement ses contradicteurs : on ne se plaint pas de ceux qui combattent l'immaculée conception ou les dîmes, on permet de soutenir qu'une femme pèche moins gravement en vivant avec un moine qu'en formant un mariage honnête, „et moi on me persécute pour avoir dit que saint Augustin n'a pas eu de capuchon! mais que font donc les frères? ont-ils lu saint Augustin? connaissent-ils autre chose que les poètes païens ou les décrétales? et quand ils s'occupent

125 *Opus bipartitum in laudem et defensionem claustralium omnium.* Lang, *Chronicon citicense*, dans Pistorius, *Rerum german. scriptores.* Francf. 1583, f°, p. 886. Lang a écrit ce livre *metrice, prosaice, rigmatice. Epistolæ obscur. vir.*, p. 353. Les pièces envoyées par Lang à Brant sur l'immaculée conception sont également en mètres classiques, en prose, et en rhythmes ou vers léonins.

126 *Epp. obsc. vir.*, p. 285.

127 Jacques Spiegel à Pierre de Motta, 1er févr. 1514. *Amœnit. frib.*, p. 416.

128 *Apologetica declaratio.* Ind. bibl. 22.

de théologie, ne perdent-ils pas leur temps en se disputant sur le thomisme ou le scotisme?" — „Du reste, dit-il en terminant, j'en appelle au pape, au jugement duquel je suis prêt à me conformer."

De même que dans l'affaire avec Murner, il fut soutenu par ses amis et disciples. Thomas Wolf mit en tête de l'*Apologetica declaratio* une lettre, où il dit à Wimpheling : „Laisse les moines t'accuser à Rome, le pape rira quand il apprendra qu'en Allemagne ils n'ont rien de mieux à faire que de se passionner pour un capuchon; rassure-toi, tu as des défenseurs instruits et riches qui ne t'abandonneront pas." Wimpheling, désirant faire une nouvelle édition du traité sur l'intégrité, en envoya des exemplaires à plusieurs savants pour obtenir leur approbation; en outre il pria Jean Amerbach, qui avait imprimé les œuvres de saint Augustin, de lui indiquer les passages qui pourraient lui servir et qui lui auraient échappé [129]. Pallas Spangel, qui enseignait la théologie à Heidelberg, Georges Zingel, professeur de la même faculté à Ingolstadt, Jean Romanus Wonnecker, docteur en droit et professeur de médecine à Bâle, Henri Bébel, professeur de poésie à Tubingue, Ulric Zasius, professeur de droit à Fribourg, Rudiger Sicambor, chanoine régulier de saint Augustin au convent de Hégen près de Worms, lui firent parvenir des lettres d'encouragement. Béatus Rhénanus, qui étudiait alors à Paris et qu'il avait chargé de demander l'avis de Lefèvre d'Etaples et de Josse Clichtou, lui répondit que ce dernier l'approuvait, mais que Lefèvre était absent. En 1506 il fit paraître alors sa seconde édition, augmentée de ces épîtres et de quelques vers de Ringmann Philésius [130].

Cette querelle ridicule, spécimen peu édifiant de l'ignorance des moines au commencement du seizième siècle et prélude de celle entre Reuchlin et les dominicains, se compliqua d'une autre, à propos du même traité sur l'intégrité. Au chapitre quatrième Wimpheling engageait le jeune Jacques Sturm à ne pas suivre l'exemple „de ces nombreux prêtres qui, rejetant toute pudeur, ne se contentent pas de

[129] Lettres du 1er et du 4 août 1505. Autogr.

[130] Dans la lettre de Wonnecker celui-ci ne se qualifie que de *Johannes Romanus doctor utriusque juris*. Mais il ne peut pas y avoir de doute sur l'identification du personnage. V. *Athenæ rauricæ*, p. 169, et *Basler Chroniken, her. von* Vischer *und* Stern. Leipz. 1872. T. 1, p. 44, note 1.

pécher en secret, mais entretiennent dans leur maison des femmes, au vu et au su de tout le monde“ [131]. Un certain docteur François Schatzer, de Rotweil, croyant trouver dans cette phrase une diffamation du clergé tout entier, publia contre Wimpheling, sous forme de lettre, un traité en langue allemande que nous ne pouvons pas apprécier [132]; toutes nos recherches pour en découvrir seulement le titre ont été infructueuses. La véhémence avec laquelle Wimpheling l'attaque, fait supposer que Schatzer n'a pas non plus été très-modéré. Celui-ci, d'après Wimpheling, lui reprochait d'avoir calomnié non-seulement les prêtres, mais les évêques qui toléraient le scandale, si scandale il y avait; il prétendait que le livre de l'Intégrité et son auteur étaient dignes du feu; „il a soif de mon sang“, écrit Wimpheling à Amerbach [133]. Wimpheling, qui ne connaissait pas le personnage, fit prendre des informations à Rotweil; comme en cette ville il n'existait pas de Schatzer, il supposa que c'était un nom emprunté, et le livre ayant paru à Bâle, il crut que sous le pseudonyme se cachait le curé Matthias Sambucellus (Hölderlin) [134]. Déjà en 1503, quand l'évêque de Bâle eut rappelé, dans le synode diocésain, les peines contre les concubinaires, un anonyme avait écrit, pour leur défense, une poésie latine en forme de séquence liturgique, avec les notes du chant. Wimpheling avait soupçonné le même Sambucellus d'avoir commis ce méfait; il avait écrit à Brant: „Si j'avais ton génie, je répondrais également en vers“ [135]. Ce peu de confiance en son talent poétique ne l'empêcha pas de faire une ode adressée à Sambucellus pour l'exhorter à songer, dans les tentations de la chair, à Jésus et à la Vierge et à lire la Bible au lieu d'Ovide [136]. Nous ne savons pas si son soupçon était fondé ou non; Sambucellus était un ami de Brant et resta jusqu'à sa fin en relation avec lui; mais il était

131 *...turbam multorum... qui ...omni pudore abjecto, non clam hoc carnis vicio peccant, sed suas meretriculas domi palam fovent, omnibus videntibus ac scientibus.*

132 *...libellum famosissimum et quidem vulgari lingua impressum...* W. au frère de Hengneville. *Amœnit. frib.*, p. 306. — *Schatzer latro et proditor perfidissimus, in libello famoso contra me plus semel impresso. Diatriba de proba puerorum instit.*, cap. 13.

133 A Amerbach, 19 nov. 1505. Autogr.

134 Au même, 22 avril 1506. Autogr.

135 A Séb. Brant, s. d. Copie.

136 A la suite du *Sermo Cancellarii Eboracensis ad juvenes*, 1514. Ind. bibl. 89.

aussi un ami de Jacques Locher, qui, comme on le verra plus bas, devint un des adversaires les plus acharnés de Wimpheling [137]. Ce dernier se plaignit à Jean Amerbach que dans la ville de Bâle on eût imprimé les accusations de Schatzer; il fit l'impossible pour découvrir cet homme, afin de le traduire en justice, persuadé qu'il était de pouvoir se défendre victorieusement [138]. Mais Schatzer ne se montra point. Les amis de Wimpheling annoncèrent que le traité *De integritate* serait aussi publié en allemand, afin que le magistrat et le peuple de Strasbourg pussent voir si l'auteur était assez coupable pour être livré aux flammes [139]. Il composa lui-même, en langue allemande, un appel „à tous ceux qui aiment la vertu chrétienne et qui détestent les libelles perfides et calomnieux“ [140]; ce pamphlet paraît être resté manuscrit.

Au commencement de 1504, quand Jacques Sturm et François Paulus avaient encore été à Heidelberg, il leur avait envoyé, pour les détourner du droit canonique, un traité très-vif contre ceux qui ne s'occupent de cette partie que par intérêt personnel [141]; cette *Apologia pro republica christiana* ne devait pas sortir des mains des deux jeunes gens; Wimpheling les avait exhortés à la brûler. Excité maintenant par les attaques de Schatzer, il consentit à la laisser publier par Thomas Wolf [142]; quelques-uns de ceux qui l'avaient lue en manuscrit, lui faisaient le reproche de ne l'avoir écrite que par dépit de n'avoir pas obtenu de prébende; déjà dans le livre de l'Inté-

137 Dans le pamphlet de Locher contre l'université d'Ingolstadt, cité plus bas, il y a une lettre de lui à Sambucellus, où il lui donne quelques détails sur sa querelle; Sambucellus lui répond en se plaignant d'être calomnié à son tour. Au verso du titre de son traité contre Locher, Wimpheling mit un distique contre ce dernier, attribué par malice à Sambucellus.

138 W. à Amerbach, 19 nov. 1505. Autogr.

139 *Apologetica declaratio*, f° c, 2.

140 *Allen liebhabern christlicher tugend und hassern nachredender stechender verreterschen geschrifft entbüt Jac. Wimpfling sinen willigen dienst.* Ms., 4 pages in-f°. — A la fin du traité *Contra turpem libellum Philomusi* il y a un distique contre Locher attribué à *Frantz Schatzer von Rotwil doctor Mauricii Gugelfritzen intimus;* c'est encore de l'ironie.

141 *Apologia pro republica christiana.* Ind. bibl. 24.

142 A la fin du traité il est dit : *Finit apologia Wimphelingi pro rep. christ. contra epistolam Francisci Schatzer de Rotwila.* Cela veut dire que cette épître était devenue la cause déterminante de la publication du livre. Le *De integritate*, contre lequel Schatzer avait écrit, avait paru le 5 mars 1505; l'*Apologia* était déja prête en 1504; W. lui-même la mentionne, *De integr.*, f° a, 3.

grité il avait protesté contre ce reproche[143]. Il fit précéder l'apologie d'une déclaration où il affirme la sincérité de ses intentions; il n'en veut qu'aux abus et à ceux qui en profitent; il n'est pas l'ennemi du droit, il a de nombreux amis qui sont canonistes. Mais le traité est si violent, que les imprimeurs de Strasbourg, auxquels en février 1504 le magistrat avait défendu de rien publier d'injurieux, refusèrent de s'en charger; en août 1505 il l'offrit à Amerbach, qui refusa de même; ce n'est que fin mars 1506 qu'il put le faire paraître, par les soins de Thomas Wolf, chez Thomas Anshelm à Pforzheim.

Cependant il n'était pas sans inquiétude; il craignait que ses sorties contre les moines, contre les prêtres concubinaires ou avides de bénéfices, ne fissent du tort à sa réputation. Ayant appris qu'on l'avait accusé auprès du légat Raymond d'être l'ennemi de tous les ordres monastiques, que Schatzer continuait d'exciter contre lui le clergé et les évêques, et que les augustins avaient exécuté leur menace de porter plainte à Rome, il adressa au pape Jules II et à l'évêque de Strasbourg des épîtres, qu'il livra à la publicité[144]. Tout en revendiquant le droit de censurer les abus, il proteste de sa soumission au siége apostolique; il rappelle les services qu'il a rendus à l'Église, en recommandant les indulgences, en résistant à l'archevêque André, en engageant, quand il était prédicateur, le peuple à prier pour le pape et les cardinaux, en publiant de nombreux traités qui témoignent de son zèle catholique; il insinue pourtant une plainte personnelle : pourquoi les bénéfices sont-ils si rarement donnés à des théologiens qui en seraient dignes? lui, par exemple, malgré tout ce que depuis trente ans il a fait pour l'Église, il n'a jamais rien obtenu d'elle. Toutefois il consent à soumettre ses écrits aux universités de Paris, de Vienne, d'Erfurt, de Tubingue, d'Ingolstadt, de Fribourg, de Cologne; il est prêt à se rétracter si on lui prouve qu'il a erré; dès que l'évêque le demandera, il se présentera devant son tribunal; en attendant il se recommande à la bienveillance du pape et se met sous sa protection.

Les augustins firent si bien qu'il fut cité à Rome. Ce fut un grand embarras pour lui; comment faire ce voyage, vieux et maladif comme

143 *De integritate*, f° a, 3.

144 Ind. bibl. 25.

il l'était? Le prévôt de la cathédrale lui procura des attestations de l'évêque, du chapitre, du magistrat, certifiant que sa santé ne lui permettait pas de se mettre en route. Pour fléchir le pape, il employa un moyen qui montra au moins sa candour naïve : il lui envoya une apologie en vers élégiaques [145]; il ne méprise pas les moines qui, dit-il, observent les règles, il n'a combattu que les licencieux et les ignorants; il serait heureux de pouvoir se rendre à Rome pour baiser les pieds du vicaire du Christ et pour admirer les monuments de la ville, mais il doit prier Sa Sainteté de l'excuser à cause de ses infirmités et de son âge, et de le renvoyer au jugement de l'évêque de Strasbourg. Pour le moment, l'affaire ne paraît pas avoir eu d'autres suites.

145 *Querulosa excusatio ad Julium II.* Ind. bibl. 29. W. en avait soumis le manuscrit à l'approbation de Brant.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Querelle avec Jacques Locher sur les poètes païens et au sujet des Souabes.

La polémique sur la *Germania* a fourni un exemple de ce qu'a pu être dans les premières années du seizième siècle une discussion historique; celle sur le capuchon de saint Augustin a révélé un des côtés de la vie monacale du temps; dans la querelle que Wimpheling eut vers la même époque avec le poète Locher se déroulera un curieux tableau des mœurs littéraires.

Le Wurtembergeois Jacques Locher, dit Philomusus, est un des humanistes allemands qui ont eu le plus de verve poétique, mais dans sa jeunesse il était léger, passionné, batailleur, d'une hardiesse qui ne reculait devant aucune extravagance, et, quand il s'y mettait, d'une grossièreté incomparable. Après avoir fréquenté les universités italiennes, il avait été à Bâle le disciple enthousiaste de Sébastien Brant; en 1495, à l'âge de 25 ans, il était devenu professeur d'éloquence et de poésie à Fribourg. Depuis 1498, il enseignait les mêmes parties à Ingolstadt, comme successeur de Conrad Celtès. Il était alors très-lié avec les littérateurs alsaciens et avec ceux qui suivaient les mêmes tendances; il traduisit en vers latins la *Nef des fous* de Brant, fit des poésies religieuses, chanta l'immaculée conception, fournit quelques pièces pour divers traités de Wimpheling dont il approuva aussi le *De integritate* [146], et écrivit des dialogues théologiques en prose et en vers, dont un des interlocuteurs est son ami Ulric Zasius de Fribourg [147]; en un mot, il semblait être un allié de ce groupe d'humanistes qui ne cherchaient dans les études classiques que les moyens de parler plus correctement et plus élégamment des

[146] *Adolescentia*, f° 75. — *In laudem sacrarum literarum*, dans l'*Apologia pro rep. christ.*, f° h, 6. — Une lettre et des vers dans la première édition du traité *De integritate*, 1505; dans la seconde, 1506, W. supprima ces pièces.

[147] Des dialogues entre Zasius et Locher, dans la *Theologica emphasis* de ce dernier. *Basil.* 1496, 4°. — *Dialogus de quibusdam hæresiarchis et eorum sectis*, dans: *Libri Philomusi. Panegyrici ad Regem. Tragediam (sic) de Thurcis et Soldano. Dyalogus de heresiarchis. Argent., Grüninger*, 1497, 4°.

choses du christianisme. Tout d'un coup cette alliance fut rompue. Il y avait à Ingolstadt un vieux professeur de théologie, Georges Zingel, un des correspondants de Wimpheling et dont celui-ci ne parlait qu'avec un respect qu'il méritait à bien des égards [148]. Zingel, qui était trop âgé pour comprendre la Renaissance, s'effraya en voyant Locher expliquer dans ses cours des poètes païens; il se plaignit de cet enseignement „pernicieux pour les mœurs". Locher, poussé par l'esprit de contradiction, commit publiquement avec ses élèves des folies qui scandalisèrent les professeurs et les habitants, et qui le firent renvoyer d'Ingolstadt. En été 1503 il revint à Fribourg, où il succéda à Zasius dans la chaire de poésie. A peine installé, il publia contre Zingel une diatribe, qui est un modèle du genre injurieux [149]: Zingel, dit-il, méprise toutes les sciences et les ignore toutes, il ne connaît que ses scolastiques; les poètes, selon lui, sont pétris de vanité, les philosophes sont des empoisonneurs, les jurisconsultes des vendeurs de la loi, les médecins des sicaires; il n'est lui-même qu'un vieux fanatique, une vipère, une bête féroce, il est né avant le déluge d'une femme et d'un diable, et s'est conservé depuis lors dans les monts Caspiens „au milieu de juifs à la chevelure rousse". Locher terminait par ce jeu de mots: *requiescat in pice.* L'université d'Ingolstadt ayant fait paraître une apologie de Zingel, Locher y répondit avec la même impertinence que la première fois; un de ses disciples ajouta à cette réponse quelques vers allemands contre Wimpheling et Thomas Wolf, qui à leur tour venaient de s'engager dans la querelle [150]. Les attaques contre Zingel, qu'ils esti-

[148] *Georgius Zingel, scientia et vita probatissimus. Diatriba de proba puerorum instit.*, cap. 7. — Lettre à Jean Prüss. *Amœnit. frib.*, p. 336.

[149] *Apologia contra poetarum acerrimum hostem Georgium Zingel theologum Ingolstadiensem Xynochylensem.* S. l. et a., 8 feuilles in-4°, au titre une gravure satirique. On voit par ce qui est dit au f° B, 1, que c'est écrit à Fribourg.

[150] Sur l'*Apologie* publiée par l'université, V. Zapf, *Jacob Locher.* Nuremb. 1803, p. 49, note 7. — La réponse de Locher a ce titre: *In antecategoriam rectoris cuiusdam et conciliabuli gymnasii Ingolstadiensis responsio compendiosa, cum declaratione Zingelensis factionis.* S. l. et a., 8 feuillets in-4°. A la fin il y a ces vers:

Wer lust hatt an fremdem Schaden
Und mit lügen ist beladen
Will mit Dinten Schleyer weschen
Mit dem Fuchsschwanz Korn usztreschen
Und mit Wolff *gemein will han*
Sich besser acht dann yederman
Ja. W. *em der fügt der nem in an.*

maient et dont ils partageaient l'opinion sur les poètes païens, avaient irrité Zasius et Wimpheling [151]; ce dernier était alors à Fribourg. Ils affichèrent au collége des épigrammes contre Locher, qui en afficha de même contre eux. Quelles étranges mœurs universitaires! les savants se poursuivent d'injures et les placardent sur le tableau noir! Si les professeurs en agissaient ainsi, on peut se demander de quel droit Wimpheling s'est plaint si souvent de la brutalité et de l'esprit querelleur des étudiants. Pour étouffer le scandale, le recteur de l'université défendit, le 23 mai 1505, d'afficher de nouvelles satires. Conrad Léonterius, également ami de Wimpheling et de Locher, avait envoyé dès le 7 du même mois à Jean Amerbach une lettre pour Wimpheling, en le priant de l'expédier sans retard; il voudrait que les écrits échangés entre les deux adversaires fussent supprimés, car, dit-il, cette petite flamme peut produire un grand incendie, si on ne se hâte pas d'y verser l'eau de la paix [152]. Son intervention n'eut pas de résultat. Wimpheling revint à Strasbourg; il était à cette époque d'une humeur peu pacifique; sa susceptibilité était excitée par ses diverses controverses; il se croyait humilié s'il ne réduisait pas au silence ce poète Locher, dont on lui disait aussi qu'il prenait la défense des augustins dans l'affaire du capuchon. Il lui adressa de Strasbourg une exhortation à se corriger; Locher, qui avait promis de se taire si ses adversaires se taisaient aussi, prit occasion de cette lettre pour recommencer la bataille; dans ses cours il parla avec mépris des Strasbourgeois, les traita d'ignorants, de paresseux, même de débauchés, c'étaient des gens qui ne savaient écrire que des vers barbares; si Wimpheling ne s'était pas échappé à temps, il l'aurait fait rouer de coups [153]. Ne l'ayant pas sous la main lui-même, il sur-

Les jeux de mots *Wolf* et *Ja. W.* sont assez clairs. Hehle, *Der schwäbische Humanist Jacob Locher*. Ehingen 1873, 4°. T. 2, p. 14, suppose que Zingel aurait voulu garder le silence, et que c'est Wimpheling qui excita l'université à répondre à Locher. Il n'existe aucune preuve de cette intervention de Wimpheling.

151 V. l'opinion de Zasius sur les poètes païens dans sa lettre à Murner, publiée par ce dernier à la suite de son traité *De reformatione poetarum*. Ind. bibl. 313.

152 *Ex arcta valle* (couvent d'Engenthal). Autogr.

153 *In publico auditorio Argentinenses omnes asotos, inertes, indoctos, apertissime criminatus es... In Tribocum terris non est vix unus et alter. Qui sine barbarie libera verba canat... Wimpfelingius, nisi elapsus fuisset tempestire, ferularum plagas innumeras et vibices circa podicis cloacam gestaret, sacerdotio prius super tumulum posito...* Thomas Wolf à Locher, 1er nov. 1505. Chez Schreiber, *Gesch. der Freiburger Universität*. Frib. 1856, T. 1, p. 78.

prit et maltraita un de ses disciples, Ringmann Philésius, qui se rendait en Italie pour chercher pour Thomas Wolf les manuscrits de Jean François Pic de la Mirandole. En même temps Locher rouvrit les hostilités contre Zasius; celui-ci, qui était devenu professeur de droit, continuait de faire des leçons de poésie, dans le but évident d'opposer à celles de Locher un enseignement moins suspect de paganisme; aux heures mêmes où son collègue expliquait Virgile ou Ovide, Zasius interprétait l'*Amphitryon* de Plaute [154]. Locher, offensé de cette concurrence, se remit à afficher des vers, où il reprochait au professeur de droit d'être un marchand de choses ridicules. Zasius, qui voulut répondre, en fut empêché par ses amis. Le 10 septembre, nouvelles épigrammes de Locher, suivies cette fois d'une réplique de son adversaire; les gros mots, les épithètes outrageantes abondent dans ces pièces bizarres [155]. En sortant du collége les deux savants

154 Véhus à Brant, s. d. Copie.

155 Véhus communiqua les vers de l'un et de l'autre à Brant; les voici d'après une copie faite par Jacques Wencker:

In poetastrum admonitio Philomusi scolastica.
Occupat addictam Philomuso Minticus horam;
Minticus ad cunctos [1] *homo numeros;*
Minticus eloquium brutali voce latinum
Quum profert, onagros rudere nempe putas.
Minticus attentat peregrinas radere carthas
Ut sociis cumulet agmina digna suis.
Minticus ingenium stupidum cum vertit in artes,
Belliculus famam comparat mole levem.
Minticus et puerum iactat qui barbarus omnis
Grammaticæ partes nescit et alta sapit.
Mintice, dico palam nostras nisi deseris horas,
Monstrabo quam sit mantica curva tibi.

[1] Lacune.

Minticus est Zasius; μίνθος, excréments humains. Échantillon de la courtoisie de ces amateurs d'élégances!

Réponse de Zasius:

Minticus, quisquis is est, se defendit.
Versificatorem cui nil nisi condere versus
Extat, vix [1] *Minticus ipse favit.*
Versificatorem qui passim carmine doctos
Dilacerare velit, nil moror, hora monet;
Eloquium iactat brutali voce latinum
Minticus? ac melius te, Philomuse, boat,
Non versu vano si barbara verba locutum
Credas, nempe scholis nos, Philomuse, cape;
Argumenta docent doctum, vis doctus haberi
Quos versus laceres fac schola docta probet.
Vulgus iners rabie clamosa compita complet,
In doctis secus est, hi ratione valent.
Jactamus puerum merito cui maxima virtus
Ingenii hos iuvenes pectora docta volunt.

[1] Lacune.

s'accablent d'injures pendant une heure au milieu de la rue; Locher accuse Zasius de défendre à ses pensionnaires de fréquenter ses cours à lui; Zasius le nie, tout en disant qu'il vaut mieux entendre une honnête explication de Plaute que des leçons, débitées avec des gestes d'histrion et de grands éclats de voix, sur des fables obscènes [156]. Un ami de Zasius, juriste comme lui, Jérôme Véhus, communiqua les dernières épigrammes de Locher à Sébastien Brant; celui-ci lui en envoya d'autres, où il y a une telle profusion d'insultes grecques et latines, qu'on regrette que l'auteur soit notre compatriote [157]. Véhus ayant été souffleté par Locher à la porte du collége, lui et Zasius portèrent plainte devant le sénat académique; le fougueux poète fut mis aux arrêts dans sa chambre (11 septembre); cet ordre, qu'il n'observa point, dut être renouvelé à plusieurs reprises. Wimpheling écrivit au recteur pour se justifier (27 novembre) [158]; il demanda qu'on obligeât enfin Locher à garder le silence, sinon il se verrait forcé de révéler sur sa conduite en Bavière des choses si peu honorables, qu'on verrait bien si c'est lui, Wimpheling, ou Locher qui méritait d'être frappé de verges. Enfin en avril 1506, le magistrat de Fribourg somma le turbulent professeur de poésie de quitter la ville; il revint à Ingolstadt. Pour se venger de ses adversaires il publia un pamphlet dont les vers et quelques-unes des images qui les accompagnent sont une débauche d'esprit comme je n'en connais pas beaucoup [159]. Il prétend qu'un vieux théologien, qu'il ne nomme pas, a comparé les muses à des mules, parce qu'elles ne produisent rien d'utile. Indigné de cet outrage fait à la poésie par un monstre, qui n'est que l'informe rejeton d'une mule ignoble, il met

156 Véhus à Brant, s. d. Copie.

157 V. Livre I, chap. 2.

158 *Amœnit. frib.*, p. 170.

159 *Continentur. In hoc opusculo a Jacobo Locher Philomuso facili Syntaxi concinnato. Vitiosa sterilis Mule ad musam roscida lepiditate predictam Comparatio. Currus sacre theologie triumphalis ex veteri instrumento et nove (sic) testamento ornatus. Elogia Quattuor Doctorum Ecclesie, cum Epigrammatibus et duabus prefationibus, viris clarissimis et poetarum oratorumque prestantissimis favissoribus, rite dicatis. — Impressum Nurnberge per dominum Joannem Veissenburger. Anno* D.M.CCCCC.VI. *Die vero decima tertia mensis Decembris.* 32 feuillets in-4°, au dernier la marque de l'imprimeur. 6 gravures sur bois, dont une occupant 2 pages. — Les *Elogia quatuor doctorum* ne sont que des extraits de la *Theologica emphasis sive dialogus super eminentia quatuor doctorum ecclesiæ* que Locher avait déjà publiés en 1496 à Bâle chez Bergmann, 4°.

en regard d'une gravure où on le voit lui-même assis dans un jardin, jouant de la harpe, entouré des muses dont l'une lui pose une couronne sur la tête, une autre qui représente une mule qui évacue ses excréments dans un van que tient un prêtre, et sur la queue de laquelle est une pie, *pica loquax;* au-dessus de cette image sont ces vers :

Accipe, curve senex, vanno cribrante cacatum
Lætamen mulæ, tu quia stercus amas.
Tantum secta valet tua, quantum merda valebit
Quam nunc brutali colligis ex asina.

Une des principales pièces dont se compose la brochure est une apologie de la poésie, sous la forme d'un dialogue entre Phébus et Calliope. Celle-ci se plaint d'être injuriée; Phébus lui promet de fermer la bouche à son calomniateur; elle lui demande de nommer les poètes célèbres, il en énumère un certain nombre à partir d'Homère; à cette liste assez pédantesque il fait succéder une sortie virulente contre les théologiens qui ne savent qu'argumenter sur des absurdités; entre autres exemples il cite la question *utrum primus Adam merdarit in horto* [160]. C'est là une impertinence; quelque ridicules qu'aient été les sujets sur lesquels on disputait parfois dans les écoles, il n'est pas possible qu'on se soit jamais oublié à poser un problème comme celui-là, si ce n'est peut-être dans une taverne d'étudiants. Phébus continue en opposant à l'impuissance de la mule le pouvoir de la Muse, qui a produit David, les prophètes, les sibylles, les poètes chrétiens :

Mula aliquid gignit; quid? stercora fœda, quid inde?
Theologus crudus nascitur atque loquax [161].

Il n'y a pas de *mulopoetæ,* il n'y a que des *mulotheologi.* Pour prouver sa propre orthodoxie, Locher se fait représenter tenant d'une main un chapelet et de l'autre une bannière avec une croix; dans cette attitude, en apparence si catholique, il adresse à Jupiter un discours en vers commençant par ces mots : „Je suis Philomusus, lavé par le saint baptême"; le dieu, sortant des nues et armé de trois flèches, tend

160 f° B, 2.
161 f° B, 3.

à l'*ami* de ses filles un anneau d'or. Une autre image donne le char triomphal de la théologie, traîné par les prophètes et poussé par un pape et des prélats. Cinq individus, qui avec des fléaux battent de la paille, sont les sophistes qui examinent des questions oiseuses, qui ne savent rien de l'Écriture et des Pères, qui méprisent la poésie et qui n'ont d'autres mobiles que l'envie et la cupidité. Locher ajoute quelques extraits d'un poème qu'il avait déjà publié en 1498 sur l'éloge des quatre principaux docteurs de l'Église. Le pamphlet se termine par une épigramme, dont l'auteur est censé être Scaramella, le chien de Locher. Une autre épigramme, insérée dans le corps même du traité, est de Thomas Murner ; elle s'adresse au vieux théologien et à sa mule stérile, que le chœur des muses appelle au combat.

Quel est ce vieux théologien? Est-ce Zingel ou Wimpheling? Je ne connais de ce dernier aucune lettre, aucune publication de cette époque où se rencontre une comparaison de la muse avec une mule. Il n'est pas impossible, toutefois, que dans l'irritation où l'avait jeté la querelle de Fribourg, il lui ait échappé un mot de cette sorte. Et quand on songe que Locher, non moins irrité, écrivit son pamphlet peu après son retour à Ingolstadt [162], on peut supposer que c'est contre Wimpheling qu'il a dirigé ses coups. Quoi qu'il en soit, ce dernier ressentit l'attaque comme une injure personnelle ; ce qui dut le confirmer dans cette impression, c'est l'appui que son ennemi Murner avait prêté à Locher. Mais il fut si abasourdi du choc, qu'il resta longtemps sans essayer de se défendre directement. Un de ses disciples, Jean Adelphus, lança quelques pointes contre Philomusus, mais les cacha dans l'épilogue de son édition de Saint-Avit et se garda de dire le nom de celui auquel elles étaient destinées [163]. Wimpheling fit de même ; en juillet 1507 il publia une épître de Jean Campanus contre les poètes et en faveur des théologiens, ainsi que des *carmina* de Fausto Andrelino sur l'éloge de ces derniers et sur le sort malheureux des poètes. Dans sa dédicace de l'épître de Campanus il fait une allusion au libelle de Locher ; il parle, sans le nommer, „de ce hâbleur qui crie comme un âne sauvage, et qui de sa plume et de son crayon a maltraité les bons théologiens, arrogance qui ne restera pas

[162] Le traité parut le 16 déc. 1506, mais il contient une lettre de Locher du 10 juillet.

[163] *Aviti libri sex*, f° F, 7. Ind. bibl. 234.

toujours impunie" [164]. Songeait-il dès lors à lui infliger un châtiment? Geiler le pressait de le faire; il le promettait souvent, mais ne pouvait s'y résoudre. Ce ne fut qu'après la mort de Geiler qu'il eut comme un remords de ne pas lui avoir tenu parole [165]. En 1510 il répondit enfin à la satire de Locher de 1506, et il le fit avec une âpreté qui témoigne de la profondeur et de la persistance de son ressentiment. Déjà le titre indique l'esprit du pamphlet [166]. Locher avait annoncé sur le sien une *Vitiosa sterilis mulæ ad musam comparatio;* Wimpheling annonce une *Virtuosa sterilis musæ ad nobilem et subtilem philosophiam comparatio;* la gravure du frontispice, Jésus-Christ sur un âne entrant dans Jérusalem, a cette souscription, se rapportant à une des images de Locher: *Asino poetæ insidet pica loquax, asino prophetæ insidet salvator noster verax.* Il débute par ce qu'il appelle une captation de bienveillance: il espère que son adversaire acceptera sans colère ce qu'il lui dira avec une parfaite tranquillité d'âme; il lui rappelle des maximes sur la magnanimité de celui qui ne s'emporte pas, qui oublie les injures, qui ne cherche pas la vengeance. Mais si „ce vain bavard" de Locher ne se rétracte pas, qu'il sache que lui, Wimpheling, pourra produire contre lui des griefs qui le livreront à l'inquisition; il est un âne, un singe, un chien enragé, il ne doit pas s'appeler *Philomusus,* mais *Vilomusus,* etc. Quant à la théorie exposée dans le traité, qui est une apologie de la scolastique et une condamnation absolue des poètes païens, ce n'est pas encore le moment de nous en occuper. Wimpheling ajouta une lettre du prévôt de Spire, Georges de Gommingen, qui lui avait écrit qu'il ne valait pas la peine de répondre à cette *bestia* de Locher; il inséra aussi des épigrammes de quelques-uns de ses anciens disciples et un petit *carmen* de lui-même à l'empereur Maximilien, l'exhortant à ne pas souffrir que les poètes vilipendent les philosophes et les théologiens. Les derniers mots de la brochure sont: *Scaramella du hast verschloffen,* tu as dormi trop longtemps. Il ne paraît pas que Locher ait répliqué; son

164 Ind. bibl. 76. La dédicace à Jean Spiegel est du 11 juillet 1507.

165 *Vita Geileri. Amœnit. frib.,* p. 109. — *Contra turpem libellum Philomusi,* cap. 1.

166 *Contra turpem libellum Philomusi defensio theologiæ etc.* Ind. bibl. 35. Dédié à Philippe de Flersheim, chanoine de Worms et de Spire, 28 juill. 1510. — En 1508 Jean Adelphus avait publié, évidemment dans l'intérêt de W., deux discours rédigés en 1455 par Hermolaus Barbarus contre les poètes païens; ils sont insérés dans la *Margarita facetiarum.* Ind. bibl. 238.

effervescence s'était calmée, il resta professeur, très-honoré, à Ingolstadt.

Scaramella ne s'était pas réveillé trop tard; c'est Wimpheling plutôt et ceux de son école qui semblaient dormir trop longtemps. La querelle que nous venons de raconter acheva la rupture entre les humanistes du groupe alsacien et les savants plus amoureux de l'antiquité classique, et par conséquent plus intrépides, sinon plus téméraires. Jean Æsticampianus, qui à cause de ses tendances plus libres venait d'être privé de sa chaire à l'université de Leipzig et qui avait soutenu Wimpheling dans son démêlé avec Murner, se rencontra avec lui à Heidelberg, peu après la publication du pamphlet contre Locher. Il lui en fit des reproches; il se plaignit surtout du dommage personnel qui résulterait pour lui de la brochure : il avait acheté pour cent florins le privilége de créer six poètes lauréats, or quiconque lira Wimpheling ne voudra plus s'occuper de poésie [167]. Sous cet intérêt mesquin se cachait un antagonisme plus sérieux. Le monde littéraire en Allemagne se sépara de plus en plus en deux camps rivaux : d'un côté, les littérateurs laïques, „les poètes séculiers ou modernes"; de l'autre, les théologiens et surtout les moines; les premiers deviennent plus agressifs, plus hostiles à l'ancien ordre des choses, à mesure que les autres se montrent plus décidés à maintenir les traditions scolastiques et plus irrités contre la poésie *païenne;* d'un côté, ceux auxquels on reproche de ne chanter que les vanités du monde; de l'autre, ceux qui ne veulent composer que des vers de morale ou de dévotion; d'un côté, la jeunesse, enthousiaste et parfois trop audacieuse; de l'autre, les vieillards, facilement effrayés. On sait que les deux camps sont admirablement caractérisés dans les *Epistolæ obscurorum virorum*, dont le premier recueil parut en automne 1515.

La controverse avec Locher avait failli brouiller Wimpheling avec tous les savants du Wurtemberg. Le professeur de Fribourg, pour grossir les proportions de la querelle, s'était efforcé d'en faire un vrai conflit national. Il avait répandu que les Alsaciens étaient ennemis des Souabes, qu'ils les méprisaient et les calomniaient. La vérité est que dans plusieurs de ses ouvrages Wimpheling s'était raillé d'eux à

167 W. à Brant, S. d. copie.

cause de leur prononciation du latin; il avait parlé „de précepteurs barbares, *præcipue suevi*", qui par leur enseignement rendaient les Allemands la risée des étrangers; il s'était plaint de gens aussi ignorants en théologie qu'en droit, qui du Wurtemberg venaient en Alsace pour y accaparer des bénéfices[168]; il avait même écrit un traité spécial contre la manière dont en ce pays on parlait l'allemand; un de ses disciples, Thomas Aucuparius, y avait joint une épigramme, conseillant aux Souabes „que notre bon vin attire chez nous", de ne pas corrompre notre langue par leur mauvais dialecte[169]. Locher exploita ces saillies inoffensives, pour exciter les susceptibilités de ses compatriotes. Vers la fin de 1505, Henri Bébel, le professeur de poésie de Tubingue, informa Wimpheling que dans cette université le bruit s'était répandu qu'il parlait mal des Wurtembergeois; déjà les savants préparent leurs plumes pour le combattre, il fera bien de les prévenir en démentant le bruit. Il apprit que pour la même cause les Fribourgeois étaient indisposés contre lui; un libraire de cette ville raconta à Strasbourg qu'ils lui prêtaient l'intention de publier tout un volume contre la nation souabe. Le 1er novembre Thomas Wolf écrivit à Locher lui-même que, malgré sa brutalité envers Ringmann et ses sorties injustes contre les Strasbourgeois, ceux-ci n'avaient aucun sentiment hostile contre les hommes de son pays[170]. Wimpheling, de son côté, protesta dans une lettre au recteur de Fribourg (6 décembre) de son estime pour les Souabes[171]. Dans son résumé de l'*Histoire d'Allemagne*, dit-il, il les mettait au second rang, immédiatement après les Bavarois; lorsqu'en 1483 il était allé de Heidelberg à Schlestadt, il n'avait amené avec lui que des Souabes; il n'avait qu'un seul ennemi dans ce pays, les opinions et les intentions qu'on lui attribuait ne pouvaient être que des inventions de ce vindicatif personnage. L'avis qu'il reçut de Bébel l'engagea à publier une *Epistola excusatoria ad Suevos*[172]; là il rappelle les écrits où il a fait leur éloge, son poème au duc Eberhard, son

168 *Isidoneus germanicus*, cap. 2. — *Apologia pro rep. christ.*, cap. 36.

169 *De inepta et superflua verborum resolutione in cancellis*. Ind. bibl. 18. — *Amœnit. frib.*, p. 225.

170 V. la lettre citée note 153.

171 *Amœnit. frib.*, p. 171.

172 Index bibl. 26.

Epitome rerum germanicarum, et un *Epitome in historiam evangelicam* où il avait pris incidemment leur défense contre un certain Jacques de Bergame; s'il a reproché à quelques-uns de leurs prédicateurs leur allemand incorrect, cela ne touche pas „les hommes instruits et élégants"; il aime les Souabes, à l'exception d'un seul. D'après sa lettre au recteur de Fribourg on pouvait croire qu'il parlait de Locher; par l'épître aux Souabes on apprend qu'il songeait à Schatzer de Rotweil. Locher toutefois n'est pas oublié dans cette brochure; la pièce principale est une lettre adressée par Wimpheling, Thomas Wolf et les autres amateurs de la littérature à Strasbourg à l'imprimeur Jean Prüss, qui était originaire du Wurtemberg; on y fait l'éloge de ce pays, qui a produit tant d'empereurs et de comtes illustres et un si grand nombre de savants distingués; on déclare, avec une intention polémique manifeste — non contre Schatzer, mais contre Locher — qu'on vénère ceux des littérateurs souabes qui dans leurs cours n'interprètent que les poètes chastes et honnêtes, qui respectent l'innocence de la jeunesse, qui ne mettent pas les ouvrages des païens au même rang que les Évangiles, qui ne lancent pas d'invectives contre les écrivains alsaciens, qui n'assaillent pas sur les grandes routes des jeunes gens chargés de missions littéraires, etc. Il paraît que cette publication suffit pour apaiser les Souabes; d'ailleurs Bébel lui-même ne les ménageait point: „Les Allemands, dit-il un jour, et en particulier nous autres Wurtembergeois, nous nous obstinons à ne pas nous soucier de la vraie latinité" [173].

[173] A Grégoire Lamparter, chancelier du duc de Wurtemberg, 1500. *Commentaria epistolarum conficiendarum*. Strasb. 1513, in-4°, f° 26.

CHAPITRE VII.

Invectives de Wimpheling contre les Suisses.

Vers 1506 des imprudences de Wimpheling l'entraînèrent aussi dans une querelle avec les Suisses. Il avait contre eux une antipathie, qui forme un des traits les plus étranges de son caractère. Tandis que les guerres des Armagnacs et de Bourgogne avaient de plus en plus resserré l'ancienne alliance entre les Suisses et les villes libres de l'Alsace, Wimpheling seul ne voulait pas comprendre le patriotisme de ce peuple avide d'indépendance. Il était comme jaloux de ses gloires nationales; déjà dans son poème sur la bataille de Morat, il revendiqua l'honneur de la victoire pour les Allemands; son ancien maître Dringenberg, au contraire, dans des vers plus mauvais mais plus véridiques que les siens, accusait l'empereur Frédéric III d'avoir été le complice du duc de Bourgogne, par haine des libertés des villes d'Alsace et des Suisses. Lorsque ceux-ci se furent définitivement affranchis de l'Empire, Wimpheling ne put leur pardonner cette *défection*. Il parle d'eux en des termes qui prouvent qu'il ne les connaissait pas; ils ne sont pour lui qu'une tribu de barbares. En 1499, aussitôt après la paix que Maximilien avait dû conclure avec eux à Bâle, notre savant écrivit ces lignes peu équitables : „Il est étonnant que ces habitants des Alpes, qui ne reconnaissent aucun chef terrestre et qui n'obéissent ni à la Majesté romaine ni à des lois quelconques, prétendent former un État chrétien et stable; ne faut-il pas déplorer qu'aucun de leurs prédicateurs ne leur persuade qu'ils doivent se soumettre au pouvoir institué par Dieu? et n'est-il pas plus déplorable encore que, poussés par l'amour du gain, ils assistent les étrangers contre l'Empire et contre les Allemands?“ [174] Son irri-

[174] *Adolescentia*, f° 12. — Schwarz, p. 92, prétend que ce n'est qu'en 1504, lors du séjour de W. à Bâle (il y fut déjà en 1503), qu'il devint attentif à l'état politique des Suisses. Si cet auteur avait lu plus attentivement l'*Adolescentia*, et s'il avait connu la correspondance de W., il ne se serait pas flatté, comme il le fait note 1, d'avoir imaginé «cette conjecture si facile à trouver».

Digitized by Google

tation fut augmentée par la lecture de la relation de la *guerre souabe*, qu'en 1500 Nicolas Schradin, secrétaire du magistrat de Lucerne, publia en mauvais vers allemands, mais avec un vif sentiment patriotique [175]. Puis en 1503, lors de son séjour auprès de l'évêque de Bâle, chez lequel il eut l'occasion de voir des envoyés des cantons primitifs, il fut choqué de leur rudesse agreste et plus choqué encore de l'accueil qu'on leur faisait en cette ville : „Les Bâlois rendent à ces rustres des honneurs qu'ils rougiraient de rendre au très-doux empereur et aux clémentissimes princes ; ils préfèrent être léchés par des ours que de se voir civilisés par des hommes.“ Il dit qu'il a entendu des moines prêcher très-librement sur les hautes autorités ; „faut-il être surpris, s'écrie-t-il, que les Bâlois se soient séparés de l'Empire, quand on voit comment ils sont instruits par leurs prédicateurs ?“ [176] Il revient à ces reproches dans son *Apologia pro republica christiana* [177] ; il appelle les Suisses des rebelles, et comme ils prétendaient que, tout en étant indépendants, ils n'étaient pas hostiles à l'Empire, il veut leur démontrer que cela ne suffit pas, qu'il faut être *avec* l'Empire et en reconnaître le Roi ; ceux qui méprisent le Roi méprisent l'Empire, de même qu'en se séparant du pape on devient ennemi de l'Église ; „si vous n'êtes pas contre l'Empire, pourquoi ne lui payez-vous pas de tribut ? pourquoi ne vous soumettez-vous pas à ses lois ? pourquoi contestez-vous la juridiction de la Chambre aulique ? pourquoi ne punissez-vous pas ceux qui parlent ou écrivent contre Maximilien ?“

Dans cette disposition d'esprit il écrivit, sous la forme, qu'il affectionnait particulièrement, d'un discours adressé à Jésus-Christ, un *Soliloquium pro pace christianorum et pro Helvetiis ut resipiscant* [178].

175 *Cronigk disz Kiergs* (sic) *gegen dem allerdurchlüchtigsten hern Romischen Konig, als ertzrhertzogen* (sic) *zu Osterrich und schwebyschen pundt dero sich das heylig Romisch rich angenomen hat eins teilsz, und stett und lender gemeiner eidgenoschaft des andern.* A la fin : *Gedruckt und vollendet Inn der Loblichen statt Surse Im Ergow uff zinstag vor sant Anthengen tag. Im XV. C. Jar.* 4°, gravures sur bois. Sursee est probablement un nom supposé ; on ne connaît pas d'imprimerie en cette ville à cette époque. — Wimpheling fait allusion aux *rhythmi germanici, picturæ et imagines* de ce livre, dans son *Soliloquium*, cap. 16. 23. 24. Ind. bibl. 23.

176 A Brant, 1 oct. 1503. Autogr.

177 *Cap.* 40.

178 Ind. bibl. 23. Dédié à Jacques de Liebenstein, archevêque de Mayence de 1504 à 1508. — Philésius, dans sa lettre en tête du discours de W. *de spiritu sancto*

Il le dédia à l'archevêque de Mayence, comme métropolitain des évêchés de Constance et de Coire ; le but qu'il se propose est double : il veut faire rentrer les Suisses en eux-mêmes pour qu'ils se réconcilient avec l'Empire, et donner un avertissement aux citoyens des villes libres, „afin qu'ils ne deviennent pas apostats à leur tour". Mais la manière dont il s'y prend pour convertir les Suisses était peu faite pour obtenir ce résultat. Il critique certains passages de leur poète populaire Schradin, il se plaint de leurs mœurs rustiques et belliqueuses, il attaque surtout la forme démocratique de leur gouvernement. Ils ne sont pas, dit-il, absolument impies, ils ne sont poussés à la désobéissance que parce qu'ils connaissent mal la loi divine ; il veut donc avoir pitié de leur *simplicité*, il prie Dieu de les éclairer et de leur faire comprendre la nécessité de revenir à l'Allemagne ; l'archevêque de Mayence pourra faire beaucoup dans cet intérêt, en veillant à ce qu'en Suisse il y ait des prêtres mieux instruits et plus honnêtes, et qu'on y supprime quelques abus. En s'adressant à Jésus-Christ, il lui dit que toute la législation des Suisses se résume en ces trois formules : nous voulons, nous ne voulons pas, il le faut ; et comment en serait-il autrement, puisqu'au lieu d'étudier le droit et la philosophie, ils passent leur vie à faire la guerre ? Au milieu du bruit des armes les lois se taisent. Faisant allusion aux armoiries de plusieurs cantons, Wimpheling prétend qu'ils suivent des basilics, des taureaux, des ours, des griffons, des capricornes, et d'autres bêtes féroces ; ils feraient mieux de se laisser guider par l'aigle ou le lion, qui dans leur *mansuétude innée* savent ménager les ennemis vaincus ! Ils n'ont ni piété, ni générosité, ni grandeur d'âme, ils ne connaissent que la violence ; une colère sauvage inspire tous leurs actes. La politique de ces hommes *silvestres* n'est conforme ni à celle d'Aristote, ni à celle de Thomas d'Aquin ; la monarchie du saint-empire romain, l'aristocratie même des villes impériales sont infiniment préférables à cette vulgaire démocratie, *præsidentia importuni vulgi*, qui règne chez les Suisses. Ils oublient que le Seigneur a donné l'exemple de l'obéissance à César, et que les apôtres ont prescrit d'être soumis aux puissances et d'honorer les rois. Ils se vantent d'être libres, mais quel est le pape qui les a affranchis ? peuvent-ils

indique le traité sous le titre de *Soliloquium ad honorem germanorum principum et procerum*.

montrer une seule bulle d'émancipation? Wimpheling accuse les curés et les moines de ne pas exhorter le peuple à rentrer dans l'ordre; il reproche aux Suisses d'être ingrats envers les empereurs, qui les ont comblés de bienfaits; il les charge d'une foule de vices, de mœurs grossières, de méfaits de tout genre; il leur rappelle la vie tranquille de leurs ancêtres, qui n'avaient songé qu'à leurs champs, à leurs troupeaux, à leurs pâturages; il fait même intervenir Nicolas de Flue, lequel, s'il revenait, les supplierait de se joindre de nouveau à l'Empire, en leur démontrant que l'Empire n'étant pas *despotique*, ils ne seraient pas réduits à la servitude. Le seul de ses griefs qui fût fondé, était l'habitude des Suisses de s'enrôler sous des drapeaux étrangers; il en diminue toutefois l'importance en donnant à entendre que s'ils voulaient combattre sous la bannière impériale, il ne trouverait rien à y objecter.

Wimpheling n'était pas le seul à poursuivre les Suisses de sa colère; leur affranchissement avait irrité tous les germanistes; Reuchlin les qualifiait d'*ignobile vulgus*, et encore en 1507 Bébel écrivit une exhortation semblable au *Soliloquium*[179]. Nulle part peut-être ces sentiments ne sont exprimés en termes plus extravagants que dans une invective anonyme manuscrite, où la barbarie du latin est en parfait accord avec la fureur de la pensée; comme ce morceau, écrit sur la dernière page d'un exemplaire du *Soliloquium*, est intraduisible, je le donnerai en note[180]. Wimpheling lui-même allait jus-

[179] Reuchlin à Alde Manuce, 23 avril 1499. *Reuchlins Briefwechsel*, p. 353. — Bebel, *Cohortatio ad Helvetios pro obedientia imperii*, à la suite du *Triumphus Veneris*. Pforzh. 1509, 4°.

[180] *Switenses. In deum impii, in sanctos temerarii, in imperium seditiosi, in vicinos emuli, in extraneos inhumani, superioribus infideles, inferioribus importabiles, ad petendum inverecundi, ad negandum frontosi, hii importuni ut accipiant, inquieti donec accipiant, ingrati ubi acceperunt, docuerint loqui linguam suam grandia, cum operentur exigua, largissimi promissores, parcissimi exhibitores, blandissimi adulatores, mordacissimi detractores, simplicissimi dissimilatores et malignissimi proditores. Quibus etiam Switensibus naturali fomento originali quoque malicie fermento latenter vetustate corruptionisque putredine decocta inest atrox calliditas, audax crudelitas, cordax asperitas, contumax bestialitas, efficax malignitas, fallax securitas, ferox immanitas, ypox curiositas, ylex scurrilitas, mendax voluntas, mordax immanitas, procax severitas, tenax protervitas, minax improbitas, odax pompositas, olax iniquitas, perplex obstinacitas, pallax impietas, pertinax rigiditas, perspicax dolositas, procax severitas, sequax perversitas, trux impetuositas et vorax corrositas.* Ecrit par un contemporain de W. sur la dernière page du *Soliloquium*, exemplaire de ma bibliothèque.

qu'à contester aux Suisses leur nom d'Helvétiens ; il se rattachait à l'assertion hasardée d'Énée Silvius, que jadis l'Alsace s'était appelée Helvétie[181]. „ Je déplore, écrit-il à Brant, qu'on donne le nom d'Helvétions à ces hommes des bois qui habitent les Alpes ; c'est en réalité la vraie dénomination des Alsaciens“[182]. Il justifiait cette opinion par une de ces étymologies bizarres comme en fera plus tard Béatus Rhénanus : Helvétie est le pays de l'Helva, et Helva c'est l'Ill. Presque chaque fois qu'il parlait des Alsaciens, il les qualifiait ainsi d'Helvétions[183] ; de bonne heure il avait engagé les imprimeurs strasbourgeois à dater leurs publications *ex nobili Helvetiorum urbe Argentina*[184].

Les Suisses n'étaient pas d'humeur à se laisser ravir leur nom, ni à accepter les admonestations des ennemis de leur République. Dès le mois d'avril 1505, Wimpheling, alors à Fribourg, reçut de Bâle l'avis qu'il ferait bien de se retirer dans un lieu sûr, le peuple bâlois ayant menacé de le tuer. Soit par naïveté, soit par répugnance de convenir qu'il s'était fourvoyé en publiant son *Soliloquium*, il s'imagina d'abord que l'exaspération des Suisses n'était provoquée que par un passage de son traité sur l'*Intégrité*. Là il avait engagé Jacques Sturm à prier en étendant les bras, mais à ne le faire ainsi que dans

181 *Alsacia cui quondam Helvecia nomen fuit. Aeneas Silvius, Europa. In opp., Bas.* 1571, in-f°, p. 439. — Cf. Wimpheling, *Germania*, f° d, 5.

182 *Doleo Helvetiorum nomen tribui sylvestribus illis alpes incolentibus quos Svitenses vocant, cum revera sit proprium Alsaticorum vocabulum ; ideo te precor ut in capite Virgilii, si epistolam vel epigramma præmissurus es, subicias ex nobili Helvetiorum urbe Argentina, et quod referret si paula plus adiicerentur ? Helvetii sunt Alsatici, Alsa vel Helva fluvius est a superiori Alsatia sive Helvetia, quam Suntgaudiam vocant, præterfluens et Argentinam cum aliis fluminibus Rheno et Brusca dividens. Svitenses autem vocandi sunt Leuci vel Eleuci vel Leporici.* A Brant, s. d. Autogr.

183 *Ad omnes Helvecios id est Alsaticos.* Epilogue des *Lucubratiunculæ* de P. Schott, f° 186. — *Helvetii qui hodie Alsatici a nostris vocantur. Epitome rerum german.*, cap. 2. *In Helvetia, id est Alsatia. Amœn. frib.*, p. 226.

184 Déjà Rodolphe Lang (*Carmina*, Münster 1484, 4°, f° 14), s'adressant à notre imprimeur, Adolphe Rusch, parle de l'*illustris Helveciorum urbs Argentina*, et en 1490 l'édition de la *Summa Antonini* publiée chez Grüninger, est dite imprimée *in inclita Elvetiorum Argentina*. Encore en 1507 W. fit mettre au bas d'une de ses publications : *Argentoraci quæ insignis Elvetiorum urbs est.* Ind. bibl. 13. — Brant ne parait pas avoir été du même avis, car malgré l'invitation de W. (v. note 182), son *Virgile*, qui parut en août 1502, porte simplement : *regia in civitate Argentinensi.* — C'est aussi par une fantaisie archéologique que Wimpheling avait introduit la forme *Argentoracum*, qui paraît assez souvent dans les livres imprimés à Strasbourg au commencement du XVIe siècle.

son cabinet; s'il le faisait en public, il s'exposerait au reproche de vouloir se distinguer par „une singularité fantastique"; la pratique, avait-il dit, n'était en usage que chez quelques barbares de cette nation *silvestre*, qui se révolte contre toutes les lois ecclésiastiques et politiques. On sait que par nation silvestre il entendait les Suisses. Il avait eu à ce sujet une correspondance très-acerbe avec un moine, et c'est ce moine, comme il l'écrivit à Brant, qui par ses calomnies avait excité contre lui le peuple[185]. Son opinion sur la manière de prier n'est pour rien dans les colères des Suisses; le moine dont il se plaint n'avait pu relever que les paroles offensantes dont il avait accompagné le conseil à Jacques Sturm; ces paroles étaient aggravées par le *Soliloquium*, auquel surtout il faut rattacher le mouvement qui éclata contre lui. Quand au mois de mai Geiler se rendit auprès de l'évêque Christophe, Wimpheling se serait joint à lui s'il n'avait pas craint de s'exposer à un danger[186]. En effet son traité avait été déféré au magistrat. Jusque-là on avait respecté l'auteur parce qu'on l'avait cru impartial; maintenant on l'accusait de n'être venu à Bâle en 1503 que comme *explorateur*; on le maudissait, on poussait contre lui des cris de mort; „plût à Dieu, dit Léontorius dans la lettre où il l'informe de ces faits, que ton papier fût tombé dans le Rhin pour aller se perdre dans la mer! tu feras bien de ne pas te montrer à Bâle"[187]. Il ne méritait pas le reproche d'avoir fait l'espion en cette ville, il n'était que fanatique impérialiste, et avait porté contre les Suisses des accusations qu'un peuple jaloux de son indépendance ne pouvait pas tolérer. Il continua de protester de ses bonnes intentions, il se plaignit de ce qu'on le poursuivait „sans aucune raison juste" et de ce qu'à Bâle on publiait „presque journellement" des libelles, des satires, des vers allemands pour le calomnier[188]. Je suppose que les Suisses ne tardèrent pas à oublier son pamphlet malencontreux; lui-même, du reste, semblait modérer sa fougue; en 1507 il se borna à

185 A Brant, 24 avril 1505. Copie.

186 A Amerbach, 13 mai 1505. Autogr.

187 Léontorius à W., 15 mai 1505. Autogr.

188 ... *Absque omni justa quorumcunque in me causa.* A Amerbach, 13 mai 1505. Au même, 26 janv. 1506. Autogr. — Le 6 déc. 1505 il avait écrit à l'université de Fribourg: *si modo tutus essem non solum ab illo atroci emulo meo* (Locher), *sed etiam ab eis qui Basileæ contra me libellum famosum impresserunt omnesque Suitenses contra me provocare conati sunt, immo et summum Pontificem. Amœn. frib.*, p. 172.

exprimer l'espoir que les Suisses, „ce peuple intrépide et ferme", finira un jour par se réconcilier avec l'Empire romain[189]. Il lui en coûtait de s'habituer à leur liberté, et, chose singulière, il ne cessait de leur attribuer des rancunes contre sa personne; sa peur était telle, qu'il n'osa plus jamais venir à Bâle.

189 Dans une lettre de Philésius à Jacques Sturm (Wimph., *Epistola ad Suevos*, f° a, 6), on lit : *in pago genitoris tui Wickerschemo*. La dédicace de W. du traité de Henri de Haguenau, oct. 1511, est datée dans le texte imprimé *ex castello Wickgermi;* W. avait écrit sans doute avec une abréviation *ex castello Wickgersheimensi*. En 1484 Louis Sturm avait vendu à son frère Martin sa part de droit de propriété sur le village et le château de Breuschwickersheim.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Travaux et voyages divers, 1507-1514. — Nouvelles querelles avec les moines. Traité sur les misères des paysans.

Depuis le mois d'août 1505 jusqu'en 1508, Wimpheling fut à Strasbourg l'hôte du chevalier Martin Sturm, dont le fils Jacques, heureusement pour sa ville natale, avait renoncé au sacerdoce. Pendant ce temps, l'ancien précepteur du jeune homme écrivit des *carmina* ou des préfaces pour divers ouvrages théologiques, moraux ou historiques; en 1507 il assista à la consécration de l'évêque Guillaume de Honstein, duquel il se fit une bonne opinion que beaucoup de Strasbourgeois ne partagèrent point. L'été, il le passait à la campagne, au château de Breuschwickersheim, qui en partie était la propriété de Martin Sturm, et où celui-ci invitait les gens de lettres, Thomas Wolf, Ringmann Philésius, Jean Gallinarius, qui depuis quelques années enseignait la grammaire et la rhétorique dans l'école du chapitre de Saint-Pierre-le-Vieux. Wimpheling, fatigué des querelles qu'il avait eu à soutenir, ne se sentait pas heureux, même au milieu d'un cercle aussi sympathique; il songea de nouveau à se retirer du monde. En 1507 il écrivit à Trithémius, devenu abbé de Saint-Jacques près de Wurzbourg, pour lui demander s'il ne pourrait pas trouver un asile soit chez lui soit au couvent de Spanheim. Trithémius lui déconseilla Spanheim, le prieur étant un ennemi des lettres; quant à Saint-Jacques, c'est un petit monastère pauvre, avec une bibliothèque peu riche, mais c'est un lieu tranquille, tout trouvé pour quelqu'un qui désire philosopher en paix; qu'il vienne, il sera bien reçu[190]. Geiler s'opposa à son départ; il le releva de cet abattement auquel il était si enclin à succomber; pour le faire travailler, il lui conseilla de rédiger une histoire des évêques de Strasbourg. Malgré ses 57 ans, Wimpheling entreprit cet ouvrage avec toute l'ardeur qui, par moments, pouvait encore s'empa-

190 Trithémius à W., 27 juillet 1507. *Trithemii epistolæ*, p. 289.

rer de lui[191]. Quand il l'eut achevé, il se rendit à Fribourg pour surveiller les études de Pierre Sturm, le second des fils du chevalier Martin, inscrit dans les registres de cette université au mois d'octobre 1506. En été 1508 il accompagna Geiler dans la Haute-Alsace, pour assister à la première messe d'un des neveux du prédicateur[192]. Le 29 août de l'année suivante il fut à Schlestadt, où il donna à l'église paroissiale 12 florins d'or, pour le salut de son âme et pour celui des membres de sa famille ; sur la rente annuelle de 15 sols, le sacristain et le recteur de l'école devaient recevoir chacun *1 plappert* (3 kreutzer) ; 5 sols étaient à distribuer aux écoliers pauvres pour du pain ; le reste serait partagé également entre le curé, ses aides et les chapelains présents à Schlestadt, à condition pour eux de visiter le tombeau de son père, et de chanter plus solennellement la messe de la fête de Saint-Augustin. Un peu plus tard il ajouta une rente de 6 sols pour la célébration de son propre anniversaire[193].

Au commencement de 1510, il revint à Strasbourg, vit encore Geiler, puis partit avec Pierre Sturm pour Heidelberg. C'est là qu'il reçut la nouvelle de la mort du prédicateur, dont il avait été l'ami, et qui plus d'une fois l'avait soutenu dans ses défaillances. Pendant un court séjour à Worms, où il était allé avec son ancien disciple, le chanoine Vigilius, il commença à rassembler quelques souvenirs sur les qualités de Geiler, sur son genre de vie, sur les services qu'il avait rendus à l'Église de Strasbourg. Il termina cet écrit à Heidelberg ; malgré l'absence d'ordre logique, c'est, par l'émotion qui l'a inspiré, un des meilleurs qu'il ait faits[194]. Il le fit imprimer à Oppenheim, en y ajoutant quelques petits poèmes en l'honneur de Geiler ; dans le nombre il y en a un du jeune Philippe Mélanchton, qu'à Heidelberg on avait présenté à Wimpheling, et que celui-ci avait recommandé au comte Louis de Löwenstein pour être le précepteur de ses fils.

Pendant l'été de 1510, il demeura quelques semaines près de

191 *Argent. episcoporum catalogus.* Ind. bibl. 31. Dédié au grand-chapitre, 31 oct. 1507.

192 W. à Amerbach, 21 juill. 1508. Autogr.

193 *Liber vitæ* de l'église paroissiale de Schlestadt. Ms. à la bibl. de cette ville.

194 *In Joh. Keiserspergii... mortem planctus.* Ind. bibl. 34.

Digitized by Google

Spire, où il paraît avoir possédé une petite propriété[195]; c'est là qu'il acheva son pamphlet contre Locher, dont il a été parlé plus haut. L'année auparavant avait eu lieu à Berne le supplice des dominicains qui, pour discréditer la croyance à l'immaculée conception de la Vierge, avaient joué cette comédie que nous raconterons dans la notice sur Brant. Comme on publia plusieurs relations sur cette affaire, toutes anonymes et hostiles aux dominicains, le frère Wigand Wirt, depuis longtemps l'ennemi de Brant et de Wimpheling, s'en prit à eux et à Thomas Wolf. Il est constaté que Brant n'a rien fait imprimer dans cette circonstance; Wolf en parle accidentellement dans un de ses traités; il est plus que probable que Wimpheling à son tour a gardé le silence; on ne trouve dans ses écrits que des allusions fugitives au scandale de Berne[196]. Les seuls ouvrages qu'il composa en 1510 sont, outre sa courte biographie de Geiler, la brochure contre Locher et un livre pédagogique, intitulé *Diatriba de proba puerorum institutione*. Il s'était aperçu, à sa grande satisfaction, que son *Isidoneus germanicus* n'avait pas été sans contribuer à un meilleur enseignement du latin, tandis que Murner prétendait qu'il était si inepte qu'on avait de la peine à ne pas en rire[197]. Cependant Wimpheling trouvait qu'il restait encore beaucoup à faire; sur le conseil d'„un homme éminent", il se proposa de donner de nouveaux avis aux maîtres d'école; selon sa coutume peu méthodique, il mêla aux règles

[195] Dans son *Elegia ad poetas germanos*, écrite en 1510, Hutten dit :

Contentus parvo Nemetis prope mœnia Spiræ
Incolas angustas, Wimphelinge, domos. *Opera*, T. 3, p. 77.

La dédicace du pamphlet contre Locher est datée du 28 juillet 1510 *ex tuguriolo meo*. L'*angusta domus* dont parle Hutten et ce *tuguriolum* sont évidemment la même chose.

[196] Il en dit un mot dans son *Soliloquium ad divum Augustinum*, f° b, 1, Ind. bibl. 36, mais seulement pour prouver par un exemple qu'aucun crime ne reste caché. D'après Jacques Spiegel il en avait parlé aussi dans son traité *de frugalitate*. *Amœnit. frib.*, p. 417. — Haller, *Bibliothek der schweizerischen Geschichte*, T. 3, p. 26, rappelle, d'après des lettres de Marc Widler de Zurich à Goldast, du 2 sept. 1609 et du 19 mars 1610, qu'à cette époque on voulait publier une relation de l'affaire de Berne «*welche den Wimphelingium zum Verfasser haben sollte*». On voit que Widler et Haller supposaient seulement que W. était l'auteur; d'ailleurs il ne paraît pas qu'on ait donné suite au projet d'imprimer le traité.

[197] *Diatriba de proba puerorum institutione*, f°, 2. — *Isidoneus... qui liber tanta est stultitia refertus, ut vix risum curiosus lector retineat.* Murner. *Honestorum poematum laudatio*, f° c, 4.

de grammaire une foule d'autres choses. De Heidelberg il envoya dès le printemps de 1510 sa *Diatriba* à Sébastien Brant; il la lui recommanda comme utile à relever l'instruction de la jeunesse et comme propre à fermer la bouche aux maculistes, aux moines, aux *courtisans*, aux prêtres licencieux. Les maculistes étaient les adversaires de l'immaculée conception; il paraît d'après cela que Wimpheling avait aussi intercalé dans son manuscrit des passages relatifs à l'affaire de Berne. Le traité devait être imprimé par Jean Knoblouch; mais celui-ci, craignant d'être poursuivi à cause de quelques phrases, s'y refusa. Wimpheling pria Brant et Jacques Sturm de retrancher ce qui leur semblerait trop acerbe; mais ils devaient conserver ce qui se rapportait à la défense de la théologie scotiste, qui était celle des partisans de l'immaculée conception; il conjura Brant de lui rendre ce service, puisque, de son côté, il le défendait journellement contre ceux qui l'accusaient de calomnier les dominicains. Brant, qui comme censeur était devenu très-scrupuleux, voulut faire subir au traité des changements trop considérables, de sorte que Wimpheling lui redemanda sa copie, pour la publier telle quelle : „les moines ne sont pas encore assez humiliés, il faut que ma diatribe les réduise au silence“[198]. Elle ne fut imprimée que plus tard, et ni à Strasbourg ni intégralement.

Wimpheling s'apprêtait à passer l'hiver à Heidelberg, quand il reçut une mission qui lui fit changer de projet. L'empereur Maximilien, qui venait de se déclarer contre Jules II, voulut le menacer par une exposition des griefs de la nation germanique. Croyant savoir que personne ne connaissait mieux les abus que Wimpheling, il envoya auprès de lui son secrétaire, Jacques Spiegel, dont Wimpheling était l'oncle. Spiegel lui apporta une lettre impériale datée d'Ueberlingen, sur le lac de Constance, le 18 septembre 1510; il lui fit part verbalement du désir de Maximilien qu'il fît un extrait, adapté à la situation de l'Allemagne, de la pragmatique sanction qui était observée en France. Aussitôt il revint à Strasbourg, écrivit de là, le 1er novembre, qu'il s'était mis à l'œuvre, fit un rapide voyage à Mayence pour se procurer les *Gravamina* qu'avait recueillis en 1457 Martin Meyer, le chancelier de l'archevêque, soumit son

198 W. à Brant, 3 mai et 3 juin 1510, Heidelberg. Copies.

travail sur la Pragmatique à l'examen de Brant, et puis le fit parvenir à la cour[199]. En mars 1511, Maximilien lui écrivit de nouveau pour lui annoncer que, résolu à mettre fin à l'exploitation de l'Allemagne au profit de la cour de Rome, il tiendrait une réunion à Cologne ou à Trèves, pour s'entendre avec des ambassadeurs du roi de France sur la convocation d'un concile ; il le pria de songer aux moyens de redresser les griefs „sans toucher à la religion"[200]. C'est alors que Wimpheling rédigea les *Gravamina germanicæ nationis*, en y ajoutant les *remedia* que l'empereur lui avait demandés[201]. Mais ce dernier ayant changé de politique, Spiegel informa son oncle qu'il avait communiqué son mémoire à deux conseillers impériaux, et que ceux-ci étaient d'avis que ce n'était pas le moment de le publier[202].

Wimpheling passa l'année 1511 et une partie de l'année 1512 tantôt à Strasbourg, tantôt au château de Sturm à Breuschwickersheim, continuant d'écrire des préfaces pour des publications diverses, et dirigeant les travaux de la Société littéraire. En juin 1511 il avait fait avec Jodocus Gallus une excursion dans la Haute-Alsace, où ils avaient visité ensemble la ville de Rouffach et les couvents bénédictins de Murbach et de Marbach[203]. Vers le mois d'août de 1512, l'évêque Christophe de Bâle, désirant utiliser les loisirs et l'expérience de son vieil ami, le chargea de la surveillance d'un couvent de religieuses dans la Forêt-Noire, qui avait besoin d'une réforme

199 *Medulla pragmaticæ sanctionis*. Ind. bibl. 46.

200 L'original de cette lettre n'existe plus; Specklin en avait inséré une copie dans ses *Collectanea*, vol. 2. f° 139, avec la date 10 mars 1510; au lieu de 1510 il faut lire 1511; ce n'est qu'au commencement de cette année qu'on s'occupa en France et en Allemagne de la réunion d'un concile; par un édit du 16 janvier, Maximilien déclara qu'en sa qualité de défenseur de l'Eglise, il convoquerait les prélats, puisque le pape hésitait à le faire.

201 *Gravamina*. Ind. bibl. 47. W. y avait déjà songé en faisant son travail sur la Pragmatique, à la fin duquel il dit: « ... *onera gravaminaque Germanorum, quorum aliqua mox subiiciemus* » *Amœnit. frib.*, p. 515. — Schwarz, p. 108, dit que c'est à Strasbourg que W. trouva la *Hauptmasse* des matériaux pour les *Gravamina*. Dans les archives de Strasbourg il aurait trouvé peu de chose sur ce sujet; la seule ville où il pût se renseigner était Mayence. Son voyage à Mayence en 1510 est constaté par sa lettre à Dietrich Grésémund, *Amœnit*, p. 320; il était allé avec Vigilius à Worms, de là il s'était rendu à Mayence; il y avait visité Grésémund, et le 11 novembre il avait assisté au culte dans la cathédrale. Dans la *Diatriba*, chap. 2, il dit également que naguère il a été à Mayence.

202 Spiegel à W., 9 avril 1515, Augsbourg. Copie.

203 *Chronicon Pellicani*, p. 42.

disciplinaire. On croit que c'était celui de Soultzbourg[204]. C'était lui procurer en même temps cette retraite dans la solitude qu'il avait si souvent désirée. A Soultzbourg il reçut communication d'un discours destiné à être prononcé au concile du Latran par le frère Angelo, moine de Vallombreuse. Ce concile avait été convoqué par Jules II pour l'opposer à celui que le roi de France Louis XII, de concert avec Maximilien, avait indiqué pour Pise. Wimpheling, effrayé de voir des souverains politiques soulever un conflit aussi éclatant contre le pape, n'osa plus soutenir l'empereur, auquel naguère il avait recommandé la sanction pragmatique ; il adressa au frère Angelo, en se qualifiant d'ermite de la Forêt-Noire, une épître pour le féliciter de s'être déclaré en faveur du concile pontifical[205] ; il énuméra de nouveau les griefs, dans l'espoir qu'ils seraient redressés par l'assemblée présidée par le chef même de l'Église. Le concile de Pise ne put rien faire d'efficace ; celui du Latran, pour lequel, par un de ces retours si fréquents de sa politique, s'était prononcé aussi Maximilien, ne fit que quelques réformes insignifiantes, et condamna même la sanction pragmatique. Wimpheling se vit ainsi déçu encore une fois.

Dans sa solitude de la Forêt-Noire, *in eremo*, comme il se plaisait à dire, il fit une révision de sa *Diatriba* sur l'éducation. En août 1512 il la transmit à Jean Sigrist, écolâtre de Saint-Thomas, en le priant de la brûler, s'il la trouvait indigne de la publication ; aucun libraire de Strasbourg n'eut le courage de s'en charger, et pourtant plusieurs des passages les plus forts étaient éliminés ; ce fut Conrad Hist, de Spire, qui entreprit la publication en faisant imprimer le livre en août 1514 par Henri Gran, de Haguenau[206]. Il était, comme beaucoup d'autres écrits de Wimpheling, rempli de plaintes contre les religieux des ordres mendiants. Aussi ces derniers ne cessaient-ils de harceler l'auteur ; ils ne publiaient rien contre lui, mais dans toute l'Alsace ils le décriaient comme un ennemi de

204 Vierordt, *Geschichte der evang. Kirche in Baden*. Carlsr. 1847, T. 1, p. 77.

205 *Ad Angelum anachoritam*. Ind. bibl. 37. — Rœhrich, *Gesch. der Ref. im Elsass*, T. I, p. 77, note 117, cite une ancienne copie de cette épître qui se trouve aux arch. de S. Thomas ; il lit *Wimphelingus eremita silvæ Taberniæ ;* mais il y a clairement *silvæ Herciniæ*.

206 *Diatriba de proba puerorum institutione etc.* Ind. bibl. 44. Dédié à Jean Sigrist, écolâtre de S. Thomas, 23 août 1512. Dans les *Amœnit. frib.* p. 359 et suiv., Riegger en donne quelques chapitres.

l'Église. Il était jaloux de sa réputation de catholique fidèle ; il devenait d'année en année plus susceptible ; son état maladif — il souffrait de la goutte — augmentait son irritabilité ; il se fâchait du moindre bavardage monacal, il se plaignait de n'être pas mieux reçu dans les couvents qu'un porc dans la maison d'un juif [207]. Au lieu de suivre le conseil de ses amis, de ne plus s'inquiéter de ces misères, il ne pouvait se résoudre à ne pas se défendre contre les moines ; il ne garda plus de ménagement envers eux, il profita de toute occasion pour les attaquer. Comme à Schlestadt les franciscains, toujours en guerre avec le curé, employaient des moyens peu loyaux pour détourner le peuple de l'église paroissiale afin de l'attirer à la leur, il leur écrivit en 1511 des lettres où il leur reproche vivement leur avarice. Il publia ces lettres à la suite d'un *Soliloquium ad divum Augustinum*, qui est un de ses traités les plus véhéments, et peut-être pour cette raison même un des plus rares [208]. Il a la forme d'un discours adressé à saint Augustin. Wimpheling commence par dire au saint qu'il l'a choisi pour son patron, qu'il a fait son éloge dans plusieurs de ses écrits, et qu'il a contribué à la propagation de ses œuvres ; il lui expose ensuite combien les moines qui se prévalent faussement de son nom l'outragent par leur ignorance, leur cupidité, leur vie dissolue ; il produit les mêmes accusations contre ceux des autres ordres mendiants ; en preuve il raconte des faits dont en partie il a été témoin lui-même ; il parle enfin des persécutions dont il est victime de la part des religieux. Il ajouta à ce discours un poème du prêtre Jean Renatus, de Weil, dans le Wurtemberg ; c'est une invocation à sainte Anne, au sujet de la préférence que certains moines donnaient à son culte ; dans un commentaire explicatif de ce *carmen*, Wimpheling insiste sur ce qu'il y avait d'abusif dans cette concurrence faite aux prêtres qui desservaient les églises de la Vierge. Le volume se termine par ces vers dans lesquels Wimpheling met tout son ressentiment :

Non audet stygius Pluto temptare quod audet
Effrenis monachus plenaque fraudis anus.

[207] *In cœnobiis adeo acceptus sum ut porcus in domo Hebræorum.* A Brant, 13 févr. 1510. Copie.

[208] Ind. bibl. 36.

Déjà en 1506 un de ses admirateurs l'avait exhorté à ne pas trop s'affliger des attaques des moines ; il lui avait rappelé que depuis Jésus-Christ et l'empereur Auguste tous les hommes distingués ont été exposés à des calomnies, témoin depuis un siècle Jean Gerson, Nicolas de Cuse, le curé Jean Kreutzer de Strasbourg, Jean de Wesel, Jean Pic de la Mirandole, etc.[209] En 1513 il se rappela cette recommandation ; „je ne suis pas meilleur, dit-il, que ces hommes (auxquels il ajouta Georges Zingel) qui ont été persécutés pour la vérité ; je sais par l'exemple de saint Paul qu'il faut remplir le ministère de Dieu en patience sans se soucier de la réputation"[210]. On voit toutefois qu'il n'avait pas trop de cette patience dont il parlait si bien.

Comme ses adversaires prétendaient aussi qu'il ne savait pas se tenir tranquille, qu'il ne faisait que voyager d'un endroit à l'autre, qu'il négligeait ainsi les devoirs du sacerdoce, il rédigea en octobre 1512, pour la faire publier par son neveu Jacques Spiegel, une apologie contre les moines qui parcourent *urbem et orbem*, et contre „les prêtres qui possèdent des cures, des prébendes, des chapellenies, des vicariats, des canonicats, des dignités à la fois dans une foule d'églises, de colléges, de chapelles, d'hôpitaux, qui sucent la moelle des pauvres, qui pour toucher leurs droits de présence vont d'un lieu à l'autre sans rendre nulle part des services, et qui empêchent ainsi le peuple d'avoir des prêtres honnêtes et pieux"[211]. Cette apologie, dans laquelle il raconte les principaux événements de sa vie, est une source précieuse pour ses biographes.

Son *Soliloquium ad divum Augustinum* contre les moines et une dédicace à l'évêque Guillaume de Strasbourg qu'il mit en tête d'un ancien traité de Henri de Haguenau sur les mœurs des prélats et des prêtres, et où il revenait sur la nécessité de supprimer l'abus du cumul, soulevèrent contre lui un nouvel orage ; on le menaça de le citer à Rome ; il prépara un appel au pape et livra à la publicité un

[209] Pierre Eberbach ou Aperbach, jeune Wurtembergeois, qui étudiait alors à Erfurt et qui devint un des défenseurs de Reuchlin. V. sa lettre à W., à la suite de l'*Epistola excusatoria ad Suevos*.

[210] A l'imprimeur Jean Prüss le jeune, 1513. *Amœnit. frib.*, p. 336.

[211] *Expurgatio contra detractores*. Ind. bibl. 43. Réimpr. dans les *Amœnit. frib.*, p. 416 et suiv.

carmen adressé à Léon X, dans le but de se défendre contre ses ennemis et de se plaindre une fois de plus des prêtres infidèles et concubinaires. Il en transmit d'abord le manuscrit à son compatriote Jean Kierher, alors chanoine à Spire[212], et celui-ci l'envoya à Lazare Schürer à Strasbourg, pour qu'il en fît part à la société littéraire et à tous les amis de Wimpheling. Jean Sapidus, également de Schlestadt, accompagna la brochure de quelques vers pour consoler son vieux maître : „Ces tribulations te présagent la paix, on n'arrive à la félicité céleste qu'après avoir souffert dans cette vallée de larmes“[213]. Enfin, en 1514, le secrétaire impérial Jacques Spiegel et Conrad Pentinger, d'Augsbourg, sollicitèrent l'intervention de Maximilien auprès du pape, et grâce à ces démarches, Léon X se prononça en faveur du vieillard et imposa silence à ses détracteurs[214].

212 Kierher, de Schlestadt, devint chanoine à Spire. En 1508 il publia *Conviviorum libri duo* de Philelphe, Spire, Conr. Hist, 1508, 4°; il les avait trouvés dans la bibliothèque de l'écolâtre Thomas Truchsess. D'après un volume de la même bibliothèque, Mat. Schürer publia à Strasb., en 1508, in-f°, les traités de Christophe Landinus, avec un *carmen* de Kierher. A une époque indéterminée ce dernier fit un séjour à Paris. En 1513, Béatus Rhénanus lui dédia la Dialectique de George de Trébizonde, Strasb., 4°. Le 16 sept. 1515 il écrivit à Érasme, pour lui demander, au nom d'un ami, des éclaircissements sur un passage de S. Jérôme; Érasme lui répondit en le renvoyant à une de ses prochaines publications. Le 20 oct. 1518, Érasme, à Louvain, le fit saluer, ainsi que les autres chanoines de Spire. *Erasmi opp.*, T. 3, P. 1, col. 167; P. 2, col. 1683.

213 *Ad Leonem X carmen.* Ind. bibl. 40. Réimpr. dans les *Amœnit. frib.*, p. 427. — W. à Brant, s. d. Copie.

214 Hedio, *Auserlesene Chronik von Anfang der Welt, etc.* Strasb. 1539, f°. T. 4, p. 702. — Spiegel à Pierre de Motta. *Amœn. frib.*, p. 416. — Érasme au cardinal Raphaël de S. Georges, 31 mars 1515. *Opera*, T. 3, P. 1, col. 147.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Affaire de Reuchlin. — Wimpheling se retire à Schlestadt. — Lettre d'un de ses disciples dans les « Epistolæ obscurorum virorum. » — La Réforme. — Dernières années et mort de Wimpheling.

Il semble qu'on dût s'attendre à voir Wimpheling, l'adversaire si décidé des moines mendiants, prendre parti pour Jean Reuchlin, quand celui-ci eut à soutenir sa lutte contre les dominicains de Cologne. Depuis 1511 l'Allemagne entière était remplie du bruit de cette querelle, qui contribua, plus que toute autre circonstance, à creuser l'abîme entre les partisans de la tradition et les littérateurs laïques nouveaux. On sait qu'il s'agissait pour les uns de la destruction totale des livres juifs, et pour les autres de la conservation au moins de ceux de ces livres qui pouvaient être utiles à la science chrétienne. Ce n'est pas ici le lieu de raconter tous les incidents de cette cause célèbre; il faut rappeler seulement que Reuchlin, invité par l'empereur à donner son avis, s'était prononcé dès 1510 contre ceux qui voulaient brûler tout ce qui était écrit en hébreu; qu'à l'instigation des dominicains de Cologne, un juif converti, Jean Pfefferkorn, avait combattu Reuchlin, entre autres par un pamphlet intitulé *Handspiegel* (miroir portatif); que Reuchlin lui avait répondu par un *Augenspiegel* (lunettes), et que pour ce fait l'inquisiteur Hochstraten l'avait cité à comparaître à Mayence pour voir condamner son livre comme hérétique.

D'après ce qui nous est connu, Wimpheling ne prit aucune part à cette affaire. On a attribué cette abstention à sa haine pour les juifs; on a pensé que puisque Reuchlin avait pris la défense des livres hébraïques, Wimpheling a dû croire qu'il se faisait l'avocat des juifs eux-mêmes, et que pour cette raison il l'a abandonné [215]. Il est certain, comme on le verra plus loin, que Wimpheling a partagé l'aversion de la plupart de ses contemporains pour la nation juive; mais il est certain aussi qu'elle ne l'a pas empêché d'apprécier l'utilité de

[215] Wiskowatoff, p. 212.

l'hébreu pour les théologiens. Il vantait Rodolphe Agricola d'avoir traduit de l'original quelques psaumes [216]; pour Reuchlin en particulier il avait une sincère admiration; on ne saurait dire, s'écrie-t-il quelque part, si Capnion est plus savant en hébreu ou en grec [217]. Reuchlin à son tour avait Wimpheling en haute estime; il l'appelait „une colonne de notre religion" [218]. Le 30 novembre 1513 il lui adressa une longue lettre dans laquelle il lui donnait des détails sur son procès à Mayence [219]; il ne le fit pas seulement pour le mettre au courant ou pour se recommander à sa sympathie, il lui demanda formellement son avis sur un point particulier. Dans son *Augenspiegel* il avait reproduit son avis allemand de 1510; il y avait ajouté en latin des explications tendant à prouver qu'il avait pu insister sur la conservation de certains livres juifs, tout en restant bon catholique. Il avait terminé par la réfutation de quelques reproches calomnieux de Pfefferkorn. Dans sa lettre à Wimpheling il lui pose une question qu'il le prie de communiquer aussi aux autres savants de l'Alsace; au nom de leur vieille amitié, il veut savoir de Brant comme jurisconsulte, de Wimpheling comme théologien, ainsi que de tous les érudits de la contrée, si la procédure qu'à Mayence on suit à son égard n'est pas frappée de nullité, par la raison que ses accusateurs détachent, pour le faire condamner, une partie de son livre, en négligeant les déclarations qui servaient à l'expliquer. Cette réponse, Reuchlin l'attendit en vain; on n'en trouve aucune trace. Si Brant ou Wimpheling lui avaient écrit, il n'aurait pas manqué de se prévaloir de l'opinion d'hommes aussi universellement estimés; mais parmi les nombreux documents qui se rapportent à la querelle, il n'en est pas un qui mentionne un avis de nos humanistes. Wimpheling ne fut pas insensible aux persécutions qu'avait à subir son ami. Dans un de ses traités il fait, en passant, une allusion à son procès; dans un autre passage il le met à côté de Gerson, de Jean de Wesel, etc., qui

216 *Epitome rerum germ.*, f° 33.

217 *Epistola ad Suevos*, f° a, 3.

218 Reuchlin à Vigilius, 26 sept. 1500. *Epp. ill. vir. ad Reuchlinum*, Lib. 1, f° g, 4.

219 J. H. Majus, *Vita Reuchlini*. Francf. 1687, p. 390 et suiv. Majus, professeur au gymnase de Durlach, était un descendant de Jacques Meier, neveu de Wimpheling; il paraît que Jacques avait hérité d'une partie des papiers de son oncle; l'auteur de la *Vie de Reuchlin* dit que la lettre qu'il publie *ad parentem meum pervenerat*.

Digitized by Google

avaient eu à souffrir pour la vérité [220]; mais il ne fit pas plus. Les défenseurs de Reuchlin avaient espéré qu'il se joindrait à eux [221]. Il garda le silence, évidemmont parce qu'il ne s'agissait plus seulement de combattre quelques abus, mais de se prononcer pour une cause dont il entrevoyait peut-être la portée. Ce qui le retint, ce ne fut pas la crainte de s'attirer un redoublement de haine de la part des dominicains — il était accoutumé aux haines des moines — ce fut la crainte de se voir mêlé aux humanistes plus jeunes, à ces poètes séculiers qui commençaient à se grouper autour de Reuchlin, et dont il se méfiait tant. Aussi l'auteur d'une des *Epistolæ obscurorum virorum* n'a-t-il pas eu tort de dire qu'il n'a été qu'un *demi-reuchliniste* [222].

Au commencement de 1513, pendant un séjour à Schlestadt, où il préparait une édition de quelques commentaires bibliques de Drutmar, il fut invité par Balthasar Gerhard, commandeur de la maison de Saint-Jean à Strasbourg, à y faire des leçons de théologie; il s'excusa par son âge et par ses devoirs envers sa ville natale, où il s'occupait en ce moment de l'institution d'une prébende qui permît à un prêtre de résider auprès de l'église. Il recommanda au commandeur, soit Paul Phrygius, „théologien instruit et honnête", soit maître Henri Rinck, qui, après avoir fait ses études à Paris, était venu à Strasbourg en 1512 [223]. Avant de s'établir à Schlestadt même, il passa encore le reste de 1513 et l'année suivante tout entière à Strasbourg. Là il était entouré de la considération des amis des lettres, auxquels sa présence donnait chaque fois une impulsion nouvelle. Il présida la fête par laquelle en août 1514 la Société littéraire célébra le passage d'Érasme. Le 1er septembre il adressa à ce dernier, au nom des membres, une lettre de salutation, à laquelle

220 Dans la *Pragmaticæ sanctionis medulla* (*Amœnit. frib.*, p. 502), parlant des moines mendiants toujours prêts à intenter des procès à ceux qui leur déplaisent, il ajoute: « *ad quas (lites) eos pronos Capnion expertus est*». — Lettre à Prüss, 1513. *Amœnit. frib.*, p. 336.

221 *Epistolæ obscurorum virorum*, p. 279.

222 L. c., p. 285. — Bœcking, *Supplem.*, P 2, p. 762, pense qu'au lieu de *medius Reuchlinista*, W. aurait été mieux qualifié de *medius Reuchlinus*. En effet, dans un certain sens, W. était un demi-Reuchlin, mais l'expression de l'auteur de la lettre n'en reste pas moins exacte.

223 Lettre du 23 avril 1513. *Druthmari Expositio*. Ind. bibl. 87.

Digitized by Google

l'illustre savant répondit de la manière la plus flatteuse pour les Strasbourgeois[224].

En mai 1515, Wimpheling était de nouveau *in eremo*, dans la Forêt-Noire; c'est là qu'à la demande de l'archevêque de Mayence il écrivit une réfutation des arguments qu'Énée Silvius avait produits jadis contre les *Gravamina* de la nation germanique[225]. Dans cette même année il eut une sorte de satisfaction. Parmi le clergé de Strasbourg il y avait des hommes qui par leur conduite déshonoraient le sacerdoce; le cumul des bénéfices était pratiqué sur une grande échelle; tous les chapitres comptaient dans leur sein des membres étrangers qui ne résidaient pas dans la ville; des chanoines se promenaient avec des femmes parées, dit Wimpheling, comme des princesses, ou séduisaient des jeunes filles de parents honnêtes. Dans une lettre écrite à Sébastien Brant, le 21 mars 1513, il accusait même le vicaire *in spiritualibus* de l'évêque d'entretenir une concubine dont il avait des enfants; enfin les moines de plusieurs couvents s'étaient fait la plus mauvaise réputation; le magistrat avait dû intervenir pour empêcher des scandales publics. Le 6 juillet 1515 l'évêque Guillaume publia un mandement qui, s'il ne fut rédigé sous l'inspiration directe de Wimpheling, atteste au moins que ses plaintes n'étaient pas restées sans effet sur le prélat. Celui-ci, pour ramener les prêtres de son diocèse à la décence, leur défend entre autres de porter des habits laïques et des armes, de se livrer au jeu, de fréquenter les tavernes; il leur ordonna de renvoyer leurs concubines dans un délai de quinze jours; ceux qui sont absents de leurs paroisses doivent y rentrer dans le même délai, sous peine d'excommunication et d'une amende de 3 marcs d'argent; il leur interdit de se faire remplacer par des étrangers qui n'auraient pas été examinés d'abord par lui ou par son vicaire général. Les résultats de ces prescriptions paraissent avoir été peu considérables; l'évêque dut les rappeler quelques années plus tard, à deux reprises différentes[226].

224 Les 2 lettres de W. et d'Érasme furent aussitôt publiées, 6 feuillets in-4, s. l. et a.; Schürer les ajouta ensuite à son éd. du traité d'Érasme *De duplici copia verborum et rerum*, 1514, Ind. bibl. 90; elles sont réimpr. aussi dans les *Amœnit. frib.*, p. 88.

225 Ind. bibl. 45.

226 Placard imprimé, 6 juillet 1515; deux autres pareils, 19 févr. et 12 août 1524.

Wimpheling, malgré son désir de passer le reste de sa vie dans la solitude, se vit obligé par ses infirmités de se retirer, vers la fin de 1515, à Schlestadt auprès de sa sœur Madeleine, qui pour la seconde fois était devenue veuve[227]. Il était chapelain de l'autel de Saint-Antoine et de Sainte-Catherine dans l'église paroissiale[228]. Cette église avait possédé quelques autres chapellenies, toutes fondées par des laïques; dans les derniers temps elles avaient été conférées

[227] Il est à Schlestadt le 30 nov. 1515; V. une lettre de la prieure du couvent de Silo. Arch. de Strash. — Le 15 janvier 1516 il écrit à Érasme, *Amœnit. frib.*, p. 478: *Ego sane ulcerum plenissimus podagram incidi, quæ si non errasset, pauperem enim obruit quæ morbus divitum esse fertur, iampridem me Basilea vidisset... Sed proh dolor, neque equitare nec domum egredi possum, tantis doloribus dies atque noctes afficior.* Ses ennemis prétendaient qu'il souffrait des suites d'une autre maladie. *Soliloquium ad d. Augustinum*, f° a, 3. Lui-même attribuait sa goutte à la diversité des vins dont il faisait usage; Sapidus dit dans une épigramme qu'il lui adressa:

Vina refers diversa tibi peperisse podagram,
Hanc simul invitum te retinere domi.... Epigrammata, f° b, 2. —

Madeleine Wimpheling avait épousé en premières noces Jacques Spiegel. Celui-ci mourut vers 1492, laissant un fils, Jacques, qui devint un des secrétaires impériaux. Madeleine se remaria avec Jean Meier; c'est ainsi, et non Jean Mai, qu'il est appelé dans une note ms. en tête d'un exemplaire de Bapt. Mantuanus, *De calamitatibus rerum* (Paris, Jean Petit, in-4°, s. d. Bibl. munic. de Strash.): *Jacobi Wympheling de Sletstat, qui dedit Johanni Meier filio Johannis Meier et Magdalenæ Wympheling* 1509. Le fils de Meier, qui naquit quand Jacques Spiegel avait 19 ans, prit le nom latin de Maius, que gardèrent aussi ses descendants. Sur le conseil de Wimpheling, Jacques se chargea de l'éducation de son jeune frère, qui vers 1520 fut également nommé secrétaire impérial; il obtint plusieurs bénéfices et mourut le 15 juillet 1536. Jacques Spiegel et Sapidus publièrent à l'occasion de sa mort un petit écrit de deux feuillets in-4°, contenant une courte notice biographique, une épitaphe et deux *carmina*. — Le père de Jacques Spiegel avait eu un frère, habitant Marmoutier et sachant le latin; vers 1504 il avait adressé une harangue au cardinal Raymond. Son fils, Jean, après avoir suivi sous Hofmann l'école de Schlestadt, étudia à Heidelberg en même temps que Jacques; il fut un des interlocuteurs des *Philippicæ*. En 1507 il était vicaire de l'église de Constance; le 1er juillet de cette année W. lui écrivit pour l'engager à ne plus lire les poètes et à traduire quelques épîtres de Campanus où celui-ci taxe les Allemands de barbarie, ainsi qu'un discours qu'il avait prononcé à Ratisbonne sur la guerre contre les Turcs. Ces traductions devaient être dédiées au chevalier d'Aynwil, *hofmeister* de l'évêque de Constance, pour lui montrer ce que les étrangers reprochaient aux Allemands et ce qu'ils attendaient d'eux. Jean Spiegel les a-t-il faites? En 1508 Jean Adelphus lui dédia son éd. du traité du *Soleil* par Marcile Ficin, insérée dans la *Margarita facetiarum*. — Nicolas Wimpheling, neveu de l'humaniste, fut immatriculé à Fribourg en 1506; il fit quelques distiques contre Murner pour la *Defensio Germaniæ*, et fut un des jeunes gens pour lesquels son oncle publia en 1507 le traité de S. Basile *De legendis antiquorum libris*.

[228] *Liber vitæ* de l'église de Schlestadt.

comme bénéfices à des prêtres étrangers qui, pourvus ailleurs de prébendes plus riches, en avaient négligé le service et les avaient laissé dépérir, comme trop peu lucratives pour valoir la peine d'être administrées. Wimpheling convint avec le magistrat de Schlestadt de demander qu'elles fussent réunies en une seule, et que celle-ci fût confiée à un ecclésiastique s'engageant à résider dans la ville. L'évêque de Strasbourg y donna son assentiment, mais à la cour de Rome on souleva des difficultés, qui ne purent être aplanies que par l'intervention de Maximilien. Ce fut Wimpheling lui-même qui obtint ce petit bénéfice [229]. En son nom et en celui de sa sœur, il fit don à la bibliothèque du presbytère paroissial, établie au moins depuis 1462, d'un manuscrit de sermons latins qui provenait de la succession du curé Ulric Wimpheling, de Soultz [230]. A Schlestadt il ne tarda pas à devenir le personnage le plus influent; bien qu'il ne fût que simple chapelain, ce fut à lui, et non au curé, que les frères Georges et Albert de Rathsamhausen recommandèrent le sculpteur d'images, maître Sixte, qui désirait faire un tableau pour un des autels de l'église paroissiale [231]. Wimpheling réunit quelques jeunes gens pour former une société littéraire comme celle qui existait à Strasbourg. Entouré de disciples respectueux et jouissant de la considération générale, il se consolait de ses tribulations. Mais son entrain n'était plus le même qu'autrefois; il s'apercevait avec dépit que la génération nouvelle s'émancipait de plus en plus; ces poètes païens, qui lui inspiraient tant d'horreur, on les publiait à Strasbourg l'un après l'autre; que n'a-t-il pas dû éprouver en voyant paraître par exemple les Héroïdes d'Ovide et les Satires de Juvénal [232] !

Cependant ses disciples, tout en pensant différemment que lui, lui

229 Lettre de W. à Balth. Gerhard, 29 avril 1513. Ind. bibl. 88. — *Amœnit frib.*, p. 457-532. — Jacques Spiegel à W., 9 avril 1515, Augsbourg. Copie. — Dans la dédicace du *Formicarius* de Nider, décembre 1516, Ind. bibl. 93, W. se qualifie *ex Selestadio minimus capellanus.*

230 Ce volume est conservé à la bibl. de Schlestadt. Sur le premier feuillet est écrit : *Liber iste pertinet Jac. Wympheling de Sletstat licentiato et ejus coheredibus Ulrici quondam Wympheling rectoris ecclesiæ in Sulz prope Molsheim. Datus est ad bybliothecam curie parochialis opidi Sletstat anno 1517.*

231 Lettre du 27 octobre 1517. Archives de Schlestadt.

232 Les *Métamorphoses d'Ovide* furent imprimées à Strasb. en 1515 et 1519, les *Tristia* en 1515 et 1520, les épîtres *ex Ponto* en 1515, les *Héroïdes* en 1518 et 1520, Juvénal en 1518.

restèrent fidèles. En automne 1515 parut le premier recueil des *Epistolæ obscurorum virorum*; en 1517 il fut complété par un second. Ce fut sans doute cette publication qui inspira aux amis du vieux maître la pensée d'écrire en son honneur quelques lettres pareilles. De même que Reuchlin, il avait été victime de l'ignorance et du fanatisme des moines; de même que lui, il fallait le défendre en livrant ses adversaires à la risée du monde. Ils reprirent l'affaire du capuchon de saint Augustin; imitant le style des lettres des hommes obscurs, ils composèrent quelques pièces qui furent ajoutées pour la première fois à la deuxième édition de la seconde partie du recueil[233]. L'une surtout, adressée à Ortwin Gratius, par un certain Jean de Schweinfurt, raconte d'une façon très-plaisante les démêlés de Wimpheling avec les augustins; il y est parlé entre autres de l'ouvrage du frère Paul Lang : „Le latin de ce livre est presque aussi bon que celui du Doctrinal, il surpasse celui de Cicéron; je me réjouis de tout mon cœur, dit le prétendu correspondant de Gratius, de trouver tant de latinité chez les moines". Comme le volumineux traité de Lang ne fut pas imprimé, j'ignore si l'auteur de la lettre l'avait vu, mais il avait pris connaissance peut-être chez Sébastien Brant de l'épître et des poèmes que le frère avait adressés à ce dernier après le supplice des dominicains de Berne; on n'a qu'à voir ces élucubrations, pour se convaincre que le persiflage au sujet du latin était mérité. L'auteur rapporte encore qu'ayant eu le courage de dire en face à l'un des disciples de Wimpheling que son maître avait eu tort d'écrire contre les religieux, puisque ceux-ci se distinguaient autant par leur science que par leur sainteté et que l'Église n'avait pas de soutiens plus solides, cet audacieux lui répondit : „Je distingue trois espèces de moines : les saints et les utiles, ceux-là sont au ciel; ceux qui ne sont ni utiles ni inutiles, ce sont ceux qu'on voit peints dans les églises; ceux enfin qui vivent parmi nous et qui ne sont ni utiles ni saints, car ils n'ont pas moins de vices que les laïques, ils ne recherchent que l'argent et les belles femmes."

Cette lettre, qu'il faut lire en latin, est datée de *la ville impériale de Schnersheim*. Schnersheim est un village du Kochersberg, non loin de Strasbourg. Les paysans de cette contrée avaient à cette

233 *Epistolæ obsc. vir.*, p. 284 et suiv.

époque la réputation d'une grossièreté qui était devenue proverbiale[234]; mais ils n'étaient pas seulement grossiers, ils étaient très-caustiques et prompts à la riposte. C'est pour cette raison sans doute que l'auteur de la pièce a voulu passer pour l'avoir écrite à Schnersheim; elle doit être rapportée à la fin de 1516 ou au commencement de 1517; on y mentionne comme disciples de Wimpheling la plupart de ceux qui, en 1514 et dans les années suivantes, ont fait partie des sociétés littéraires de Strasbourg ou de Schlestadt, entre autres Jean Sapidus. Je suis très-porté à croire que ce dernier pourrait bien être l'auteur; il avait assez de verve et l'esprit assez mordant pour composer de ces satires; il existe de lui quelques épigrammes contre les moines, qu'il publia en 1520, et qui révèlent la même tendance que la lettre du soi-disant Jean de Schweinfurt[235]. Une autre lettre à Gratius, attribuée à un maître Barthole Kutz, également sur Wimpheling et Paul Lang, est datée de la Robertsau près de Strasbourg.

Vers la fin de 1515, l'évêque Christophe de Bâle invita Wimpheling à passer quelque temps chez lui; il lui envoya même une mule et un domestique; la goutte et la peur des Bâlois l'empêchèrent de faire le voyage. Sa méfiance à l'égard des Suisses était toujours la même; dans une lettre à Érasme, écrite en 1516, il se lamente de son silence et de celui de Béatus Rhénanus et d'Œcolampade; il demande s'ils sont morts ou si parmi ces Bâlois *féroces*, que dans une

234 Ils ne se saluaient qu'avec des jurements : *Bisz got wilkomen in des Teufels Namen, das dich der Ritt schütt, als am Kochersberg die Bauern einander empfahen in den Wirtzheusern.* Geiler, *Sünden des Munds*, f° 39. V. aussi Murner, *Narrenbeschwörung*, f° y, 1. — Encore aujourd'hui nous disons de quelqu'un qui a la langue bien acérée : *er ist zu Schnersheim auf der Schleifmühl gewesen.* Cette locution peut être très-ancienne; dès le moyen âge il y a eu dans quelques-uns de nos villages des moulins à aiguiser. — En 1526 parut un pamphlet : *Beclagung Tütscher Nation. Gedruckt zu Schnerszheym an dem Kochersberg in dem jar* M.D.XXVI. 14 feuillets in-4°. C'est, sous la forme d'un commentaire de quelques passages de Jérémie, un manifeste très-véhément contre la cour de Rome. Les plaintes au sujet des courtisans, des cumulards, etc., rappellent celles de Wimpheling, mais en même temps l'auteur se déclare pour Luther. L'extrême grossièreté de certaines expressions justifie le choix du village du Kochersberg comme lieu d'impression. — Sur les mœurs des paysans de cette contrée v. aussi B. Hertzog, lib. 3, p. 20.

235 *Cucullus; de pube habita pro capillis divæ Catharinæ; de monacho quodam; in quandam monacham justiciariam; de divite sacrifico moriente; de metamorphosi monachi et amicæ ejus.* Dans *Sapidi epigrammata. Selest., Laz. Schürer*, 1520, 4°. Ces pièces sont reproduites dans *Pasquilli extatici... cum Marphorio colloquium.* S. l. et a. (1543).

lettre antérieure il avait appelés *Basiliscenses*, ils avaient appris l'inhumanité[236]. Erasme lui répondit : „ Nous vivons, nous nous portons bien, nous t'aimons, et si tu peux venir chez nous, nous attendons ton arrivée "[237]. En 1518 l'évêque de Bâle lui-même réitéra son invitation ; il désirait qu'il vînt se fixer auprès de lui pour le reste de ses jours. Sans ses craintes il aurait peut-être accepté. Dans l'espoir d'apaiser les Bâlois, qu'il croyait ses ennemis, et qui probablement ne pensaient plus à ses anciennes invectives, il composa un discours à Maximilien sur les mœurs des Suisses, non pour les attaquer, dit-il, mais pour persuader à cette nation de rester en paix avec l'Empire, afin que les chrétiens unis entre eux puissent entreprendre enfin la guerre contre les Turcs. Il offrit le manuscrit à Frobénius et aux Amerbach, mais il ne paraît pas avoir été imprimé[238]. Il est à présumer qu'il eût été moins remarquable qu'un autre que Wimpheling composa vers cette époque et qu'il eut le courage de publier. C'est une prière qu'il fait adresser au Christ par le peuple des campagnes, opprimé, pressuré, réduit à la misère au profit du clergé et des nobles[239]. Il n'y mit pas son nom, mais dans la dédicace à trois

236 *Vivine adhuc an vita functi sunt, at inter martiales et feroces inhumanitatem contraxerunt?* 15 janvier 1516. *Erasmi opp.*, T. 3, P. 2, col. 1550. — W. à Brant, 28 janv. 1504. Autogr.

237 3 février 1517. *Amœn. frib.*, p. 478. — W. se plaignait à cette époque de Henri Glaréanus, on ne sait trop pourquoi, peut-être parce que le jeune savant avait fait à Bâle des sorties trop vives contre les théologiens qu'il appelait des sophistes. Béatus Rhénanus écrivit à Erasme : *Glareanus... Wimphelingum nuper lacessentem, magno animo et vere christiano, contempsit.* 24 avril 1517. *Erasmi opp.*, T. 3, P. 2, col. 1605.

238 *Oratiuncula ad Cæsarem de moribus Helvetiorum.* W. à Brunon et Basile Amerbach et à Jean Frobénius, 11 mai 1518. Autogr.

239 *Oratio vulgi ad deum.* Ind. bibl. 38. La dédicace est adressée à Georges, Samson et Albert de Rathsamhausen zum Stein, fils du chevalier Jérothée qui était mort vers 1506 et qui avait habité à Schlestadt un hôtel près du couvent des franciscains ; c'est dans l'église de ce couvent qu'en 1506 ses trois fils fondèrent un anniversaire pour le salut de son âme. L'auteur du discours leur recommande *municipium patriæ meæ*, c'est-à-dire Schlestadt ; il ne se donne pas d'autre qualification que *Jacobus con. v.*, ce qui ne peut signifier que *concivis vester*. Il dit que bien des fois, soit en naviguant sur le Rhin ou sur le Mein, soit en s'arrêtant dans des auberges de village, il a entendu les plaintes qu'il va exposer ; cela se rapporte au séjour de Wimpheling à Spire et à ses voyages à Worms, à Mayence, etc. L'auteur dit que Henri de Bavière, prévôt de Strasbourg et d'Aix-la-Chapelle, est *in me liberalissimus ;* or, en juin 1516 W. a demeuré à Strasb. dans l'hôtel de Henri et lui a dédié une de ses publications. *Amœnit. frib.*, p. 460. L'auteur renvoie, pour plus de renseignements, les trois frères

frères de Rathsamhausen, qui habitaient Schlestadt, et dont l'un, Albert, avait été au nombre de ses défenseurs dans la querelle avec Murner, il se désigna assez clairement pour qu'en Alsace du moins il fût impossible de ne pas le reconnaître. Il dédia le traité aux trois frères parce que, dit-il, ils traitaient leurs pauvres gens, leur *plebecula*, avec humanité, et parce qu'il espérait que leur exemple serait suivi par les alliés de leur famille, les Landsberg et les Mülnheim. C'est écrit avec une tristesse poignante et une vivacité singulière, comme un prélude de l'exposé des griefs des paysans, quand quelques années plus tard ils se soulevèrent contre les seigneurs et les prélats. Le tableau que fait Wimpheling de l'état des populations rurales, tel que pendant ses voyages il avait appris à le connaître de la bouche même des paysans, laisse une impression d'autant plus douloureuse que, loin de les appeler aux armes, il les représente suppliant le Christ de leur donner assez de résignation pour supporter sans murmurer leur malheureux sort.

C'est dans cette disposition d'esprit qu'il fut surpris par les premières nouvelles de la réformation de Luther. Au lieu d'effrayer le vieillard, elles semblèrent lui annoncer la prochaine réalisation de ses vœux les plus chers ; lui, qui avait si souvent dénoncé les abus, ne pouvait qu'applaudir à un mouvement dont il attendait la restauration morale de l'Église. Quand il vit avec quelle unanimité les États allemands, à la diète d'Augsbourg de 1518, opposèrent au légat pontifical les griefs de la nation, et avec quelle vigueur les évêques eux-mêmes en demandèrent le redressement, il put croire que le moment ne serait pas éloigné où s'achèverait une des œuvres auxquelles il avait consacré sa vie. L'architecte strasbourgeois Daniel Specklin, qui au seizième siècle recueillit deux volumes de notes manuscrites sur l'histoire de notre ville, mais qui aimait à se

à Jacques Sturm, secrétaire du prévôt; on sait que Jacques Sturm a été le disciple préféré de W. Enfin, il y a dans le traité des phrases qui se retrouvent presque mot à mot dans le *Soliloquium ad divum Augustinum*. Pour fixer la date il faut observer que W. qualifie Henri de prévôt de la cathédrale, tandis qu'en 1516 il ne lui avait donné que le titre de chanoine. Par une lettre de Matthias Schürer à Érasme, 21 juillet 1517, *Erasmi opera*, T. 3, col. 1619, on apprend que Henri était prévôt dans ce même mois de juillet et qu'il venait d'envoyer Jacques Sturm pour affaires à Aix-la-Chapelle. C'est donc en 1517 ou au plus tard en 1518, que je crois devoir placer l'*Oratio vulgi*. (Dans l'Ind. bibl. elle est mise par erreur à l'année 1513.)

donner des licences et à représenter les choses selon sa fantaisie, parlait d'une lettre que lors de cette diète l'empereur aurait adressée à Wimpheling pour réclamer son avis sur l'affaire de Luther; il ajoutait une réponse qu'il est impossible que Wimpheling ait écrite; Specklin lui prêtait des opinions sur le pape et sur la politique à suivre à son égard que, malgré son ardeur à exposer les *Gravamina*, il ne pouvait pas avoir énoncées. On ne saurait contester absolument le fait même de cette correspondance, mais si la lettre de Wimpheling a existé, Specklin ne la donnait pas littéralement; selon sa coutume, il y avait mis du sien[240].

Peu après, Wimpheling commença à se troubler et à hésiter. Un partisan zélé de la réformation, peut-être un de ses anciens disciples, lui reprocha de la tiédeur et se railla de lui en disant que quelque esprit l'avait enlevé pour le soustraire aux luttes[241].

Le 19 février 1520 il écrivit à Érasme une courte lettre, où il se plaint de ce que lui font souffrir ceux auxquels il a toujours voulu du bien: „C'est là la rémunération que donne ce monde; j'en suis las, j'espère que bientôt le Seigneur, me délivrant de ces tempêtes, me conduira au port du repos[242]." Cependant il ne voulait pas encore

[240] Selon Specklin, W. aurait répondu que, le pape ne voulant pas faire la Réforme, l'empereur devait la faire; Luther n'attaquait pas les personnes, mais des doctrines qui scandalisaient les hommes pieux; le clergé fera de l'opposition, les moines élèveront des clameurs, on demandera que l'empereur fasse son devoir de patron et défenseur de l'Église; il n'aura qu'à déclarer qu'il ne se mêle pas des choses spirituelles; il agira même prudemment en laissant faire pendant quelque temps; Luther ne cédera pas plus que le pape; le moment viendra où les évêques eux-mêmes réclameront la Réforme; c'est alors que l'empereur devra s'en occuper. Rœhrich, *Geschichte der Reformation im Elsass*, T. I, p. 394, a publié cette lettre comme authentique; elle ne l'est pas plus que les paroles que, toujours d'après Specklin, W. aurait prononcées après la publication des thèses de Luther: *Ich hab erlebt was ich oft gesagt, es mus brechen, denn man keinen Gott im Himmel fürchtet noch glaubt. Alles war auf Rom gericht. Jetz hör ich die Engel einmal das Gloria in excelsis singen und dasz Christus unser Erlöser ist. O Herr, nun lasz deinen Diener in Frieden fahren.* Pour peu que l'on connaisse W., on ne peut guère admettre qu'il se soit exprimé en de pareils termes; et pour peu qu'on ait manié les *Collectanea* de Specklin, on sait combien de ses assertions n'auraient pu être acceptées que sous bénéfice d'inventaire.

[241] *Paucos abhinc menses in hostili cum id genus hominis cuiusdam conflictu, satis iniquo marte Wimphelingio dimicatum est, subductum enim aiunt numine quopiam perinde ac Aeneam illum homericum.* Otmar Luscinus à Jean de Botzheim, 1er mars 1521; dédicace des *Progymnasmata græcæ literaturæ*. Ind. bibl. 285.

[242] Burscher, *Spicilegium*. nº XX, p. XVIII. — *Et Wimphelingus portum suum*

désespérer. Quand au commencement de 1520 son neveu Jacques Spiegel vint à Schlestadt pour y passer le carême, il assista avec lui à une réunion de la société littéraire, où l'on s'entretint des bonnes lettres et de leurs promoteurs, et parmi ceux-ci on nomma, outre Érasme et Zasius, Luther, Mélanchthon, Capiton [243]. Ce fut pendant ce séjour que Spiegel, pensant qu'il serait opportun de publier les travaux que son oncle avait faits jadis sur la pragmatique sanction et sur les *Gravamina*, insista pour qu'ils fussent imprimés.

Comme Maximilien, auquel ils avaient été destinés, était mort, Wimpheling aurait voulu les brûler, mais Spiegel et Lazare Schürer lui représentèrent que la publication serait un hommage rendu à la mémoire de l'empereur défunt et peut-être pour le nouveau prince un stimulant pour l'engager à poursuivre le même but [244]. La *Medulla pragmaticæ sanctionis* parut alors en mille exemplaires dès le mois de mai suivant chez Schürer; les *Gravamina* sortirent de la même presse et sans aucun doute à la même époque [245]. Au mois de septembre de cette même année Wimpheling écrivit à l'évêque de Bâle, pour lui dédier une édition qu'il faisait à Schlestadt de la lettre d'Érasme à l'archevêque Albert de Mayence sur la cause luthérienne. Il supplia Christophe d'Utenheim de se joindre aux prélats d'Allemagne et de Suisse pour agir auprès de Léon X, afin qu'il ne permît point qu'un docteur „aussi évangélique, aussi chrétien que Luther" fût réduit au silence. Luther peut s'être trompé, dit Wimpheling, mais il est

spectat, ut scribit. Érasme à Voltz. *Opp.*, T. 3, P. 1, col. 536; la date 1519 que cette lettre a dans les éditions doit être changée en 1520; on voit qu'Érasme fait allusion à ce que W. lui écrit le 19 février de cette année.

243 Lettre adressée à Jacques Villinger, au nom de la Société littéraire de Schlestadt. 1er mai 1520. *Amœnit. frib.*, p. 533.

244 Jacques Spiegel, dédicace de la *Pragm. sanct. medulla*, et la note à la fin du traité. *Amœnit. frib.*, p. 479.

245 *Pragm. sanct. medulla.* Ind. bibl. 46. Le traité se compose de quelques indications sommaires des parties de la Pragmatique qui pourraient être adoptées pour l'Allemagne. Spiegel y ajouta un chapitre *de actionibus et astuciis quorundam curtisanorum*, que W. avait écrit postérieurement à la *Medulla*, il y mentionne la querelle de Reuchlin. La brochure est dédiée par Spiegel à Maximilien de Bergen, seigneur de Sewenberg, commissaire impérial en Allemagne. — *Gravamina.* Ind. bibl. 47. — La *Medulla*, avec quelques variantes tirées d'une copie faite par Zasius, et les *Gravamina* sont réimpr. dans les *Amœnit. frib.*, p. 479 et suiv. Ils passèrent, plus ou moins changés, dans divers recueils historiques; mais il ne faut pas oublier qu'ils n'ont jamais eu de caractère officiel, ils sont restés à l'état de projet.

prêt à se laisser instruire par des hommes qui ne sont ni flatteurs ni ambitieux [246]. Quand il vit le mouvement prendre des proportions plus vastes, quand il s'aperçut qu'en attaquant aussi les dogmes et le culte, il dépassait le but auquel il aurait voulu qu'il s'arrêtât, il refusa de le suivre davantage [247]. Beaucoup de ses disciples les plus chers se laissèrent entraîner par l'esprit nouveau; ce fut un profond chagrin pour lui. Plusieurs des anciens membres de la société littéraire de Schlestadt, Martin Butzer, Paul Phrygius, Paul Voltz, Jean Sapidus, se déclarèrent pour la Réforme. Lazare Schürer commençait à imprimer des traités de Luther. Sapidus notamment parlait avec une liberté qui effrayait Wimpheling au point, qu'il le menaça un instant de le déférer aux inquisiteurs [248]. Apprenant qu'à Strasbourg on prêchait contre le culte de la Vierge, il adressa à Capiton une lettre indignée : „Les grands docteurs qui ont défendu ce culte, n'ont-ils donc plus aucune autorité pour toi? et que diraient tes anciens professeurs, s'ils vivaient encore? ta conscience ne te fera-t-elle pas de reproche, quand les laïques, excités par vos déclamations, se soulèveront contre le clergé et les moines?“ [249] Ce qui l'affligea le plus, ce fut la nouvelle attitude de Jacques Sturm, qui avait été pour lui le plus aimé de ses disciples; il le trouva „infecté du venin wicleffite“ et essaya de l'en guérir par une lettre; Sturm lui répondit : „Si je suis hérétique, c'est à vous que je le dois“ [250]. Wimpheling ne songeait pas que ses continuelles plaintes sur les abus avaient dû laisser une vive impression dans des esprits plus jeunes. Et pourtant, sans que nous en connaissions la cause, il fut accusé de nouveau devant le nonce du pape et même devant la cour de Rome; il voulait publier un traité pour se défendre et pour exhorter le peuple à respecter les magistrats, les prêtres et les couvents; l'*ammeister* de Strasbourg, Conrad de Duntzenheim, qu'il en avertit, lui conseilla de garder le silence. Pour honorer le savant, notre sénat

246 Ind. bibl. 97.

247 *Non potest Wimphelingius pati ut quisquam contra ceremonias loquatur.* Béatus Rhénanus à Zwingle, 10 janv. 1520, chez Hottinger, *Historia eccles.. Novi Test. Sæc. XVI.* Zurich 1655, T. 16. p. 566.

248 L. c.

249 6 sept. 1523. *Amœnit. frib.*, p. 544. L'original de cette lettre est à la bibl. de Munich.

250 W. à Sixte Hermann, 11 nov. 1524. Copie.

lui envoya une gratification de 12 florins[251]. Son dernier écrit publié fut une lettre à Luther et à Zwingle, qu'en 1524 il mit en tête d'un traité de Jérôme Emser sur la messe; il prie les deux réformateurs de ne pas s'irriter en lisant ces pages, mais de les examiner avec attention et de ne pas mépriser les anciennes bonnes cérémonies[252]. Il était si agité qu'il écrivit des lettres nombreuses, pour avertir à la fois les catholiques et les réformateurs; il s'adressa au prieur des chartreux de Fribourg, au doyen du grand-chapitre de Strasbourg, à l'évêque de Bâle, aux facultés de théologie de Fribourg et de Heidelberg, à Butzer, à Hédion, à Capiton. Du côté catholique personne ne lui répondit: „Ils me méprisent, écrit-il à Sixte Hermann, ils me méprisent à cause de mon âge, moi qui jadis étais tant vénéré.“ Le seul dont il reçût une réponse fut Butzer; il la qualifia d'invective et aurait voulu qu'on l'imprimât sous ce titre: *Invectiva Buceri ad Jac. Wimphelingum cum ejus responso, cum aliis ejusdem epistolis ad Capitonem et Hedionem et alios schismaticos Argentinenses;* on devait y joindre sa lettre à Luther et à Zwingle, qui avait paru avec le traité d'Emser[253]. Cette publication n'eut pas lieu; peut-être ne faut-il pas le regretter.

En 1527 parut un pamphlet, dans le style des *Epistolæ obscurorum virorum*, et rempli d'anecdotes scandaleuses; il était dirigé principalement contre Jean Romanus Wonnecker, professeur de médecine à Bâle, et pendant le semestre d'hiver de 1522 à 1523, recteur de l'université. Wonnecker, jadis un des approbateurs du traité de Wimpheling *De integritate*, avait affiché des thèses contre Luther; à cause de la véhémence de son opposition contre la Réforme, il fut destitué par le magistrat. L'auteur du pamphlet le fit précéder d'une dédicace à Wimpheling; oubliant les services que le vieillard avait rendus, il se railla de lui en l'appelant *Jacobus Rymphelingius sacræ theologiæ licentiatus vel ut audio magisternostrandus*, et en le louant de s'être converti enfin et de résister aux luthériens; il lui recommanda de faire imprimer le libelle à Schlestadt même[254]. Wimpho-

251 W. à Conrad de Duntzenheim, 29 juin 1523. Autogr.

252 Ind. bibl. 98.

253 V. la lettre citée note 250.

254 *Commentum seu lectura cuiusdam Theologorum minimi, quam collegit et comportavit super unam Seraphicam Intimationem doctoris Joannis Romani Vuonneck Recto-*

ling ne répondit pas à cette agression peu noble. Érasme l'exhorta à ne plus se laisser tourmenter „par le tumulte du siècle“ [255]. Quand on connaît son caractère, on peut douter qu'il ait suivi ce conseil plus facile à donner qu'à suivre; mais au moins il ne se mêla plus aux querelles.

En 1525 il fut témoin de la tentative qu'on fit à Schlestadt même d'introduire la Réforme, et des concessions auxquelles se vit obligé le magistrat; on peut se figurer de quel œil il a dû voir ces faits. Il ne respira de nouveau que quand, après la sanglante victoire remportée sur les paysans, au mois de mai, près de Châtenois, les prédications luthériennes furent interdites et les anciennes cérémonies rétablies [256].

Il mourut le 17 novembre 1528, âgé de 78 ans et quelques mois. Dans plusieurs de ses traités il avait inséré une courte invocation, qu'il disait avoir été sa prière journalière: „Seigneur, plein de miséricorde, fais-moi grâce, à moi qui ne suis qu'un pauvre pécheur; mon désir est d'unir les chrétiens, de faire avancer l'étude des saintes lettres, et de voir donner à la jeunesse une bonne éducation“ [257]. Il avait exprimé par ces mots toutes les tendances de sa vie. Ses deux neveux, Jacques Spiegel et Jacques Meier, lui érigèrent dans l'église de Schlestadt une table de marbre, avec une inscription [258] sur-

ris Basiliensis, multum valens ad proficiendum contra Hæreticos. S. l. et a. 24 feuillets in-4°. Au f° A, 1: *Præstantissimo viro domino Jacobo Rymphelingio Schletstatensis. theologiæ licentiato, vel ut audio magisternostrando. Salutem dico ego magister Bernhardus Vuartenbuch de Pomerania.* Cette dédicace est datée de Greifswalde, 15 janv. 1523. Un extrait de ce pamphlet fut ajouté à l'édition des *Epistolæ obscur. vir.* qui parut en 1556, s. l., in-8°. La suscription est: *Pro nunc volumus in fine certificare studiosos de commento seu lectura multum valde subtili, viri cuiusdam spectabilis magistri nostri Schluntz in universitate Erfurdensi, quam compilavit super hoc egregium opus.* (*Epp. obsc. vir.*, p. 317 et suiv.). Dans l'original, f° F, 2, il est parlé d'une *cerevisia Erfurtiensis quæ appellatur Schluntz.* Bœcking ne paraît pas avoir connu l'origine du fragment ajouté aux *Epistolæ.* V aussi *Amœn. frib.*, p. 543.

255 25 nov. 1524. *Erasmi opp.*, T. 3, P. 1, col. 827.

256 *Wimphelingus ex bipede iam tripes revixit, postquam cæremoniæ priores restauratæ sunt.* Paul Voltz à Érasme, 5 sept. 1525. Burscher, *Spicilegium*, n° XXIII, p. IX.

257 A la fin de ses *Castigationes locorum in canticis*, etc. Ind. bibl. 39; *Diatriba de proba puer. instit.*, f° 15. — En allemand chez Hédion, *Auserlesene Chronik*, f° 702.

258 *Deo opt. max. Jacobo Wimphelingio theologo, qui iuventutem ad meliora studia, sacerdotes ad vitam sanctiorem, ad optimas leges et instituta respublicas edictis etiam monumentis invitare, exhortari, revocare nunquam cessavit, Jac. Spiegel ac Joan. Maius fratres Cæs. Aug. secretarii avunculo b. m. munus extremum persolverunt. Vixit annos*

montée d'un médaillon de l'empereur Maximilien. Une épitaphe plus détaillée lui fut consacrée par Béatus Rhénanus[259].

LXXVIII. m. III. d. XXI. Ob. XVII kl. dec. MDXXVIII. Riegger, *Amœnit. frib.*, p. 166, donne une gravure de ce monument; il a été détruit lors de la Révolution.

[259] *Amœnit. frib.*, p. 166. — Une épitaphe latine en vers élégiaques par J Cornarius, et une grecque, dont l'auteur se nomme *Sutoschedios*, se trouvent à la fin du *Dialogus ciceronianus* d'Érasme, faisant suite aux *Colloquia* de ce dernier, Bâle, Frobénius, 1529. — La sœur de W. lui survécut de quatre ans. Elle mourut le 15 août 1532 et fut déposée dans le même tombeau; ses deux fils lui érigèrent une inscription commémorative. — La bibl. de Schlestadt possède un portrait à l'huile, d'une valeur médiocre, au bas duquel est écrit en caractères allemands du XVIIe siècle : *Jacob Wimpheling;* au dos sont les mots : *Ehrlen pinxit Argent.* C'est un homme en robe noire, tenant une plume et ayant devant lui un encrier et un livre. Le personnage ressemble à celui qui représente W. sur la gravure qui orne la *Defensio Germaniæ* et qui est reproduite dans les *Amœnit. frib.*, p. 215; la tête est inclinée du même côté, la chevelure est presque identique, le vêtement seul est différent, et sur la gravure W. n'écrit pas, il s'entretient avec ses disciples. On peut croire que la peinture est une composition faite d'après la gravure; sur cette dernière le visage est plus expressif.

Digitized by Google

II.

L'ŒUVRE DE WIMPHELING

En retraçant la biographie de Wimpheling, j'ai parlé de celles de ses œuvres qui sont dans un rapport immédiat avec les circonstances de sa vie; j'ai essayé en même temps d'indiquer le caractère général de son activité littéraire, ainsi que le but qu'il s'était proposé d'atteindre; mais on ne le connaîtrait qu'imparfaitement, et on n'aurait qu'une idée superficielle du rôle qu'il a joué, si l'on n'examinait pas ses productions de plus près, au point de vue surtout de ses opinions sur les diverses matières qu'il a traitées. Il a exercé son influence moins par la forme et le style de ses écrits que par les principes dont il s'était fait le propagateur. Pressé de mettre ces principes en circulation, il s'est efforcé d'écrire un latin plus ou moins facile à comprendre; la question d'art a été la moindre de ses préoccupations; il ne s'est pas même donné la peine de classer ses idées d'après un ordre logique; dans plusieurs de ses opuscules, il passe d'un point à un autre sans qu'on s'aperçoive d'une liaison nécessaire; ce sont des recueils de conseils dont chacun peut avoir sa valeur pour lui-même, mais qui plus d'une fois semblent absolument incohérents. Il a fait peu de livres; la majeure partie de son *bagage* littéraire ne se compose que de préfaces, de lettres, de discours, de poésies, de brochures; il s'est occupé des sujets les plus variés, de questions religieuses et ecclésiastiques, de morale, d'éducation, de grammaire, d'histoire, de politique; médiocrement original, comme la plupart de ses contemporains, il a réuni sur toutes ces matières une foule d'extraits, de maximes, de témoignages d'écrivains appartenant à des époques diverses et d'un mérite très-inégal; il est moins auteur que

Digitized by Google

compilateur. Cependant sur chacune de ses pages on retrouve une pensée dominante, celle de préparer une génération plus honnête, plus instruite, plus digne de l'Église et du pays; c'est cette pensée qui l'inspire quand il veut ramener le clergé à une discipline plus austère, quand il combat les abus, quand il demande pour la jeunesse laïque une meilleure éducation et une instruction plus substantielle, quand il tâche de réveiller chez les princes et les magistrats le sentiment de leurs devoirs envers les peuples, et chez ceux-ci l'amour de la patrie et le respect des lois. Il n'a pas suivi cette direction sans hésiter parfois; il est sous l'empire de préjugés qui ne lui permettent pas toujours de démêler ce qui est vrai, et il cède à des passions qui l'empêchent d'être juste; tout en désirant le progrès, il est trop enraciné dans le passé pour que l'avenir qu'il entrevoit ne lui cause pas de trouble, et pourtant il est un de ceux qui ont le plus contribué à rendre cet avenir possible.

Pour nous rendre compte de ses intentions, des moyens qu'il a employés pour les réaliser, des erreurs qui lui sont propres et des services qu'il a rendus, il conviendra de le considérer successivement comme homme d'Église et théologien, comme pédagogue et humaniste, comme publiciste et historien.

CHAPITRE PREMIER.

Wimpheling homme d'Église et théologien.

§ 1. *Le catholicisme de Wimpheling et ses plaintes au sujet des abus.*

Jusqu'à la fin de sa vie Wimpheling appartient de cœur et d'âme à son Église; il n'y a pas de catholique plus dévoué que lui; Rome est, à ses yeux, la mère de la chrétienté; du salut du pape dépend celui de l'Église universelle; c'est au pape que, d'après la volonté divine, est confié le pouvoir sur la terre et au ciel, son glaive à deux tranchants atteint jusqu'aux extrémités du monde. La grandeur de sa puissance est inexprimable; Phébus, dans sa course du levant au couchant, ne voit rien qui lui soit supérieur[1]. Dans cette conviction Wimpheling, pendant qu'il était prédicateur à Spire, recommandait dans ses sermons et dans le confessionnal toutes les indulgences publiées par les papes; plus tard, en écrivant à Jules II pour implorer sa protection contre ses adversaires, il rappela ce fait comme preuve de son dévouement[2]. Cependant il n'était pas autant que son ami Sébastien Brant partisan de la monarchie pontificale absolue. Il professait les principes de Gerson, ceux qui avaient prévalu aux grands conciles du quinzième siècle; quand le général des dominicains Thomas de Vio publia en 1511, contre le concile assemblé à Pise, un traité pour soutenir le système ultramontain dans le sens le plus exagéré, il vit dans cette manifestation une atteinte à la liberté ecclé-

[1] *Oratio querulosa contra invasores sacerdotum. Amœnitat. friburg.*, p. 394. — *Expurgatio contra Fr. Schatzer*, f° 2. — *Carmen ad Leonem X. Amœnit. frib.*, p. 427.

[2] *Expurg. contra F. Schatzer*, l. c. — Trithémius, *Catal. ill. vir.*, f° 66, cite de W. une *Oratio ad Cardinalem Raymundum nuntium indulgentiarum;* nous ne connaissons pas ce discours, pas plus que celui *ad Cardinalem Tornacensem*, mentionné au même endroit. Comme chez Trithémius l'*Oratio contra invasores sacerdotum* est indiquée immédiatement avant ces deux discours, Bernhard Hertzog, dans sa liste des œuvres de W., *Elsässische Chronik*, lib. 7, p 34, confond les trois en un : *Pro immunitate ecclesiæ ad Cardinalem Tornacensem nuntium indulgentiarum.*

Digitized by Google

siastique, un symptôme de décadence[3]. Pour lui, l'Église est principalement représentée par les évêques, dont celui de Rome est le premier; comme successeur de saint Pierre, il a la position et le pouvoir les plus éminents, mais en matière de dogme il ne peut rien sans la hiérarchie épiscopale. Au-dessous de l'épiscopat, le ministère le plus utile et le plus noble est celui que remplit le clergé séculier, dont Wimpheling prend la défense dans les termes les plus chaleureux; peu d'écrivains de son temps ont plaidé avec plus d'ardeur pour les priviléges et les immunités des clercs. Deux de ses écrits de l'année 1493 sont spécialement destinés à cette cause[4]. Dans le désordre général sous Frédéric III, beaucoup de seigneurs avaient pris l'habitude d'opprimer et de voler les prêtres; comme après la mort du vieil empereur ces violences ne cessaient point, Wimpheling se plaignit de ceux qui persécutaient, non des sarrasins, des blasphémateurs, des bandits, mais d'innocents serviteurs de Dieu; il rappelle combien jadis, même dans les temps païens, le sacerdoce avait été respecté, et combien, depuis la translation de l'empire aux Germains, les souverains s'étaient honorés en soutenant le clergé, en le dotant de biens, en défendant ses libertés. Maintenant au contraire des brigands pillent les propriétés des églises et des couvents; ils sont pires que des voleurs ordinaires, qui au moins se cachent pour surprendre les passants sans que ceux-ci s'en doutent; ils attaquent les prêtres et les moines en plein jour, sur les grands chemins, dans les rues, sur les marchés des villes, les emmènent captifs dans leurs châteaux-forts, les soumettent à des tourments pour leur arracher des rançons. Les Allemands, dit-il, ont inventé deux „nobles choses", les *bombardes* et l'imprimerie; aujourd'hui ils ont inventé un nouveau genre de torture pour forcer les prêtres à leur livrer leur argent. „Est-ce là une gloire pour la nation allemande, une preuve de son génie"[5]? Est-ce

[3] W. à Brant, 15 août 1512. Copie. — Le traité de Thomas de Vio est son *Tractatus de comparatione auctoritatis papæ et concilii*, publié entre autres par Roccaberti, *Biblioth. maxima pontificia*. Rome 1689, f°, T. 19, p. 443 et suiv. — W. dit : *Thomas de Vio, vere devius;* il suppose ironiquement qu'il a voulu flatter le pape afin de devenir cardinal et d'obtenir la béatification des quatre dominicains de Berne comme martyrs.

[4] *Oratio querulosa etc.* — *Immunitatis... defensio.* Ind. bibl 3. 4. — W. reproduit les idées développées dans l'*Oratio* dans une lettre à Frédéric de Dalburg, 31 mars 1492. *Amœnit. frib., addenda ad* p. 313.

[5] *Nunc vero novum tormenti genus inventum est, quo sacerdotum genitalia compri-*

pour tolérer ces horreurs que les princes ont reçu leur pouvoir? „Prenez garde, s'écrie-t-il, le même esprit peut un jour se tourner contre vous-mêmes! Nous autres *Teutons*, nous avons, selon le proverbe, la coutume de ne délibérer qu'après les faits; donnez tort à ce dicton populaire, prenez des mesures de précaution, votre sûreté et celle de vos sujets l'exigent." Mais les princes, selon Wimpheling, négligent eux-mêmes leurs devoirs; oubliant l'exemple de leurs ancêtres, non-seulement ils laissent impunis les crimes contre le clergé, mais ils lui imposent des taxes, ils s'emparent des dîmes; „notre honneur s'est tourné en opprobre, notre vertu en vice." Il s'adresse à la piété de Maximilien pour qu'il arrête le mal; il demande l'intervention d'Alexandre VI; lui qui est armé du double glaive, est le dernier espoir du clergé. „Parmi tous les mortels il n'y a pas de plus malheureux que les prêtres chrétiens." Les laïques prétendent que ces derniers sont trop riches, qu'ils mènent une vie dissolue, qu'ils ne remplissent pas leur ministère, qu'il faut les ramener aux mœurs des temps apostoliques où, sans trésors et sans priviléges, ils ont été de vrais serviteurs de Christ. Wimpheling, qui, quand il écrivit cela, connaissait les maux intérieurs dont souffrait l'Église, ne se met pas ici en contradiction avec lui-même; il prend la défense de l'institution sacerdotale, telle qu'elle s'était établie depuis des siècles, contre la violence et la rapacité des rudes seigneurs de son époque. Il est persuadé que ce que le clergé possède, il le possède à titre légitime; pas plus qu'il n'est permis aux pauvres de piller les riches, sous le prétexte qu'eux-mêmes n'ont rien, il n'est permis aux seigneurs de dépouiller les prêtres sous le prétexte que ceux-ci ont une fortune trop grande. Quant à l'immoralité qu'on reprochait au clergé, il ne la niait pas, mais il demandait où étaient les justes en ce monde? et faut-il détruire le bon grain en même temps que la zizanie? Le prêtre a son juge, qui est Dieu.

Ces idées, Wimpheling les reproduisit assez souvent dans la suite; chaque fois qu'il parle des abus, il exprime la crainte que les laïques, scandalisés, ne finissent par ne plus respecter les immunités des

mantur, nec ullo pacto iis succurri possit nisi cum pecuniis... Hæccine est gloria Germanorum? Hoccine ingenii nostratium laudabile inventum? Hiccine illorum magnus honos, qui cum obstare possint, tolerant? Oratio querulosa, Amœnit. frib, p. 388. W. inventa pour les auteurs de ce méfait le terme *testipremi*.

prêtres. Ses opinions sur l'inviolabilité de ces derniers sont donc à considérer comme faisant partie de ce qu'on peut appeler son système de politique ecclésiastique.

Défenseur des privilèges et des biens du clergé, il ne l'est pas moins de la foi catholique comme seule condition du salut. Il a partagé toute la haine de ses contemporains pour les Juifs. Il n'avait pas tout à fait tort sans doute quand il qualifiait ceux-ci d'usuriers et qu'il les accusait d'exploiter surtout les paysans [6]; on sait qu'en effet à cette époque beaucoup de Juifs se vengeaient de cette façon du mépris du peuple. Mais Wimpheling les appelle sans aucune exception „des impies perfides"; il fait l'éloge du magistrat de Strasbourg qui les avait expulsés [7]; dans les statuts synodaux de Bâle il réunit d'anciennes dispositions qu'on avait prises contre eux au moyen âge: défense aux chrétiens d'entrer comme domestiques au service d'Israélites, défense d'employer des médecins de cette religion, défense pour les Juifs eux-mêmes de se montrer en public sans le costume qui devait les distinguer, menace d'excommunication pour les magistrats qui ne veilleraient pas à l'exécution de ces mesures. Il applaudit même à l'opinion de son ami le jurisconsulte Zasius, qui avait démontré dans un petit traité que, selon le droit, on peut enlever aux Juifs leurs enfants pour les baptiser contrairement à la volonté des parents; si les arguments de Zasius étaient adoptés, dit-il, on pourrait espérer que bientôt les Juifs seraient *supprimés* [8]. Il désirait également la suppression des Turcs; cependant leur fantôme ne le hantait pas autant qu'il poursuivait Brant. La *perfidie* des Hussites revient fréquemment dans ses écrits; il la déplorait surtout parce que cette nation belliqueuse aurait pu fournir un précieux contingent contre les Turcs. Il félicitait les Strasbourgeois d'avoir condamné au feu, en 1458, un hérétique nommé Frédéric Reiser; selon lui, ce malheureux n'aurait été brûlé que pour avoir nié l'authenticité de la donation de Constantin [9]; si c'eût été là une hérésie, il aurait fallu

[6] *Agatharchia*, f° b, 3. — *Replica ad Aeneam Silvium. Amœnit. frib.*, p. 453.

[7] *Germania*, f° g, 2. — *De annunciatione angelica*, à la suite de la *Germania*, f° g, 5.

[8] Zasius, *Quæstiones de parvulis Judæorum baptizandis*. Ind. bibl. 77. Zasius avait entremêlé son traité de citations tirées du droit; sur l'observation de W. qu'elles nuisaient à l'*élégance* de la démonstration, il les rejeta en marge.

[9] *Germania*, f° f, 3.

brûler aussi le savant romain Laurent Valla, qui a démontré que la donation était apocryphe; Wimpheling semble avoir ignoré que Reiser avait professé quelques doctrines vaudoises et hussites; le reproche qu'il lui fait prouve que, d'après sa conviction, il ne fallait pas beaucoup pour être livré à l'inquisition; il suffisait de contester certaines prétentions, fondées ou non, du siége apostolique.

Nous connaissons déjà Wimpheling comme adorateur enthousiaste de la Vierge et comme partisan de l'immaculée conception; dans son poème *De triplici candore beatæ Virginis* il défend ce dogme, comme Brant, non par des arguments, mais par des assertions pieuses, par les besoins de sa dévotion. Dans la lettre qu'en 1494 il adressa au frère Wigand Wirt, il découvrit le fond de sa pensée : l'immaculée conception, dit-il, est une de ces questions où il ne faut ni recourir aux syllogismes scolastiques ni prendre l'Écriture sainte à la lettre; rien n'est plus propre à répandre le venin hussite que l'intelligence littérale de la Bible; s'il a été permis „à nos ancêtres de *modérer* la vérité évangélique" dans le rite de la communion, en privant les laïques du calice, il nous sera permis aussi à nous de compléter la doctrine sur la Vierge; d'ailleurs le concile de Bâle a prononcé, et un individu n'est pas supérieur à un concile. Wimpheling, pour qui ce dogme était plutôt une affaire de sentiment et de tradition que de raisonnement, publia pour en faire l'apologie un traité écrit vers 1380 par Henri de Hesse, professeur de théologie à l'université de Vienne; comme les dominicains en appelaient aussi à saint Bernard, qui n'admettait pas l'immaculée conception, Henri de Hesse, à force de subtilités, avait interprété ce docteur de manière à lui faire dire l'inverse de ce qu'il avait dit; pour justifier ce tour de force, il s'était fondé sur le principe que l'Écriture affirmait beaucoup de choses dont Dieu avait décidé de faire arriver le contraire. En 1516 Wimpheling fit de ce traité une nouvelle édition, dans l'espoir fort problématique qu'il servirait à réconcilier les thomistes et les scotistes [10].

[10] *Heinricus de Hassia contra disceptationes... fratrum mendicantium*, etc. Ind. bibl. 91. W. publia ce traité d'après un ms. que lui avaient fourni les chanoines réguliers de Trultenhausen; il le dédia à Henri de Bavière, chanoine du grand-chapitre, 25 juin 1516 *ex curia tua Argentoracensi;* il y ajouta une *peroratio ad lectorem* et une lettre à Werner de Bæreufels, 1er juillet 1516, qu'il mit aussi à la fin de son édition du *Formicarius* de Nider, Ind. bibl. 93.

Digitized by Google

Il est plus fort quand il combat les abus; c'est là qu'il est sur son vrai terrain. Les abus le blessaient dans sa conscience morale; ils répugnaient à la haute idée qu'il se faisait du sacerdoce. Son indignation lui fait trouver par moments des paroles éloquentes, et lors même que dans certains cas il trahit aussi de la rancune personnelle, elle n'ôte rien à la valeur de ses énergiques protestations. Celles-ci ont d'autant plus de poids qu'elles viennent d'un homme plus fidèle à son Église; il les corrobore, du reste, par des faits auxquels il ne serait pas difficile d'en ajouter d'autres. La peinture qu'il fait de la vie monacale et cléricale de son temps n'est pas imaginaire, elle est confirmée par de nombreux témoignages et documents contemporains.

Depuis près de trois siècles il existait un antagonisme profond entre les moines mendiants et les prêtres séculiers; les premiers avaient des priviléges dont se plaignaient les autres; ils attiraient les fidèles par une plus grande indulgence dans le confessionnal, par des prédications plus populaires, par le prix moins élevé qu'ils se faisaient payer pour certains actes, en particulier pour les enterrements. Aussi les églises paroissiales étaient-elles abandonnées et les curés diminués dans leurs revenus. En peu de villes il y avait eu à ce sujet des conflits plus fréquents et plus graves que dans la nôtre; ils duraient encore à l'époque de Wimpheling. Celui-ci, qui appartenait lui-même au clergé séculier, prit sa défense avec un zèle passionné. En 1502 il reçut de Rome un traité d'un Hessois, Wigand Trébellius, sur la concorde entre les curés et les moines; il le publia, espérant, comme il le dit dans la dédicace à l'évêque de Bâle, qu'il pourra contribuer à éteindre les haines réciproques[11]. En 1507 il fit paraître, dans une intention polémique bien manifeste, l'épître que saint Bonaventure avait écrite jadis aux religieux de Saint-François, pour leur rappeler leurs devoirs envers les évêques et envers les recteurs des églises[12]. Depuis longtemps ces exhortations de l'illustre général des franciscains étaient oubliées; Wimpheling, qui, au moment où il les publia de nouveau, n'attendait plus guère qu'elles

[11] *Concordia curatorum et fratrum mendicantium.* Ind. bibl. 64. Dédié à l'évêque Christophe de Bâle, 13 févr. 1503, Strasb.

[12] *Bonaventura ad fratres mendicantes.* Ind. bibl. 75.

fussent mieux écoutées qu'auparavant, voulut montrer au moins que les moines se mettaient en opposition avec les plus autorisés de leurs propres docteurs. Un d'entre eux ayant prétendu dans un traité que les mendiants étaient adjoints aux curés pour suppléer à leur ignorance, Wimpheling lui adressa cette apostrophe[13]: „Dis-moi, bon frère, d'où vient donc aux mendiants leur science? serait-ce du lieu qu'ils habitent, ou est-elle cachée dans leur capuchon? Si elle vient du lieu, pourquoi les mulets, les chevaux, les ânes que vous entretenez dans les écuries de vos couvents, ne deviennent-ils pas des orateurs et des dialecticiens? si elle sort du capuchon, l'étoffe dont celui-ci est fait serait plus précieuse que la soie et la pourpre." Ce sont les moines au contraire qui ont le privilége de l'ignorance, tandis que „les plus grands, les plus profonds théologiens ont tous été séculiers *et nulla unquam cuculla induti*" : assertion erronée, que Wimpheling, qui faisait si grand cas de Bonaventure par exemple, aurait pu éviter.

Quand il apprit qu'à Schlestadt les franciscains continuaient d'exciter les fidèles contre le curé, il les réprimanda très-vivement[14]: „Prenez garde, leur écrivit-il, si le peuple se détourne de ses prêtres, vous serez responsables des calamités qui pourront s'ensuivre, on ne voudra plus payer les dîmes, on n'apportera d'autres offrandes que de mauvais petits cierges, on différera la confession jusqu'à la fin de la vie, en temps de peste on fuira les malades, les maris se dégoûteront de leurs femmes, les sujets se révolteront contre leurs supérieurs. Ne traitez pas les curés en ennemis; ils sont obligés de visiter même les pestiférés et de leur donner les sacrements, tandis que vous n'y êtes tenus par aucune règle." On ne sait pas trop si toutes les calamités que Wimpheling prévoit dans ce passage auraient été la suite nécessaire de l'empiétement des moines sur les droits du clergé séculier; j'ai cru devoir en faire mention, pour montrer jusqu'où il allait dans son emportement.

[13] *Defensio pro Gersone*, f° b, 3. Wimpheling désigne l'écrit qu'il réfute par *Supplementum celifodinæ* et nous apprend que l'auteur était un moine. J'ignore de quel ouvrage il s'agit. *Celifodina* m'a fait songer à la *Himlisch Fundtgrub*, écrite en 1490 par le moine augustin Jean de Valtz; mais ce traité, souvent imprimé, ne contient que des méditations pieuses sur la Passion, et n'a pas de supplément.

[14] *Soliloquium ad d. Augustinum*, f° b, 3.

L'hostilité des frères mendiants contre les curés n'est pas le seul reproche qu'il leur fait. Il les accuse de mépriser la science, de séduire le peuple par des fraudes, de mener une vie scandaleuse. Ils ne savent pas prononcer trois mots de latin sans faire des fautes; ils présentent aux évêques pour la consécration des *ânes;* ces ânes seront assez savants pour prêcher que le chemin du ciel est large et facile, que pour être absous il suffit d'éprouver „un peu de déplaisir" d'avoir péché, que leurs indulgences sont plus efficaces et leurs saints des patrons plus sûrs que tous les autres. Ils n'observent eux-mêmes aucun des préceptes de Dieu, ils ne savent prôner que les effets du rosaire et de certains jeûnes, ils inventent journellement de nouveaux piéges pour y prendre les âmes pieuses, ils exaltent sainte Anne au point d'obscurcir l'honneur de sa fille, ils décorent les images de leurs saints, les entourent de cierges et les vénèrent plus que l'Eucharistie; ils engagent leurs dévots à déposer aux pieds de ces images de l'argent, de la cire, du lin, du chanvre, de la ferraille, du linge, de telle sorte „qu'au milieu de tous ces objets le saint ressemble à un fripier, *altgewender*, *gremper*, et que la chapelle est changée en marché aux guenilles, *gimpelmarkt.*" Ils parcourent les campagnes en vendant de fausses reliques, bonnes contre tous les maux, contre la foudre, la grêle, le feu, l'inondation, les maladies des hommes et des bêtes. Au lieu d'en appeler aux Écritures canoniques, ils s'appuient sur des apocryphes; dans leurs églises ils jouent des scènes de controverse; lors des grandes fêtes, ils chargent quelque laïque d'interrompre le prédicateur en s'écriant : Tu as menti, gros moine, sur quoi le peuple éclate de rire, „comme hélas, dit Wimpheling, je l'ai entendu de mes propres oreilles." Et pourquoi toutes ces profanations? elles n'ont d'autre but que de soutirer de l'argent aux fidèles. L'avarice est le plus puissant mobile des moines. Quand ils visitent des malades, c'est pour leur extorquer des legs en faveur des couvents; quel est le religieux qui, lorsqu'on lui offre pour sa maison une rente ou un bien, le refuse en répondant : Nous en avons assez, nous sommes contents, Dieu a suffisamment pourvu à nos besoins; distribuez vos aumônes aux indigents, aux veuves, aux orphelins, aux lépreux, aux étudiants pauvres, donnez-les aux hôpitaux, portez-les dans les chaumières ou confiez-les aux magis-

trats? Aucun moine mendiant, selon Wimpholing, ne tiendra jamais ce langage [15].

Ce n'est pas tout; Wimpheling connaissait des couvents où l'on introduisait des femmes, où on se livrait à la danse, où l'on jouait aux dés ou aux quilles; pendant les offices, le frère organiste faisait entendre des airs mondains. Wimpheling plaignait les novices d'être exposés à de pareils exemples; ces jeunes gens, „qui n'avaient d'autre nourriture que du pain noir et des harengs, voyaient les *reverendi patres* se gorger de volailles ou de poissons délicats", ils les voyaient s'adonner à des plaisirs qu'ils condamnaient chez les laïques, et quand eux-mêmes s'en procuraient à leur tour, les supérieurs fermaient les yeux. Le frère gardien d'un couvent de franciscains dit un jour: Il faut laisser à la jeunesse un peu de liberté; Wimpholing lui répondit: „Comment, ce qui est défendu dans les *bourses* des universités, vous le tolérez dans les monastères? Vos élèves, quand ils seront devenus prêtres, scandaliseront les laïques, les éloigneront du culte et les habitueront à s'excuser de leurs propres vices par ceux des moines. A quel opprobre est réduite la religion du Christ! est-ce ainsi qu'on travaille au salut du peuple? sont-ce là des exemples de vertu? et l'on prétend former des hommes destinés à réédifier l'Église qu'on accuse les prêtres séculiers de ruiner! O bienheureux saint Augustin, si tu revenais sur la terre, que dirais-tu en voyant cette corruption" [16]!

Le vrai religieux n'est pas celui qui se fait raser la tête, qui porte un capuchon et qui, après avoir fait vœu de pauvreté et de continence, se laisse entraîner aux péchés d'avarice et de luxure; c'est celui qui aime Dieu, qui observe ses préceptes, qui, cherchant à éviter les vices, s'attache de plus en plus intimement au Christ crucifié pour nous. C'est là le vrai sens du mot *religion*, et cette religion n'appartient pas exclusivement aux ordres monastiques, elle peut et doit être celle de tous les chrétiens, y compris les laïques. Wimpheling, toutefois, n'est pas un ennemi du monachisme en général; il respectait les ordres *honnêtes*, il faisait l'éloge surtout des franciscains de la stricte observance, qui s'étaient soumis à une réforme; il

[15] L. c. — *Apologia pro republ. christ.*, cap. 20. — *Diatriba de proba puerorum institutione*, cap. 11. — A Henri de Bavière, chanoine à Strasb. *Amœnit. frib.*, p. 461.

[16] *Solil. ad d. Aug.*, f° 2. 4

recommandait leurs couvents, il prenait leur défense quand les non-réformés les accusaient de pécher comme eux en ayant la précaution de pécher en secret. Wimpheling n'ignorait pas les tentations auxquelles la vie claustrale peut exposer ceux qui n'en ont pas la vocation; c'est pourquoi il pressait les jeunes gens de ne pas se décider trop vite; il leur conseillait même, si leurs parents voulaient les forcer d'entrer dans un ordre, de quitter la maison paternelle plutôt que de se laisser enfermer, malgré eux, dans un couvent; déjà les maîtres d'école devaient prévenir leurs élèves que la profession de moine a des dangers auxquels il est trop facile de succomber [17].

Wimpheling poursuit avec la même vigueur ceux qu'il appelle *curtisani*; ces courtisans étaient des clercs qui avaient étudié moins de théologie que de droit canonique, qui n'étaient entrés dans le sacerdoce que pour s'enrichir, qui assiégeaient la cour de Rome pour se procurer, moyennant de l'argent ou par des intrigues, des grâces expectatives ou d'autres lettres de provision, et qui, non contents d'un seul bénéfice, cherchaient à en cumuler plusieurs : canonicats, abbayes, chapellenies, simples cures de village, tout était bon à prendre; ces hommes, d'après Wimpheling, ne remplissaient nulle part des fonctions effectives, mais touchaient partout des revenus; beaucoup d'entre eux continuaient de séjourner à Rome, faisant administrer leurs prébendes par des procureurs et soigner leurs charges par des vicaires; ou quand les statuts de quelque chapitre les obligeaient à faire au moins une résidence d'un an, ils restaient un an, puis s'en allaient ailleurs pour recommencer le même train. Wimpheling n'a pas de termes assez forts pour flétrir cet abus, qui est constaté par de nombreux faits de son époque; les hommes même les plus honorables ne se faisaient pas scrupule de posséder plusieurs bénéfices dans des villes différentes; il y en avait qui étaient à la fois évêques en Allemagne et en Italie. Les uns, écrivit-il un jour à Thomas Wolf, achètent les prébendes ouvertement, d'autres se les procurent par des moyens détournés, en comblant de flatteries les collateurs laïques, en les invitant à des repas, en faisant des cadeaux à leurs femmes, en caressant leurs enfants, persuadés qu'en agissant

[17] *De integritate, passim.* — *Diatriba*, cap. 10. — Dédicace à Jacques Sturm et à Jean Eck du traité d'Albert-le-Grand *De solo adhærendo deo*, 1507. Ind. bibl. 75.

ainsi ils ne commettent pas de simonie [18]. Il se plaint de cet état des choses principalement parce que les paroisses étaient abandonnées à des mercenaires, parce que les intérêts du peuple étaient sacrifiés à la cupidité de quelques-uns, et que, par une conséquence fatale, le clergé était de plus en plus méprisé. Quand il dépeint les vicaires auxquels certains prêtres, habitant une ville et jouissant en même temps de cures de campagne, confiaient les soins spirituels de ces dernières, il s'exprime avec une telle véhémence qu'on pourrait croire qu'il exagère si, pour l'Alsace du moins, ses plaintes n'étaient pas confirmées par des mandements épiscopaux. „Vous voyez, dit-il, cet homme qui n'a jamais appris autre chose que les premiers rudiments du latin, qui comme écolier a couru pendant cinq ou six ans de village en village pour mendier son pain, qui ensuite est devenu, soit sacristain de quelque église, soit aide d'un précepteur, soit vendeur de reliques ou d'images de saints, soit cuisinier ou palefrenier, chanteur, oiseleur, chasseur, histrion, bouffon, collecteur de rentes ou porteur de messages honteux d'un prélat ou d'un noble, cet homme qui n'a fréquenté aucune université, qui n'est qu'un vagabond ne pouvant certifier d'aucune étude, d'aucune vertu: c'est un homme de cette espèce que l'on charge de paître les brebis du Seigneur." „Ces *barbares* viennent chez nous principalement de la Souabe; c'est notre vin qui les attire; sachant eux-mêmes qu'ils sont ignorants et incapables, ils se contentent de peu, pourvu qu'ils aient une maison pour y entretenir une femme; s'ils exigeaient davantage, ils craindraient d'être renvoyés par leurs patrons." Wimpheling répète souvent qu'en présence de pareils faits il ne faut pas s'étonner que des jeunes gens bien doués, mais dépourvus de fortune, hésitent à se vouer au ministère ecclésiastique; si les cures et les prébendes fondées jadis par la libéralité de laïques pieux, ne sont données qu'à des *courtisans*, à quoi sert-il de faire des études qui n'aboutissent à rien?

La cupidité des clercs, disait-il, est une des plaies les plus dangereuses de l'Église. Il accusait le clergé de ne faire aucun acte autrement que pour de l'argent. Le mercredi des Cendres de l'année 1510 il assista au culte dans l'église du Saint-Esprit à Heidelberg;

[18] Th. Wolf, *In Psalmum domine quis habitabit etc.* Ind. bibl. 219; f° D, 1.

quand il vit le doyen mettre de la cendre sur la tête des bourgeois, des nobles, des étudiants, il improvisa ce vers :

Dona sacerdotum sal, cinis, unda, cruces;

il l'envoya à Sébastien Brant pour qu'il le fît précéder d'un hexamètre, afin que *joci causa* ce fût un distique. Brant écrivit au-dessus :

Ut vulgi nummis altaria sacra redundent [19].

Ce n'était pas là de l'irrévérence, c'était l'expression de la douleur qu'éprouvaient des hommes graves et bons catholiques en voyant que tout était devenu vénal comme une marchandise. „Si Jésus-Christ revenait, prêchant la pauvreté et châtiant l'avarice, je ne doute pas, dit Wimpheling, qu'il ne fût crucifié de nouveau“ [20]. Pour recommander le devoir de se contenter d'un seul bénéfice, il écrivit un traité *De frugalitate*, qui ne paraît pas avoir été publié [21]; en 1507 il fit imprimer un opuscule de l'évêque Guillaume de Paris, *De collationibus et pluralitate ecclesiasticorum beneficiorum*, où ce prélat demandait que les charges ne fussent données ni à des ignorants ni à des hommes de mauvaises mœurs, et où il signalait les dangers du cumul pour l'Église et pour ceux mêmes qui en profitaient [22]. En 1511 il dédia à l'évêque Guillaume de Strasbourg un opuscule qu'il avait trouvé dans la bibliothèque de Heidelberg, et dont l'auteur était le chapelain Henri de Haguenau [23]; il y est parlé de la vie des évêques, car, suivant Wimpheling, ceux-ci avaient besoin, autant que les autres prêtres, qu'on leur rappelât leurs devoirs. Un éloge qu'il fit de celui de Bâle montre ce qu'il pensait de beaucoup

[19] W. à Brant, 13 févr. 1510. Copie. Brant fit d'après ce distique une épigramme allemande.

[20] *Apologia pro republ. christ., passim.* — *De actionibus et astuciis quorundam curtisanorum. Amœnit. frib.*, p. 499. — A Jacques Other, 15 déc. 1507. O. c., p. 76.

[21] *...De quo latius opusculo nostro de frugalitate, propicio deo, summis scripturi. Catal. episcop. Argent.*, p. 42. — *Librum... quem de frugalitate contra prebendosos conscripsit.* Ringmann à Phil. d'Oberstein. *Amœnit. frib.*, p. 295; le même ajouta à la 2e édition du *De integritate*, 1506, un *carmen* où il dit : *Videbis mox frugalitatis librum.* — *... In libro de frugalitate quem avunculus conscripsit et ego... in lucem editurus sum.* Jacques Spiegel à Pierre de Motta, 1514. *Amœnit. frib.*, p. 417.

[22] Ind. bibl. 75.

[23] Ib. 83.

d'autres; il félicite Christophe d'Utenheim de ne pas ressembler à ces prélats qui, pendant qu'ils sont en vie, n'aiment que les armes ou qui s'entourent de jeunes gens bien peignés, se délectent à voir danser les jeunes filles, méprisent les clercs honnêtes et les théologiens instruits, négligent les saintes lettres, les synodes, la prédication, l'inspection des diocèses, la cure d'âmes, les cantiques, la collation des ordres; et pourtant, ajoute-t-il, après leur mort on sculpte sur leurs monuments la mitre, le bâton pastoral et la Bible, dont ils n'ont jamais fait usage[24].

Dans un de ses écrits antérieurs il avait dit que si le pape et les évêques n'abolissaient pas l'abus du cumul, les magistrats devraient faire une loi interdisant à tout clerc de posséder deux bénéfices dans la même ville[25]. L'archevêque de Mayence ayant obtenu de Rome cette défense pour son diocèse, Wimpheling voulut que Brant décidât le magistrat de Strasbourg à faire des démarches pour se procurer un statut analogue; on pourra s'adresser dans ce but au prélat mayençais, ainsi qu'à l'évêque Matthieu Schinner de Sion, qui connaissait Strasbourg et qui venait d'être nommé cardinal; en lui offrant un cadeau, un cheval par exemple, on le déterminera peut-être à s'intéresser à cette cause. Il apprit aussi que le prévôt de Saint-Thomas, Jean Burkart, se faisait fort de se faire délivrer, „pour la modique somme de cent florins d'or", une bulle déclarant incompatibles les prébendes des diverses églises de notre cité[26]. J'ignore si le magistrat s'est occupé de cette affaire.

Wimpheling revient à toutes ses plaintes dans son exposé général des griefs de la nation germanique. Avant de parler de ces griefs, il faut signaler un dernier abus, qu'il a combattu jusqu'à la fin de sa vie depuis le jour où il s'était converti, savoir le commerce illicite avec les femmes. Dans la plupart de ses écrits il s'élève contre le scandale du concubinage; il adresse à ce sujet les exhortations les plus pressantes aux jeunes gens confiés à sa direction et en général aux étudiants des universités : plutôt ne pas se consacrer au sacerdoce que d'y entrer avec l'intention de pécher. Selon lui, le concu-

[24] Dédicace du traité *De concordia curatorum*, etc., 13 février 1503. *Amœnit. frib.*, p. 220.

[25] *Apologia pro republ. christ.*, cap. 44.

[26] W. à Brant, 1510. Copie.

binage était pratiqué ouvertement : „La postérité, dit-il, ne le croira pas, nos prêtres entretiennent dans leurs maisons des femmes, les couvrent de beaux habits et de parures, les mettent aux premières places lors des fêtes, même lors des cérémonies religieuses; ils font, comme les laïques, des festins après la naissance d'un enfant, célèbrent des noces splendides quand ils marient leurs filles, dotent leurs fils, les instituent leurs héritiers et lèguent aux mères des maisons et des rentes“ [27]. En 1513 il écrivit à Brant : „Si les femmes de nos prêtres de Strasbourg se montraient dans les rues de Schlestadt, le peuple leur jetterait de la boue; il se demanderait si c'est pour soutenir le vice qu'il supporte la charge des dîmes et qu'il paye les redevances pour les terres que lui louent les couvents et les chapitres“ [28]. Il fait toutefois la réserve qu'il ne songe qu'aux concubinaires publics, à ceux qui vivent „comme s'ils étaient mariés“; „le vice caché ne me regarde pas“; connaissant, dit-il, la fragilité de la nature humaine, il donne même des conseils qui peuvent nous étonner : l'homme n'est pas un ange; s'il n'a pas la force de résister à la tentation, qu'il pèche au moins en secret, „avec pudeur et précaution“, afin que par son exemple il ne séduise pas d'autres et qu'il ne couvre pas d'infamie le sacerdoce; et surtout qu'après avoir péché il se soumette à une sérieuse pénitence [29]. Le souvenir de sa propre faiblesse, quand il avait été jeune, lui commandait sans doute cette indulgence. Ce qu'il ne pardonnait pas, c'était le scandale public; il demandait qu'aux coupables on refusât l'absolution. Vers 1507 il fit répandre par la presse, sous le titre de *Avisamentum de concubinariis non absolvendis*, un extrait d'un mémoire scolastique composé sur cette matière par quelques théologiens et juristes de l'université de Cologne [30]. Dans son poème à Léon X il se flatte que ce pape ramè-

[27] *Apol. pro rep. christ.*, cap. 13. — *Ad Angelum anachoritam. Amœnit. frib.*, p. 328.

[28] W. à Brant, 21 mars 1513. Autogr.

[29] A l'évêque Albert de Strasb., dans l'*Expurgatio contra F. Schatzer.* f° 3. — *Apol. pro rep. christ., cap.* 14. — V. aussi la lettre de W. à un prêtre, dans l'*Auctarium catalogi testium veritatis.* Francf. 1672, 4°, p. 274. et *Amœnit. frib.*, p. 504.

[30] Ind. bibl. 30. Dans sa lettre au frère de Hengneville, où il mentionne ses publications, W. dit : *dedi operam... ut avisamentum universitatis Agrippinæ de concubinariis nequaquam absolvendis, contra suam et aliam, quam fovent, luxuriam, fructuosissime ut spero disseminaretur. Amœnit. frib.*, p. 306. L'*Avisamentum* est un extrait du *Directorium concubinariorum saluberrimum quo quedam stupenda et quasi inaudita*

nera l'âge d'or, le règne d'Astrée, la paix et l'ordre dans l'Église; il lui rappelle les abus, en insistant surtout sur les *scortatores* qui, au lieu de soulager les nombreuses misères du peuple, dépensent les biens de l'Église pour enrichir des femmes; il y a là quelques vers très-forts :

O Cicero, o Seneca, o Socrates, vosne estis in orco?
Et nos cum scortis sumet in astra deus!

Érasme, dont l'esprit satirique ne ménageait pas même ses amis, se raillait à ce sujet de Wimpheling; il écrivit un jour à l'abbé Voltz : „Dis à Wimpheling qu'il prépare son armure pour aller combattre aussi les Turcs, puisque depuis si longtemps il fait la guerre aux concubinaires; je ne désespère pas de le voir bientôt comme évêque, avec une crosse et une mitre à deux cornes, monté magnifiquement sur une mule“ [31]. Érasme pensait-il que le mal était moins universel, ou le prenait-il moins au sérieux que l'honnête Wimpheling? Quoi qu'il en soit, son persiflage était peu généreux.

En même temps que Wimpheling se plaignait des moines et du clergé de son temps, il s'indignait aussi de la conduite suivie par la cour de Rome à l'égard de l'Allemagne, comme s'il n'y avait pas eu de concordats. Quand il fit pour l'empereur son travail sur la pragmatique sanction et sur les *Gravamina*, il résuma ces derniers en dix

pericula quam apertissime resolvuntur. Etc. Au f° G, 6, du traité, on lit : *Presens materia pro salutifero directorio concubinariorum in hoc breve compendium primitus corrogata est per diversos... theologie et utriusque iuris professores et doctores... Sequuntur quedam statuta... ex libro statutorum provincialium ac synodalium ecclesie coloniensis transumpta...* Dans l'édition de 1509, la seule que j'aie vue, il est dit à la fin : *Impressum est hoc Directorium concubinariorum primitus Agrippine alias Colonie anno post virgineum partum M.cccc.viij. Et iam denuo ibidem anno sequenti M. D. ix. in officina litteraria ingenuorum liberorum Quentell.* In-4°, Goth. La première édition de Cologne est donc de 1508. Zarncke, *Die deutschen Universit. im Mittelalter*, p. 244, mentionne une édition de Strasb. 1507, en ajoutant à tort que selon toute vraisemblance l'auteur est W. Je n'ai pu me procurer aucun autre renseignement sur cette édition strasbourgeoise, mais à moins que W. ait vu le *Directorium* en ms., il faut bien admettre qu'il a été publié avant l'*Avisamentum;* à la fin de celui-ci il est dit : *Vale. Ex Argentina, anno 1507;* il parut le 12 novembre de cette année chez Jérôme Hœlzel, à Nuremberg. Le *Directorium*, sans l'index, a 31 feuillets; l'*Avisamentum* de Wimpheling n'en a que 10; il supprime quelques chapitres et en abrége d'autres. A la fin est ajouté un distique, qui paraît aussi à la fin de l'édition que Wimpheling avait faite des *Lucubratiuncule* de Pierre Schott, f° 185.

[31] 14 août 1518. *Erasmi opera*, T. 3, P. I, col. 347.

articles : 1° les papes ne se croient plus tenus à observer les bulles émanées de leurs prédécesseurs, ils les violent par des dispenses, ils les suspendent, ils les révoquent; — 2° et 3° ils rejettent fréquemment les élections faites en Allemagne d'évêques et de prévôts de chapitres; — 4° ils réservent les principaux bénéfices à des cardinaux ou à des protonotaires de leur cour; — 5° ils accordent sans discernement des grâces expectatives et souvent à diverses personnes à la fois pour la même prébende; — 6° ils continuent d'exiger les annates; — 7° ils donnent les églises à des hommes indignes, ignorants ou corrompus, plus propres à conduire des mulots qu'à diriger des chrétiens; — 8° ils publient, pour amasser de l'argent, des indulgences nouvelles, en révoquant ou en suspendant les anciennes; — 9° ils demandent la dîme pour la guerre contre les Turcs, quoique cette guerre ne soit jamais faite; — 10° ils font porter devant les tribunaux romains les causes qu'on pourrait sans peine instruire et plaider en Allemagne. Wimpheling représente à Maximilien qu'il est urgent de faire au pape des remontrances, surtout pour arrêter l'exportation de l'argent; le peuple, appauvri par des guerres, des impôts, des épidémies, commence à murmurer, il ne peut plus supporter les charges; le moment est venu pour le pape de faire des concessions, sinon il faut craindre un soulèvement contre le clergé, ou les Allemands suivront l'exemple des Bohêmes et se sépareront de Rome. Et qu'on ne dise pas que l'Allemagne est assez riche pour subvenir aux frais de l'établissement pontifical; si elle est riche, qu'elle emploie ses revenus à fonder dans l'Empire une bonne administration de la justice, à soulager les pauvres, à créer des hôpitaux pour les malades et des asiles pour les jeunes filles abandonnées, et au besoin à combattre elle-même les Turcs. Maximilien devra demander que dans aucune ville de l'Empire on ne confère à la même personne plus d'un bénéfice; que dans chaque chapitre on réserve au moins deux prébendes pour des savants; que les églises collégiales et les monastères assignent aux paroisses qui leur sont incorporées des revenus suffisants pour qu'elles puissent avoir des curés instruits et honnêtes; qu'enfin le pape se méfie des courtisans qui, pour satisfaire leur cupidité, le poussent à violer les concordats, qui font affluer à Rome, où ils résident, les rentes des bénéfices qu'ils possèdent en Allemagne, qui par leurs intrigues et leur avarice

Digitized by Google

empêchent les églises d'avoir des pasteurs fidèles. Cependant, après avoir exposé à l'empereur les griefs et l'avoir exhorté à une action vigoureuse, Wimpheling ajoute des conseils de prudence [32] : „Soyez sur vos gardes, dit-il à Maximilien; si vous voulez agir trop brusquement, il est à craindre que les électeurs ecclésiastiques ne se séparent de vous, de peur de s'attirer les censures du pape; il est à craindre que celui-ci ne prononce un interdit que le peuple ne serait pas disposé à supporter; il est à craindre que les moines mendiants, ces serviteurs dévoués du saint-siége, ne prêchent contre vous et que le souverain pontife ne vous dépouille de votre couronne et n'excite contre vous les princes voisins". Il rappelle les exemples d'empereurs déposés et d'élections faites sur les ordres de quelques papes. C'étaient là des motifs peu encourageants; Wimpheling crut devoir les soumettre à Maximilien afin qu'en cas de nécessité il fût prêt à répondre „à toutes ces subtilités des Romains". Il l'engage à persévérer, car rien ne serait plus glorieux pour lui que d'obtenir le redressement des griefs, il ôterait ainsi aux laïques toute raison de se plaindre du clergé, il deviendrait vraiment le libérateur de son pays.

Quand Jacques Spiegel publia en 1520 les *Gravamina* recueillis par son oncle, il y ajouta un édit de Maximilien pour interdire le cumul et la simonie comme crimes de lèse-majesté [33]. Le préambule se compose de propositions tirées de diverses pièces de Wimpheling; comme l'édit ne porte pas de date et que je ne le trouve mentionné dans aucun autre ouvrage contemporain, je crois que ce n'est qu'un projet communiqué par Wimpheling à l'empereur et auquel celui-ci ne donna pas suite. Maximilien venait de se joindre, en 1511, au roi de France, pour provoquer le concile de Pise; avant d'intervenir de sa propre autorité dans les affaires ecclésiastiques de l'Allemagne, il voulait attendre les décisions de cette assemblée. On a vu plus haut que Wimpheling, au lieu de se déclarer pour le concile de Pise, se prononça pour celui que Jules II réunit au Latran;

[32] *Gravamina. Amœnit. frib.*, p. 525.

[33] Ib., p. 530. — Cet édit est daté d'Inspruck, mais sans indication ni d'an ni de jour. A la suite des *Gravamina* il passa dans les divers recueils où ceux-ci ont été réimprimés. Plusieurs historiens l'admettent comme ayant été publié par Maximilien, mais comme on n'en trouve aucune trace ailleurs que dans la brochure de W., on peut douter qu'il ait été officiellement promulgué.

dans sa réponse à l'*Oratio* du moine Angelo de Vallombreuse, il reprit toute la série des griefs, il espéra que le concile pontifical ferait enfin une réforme „de l'état ecclésiastique", car, dit-il, en répétant une de ses exclamations favorites : *„ad has faeces redacta est purissima religio Christi*, que les canons et les décrétales sont méprisés par ceux qui n'aspirent au sacerdoce que pour obtenir des prébendes afin de vivre avec leurs *scorta* et leurs bâtards dans l'opulence et la volupté" [34].

Les réformes n'étant accomplies ni par le concile de Pise ni par celui du Latran, Wimpheling publia en 1515, avec privilége impérial, la *Germania* d'Énée Silvius, en y ajoutant une réfutation de quelques opinions émises dans ce livre [35]. Il tend à prouver que l'Allemagne ne devait pas autant à Rome que Silvius le prétendait, que c'était elle au contraire qui avait rendu des services aux papes; l'imprimerie par exemple, inventée par des Allemands, a été apportée par des Allemands à Rome; „tous les ans nous envoyons au saint-siége des sommes énormes, et en récompense on nous traite de barbares; les quelques compliments que Silvius nous prodigue n'ont d'autre but que de nous mieux disposer à ouvrir nos bourses; nous ne contestons pas l'autorité des papes, nous sommes prêts à leur obéir, mais il nous répugne d'être incessamment exploités". Comme Silvius parlait avec dédain des décrets des conciles de Constance et de Bâle sur la réformation de l'Église dans son chef et dans ses membres, Wimpheling insiste sur l'urgence de les observer : il est du devoir et de l'intérêt des papes que l'Évangile soit prêché, que l'on combatte les erreurs, qu'on mette fin aux schismes, qu'on chasse les Turcs, qu'on habitue le peuple à se soumettre aux commandements de Dieu, qu'on déracine les vices, qu'on fasse régner la justice, la concorde, la paix, qu'on honore Dieu et qu'on lui rende un culte sincère; or, tout cela est impossible aussi longtemps que les abus ne sont pas extirpés et qu'on ne donne pas les dignités, les prébendes, les cures à des hommes instruits et pieux.

Pendant ses voyages Wimpheling avait observé que les principales victimes des abus étaient les populations des campagnes; nulle part il

[34] *Ad Angelum. Amœnit. frib*, p. 329. — *Solil. ad. d. Augustinum*, f° a, 4.

[35] Ind. bibl. 45. Dédié à l'archev. Albert de Mayence, 19 mai 1515 *ex eremo*.

n'a dépeint avec plus de vigueur les souffrances des paysans que dans son *Oratio vulgi*[36]; il y fait parler le *vulgus* lui-même, adressant ses plaintes à Dieu, dont le Fils a eu pitié des pauvres; il a soin d'annoncer par le titre que c'est dans l'intérêt même de l'Église catholique et romaine que les malheureux recourent à Dieu; c'est pour l'Église qu'ils prient, car eux aussi lui appartiennent. „Nous passons pour être les membres les plus abjects, les pieds du corps de l'Église, et c'est nous pourtant qui entretenons ceux qui en sont le ventre, les mains, la tête; c'est grâce à notre travail que la terre produit le blé et le vin, dont ceux qui sont au-dessus de nous ne peuvent pas se dispenser, tandis que nous, obligés de nourrir nos femmes et nos enfants, nous sommes réduits à l'état de *jumenta ruralia*. Le Christ a racheté par son sang les pauvres aussi bien que les riches; qu'il vienne donc à notre aide; nous ne nous plaignons ni de notre indigence ni de la dureté de nos labeurs, nous nous plaignons de l'inhumanité de ceux pour lesquels nous travaillons. Si à la Saint-Martin nous ne pouvons pas fournir ce que nous leur devons, nous sommes poursuivis, sans égard aux accidents de gelée ou de grêle qui ont diminué les récoltes et les vendanges; on nous chasse de nos cabanes, on nous excommunie, on nous refuse les sacrements. Et quand nous avons payé aux curés les dîmes, aux seigneurs et aux chapitres les tributs et les redevances, on nous impose encore des charges extraordinaires. Les moines mendiants, par leurs discours fallacieux, nous arrachent, et arrachent surtout à nos femmes trop aisément crédules, de l'argent, du vin, du blé, du fromage, des œufs, du lard, du chanvre, etc.; ils nous promettent en retour toutes sortes de prospérités, ou, si nous hésitons, ils nous menacent des vengeances célestes. A la mort d'un archevêque, nous devons payer pour qu'on puisse envoyer une grosse somme à une certaine *camera*, où l'on achète pour le successeur un *pallium* précieux, tandis que nous ne portons que des vêtements grossiers; même en hiver nos enfants n'ont, pour se rendre aux solennités religieuses, que des habits trop légers pour les garantir du froid. Tout ce que nous gagnons s'en va dans les couvents ou à Rome, où on le partage entre les colonnes et les *cardines* de l'Église. Toi, ô Seigneur doux et humble, tu n'as

[36] *Oratio vulgi*. Ind. bibl. 36.

pas on d'autre monture qu'un âne, tu as dédaigné le luxe, et si quelqu'un en te rencontrant ne se hâtait pas de se prosterner à terre, il n'était pas frappé de coups de canne. La tyrannie qui nous accable n'est certes pas selon ton cœur; tu ne peux pas vouloir que de la ville, qui est la *magistra fidei* et d'où devrait venir l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, sortent tant d'abus qui affligent ton peuple et qui finiront peut-être par devenir des causes de sédition. Des gens qui, au dernier jubilé, étaient allés à Rome honnêtes et pieux, en sont revenus impudiques, corrompus, infidèles. Veuille leur inspirer une crainte salutaire, rappelle-leur qu'ils sont mortels et qu'ils ne pourront pas échapper à ton jugement. Si nos oppresseurs sont incorrigibles, s'ils refusent de t'obéir, s'ils ne rentrent pas en eux-mêmes, si nous devons continuer d'être pillés pour entretenir leur faste, fais-nous au moins la grâce de nous apprendre à supporter ce qui paraît insupportable. Et si par faiblesse nous murmurons et devenons impatients, daigne nous excuser, fais que nous ne soyons pas trop affectés, quand par ceux qui ont vu de près ces pompes nous apprenons que l'argent gagné par nos sueurs n'est employé qu'au luxe, à la vanité, à la volupté, à l'acquisition de chevaux, de mules, de vases d'argent pour se laver les pieds, et en réalité à la perdition des âmes de ceux qui le dépensent d'une manière si insolente. Prends en considération la misère et les gémissements des pauvres, et fais, ô Dieu bon, qu'au milieu de ces excès et à la vue de ces spectacles, nos cœurs restent calmes, et qu'après les peines terrestres nous trouvions les trésors spirituels, après les tourments la félicité, après les fatigues le repos auprès de toi".

Sans cette exposition des griefs des paysans, celle des griefs de la nation dans les *Gravamina* ne serait qu'un mémoire écrit dans l'intérêt de la politique allemande et de la dignité du clergé; l'*Oratio vulgi* lui donne une signification plus haute. Pour l'époque où il a été composé, ce discours est un des principaux titres d'honneur de Wimpheling. Le vieux prêtre, étranger aux convoitises et aux passions mondaines de beaucoup de ses confrères, a eu un cœur pour les souffrances du peuple; en se faisant l'organe des plaintes trop justifiées qui commençaient à se faire jour, il est devenu le précurseur d'une ère nouvelle non moins que par ses travaux comme humaniste; quand on lit ces pages, on lui pardonne plus volontiers quelques erreurs et quelques préjugés.

Digitized by Google

En général, la situation ecclésiastique et morale de l'Allemagne lui semblait intolérable. Il avait désiré que le clergé, dans le sentiment de la dignité du ministère, se réformât lui-même, afin que finalement „il ne fût pas châtié par le peuple“ [37]; il avait accordé qu'on ne pouvait pas tout attendre du pape, entouré qu'il était de courtisans qui empêchaient les réclamations de parvenir jusqu'à lui; les évêques à leur tour rencontraient des obstacles, les religieux leur opposaient leurs exemptions, les clers séculiers se faisaient recevoir bourgeois des villes afin de se mettre à l'abri de la surveillance épiscopale : „Tu vois, avait-il écrit à un ami, combien la réformation de l'Église est difficile, combien les évêques ont de peine à faire leur devoir“ [38]. Vers 1514 il espérait que le nouveau pape Léon X, dont il célébrait la sainteté et le zèle chrétien, porterait remède au mal universel; le peuple, que les œuvres et les exemples touchent plus que les paroles, respecterait de nouveau les prêtres, et les infidèles auraient moins de prétextes pour ne pas se convertir. Léon X n'était pas l'homme qui eût pu réaliser ces espérances.

§ 2. *Wimpheling théologien; ses efforts pour relever les études.*

Une des causes de la dépravation morale du clergé était, selon Wimpheling, l'abandon où étaient tombées les études théologiques. Il appelait barbares les prêtres et les moines qui, au lieu d'étudier l'Écriture, les Pères et les docteurs, se contentaient de lire leur bréviaire ou qui allaient de couvent en couvent, prêchant partout la même chose, sans autre fonds que quelques *collectanea* [39]. Ce qui lui semblait plus grave encore, c'est que la plupart des clercs ne s'occupaient que du droit canon, afin de le faire servir à leurs intérêts personnels. C'est là une des plaintes qui reviennent le plus fréquemment sous sa plume. Son *Apologia pro republica christiana* n'est pas autre chose qu'un plaidoyer en faveur de la théologie contre le droit. De même que d'autres de ses traités, cette apologie était destinée dans

[37] ... *Vellem universum clerum se ipsum castigare et in meliorem statum reducere ne (Deo permittente) tandem a popularibus castigetur.* A Jacques Bœll, doyen de Lahr, 1503. *Amœnit. frib.*, p. 227.

[38] L. c.

[39] A Georges Nigri, professeur de théol. à Heidelberg. *Druthmari expositio.* Ind. bibl. 88.

l'origine à quelques-uns de ses élèves; le ton est très-vif, mais les chapitres se suivent sans ordre; ce sont tour à tour des accusations et des conseils, entremêlés de citations, d'anecdotes et de poésies. Dans la préface Wimpheling proteste de son respect pour le droit et pour les professeurs qui l'enseignent; il n'en veut qu'aux clercs qui l'étudient dans le seul but d'apprendre les moyens de se procurer des bénéfices et de se maintenir en leur possession. „Ils ne lisent que le *Corpus juris* quand ils ne lisent pas les *spurcissimi poetæ*; jamais ils n'ouvrent un livre sur les vertus ou sur la foi; et ce sont eux qui deviennent prélats et pasteurs des âmes!" „C'est pourquoi la République chrétienne est si florissante!" Les Turcs triomphent, les chrétiens se font la guerre entre eux-mêmes, des peuples entiers refusent l'obéissance à l'Église de Rome, les laïques méprisent le clergé en lui reprochant son avarice, son arrogance, ses mauvaises mœurs; la discipline se relâche, les paroisses sont ruinées, tout est en décadence. Le sacerdoce, qui seul pourrait relever la République chrétienne, est impuissant, parce que ceux qui s'y consacrent dédaignent la théologie, et celle-ci pourtant est plus indispensable à un prêtre que le droit. Considérez, dit-il dans un autre de ses traités, considérez le chaos des lois humaines, l'absence de principes fixes, la discordance entre les canons d'époques diverses, la variabilité des règles et la facilité d'en être dispensé, la haine du peuple pour les avocats et les procureurs, le but vulgaire que poursuivent les juristes, et qui n'est autre que d'amasser des richesses ou de devenir serviteurs des grands! Est-ce là ce que réclame l'Église? Quelques bons théologiens seraient plus utiles que toute la foule des jurisconsultes et des canonistes; il faudrait réduire le nombre de ces gens cupides qui accaparent les bénéfices au détriment des prêtres instruits et dévoués; dans chaque diocèse deux juges ecclésiastiques avec quelques avocats suffiraient pour l'expédition de toutes les causes, tandis qu'il faudrait pour chaque paroisse un prédicateur pour veiller au salut des âmes; les chapitres au moins devraient réserver une prébende à un théologien sachant prêcher aux laïques et donner des conseils aux curés [40]. Les maîtres d'école déjà devraient

[40] *Apologia pro republ. christ.*, cap. 27 et suiv. — *Diatriba de proba puerorum institutione*, cap. 14.

engager leurs élèves à préférer la théologie au droit, leur parler de l'importance et des obligations du sacerdoce, examiner ceux d'entre eux qui, selon l'abus de l'époque, avaient reçu, encore enfants, des bénéfices, leur demander s'ils connaissent le décalogue, le nombre des sacrements, la différence entre péchés véniels et péchés capitaux; car n'est-ce pas un scandale que de s'enrichir au moyen des revenus de l'Église, en ignorant même les choses les plus élémentaires de la religion[41]?

Wimpheling, qui insistait avec tant de zèle et de raison sur la nécessité des études théologiques pour les prêtres, n'était cependant lui-même qu'un théologien assez médiocre. Il avait appris cette science à une époque où elle était aussi stérile que la philosophie, qui était censée être sa servante, *ancilla*, mais qui, en lui imposant son formalisme, était devenue en réalité sa dominatrice. Depuis le quatorzième siècle la théologie avait comme épuisé ses forces; ce qui lui en restait, elle le consumait en disputes, qui la rendaient aussi raisonneuse que la dialectique et aussi aride que la jurisprudence. Les professeurs, qui se partageaient en thomistes, scotistes, albertistes, occamistes, etc., reproduisaient sans originalité les doctrines de leurs écoles respectives; pour faire du nouveau, ils ne savaient qu'imaginer des questions, qui n'avaient pas même le mérite d'être secondaires, et sur lesquelles néanmoins ils se querellaient avec le plus sérieux acharnement. Wimpheling, il est vrai, croyait à la nécessité de l'étude de la philosophie: „La théologie, quand elle doit être utile à l'Église et servir à la défense de la foi, a besoin de la dialectique, de la métaphysique, de la philosophie morale et naturelle“[42]; il accompagna même de quelques distiques un commentaire sur la physique d'Albert le Grand, dont l'auteur était Conrad Summenhart, depuis 1484 professeur de théologie à Tubingue[43]. Mais il lui répugnait de voir l'enseignement se perdre

[41] *Diatriba*, cap. 18. — W. dit qu'on donnait des bénéfices à de petits garçons de cinq à six ans *qui nares tergere nesciunt*. *Apol. pro rep. christ.*, cap. 29.

[42] *Diatriba*, cap. 14.

[43] Ind. bibl. 74. L'ouvrage fut publié, avec une préface de Thomas Wolf, par Jean Kaiser, en 1507 recteur de l'université de Fribourg. — Dans des notes que j'ai prises à l'époque où la bibliothèque de Strasbourg existait encore, je trouve que Wimpheling a écrit une préface pour le traité de Jean Eck: *Bursa pavonis. Logices exercitamenta appellata parva logicalia*. S. l. et a. (1506), 4°. Depuis 1871 j'ai vainement

dans les labyrinthes de ce scolasticisme qui avait remplacé la profondeur religieuse par le raffinement de la réflexion. Dans les discours qu'il prononçait à Heidelberg, il blâmait les maîtres qui arrêtaient les élèves à des choses obscures et subtiles, qui discutaient sans fin sur le nominalisme et le réalisme, qui cachaient sous des termes théologiques des opinions purement philosophiques, ou qui, semblables à des jongleurs, éblouissaient les esprits par des tours de force sans intérêt pour l'intelligence ou pour la foi. Il rappelait les plaintes de Gerson au sujet des controverses sur les *quæstiones curiosæ*, il demandait quand viendrait le temps où les savants n'en resteraient pas jusqu'à leur vieillesse à chercher le pour et le contre sur les universaux, et où l'on pourrait suivre librement tel système ou tel autre, sans encourir la haine du parti auquel on ne s'attachait pas [44].

Il vint un moment où Wimpheling sembla renoncer à cette manière de voir si sage. Ce fut à l'occasion de sa querelle avec Locher. Quand celui-ci, qui, dans un de ses premiers poèmes, recommandé par des vers de Sébastien Brant, avait fait l'éloge de quelques Pères de l'Église, supérieurs selon lui aux scolastiques, déclara ouvertement la guerre aux théologiens qui suivaient ces derniers et qui en même temps méprisaient les poètes, Wimpheling, personnellement mis en cause, fut entraîné par sa colère non-seulement à condamner la poésie, mais à entreprendre la justification des théologiens *modernes*, des *neoterici*, comme il appelait les docteurs du moyen âge en opposition aux anciens Pères. Il hésitait toutefois à entrer dans la lutte; Geiler, aussi irrité et plus impatient que lui, le pressait en lui disant à maintes reprises : „Jusques à quand tarderas-tu à défendre les théologiens disputatifs et à satisfaire ainsi à ta foi“ [45]? Il se décida enfin en 1510; sur le titre de son pamphlet contre Locher il mit entre autres ces mots : „Apologie de la subtile dialectique et de la théologie scolastique qui procède par questions“. Son embarras se trahit par l'étrangeté de ses arguments. Le poète souabe ayant comparé à des mules stériles ceux qui se disputaient sur des

cherché ce volume dans diverses bibliothèques; je n'ai pu m'en procurer qu'une édition de 1507, Strasb., Hupfuff, 4°, mais elle n'a rien de Wimpheling.

[44] *Ad theologiæ studiosos*, dans l'édit. de Bonaventure. Ind. bibl. 50. — *Adolescentia*, préface et f° 83. — A Thomas Wolf, 1503. *Amœnit. frib.*, p. 223.

[45] *Contra turpem libellum Philomusi*, cap. 1.

problèmes absurdes, Wimpholing veut prouver que l'usage de poser des questions et de les résoudre remonte jusqu'à Jésus-Christ, quand par exemple il demande aux Juifs ce qu'ils pensaient de Jean-Baptiste; que déjà les prophètes ont eu l'habitude de raisonner par syllogismes; que sans la dialectique on ne peut démontrer ni que le Seigneur est né d'une vierge ni qu'il est ressuscité; qu'en général il y a dans l'Écriture une foule de choses que l'on ne comprend pas sans l'aide de la logique disputative[46]. Passe encore si Wimpheling ne glorifiait que les illustrations de la théologie du moyen âge, les Thomas d'Aquin, les Bonaventure, les Albert le Grand, mais il met presque sur la même ligne les commentateurs obscurs dont les traités étaient employés dans les écoles et dont personne aujourd'hui ne se souvient plus. Il parle avec une estime particulière d'une dissertation du professeur Zingel d'Ingolstadt; ce travail, qui était écrit pour l'évêque d'Augsbourg et dont Wimpheling vante „la profondeur et l'exactitude", avait pour but de résoudre la question douteuse : une hostie a-t-elle pu être changée en caroncule[47]? Il n'est pas étonnant qu'un raillour comme Locher ait persiflé des théologiens de cette force. Wimpheling au contraire les admirait; il demande que si Locher ne rétracte pas ce qu'il a osé dire contre „la subtile théologie scolastique", il soit frappé d'anathème par les évêques, banni par les princes ou mis au carcan pour servir de spectacle au peuple.

Ce violent plaidoyer en faveur d'une cause qui commençait à être abandonnée par les humanistes fit sourire Érasme, qui au surplus pouvait croire que Wimpheling en voulait aussi à lui; dans son Éloge de la folie il s'était raillé à son tour de la scolastique. Wimpheling, craignant de perdre la bonne opinion de son ami célèbre, et sentant peut-être que dans son dépit il était allé trop loin, crut devoir faire une déclaration publique; le moyen le plus sûr de réconcilier Érasme lui parut être la publication d'un de ses ouvrages; il choisit à cet effet ce même Éloge de la folie où les scolastiques étaient si peu ménagés[48]. Il y ajouta une lettre à Érasme, où il se défend d'avoir songé, en écrivant contre Locher, à l'*Encomium moriæ;* pour qu'Érasme ne se

[46] O. c., cap. 7.

[47] L. c. — W. qualifie ce traité de «*profundum, digestum, exactum*».

[48] *Moriæ encomium.* Ind. bibl. 82. Avec une lettre de W. *ad universos poetas*, 13 août 1511, et une à Érasme, 19 août.

méprenne pas sur ses intentions, il essaye de les expliquer : il pense que l'étude „de la noble philosophie et de la subtile logique d'Aristote", ainsi que celle des *theologi neoterici*, est utile pour aiguiser l'intelligence et pour fournir les moyens de réfuter les hérésies, mais il ne veut pas qu'on y passe la vie entière en négligeant l'Écriture et les Pères; il ne veut pas non plus qu'on ne suive qu'un seul docteur ou qu'on ne s'attache qu'à ceux de l'ordre auquel on appartient; pour servir l'Église et l'État, il faut encore d'autres connaissances que la scolastique. Il en appelle même au jugement d'Œcolampade contre ceux „qui réduisaient la théologie à une loquacité stérile, à une sorte de science mathématique chimérique", et qui s'appuyaient plus souvent „sur Aristote, Averroës ou Avicenne que sur la Bible, se servant ainsi du roseau fragile des conceptions humaines au lieu du glaive invincible de la Parole de Dieu".

Ces déclarations furent plus qu'une simple précaution oratoire pour rentrer dans l'amitié d'un homme illustre; Wimpheling revint insensiblement à ses opinions premières sur la scolastique. Les distinctions, incompréhensibles à force d'être subtiles, les *quidditates*, les relations, les formalités, et toutes autres choses de ce genre, dit-il en 1516, indiquent chez leurs auteurs une certaine sagacité, mais ne sont d'aucun profit pour la piété chrétienne [49]. Cependant, théologien lui-même, il ne pouvait pas ne pas recommander la lecture des docteurs du moyen âge; le futur prêtre doit consacrer le premier *lustre* de ses études „à la théologie scolastique ou spéculative", d'après les commentateurs des Sentences de Pierre le Lombard; puis aborder „la théosophie pratique ou morale", enfin la théologie mystique. Wimpheling voulait surtout qu'on s'occupât „de Duns Scot, habile à résoudre les questions pratiques, d'Occam, le plus clair dans les matières spéculatives, de Buridan, le plus profond et le plus subtil dans ce qui se rapporte à la morale" [50]. Il avait même concouru à une édition des leçons que Marsilius d'Inghen avait faites à Heidelberg sur les quatre livres des Sentences [51]; mais il n'était lui-même ni dialecticien ni dogmatiste; toutes ses préférences étaient

[49] A la fin de son édit. de Nicolas de Dinckelsbühl. Ind. bibl. 92.

[50] *De integritate*, cap. 30.

[51] Ind. bibl. 56. Au verso du titre il y a sur Marsilius, mort en 1394, une notice

pour les auteurs qui traitaient de la théologie au point de vue religieux et édifiant. Et de ceux-là même il était obligé de convenir que leur terminologie pouvait rebuter des lecteurs habitués à un latin plus pur; en publiant un jour un traité d'Albert le Grand, il pria Jacques Sturm et Jean Eck, auxquels il le dédia, d'en retenir les pensées sans être choqués de la forme, „puisque du vin de Kaysersberg ou d'Andlau dans un vase de terre ou dans un gobelet de bois est préférable à du vin de la Zorn ou du Kochersberg dans une coupe d'or“ [52]. Ce serait trop dire que de lui attribuer un penchant pour le mysticisme, il n'éprouvait que des besoins qui réclamaient une nourriture plus fortifiante que la scolastique; de bonne heure il avait reçu l'impression que certains théologiens, persécutés par les représentants d'une orthodoxie trop raide, étaient plus près de la vérité que leurs adversaires. Quand en 1479 le prédicateur de Worms, Jean de Wesel, fut condamné à la réclusion par une commission inquisitoriale de Mayence, Wimpheling déplora „le sort injuste de cet homme pieux“ [53]; et quand vers la même époque le franciscain Étienne Brulifer fut obligé de quitter Paris pour avoir professé quelques doctrines contraires à la tradition, il n'hésita pas à le fréquenter à Mayence et à le louer de sa profonde connaissance de la Bible [54]. Il manifesta sa tendance principalement par le choix des auteurs, à la publication desquels il concourut pour vivifier de nouveau les études théologiques. Celui dont, sous ce rapport, il attendait les effets les plus salutaires était saint Augustin; c'est dans saint Augustin, disait-il, que les principaux docteurs du moyen âge, saint Bernard, saint Anselme, ont puisé leur doctrine; il ajoutait cette exagération : „Si l'on retranchait des œuvres de Thomas d'Aquin et de Duns Scot les *Sententiæ augustinianæ*, il ne resterait presque rien que des pages blanches“ [55]. On a vu dans la partie biographique l'usage qu'il fait des écrits de

qui n'est pas signée. Le f° a 2 est couvert d'une suite de *carmina* en son honneur, et dont le 1er est de Dietrich Grésémund; celui-ci est donc peut-être l'auteur de la notice et le principal éditeur du gros volume. Le 2e *carmen* est de W.

52 *Albertus Magnus, de adhærendo deo*, f° E. Ind. bibl. 75. — W. reproduit la même comparaison à propos des poètes chrétiens et des païens. *Contra turpem libellum Philomusi*, cap. 7.

53 W. à Jean Prüss. *Amœnit. frib.*, p. 336.

54 *Contra turpem lib. Philom.*, cap. 8.

55 W. à Amerbach, 27 mai 1505. Autogr.

l'évêque d'Hippone, pour combattre les prétentions monacales. Ajoutons ici qu'il fut un des collaborateurs les plus actifs de Jean Amerbach, quand cet imprimeur publia les œuvres de saint Augustin; il fit copier pour lui des manuscrits, divisa quelques traités en chapitres et rédigea pour d'autres des *arguments*[56]. Quand son ami Jean Beckenhaub, de Mayence, fit une édition du Commentaire de Bonaventure sur le premier livre des Sentences, il l'accompagna d'un éloge du docteur séraphique, composé presque exclusivement de passages de Gerson sur l'excellence de la théologie *affective* comparée à la scolastique[57]. En 1491 il publia lui-même l'interprétation mystique des Psaumes par le chartreux Ludolphe, contemporain et ami de Tauler[58]. Quand il fut venu à Strasbourg, en 1501, il compléta l'édition des œuvres de Gerson, commencée par Geiler et Pierre Schott, par un quatrième volume comprenant des traités et des sermons trouvés dans diverses bibliothèques de la France, et dont quelques-uns venaient d'être traduits du français par un Alsacien qui avait fait ses études à Paris[59]. Il partageait les sympathies de Geiler pour Gerson, qui mieux qu'aucun autre, disait-il, nous apprenait à aimer Dieu et notre prochain. Un moine mendiant ayant fait paraître un écrit où il accusait le chancelier de l'université de Paris de haine pour les ordres monastiques et d'irrévérence envers ses supérieurs (les papes du temps du schisme), Wimpheling prit sa défense dans une brochure très-énergique; il y ajouta une déclaration du chapitre de Lyon, sur des miracles qu'on disait opérés sur le tombeau du docteur très-chrétien[60]. Il publia en outre, en 1503, le poème de Raban

[56] Au même, 9 avril et 23 déc. 1497, 28 janv. et 27 mai 1505. Autogr.

[57] Ind. bibl. 50.

[58] Ib. 51.

[59] Ib. 59. Le prologue de W. *ad lectorem* est du 1er décembre 1501, *Argentinæ*.

[60] Ind. bibl. 27. — En 1504 l'évêque de Bâle s'informa auprès du chapitre de Lyon de la vérité des miracles qu'on disait avoir eu lieu sur le tombeau de Gerson, en même temps il demanda qu'on lui communiquât les vers faits sur Gerson par le docteur Laurent, de l'ordre des Carmes. Le chapitre confirma les miracles et envoya deux *carmina*, l'un en latin, l'autre en français. W. publia ces pièces à la suite de sa *Defensio pro Gersonio*. Il y ajouta une lettre, probablement écrite par lui-même, au nom des *amatores divinarum literarum apud Germaniam* aux théologiens du collége de Navarre, pour demander s'il était vrai qu'il existait encore d'autres ouvrages de Gerson outre ceux contenus dans les 4 volumes de l'édition de Strasbourg.

Maur *De laudibus sanctæ crucis*[61]; en 1506, quelques petits traités faussement attribués alors à saint Bernard[62]; en 1507, le *Speculum vitæ* de l'évêque Rodéric de Zamora, „qui n'a pas craint de dire la vérité aux papes, aux princes, au peuple, au clergé, aux moines"[63]; en 1512, un résumé de Josse Clictou sur la morale et quelques discours d'Œcolampade sur la Passion[64]; en 1514, le commentaire sur saint Matthieu du moine Druthmar, qui au neuvième siècle avait expliqué l'Écriture dans les couvents de Corvie et de Stavelo; Wimpheling vanta la fidélité de l'interprétation de Druthmar, la clarté de son langage, le soin qu'il prenait de renvoyer à l'original grec et d'établir une harmonie des Évangiles; il ne s'était pas aperçu qu'à propos du passage sur la sainte Cène, Druthmar émettait une opinion peu conforme au dogme de la transsubstantiation, ce qui fut cause que l'édition, quoique imprimée avec privilége impérial, fut plus tard supprimée[65]. En 1516 et en 1517 il donna quelques opuscules ascétiques de Nicolas de Dinkelsbühl, professeur de théologie à Vienne à l'époque du concile de Constance[66], et le recueil d'histoires et d'exemples, intitulé *Formicarius*, du dominicain Jean Nider[67]. Enfin il recommanda par des lettres ou des vers les œuvres de Jean Pic de la Mirandole, publiées en 1504 par Jérôme Emser[68]; la Bible latine avec les annotations du cardinal Hugues de Saint-Cher, imprimée

[61] Ind. bibl. 62.

[62] Ib. 71. W. ajouta l'opuscule de Thomas Wolf sur le Psaume XXXIII. Ind. bibl. 218.

[63] Ind. bibl. 72.

[64] Ind. bibl. 84 et 86. Le traité de Clictou fut envoyé de Paris en 1511 par Jean Rieber à Mat. Schürer, qui l'imprima avec une lettre de W. — Les *Declamationes* d'Œcolampade, W. les reçut de Zasius avec prière de les publier.

[65] Ind. bibl. 88. Avec une dédicace de W. à Georges Nigri de Löwenstein, prof. à Heidelberg, s. d., et une lettre à Balth. Gerhard, 29 avril 1513. — Cet ouvrage est un des livres les plus rares. Une deuxième édition, entièrement conforme à la première, fut faite à Haguenau chez Setzer, en 1530. Le texte passa, sans aucune modification, dans la *Bibliotheca Patrum* de Cologne, T. 9, et dans celle de Lyon, T. 15. V. Schelhorn, *Amœnitates historiæ ecclesiast. et litterariæ*, Francf. 1737, T. 1, p. 823 et suiv.; De Bure, Bibliographie instructive, volume de théologie. Paris 1763, p. 144 et suiv. Riegger n'a connu l'ouvrage que d'après Schelhorn.

[66] Ind. bibl. 92. Dédié à Conrad Wickram, vicaire *in pontificalibus* de l'évêque Guillaume, 1er sept. 1516. Strasb.

[67] Ind. bibl. 93. Dédié à Henri de Hewen, évêque de Coire et custode du grand-chapitre de Strasb., 1er déc. 1516.

[68] Ind. bibl. 66.

la même année à Bâle[69]; l'édition que fit le professeur Pallas Spangel de Heidelberg, des sermons de Humbert de Saint-Romans, général des dominicains[70]; la traduction latine des sermons de Geiler sur la Passion par Jacques Other[71]; un *Epitome in historiam evangelicam* qu'il dit avoir publié, nous est resté inconnu[72].

Tels sont les ouvrages dont il conseillait la lecture aux prêtres, au lieu des poètes et des philosophes païens, et de préférence aux scolastiques proprement dits. On n'y trouvait pas sans doute les moyens de se former un système théologique profond et complet; mais Wimpheling ne songeait pas à un système; sa seule préoccupation était de ramener les clercs à des études pratiques qui, en les détournant des choses superflues et en fortifiant leur piété, les rendissent plus capables d'exercer avec succès leur ministère. Ces études elles-mêmes, selon lui, devaient s'appuyer sur une solide instruction littéraire, et celle-ci ne devait pas être séparée d'une éducation morale et religieuse.

[69] Ind. bibl. 67.

[70] Ind. bibl. 79. Avec un *tetrastichon* de W. et une préface de Pallas Spangel à André Grindelhart, libraire à Halle, 30 avril 1507.

[71] Ind. bibl. 182. Avec une lettre de W. à J. Other et un *carmen* de lui, 18 janv. 1508.

[72] ...*Si nondum venit in manus tuas Epithoma in historiam evangelicam, in qua nitor innocentiam vestratum ostendere contra quendam Jacobum Pergamensem qui de Suevis et duce Mediolani fallacissime scripsit. Epistola excus. ad Suevos*, f° a, 1. — Philésins, à Philippe d'Oberstein, 1506, parle également de cet *Epitoma in quatuor evangelistas. Amœnit. frib.*, p. 295. — Tritbémius, *Catal. ill. vir.*, f° 65, cite parmi les premiers écrits de W. une *Postilla brevis in symbolum Athanasii*. C'était sans doute *Athanasii symbolum cum notis Wimfelingii*, dont la bibliothèque de Strasbourg avait possédé un manuscrit de quelques feuillets, relié avec d'autres traités. Les notes de W. consistaient en un petit nombre d'explications très-courtes de fort peu d'importance. Le manuscrit est aussi mentionné par Witter, *Catalogus codicum manuscript. in bibl. ordinis Hierosol. Argent.* Strasb. 1746, in-f°, p. 14.

CHAPITRE II.

Wimpheling pédagogue, humaniste et littérateur.

§ 1. *Ses principes et ses traités pédagogiques.*

Dès son début comme prêtre et comme professeur, Wimpheling s'était persuadé que l'ignorance était la première source des maux dont souffraient l'Église et la société laïque; il pensait que la corruption des mœurs n'avait pas d'autre cause, et que l'ignorance elle-même était la suite du peu de soin qu'on donnait à l'éducation des enfants: vérité banale, mais que de son temps il y avait quelque mérite à proclamer. „Le vrai fondement de notre religion, la condition de toute vie honnête, l'honneur de chaque état, la prospérité de la République, la connaissance des saintes lettres et des bonnes doctrines, la victoire sur les passions, ne dépendent que de la direction donnée aux enfants dès leur premier âge“ [73]. Cette direction, telle qu'il l'entendait, il ne la voyait à peu près nulle part; la plupart des écoles ecclésiastiques étaient enfoncées dans de vieilles ornières, dont on n'osait pas s'écarter; les écoles laïques, comme celle de Schlestadt, étaient des exceptions; dans celles des couvents on ne formait, selon l'expression peu flatteuse de notre auteur, que des *ânes;* il est plein d'anecdotes sur la grossière ignorance des jeunes moines que leurs supérieurs présentaient aux évêques pour l'ordination [74]. Dans les universités on s'occupait peu des étudiants pauvres; pour gagner leur vie, les uns mendiaient aux portes des bourgeois, les autres s'engageaient comme domestiques, valets d'écurie, cuisiniers, ils dressaient des chiens ou des faucons, ils portaient à la rivière le linge de la maison où ils logeaient; les riches passaient leur temps en orgies ou en rixes [75]. Dans ces conditions il fallait un rare talent ou

[73] *Isidoneus germ.*, f° a, 4.

[74] *De integritate*, cap. 26. — *Diatriba*, cap. 15.

[75] A Matthieu Schinner, évêque de Sion. *Amœnit. frib.*, p. 309.

une extrême persévérance pour faire des études sérieuses; les jeunes gens prenaient, les uns, le goût du vice, les autres n'arrivaient pas au sentiment de leur indépendance et n'apprenaient rien; quelle autorité pourront-ils avoir un jour, les uns et les autres, s'ils deviennent prêtres? cupides ou mercenaires, ils ne songeront qu'à se procurer des prébendes. La noblesse, telle que Wimpheling la dépeint, avait encore la rudesse des mœurs du moyen âge: „Que sert-il à un noble de ne savoir que chevaucher et chasser? le moindre campagnard en peut autant; ce n'est pas là ce qui distingue le gentilhomme; le vrai noble est celui qui est ennobli par ses vertus et ses connaissances; se vanter de descendre de parents illustres quand on n'a que cela, c'est une pauvre gloire; l'homme qui craint Dieu et qui fait le bien est plus seigneur que ces hobereaux incultes“ [76]. Nous aimons à citer ces paroles de Wimpheling, elles lui font plus d'honneur que certains de ses préjugés; on est heureux de lui trouver l'âme assez libre pour dire de ces vérités. Il en dit de même aux princes: un souverain qui consent à ce que ses sujets restent dans l'ignorance, mérite le nom de tyran, il n'est pas digne de régner sur son peuple [77]; „nos princes aiment ceux qui leur ressemblent; comme ils sont eux-mêmes des barbares, ils n'aiment que des barbares; en France, en Italie, en Espagne, les rois s'entourent de conseillers savants et courageux; les nôtres n'écoutent que les adulateurs; si dans leur jeunesse on leur donne quelque instruction, on la fait cesser trop vite afin de leur apprendre à s'occuper de chevaux, d'armes, de chasse, de spectacles,

[76] *Solus ergo animus Deo gratus, virtute præditus, sanctis moribus institutus, generosus est, nobilis est, ingenuus est, insignis et illustris est, ...vere nobilis est quem virtus propria nobilem facit. Multi autem stolidi mente et degeneres... nobilis animi gloriam et honorem a conceptu fingunt, ab utero partuque matris usurpant. O fœdam gloriam!* A Frédéric de Dalburg, 1497. *Amœnit. frib., addenda ad* p. 313. — *Quid vel regi vel nobilissimo principi cum hac solum arte (si ars dici meretur) venandi (spretis saltem et omissis omnibus aliis honestissimis animi et ingenii laboribus ac exercitiis), quam homo ignobilis, nulli precii, nullius prudentiæ, nullius virtutis, æque ac ipse princeps et scire et exercere potest? Potest enim flagitiosissimus furcifer, nulla virtute, nulla prudentia, nullo dei timore præditus, hisce solatiis intendere. Potest cornu ex cervice dependens gestare, more furiosi eques festinare, saltus et agros in caballo circumire, clamosam vocem in aera tollere, feris insidiari, feras vel cum magna corporis et vitæ suæ jactura persequi, feram arcu teloque jacere aut venabulo trucidare. Ea nimirum ars principi foret gloriosior, in qua secum obscurus et ignobilis vilisque homo communicare non posset. Adolescentia*, f° 2.

[77] *Ad Eberhardum Wurtemb.*, f° b, 1.

de danse" [78]. Il se peut qu'en s'exprimant ainsi Wimpheling ait un peu trop généralisé; nous ne retenons que son intention; quand un peuple a un prince, on ne dit qu'un lieu commun en affirmant avec Wimpheling que ce peuple sera mieux gouverné par un homme instruit que par un ignorant. Un des premiers devoirs des souverains est donc de s'instruire eux-mêmes, afin que, sachant apprécier le prix des lumières, ils puissent les répandre parmi leurs sujets; il leur appartient de prendre des mesures pour relever la noblesse de sa *barbarie*, pour éclairer les bourgeois et pour rendre au clergé sa dignité. Les moyens sont l'établissement d'écoles indépendantes de l'Église, comme ce gymnase dont Wimpheling recommandait la création au magistrat de Strasbourg; l'amélioration des universités, une plus grande surveillance exercée sur les *bourses* et, pour attirer les jeunes gens à la théologie, la destination dans chaque chapitre d'une ou de deux prébendes à des savants; ces théologiens séculiers qui ne seraient pas réduits à vivre d'oblations ou d'aumônes, prêcheraient avec autorité, parleraient librement des vices du clergé et des laïques, et feraient refleurir ainsi la vie religieuse, qui périt quand elle n'est confiée qu'aux soins de curés fainéants et de moines ignares [79].

Wimpheling n'est pas le premier qui ait entrepris ce combat contre l'ignorance, mais il est celui de ses contemporains qui s'y est consacré avec le plus d'ardeur. Quant à ses principes pédagogiques, ils sont excellents, dès qu'on les considère dans leur ensemble; ils ne nous paraissent contestables aujourd'hui que dans quelques applications de détail. Comme il n'a pas su faire de livre, il ne les a pas exposés méthodiquement, ils sont épars dans plusieurs de ses traités; pour les rappeler, je le laisserai encore, autant que possible, parler lui-même.

Très-différent de certains humanistes, Wimpheling insistait avant tout sur l'éducation morale; l'ignorance qu'il combattait n'était pas seulement l'ignorance du latin, c'était celle des principes d'une vie intègre et honnête. L'enseignement même de la langue et l'explication des auteurs devaient concourir, avec l'instruction religieuse, à former les mœurs. Les opuscules où il s'est plus spécialement occupé de

[78] *Principes nostri amant sui similes..., itaque cum barbari sint principes, barbaros diligunt. Philippica*, f° a, 4.

[79] *Apol. pro rep. christ.*, cap. 34.

cette matière sont l'*Adolescentia* et le *De integritate*, tous les deux remplis de textes pour donner plus de valeur à ses conseils. La jeunesse, selon lui, est exposée surtout à six espèces de vices: la concupiscence, l'inconstance, la crédulité, la passion des querelles, le mensonge, le manque de modération. On voit par cette simple énumération combien, au fond, Wimpheling est un moraliste purement empirique; il avait observé des jeunes gens, il leur avait trouvé des défauts divers, ses observations étaient confirmées par son expérience personnelle; mais au lieu de ramener les défauts à une origine commune, ce qui lui aurait permis de les attaquer avec plus de force, il les met l'un à côté de l'autre et, supposant qu'ils sont assez connus, il ne se donne pas la peine de les caractériser. Ce sont des maladies, contre chacune desquelles, comme un praticien qui va au plus pressé, il propose quelques *remèdes*, l'occupation avec des choses honnêtes, la lecture de la Bible, la prière, la frugalité, la réserve dans la conversation, la prudence, etc. Il ajoute une vingtaine de *leges* ou préceptes que les jeunes gens doivent s'imprimer à la mémoire, pour incessamment les observer: vénérer Dieu, ne pas jurer, honorer les parents et les vieillards, se procurer de bonnes habitudes, fuir les sociétés mauvaises, ne dire du mal de personne, être affable et modeste, fuir l'oisiveté, se surveiller, éviter autant le luxe que la trivialité, conserver le calme de l'âme, supporter sans murmure les réprimandes: conseils sans suite, comme on en trouvait dans le *Caton*, dans le *Moretus* et dans d'autres ouvrages du même genre que Brant avait traduits et publiés; cependant, en prenant les traités de Wimpheling pour ce qu'ils sont, des recueils de règles et d'exhortations destinés primitivement à tel ou tel de ses élèves, on conviendra au moins qu'ils avaient l'avantage d'être pratiques et appropriés aux besoins du moment.

Le vice que Wimpheling poursuit avec le plus de vigueur est l'incontinence; on a vu combien il le flétrit chez les prêtres; il veut l'extirper aussi chez les laïques. Toute la première partie de son traité *De integritate* n'a pas d'autre but; il s'adresse, il est vrai, à Jacques Sturm, qui devait se vouer au sacerdoce, mais beaucoup des remèdes qu'il indique pouvaient servir aussi à ceux qui restaient dans le monde. Il ne sera pas sans intérêt de voir par quels moyens il espère engager son disciple à observer l'intégrité morale; on aura

ainsi un exemple de la façon toute personnelle et familière dont il s'entretenait sur ces sujets avec les jeunes gens qui étaient sous sa surveillance. Il parle comme un père qui, désirant produire un effet immédiat, ne perd pas son temps à s'élever à des considérations spéculatives; il ne cherche pas même à coordonner ses pensées, il les exprime telles qu'elles se présentent à son esprit; toutes ne nous semblent pas très-fortes, mais en toutes se révèle une sincère affection. Pour préserver le futur *stettmeister* de Strasbourg du vice dont il s'agit, il l'exhorte à se souvenir que par ce péché il enfreint la loi divine, à prier dans le silence de son cabinet en étendant les bras, à chanter des hymnes au lieu de chansons frivoles, à lire de bons livres, l'Écriture sainte, quelques traités de Cicéron, de saint Augustin, d'Albert le Grand, de Pétrarque, de Gerson, la *Declamatio* de Philippe Béroalde de Bologne *De tribus fratribus, ebrioso, scortatore et lusore*, enfin le poème *De vita beata* de Baptiste de Mantoue et l'opuscule de Pierre Schott sur la vie chrétienne[80]. Il lui fait un plan pour la distribution de sa journée, afin qu'il n'ait pas un moment pour rester oisif : le matin, après la messe, assister à deux cours de l'université; pendant le dîner se récréer en écoutant ou en racontant des *facéties honnêtes;* puis successivement promenade ou exercices de gymnastique, un troisième cours, lecture ou méditation, enfin souper. Il lui prescrit même pour chaque jour de la semaine des exercices spirituels particuliers. Il lui recommande d'éviter les sociétés corruptrices, surtout celle de prêtres et de moines licencieux; de songer à ce qu'il doit à l'honneur de sa famille, au sien propre et à la dignité de son état; de se représenter la honte d'être obligé de se confesser d'un péché aussi odieux que le libertinage, et les suites que celui-ci entraîne pour la santé; d'avoir toujours présent à l'esprit l'exemple du Christ, de la Vierge, des saints. Et quand il sera retourné à Strasbourg, qu'il recherche le commerce de Geiler, celui des johannites, des chartreux, des wilhelmites, et non celui „de ces moines qui pénètrent dans les béguinages et dans les couvents de femmes, et qui dans leurs sermons débitent des histoires scandaleuses". Dans cet écrit de circonstance, que Thomas Wolf publia comme pouvant être d'une utilité générale, Wimpheling, à vrai dire, n'avait en vue que

[80] Schott, *Lucubrat.*, f° 66 et suiv.

le futur prêtre ; mais quelques rimes allemandes ajoutées à la fin prouvent qu'en le livrant à l'impression, on pensa qu'il profiterait aussi à ceux qui se voueraient à d'autres carrières. Wimpheling lui-même, qui continuait de répandre de petits traités de divers auteurs pour exhorter les jeunes gens à se demander, avant de se décider pour le sacerdoce, s'ils avaient la force de résister aux tentations, écrivit pour les laïques des vers allemands, où il les engageait à se marier honnêtement plutôt que de vivre avec des femmes dans „des unions fictives"; en 1512 il voulut les faire paraître à Bâle [81]; j'ignore s'ils ont été imprimés.

Dans son zèle pour l'éducation morale, Wimpheling ne s'épuise pas seulement en conseils aux jeunes gens, il en donne aussi aux maîtres et aux professeurs. A cet égard il dit de fort bonnes choses, surtout dans son *Isidoneus* et dans sa *Diatriba de proba puerorum institutione* [82]. Rarement on avait parlé avec autant de bon sens de la nécessité pour les maîtres de s'occuper des intérêts moraux de leurs élèves et des qualités qu'à cet effet ils doivent posséder. Il demande qu'ils inspirent la confiance par leur affabilité, et l'estime par le sérieux de leur caractère ; qu'ils soient sévères quand il faut punir, mais ni moroses ni irascibles; qu'ils aient pour les enfants une affection paternelle, mais qu'ils ne leur montrent pas une fausse indulgence ; patients, toujours prêts à répondre aux questions et provoquant par leur prévenance celles des élèves timides, recommandant à toute occasion les bonnes mœurs, donnant eux-mêmes l'exemple d'une vie honnête et laborieuse, évitant par respect pour la jeunesse toute parole qui pourrait troubler la conscience ou pervertir l'imagination. Il veut aussi qu'ils engagent les écoliers à ne pas trop se presser de choisir un état, notamment l'état ecclésiastique ou monastique, puisque nul ne sait, quand il est jeune, s'il pourra se soumettre aux exigences de ce genre de vie. Dans ses discours prononcés à Heidelberg il donnait aux professeurs de l'université et aux régents des bourses des recommandations sur la surveillance à exercer sur les

[81] Il envoya aux trois fils de Jean Amerbach *versiculos et prosas cum rythmis germanicis*, contre les jeunes gens qui *sub typo ficti coniugii ad se individuas introducunt concubinas*. 10 juillet 1512. Autogr.

[82] *Isidoneus*, cap. 29, 30. — *Diatriba*, cap. 9 et suiv.

étudiants, pour combattre chez eux l'indécence et la brutalité des mœurs.

Jusque-là il y a peu de réserves à faire; si Wimpheling n'est pas un pédagogue très-systématique, ses principes sont en général, et envisagés au point de vue de son temps, ceux d'un homme plein de sens. Il est difficile de lui rendre le même témoignage quand, dans ses exhortations aux jeunes gens de fuir les courtisanes, on le voit entrer dans des détails d'une crudité qui ne peut que nous paraître révoltante; on se demande si, au lieu de purifier l'imagination de ses lecteurs, il n'a pas dû la souiller plus d'une fois [83]. Une observation analogue doit être faite au sujet d'un autre moyen qu'il a prôné pour inspirer à la jeunesse l'horreur du vice; ce moyen, c'est le ridicule. Il a pu employer sans inconvénient la satire pour combattre la chasse aux bénéfices, le cumul, même la prodigalité et l'ivrognerie; mais il est douteux qu'elle soit une arme efficace contre l'incontinence. Il a été question dans la première partie de cette notice des discours facétieux que Wimpheling fit réciter à Heidelberg par des étudiants, avec toutes les solennités des formes académiques [84]. L'un fut débité par Jodocus Gallus; il a pour thème „la corporation de ceux qui montent le vaisseau de la légèreté", c'est-à-dire de ceux qui ont dépensé leur fortune et se sont réduits à la misère par leur conduite frivole; un autre, sous le titre ironique de „Corporation des philosophes ou des mauvais sujets", est l'œuvre de Barthélemy Grieb, de Strasbourg. L'un et l'autre sont entremêlés d'anecdotes, de proverbes, de plaisanteries, que l'apparente gravité du langage et les citations de textes ne font que mieux ressortir. Gallus ne s'en prend qu'à la prodigalité et à ses suites; Barthélemy Grieb, de son côté, n'en veut qu'aux ivrognes dont il expose, comme autant de statuts, les nombreux désordres qu'ils commettent; il ajoute, sous la forme et dans le style d'une bulle, les indulgences qui leur sont accordées au nom de Bacchus, et qui consistent en une foule de maladies. Wimpheling dit de ces deux discours qu'ils sont plaisants, badins, honnêtes, pas trop libres et ne donnant pas de scandale à la jeunesse [85]; au titre de celui

[83] Par exemple dans sa dédicace des traités attribués à saint Bernard, 13 nov. 1506.

[84] Ces deux discours sont publiés dans le *Direct. statuum*, Ind. bibl. 49.

[85] *Est illic jocus, attamen honestus, urbanus, jucundus, neminem carpens, non nimis*

de Gallus est ajouté qu'il a été prononcé pour fournir aux auditeurs un divertissement agréable [86]. S'ils n'avaient dû servir que de divertissement, il y aurait lieu de s'étonner que le grave Wimpheling en eût accepté la présidence ; mais il leur attribuait aussi un but moral. Or, tout en admettant que les sujets traités se prêtent à la satire, il reste la question si ce moyen de rendre le vice ridicule est le meilleur pour le rendre haïssable. Quel est le professeur sérieux qui aujourd'hui ferait débiter devant une assemblée d'étudiants des harangues comme celles que je viens de caractériser? Cependant je n'insiste pas trop; ce qui me paraît moins excusable, c'est que sous la direction de Wimpheling on ait dépeint un autre genre de débauche avec une liberté d'expressions que de nos jours on ne se permettrait plus. Jacques Hartlieb, de Landau, et Jean Hilt, de Rotweil, qui tous les deux se destinaient au sacerdoce, traitèrent un jour, le premier *de fide meretricum in suos amatores*, le second *de fide concubinarum in sacerdotes*. Ces deux pièces, remplies de phrases triviales allemandes, de locutions populaires, de fragments de chansons, sont infiniment curieuses pour qui veut connaître les mœurs des étudiants, des prêtres et des courtisanes de cette époque; mais ce sont des bouffonneries d'un effet moral très-problématique. Wimpheling ne fut pas du même avis; il les envoya à Craton Hofmann, qui dirigeait l'école de Schlestadt; Craton les publia, dans l'espoir que ses élèves — des petits garçons — apprendraient à se méfier des *meretrices* [87].

lasciviens, non præbens scandala teneriori ætati. A Pierre Attendorn. *Amœnit. frib.*, p. 176.

[86] *Quæstio minus principalis a Jodoco Gallo Rubiacensi in disputatione quodlibetari excitandi joci et animi laxandi causa Heidelbergæ determinata. Direct. statuum*, f° e, 6.

[87] *De fide meretricum in suos amatores. Quæstio minus principalis urbanitatis et facetiæ causa in fine quodlibeti Heidelbergensi determinata a magistro Jacobo Hartlieb Landoviensi. — De fide concubinarum in sacerdotes. Quæstio accessoria causa joci et urbanitatis in quodlibeto Heidelbergensi determinata a magistro Paulo Oleario Heidelbergensi.* — La préface de Craton Hofmann est du 29 août 1501. Il existe plusieurs éditions de ces discours. Dans celle du premier, qui fut mise en vente le 30 août 1505, s. l., 4°, Goth., il y a à la fin un renvoi au traité *De integritate*, achevé d'imprimer le 5 mars de la même année : « *contra amorem mulierum et carnis incentiva multa remedia inveniri poterunt in optimo libello de integritate, quem qui carpunt et odiunt caveant ne castitatem Deo gratissimam odio habere videantur.* » Pour cette raison, Zarncke, *Die deutschen Universitäten im Mittelalter*, p. 248, suppose que le *De integritate* avait paru une première fois avant 1505; la comparaison des dates de la mise en vente des deux traités rend cette supposition inutile ; d'ailleurs l'édition de Mayence du dis-

Wimpheling lui-même les recommanda spécialement à l'attention de Jacques Sturm : „Tu y verras l'impureté de ces femmes, leur infidélité, les ruses qu'elles emploient pour ruiner les jeunes gens "[88]. Il dédia également à Jacques Sturm l'opuscule de Philippe Béroalde sur les trois frères [89]; Béroalde raconte qu'un père qui avait trois fils, l'un ivrogne, l'autre joueur, le troisième *scortator*, déclara par testament qu'il déshéritait celui dont le vice serait reconnu le plus honteux; après la mort du père, les trois vauriens plaident l'un contre l'autre, chacun s'efforce de prouver qu'il est le moins coupable, chacun exagérant, si c'est possible, les turpitudes de l'autre ; Béroalde, qui est l'auteur de ces plaidoiries fictives, laisse naturellement la

cours sur les *Meretrices*, antérieure à celle de 1505, n'a pas le passage sur le *De integritate*. Zarncke dit aussi, p. 241, que dans *toutes* les éditions les deux discours facétieux sont *toujours* réunis, *stets beisammen;* cela n'est pas exact. Il est certain qu'il y a des éditions réunissant les deux pièces ; il en existe une, s. l. et a., in-4°, Goth., avec douze gravures, à la bibl. de Schlestadt, mais je connais un exemplaire de Mayence et un de 1505 qui tous les deux n'ont pas l'air d'être incomplets; il est vrai que dans sa préface Hofmann annonce que W. lui a envoyé les deux pièces, mais les deux exemplaires dont je parle n'ont que celle *De fide meretricum*, la seule, du reste, qui soit mentionnée au titre. L'un, de 10 feuillets in-4°, porte à la fin : *Impressum Maguntie per Fridericum Hewman*, s. d.; l'autre, de 16 feuillets in-4°, s. l.: *Finitum beatiter anno Christi 1505 3 kal. Sept.* Dans l'exemplaire de Mayence il est dit avant l'indication du lieu d'impression : *Ludowicus Hohenwange capitibus de meretricum fide in sacerdotes et plebanos summarium indidit.* Dans l'exemplaire de 1505 cette même note est reproduite au f° c, 4, et suivie de quelques *carmina* latins et allemands nouvellement ajoutés. Je conclus de là que les deux discours ont aussi été imprimés chacun à part; Riegger, *Amœnit. frib.*, p. 238, les cite lui-même comme ayant paru séparément. Je puis signaler encore : *De fide concubinarum in sacerdotes. Questio accessoria causa ioci et urbanitatis in quodlibeto Heydelbergensi determinata, quibusdam novis additionibus denuo illustrata.* Gravure : d'un côté une maison, une échelle posée contre une fenêtre, une femme qui rit et un jeune homme qui se tord les cheveux; de l'autre côté, une femme jetée à terre et battue par un homme. A la fin : *Impressum anno domini M.d.vj.* 12 feuillets in-4°, Goth. Les additions sont des épigrammes allemandes. — On a pensé parfois que Hartlieb et Oléarius n'étaient que des noms supposés pour désigner Wimpheling. Zarncke, l. c., dit avec raison que c'est là une erreur. Dans l'*Adolescentia*, f° 68, W. donne une épigramme de *Paulus Olearius Heidelbergensis philosophiæ magister;* en 1510 Hartlieb était doyen de l'église du Saint-Esprit à Heidelberg.

[88] *Retrahant te duæ quæstiones quodlibetares faceciarum loco quondam in Heydelbergensi gymnasio recitatæ, quibus non solum immundiciam sed et infidelitatem et fraudes quas putanæ... in adolescentes exercent, plane cognosces. De integr.*, cap. 21.

[89] Ind. bibl. 16. Dédié à Jacques Sturm, 18 nov. 1501 *ex heremitorio divi Guilhelmi.* — Le traité de Béroalde parut aussi en allemand: *Ein hüpsche subtyliche declamation von dryen brüdern, der erst ist ein trunckner bosz, der ander ein hurer, der dryt ein spieler.* Strasb. 1508, 4°.

question indécise. Wimpheling ne doute pas que cette lecture ne soit très-utile à son disciple; il pense qu'il ne se laissera pas persuader par les argumentations des trois frères, qu'il s'instruira par le contraste. Pour deux autres de ses élèves, François Paulus, de Strasbourg, et Wolfgang Hovemann, de Spire, il fit une édition des *Nefs des femmes folles* de Josse Badius, où cet auteur exposait les artifices par lesquels les *meretrices* ont coutume de séduire les hommes: „Quand vous voudrez vous reposer, dit Wimpheling, de l'étude de la philosophie, lisez ce livre. Vous y apprendrez comment vous aurez à veiller sur vos sens pour fuir les choses honteuses et pour éviter les tromperies des femmes“ [90]. On admire cette naïveté de notre humaniste qui était en même temps prêtre; n'est-il pas étrange que lui, qui excluait de l'enseignement universitaire les poètes païens à cause de leur *lascivia*, ait pu prendre pour d'excellents moyens d'éducation des œuvres comme celles dont il vient d'être parlé, notamment les discours de Hartlieb et de Hilt? En lisant ces discours on peut rire, on peut se moquer de ceux qui se laissent prendre, on ne se corrige pas. Cette crudité, ce sans-gêne, cette absence de délicatesse, accusent des mœurs encore peu sévères; cependant la tolérance que leur accorde un homme tel que Wimpheling, peut à bon droit nous paraître singulière.

§ 2. *Wimpheling humaniste. — Les poètes païens.*

Le complément indispensable de l'éducation morale est, pour Wimpheling, l'éducation littéraire que, pour le dire dès à présent, il fait consister essentiellement dans l'apprentissage de la langue latine. En examinant cette partie de son œuvre, on verra combien son humanisme est encore timide; des préjugés, des craintes de toutes sortes se mettent en travers de ses intentions, et lors même qu'on l'approuve quand il n'attend pas le salut du monde de la seule philologie, on n'a pas besoin de partager les appréhensions qui l'ont porté à circonscrire les études classiques dans des limites trop étroites. Il regrettait que dans sa jeunesse il n'eût pas appris le grec [91]; s'il l'avait su, son horizon eût été moins borné peut-être, il se serait

[90] Ind. bibl. 58. La dédicace est du 3 janv. 1502 *ex heremitorio divi Guilhelmi.*
[91] *Isidoneus germ.*, cap. 25.

affranchi de certaines préventions qui l'ont empêché d'entrevoir le génie antique. Toute son ardeur est pour le latin; c'est par patriotisme autant qu'à cause de l'utilité générale de cette langue, qu'il fait de laborieux efforts pour la répandre et pour en améliorer l'enseignement. Il est offensé d'entendre les Italiens qualifier les Allemands de barbares, parce qu'ils ne savent ni parler ni écrire un latin élégant[92]; plus il sent que le reproche est fondé, plus il veut que les Allemands s'appliquent à ne plus le mériter. „Quelle honte pour les princes, pour les seigneurs, pour les patriciens des villes de ne pas comprendre cette langue, qui est la plus noble de toutes!“ Comment s'entretenir avec un ambassadeur étranger ou avec un légat pontifical si l'on ne sait pas le latin? Croit-on que les papes auraient transféré l'Empire des Grecs aux Germains, si jadis ils avaient trouvé chez eux l'ignorance qui les distingue aujourd'hui? Et puis voyez l'utilité variée du latin pour quiconque ne veut pas rester dans la barbarie! Il vous sert à converser sur toutes choses comme savent le faire les Français et les Italiens; il vous facilite l'intelligence de la Bible, des Pères, des lois, des chroniques, des traités de morale, des épitaphes, des légendes des monnaies; vous pouvez causer avec les savants, défendre votre opinion, placer à propos une sentence, une anecdote, une plaisanterie classique, corriger les fautes de langage de vos interlocuteurs, lire une foule de bons livres qui n'ont pas été traduits en allemand“, etc.[93] Wimpheling, qui insiste sur tous ces motifs avec une gravité égale, ne poursuit ainsi que le but immédiat et le moins élevé : il ne faut pas étudier la langue latine pour mieux comprendre les anciens, il suffit de se former à l'usage pratique en arrivant „à parler et à écrire correctement et avec élégance“[94].

Il est vrai que sous ce rapport il restait en Allemagne beaucoup à faire. Wimpheling parle de maîtres d'école qui faisaient apprendre à leurs élèves les psaumes et les cantiques sans les leur expliquer, ou qui les habituaient à traduire l'allemand mot à mot : „*Der Lehrer*

[92] *Philippica*, f° a, 5. — *Ad Eberhardum Wurtemb.*, f° b, 4. — *Oratio de concordia*, f° a, 2. — *Germania*, f° e, 3. — Geiler, dans un de ses sermons, rappelle une anecdote de W. sur l'ignorance des Allemands en fait de latin et sur le mépris qu'avaient pour eux les Italiens. *Navicula fatuorum*, f° E, 2.

[93] *Isidoneus*, cap. 19. *Diatriba*, cap. 3.

[94] *Ornate et loqui et scribere. Oratio de concordia*, f° a, 2.

wird kommen, magister erit venire; es träumte mir, somniavit mihi; helfe mir, juva mihi; es friert mich, friget me; trinke alles aus, bibe totum ex; der Kopf thut mir weh, caput facit mihi ve, etc." Les moins ignorants suivaient, pour l'enseignement de la grammaire, le Doctrinal d'Alexandre ou l'un ou l'autre de ses nombreux commentateurs; le Doctrinal, écrit en vers léonins, passait pour avoir l'avantage d'imprimer plus facilement à la mémoire des enfants les règles accompagnées d'exemples; les commentaires y ajoutaient des discussions et des subtilités auxquelles, selon Wimpheling, certains maîtres arrêtaient leurs disciples pendant des années sans les faire avancer d'un pas et sans autre résultat que de les rendre „perplexes" [95]. Ni en France ni en Italie, disait-il, on ne suivait une méthode aussi peu raisonnable que dans les écoles allemandes; il se prononce fréquemment contre les manuels diffus et indigestes qui étaient encore usités [96] et dans lesquels, selon lui, on n'apprenait ni la bonne orthographe, ni la signification propre des mots, ni le sens des vocables difficiles, ni les constructions les plus correctes, ni les épithètes les plus convenables, ni la différence entre la prose et les vers, ni la vraie méthode d'écrire des lettres, des discours et des *carmina*. Il y avait bien quelques traités moins prolixes, tels que le *Donatus minor*, *Es tu scholaris*, *Funda-*

[95] ...*Neque id in Alexandro, in Petro Helia, in Florista, in Cornuto, in Catholico, in Verbis deponentibus, in Verborum compositis, in Alexandri aut Donati commentariis et argumentationibus dubiis et quæstionibus ediscere potuerunt. Isidoneus*, cap. 16. — *Ne contenti estote Alexandri Galli commentariis, Donati multis argumentis, Catholico, Florista, spectaculo, Jo. de Garlandria, cornuto, antigamerato, Petro Heliæ, græcista, Verborum compositis, significandique modis. Bonis Germaniæ adolescentibus*, dans les *Partheniceæ* de Baptiste de Mantoue, Ind. bibl. 203. — Le *Catholicon* est l'ouvrage grammatical du dominicain génois Jean de Balbis, du quatorzième siècle. *Cornutus*, *Verba deponentia*, *Composita verborum*, sont les titres de traités de Jean de Garlandria, grammairien anglais du onzième siècle. Le *Tractatus de modis significandi* est attribué à Duns Scot. *Græcista* est le surnom donné à Evrard de Béthune, douzième siècle, à cause de son *Græcismus* sur les figures et sur les huit parties du discours. De Pierre Hélias il existait une grammaire latine en hexamètres. *Florista*, surnom du chanoine allemand Ludolphe, qui avait écrit des *Flores grammaticæ*. Tous ces livres furent imprimés plusieurs fois à la fin du quinzième et au comm. du seizième siècle; de quelques-uns d'entre eux il y a des éditions de Strasb. et de Haguenau. — La bibl. de Strasb., fonds s. Jean, avait un ms., 4°, intitulé Antigammaratus; c'était un traité en vers. — Ce que W. entend par Spectaculum m'est inconnu. — Bebel se prononçait également contre tous ces manuels, qui sont aussi pour les auteurs des Epp. obsc. vir. un perpétuel sujet de raillerie.

[96] *Bonis Germaniæ adolescentibus*, l. c.

mentum scholarium et autres[97]; mais ils étaient encore, sinon tout à fait barbares, du moins très-insuffisants. Dans nos contrées Wimpheling fut un des premiers à réformer l'enseignement élémentaire. On cite de lui un *Libellus grammaticalis*, qu'il m'a été impossible de découvrir sous ce titre[98]. Il existe un *Exercitium grammaticale puerorum per dietas distributum*[99]; l'auteur, qui veut simplifier la méthode, commence par se plaindre des maîtres qui perdent leur temps et celui de leurs élèves en cherchant la solution de questions grammaticales obscures et en faisant d'interminables commentaires sur le Doctrinal; il veut qu'on suive l'exemple des Italiens, qui vont plus droit au but; la grammaire elle-même, il la divise en deux parties, et chacune de ces parties en deux semaines, avec une tâche particulière pour chaque jour; la première partie est consacrée à ce qu'on appelle l'étymologie, la seconde contient d'abord quelques règles sur la traduction du latin en allemand, puis sur la syntaxe, enfin sur les exercices de style. Ce sont là les idées de Wimpheling; ou bien il les a prises dans ce traité, ou bien celui-ci a été écrit sous son influence. Dans son *Isidoneus*, il donne aux maîtres des instructions, reproduites en partie dans sa *Diatriba*, et aussi bonnes, aussi pratiques que le comportait son temps. Comme le Doctrinal était encore très-répandu, il ne veut pas qu'on le rejette d'emblée, mais qu'on s'en serve avec mesure, en supprimant la plupart de ses comparaisons et en ne retenant que ce qui n'est pas au-dessus de la portée des enfants. Il recommande aussi de ne pas employer trop de manuels différents; la langue étant la même chez tous les bons auteurs, il ne peut y avoir au fond qu'une seule grammaire. Les premiers humanistes suivaient, chacun dans son école, le livre qu'ils préféraient;

[97] *Donatus minor*. S. l. et a. In-4°. — *Es tu scholaris*. S. l. et a. In-4°. Une autre édition est intitulée *Interrogatoria Scholarium*. S. l. et a., 4°. — *Fundamentum scholarium*. Haguenau, Henr. Gran, 1494, in-4°. — *Regulæ grammaticales antiquæ*. Augsb., s. a., in-4°. — *Modus latinitatis*. Strasb., Martin Flach, 1498, in-4°. Etc.

[98] Strasb. 1497, in-4°. Riegger, *Amœnit. frib.*, p. 186, ne le connaît que par les *Annales typogr.* de Maittaire, T. 1, P. 2, p. 657.

[99] En tête est un *Complanctus super puerorum nimia detentione in obscuris, prolixis et inutilibus grammaticæ*. Ce traité avait paru en 1491 chez Gran à Haguenau, en 1494 à Strasb. sans nom d'imprimeur, en 1500 s. l., in-4°. Une nouvelle édition de Gran, 1505, donne le nom de l'auteur et ajoute un commentaire : *Magistri Wilhelmi Synter de Werd exercitium grammaticale puerorum per diætas distributum, cum commentatione Lucæ Hagenoensis Johannitæ philosophiæ magistri*. 4°.

vers 1513, Gebwiler à Strasbourg se rattachait à Jean Cochléus, Sapidus à Schlestadt à Pylades, Nicolas Gerbel à Mayence à Brassicanus; Wimpheling ne voulait critiquer ni ces auteurs, ni Sulpitius, Pérotti, Mancinelli, Hermann Torrentinus, mais il lui semblait plus rationnel d'introduire partout la même grammaire, afin que les jeunes gens, en allant d'une école à l'autre, ne fussent pas troublés par des leçons qui ne s'accordaient point[100]. En tout cas, que le maître s'habitue à la clarté, à la précision, à la netteté de l'exposition; qu'au lieu de définir péniblement les mots latins, il les explique par les mots allemands correspondants; qu'il s'abstienne de forger de nouveaux termes; qu'il veille à une bonne prononciation, autre que celle des Souabes, afin que si un jour ses élèves se rendent en Italie, on ne leur demande pas si le jargon qu'ils parlent doit être du latin[101]; qu'il fasse beaucoup apprendre par cœur et réciter, puisque, de même que pour le français et l'italien, on ne se rend maître du latin que par un fréquent usage; qu'il ne néglige ni l'orthographe ni même la calligraphie; qu'il familiarise de bonne heure les enfants avec les *Élégances*, avec les Adages d'Érasme, avec les sentences contenues dans son propre traité de l'*Adolescentia*; qu'il leur fasse faire des compositions sur des sujets d'histoire et de morale, et qu'il leur enseigne à écrire des lettres en se servant des traités de Philelphe, de François Niger, de Campanus[102]. Wimpheling a même le bon sens de demander que déjà dans les écoles élémentaires on com-

100 *Diatriba*, cap. 2. — Ant. Mancinelli, *Scribendi orandique modus*. Milan, s. l., Bâle 1501, 4°, *De grammatica tractatus*. Venise 1495, 4°. Etc. — Nic. Perotti, *Rudimenta grammaticæ latinæ*. Venise 1476, f°. Etc. En 1506 on imprima à Strasb., f°, ses *Cornucopiæ sive linguæ latinæ commentarii*. — La *Grammatica* de Cochléus, 1513, 4°, et souvent. Les *Institutiones grammaticæ* de Brassicanus et celles de Heinrichmann, plusieurs fois impr. à Strasb. — Hermann Torrentinus, de Zwoll, est l'auteur de divers ouvrages sur l'enseignement du latin, souvent publiés. — Jean François Buccardus Pylades, de Brescia, *Annotationes in Alexandrum*. Brescia 1500, 4°; *Grammatica*, s. l. et a., 4°. — Jean Sulpicius Verulanus, *Opus grammaticorum* ou *De grammatica*, s. l. et a., 4°.

101 *Ad Eberhardum Wurtemb.*, f° b, 3. — *Isidoneus*, cap. 2; là W. fait des reproches semblables aux Mayençais, aux Francfortois, aux Hessois.

102 *Isidoneus*, cap. 16 et suiv. — *Diatriba*, cap. 2 et suiv. — Fr. Philelphe, *Epistolarum libri*, s. l. et a., 4°. Les *Epistolæ breviores et elegantiores* de Philelphe furent impr., de 1511 à 1518, cinq fois à Strasb. — Jean Antoine Campanus. *Epistolæ, in opp.*, Venise s. a., Rome 1495, f°. — François Niger, de Venise, *Modus epistolandi*, s. l. et a., 4°, et souvent.

munique aux élèves des notions d'histoire et de géographie et quelques détails sur ce qu'il appelle les antiquités; quand on leur explique un historien, Valère-Maxime, Pétrarque *De rebus memorandis*, Marc-Antoine Sabellicus, il convient de leur parler des dignités, des offices, des magistratures des anciens, des provinces, des villes et de leurs monuments [103]. A cet effet il engagea Dietrich Grésémund, de Mayence, à publier quelques traités sur ces matières de Valérius Probus et de Pomponius Lætus [104]. Enfin, pour donner aux enfants une idée de l'Allemagne, il propose de lire avec eux l'ouvrage d'Énée Silvius, *De situ et moribus Germaniæ;* mais il est assez pédant pour dire que celui qui dans Silvius aura lu par exemple la description de Vienne, se fera de cette ville une idée plus exacte que s'il l'avait parcourue pendant deux mois [105]. Outre l'avantage de ce genre d'études pour enrichir l'esprit des enfants, Wimpheling y en trouvait encore un autre : en rentrant de l'école, ils auront de quoi intéresser leurs parents, tandis qu'ils les ennuieraient fort s'ils ne leur parlaient que de règles de grammaire ou de syllogismes.

Wimpheling compléta ses conseils sur l'enseignement du latin par un petit traité de rhétorique et par un autre sur la prosodie. Le premier résume en cinq pages, d'après Cicéron et Quintilien, les définitions et les règles les plus élémentaires sur les divers genres de causes, sur la manière de louer un personnage ou une cité, etc.; au fond c'est un écrit de peu d'importance, mais comme reproduction de quelques principes classiques, il n'était pas alors sans utilité [106]. Frappé de la mauvaise prédication de la plupart des prêtres, „qui faisaient beaucoup de mots pour ne rien dire que des platitudes", ou qui se rendaient la vie facile en répétant les sermons du *Dormi secure*, il écrivit sur l'éloquence de la chaire un livre qui ne paraît pas avoir été imprimé [107]. La prosodie classique lui causa d'abord des embarras;

103 *Isidoneus*, cap. 28. *Diatriba*, cap. 6. — Pétrarque, *Rerum memorandarum liber*. S. l. et a., f°. — En parlant de Sabellicus, W. a songé sans doute à ses *Exemplorum libri X*, plusieurs fois impr. à Strasb. et à Haguenau.

104 Ind. bibl. 80.

105 *Diatriba*, cap. 6.

106 Publié à la suite des *Elegantiæ maiores*.

107 *De his indoctis ac verbosis concionatoribus in nostra Prothomologia latius, si deus volet, edisseremus. Isidoneus*, f° a, 3. — *Prothimologia de bono modo prædicandi, opus probe instructum ex fontibus oratorum*. Trithémius, *Catal. ill. vir.*, f° 65.

tout en composant beaucoup de vers, il avait des doutes sur la quantité de certaines syllabes; en 1486 il demanda sur quelques mots l'avis de Pierre Schott, qu'il estimait comme un des poètes les plus habiles[108], et dont plus tard il publia le traité *De mensuris syllabarum*[109]. Son propre opuscule *De arte metrificandi* ne s'occupe également que de la quantité; comme en parlant latin, on se trompait fort souvent sur la longueur ou la brièveté des syllabes, Wimpheling est d'avis que la prosodie n'est pas seulement faite pour les poètes, mais pour tout latiniste qui veut s'exprimer correctement. Quant aux mètres, il ne connaît dans son traité que l'hexamètre et le pentamètre; il ne dit rien des formes lyriques, que Celtès, Brant, Bébel, etc., étaient si ambitieux d'imiter et que de temps à autre il pratiquait lui-même[110].

Pour faire des vers et pour écrire en prose un peu mieux que les auteurs du moyen âge, les humanistes s'aidaient de recueils d'*élégances*, c'est-à-dire de locutions plus choisies, d'épithètes plus sonores, de termes plus nobles, de tours plus harmonieux que ceux dont on se servait d'ordinaire, et qui tous étaient tirés des classiques. Depuis que Laurent Valla eut réuni les premières *Elegantiæ linguæ latinæ*, suivies bientôt de celles d'Augustin Dathus de Sienne, de Guarini de Vérone, etc.[111], ces recueils étaient devenus la grande ressource des gens de lettres. Wimpheling en fit un à son tour; ce n'est en grande partie qu'un extrait de celui de Valla[112]; une fois l'auteur alsacien en appelle au témoignage du prévôt de Spire, Georges de Gemmingen, „très-versé dans Cicéron"; une autre fois il cite un distique de Pierre Schott. Il commence par quelques règles sur les qualités

108 Schott, *Lucubrat.*, f° 52. 53.

109 *De mensuris syllabarum epithoma*. Dédié par W. à Jean Zwig de Spire et à Philippe Furstenberg, nov. 1500. Ind. bibl. 202.

110 Ind. bibl. 21. C'est le même traité que mentionnent Trithémius, l. c., et W. lui-même dans l'*Isidoneus*, cap. 24, sous le titre *De arte poetica*; ils disent qu'il avait déjà paru, incorrectement, à la suite d'une *Grammatica nova*, sans le nom et à l'insu de l'auteur. — Wiskowatoff, p. 60, qui ne l'a pas vu et qui s'est laissé tromper par le titre *De arte poetica*, affirme que c'est un poème, *ein Gedicht*.

111 Laur. Valla, *De elegantia linguæ latinæ libri sex*. Rome 1471, in-f°, et souvent. — Augustin Dathus, *Elegantiolæ* ou *Elegantiæ minores*. S. l. et a., in-4°, plusieurs fois en Italie; aussi à Strasb. 1504, in-4°, etc.

112 Ind. bibl. 6. Les *Elegantiæ majores* ne diffèrent de la *Medulla* que par l'addition de quelques exemples et de la rhétorique.

du style : éviter les hiatus et le retour trop fréquent des mêmes consonnes ou des mêmes syllabes, disposer les mots de manière à ce qu'ils „résonnent agréablement", observer une certaine gradation, rejeter les termes obscurs ou superflus ainsi que les néologismes, distinguer ce qui convient à la prose de ce qui est propre à la poésie. Il donne ensuite, par ordre alphabétique et suivant les différentes parties du discours, une série d'expressions élégantes [113]. Werner de Morimont, le disciple de Murner et son aide-de-camp dans l'affaire de la *Germania*, prétendit que par ses *Élégances* Wimpheling prouvait qu'il ne savait pas même „les premiers rudiments de la langue" [114]; il resta seul de son avis; le recueil eut un grand succès dans les écoles, il fut réimprimé à plusieurs reprises à Strasbourg, à Haguenau, à Pforzheim, à Heidelberg, à Spire, à Leipzig, à Paris.

Mais savoir la grammaire, la rhétorique, la prosodie, ce n'est pas tout; il faut lire les bons écrivains. On peut avoir appris les règles et connaître d'après un dictionnaire ou d'après une collection d'élégances un certain nombre de mots et de tournures, mais sans la lecture des auteurs on n'acquiert pas la vraie pratique de la langue. A quoi sert-il d'avoir la théorie de l'escrime ou de l'équitation, si l'on n'a ni épée ni cheval? on possède les principes de l'art, on n'a pas l'instrument pour l'exercer [115]. Mais quels sont les bons auteurs, et quand et comment faut-il les lire? C'est dans les réponses que Wimpheling fait à ces questions que se dessine le caractère particulier de son humanisme. Au premier abord il semble que personne ne plaide plus chaudement que lui la cause des écrivains classiques. Jeunes gens, s'écrie-t-il, ne vous laissez pas induire en erreur par des maîtres paresseux, par d'ignorants *grammatelli* qui méprisent les poètes, les orateurs, les historiens, et qui ne les méprisent que parce qu'ils ne les connaissent pas! Où pouvez-vous apprendre l'éloquence, si ce n'est dans Cicéron et Quintilien, et l'histoire ancienne, si ce n'est dans Salluste, Jules César, Tacite, Valère-Maxime? Mais les poètes! on dit qu'il faut les rejeter parce qu'ils contiennent des

[113] Edit. de Leipz., 1503, in-4°, f° c, 2; d, 1; — le distique de Schott, f° b, 2, se trouve dans les *Lucubrat.*, f° 176.

[114] Murner, *Honestorum poematum laudatio*, f° c, 4.

[115] *Oratio de concordia*, f° a, 4.

choses impudiques; n'y a-t-il pas aussi dans la Bible des passages que devant des enfants on ne peut pas traduire mot à mot? Tout dépend de la sagesse du maître; celui qui respecte ses élèves, omettra ou voilera par des périphrases ce qu'il serait dangereux d'expliquer littéralement, ou bien il s'en servira pour inspirer de l'horreur pour le vice. Wimpheling trouvait qu'il y avait pour les jeunes gens un péril plus grave que ces lectures, c'était de se trouver en compagnie de prêtres ou de moines, de la bouche desquels ils risquaient d'entendre des propos pires que ceux des poètes. S'il fallait condamner ces derniers, il faudrait condamner aussi les Pères et les docteurs qui n'ont pas craint de leur emprunter des citations; saint Jérôme, saint Augustin les avaient lus, saint Paul lui-même en a connu un, et saint Basile a écrit un traité pour en recommander l'étude [116]. Il y a d'ailleurs chez les poètes une foule de bonnes sentences morales, qu'il est précieux de retenir; et les poètes de l'Église, qui tous se sont formés d'après les anciens, comment les comprendrait-on si ceux-ci étaient négligés [117]? Wimpheling demande avec insistance qu'on explique dans les écoles Virgile, Lucain, les Odes d'Horace, quelques comédies de Plaute et de Térence [118]. Il exclut, à cause de leur *lascivia et spurcitia*, Ovide, Juvénal, Martial, Tibulle, Catulle, Properce [119]. A ce jugement il n'y a pas d'objections à faire. Mais ce qui est étrange, c'est que, selon Wimpheling, les poètes mêmes qu'il accepte ne sont à lire que dans les écoles élémentaires; une fois sortis de ces écoles, les jeunes gens, surtout les prêtres, doivent s'en abstenir [120]; ce qui ne lui paraît pas dangereux pour l'enfance, le devient à l'âge où les passions s'éveillent. Mais il nous semble que si l'on interdit à l'adolescent et à l'homme mûr de s'occuper des poètes, autant vaut

116 En 1507, W. publia ce traité de Basile *De legendis antiquorum libris*, avec une préface à Pierre Sturm, Nicolas Wimpheling et Jérôme Hemmerlin. Ind. bibl. 73.

117 *Isidoneus*, cap. 21. — *Bonis Germaniæ adolescentibus*. — *Oratio pro concordia* f° a, 3.

118 Il recommande l'*Andria* et les *Adelphi* de Plaute, l'*Aulularia* et les *Duo captivi* de Térence. *Diatriba*, cap. 6. — Il préfère Plaute à Térence : « *Plautus tamen nobis Therentio dulcior, copiosior, amabilior esse videtur.* » *Isidoneus*, cap. 21.

119 *Isidoneus*, cap. 21.

120 ... *Non autem poeticis spurcis, obscœnis, aut versuum cantionibus, quæ si pueros forsitan deceant, in viro tamen... non solum stultam et vanam ambitionem, sed etiam histrionicam ac quasi meretriceam quandam mollitiem atque levitatem præ se ferre videntur.* A Jean Spiegel 1507. *Amœnit. frib.*, p. 307.

l'interdire aussi à l'enfant; ce que l'écolier apprend par cœur peut lui laisser des impressions qui dormiront d'abord, mais qui éclateront peut-être dans la suite; les livres qu'il aura lus avec son *ludimagister* et qu'il ne devra plus ouvrir comme étudiant, auront pour lui tout le charme du fruit défendu. Mais sur ce point Wimpheling est intraitable, sans s'apercevoir combien il est inconséquent. Il accorde qu'on puisse employer à l'usage chrétien — comme il l'a fait lui-même, dit-il — la beauté du langage des poètes et leurs sentences morales; mais il se hâte d'ajouter que, quand même leurs vers faciles résonnent harmonieusement à ses oreilles, il ne recherchera pas les suffrages des amateurs du paganisme, en souillant la vérité par les fictions des idolâtres[121]; il veut dire par ces mots qu'il ne mêlera pas à ses poèmes des souvenirs mythologiques: il lui arrive parfois d'oublier cette intention, mais son principe reste le même : quand on a quitté l'école, on doit mettre de côté les poètes païens; celui qui s'en occupe trahit une vaine ambition, une légèreté suspecte, une mollesse efféminée. Et qu'on veuille bien le remarquer, en défendant aux adultes de lire les classiques, il ne songe pas à Ovide, à Martial, etc., il proscrit Virgile et tous ceux qu'il permettait pourtant d'expliquer aux écoliers. Pendant qu'en 1503 il habitait Strasbourg, un jeune homme vint le prier de lire avec lui Virgile; il lui répondit qu'il n'avait pas l'habitude d'étudier les poètes; il s'offrit à lui interpréter Salluste, chez lequel on trouve, au lieu de fables, de l'histoire vraie et une *moralitas* qui n'est pas indigne des théologiens, outre qu'on a l'occasion de répéter les règles grammaticales et de recueillir „des élégances oratoires“ [122].

Telles ont été ses opinions jusqu'à sa querelle avec Locher. Cette querelle eut pour résultat de le brouiller à jamais avec les poètes; il ne les veut plus, pas même pour les enfants, à la seule exception de quelques parties de Virgile. Il entreprit contre eux une vraie croisade; dans aucune autre circonstance il ne montra plus de passion et

[121] *Tametsi fucosus ille nitor lasciviensque petulantia versum prurientibus auribus gratiorem efficiat, tamen non est assentatio gentilitatis amatorum eousque nobis desideranda, ut intemerandam sacrosanctamque veritatem idolatrarum figmentis contaminare velimus. Quamvis haud negaverim, verborum sententiarumque honestiorum decorem ab illis sine iniuria christianæ professionis (quod et nos plerumque fecimus) in usum nostrum, assumi posse et accommodari.* Dédicace du *Triplex candor b. Virginis.*

[122] W. à Brant, 1503. Copie.

de pédantisme; sa rancune contre l'humaniste wurtembergeois l'entraîna au delà de toutes les bornes; dans le traité qu'il publia contre lui en 1510, il s'échauffe au point qu'il n'attaque plus seulement les poètes anciens et modernes, il dirige ses coups contre la poésie elle-même, dont il réduit le domaine à quelques sujets moraux et religieux; il reprend le peu même qu'il avait accordé précédemment. Rappelant une parole de saint Jérôme, il dit que les vers des poètes séculiers ne peuvent être que la nourriture des démons; „la poésie ne mérite pas le nom de science ou d'art libéral, car elle ne repose pas sur des principes et on ne peut pas s'en servir pour la démonstration ni en tirer des conclusions“ [123]. A quoi sert-il d'expliquer dans les écoles tant de poètes? il suffit que les jeunes gens connaissent la grammaire et la prosodie, pour passer de là à la dialectique; qu'on leur apprenne les *flores* et les bonnes sentences; que leur faut-il de plus? Il y a eu de grands théologiens, des législateurs, des jurisconsultes, des médecins célèbres, qui n'ont rien su des poètes. Le Saint-Esprit a pourvu dans la Bible à tous les besoins des chrétiens, ils n'ont pas à chercher la sagesse chez des païens frivoles. Quand vous réclamez des conseils pour votre santé, pour votre conduite, pour vos affaires, allez-vous les demander à un poète? Les poètes ne sont utiles à rien, ni dans l'Église ni dans la République; il est donc étonnant qu'on leur décerne des couronnes, qu'on leur accorde des priviléges, qu'on les admette comme professeurs dans les universités. Ils ne débitent que des fables, des absurdités, des choses obscènes. Aussi Dieu leur a-t-il infligé dans les temps anciens des châtiments sévères; Wimpheling rappelle comme autant de faits incontestables que le crâne chauve d'Eschyle fut brisé par une tortue qu'un aigle avait enlevée et qu'il laissa retomber sur la tête du poète, la prenant pour un roc; qu'Euripide fut déchiré par des chiens; qu'Homère, ne pouvant pas résoudre une question que lui avaient posée des pêcheurs, en mourut de chagrin; que Sophocle, au contraire, mourut de joie pour avoir triomphé dans un combat littéraire; qu'Anacréon fut étouffé par un grain de raisin; que Térence périt dans un naufrage et Lucain de poison. Ces avertissements lui paraissaient assez clairs [124].

[123] *Contra turpem lib. Philom.*, cap. 3.
[124] O. c., cap. 7.

Malgré cela, comme on vient de le voir, Wimpheling disait qu'on pouvait communiquer aux élèves les *sententiæ honestiores* tirées des poètes; il l'avait dit souvent; dans son *Isidoneus* il avait conseillé aux maîtres de faire des recueils de *flores* sur les bonnes mœurs, sur la pratique des affaires, sur l'explication de certains termes; ces passages serviraient à donner aux jeunes gens plus d'expérience, à les consoler dans la détresse, à leur rappeler les principes d'une vie honnête; ils deviendraient des „proverbes quotidiens" ou pourraient être employés comme bons mots pour égayer une conversation [125]. Il avait compilé lui-même une foule de ces sentences; son *Adolescentia* est pleine d'extraits de Virgile, d'Horace et même d'Ovide [126]. Mais l'*Adolescentia* datait de l'année 1500, où il ne s'était pas encore disputé avec Locher. En 1510 la recommandation des *flores* et des *sententiæ* était une inconséquence, un oubli, un reste d'ancienne habitude; il s'en aperçoit, car il se corrige en disant que dans les Saintes-Écritures et dans les ouvrages des théologiens on trouve plus sûrement et en plus grande abondance que chez les poètes les conseils qui se rapportent aux mœurs; il renvoie même à Cicéron et à Sénèque, chez lesquels il y a plus de „moralité, de philosophie solide et d'élégance" que dans les livres écrits en vers, qui tous ne traitent que de mensonges ou de volupté. On dit, s'écrie-t-il, que les Muses, que plus d'une fois il avait invoquées lui-même, tantôt pour menacer Murner, tantôt pour chanter la Vierge, on dit qu'elles sont les filles de Jupiter; soit; mais Jupiter est le diable, ses filles sont donc de nature diabolique, des monstres ennemis des hommes, la personnification de ce qui est faux, vain et pernicieux. D'ailleurs, la prose n'est-elle pas plus utile que la versification? ce n'est qu'en prose qu'on écrit les lettres, les discours, les histoires, les traités sérieux. Le poète est obligé d'accommoder les choses aux mots, au lieu d'approprier les mots aux choses; il finit par ne plus savoir écrire d'une manière grave, il charge son style de locutions et de tours qui obscurcissent la pensée ou lui ôtent sa force. Les muses que, par un mauvais jeu de mot, Wimpheling appelle *mules* à cause de la stérilité dont il les accuse, ne peuvent produire ni des conseillers de princes,

125 *Isidoneus*, cap. 22.
126 *Adolescentia*, f° 49.

ni des juges de tribunaux, ni des officiaux d'évêques, ni des prêtres sachant prêcher, diriger une paroisse, donner des avis sur les cas de conscience difficiles. Celui qui les suit n'est capable d'aucun travail honnête; il finira par être jongleur ou histrion, il récitera ses vers à quelque seigneur ou à la foule, on l'applaudira, on le récompensera par un verre de vin, mais jamais on ne lui confiera une charge ni dans l'Église ni dans la République[127].

Après ce violent réquisitoire contre la poésie, Wimpheling veut bien ne pas condamner *tous* les poètes; il approuve ceux qui de son temps ont chanté Jésus-Christ, la Vierge, les saints, ceux qui ont recommandé les vertus et blâmé les vices, ceux qui ont fait l'éloge de bons livres ou composé des épitaphes. C'est tout ce qu'il laisse subsister comme objet d'un des plus nobles des arts. Il cite avec satisfaction quelques-uns de ces poètes; plusieurs de ceux qu'il nomme n'ont été que de médiocres versificateurs[128]. Dans l'épilogue qu'il mit à l'édition de l'*Éloge de la folie* par Érasme, il revient sur la question; il craint qu'on ne conclue de son apologie de la scolastique contre Locher qu'il méprise tous les poètes; mais comment pourrait-il les mépriser, lui qui, pour chasser les ennuis ou le sommeil, aime à lire Prudence et Baptiste de Mantoue, et qui s'indigne de ce que dans une nouvelle édition du Décret un faussaire a substitué au nom de Juvencus celui d'un certain Vincent! Justification qui devait faire sourire les littérateurs moins exclusifs.

Au fond des déclamations de Wimpheling contre les poètes *païens* il y a un sentiment très-juste; personne, je suppose, ne demandera que, pour l'enseignement du latin dans les écoles et même dans les universités, on se serve de certains poèmes d'Ovide, de certaines satires ou élégies; mais vouloir en défendre la lecture aux hommes faits, c'est pousser le scrupule trop loin. Pour connaître l'esprit du monde antique sous toutes ses faces, l'étude de ces œuvres malsaines est aussi indispensable que celle de beaucoup d'œuvres d'art, que pourtant on n'exposera jamais dans un musée public. Wimpheling ne paraît pas admettre qu'on puisse avoir le cœur assez forme pour rester insensible à ces spectacles; selon lui, on doit fatalement succom-

127 *Contra turpem lib. Philom., conclusio.*

128 O. c., cap. 6.

bor à la tentation; il no pouvait oublior qne lui-mêmo y avait succombé dans sa jeunesse. Sa joie fut grande quand, par une bulle du 19 décembre 1513, Léon X défendit aux prêtres consacrés de s'occuper de philosophie et de poésie pendant plus de cinq ans après avoir fini leur cours do grammaire et de dialectique, à moins d'y joindre l'étude de la théologie ou du droit canon; c'est, solon le pape, lo seul préservatif contre les dangers que les poètos et les philosophes font conrir anx âmes. Wimpheling aurait voulu uno exclusion un peu plus absolue de la poésio; néanmoins il fut si satisfait qu'il s'empressa de faire imprimer la bulle[129].

Pour les écoles, il consentait à ce qu'on y expliquât l'Énéide, mais dans le soul but do montrer l'application des règles de la grammaire et de la prosodie; et encoro fant-il que le maître soit très-circonspect, à causo du venin qni est mêlé an miol du poète. Quant aux Églogues de Virgile, il ne veut pas qu'on s'en serve, puisque *absque veneno tradi difficulter possunt*[130]. En général, il conseille qn'on donne la préférence aux chrétiens, tels que Prudence, Sédulius, Baptiste de Mantoue[131]. Il n'était pas oncore assoz formé à la vraio latinité classiquo pour remarquer combion, sous le rapport de la forme, les anciens poètes de l'Église sont inférioirs aux païens. Prudenco et Sédulius comptent assurément parmi les meilleurs autenrs d'hymnes; mais leurs grands poèmes didactiquos, en hexamètres ou en vers élégiaques, manquent d'élan et portent dans le style plns d'une trace do la décadenco[132]. Baptiste de Mantoue est plus correct, il a plus d'abondance et do sonplesse, ses vers sont plus sonores, il a ces qualités parce qu'il est plus directement imitateur de Virgile, sa *muse*, quoique chrétienne, a gardé les vêtemonts et les allures antiques, mais il charmait nos humanistes parce qu'„au lieu des dioux et dos héros, il chantait la Vierge et les saints, et qu'an lieu des principes des stoïciens ou de ceux d'Épicure, il recommandait les vertus, les con-

129 V. cette bulle à la suite du *Sermo ad juvenes cancellarii Eboracensis*, publié à la demande de W. par Jérôme Gebwiler, Ind. bibl. 88. Nicolas Gerbel y ajouta des vers *ad gloriam immortalem Leonis papæ decimi ecclesiam reformare, virtutes et bona studia plantare cupientis, diuturno poetarum ad libidinem inflammantium studio prohibito.*

130 *Diatriba*, cap. 6.

131 *Isidoneus*, cap. 29.

132 Ind. bibl. 96.

solations, la félicité de la vie chrétienne"; ses Églogues, d'après Wimpheling, ont „une pudeur et une honnêteté" qui manquent à celles de Virgile[133]. Wimpheling, ses amis et ses disciples étaient admirateurs enthousiastes du carmélite mantouan; il s'en fallait de peu pour qu'il réalisât leur idéal : depuis dix siècles personne n'a fait des vers plus élégants, il est à peine inférieur à Virgile, qui n'a de plus que lui qu'une réputation plus universelle; le latin que les écoliers apprennent dans les ouvrages des poètes païens, ils l'apprendraient aussi bien dans ceux de ce moine, outre qu'ils seraient instruits en même temps dans les bonnes mœurs, dans l'amour de Dieu et de la Vierge[134]. „Si j'avais des fils, dit Wimpheling dans le pamphlet contre Locher, je ne leur permettrais de lire d'autre poète que Baptiste"[135]. Lui et le prévôt Georges de Gemmingen exhortèrent Sébastien Murr l'aîné à écrire sur ses œuvres des commentaires[136]. Murr n'acheva ce travail qu'en partie; Georges de Gemmingen fit faire les copies à Spire, Wimpheling se chargea de la révision, et, impatient d'introduire les vers de Baptiste dans les écoles, il s'adressa, en février 1496, à l'imprimeur Jean Amerbach. Celui-ci paraît avoir douté du succès; Wimpheling lui écrivit lettre sur lettre, il engagea Brant à joindre ses instances aux siennes; ni l'un ni l'autre ne réussirent; enfin en 1499 Wimpheling redemanda le manuscrit. Les deux premières *Parthenicæ*, avec les notes de Murr, parurent alors en 1501 à Strasbourg chez Jean Schott[137]; l'*Opus calamitatum*, également avec des annotations de Murr, complétées par Brant, en 1502 chez le même imprimeur; les *Egloga* ou *Bucolica*, imprimées pour la première fois chez nous en 1498, eurent jusqu'en 1520 treize éditions. En cette dernière année Wimpheling, ayant trouvé dans la bibliothèque de Jacques Spiegel quelques œuvres du moine qu'il ne connaissait pas, entre autres ses Fastes, il publia ceux-ci dans l'espoir que Gebwiler à Strasbourg et Sapidus à Schlestadt s'en serviraient dans leurs écoles[138]. Dans le même but sco-

133 *Diatriba*, cap. 6.
134 *De triplici candore b. Virg.*, f° 4, 2. — *Catal. episc. Argent.*, p. 80.
135 *Contra turpem lib. Philom.*, cap. 4.
136 *De triplici candore*, l. c — *Isidoneus*, cap. 21.
137 Ind. bibl. 57.
138 Ib. 95.

laire, et toujours pour remplacer les poètes païens, il recommanda les *carmina* de Pierre Schott, les poésies religieuses de Brant et la traduction de son *Narrenschiff* par Locher, les épigrammes de Busch, de Murmellius et même celles de Sapidus[139], ainsi que le poème de Dietrich Grésémund, *De violata cruce*[140]. Grésémund racontait qu'un Mayençais, passionné joueur, ayant perdu tout son bien, avait donné des coups d'épée à une image du Christ, que de chaque entaille était sorti du sang, et que le malheureux, frappé de stupeur à la vue de ce miracle, s'était laissé arrêter sans résistance. Wimpheling trouvait cela plus édifiant que les fables des anciens. Enfin, il lui eût été agréable qu'on eût adopté quelques-unes de ses propres productions poétiques; il les publia avec des modèles d'explication pour les maîtres[141]. Pour enseigner le latin joint à la piété, plusieurs de ses disciples se serviront de l'un ou de l'autre des ouvrages qu'il prônait avec tant d'insistance; mais il est douteux que les poètes séculiers aient fait grand cas d'élucubrations si peu classiques. Tout ce que dit Wimpheling contre les païens est aussi à l'adresse des humanistes plus libres; plus ceux-ci s'émancipaient, plus il reculait et s'indignait. Des deux côtés on défendait une portion de vérité. Locher et ceux de son école avaient à un plus haut degré le sentiment de la beauté littéraire; ils comprenaient que pour revenir à une langue plus pure il fallait passer par-dessus les imitateurs et revenir aux maîtres primitifs. Wimpheling et ses disciples demandaient que dans l'enseignement on évitât ce qui peut fausser la conscience des élèves; les premiers, trop épris de la forme, ne s'en inquiétaient pas s'ils lui sacrifiaient les intérêts moraux; les seconds étaient tellement préoccupés de ces intérêts qu'ils se contentaient, pour ce qui concerne la forme, d'une correction et d'une élégance qui laissaient

139 *Isidoneus*, cap. 29. — *Diatriba*. cap. 6. — Epilogue de l'éd. de Prudence par J. Spiegel. 1er juin 1520. *Amœnit. frib.*, p. 538. — Hermann Busch, *Carmina*, s. l. et a., 4°. — Murmellius, *Elegiarum moralium libri IV*. Münster 1508, 4°. — Les *Epigrammata* de Sapidus venaient de paraître à Schlestadt chez Lazare Schürer, 1520, 4°.

140 Ind. bibl. 259, avec une lettre de W. à Théodore Zobel, chanoine à Mayence, 5 mars 1512. — Le 20 oct. 1506 Grésémund écrit à W. qu'il désire que Brant traduise son poème en allemand. Copie.

141 *Carmen ad Eberhardum Wurtemb.* — Dans la 1re édition du poème *De triplici candore b. Virg.* il y a un échantillon d'interprétation des premiers vers.

Digitized by Google

encore beaucoup à désirer. Une publication que fit Wimpheling en 1513 caractérise le cercle étroit où l'avait enfermé son horreur du paganisme; c'est une édition du *Breviarium biblicum*, dont l'auteur, le franciscain Pierre Oriol, avait au commencement du quatorzième siècle professé la théologie à l'université de Paris. Oriol veut prouver que la Bible contient les principes et les exemples, non-seulement de la vie religieuse, mais de plusieurs des sciences humaines : pour l'art poétique, dans les Psaumes, les Lamentations et le Cantique; pour l'histoire, dans les livres historiques de l'Ancien Testament; pour la dialectique, dans Job et dans l'Ecclésiaste; pour l'éthique, dans les Proverbes, dans l'Ecclésiastique et dans la Sapience; pour la politique et le droit, dans le Pentateuque; pour la rhétorique, dans les Prophètes. Dans le Nouveau Testament il trouve des modèles d'épîtres et même de *testimonia notariorum*. Wimpheling, persuadé que ce traité était une réfutation victorieuse de „ceux qui lisent les fables des païens et qui accusent les théologiens d'ignorer le latin plus élégant", le dédia à Jean Eck, alors professeur à Ingolstadt, et l'engagea à le faire connaître à ses auditeurs[142]. Considérer la Bible comme un manuel des arts libéraux et la Vulgate comme un type de la bonne latinité, c'est le comble du pédantisme, une preuve de plus des inconséquences où Wimpheling se laissait entraîner par ses scrupules religieux. Cependant ses précoptes sur l'enseignement grammatical, ses vues sur la nécessité de perfectionner la langue, les efforts qu'il a faits pour arracher ses contemporains à la *barbarie*, n'en restent pas moins méritoires.

En insistant sur l'étude d'un latin plus pur, spécialement pour les prêtres, il poursuivait encore un but particulier, la correction des cantiques ecclésiastiques. Il s'était aperçu que, par suite de l'ignorance en fait de grammaire et de prosodie, le texte de beaucoup d'hymnes avait été corrompu, mêlé de leçons fautives, chargé d'interpolations. La comparaison des copies plus récentes avec des manuscrits plus anciens l'avait confirmé dans cette conviction; l'origine du mal, selon lui, ne devait pas être cherchée à Rome, où l'on conservait plus religieusement les textes, mais dans quelques diocèses d'Allemagne dont les évêques, indifférents aux études et au culte, ne son-

[142] Ind. bibl. 90. Dédié à *Joh. de Acie vulgo* Eck, 12 nov. 1513. Strasb.

geaient qu'à amasser des richesses pour subvenir aux exigences de leur vie mondaine. Les prêtres, disait-il encore, étaient devenus si barbares qu'ils ne savaient plus même distinguer les vers de la prose. Habitués par le Doctrinal et par d'autres ouvrages à la versification léonine, ils avaient perdu la notion des rhythmes lyriques, ils ne comprenaient pas même beaucoup de termes dont s'étaient servis les poètes chrétiens des premiers siècles, „et pourtant il n'est pas digne de Dieu de chanter ses louanges par des barbarismes, des solécismes, des mots et des phrases qui n'ont pas de sens“ [143]. Déjà le curé Jean Rot, ami de Geiler de Kaysersberg, avait entrepris une révision de l'agende strasbourgeoise d'après des manuscrits plus authentiques [144]. Dans ses traités pour les maîtres d'école, Wimpheling donne quelques règles sur l'explication des hymnes [145] et, non content de cela, il fit à son tour un essai de reconstituer les textes. Dans une première brochure, très-succincte, publiée en 1499 [146], il indiqua sommairement les différents mètres et quelques-uns des principaux auteurs de cantiques depuis saint Ambroise. Un peu plus tard et à la demande de Geiler, il corrigea un certain nombre de chants, de proses, de répons usités dans notre diocèse; il rétablit des leçons meilleures, soit d'après des éditions récentes d'Ambroise, de Prudence, de Sédulius, soit en appliquant, tant qu'il put, les principes de la prosodie classique. Naturellement il ne faut pas s'attendre à un travail critique, comme on pourrait en faire un aujourd'hui; les textes que l'on connaissait alors auraient exigé eux-mêmes une collation avec des copies plus anciennes; et en corrigeant uniquement pour satisfaire à la prosodie, on s'exposait à imaginer bien des conjectures arbitraires. Néanmoins l'ouvrage de Wimpheling [147] fit faire un premier pas à une œuvre

143 A Frédéric de Bavière, dédicace des *Castigationes*. Ind. bibl. 39.

144 *Castigationes*, f° e, 6.

145 *Diatriba*, cap. 16. 17.

146 *De hymnorum et sequentiarum auctoribus*, dédié à Vigilius, 1er sept. 1499. Ind. bibl. 14.

147 *Castigationes locorum in canticis... depravatorum*. Ind. bibl. 39. — La dédicace à Frédéric de Bavière, prévôt de la cathédrale de Strasbourg, est du 12 sept. 1500; à la fin il y a une lettre à W. du savant franciscain François Wyler, depuis 1492 au couvent de Kreutznach, puis à celui de Saverne, et de 1501 à 1507 à Bâle, auteur de traités sur la musique, etc. Sa lettre à W. est du 19 juillet 1498; Wyler conseille à W. de supprimer l'office de la Visitation; quoique orthodoxe, il pourrait troubler les consciences catholiques; il a été composé à l'époque du concile de Pise par un

dont ailleurs aussi on commençait à sentir la nécessité. Le professeur de poésie de Tubingue, Henri Bébel, essaya vers la même époque de ramener les hymnes à leur forme primitive, en en rétablissant les mètres[148]. Wimpheling dédia son traité à Frédéric de Bavière, prévôt du grand chapitre de Strasbourg; il lui écrivit qu'à cause de l'ignorance des prêtres il ne comptait pas sur un succès immédiat, et qu'on ne chantera mieux que quand le latin sera enseigné par des maîtres plus instruits, mais qu'en attendant il lui semblait utile d'attirer l'attention des savants sur la convenance de revenir à des cantiques plus corrects. En 1513 il fit paraître, comme suite d'un travail de Jean Adelphus sur l'interprétation des séquences, un recueil complet et corrigé des hymnes pour toutes les fêtes de l'année; comme il désirait que ce livre fût introduit dans les écoles, il avait ajouté à chaque pièce un commentaire explicatif[149].

Il est inutile de développer plus longuement les opinions de notre

archevêque de Prague, or tous les Bohèmes sont suspects d'hérésie; d'ailleurs il est écrit en mauvais latin; il conviendrait de le remplacer par celui qu'a fait Sixte IV, qui sans doute serait depuis longtemps introduit à Strasbourg, si on en avait la musique; Wyler offre celle-ci à W. Il résulte de cette lettre que dès 1498 W. s'occupait de la révision des cantiques. Comme on ne connaît pas d'édition des *Castigationes* antérieure à celle de 1513, Riegger, *Amœnit. frib.*, p. 341, dit que *diu ineditas latuisse, donec tandem in lucem exierint, malevolorum hominum reprehensionibus ereptæ.* Il est vrai que dans sa dédicace de 1500, W. prie le prévôt de brûler son manuscrit s'il le trouve « contraire à la raison et à la vérité »; mais cette demande de livrer ses écrits à Vulcain revient trop souvent sous sa plume pour qu'on y attache beaucoup d'importance. Les hommes malveillants dont parle Riegger, comment auraient-ils pu blâmer l'ouvrage avant son apparition? Si W. avait craint de l'opposition, il aurait caché son œuvre, il ne l'aurait pas comprise dans le catalogue de ses traités qu'en 1506 il transmit à l'évêque de Strasb., *Expurgatio contra Fr. Schatzer*, f° 4; là il la mentionne sous le titre *Annotationum erratorum in divinis officiis conclusio*, ce qui ne peut se rapporter qu'aux *Castigationes*. Philésius, dans la même année 1506, dédicace de l'*Oratio de spiritu sancto* de W., cite également parmi les ouvrages de son maître que tout le monde admire, ses *in ecclesiasticas cantiones annotamenta*. La différence du titre ne prouve rien; dans le même catalogue dont il vient d'être parlé, W. énumère d'autres de ses traités avec des titres qui ne sont pas non plus très-exacts. A la fin de la lettre à l'évêque il déclare qu'il soumet *omnia hæc opuscula* à son jugement et à celui de plusieurs universités; il n'aurait pas pu dire cela si en ce moment *tous* ces opuscules n'avaient pas déjà été imprimés. Je crois donc qu'il existe une édition des *Castigationes* antérieure à celle de 1513.

[148] Bebel, *Liber hymnorum in metra noviter redactorum*. S. l. et a., 4°.

[149] *Hymni de tempore et de sanctis*. Ind. bibl. 40. W. mit en tête son petit traité de 1499 *De hymnorum et sequentiarum auctoribus*, à l'exception de l'avertissement au lecteur.

honnête et timide humaniste sur l'instruction littéraire. Il avait la conviction qu'elles étaient les meilleures pour son époque ; il ne doutait pas qu'en les suivant les Allemands ne devinssent de parfaits latinistes, sans avoir besoin de faire les frais d'un voyage en Italie; comme témoins il citait avec orgueil deux Strasbourgeois, Sébastien Brant et Jacques Han, qui n'avaient jamais été au delà des Alpes et qui néanmoins étaient devenus des hommes savants et éloquents [150].

§ 3. *Wimpheling littérateur.*

Wimpheling n'avait pas non plus été en Italie; il lui arrivait parfois de le regretter [151], mais en somme il en prenait son parti, et si quelqu'un l'avait cité comme exemple de ce qu'on pouvait devenir sans avoir visité le berceau de la Renaissance, il est permis de croire qu'il n'aurait pas protesté contre le compliment. Il eut de bonne heure la réputation d'être un excellent latiniste en prose et en vers; déjà en 1495 Trithémius lui donna une place dans son catalogue des hommes illustres de l'Allemagne, en le qualifiant d'*orator et poeta omnium præstantissimus* [152]. L'examen de ses œuvres au point de vue littéraire fera voir dans quelle mesure cette réputation était méritée. Sa prose n'était ni meilleure ni moins bonne que celle de ses contemporains, qui avaient subi les premiers effets du retour aux lettres classiques. Il s'efforce d'éviter les termes barbares inventés au moyen âge, il recherche l'élégance et l'harmonie des périodes, mais n'y réussit que rarement ; comme la plupart de ses petits traités ne sont que des écrits de circonstance, il les rédigeait trop vite pour y mettre le soin nécessaire ; il écrivait comme il avait l'habitude de parler, mêlant à son discours des anecdotes, des facéties, des proverbes latins et allemands; son style est inégal, plus souvent familier que poli, parfois incorrect et dur, ses phrases sont trop compliquées pour être claires; Érasme déjà le jugeait ainsi, en disant que son langage se ressentait de la rudesse de son siècle [153]. Les harangues univer-

150 *Diatriba*, cap. 7.

151 ... *Italiam enim nunquam proh dolor vidimus. De nuntio angel.*, f° a, 2.

152 *Catal. ill. vir.*, f° 65.

153 *Capnion... vir magnus, sed oratio redolebat suum seculum adhuc horridius impolitiusque, qualis et Jacobus Wimphelingus. Ciceronianus, in Opp.* Bâle 1540, in-f°. T. 1, p. 850.

sitaires manifestent une certaine faconde naturelle, mais comme il ne savait pas s'affranchir des formalités de la rhétorique, il confondait la chaleur avec l'emphase et se perdait dans un *pathos* qui n'est pas toujours en rapport avec les sujets qu'il traite. Il ne s'élève réellement que quand il attaque les abus; dans son indignation il devient alors presque éloquent.

Quant à ses vers, consacrés à des matières très-diverses, ils sont rarement ceux d'un poète. Dès sa première jeunesse la lecture des poètes classiques avait éveillé en lui, à défaut de génie, le goût de l'imitation; la passion de faire des vers comme les anciens, qui entraînait tous les humanistes, s'était emparée aussi de lui; à force de travail il acquit une grande facilité à construire des hexamètres, mais ses productions ne sont en général, comme la plupart de celles des littérateurs alsaciens du temps, que des exercices de prosodie, dans lesquels un philologue exigeant pourrait relever encore une foule de fautes. Plus ennemi que Brant des poètes païens, il abuse un peu moins que lui des réminiscences mythologiques, cependant il lui en échappe à son tour; pour lui aussi Dieu est *Jupiter tonans*, la Vierge la *diva parens*, la *mater stirpis olympiacæ*, le ciel l'*arx divûm*; l'enfer est comparé au Phlégéton ou au Styx, les prêtres sont des flamines, les moines des druides[154]. Dans ses *carmina amatoria*, écrits avant qu'il eût renoncé aux *païens* qui l'avaient séduit, il y a même plus que de simples emprunts de métaphores, il y a tout le paganisme avec sa frivolité sensuelle, son impudence naïve; des passages entiers sont pris presque mot à mot dans telle ou telle élégie des *Libri amorum*. A l'exception d'une seule, ces pièces ne sauraient être reproduites; imitations trop fidèles de ce qu'il y a de moins décent chez Ovide, il convient de les laisser dans l'oubli auquel lui-même les condamna plus tard; je n'en dirai que ce qui semble indispensable pour en apprécier le caractère littéraire. Les deux plus longues sont des épîtres en vers élégiaques dans le genre des Héroïdes. Un jeune homme, Paul, qui a quitté son amante Anna, lui écrit pour la consoler de son départ; comme elle lui avait reproché de l'avoir délaissée pour une autre, il proteste qu'il n'a jamais aimé

154 L'*Oratio querulosa contra invasores sacerdotum* a pour 2e titre ces mots : *Flaminum, vatum, sacerdotum, gymnosophistarum, philosophorum, druidum in testipremos conquestio.*

qu'elle; rien ne pourra le séparer de celle qui est sa seule lumière, sa seule espérance; il lui souhaite toute espèce de bonheur, „que les dieux bons t'accordent tout ce que tu désires, que Jupiter te transporte dans les régions célestes"; ayant appris qu'un vieillard à tête chauve essaye de le supplanter, il apostrophe vivement ce bonhomme pour lui faire comprendre sa folie. La deuxième épître est la réponse de la fille; elle promet à Paul de lui rester fidèle, elle ne songe qu'à lui pendant le jour et ne rêve que de lui quand elle dort, elle renvoie l'homme chauve et tous ceux qui voudraient la courtiser, elle ne parle que de Paul quand elle file avec ses servantes, mais il ne doit pas lui en vouloir si de temps à autre elle cherche à se divertir...., une pauvre fille, privée de son amant, devrait-elle se refuser... la distraction? qu'il revienne, elle est prête à le recevoir...; elle supplie Vénus, l'illustre mère du divin amour, de le ramener au plus vite. Tout cela est développé avec esprit, avec entrain, par moments même avec grâce; sans les crudités qui les souillent, ce seraient de fort jolis vers. Un petit poème d'adieu à une certaine Catherine est le seul qu'on puisse décemment communiquer, malgré quelques passages un peu trop libres; je le transcrirai pour montrer ce qu'a été la *Muse* amoureuse, jusqu'à présent si peu connue, du jeune étudiant destiné à devenir un personnage si grave [155].

O tu dulcis amor, tu cor, tu summa voluptas,
Tu mihi quæ fueras dulcis amica, vale.
O formosa dea, cunctis placidissima rebus,
Nunc Amarillis habes ultima verba, vale.
Te deus imprimis pietate tua tueatur,
Salvam et absentem protegat, alat, amet,
Te deus observet, o præstantissima gemma
Quam periocundo fovimus ecce sinu.
Nobilis o mulier, mulierum prima corona,
Candidior sole femina pulcra, vale.
Tu pia, tu dulcis, tu grata, serena, suavis.
Quod vix ore fluit accipe queso, vale.
Jam tibi postremam dicit flens tyro salutem,
Jamque vale madidis dicimus ecce genis.

155 Dans le ms. de Bâle cité note 14 de la 1re partie, la pièce a cette suscription : *Jacobus Wimphelingus in laudem amasiæ et valete.* Elle a été publiée aussi, sans le nom de l'auteur et avec ce titre *Discessus amicæ suavissimæ* par M. Wattenbach, dans le *Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit*, août 1874, p. 245, d'après le même ms. de Berlin qui contient la *Schelmenzunft*.

O decus, oque jocus, o dulcor et o medicina,
Celicolas suplex obsecro, salva sies.
Tu lyra, tu cythara, tu dulcis barbiton, audi
Quæ tibi tyro tuus tristia verba refert.
O lux, o splendor, valeat, valeat tua forma,
Artubus inque tuis vir quod amare potest.
Tu mihi delicias, tu gaudia tuque serenam
Præbebas faciem, mitis, amena, placens.
Tu rosa, tu viola, tu flos, tu nobilis arbor,
Stipes egregius, fructus et altus odor.
Quid verbis opus est quæ cuncta referre laboro?
In te nam meritum singula laudis habent.
Tam tibi sum vinctus et tanto vexor ab igne,
Meque tui miserum tanta cupido tenet,
Ut ni mox veteres amplecti consequar artus,
Præ mœrore gravi mortuus ipse cadam.

Outre des épitaphes, des chronogrammes [156], quelques petites pièces comme il était d'usage d'en faire pour louer des publications faites par des amis ou pour rendre service à des libraires, les autres *carmina* de Wimpheling sont, les uns historiques, les autres moraux ou religieux. On y retrouve la même facilité technique et les mêmes fautes que dans ses vers érotiques, mais malgré le sérieux des sujets, les passages qui annoncent les qualités de la vraie poésie sont des exceptions. Parmi les morceaux intercalés dans la Chronique de Matthias de Kemnat, il n'y en a aucun qui dépasse la médiocrité ; écrits pour glorifier les hauts faits de l'électeur palatin et les vertus de sa famille, ce sont des œuvres faites sur commande, où il n'y avait pas de place pour l'idéal ; on ne peut y relever que quelques vers heureux sur le site de Heidelberg, baigné par le Neckar, au milieu de montagnes et de forêts. Deux ou trois poèmes qui se rapportent plus particulièrement à l'Alsace sont réchauffés par un souffle de patriotisme, bien que dans l'expression ce patriotisme soit plus haineux que généreux. En 1473, quand Pierre de Hagenbach, le bailli du duc Charles de Bourgogne, était par sa tyrannie la terreur de la Haute-Alsace, Wimpheling écrivit en vers une prière au Christ de mettre un terme à cette situation violente ; ces lignes ne sont encore

156 Sur la naissance de Louis, fils de l'électeur Philippe ; sur la mort de ce dernier, *De nuntio angelico*, f° a, 6 ; sur la mort du curé de Fribourg Kilian Wolf, dans les *Carmina amatoria*; sur celle de Jean de Dalburg, *Adolescentia*, f° 82.

que la plainte émue d'un homme qui voit souffrir ses compatriotes opprimés, et qui en général désire la justice et la paix. Mais lorsqu'en avril 1474 Pierre eut été arrêté par les habitants de Brisac et condamné à mort, Wimpheling fit sur cet événement une espèce de drame qui, bien qu'il ne manque pas de mouvement, manifeste d'une manière trop peu charitable la joie que la chute du bailli avait provoquée dans la province; on regrette que l'auteur, qui était prêtre, n'ait pas pu s'empêcher d'accabler de ses railleries l'ennemi qui ne pouvait plus nuire. La pièce s'ouvre par l'arrivée d'un messager qui annonce à Jacques (Wimpheling) „les nouvelles les plus agréables, de grandes délices". — „Qu'est-ce?" demande Jacques. — Le messager: „On a arraché l'aiguillon à la vipère qui donnait la mort." — Jacques: „Quel est le monstre dont tu parles?" — Le messager: „C'est Pierre de Hagenbach, ce fameux scélérat." — Jacques: „Serait-ce vrai? ne veux-tu pas me tromper?" — Le messager: „Non, ce n'est pas une rumeur incertaine, c'est la vérité." Le dialogue continue pendant quelque temps sur ce ton; puis on est subitement transporté à Brisac, en plein tribunal; Jacques s'adresse à Hagenbach, le plaignant d'être tombé de si haut; après quoi il se tourne vers les habitants et les supplie, maintenant qu'ils sont délivrés, d'épargner en la personne du bailli les priviléges de la noblesse et de ne pas oublier les grandes choses qu'il a faites: „Déliez ses fers, craignez les dieux toujours prêts à venger le sang injustement répandu." Il joue le rôle d'avocat, mais a soin de mettre en marge que ce n'est que par ironie. Les gens de Brisac répondent que, s'étant emparés du tyran, il leur sera permis d'extirper cette „peste". Intervient l'archiduc Sigismond d'Autriche: „Comment, cet homme cruel s'en irait sans châtiment? *Dii meliora velint!* Non, je punirai celui qui a maltraité mon peuple!" — Les accusateurs de Hagenbach rappellent ses forfaits, qui méritent la mort. Il essaye de se défendre, en disant qu'il n'a été que l'exécuteur des ordres de son maître. Les accusateurs répliquent qu'un serviteur ne doit obéissance que dans les choses honnêtes. Enfin les juges rejettent ses moyens de défense et le condamnent à mort. Il fait alors un long discours, fort peu conforme à son caractère; il dit adieu à sa femme, à ses compagnons, au duc Charles, aux délices du monde; il implore la pitié du tribunal: qu'on lui épargne les longs tourments, qu'on lui tranche la

tête ! S'adressant à Pierre Schott, de Strasbourg, un des juges, il lui dit : „Que par ma punition la juste colère des Strasbourgeois soit apaisée !“ Il fait don de ses chevaux à une église et supplie qu'on fasse inhumer son corps dans sa terre natale ; il termine en faisant une confession de ses péchés et en implorant l'intercession de la Vierge pour le salut de son âme. Wimpheling ajouta quelques épitaphes de Hagenbach, en écrivant encore à côté *ironia*.

Après le serviteur vint le tour du maître. En 1476 Wimpheling fit des vers sur la défaite de Charles-le-Téméraire à Morat. Excepté que la forme n'est pas celle d'un dialogue, ils se distinguent par la même animation que ceux sur Pierre de Hagenbach, mais les sentiments sont aussi les mêmes. Wimpheling parle des vainqueurs de Granson, qui à Morat ont préparé au duc de Bourgogne un nouveau *repas;* il peint assez vivement les péripéties de la bataille, mais quel mauvais goût quand il dit que les ennemis qui ont péri dans le lac s'y sont jetés pour manger du poisson, le jour du combat ayant été un samedi, où il n'est pas permis de se nourrir de viande ! Et que penser du poète qui semble oublier les Suisses ? les vrais héros de Morat, selon lui, sont les Rhénans, les Alsaciens, la victoire a été gagnée par des *Allemands* sur des *Français!* Ce n'est pas là une licence poétique, c'est l'expression réfléchie d'un injuste et aveugle préjugé patriotique. Le chanoine Pierre Schott, auquel Wimpheling communiqua les deux pièces sur Hagenbach et sur la bataille de Morat, le combla d'éloges et l'invita à faire aussi un poème sur la mort du duc Charles à Nancy [157] ; s'il s'est mis en verve pour chanter ce fait, son œuvre n'a pas encore été retrouvée.

A ses poésies historiques on peut ajouter celle qu'il publia en l'honneur du duc Eberhard de Wurtemberg, ainsi que ses deux apologies personnelles adressées aux papes Jules II et Léon X ; intéressantes pour sa biographie, elles sont de peu d'importance au point de vue littéraire. Il en est de même de son éloge de la cathédrale de Spire ; ce n'est pas un poème, c'est une suite de distiques cousus ensemble sans transition, une table des matières mise en vers ; rien n'y manque, ni les toits couverts de cuivre, ni les six tours, les deux chœurs dont les parois sont couvertes de tapisseries de soie, le

[157] Schott, *Lucubratiuncula*, f° 162.

grand candélabre, le lustre, les soixante-dix lampes brûlant nuit et jour, les cloches, les orgues, les monuments dans le cloître, la régularité et la splendeur des cérémonies, les qualités de l'évêque, du prévôt, du doyen, du chapitre tout entier, la bonne discipline du clergé, la bibliothèque, le prédicateur, le maître d'école, etc. Malgré l'absence totale d'inspiration poétique, on lit cet opuscule avec intérêt, comme étant une description exacte de l'église cathédrale de Spire et du culte qu'on y célébrait à la fin du quinzième siècle.

Les *carmina* religieux de Wimpheling sont, à quelques égards, meilleurs que les autres. Malheureusement il est, le plus souvent, trop préoccupé d'intentions didactiques pour produire chez ses lecteurs une émotion profonde. Le plus long, le plus travaillé de ses poèmes religieux est celui *De triplici candore beatæ Virginis*. Cependant je ne le mettrai pas en première ligne ; il n'y manque ni le sentiment ni une certaine part d'imagination, mais en réalité il est plutôt un produit de la réflexion que d'un chaleureux entraînement ; le reteur trop fréquent de termes et de démonstrations scolastiques nous empêche d'éprouver une impression satisfaisante. Sauf quelques passages, on dirait un traité théologique disposé en vers élégiaques. La matière est fournie par les Pères, les docteurs du moyen âge et la légende ; la division semble calquée sur celle de quelque dissertation en prose. Comme toute occasion lui paraissait bonne pour manifester sa répugnance contre les poètes païens, Wimpheling commence d'une manière assez surprenante :

Suscipe quod magna canimus de virgine carmen,
Carmine nulla quidem dignior esse potest.
Flagrabant veteres obsceno pectore vates
Et lusit vario cæca libido pede,
Dum raperet doctos mulier lasciva poetas,
Cui caneret laudes ingeniosus amor.
Me vero rapiat cœlo quæ præsidet alto,
Me rapiat totum maxima virgo tibi...

Il passe ensuite à ces louanges de la Vierge qui étaient dans le goût de son siècle : Jésus-Christ a partagé avec elle son règne, il lui a délégué des priviléges égaux aux siens, elle peut tout sur la terre et au ciel. Pour la glorifier, il rappelle les comparaisons tirées du Cantique des cantiques et de quelques hymnes du moyen âge :

Tu rosa, tu palma et paradisus, gemma, columba,
Tu nardus, redolens, fystula, myrrha, crocus,
Balsamus et manna et cœlestis amygdalus, urna
Aurea.....

En écrivant ces vers, Wimpheling avait oublié qu'il avait dit presque la même chose dans l'adieu à son amante que nous avons cité plus haut : *tu rosa, tu viola*, etc.; il s'était souvenu alors d'une hymne [158], et son imagination troublée en avait fait une application profane.

Après le prologue il aborde la triple pureté de Marie, pureté de l'âme, du corps et de l'âme unie au corps : division scolastique que nous n'avons pas à discuter ici. Dans la première partie il démontre l'immaculée conception par divers types, par l'argument tiré de la toute-puissance divine, par les opinions de quelques docteurs et par le décret du concile de Bâle, toutes choses d'une valeur poétique très-mince. La seconde partie est consacrée à la description de la beauté de la Vierge, comme conséquence nécessaire de la pureté de son âme ; en même temps il est parlé de ses vertus, de ses joies, de ses douleurs. La troisième enfin chante l'union de l'âme et du corps au moment de l'assomption. Wimpheling termine par une invocation à Marie en faveur des chrétiens menacés par les Turcs ; il y a là quelques vers pleins de sentiment et d'énergie.

Je ne m'arrêterai pas au *carmen de nuntio angelico*, sur l'annonciation et sur la naissance du Christ ; c'est une œuvre théologique, qui n'a rien qui la distingue de productions du même genre de la même époque. Mais je crois devoir citer comme une des pièces les mieux réussies de Wimpheling, sa Prière à Jésus-Christ pour obtenir de lui la rémission de ses péchés [159]. C'est plus qu'un froid et pénible exercice de rhétorique versifiée, c'est la contre-partie des vers de sa jeunesse ; autant ceux-ci sont spontanés dans leur verve licencieuse, autant la Prière est une expression sérieuse de la conscience personnelle ; on y voit combien Wimpheling était tourmenté par le souvenir

158 Comp. les strophes 32 et suiv. du cantique *Ave salve, gaude, vale*, chez Mone, *Lateinische Hymnen des Mittelalters*, T. 2, p. 270.

159 *Elegiacum ad Christum pro remissione omnium et gravissimorum peccatorum. Isidoneus*, f° 20, et à la suite de l'*Epistola de inepta verborum resolutione* (Ind. bibl. 18) et de l'*Apologetica declaratio* (ib. 22). On peut citer aussi son ode saphique à Jésus-Christ. *Isidoneus*, f° 21.

de ses fautes, avec quelle humble confiance il se recommande à la miséricorde du Sauveur, avec quelle ferveur il le supplie de l'assister afin qu'il ne soit pas livré à la condamnation.

Dans ses épigrammes, dans ses distiques moraux, il n'énonce le plus souvent que des vérités banales; cependant on pourrait mentionner plus d'une de ces petites pièces pour la concision et la vigueur de la forme, comme par exemple la suivante: „Tu es noble, tu descends de parents illustres, et pourtant tu n'es qu'un homme stupide; ton père est un personnage honoré, tes proches sont entourés d'estime, et pourtant tu n'es qu'un homme stupide; tu as des richesses, tu vis dans le luxe, et pourtant tu n'es qu'un homme stupide; quoi que tu sois, si la sagesse et les connaissances te manquent, tu ne seras toujours qu'un homme stupide." Au lieu de ce dernier terme, Wimpheling, qui aimait les élégances mais qui ne les pratiquait pas toujours, en emploie un plus fort, *magna bestia* [160].

Il a été parlé dans sa biographie des dialogues en prose qu'il écrivait pour les faire réciter par des étudiants; ceux qu'il a réunis sous le titre de *Philippica* sont l'œuvre d'un pédagogue moralisant qui, sous une forme en apparence légère, ose donner des conseils à des princes. Le *Stilpho* au contraire dénote chez Wimpheling un talent satirique peut-être plus réel que celui de Sébastion Brant; les entretiens des interlocuteurs sont semés de traits vifs et spirituels, le mouvement est rapide, il n'a rien de pédant ni de lourd; c'est parfois un peu trivial, mais la trivialité était dans les habitudes du siècle. Vincent et Stilpho [161] quittent ensemble l'école élémentaire; Vincent se rend à l'université de Heidelberg, Stilpho part pour Rome. A son

160 *Adolescentia*, f° 36. — Une autre épigramme, qu'il a reproduite dans les *Lucubrat.* de Schott, f° 180 et à la fin de l'*Avisamentum de concubinariis*, est celle-ci:

Felix plebanus felixque parrochia sub qua
Nec Namaan, Abraam, nec Sem nec vivit Helyas.

Il a eu soin d'ajouter la clef de l'énigme: *Per Namaan intellige leprosos, per Abraam judaeos, per Sem nobiles aut tyrannorum officiales, per Helyam monachos aut potius fratres mendicantes, a quibus parrochiae diu liberae fuerunt, et indubie tum etiam floruit religio et vita christiana ecclesiaque ductu spiritus sancti directa fuit.* Trithémius, *Catal. ill. vir.*, f° 66, cite de W. *epigrammaton liber unus.* Qu'est-ce? un recueil manuscrit de petites pièces?

161 Stilpho est le nom d'emprunt de Chrémès, père de la jeune Phanium dans le Phormion de Térence.

retour il rencontre son ami ; ils se racontent leurs faits et gestes ; Vincent a étudié le droit, Stilpho a été à la cour du pape un des familiers du cardinal de Rouen, par l'influence duquel il a obtenu des provisions pour quatre bénéfices ; il en tient déjà deux, les deux autres il espère les avoir bientôt, ce sont ceux de curé d'Offenbourg et de doyen de Haslach en Alsace ; Dieu veuille que ceux qui en jouissent en ce moment se dépêchent de mourir ! — Vincent : „Comment, tu ne rougis point? un bénéfice unique n'est-il pas suffisant?“ — Stilpho : „Pourquoi ne ferais-je pas comme d'autres, qui n'en ont pas quatre, mais dix ou douze? puisque le pape les donne, devrait-on les refuser?“ — Vincent : „J'accorde qu'un prêtre pauvre ait deux ou trois petites prébendes, pour n'avoir pas besoin de mendier son pain ; mais celui qui en veut davantage fait du tort à l'Église et compromet son propre salut.“ — Ils se disputent ensuite sur le bonheur que procurent les richesses et les dignités, après quoi ils entrent chez le curé Lambert. Celui-ci félicite Stilpho du succès de son voyage et plaint Vincent de n'avoir pas suivi cet exemple ; la science, dit-il, ne remplit pas la bourse ; pourquoi étudier, si on n'a d'autre perspective que de devenir curé de village? — Vincent ayant fait l'éloge de la science, sans laquelle le monde retomberait dans la barbarie, Lambert lui réplique : „J'ai vieilli sans être savant, j'ai tout ce que je puis désirer, de l'argent, du vin, du bétail, que me faut-il de plus? Et toi, Vincent, quelle est ton intention?“ — Vincent : „Je voudrais acheter quelques livres de droit.“ — Lambert : „Malheur aux parents dont les fils se vouent à l'étude ! cela coûte si cher ! C'est Stilpho qui a choisi la bonne part, il peut venir en aide à sa famille ; les prébendes valent infiniment mieux que la science.“ — Stilpho a pitié de Vincent : „Quand je serai doyen de Haslach, lui dit-il en le raillant, tu viendras un jour frapper à ma porte.“ Il voit déjà le pauvre savant demander l'aumône au riche dignitaire. Il se rend lui-même chez l'évêque Assuérus, lui présente ses bulles, mais est fort étonné d'apprendre qu'il doit se faire examiner par Pétrucius, le maître d'école. Les réponses qu'il fait aux questions de Pétrucius sont telles, que celui-ci le renvoie à l'évêque avec une lettre : „Voici, dit-il en la remettant, un certificat qui, j'espère, vous paraîtra suffisant.“ — L'évêque : „J'y vois au contraire que tu es plus propre à paître des porcs que des hommes.“ — Stilpho se lamente de son infortune :

„Combien est dur le métier de prêtre ! on n'y trouve que des soucis, des tribulations ; j'y renonce, je serai laïque.“ Il demande au maire d'un village de lui donner la charge de sonneur de cloches. Le maire lui annonce qu'elle n'est pas vacante, mais qu'il peut lui offrir celle de porcher de la commune. Stilpho : „Je ne puis pas travailler, je ne sais pas labourer la terre, j'ai honte de mendier, je crains de mourir de faim ; je sais, du reste, que des poètes et des philosophes ont passé leur vie dans les champs, j'accepte votre offre.“ — Vincent, qui n'avait pas sollicité de bulles, devient évêque et chancelier de l'électeur palatin.

Pour l'assemblée devant laquelle cette petite pièce fut récitée à Heidelberg, elle a dû avoir un intérêt particulier ; elle est parsemée d'allusions à des personnages dont les auditeurs avaient entendu parler, la scène est localisée sur les bords du Rhin, on a pu croire qu'il s'agissait de faits qui réellement avaient eu lieu[162]. Sans être un chef-d'œuvre — il s'en faut de beaucoup — le *Stilpho* me paraît être une des meilleures comédies scolaires de cette époque.

Wimpheling, tout latiniste qu'il fût, ne dédaignait pas l'idiome vulgaire. Lui, qui a fait tant d'efforts pour chasser la barbarie de la langue des érudits, en a fait de même pour purifier la langue allemande. Choqué d'entendre les Souabes se servir de locutions abusives, en employant par exemple au lieu de l'imparfait *ich sprach*, l'auxiliaire *être* avec l'infinitif *ich war sprechen*, il publia contre cet oubli de la grammaire une épître, adressée à Jacques Bœll, doyen de l'église de Lahr[163]. Il se plaignit même de la négligence qui s'était

[162] En faisant le portrait de Vincent, W. paraît avoir songé à Jean de Dalburg, qui, après avoir étudié le droit civil et canonique, devint chancelier de l'électeur Philippe et bientôt après évêque de Worms. Je n'ai pas pu découvrir à quel personnage précis pourrait s'appliquer Stilpho ; il est probable que, pour le peindre, W. a rassemblé des traits divers. Stilpho est représenté comme ayant été un des familiers du cardinal de Rouen ; or, un familier de ce prélat, Gilles Præpositi, avait été il est vrai plus heureux que Stilpho, mais paraît avoir été aussi nul que lui ; en 1479 il était devenu par provision apostolique chanoine de S. Thomas à Strasbourg. La promesse du doyenné de Haslach est une pointe contre Jean Burkart, qui était prévôt de ce chapitre et qui joignait à ce bénéfice plusieurs autres également riches. Le curé d'Offenbourg ne peut être que le baron Henri de Sax, qui jouissait du rectorat de cette église et auquel Locher dédia en 1496 sa *Theologica emphasis*.

[163] *De inepta et superflua verborum resolutione in cancellis*. Ind. bibl. 18. — Les mêmes formes vicieuses que Wimpheling reproche aux Souabes étaient employées

introduite dans l'orthographe : on mettait une lettre pour une autre, on redoublait inutilement les consonnes[164]. Plus d'un ouvrage allemand imprimé au commencement du seizième siècle peut être cité comme preuve de la justesse de ces plaintes. Quant à son propre style allemand, il est plus gêné, plus raide, moins populaire que celui de Brant; il cherchait péniblement des expressions, pour rendre avec une exactitude littérale celles qui lui étaient familières comme latiniste; dans la traduction de sa *Germania* il disait *Fechtschul* pour *gymnasium*, *latinische Fechtmeister* pour professeurs de latin dans un gymnase, *Ruchwerk* pour *rudimenta* (*rudis*, *rauh*). Du reste il se déclarait lui-même „peu habitué à traduire du latin en allemand"[165]; il lui était plus facile d'écrire dans la langue savante. A l'exception d'un ou de deux traités qui ne paraissent pas avoir été imprimés, nous n'avons de lui que des traductions de ses vers à Robert Gaguin, de sa *Germania*, d'un sermon de Chrysostôme, d'une épître de Pic de la Mirandole à son neveu et du discours synodal de Geiler de 1482[166]. Dans la dédicace de ce dernier il annonce que, si sa version est bien reçue, il en publierait encore d'autres; je ne saurais dire s'il a donné suite à cette promesse.

chez nous par des écrivains peu habitués au style; c'est ainsi que le chirurgien strasbourgeois Jérôme Brunschwig dit p. ex. : *Das erst buch das dich leren ist, — wie du den menschen bewaren bist, — do man vil Schwyn ziehen ist*. Etc.

164 A la fin de l'éd. de Valerius Probus, etc. *Amœnit. frib.*, p. 322.

165 ...*von mir des teutschen usz latin zu ziehen ungewonten*. Dédicace du traité Ind. bibl. 33.

166 Les traductions du sermon de Chrysostôme, Ind. bibl. 32, et du traité de Pic, Ind. bibl 33, sont faites à Fribourg et dédiées, la première à Jean Boek, Stettmeister de Strasb. 31 mai 1509, l'autre à Jean de Schönau, 1er juin 1509. Celle du sermon de Geiler, Ind. bibl. 41, est dédiée à Anne d'Endingen, femme de Louis Sturm, 22 déc. 1512.

CHAPITRE III.

Wimpheling écrivain politique et historien.

Wimpheling, qui n'avait aucun goût pour le droit et qui ne vécut jamais, comme Sébastien Brant, dans un entourage de jurisconsultes ou de magistrats, n'était appelé ni par ses inclinations ni par son état à traiter des questions politiques. Quand il s'en occupait, c'était comme moraliste, pour donner, à un point de vue tout à fait général, des conseils sur le gouvernement des peuples. Ses opinions étaient celles de son temps, mais il les tempérait par d'autres plus libres. De même que son ami Brant, il croyait que „le roi des Romains était le roi suprême de la chrétienté“ [167]; mais tandis que Brant se plaignait des diètes qui empêchaient les empereurs d'exécuter leurs desseins, Wimpheling se plaignait des empereurs qui prétendaient gouverner arbitrairement. „Quand César, dit-il dans quelques vers adressés à Maximilien, écoutait l'avis du Sénat, il était le maître du monde; depuis que sa seule volonté fut devenue loi, les aigles n'ont plus été victorieuses; veux-tu rétablir la gloire ancienne, rétablis d'abord la coutume ancienne de convoquer le Sénat et laisse-toi conseiller par lui“ [168]. Il considérait les princes comme étant „à l'égard de leurs sujets ce que la tête est à l'égard des membres du corps: c'est à eux à tout diriger, à pourvoir à tout“ [169]. Mais à côté de cette doctrine du moyen âge, il y a chez lui des vues en partie très-saines sur les devoirs des princes; il les a exposées dans plusieurs de ses traités, dans ses *Philippica*, dans son poème au duc Eberhard de

[167] *Catal. episc. Argent.*, p. 96.

[168] *Adolescentia*, f° 83. — Wiskowatoff, p. 91, note 1, croit que par *senatus* W. entend le *Fürstentag;* il me paraît plus probable qu'il veut parler des diètes. Les réunions des princes n'avaient pas besoin d'être rétablies; les diètes, il est vrai, non plus; mais sous le règne de Frédéric III leurs sessions, peu régulières, avaient eu peu d'autorité; il était même arrivé qu'on n'y avait pas convoqué les députés des villes. W., qui n'avait pas oublié cela, a donc pu dire: *Fac priscum revoces veteri de more senatum.*

[169] *Agatharchia*, f° a, 3.

Wurtemberg, et plus spécialement dans son *Agatharchia*, écrite pour Louis, le fils aîné de l'électeur palatin Philippe. Supposant que ce jeune prince n'aurait pas le temps de lire beaucoup de livres, il fit pour lui ce „résumé", dont il prit la substance dans divers auteurs classiques et chrétiens, en y mêlant quelques recommandations applicables au temps où il vivait. Ses principes ne sont pas assez originaux pour nous arrêter longtemps, ils n'ont de remarquable que la franchise avec laquelle ils sont exprimés. Wimpheling ne veut pas qu'on brigue la souveraineté dans le seul désir d'exercer la domination ; il n'y a de pouvoir légitime que celui qui est transmis par hérédité ou conféré par les libres suffrages de la noblesse et du peuple. Il blâme en termes énergiques les conquérants, tourmentés de l'ambition d'augmenter le nombre de leurs sujets[170]. Il se plaint de même des princes „barbares", qui croient que leurs priviléges les dispensent de la nécessité de s'instruire, ainsi que de ceux qui n'écoutent que leurs adulateurs. Un chef d'État, même le mieux intentionné, a besoin de conseillers sages, honnêtes et assez fermes pour ne pas lui cacher la vérité. Les conditions qui lui procurent le respect de son peuple sont l'équité, la modération, la pureté des mœurs, une vie de famille sans maîtresses, le soin donné aux églises et aux écoles, la bonne administration des finances et de la justice. Qu'il veille en outre à la création de greniers d'abondance, afin que son peuple ne soit pas exposé à des disettes subites ; qu'il empêche l'exportation de l'argent à Rome sous forme d'annates ou de collectes ; qu'il préserve les paysans contre l'usure des Juifs ; qu'il ne décrète pas des impôts trop lourds ; qu'il reste en paix avec ses voisins et qu'il la fasse régner dans son pays, en mettant un terme à la violence des chevaliers-bandits qui pillent les voyageurs et oppriment le clergé[171].

Les exhortations que, dans la seconde partie de la *Germania*, Wimpheling adresse au magistrat et aux habitants de Strasbourg, sont celles d'un citoyen dévoué à la chose publique telle qu'elle était constituée alors : Gardez la concorde entre vous, ce qui vous sera facile dès que vous aimez votre patrie et que vous préférez son intérêt à vos intérêts personnels ; évitez les conflits avec les princes, mais

[170] *Soliloquium pro Helvetiis*, cap. 4.
[171] *Agatharchia. — Ad Eberhardum Wurtemb.*

ne vous fiez pas à leur amitié, puisque trop souvent ils sont jaloux de la prospérité des villes libres ; maintenez l'économie dans la gestion de vos finances ; ne refusez à personne la justice ; soyez unis de telle sorte que le clergé, la noblesse et la bourgeoisie fassent leurs devoirs sans qu'aucun des trois états empiète sur les droits des autres ; faites preuve de sagesse quand vous délibérez sur les lois, et d'équité en les exécutant ; fondez des écoles, protégez les études, veillez à la décence des mœurs, élevez vos fils et vos filles dans la crainte de Dieu ; ne souffrez pas d'abus dans le culte, tel qu'il s'en pratiquait encore dans la cathédrale[172] ; ne tolérez pas d'hérésies ; opposez-vous au cumul des bénéfices dans les différents chapitres de la ville ; punissez les joueurs, les adultères, les blasphémateurs ; prenez soin des pauvres et des malades. Wimpheling ajoutait même le conseil de faire rédiger des annales, pour transmettre à la postérité les faits intéressants qui concernaient la République.

Un de ses vœux les plus chers était la conservation de la paix. En maint endroit de ses écrits il s'élève, avec une ardeur qui l'honore, contre le fléau de la guerre : que Jésus-Christ, dit-il par exemple[173], fasse comprendre aux rois combien il est difficile d'entreprendre même des guerres qui ont l'apparence d'être justes, puisqu'il n'y en a pas une qui ne soit féconde en calamités ; qu'il leur apprenne à se contenter de leurs domaines et à ne pas convoiter ceux de leurs voisins ; qu'il leur ôte la funeste ambition d'étendre les limites de leurs territoires. Si ceux qui s'enrôlent savaient que la plupart des guerres n'ont pas de cause légitime, ils ne risqueraient pas leur vie et leur salut éternel dans le seul espoir de gagner une solde ; ils ne se laisseraient pas entraîner à commettre des crimes, à tuer des gens inoffensifs, à maltraiter les femmes, à piller et à saccager les villes. Avant de prendre les armes, les princes devraient soumettre leurs différends à un tribunal d'arbitres impartiaux ; Wimpheling leur reproche avec amertume de mépriser ce moyen d'éviter l'effusion du sang.

172 *Ad religionem quoque pertinet, murmur, deambulationes, officium curiæ, mugitum aut ululatum ex larva sub organis in sacratissimo templo vestro, sub re præcipue divina, nequaquam sustinere. Germania*, f° f, 2. La *larva* est le *Roraff;* v. l'article sur Geiler, chap. 2.

173 *Soliloq. pro Helvetiis*, cap. 3 à 7.

Une seule guerre, selon lui, eût été juste, c'était celle contre les Turcs. Il n'eût pas été de son temps, s'il n'avait pas craint les progrès des infidèles et prêché une croisade contre eux[174]. Il croyait que la principale cause de leurs triomphes était l'insouciance des princes et des papes : „Nos rois ne cherchent que le plaisir, nos pontifes ne songent qu'à amasser des richesses"; si l'on n'y prend garde, l'ennemi avancera bientôt jusqu'aux bords du Rhin. On est tenté de sourire quand Wimpheling explique cette incurie par l'ignorance du latin : si les princes savaient le latin, ils liraient les livres d'histoire où ils trouveraient des avertissements salutaires; s'ils aimaient l'étude, ils apprendraient en quoi consistent la sagesse et la justice; or, un homme juste et sage, instruit par l'expérience des siècles passés, comprendrait la nécessité de la guerre contre les Turcs. On a collecté de l'argent, on l'a envoyé à Rome, mais rien ne se fait. Si les papes et les rois étrangers se croisent les bras, que les Allemands au moins se lèvent, ils sont assez nombreux et assez courageux[175]! En 1498 Wimpheling fit même des propositions d'exécution[176]; il est à supposer qu'il ne les avait pas imaginées lui-même, il ne répéta sans doute que ce qui se disait à la cour de Heidelberg : il faut organiser trois armées, commandées chacune par un prince d'une des plus illustres maisons d'Allemagne, l'une par le roi Maximilien, la seconde par Albert de Saxe, la troisième par l'électeur palatin Philippe. Ce projet, si en effet il fut formé, n'eut pas de suite. Plus tard il ne resta à Wimpheling qu'à faire des vœux et des plaintes; s'il déplorait que les Suisses se fussent séparés de l'Empire et les Bohêmes du siége apostolique, c'est qu'avec le concours de ces nations vaillantes la victoire sur les Musulmans lui eût semblé plus assurée[177]; un instant il espéra que le pape Jules II réveillerait la chrétienté endormie[178];

174 *Philippica*, dial. 5, *De bello in Thurcos instituendo.* Reproduit par Nic. Reusner dans *De bello Turcico variorum autorum opuscula.* Leipz. 1569, T. 2, p. 299 et suiv.

175 V. aussi son *Epigramma ad Maximilianum Rhomanorum regem, ut consilia prudentum regat ad recuperandas terras perditas et a Turcis superatas. Adolescentia*, f° 83.

176 *Philippica*, dial. 6, *De duce belli.*

177 *Apol. pro rep. christ.*, cap. 39. — *Solil. pro Helvetiis*, cap. 1.

178 *Tetrastichon ad Julium II:*

Julius Hispanos Cæsar Gallosque subegit,
Qui Turcas subigat Julius alter eris,

en 1518, quand on croyait la guerre imminente, il voulut faire un nouvel effort pour stimuler le zèle des Allemands et des Suisses[179]. Depuis lors il ne parla plus des Turcs; son attention, comme celle de l'Allemagne entière, était absorbée par les événements religieux.

Parmi les conseils que donne Wimpheling sur les devoirs des princes, des magistrats et des citoyens, il y en a qui s'appliquent à tous les régimes et à tous les temps; lui-même toutefois a été loin de vouloir élever une théorie générale, peu d'hommes ont eu l'esprit moins systématique, il n'a songé ni à l'avenir ni à autre chose qu'à l'Empire d'Allemagne. Il est sincèrement et loyalment patriote, mais son patriotisme est si exclusif, qu'il lui inspire des jugements peu équitables sur les autres peuples; on en a vu les preuves dans sa manière de traiter les Français et les Suisses. C'est ce même patriotisme qu'on retrouve dans ses ouvrages historiques. Nous ne compterons pas dans ce nombre sa *Germania*, qui n'est qu'un pamphlet de circonstance; il a laissé quelques travaux plus importants qui, malgré leur imperfection, sont encore dignes d'estime. D'après tout ce qui a été dit sur ses tendances politiques et littéraires, on peut prévoir dans quel esprit et d'après quelle méthode sont conçus les traités dont il nous reste à parler.

Comme tous ses contemporains, Wimpheling ignore les règles les plus élémentaires de la critique; ces règles n'existaient pas, on n'avait que la tradition, dont on acceptait de bonne foi l'autorité. Incapable de travailler avec suite, habitué à passer, sans motif apparent, d'un sujet à un autre, il connaît peu l'art de la composition, mais au moins il avait appris par ses études classiques que l'historiographie devait être conçue autrement qu'elle l'avait été par la plupart des chroniqueurs du moyen âge. Ce qui lui manque le plus, c'est l'impartialité, cette vertu si difficile et si rare; il n'y a pas d'historien qui n'ait ses sympathies politiques, nationales ou religieuses; elles n'offensent pas quand on s'aperçoit qu'elles n'ont pas aveuglé la conscience morale. Chez Wimpheling, il faut le dire, le sentiment de la

Julius alter eris aucturus ovilia Christi
Sicut Romanas Julius auxit opes.
(A la fin du *Vocabularius* d'Altensteig, Ind. bibl. 81.)

[179] Aux trois fils de J. Amerbach, 11 mai 1518. Autogr.

justice, qui en histoire est le respect de la vérité des faits, est parfois sacrifié à ses préjugés. Il ne comprend l'histoire qu'au point de vue des intérêts nationaux ; il dit, il est vrai, que la première loi des bons historiens est „de ne rien avancer de faux et de ne pas taire ce qui est vrai“ ; mais il s'étonne que les anciens n'aient pas observé cette loi à l'égard des Germains, ils relèvent les moindres de leurs défauts, et quand ils ne peuvent pas passer sous silence leurs vertus, ils n'en parlent qu'avec dédain ; le malheur des Germains est de n'avoir pas eu d'historiens comme les Romains ; s'ils en avaient eu, on ne vanterait pas tant les Scipion, les Métellus, etc. Wimpheling ne trouve ainsi de la partialité que chez ceux qui „ne louent pas assez les Allemands, *non debita laude pronunciant*“ [180]. Les Suisses, les Français, les Italiens auraient pu, de leur côté, lui faire le même reproche.

Il était naturel toutefois qu'il étudiât l'histoire dans l'intérêt de la nation à laquelle il appartenait. Indigné de voir les étrangers traiter les Allemands de barbares, il forma de bonne heure, bien avant que Maximilien imprimât aux études historiques cet essor, qui est un des titres les plus glorieux de son règne, il forma, dis-je, le projet de montrer par un tableau des destinées de l'Allemagne sous la conduite de ses chefs, qu'elle ne méritait pas cette insultante qualification. Pendant ses séjours à Heidelberg et à Spire, il réunit à cet effet dans sa bibliothèque tout ce qu'il put se procurer en fait de manuscrits et de livres [181]. Déjà en 1491 Trithémius lui rend le témoignage „d'être le premier à prendre la défense de la patrie contre ses détracteurs“ [182]. Cependant on ne peut pas dire que parmi les humanistes de l'Allemagne il soit le premier qui ait écrit l'histoire de ce pays [183]; le premier est son ami Sébastien Murr, qui à la vérité ne se mit à l'œuvre que quand Wimpheling l'eut engagé à faire „un résumé de ce que les empereurs avaient fait pour leur pays et pour la foi catholique“. Comme chez les autres peuples, surtout en France et en Italie, on commençait à s'intéresser à l'histoire nationale, Wimpheling pressa Murr de recueillir dans les chroniques les faits les plus

180 *Epitome rerum germ.*, cap. 54.
181 Trithémius à W., 8 févr. 1491, en tête du *Catal. ill. vir.*
182 L. c.
183 Horawitz, dans la *Historische Zeitschrift* de Sybel, T. 25, p. 72.

importants, afin que les Allemands, „qui semblent dormir en dédaignant leur gloire", pussent à leur tour se vanter de leur passé; il lui conseilla de ne pas oublier les savants, les artistes, les inventeurs; il devait montrer que sous ce rapport aussi l'Allemagne ne le cédait à aucun autre pays. Arrivé à l'époque de Frédéric III, Murr fut interrompu par la mort. Wimpheling se chargea de mettre ses notes en ordre, d'intercaler les faits qui avaient échappé à son attention et de continuer le travail jusqu'à Maximilien. Il est difficile aujourd'hui de distinguer ce qui, quant aux matériaux, vient du collecteur de ce qui a été ajouté par l'arrangeur; comme Murr était du même groupe littéraire que Wimpheling et qu'ils avaient l'un et l'autre les mêmes opinions politiques et religieuses, la tendance de l'ouvrage est commune à tous les deux. Cependant comme Murr ne laissa que des extraits insuffisants, et que Wimpheling les compléta et leur donna une forme, on peut considérer le livre qui devint le fruit de ce travail comme étant son œuvre aussi bien que celle de son ami. La forme surtout n'appartient qu'à lui; c'est celle qu'il affectionnait, d'un traité écrit spécialement pour un de ses disciples; il s'adresse à Thomas Wolf, qui presque à chaque page est interpellé directement, ce qui donne à l'ouvrage le caractère d'un entretien tout personnel.

Les chapitres sur les temps les plus anciens sont remplis de fables. Wimpheling parle de conquêtes que les Germains auraient faites bien longtemps avant la fondation de Rome; il assure que ni Alexandre, ni Darius et Cyrus n'ont osé les attaquer; il sait même que la ville de Trèves a été bâtie 2000 avant Jésus-Christ, „ce que les Romains eux-mêmes, dit-il, ne peuvent pas contester" [184]. Il corrobore par un sophisme une de ses thèses favorites, en affirmant que „puisque dès le troisième siècle il y a eu des empereurs *germaniques*, Dioclétien originaire de l'Illyrie, Décius, Probus, Valentinien, nés en Pannonie, il convient de dire que plus tard l'Empire n'a pas été *transféré* des Grecs aux Allemands, mais qu'il leur est *revenu*" [185]. Pour la période primitive les témoins cités sont Homère, Hésiode, Aristote,

[184] *Epitome rerum german.*, cap. 2, 4, 70.

[185] *Unde magis, a Græcis in Germanos rediisse imperium dici potest quam translatum* Cap. 9.

Strabon, Plutarque; puis viennent Jules César, Tacite, Suétone, Flavius Vopiscus. Pour le moyen âge il a consulté quelques sources manuscrites, des Annales de Metz[186], la Chronique d'Otton de Freisingen, des chartes originales[187]. Mais la plupart des matériaux sont empruntés à des auteurs qui venaient d'être publiés : l'histoire de Bohême par Énée Silvius, celle des papes par Platina, celle de Venise par Marc-Antoine Sabellicus, celle de l'Empire romain depuis sa décadence par Flavius Blondus, celle des Francs par Robert Gaguin[188]. Wimpheling s'en rapporte à quelques écrivains qu'on est étonné de voir figurer parmi des autorités plus ou moins historiques, Béroalde, Marsile Ficin, Baptiste de Mantoue. Il suffit d'avoir mentionné ces noms pour convaincre le lecteur de l'*Epitome rerum germanicarum* qu'il ne doit s'attendre qu'à une compilation faite sans beaucoup de discernement. Mais répétons-le, la science et l'art historiques étaient chez nous dans l'enfance; Murr et Wimpheling ont au moins le mérite d'avoir essayé de faire un premier pas.

A partir de Charlemagne le traité est divisé d'après la succession des empereurs, mais dans cette succession Wimpheling oublie Henri l'Oiseleur; son premier Henri est Henri dit le Saint, Henri III est Henri II, et ainsi de suite. Comme il est à la fois très-impérialiste et très-catholique, il est par moments fort embarrassé; il n'a pas le jugement assez indépendant pour apprécier certains faits; il préfère les

186 *Hæc ex annalibus Metensium hausimus*, cap. 22. — Il serait intéressant de savoir quelles ont été ces annales de Metz. D'après Potthast, *Bibliotheca historica medii ævi*. Berlin 1862, p. 132, on ne connaît plus que deux manuscrits de la chronique à laquelle on donne communément ce titre, et tous les deux sont en Angleterre. La notice que W. dit y avoir prise concerne la famille de Charlemagne. L'ouvrage n'a pas encore été publié en entier. Duchesne et Bouquet omettent les passages qui se trouvent aussi dans les *Annales Bertiniani*; Pertz, dans les *Monumenta*, n'a que la partie de 687 à 768. L'annaliste de Metz a puisé beaucoup de ses matériaux dans Grégoire de Tours, Frédégaire, Éginard et Réginon. S'il y a chez lui quelque chose sur les femmes et les enfants de Pépin et de Charlemagne, il l'a pris peut-être dans les chap. 18 et 19 d'Éginard. Mais parmi les cinq filles de Pépin nommées par Éginard, ne figure pas *Rodthaid*, mentionnée par Wimpheling.

187 Parlant d'une bulle de Léon IX, conservée au couvent d'Altorf, W. dit : *quam ipse Jac. Wympf. Seletsta. et vidi et legi*, cap. 26.

188 Æneas Silvius, *Historia bohemica*. Hain, 294 et suiv., cite plusieurs éditions antérieures à 1500. — Platina, *Vitæ pontificum*. Venise 1479, Nuremb. 1481, f°. Etc. — Sabellicus, *Rerum venetarum libri*. Venise 1487, in-f°. — Blondus, *Historiæ ab inclinatione Romanorum imperii*. Venise 1483, 1484, in-f°. — Rob. Gaguin, *De origine et gestis Francorum*. Paris 1495, 1497, in-f°.

passer sous silence ; il se tait sur la querelle entre Henri IV et Grégoire VII ; arrivé à Frédéric Ier, il se borne à gémir de la discorde qui divisait l'Empire et le saint-siége, il ne sait ce qu'il doit le plus déplorer, l'orgueil des papes, l'obstination de Barberousse ou l'insouciance des autres princes [189]. Le seul empereur qu'il ose blâmer est „le paresseux" Wenceslas, et encore ne le blâme-t-il que pour avoir souffert les progrès des hussites [190]. Tous les autres sont comblés d'éloges, même „le pacifique, le doux, le patient" Frédéric III [191]. Les louanges les plus enthousiastes sont accordées à Maximilien, l'objet de l'admiration et des espérances de tous les humanistes [192].

Chaque fois que l'occasion s'en présente, l'auteur fait des retours vers son époque. Après avoir raconté comment l'Église de Milan fut ramenée à l'obédience de Rome, il ajoute le vœu que le pape et les rois chrétiens obligent, soit par la clémence, soit par les armes, les Bohêmes à rentrer dans l'unité catholique. Il se livre à de fréquentes récriminations contre les Français et les Suisses. Il intercale des exhortations aux princes allemands de renoncer à leurs discordes et de seconder Maximilien, auquel il recommande de délivrer Constantinople et de reconquérir la Terre-Sainte. Souvent aussi reparaît l'humaniste, reprenant les idées qu'il avait exposées ailleurs sur l'utilité de l'étude pour les princes et les nobles, et sur la barbarie de ceux qui méprisaient la science [193]. Un de ses grands mérites est d'avoir compris que la gloire d'une nation ne se fonde pas seulement sur les exploits militaires et les conquêtes, mais tout autant sur les productions littéraires et artistiques. Il nomme les savants qui avaient illustré l'Allemagne [194]; il se plaît surtout à rappeler ceux de Strasbourg et de l'Alsace; l'Alsace, en général, tient une large place dans le livre; un chapitre entier est consacré à en faire l'éloge; il parle de la magnificence de notre cathédrale, des peintres Martin Schön et

189 Cap. 32.
190 Cap. 47.
191 Cap. 52.
192 Surtout cap. 63, allocution à Maximilien. — En 1519 Jacques Spiegel publia diverses pièces sur la mort de cet empereur. Ind. bibl. 98. Il y ajouta une lettre de W., où celui-ci défend Maximilien contre ceux qui prétendaient que «*solos cantores, aucupes, venatores, tibicines sibi habuerit familiares.*»
193 Cap. 27, 48, 62.
194 Cap. 10, 41, 52.

Jean Hirtz [195], de l'invention de l'imprimerie faite à Strasbourg par Jean Gutenberg [196], des imprimeurs Mentel, Adolphe Rusch, Martin Flach, Matthias Schürer, ainsi que des Alsaciens Sixte Rissinger et Ulric Hahn qui avaient exercé le nouvel art en Italie; il mentionne la bravoure de ses compatriotes de Schlestadt. Ces chapitres ont leur intérêt encore aujourd'hui.

Le livre fut publié par Thomas Wolf, qui affirme que tout y est digne de foi et qu'à cause de ce travail Wimpheling vivra à jamais dans la mémoire des érudits. Sans aucun doute Wolf en était persuadé; la science allemande du dix-septième siècle était encore dans la même illusion [197].

Avant de s'occuper de ce travail, Wimpheling, toujours dans le désir de relever les Allemands dans l'opinion des étrangers, avait engagé Trithémius à dresser le catalogue de ceux qui avaient honoré l'Empire par leurs écrits. Trithémius venait d'achever son ouvrage sur les auteurs ecclésiastiques, quand Wimpheling le pria, en 1491, de mettre à part ceux qui appartenaient à l'Allemagne; l'abbé de Spanheim y consentit, communiqua le manuscrit à son ami, et celui-ci y ajouta un supplément. „Désormais, dit Wimpheling, les Italiens ne pourront plus nous taxer de barbarie; qu'ils n'oublient pas, d'ailleurs, qu'eux aussi ont eu des époques de ténèbres; si nos savants de jadis

195 Cap. 52, 65, 67, 68, 72. W. se trompe en faisant de Martin Schön le maître d'Albert Dürer. L'erreur a déjà été relevée par Christ. Scheurl, de Nüremberg, dans *Vita Antonii Kress*, *in opp. Pirckheimeri*, p. 352. Scheurl raconte qu'en effet Dürer le père avait désiré que son fils, âgé de treize ans, pût travailler dans l'atelier de Schön, et qu'il en avait écrit à ce dernier, mais que Schön venait de mourir. Lorsqu'en 1492 Dürer passa par Colmar et Bâle, il vit dans la première de ces deux villes le peintre Louis et les orfèvres Gaspar et Paul, dans l'autre l'orfèvre Georges, tous frères de Martin Schön; il regretta de ne plus trouver ce dernier. L. c.

196 *Magnum quoddam ac pene divinum beneficium collatum est universo terrarum orbi a Joanne Gutenberyk Argentinensi, novo scribendi genere reperto. Is enim primus artem impressoriam (quam latiniores excussoriam vocant) in urbe Argentina invenit. Inde Maguntiam veniens eandem fœliciter complevit.* Cap. 65. — Ce qu'il dit dans le *Catal. episcop. Argent.*, p. 110, ne s'accorde pas avec cette assertion; preuve que la tradition était déjà devenue incertaine. *Sub hoc Roberto (episcopo) nobilis ars impressoria inventa fuit a quodam Argentinensi, licet incomplete, sed cum is Maguntiam descenderet ad alios in hac arte investiganda similiter laborantes, ductu cujusdam Joannis Genszfleisch, ex senio cæci, in domo bonimontis Gutenberg, in qua hodie collegium est juristarum, ea ars completa et consummata fuit.*

197 L'*Epitome* fut admis par Simon Schard dans son recueil de *Scriptores rerum german.* et figure jusque dans la 3e éd. de cet ouvrage, 1673.

se sont servis d'une langue inculte, ils ont racheté ce défaut par l'excellence de la doctrine; l'Italie a eu des théologiens comme Bonaventure et des juristes comme Baldus, qui n'ont pas non plus brillé par le style, mais qui néanmoins sont grands par la profondeur des idées et la richesse des connaissances; pour être savant il ne suffit pas de dire des choses frivoles dans un langage agréable, le vrai savoir ne consiste pas dans l'élégance cicéronienne" [198]. Quelque médiocre que soit le mérite littéraire de plusieurs des écrivains que Trithémins et Wimpheling opposent aux Italiens, on ne peut que louer un patriotisme qui n'est pas moins fier de la gloire des lettres que de celle des armes.

Dans le même intérêt national Wimpheling voulait faire paraître la Chronique d'Otton de Freisingen; en 1496 il était occupé à en revoir un manuscrit chargé de fautes [199]; cette publication, à laquelle devait coopérer Sébastien Brant, fut abandonnée pour des raisons que nous ne connaissons pas. Wimpheling donna une édition du traité de Léopold de Bébenbourg sur le zèle que les princes de l'Allemagne avaient montré jadis pour la religion et les prêtres [200]; en 1508 il fit imprimer l'ouvrage où le même auteur s'applique à prouver que des Byzantins l'Empire romain a été transféré à la nation germanique [201]. Un traité sur la situation de l'Allemagne au point de vue intellectuel et littéraire, qu'il écrivit en 1507 pour un cardinal, et où il parle entre autres de l'imprimerie et des principaux savants, est resté inédit [202].

[198] W. à Trithémius, 17 sept. 1492, et épilogue de Trith. à W., 31 juillet 1495. Le *Catal. ill. vir.*, commencé en 1491, ne fut publié qu'en 1495. Ind. bibl. 53. W. ajouta, entre quelques écrivains que Trith. avait oubliés, les papes allemands, puisque lors même qu'ils n'ont rien écrit, ils doivent avoir leur place parmi les Allemands illustres.

[199] *Ego iam occupor in castiganda historia Othonis Frisingensis*; le ms. *non est latinum multis in locis, sed plenum ubivis barbarie, mendis, ineptiis.* W. à Celtès, 4 janv. 1497. — La 1re éd. d'Otton ne parut qu'en 1515 à Strasb., M. Schürer, in-fo, par les soins de Cuspinien et de Stabius.

[200] En 1494, W. demanda à Amerbach s'il voulait se charger de l'impression de ce traité; comme il paraît qu'il n'y consentit pas, le livre fut publié en 1497 chez Bergmann, avec une dédicace à Frédéric de Dalburg, père de l'évêque de Worms. Ind. bibl. 54.

[201] Ind. bibl. 78. Dédié à l'électeur Frédéric de Saxe.

[202] Un exemplaire de ce traité, écrit sur parchemin par un calligraphe, se trouve à Rome; comme il commence par un éloge de l'imprimerie, une main postérieure lui a donné le titre *De arte impressoria*; ce sont 29 feuillets in-4o. En 1864, M. Janssen, prof. au Gymnase de Francfort, en reçut, à Rome, communication par le général des dominicains; v. son livre *Geschichte des deutschen Volks seit dem Ausgang des Mittelalters*. Frib. 1876. T. 1, P. 1, p. V.

L'ouvrage historique de Wimpheling, qui, pour quiconque s'occupe de l'Alsace, conserve une importance réelle, est son Catalogue des évêques de Strasbourg[203]. Au point de vue de la science d'aujourd'hui, ce livre a quelques-uns des défauts de l'*Epitome rerum germanicarum*; mais comme l'auteur y explore un domaine moins vaste et qui était mieux à sa portée que l'histoire générale de l'Empire, il put lui donner un plus haut degré d'exactitude; et comme il ne l'entreprit pas pour défendre une thèse politique, il n'eut pas la tentation de s'égarer dans les mêmes erreurs que dans sa *Germania*. Il fit les recherches les plus scrupuleuses, il visita les archives et les bibliothèques de la cathédrale, du chapitre de Saint-Thomas, des maisons de Saint-Jean et de l'ordre Teutonique, de plusieurs couvents de la ville et du diocèse; il consulta des chartes et des bulles; il se servit d'annales de l'Église de Strasbourg que nous ne connaissons plus[204]; de chroniques diverses qu'il ne pouvait avoir vues qu'en manuscrit, entre autres les *Flores temporum* du frère Hermann[205] et surtout l'ouvrage de Königshofen; il recueillit enfin des épitaphes et des inscriptions. Sa liste des évêques est la même que celle de Königshofen, sauf qu'il écrit d'une manière différente quelques noms. Il avoue qu'il ne peut pas indiquer toujours des dates entièrement précises, mais il lui semble, dit-il, que l'année de la mort d'un prélat ou la durée de son règne sont moins importantes que le récit fidèle de sa vie, de ses mœurs et de ses actes. Ce récit, il s'efforce de le faire aussi complet que possible et avec toute la franchise dont il était capable. Sur l'établissement du christianisme en Alsace et sur les premiers temps de l'évêché de Strasbourg, il ne donne que les légendes connues, sans être en état d'en discuter l'authenticité. A mesure qu'il s'éloigne des origines, qui resteront toujours obscures, il devient plus abondant en faits certains, plus digne d'être consulté; il parle de la fondation des églises et des couvents, des rapports des prélats avec le magistrat de Strasbourg, des affaires politiques et des guerres, de l'état des sciences; il nomme les savants, cite des vers d'Erkan-

[203] Ind. bibl. 31.

[204] *Annales ecclesiæ Argentinensis*. W. tire de ces annales une lettre du pape Jean XIII à l'évêque Erkanbold, p. 31.

[205] *Chronicon sive flores temporum*, jusqu'en 1349. Chez Eccard, *Scriptores historici medii ævi*. T. 1, p. 1638 et suiv. Potthast, o. c., p. 366, en cite plusieurs manuscrits dans des bibliothèques d'Allemagne.

bold et montionne les manuscrits que cet évêque et un de ses successeurs, Werner, avaient donnés à la bibliothèque de la cathédrale[206]. Il ne craint pas de relever „les imperfections et les faiblesses" de quelques évêques, tout en exprimant l'espoir que son blâme ne nuira pas au salut éternel de ceux qui avaient commis des péchés durant leur vie; il est à présumer, dit-il, qu'ils ont fait une pénitence finale et obtenu le pardon de Dieu. Le livre, du reste, est entremêlé des plaintes habituelles de Wimpheling sur les abus, sur le cumul, sur la cupidité des clercs, sur l'ignorance des moines mendiants et leur hostilité contre les prêtres séculiers. Tel qu'il est, ce catalogue est l'ouvrage le plus soigné de notre humaniste, un témoignage de ce qu'il pouvait faire quand il ne dispersait pas son activité sur une foule de sujets qui avaient sans doute leur intérêt, mais que d'ordinaire il traitait trop vite et en vue des seuls besoins du moment.

Une Vie de saint Adelphe, évêque de Metz sous Louis-le-Débonnaire et patron de la principauté de Hanau-Lichtenberg, qu'il publia en 1506, n'est pas son œuvre; il s'était borné à diviser en chapitres un manuscrit que lui avait envoyé Jacques Scheid, le chapelain du comte Philippe[207]. Son ami Dietrich Grésémund s'était proposé de faire sur les évêques et archevêques de Mayence un travail semblable au Catalogue des prélats strasbourgeois[208]; comme ce projet ne paraît pas avoir été exécuté, Wimpheling le reprit pour son propre compte; en 1516 il écrivit à Érasme: „J'ai réuni le catalogue des évêques mayençais." Il le dédia à l'archevêque-électeur, Albert de Brandebourg, mais ne le publia point[209]. Une biographie de l'archevêque Diether qu'on mentionne de Wimpheling[210], n'était peut-être qu'une partie de cet ouvrage.

206 W. dit que de son temps plusieurs de ces volumes existaient encore. P. 35, 39.

207 Ind. bibl. 69. Dédié par W. à Philippe de Hanau-Lichtenberg, 16 juill. 1506, *ex ædibus Martini Sturm.*

208 W. à Grésémund, 1510. *Amœnit. frib.*, p. 321.

209 15 janv. 1516. *Erasmi opp.*, T. 3, T. 2, col. 1550. — Une copie du traité est conservée à la bibliothèque du château d'Aschaffenbourg. Janssen, o. c., note 201[a], p. V.

210 *Scripsit quoque vitam Dietheri archiepiscopi Moguntini, ut Spiegelius testatur. Bibliotheca instituta... a Conr. Gesnero, deinde in epitomen redacta ...per Josiam Simler.* Zurich 1574, p. 326. Cette Vie est aussi citée par Bernhard Hertzog, lib. 7, p. 34.

CONCLUSION.

Telle est, vue d'après ses faces diverses, l'œuvre de Wimpheling. Considérée dans son ensemble, c'est l'œuvre d'un homme de bien, rempli d'intentions excellentes, mais n'ayant ni le talent ni le courage qu'il aurait fallu pour les réaliser dans toutes leurs conséquences. Frappé de la décadence morale de la société laïque et du clergé de son siècle, il avait compris qu'un des moyens les plus efficaces de faire la réforme devenue indispensable serait d'améliorer les écoles et de joindre l'éducation à l'instruction; mais trop asservi encore aux préjugés du moyen âge, il n'osa pas s'affranchir décidément des entraves de la scolastique, et redouta trop pour les mœurs la lecture des auteurs païens. Il avait lu beaucoup de livres, mais n'eut pas l'esprit assez original pour s'en approprier la substance autrement que comme compilateur. Bien qu'un jour il prît la défense de la dialectique, il fut si peu dialecticien lui-même qu'il ne sut traiter avec suite aucun sujet indépendant de la chronologie; la plupart de ses traités ne se composent que de chapitres incohérents, qui se succèdent sans lien et où des fragments empruntés à d'autres se mêlent à ses réflexions personnelles. Il reproduit incessamment les quelques idées qui le préoccupent, les conseils sur l'éducation de la jeunesse et sur l'intégrité des mœurs, les plaintes sur les moines mendiants, sur les accapareurs de bénéfices, sur les admirateurs de la poésie profane; il ne se donne pas même la peine de trouver des formes nouvelles, des passages entiers sont insérés en termes identiques dans des opuscules différents. Selon qu'il se sentait appelé soit à donner des avis à un de ses élèves, soit à développer un argument littéraire, religieux ou politique, il notait à la hâte, sans trop songer aux qualités du style, ce qui lui semblait utile ou vrai. A l'exception de quelques ouvrages historiques, l'héritage qu'il nous a laissé consiste en brochures, discours, poésies, préfaces, épîtres dédicatoires;

comme il changeait fréquemment de résidence, les loisirs lui ont manqué pour entreprendre plus souvent des œuvres de longue haleine, lors même qu'il en aurait eu le goût. Très-jaloux de sa réputation, mais trop peu confiant en ses propres forces, il ne publia rien sans le soumettre d'abord au jugement d'un ami, en le priant de brûler son manuscrit s'il ne l'approuvait pas; cette demande de livrer ses copies à Vulcain revient une quantité de fois. A l'entendre il ne livrait ses écrits au public que malgré lui, à son corps défendant; les uns furent donnés aux imprimeurs par ses disciples avec des préfaces élogieuses; d'autres sont censés lui avoir été arrachés de force; à la fin du *Triplex candor beatæ Virginis* il y a quelques distiques d'Adam Werner, où celui-ci s'écrie entre autres: „Le bruit court que tu ne veux pas publier tes vers; songe que Danaé s'est en vain enfermée dans sa tour; Phébus pourra plutôt nous cacher ses rayons que toi les produits de ta Muse". Ajoutez à cela qu'il a été d'une humeur inquiète et infiniment susceptible; quand par quelque sortie, fondée ou non, il s'était fait des adversaires, il ne leur pardonnait pas s'ils l'attaquaient à leur tour; depuis qu'il eut écrit contre les augustins, contre Murner, contre Locher, contre les Suisses, il n'y a pas un traité, pas une préface, pas une lettre où il ne se plaigne avec amertume d'être poursuivi par des ennemis qu'il avait été le premier à provoquer. Dans son irritation il dit même un jour que, ses productions étant constamment blâmées, il ne publierait plus que les ouvrages d'écrivains plus anciens, dont l'autorité était assez respectée pour les mettre à l'abri de la critique[211]. Je ne voudrais pas, à la légère, lui attribuer le défaut de la vanité; toutefois il se pourrait bien qu'habitué à l'admiration de ses élèves, il se sentît blessé dans son amour-propre quand on lui opposait une contradiction; c'est une faiblesse assez commune aux gens de lettres de tous les temps. Ce qui paraît confirmer cette supposition, c'est l'âpreté de sa polémique; le bénédictin Paul Lang n'a pas eu tort en lui reprochant d'être violent et rude[212]. Mais il n'était pas seul coupable de violence; les controverses littéraires de son époque ne se distinguent pas par l'urbanité.

Cependant, quelle que soit l'infériorité de Wimpheling quand,

[211] Au frère de Hengneville, 1507. *Amœnit. frib.*, p. 306.

[212] *Scribendo plurimum acerrimus et spinosus. Chronicon citizense*, p. 886.

comme savant, on le compare à Reuchlin, à Érasme, à Béatus Rhénanus, il faut constater à son honneur la persévérance de ses efforts pour préparer une réforme dans l'Église et dans les écoles ; il a combattu les abus et les désordres du clergé, il a contribué à un renouvellement de la pédagogie en insistant sur la nécessité de ne pas séparer l'éducation de l'instruction, il a répandu le goût des études littéraires et historiques, tout en excluant des unes la plupart des poètes *païens* et en mêlant aux autres des erreurs bizarres ; en un mot, il a servi la cause du progrès, quand même il aurait voulu que ce progrès ne sortît point du cercle où il prétendait l'enfermer. Au milieu des circonstances où il a vécu, dans une période agitée par des tendances contraires, dominé par des préventions qui s'expliquent par son éducation, par la nature de son caractère, par les égarements de sa jeunesse, par l'influence de son entourage, il a fait ce qu'il a pu dans la mesure de ses forces. Ses hésitations, ses inconséquences ne le caractérisent pas seulement lui-même, elles sont les traits significatifs d'une génération qui n'avait pas encore trouvé sa voie et qui, craignant de s'égarer en marchant trop librement et trop vite, ne voulait avancer qu'appuyée sur des traditions qui devenaient de jour en jour plus chancelantes.

De son vivant, Wimpheling a joui d'une grande et légitime considération ; le long du Rhin, depuis Bâle jusqu'à Cologne, les savants et les évêques ont eu pour lui la plus haute estime. Les louanges, il est vrai, que lui ont décernées ses disciples nous paraissent exagérées ; qu'on lise par exemple ce que dit Thomas Wolf : „Grands dieux, existe-t-il quelqu'un qui soit meilleur, plus saint, plus digne de toute espèce d'éloge que notre Wimpheling ? S'il y a un homme de notre temps qui mérite le nom de philosophe, que je périsse si ce n'est pas lui“ [213] ! On pourrait ajouter beaucoup d'autres compliments de ce genre ; presque chacun de ses traités est accompagné de vers ou de lettres qui le représentent comme un des génies les plus éminents de son siècle. La postérité ne peut voir en ces effusions que les témoignages d'élèves reconnaissants envers un maître qui avait su se faire aimer et respecter. Il n'en est pas de même des hommages que lui ont rendus des hommes tels que Reuchlin, Érasme, Ulric de

[213] *De integritate*, f° a, 2.

Hutten[214]; ils sont la preuve que, tout en lui étant supérieurs, ces savants avaient apprécié dignement l'œuvre généreuse quoique incomplète de notre Alsacien. Les rapports qu'il a eus avec Sébastien Brant et l'influence qu'il a exercée sur quelques littérateurs plus jeunes, montreront la grande part qui lui revient dans la Renaissance à Strasbourg et dans toute notre province.

214 Reuchlin l'appelait *religionis nostræ columna*. A Vigilius, 26 sept. 1500. *Epistolæ ill. vir. ad Reuchlinum*. Lib. 1, f° g, 4. — Érasme à Jean Vlatténus, 24 janv. 1529. — *Erasmi opp.*, T. 3, P. 2, col. 1641.

Multa, Jacobe, tibi debet germana juventus,
Profeci monitis ipse ego sæpe tuis.

Hutten, *Elegia X, ad poetas germanos. In opp.*, T. 3, p. 77.

LIVRE DEUXIÈME

SÉBASTIEN BRANT

1457-1521.

La même œuvre que tenta Wimpheling fut aussi entreprise par Sébastien Brant; ils avaient sur presque toutes choses les mêmes vues, les mêmes sentiments, ils ne diffèrent que par les moyens qu'ils ont employés.

Généralement Brant n'est connu que comme auteur d'un ouvrage versifié intitulé *La Nef des fous* et destiné à peindre et à censurer les travers et les vices des hommes. Cet ouvrage, en effet, est la principale de ses productions, celle qui surtout a fondé sa réputation auprès de ses contemporains et auprès de la postérité. Mais elle ne suffit pas pour assigner à Brant sa vraie place dans l'histoire intellectuelle de son époque; on ne peut l'apprécier et on ne peut se rendre compte de la portée de son *Narrenschiff* lui-même que quand on n'oublie pas qu'il a écrit, en prose et en vers, en allemand et en latin, une foule d'autres choses sur des matières très-diverses; il s'est occupé de droit, d'histoire, de littérature classique, de pédagogie, de questions politiques et religieuses. En traitant ces sujets si variés, il a dépensé plus d'érudition que de génie et s'est montré moins novateur que conservateur. Quelques critiques modernes ont exagéré sa valeur comme poète; ils paraissent avoir ignoré que dans presque toutes ses œuvres il est préoccupé de l'intention d'enseigner ou d'exhorter; cette intention a entravé son développement poétique, mais c'est par elle aussi qu'il est sous bien des rapports l'homme de son temps. Quelque jaloux que nous soyons de lui conserver son rang dans la mémoire de nos compatriotes, nous ne pouvons voir en lui ni

un humaniste intrépide comme Ulric de Hutten, ni un poète comique de la trempe de Molière; nous n'avons pas pour lui des visées si hautes, nous le prenons tel qu'il est, un des représentants les plus remarquables de ce groupe de littérateurs alsaciens qui ont aidé, sans trop le savoir eux-mêmes, à préparer les temps modernes, tout en s'efforçant de sauver des traditions destinées à succomber.

Digitized by Google

I.

VIE DE BRANT

CHAPITRE PREMIER

Naissance. — Études. — Brant professeur de littérature latine et de droit à Bâle.

Sébastien Brant[1] naquit en 1457; quelques auteurs le font naître une année plus tard[2]. Comme d'après son épitaphe il avait 64 ans à l'époque de sa mort, en mai 1521, il faut bien admettre 1457. De 1439 à 1461, son grand-père, Diebolt Brant, avait été huit fois membre du grand conseil pour la tribu des gourmets et marchands de vin[3]. Son père, également appelé Diebolt, était propriétaire de la

[1] Des notices sur Brant se trouvaient dans les *Collectanea* de Specklin, vol. 2, f° 137 et 138, et dans l'*Alsatia litterata* de Schöpflin, vol. 2, p. 21 et 46. Aux archives de la ville il y avait jadis une grande partie de la correspondance privée de Brant; il n'en reste plus qu'un petit nombre de lettres, soit de lui-même, soit de ses amis. Ce sont celles que je désigne par *autogr.* Les autres paraissent avoir été dérobées et vendues à l'étranger. Aux archives de S. Thomas il en existe des copies faites par Jacques Wencker, sous le titre de *Miscellanea ex literis ad D. Seb. Brant*; je les désigne par *ms.* Quelques-uns des originaux sont en Allemagne, entre les mains de collectionneurs d'autographes. D'autres pièces relatives à Brant font partie du 5e vol. des *Argentoratensia historico-ecclesiastica*, recueillis par Wencker et appartenant aux archives de S. Thomas. Enfin, aux bibl. de Bâle et de S. Gall on conserve plusieurs pièces manuscrites et inédites de Brant.

Dans les autographes de Brant que j'ai eu sous les yeux, il signe toujours *Brant*. Une seule fois, dans l'acrostiche de ses vers sur l'aérolithe d'Ensisheim, il met *Brand*, mais il est évident que ce n'est que dans l'intérêt de la rime. Si ses correspondants ou ses imprimeurs mettent quelquefois *Brand*, *Brandt*, *Branndt*, cela ne tire pas à conséquence. *Brant*, gén. *Brandes*, était encore à la fin du 15e siècle la seule forme étymologiquement exacte.

[2] Reussner, *Icones. Argent.*, 1590, p. 30. — *Athenæ rauricæ*, p. 103.

[3] En 1439 il est un des membres du magistrat chargés d'examiner les témoins dans le procès entre Gutenberg et Georges Drizehn. Schöpflin, *Vindiciæ typogr.*, *docum.*, p. 8. En 1449 il paraît comme capitaine des hommes armés fournis par sa

grande auberge du *Lion d'or* dans la rue d'Or; sa mère était Barbe Picker; il était l'aîné de plusieurs frères. On aimerait savoir quelque chose sur les premières années de son enfance; on voudrait connaître les impressions qui ont concouru à former son caractère sérieux, un peu mélancolique, généralement doux et calme, mais prêt aussi à s'emporter jusqu'à la haine contre les adversaires. Malheureusement tous ces détails nous manquent. Brant était encore enfant quand il perdit son père, le 6 janvier 1468 [4]. Comme il annonçait d'heureuses dispositions, on le destina aux études; sa mère, qui était dans l'aisance [5], lui fit donner autant d'instruction qu'on trouvait alors dans notre ville. Un personnage qui écrivit contre lui en 1480, lui reproche de n'avoir fréquenté, avant de venir à l'université de Bâle, que des écoles particulières où l'on n'apprenait que des rudiments. La première de ces écoles qu'il suivit fut probablement celle du chapitre de Saint-Thomas [6], d'où il passa dans une autre également élémentaire. Commo depuis son enfance il fut l'ami de Pierre Schott, fils de l'*ammeister* de ce nom [7], et que Schott reçut sa première éducation littéraire dans l'école de Schlestadt sous Dringenberg, on pourrait supposor que lui aussi fut élève de ce maître [8]; mais on connaît les noms de tous ceux de ses disciples qui se sont fait un

tribu. — Le premier Brant qu'on trouve mentionné à Strasbourg est le boulanger Ulric, très-dévoué à l'Église. Une de ses filles, Mechtildis, fut une des premières béguines du béguinage de la Tour; il fut lui-même un des témoins du règlement donné à cette maison en avril 1276. Il légua à l'Œuvre Notre-Dame un de ses habits; sa femme Adelheid fit donation à la même Œuvre d'une livre de deniers strasbourgeois. — En 1429 Nicolas Brant est membre du Conseil pour la même corporation que quelques années plus tard Diebolt, dont il fut peut-être le père.

[4] Wencker, *Apparatus*, p. 15. — Diebolt fut enterré au cimetière de l'église de S. Nicolas, paroisse à laquelle appartenait la rue d'Or. Zarncke, *Brants Narrenschiff*, p. XI, dit que la tombe était près du *Nesselbach;* il n'y avait pas à Strasbourg de ruisseau de ce nom; dans la rue d'Or il existait une auberge *zum Nesselbach;* ce nom avait passé au propriétaire; Brant fut enterré près d'un membre de cette famille.

[5] Kurz, *Die deutsche Literatur im Elsass*, Berlin 1874, p. 16, dit qu'elle était *in bedrängten Verhältnissen*, supposition tout à fait gratuite.

[6] *Ex rudibus particularibus scholis in hoc basiliense gymnasium peragrasti*. Strobel, *Brants Narrenschiff*, p. 4. — La paroisse de S. Nicolas dépendait du chapitre de S. Thomas.

[7] Schott à Brant, 12 déc. 1478: ils ont été amis *ab ineunte ætate*. Schott, *Lucubratiunculæ*, f° 6.

[8] Gödecke, *Das Narrenschiff von S. Brant*, Leipzig. 1872, p. VI.

nom; or Brant, qui n'eût pas été un des moins distingués, ne figure point parmi eux; aucun de ses écrits ne renferme une allusion à l'école de Schlestadt[9]. Dans une poésie qu'il fit vers la fin du siècle à l'éloge de la ville de Bade, il parle d'un doyen du chapitre de cette ville qui avait été „son docteur, son précepteur"; il ajoute qu'il aime à venir à Bade pour y revoir „la vieille nourrice qui l'a nourri de son lait"[10]. Je ne pense pas que ce passage doive être pris à la lettre; Brant a voulu parler évidemment de sa première nourriture intellectuelle. Les Strasbourgeois avaient alors de fréquentes relations avec Bade; bourgeois et ecclésiastiques y passaient la saison d'été, et c'est à Strasbourg que s'approvisionnaient les aubergistes. La ville avait depuis longtemps une école communale et depuis 1453 un chapitre dont plusieurs membres devaient être docteurs en droit. Le doyen dont parle Brant est Jean Müller de Rastatt, qui, avant son élection au chapitre, fut curé de Dambach près de Schlestadt, tout en remplissant à Strasbourg la charge de précepteur de Pierre Schott. Nous ne nous hasarderons pas trop en admettant que, pendant quelque temps du moins, Brant a fréquenté l'école de Bade et qu'ensuite il a eu à Strasbourg des leçons de Jean Müller.

En 1475 il vint à l'université de Bâle[11], où il fut immatriculé à la rentrée du semestre d'hiver; il y arriva d'abord comme *famulus* de maître Jacques Hugonis, de Marmoutier[12]. Il entra au collége appelé la *bourse de Jérôme*, par la raison que maître Jérôme Berlin en était le régent; dans ces maisons on s'appliquait surtout à la logique d'Aristote, pour devenir, après dix-huit mois, bachelier ès arts. Le latin toutefois qu'on y pratiquait était encore très-imparfait; un fils de

[9] Si Brant avait été élève de l'école de Schlestadt, son ami Wimpheling, qui parle souvent de cette école et qui en nomme les élèves, n'aurait pas manqué de le mentionner comme un des plus distingués.

[10] *Urbs Baden quondam mihi cara, salve.*
O ego optavi quotiens redire
In tuas sedes, veterem videre
Posse nutricem, mihi lactis olim
Quæ dedit escam.

De laudibus thermarum marchiæ Badensis. Varia carmina, f° h, 7. Ind. bibl. 117.

[11] Sur le séjour de Brant à Bâle, v. W. Vischer, *Geschichte der Universität Basel*, Bâle 1860, p. 185 et suiv. — Reuchlin, dans une lettre s. d., appelle Jacques Hugonis son *institutor*.

[12] Brant à Berlin, s. d. Ms.

Berlin, devenu l'ami de Brant, maltraitait la langue au point que ce dernier le raillait au sujet des fautes dont fourmillaient ses lettres.

En dehors de la *bourse* Brant trouvait déjà à Bâle un enseignement moins incorrect. L'université avait à peine été fondée en 1460, qu'on y avait introduit les études littéraires à côté des études scolastiques; on avait pris l'habitude d'engager tantôt des *orateurs*, tantôt des *poètes*, pour faire des cours sur des écrivains de l'antiquité latine; ce ne furent d'abord que des gens de lettres allant d'une université à l'autre, sans se fixer dans aucune, continuant parfois leurs propres études, tout en donnant des leçons sur quelque auteur classique. Le premier professeur réel de poésie fut Jean Matthias de Gengenbach, venu à Bâle en 1465 comme *magister* de l'université de Paris, et dont très-probablement Brant fut encore l'élève. Quand en 1480 Matthias entra dans la faculté de droit, il fut remplacé par l'Alsacien maître Jacques Zimmermann (*Carpentarius*) de Saint-Hippolyte, qui à son tour eut bientôt pour successeur Théobald Westhofer. Cet humanisme naissant était encore peu caractérisé; il était incertain dans ses allures et ne prévoyait pas son but; cependant sa nouveauté attirait les esprits plus ardents, et déjà Bâle était le théâtre d'un mouvement intellectuel assez vif. Ce mouvement fut accéléré encore quand Jean Heynlin de Stein (*a Lapide*), un des derniers scolastiques intelligents, rapporta de Paris dès 1464 les doctrines réalistes; après un nouveau séjour à Paris, où il prit une part active au triomphe du réalisme, il revint à Bâle en 1474, non plus comme professeur, mais comme prédicateur. C'était un homme d'un grand savoir, ami décidé des études classiques et sachant exercer sur la jeunesse une influence remarquable. Dans l'université la lutte recommença entre les nominalistes et les réalistes; les littérateurs furent de ce dernier parti, qui était aussi le parti le plus orthodoxe, celui qui voulait bien améliorer ce qui existait, mais éviter soigneusement tout conflit avec l'autorité. Rien ne prouve que Brant se soit déclaré pour le réalisme comme tel contre le nominalisme; ses études littéraires et bientôt ses études juridiques l'éloignèrent de ces querelles, qui du reste ne tardèrent pas à perdre leur importance; chez les savants de Bâle les divergences sur des questions purement ontologiques s'effacèrent de plus en plus.

Au milieu des étudiants, dont à Bâle les mœurs n'étaient pas meilleures que dans les autres universités, Brant se laissa entraîner

à quelques écarts; il lut des poètes licencieux et confessa plus tard que ces lectures souillèrent son âme [13]. Mais il avait rapporté de la maison paternelle un esprit trop austère et trop studieux pour persister longtemps dans le désordre; il se releva, résolu à ne plus s'occuper que de choses sérieuses. Sa mère eût désiré qu'il se voûât à la carrière ecclésiastique, mais, comme il le déclara plus tard, sa conscience ne le lui permit point; il ne se sentait pas la force de se soumettre à une règle que pourtant il n'aurait pas voulu violer [14]. Il se décida pour le droit, mais se proposa en même temps de se consacrer à la propagation des bonnes lettres; son ambition était „de laisser quelques fruits de ses loisirs, afin de ne pas ressembler un jour au serviteur infidèle qui avait enfoui le talent dont son maître lui avait confié l'administration" [15].

Ce fut peut-être vers cette époque qu'il revint dans sa ville natale dans l'intention de se rendre avec le jeune Berlin à l'université de Fribourg; celle de Bâle, disait-il, ne comptait pas assez d'hommes lettrés [16]. Mais à Fribourg il n'en aurait pas trouvé davantage; il retourna donc à Bâle, qu'il n'avait voulu quitter que dans un moment d'humeur. Il vit encore Geiler de Kaysersberg, qui en 1475 devint docteur en théologie en cette ville, et qui l'année suivante la quitta pour Fribourg. Une grande conformité de tendances le rapprocha de l'illustre prédicateur, qui le confirma dans ses projets, et dont il resta le disciple et plus tard l'ami dévoué. Un stimulant d'un autre genre fut pour lui l'arrivée de Jean Reuchlin, qui, de deux ans plus âgé que lui, vint passer à Bâle les années 1474 à 1477. Pendant ce temps les deux jeunes gens furent condisciples; en 1475 Reuchlin devint bachelier en philosophie, et en 1477 *magister*. A Paris, où il avait été d'abord, il avait appris le grec sous Hermonymus de Sparte; à Bâle il se perfectionna dans cette langue par les leçons d'un autre réfugié, Andronicus Contoblacas. Ce dernier et Reuchlin

13 *Ipse ego me puerum memini legisse profanum,*
Atque heu peiorem redditum ab inde gemo.

In Opp. Virgilii, Append., f° XIII. Ind. bibl. 163.

14 Br. à Villinger. 17 déc. 1517. Aug. Herberg, *Conr. Peutinger*, dans le *Jahresbericht des hist. Vereins von Schwaben und Neuburg*. Augsb. 1851, 4°, p. 61.

15 A Michel Windeck, 16 janv. 1499, en tête de la *Summa Joh. de S. Geminiano*. Ind. bibl. 152.

16 Brant à Gabriel N., Strasb. S. d. *Orationes et epistolæ variæ*, ms. S. Gall.

lui-même enseignèrent aussi le grec à Brant. Il l'apprit assez bien pour lire les auteurs et pour insérer des citations dans ses ouvrages et dans ses lettres. Un de ses amis de Fribourg le salua même un jour du nom de *græcus*[17]. Poussé par Reuchlin, dont il devint un des plus zélés admirateurs, il se jeta avec une ardeur nouvelle dans les études humanistes, tout en continuant celles du droit; il prit en mépris les vieilles grammaires usitées dans les écoles, ne voulut plus apprendre les langues anciennes que par la lecture des classiques, et commença à écrire des vers latins, qu'il ne signa pas de son nom, mais qui furent répandus par ses amis. Déjà on parlait à Strasbourg de sa résolution de tenter la gloire des lettres[18]. En 1480 un maître d'école de Constance, nommé Wenceslas, qui venait de publier des *Præexercitamenta oratoriæ*, se fâcha contre les prétentions littéraires de Brant. Il lui adressa une lettre anonyme dans laquelle il lui reproche de dédaigner les vieux grammairiens, dont pourtant il n'est pas digne de délier la chaussure, de se mêler de grec et de latin sans savoir ni l'un ni l'autre, d'oser inonder le monde de poésies qui pèchent contre les premières règles de la prosodie. La versification de Brant était loin de celle de Virgile ou d'Horace, et sa prose n'avait pas tout à fait l'élégance cicérenienne, mais son latin ressemblait moins à celui des couvents que les barbarismes de son adversaire. Il répondit à ce dernier en l'appelant menteur, envieux, bête fanatique; il exprima l'espoir que, comme Hercule chassé par les Furies, ce fou se jettera dans les flammes de l'Etna. A cette lettre il joignit des vers où il défie son correspondant d'en composer de meilleurs, il adjure les muses de punir cet audacieux qui les méprise; il lui annonce que lui-même le poursuivra jusqu'à la mort, en lui prédisant toutes sortes de calamités. Sur l'original de l'épître de son détracteur il mit à côté des trois N dont elle était signée les lettres *ar* (*Narr*), montrant ainsi, à cette époque déjà, qu'il considérait comme folie tout ce qui lui semblait contraire à la règle, et donnant à son tour un échantillon des aménités des controverses littéraires du temps. Il aurait voulu publier son *Carmen ad invidum*, mais le soumit

[17] V. ses lettres à Reuchlin, 7 janv. 1484 et 13 janv. 1500, dans *Illustrium virorum epp. ad Reuchlinum*, f° F, 4. G, 1. C'est Jérôme Véhus qui l'appelle *græcus* dans une lettre de Fribourg, s. d. Ms.

[18] Schott à Brant. V. ci-dessus note 7.

d'abord à un docteur dont on lui avait vanté les connaissances [19]; il est peu probable qu'il ait vu le jour.

Les poésies de Brant auxquelles faisait allusion Wenceslas, paraissent être perdues; celle qu'il écrivit contre ce personnage est une des premières que nous connaissions de lui; une autre, de la même année 1480, provoquée par un débordement du Rhin, menace Neptune, pour avoir maltraité Cérès, les faunes et les dryades, du feu vengeur qui, lors du jugement dernier, dessèchera les mers [20]. Ce morceau fait pressentir ce que sera en grande partie la poésie de Brant; elle sera fortement mythologique dans la forme, mais sous cette forme se retrouveront les croyances catholiques. Grâce à son caractère et grâce à l'influence du milieu où il vivait, sa *muse* se tourna de plus en plus vers les sujets graves. Il ne fréquentait de préférence, comme étudiant, que des prêtres, des moines, des juristes, des canonistes. Ses principaux amis d'études furent Jean Bergmann, d'Olpe en Westphalie, plus tard archidiacre de Moutiers-Grandval dans le diocèse de Bâle, et Wynmar, d'Erkelenz près d'Aix-la-Chapelle, dans la suite doyen du chapitre de cette ville. Il était lié avec Matthias Hölderlin (*Sambucellus*), de Sulgau, qui était un peu poète et qui devint professeur de théologie à Bâle; avec les franciscains Jean Meder et Daniel Agricola, le premier un des prédicateurs les plus estimés de la ville, le second auteur de quelques vers et éditeur de plusieurs livres religieux; avec le curé de la cathédrale, Jean Götz, d'Augsbourg [21]; avec Michel Windeck, de Mulhouse, membre de la faculté de théologie. Il comptait parmi ses protecteurs plusieurs chanoines du chapitre épiscopal, tous amis des lettres et très-orthodoxes; Hartmann d'Eptingen, qui avait étudié à Paris et qui accueillait les humanistes voyageurs, Jérôme de Weiblingen, Christophe d'Utenheim, le futur évêque de Bâle, le doyen Adelbert de Rotperg et Arnold zum Luft, docteur en droit et official. L'homme dont il se rapprocha le plus étroitement et qui eut le plus

[19] Brant à N. *Orat. et epp. variæ.* — La lettre de Wenceslas dans Strobel, o. c. p. 3. L'autogr. existe aux arch. de S. Thomas, où se trouve aussi celui de la réponse de Brant.

[20] *Varia carmina*, f° M, 3.

[21] Götz devint plus tard curé à Strasbourg; il resta lié avec Brant et avec les humanistes.

d'action sur lui fut Jean Heynlin, qui, établi définitivement à Bâle depuis 1484, se retira trois années après, dégoûté du monde, dans le couvent des chartreux. Désormais Heynlin renonça à toute activité comme auteur, comme professeur et comme prédicateur, mais n'en resta pas moins, à cause de la grande considération qu'il s'était acquise, le centre du monde savant de Bâle. Par lui, Brant devint l'ami des chartreux, notamment du frère Louis Moser, de Zurich, qui traduisit en allemand un certain nombre de traités édifiants; par affection pour lui et pour Heynlin, Brant composa des poésies religieuses, allemandes et latines, dont les reclus de la chartreuse gardèrent longtemps le souvenir[22]. Lui-même subit l'influence de la vie monastique, telle qu'il la voyait dans quelques couvents de Bâle : vie tranquille, mais non désœuvrée, dévote, mais non hostile aux études. Dans une de ses poésies il exprime ses impressions d'alors : il prie Dieu, qui a donné aux solitaires la force de supporter les choses les plus dures, de le rendre participant de leurs travaux et de leurs couronnes : „J'ai perdu mon temps, dit-il, mais à l'avenir je ne veux plus me consacrer qu'au Seigneur, mener la vie simple de la colombe, former l'oreille aux instigations du démon, fixer mon ancre pour être à l'abri des tempêtes“ [23].

Cependant, il ne crut pas devoir se faire religieux, il resta dans le monde, décidé à défendre à la fois les intérêts des lettres et ceux de l'Église; seulement dans sa lutte pour l'Église il ne sut pas garder la juste mesure, il y mit autant d'âcreté que dans sa défense personnelle contre le maître d'école qui avait attaqué son latin et ses vers. Il le montra une première fois en 1482. Au commencement de cette année arriva à Bâle le dominicain André, archevêque de la Carniole; pour une cause inconnue, il avait été envoyé à Rome par l'empereur Frédéric III; soit qu'il eût été frappé des abus de la cour pontificale, soit qu'il se crût déçu dans nous ne savons quelles espérances personnelles, il s'en était retourné fort irrité [24]. A Bâle il fit, le 25 mars 1482, dans le chœur de la cathédrale, une harangue sur le mauvais gou-

[22] *Basler Karthäuser Chronik*, dans les *Basler Chroniken*, T. I, p. 339, 345.

[23] *Ad fontem gratiæ supplicatio. Varia carmina*, f° F, 6.

[24] V. la relation, faite d'après les documents des archives de Bâle, par J. Burckhardt, dans le 5e vol. des *Basler Beiträge zur vaterländischen Geschichte*, 1854, p. 25 et suiv.

vernement de l'Église et annonça la nécessité d'un concile universel, pour la convocation duquel il s'adressa au magistrat. Celui-ci, pris au dépourvu, ne sachant si l'archevêque était autorisé ou non, se tint sur la réserve; Sixte IV envoya l'ordre de procéder contre André, lequel, de son côté, fit afficher des appels contre le pape et des *expositions* véhémentes de la corruption du clergé. Sixte et l'empereur demandèrent son arrestation; le magistrat, quoique menacé de l'interdit, invoqua le droit d'asile en faveur du persécuté; la population était prête à défendre ses franchises; les prêtres et les moines, y compris les chartreux, consentirent à ne pas interrompre le culte et à adhérer à l'appel du magistrat contre le légat qui avait apporté la bulle d'interdit. Mais la pression exercée sur les Bâlois devint si forte, qu'ils furent obligés de céder; de différents côtés on leur représenta qu'André n'avait pas de mission, qu'il était un ennemi de l'Église; l'inquisiteur général dans la Haute-Allemagne, le dominicain frère Henri Kremer, publia contre lui et contre ses fauteurs une épître fulminante, datée de Schlestadt le 10 août 1482[25]. Au mois de décembre, impuissant à le protéger plus longtemps, le magistrat le fit conduire en prison. Personne n'avait été plus scandalisé de ses projets que les humanistes alsaciens; Wimpheling, alors à Heidelberg, avait déféré ses écrits à l'université de cette ville et s'était fait envoyer à l'évêque de Worms pour que celui-ci les supprimât comme libelles diffamatoires. Brant à son tour se sentait indigné; quand André était en prison, notre jeune poète fut assez peu généreux pour rédiger un poème à l'adresse de Sixte IV[26]; à des éloges emphatiques du pape il mêla des injures grossières contre l'archevêque; il demande quelle Furie a excité cette bête sauvage à vouloir ameuter les rois et les peuples contre le plus juste des pontifes; grâce à Dieu le monstre est enchaîné, il aura son châtiment, „il sera envoyé aux bords du Styx et, ô Cerbère, il habitera ton domaine auprès des Euménides, le seul qui convienne à de pareils enragés"; le danger est passé pour l'Église, la barque, un moment menacée par la tempête, rentre dans le port sous la conduite du vicaire de Dieu, auquel la ville de Bâle gardera toujours la fidélité. Brant aurait voulu le supplice du prélat; cette

[25] S. l. et a., 6 feuillets in-4°.
[26] Ms. autographe. Bibl. de Bâle.

satisfaction lui fut épargnée; en novembre 1484 on trouva André pendu dans la chambre de sa prison. Un des disciples du poète transmit ses vers à un personnage notable de Bâle, avec une lettre qui a tout l'air d'une dédicace pour le cas qu'on les aurait publiés [27].

En même temps qu'il étudiait le Code et les Décrétales, Brant continuait ainsi à faire des vers, suivant qu'il se sentait poussé par les circonstances [28]. Il s'en vantait et s'en disait heureux. Étant devenu roi de la fève dans une réunion de jeunes gens, le jour des Rois 1482, il fit une pièce plus gaie, plus agréable que celle que nous venons de citer, malgré l'éternel retour des souvenirs mythologiques [29]. Il est roi, dit-il, mais hélas il est pauvre; pour protéger son royaume il n'a rien que sa plume et son espérance; dans un instant la fortune lui ôtera sa couronne, mais elle ne pourra pas le séparer des muses; quoique pauvre, il restera poète. Il le resta en effet — plus ou moins. A l'exemple d'autres humanistes épris de latinité, il se donna le nom de *Titio* (tison) [30]. Comme suppléant, à ce qu'il paraît, du professeur Théobald Westhofer, il fit pendant quelques années des cours de poésie. Peiné, comme Wimpheling, de voir les Allemands méprisés à cause de leur ignorance, il voulait concourir pour sa part à les relever aux yeux des étrangers. Dans une poésie adressée à son ami le prêtre Jean Kesseler, de Geisslingen en Souabe, il le félicite de ce que lui aussi contribue par ses vers à donner un démenti aux Italiens, „qui nous reprochent notre barbarie"; déjà, dit-il, les muses visitent nos campagnes et la Germanie produit des jeunes gens capables de parler la langue de Cicéron [31]. C'est avec ces visées

[27] N. à N. *Orat. et epp. variæ.* S. Gall.

[28] On conserve à la bibl. de Bâle un exemplaire de *Justiniani Cæsaris institutionum opus cum glossa* (Bâle, Michel Wenssler, 1478, f°) qui avait servi à Brant. Il a écrit en marge tantôt des notes en prose, tantôt des vers extraits d'un traité juridique versifié attribué à Jean Faber de Roncines, mort vers 1340. Sur l'intérieur de la couverture il y a deux chronogrammes signés du chiffre de Brant, l'un sur la mort d'un ecclésiastique bâlois, décédé le 14 février 1479, l'autre sur une grêle qui tomba sur la ville le 25 juin de la même année.

[29] *Execratio contra fortunam quæ per electionem fabæ regem fecit. Varia carmina,* f° k, 8.

[30] Le nom de *Titio* revient assez souvent dans la correspondance et dans les vers de Brant. Dans le *carmen* qu'il mit en tête de son *Caton*, il se qualifia de *Thæda*, proprement *tæda*, torche, *Feuerbrand*.

[31] Ms., bibl. de Vienne. Jean Kesseler ou Casselius, disciple de Wimpheling, avait fait des vers latins sur quelques saints. Trithémius, *Catal. ill irr.* f° 74.

ambitieuses qu'il commença à Bâle son enseignement littéraire. On peut se faire une idée de ce qu'était cet enseignement, par les commentaires que quelques savants du temps et Brant lui-même ont publiés sur des poètes latins. Ils se bornaient à enseigner la prosodie telle qu'ils la connaissaient, surtout le mécanisme de la métrique lyrique, ils expliquaient les passages pour montrer l'application des règles, ils donnaient le sens des termes mythologiques, historiques, géographiques, ils interprétaient aussi bien qu'ils le pouvaient ce qui ne leur semblait pas clair, ils relevaient les épithètes, les figures, les sentences, les élégances dont on devait se servir quand on voulait faire des vers comme les anciens; il est vrai, ils ne recherchaient pas le génie antique dans ce qui lui est propre, dans ce qui le rend impérissable, ils ne le comprenaient pas encore dans sa beauté originale, ils ne se préoccupaient que de la forme, ils faisaient des cours pratiques, pour apprendre aux élèves à lire les auteurs et à écrire autrement et plus solennellement qu'en prose. Si ces cours ne produisaient pas toujours des poètes, si l'enthousiasme de l'humaniste s'y empêtrait parfois dans le pédantisme de l'érudit, ils réveillaient au moins un goût meilleur, un plus vif sentiment de l'harmonie. Comme le peu même que donnaient les professeurs valait mieux que la routine scolaire traditionnelle, et que par la simple lecture des anciens ils ouvraient devant les jeunes gens émerveillés un monde si longtemps fermé pour eux, on comprend l'ardeur avec laquelle ceux-ci suivaient les leçons des poètes. Jacques Locher, qui étudia à Bâle en 1487 et qui avait plus de talent original et plus de verve que Brant, parle avec admiration de ses cours, où il introduisait la jeunesse „dans les charmants asiles de la vraie poésie“ [32]. Un autre de ses élèves, étant allé à l'université de Cologne, lui écrivit qu'il regrettait Bâle, où régnait le culte des lettres, tandis que dans la cité rhénane, riche en belles femmes et où tout le monde passait pour savant, il n'y avait personne qui sût réjouir les cœurs par des vers [33].

[32] *O dulces confabulationes quas, sermone tuo suavissimo conditas, publico in auditorio te profitentem accepimus!... Quotiens enim in frequenti gymnasio certamina poetarum grandisonamque veterum chelyn inflammasti, tu, charissime præceptor, animum meum primitus ad fœliciores studiorum secessus antraque iucundiora tua affabilitate ac urbanitate induxisti.* Épître à Brant, 1er févr. 1497, en tête de la traduction latine de la *Nef des fous*. Bâle 1497, in-4°.

[33] N. à Brant. *Orationes et epp. variæ.* S. Gall.

Cependant Brant n'était pas assez poète par nature, il n'était pas assez dominé par son sentiment et son imagination pour que ses occupations littéraires eussent pu le détourner de ses études juridiques. Il dit, il est vrai, dans une lettre à Reuchlin : „De la poésie je suis tombé dans le verbiage des lois“ [34]; et son ami Jean Bergmann affirme de lui qu'il serait digne de n'exister que pour les muses, mais que, hélas! les dieux ont voulu qu'il se consacrât à l'école de droit et qu'il vécût au milieu des disputes des tribunaux [35]. On a conclu de là que ce n'était que malgré lui et pour s'assurer un gagne-pain qu'il avait choisi cette carrière [36]; mais à moins de ne pas prendre au sérieux un homme aussi sérieux que Brant, il faut reconnaître dans ses fréquentes assertions sur l'utilité et même sur les agréments de ce genre d'études la preuve qu'il s'y était voué par conviction et non pas uniquement par intérêt ou par nécessité. Quelques-uns de ses distiques nous révèlent sa pensée; il fait dire à un juriste : „Qu'ai-je à faire des muses? à quoi me servirait le laurier du Parnasse? ce n'est pas Phébus, c'est le droit qui m'enrichira“; il répond à ce détracteur : „Comment les Pandectes et les codes pourraient-ils m'empêcher de m'abreuver des eaux de l'Hippocrène?“ [37] Il essayait ainsi de réconcilier la poésie et les lois. Il avait une haute idée de la jurisprudence : dès le paradis, disait-il [38], Dieu a institué l'usage de plaider, quand Adam, poussé par l'instinct naturel de la défense, s'excuse auprès du Créateur de lui avoir désobéi. La réforme de la société, le retour à des mœurs meilleures dépendaient, selon lui, avant tout de la connaissance et de la pratique du droit; celui-ci est „comme une norme et une règle des actions humaines, il fait rentrer dans le chemin direct ceux qui, esclaves du péché, s'en sont écartés“. Sans jurisprudence il n'y aurait pas de justice, le monde ne pourrait pas subsister; elle ennoblit ceux qui l'exercent et élève au rang de princes ceux qui l'enseignent dans les universités. On est donc autorisé à

[34] *Ego a Musis in verbosas leges incidi.* 9 janv. 1484. *Epp. ill. vir.*, f° F, 4.

[35] *Dignus qui solis musis operam dare... posset. Cogitur at juri nimis indulgere scholisque, atque fori strepitus iurgia vana sequi. Sic visum est superis.* Bergmann à Wynmar d'Erkelens, 15 mars 1498, en tête des *Varia carmina* de Brant.

[36] Simrock, *Brands Narrenschiff*. Berlin 1874, p. 310.

[37] *Orat. et epp. variæ.* S. Gall.

[38] A André Helmuth, 1er mai 1490. Ind. bibl. 99; — à Jean Götz, 7 mars 1499. Ind. bibl. 154.

dire que Brant apportait à l'étude du droit la même ardeur qu'aux études littéraires. Plusieurs des professeurs de la faculté étaient renommés pour leur science, le Bâlois André Helmuth, les Alsaciens Pierre d'Andlau, Ulrich Surgant, Bernard Oiglin, ces deux derniers originaires d'Altkirch. En 1477 Brant était devenu bachelier, en 1483 il obtint la licence, en 1489 le chapeau de docteur en droit civil et en droit canonique. Dès lors il fit aussi des cours et des publications sur l'un et sur l'autre. Il fut même un de ceux qui s'occupèrent le plus activement à répandre en Allemagne les maximes et les usages du droit romain, que depuis longtemps on avait importé d'Italie, mais qui ne régnait pas encore dans la pratique judiciaire; quand on essayait de l'établir, il rencontrait fort souvent de l'opposition. Chez Brant la prédilection pour ce droit était inséparable de son amour des lettres latines et de son engouement pour le Saint-Empire romain. Tout ce qui venait de Rome était parfait pour lui, Rome était le centre de l'Église, le fondement de l'Empire, la source de la poésie et de la science, le type de la justice. Seulement il manquait à Brant la sagacité qu'il eût fallu pour devenir un jurisconsulte aussi habile que l'était par exemple son ami le professeur Ulric Zasius de Fribourg; mais quoique moins savant et moins subtil que Zasius, il songeait plus que lui aux besoins immédiats des élèves. L'enseignement du droit dans les universités était encore très-imparfait; les maîtres suivaient rarement une méthode rationnelle; ils encombraient les leçons d'une foule de questions inutiles, ils n'avançaient que péniblement, ils se perdaient dans des digressions interminables. Le premier cours que fit Brant eut pour objet l'explication des titres ou rubriques des recueils de droit civil et canonique; il qualifiait ces titres d'„éléments fondamentaux de toute la science du droit et des lois". D'ordinaire on consacrait à l'interprétation de ces titres un temps si long qu'on n'arrivait guère au texte lui-même. Le cours spécial de Brant fut une heureuse innovation; il eut l'avantage de donner aux étudiants une vue générale, quoique superficielle, de tout l'ensemble de la jurisprudence; ce fut une sorte d'introduction, destinée à satisfaire à une première nécessité, en dispensant les professeurs qui expliquaient le texte d'expliquer aussi les titres. Mais sa manière d'enseigner n'était pas meilleure que celle qui était généralement usitée; sa préface à la *Pannormia* d'Yves de Chartres ressemble

tout à fait à une leçon de droit[39] : il veut prouver l'utilité de ces études ; à cet effet il émet une série de vérités incontestables, parfaitement claires par elles-mêmes, mais il ne dit pas un mot sans l'accompagner d'une citation ; les propositions les plus évidentes sont appuyées chacune d'un texte pris, soit dans le *Corpus juris*, soit dans l'Écriture sainte ; à chaque pas l'exposition est interrompue par les autorités qu'il invoque et dont il aurait pu fort bien se passer. En 1490 il publia son cours sur les titres d'après des notes prises par un de ses auditeurs ; il aurait voulu le corriger d'abord, lui donner une forme plus présentable, mais l'imprimeur, toujours pressé, dit-il, demanda que le volume fût livré tel quel. Ce fut la première publication juridique de Brant. Elle se répandit et provoqua d'autres travaux du même genre, auxquels pendant assez longtemps elle fit une concurrence victorieuse ; elle fut imprimée souvent, même à Paris, à Lyon, à Venise[40].

Sur le droit canonique il ne publia rien d'original ; il se borna à faire des éditions d'ouvrages plus anciens, soit d'après des manuscrits ou des impressions qu'il trouva à Bâle, soit d'après des textes venus d'Italie. Cette ardeur infatigable le recommanda à ses maîtres ; le professeur Helmuth fit les frais de l'impression de ses *Tituli juris;* avec Pierre d'Andlau, qu'il appelait *patriæ nostræ decus*, il était assez familier pour pouvoir lui demander de lui prêter des livres[41].

Tout en s'occupant ainsi de leçons et de publications juridiques, il restait attaché à la faculté des arts. En 1489 un des deux doyens de cette dernière, maître Dietrich Rhinau, de Schlestadt, le chargea de prononcer le discours d'usage lors d'une promotion de bacheliers. Cette harangue, remplie de citations de Virgile et d'autres, ne roula que sur l'idée banale que l'homme est supérieur aux bêtes et qu'il est

[39] Ind. bibl. 154.

[40] Dans l'introduction de cet ouvrage Brant donne de curieux détails sur les couleurs symboliques dont on se servait pour la couverture des volumes formant le *corpus juris* : le *digestum vetus*, à cause de sa *simplicitas*, *solet alba pelle tegi;* le *digestum infortiati solet nigra pelle vestiri, quia de causis hæreditariis et bonis defunctorum tractat, quo eventu lugubris vestis, hoc est nigra, eligi debet;* le *digestum novum viridi veste induitur*, parce qu'il renferme les lois plus récentes, pour ainsi dire nouvellement écloses ; le dernier volume enfin, contenant en partie des constitutions nouvelles et en partie des pénalités, *bipartita veste, viridi puta et rubra incedit.*

[41] Br. à Pierre, 1484, 6 janvier. *Orat. et epp. variæ*, S. Gall.

plus honorable de développer l'intelligence que les forces physiques. Comme la solennité ent lien pendant le carême, Brant s'excusa de ne pas y mêler „l'agrément des facéties". Il conféra le grade aux candidats, parmi lesquels il y avait un Strasbourgeois, Amand Reyner; puis il récita une pièce de vers pour remercier ceux qui avaient honoré la fête de leur présence [42].

En 1492 il fut doyen de la faculté de droit. En 1496 le magistrat lui proposa de se charger définitivement d'une chaire de jurisprudence, tout en continuant „de lire en poésie"; la suite de cette négociation nous est inconnue. On ne sait rien des cours de droit qu'il a faits après celui de 1490; on ne sait rien non plus de ses leçons sur les poètes depuis que son élève Locher ent quitté Bâle. Sa vie, du reste, était fort occupée. Il avait été attaché pendant quelque temps à un tribunal du margrave de Bade, probablement à Rötelen; en 1493 il se démit de ces fonctions, qui l'obligeaient à des absences fréquentes [43]; il voulut donner tous ses loisirs à ses travaux littéraires. Outre les ouvrages qu'il publiait, soit comme auteur, soit comme éditeur, il corrigeait les épreuves de plusieurs autres, en partie très-volumineux. A Bâle l'imprimerie avait pris de bonne heure un grand essor. Comme la ville avait une université, on imprima surtout des livres de théologie et de droit; le tour des classiques ne vint qu'un peu plus tard; ceux qu'on vendait du temps de Brant étaient apportés d'Italie. Pour revoir les épreuves on avait besoin d'hommes érudits, connaissant le latin et les matières dont traitaient les livres. Brant devint correcteur, comme l'avait été Jean Heynlin et comme le seront d'autres savants après lui. Les imprimeurs de Bâle, dont plusieurs étaient des hommes instruits eux-mêmes, eurent constamment recours à ses services. Je ne citerai que deux exemples. En 1496 Jean Frobénius et Jean Petri de Langendorf publièrent la grande *Concordance de la Bible*, achevée au quatorzième siècle par le frère Conrad de Halberstadt, et qui avait déjà paru plusieurs fois à Strasbourg, à Spire, à Nuremberg; ils employèrent sans doute un

[42] O. c. A Bâle la Faculté des arts avait alors deux doyens, l'un *in via moderna*, c.-à-d. nominaliste, l'autre *in via antiqua*, réaliste. En 1489 celui *in via moderna* était Dietrich Rhinau; l'autre était Michel Windeck, de Mulhouse.

[43] *Als doctor Brand sin ampt des marggr. gerichts vffgeben hat.* 1493. *Oeffnungsbuch*, arch. de Bâle. Je n'ai pas pu apprendre ce qu'a été ce tribunal.

théologien pour établir une indication plus exacte des livres et des chapitres, et pour comparer les mots avec le texte de la Vulgate; mais ce fut Brant qui fit la révision finale[44]. En même temps ils entreprirent l'impression d'une Bible en six volumes, avec l'ancienne *glosa ordinaria*, à la fois interlinéaire et marginale, et avec les explications littérales et morales de Nicolas de Lyra[45]. Le travail dura deux ans; Brant, qui fut encore le correcteur, dut en éprouver une fatigue extrême, car bien qu'il admire la disposition du texte, des gloses et des commentaires, elle est tellement compliquée sur ces grandes pages in-folio que, malgré tout ce qu'il dit pour la rendre claire, on a une peine infinie à s'y retrouver. Brant faisait cet office pour augmenter ses ressources, mais aussi dans la pensée qu'il était du devoir d'un savant de contribuer à la publication et à la propagation de livres utiles. Il avait encore tout l'enthousiasme qu'avait fait naître la récente invention de l'imprimerie; il adressa à son ami Jean Bergmann, qui lui aussi avait établi à Bâle une presse, un *carmen* où il signale avec un légitime orgueil les bienfaits du nouvel art, la rapide multiplication des livres, la facilité de se les procurer à peu de frais, l'instruction qu'ils répandent dans toutes les classes; il s'extasie au souvenir que l'imprimerie a eu son berceau aux bords du Rhin et la vante spécialement d'acclimater en Suisse les chefs-d'œuvre des anciens: „Rien n'est plus étranger pour nous, entre les rives du Rhin coulent les eaux de l'Eurotas, l'Hélicon s'est rapproché des Alpes, la forêt de Delphes est transplantée sur les monts hercyniens, au milieu des sapins du Jura croît le laurier des poètes, la terre de la Rhétie produit de l'ambroisie et du nectar, et tout cela est dû à l'art des imprimeurs!"[46]

Cet enthousiasme était aussi naturel que le zèle de Brant comme

[44] Ind. bibl. 142, avec une dédicace de Brant à Geiler, 15 juill. 1496. Dans la note à la fin des *Dictiones indeclinabiles* il est dit qu'elles furent *a præstantissimo viro magistro Jo. de Secubia sacre pagine doctore in concilio Basiliensi edite.* Ces *Dictiones* se trouvant déjà dans le travail de Conrad de Halberstadt, on ne sait trop ce que l'éditeur de 1496 a voulu dire, à moins que Jean de Ségovie n'ait ajouté quelque chose. On a de lui une relation ms. du concile de Bâle.

[45] Ind. bibl. 149. Avec une dédicace de Brant à l'évêque de Worms, 5 sept. 1498.

[46] *De præstantia artis impressoriæ a Germanis nuper inventæ. Varia carmina*, f° l, 8. — Conrad Pentinger en inséra un fragment dans ses *Sermones convivales de Germaniæ antiquitatibus.* Ind. bibl. 165.

correctour était méritoire; mais il faut convenir aussi que revoir les épreuves de livres de droit ou de gloses sur la Bible, n'était pas le moyen de cultiver un talent poétique. Néanmoins Brant ne cessait de se croire poète; il faisait des quantités de vers; les imprimeurs ou les auteurs lui demandaient des distiques ou des dédicaces pour recommander leurs publications[47]; tantôt c'étaient des services qu'il rendait à des amis, tantôt il espérait se rendre service à lui-même; il n'était pas exempt de cette vanité, commune à beaucoup de gens de lettres de tous les temps, de pouvoir mettre des productions souvent très-médiocres sous le patronage de noms illustres. Pour les vers qu'il écrivait sur commande, il se faisait payer; pour ses préfaces à de grands personnages, ceux-ci lui envoyaient des cadeaux ou se contentaient de l'assurer de leur protection. Dès 1483 Reuchlin le félicitait en plaisantant de recevoir pour chacun de ses vers une de ces pièces d'or qu'on appelait byzantins; il répondit qu'il n'avait encore que des promesses et qu'il craignait d'attendre fort longtemps qu'on lui tînt parole[48]. En outre, il était en quelque sorte le poète officiel de Bâle; il composa des *carmina* à propos de tout ce qui pouvait intéresser les habitants; il en fit sur des grêles, sur des pluies, sur le retour du beau temps, sur un aérolithe tombé à Ensisheim; il en fit d'autres destinés à servir d'inscriptions tantôt pour des maisons habitées par des savants[49], tantôt pour la grande cloche de la cathédrale qu'avait donnée le pape Félix V et qui dut être refondue en 1493 [50]; il on inséra de sa propre main dans la matricule de l'université, pour

[47] On trouve dans les *Varia carmina*, f° K, 1, cinq distiques *in laudem Roswidæ mulieris poetridos*. La première édition des poésies de Roswitha, faite par Conrad Celtès, ne parut qu'en 1501 à Nuremberg. Mais déjà en 1494, Celtès en avait projeté la publication; le 9 avril 1495 Trithémius lui écrivit: *Roswidam nedum rescripsi, locutus sum cum magistro Amerbachio, qui propediem ad vos venturus est ut poetas omnes imprimat, tum videbis et jucundabere*. Aschbach, *Roswitha und Celtes*. Wien 1868, p. 67. Deux ans plus tard, le 25 avril 1497, Wimpheling rappela la chose à Amerbach: *De Roswida etiam memento*. Autogr. Il suit de là que le livre devait être imprimé à Bâle par Amerbach, et que c'est pour cette édition, qui ne se fit pas, que Brant avait préparé son *carmen*.

[48] Brant à Reuchlin, 8 janv. 1484. *Epp. ill. vir.* f° F, 4.

[49] P. ex. pour les maisons *zum Kreutz*, *zum Sunnenluft*, *zum Glückerad*. *Orat. et epp. variæ*. S. Gall.

[50] *Varia carmina*, f° V, 1. Là il y a trois distiques; trois de ces vers, un peu changés, devinrent l'inscription de la cloche; celle-ci, fêlée à son tour, fut refondue en 1873; l'inscription et les ornements sont conservés au Musée de la cathédrale de Bâle.

célébrer l'élection de plusieurs recteurs qui étaient de ses amis [51]; il salua d'un long poème Guillaume Raymond, théologien sachant, outre le grec et le latin, l'hébreu, l'arabe, le chaldéen, et qui, après avoir enseigné le grec en France, passait par Bâle pour retourner en Italie, son pays natal [52]. Mais tout cela n'était que de la poésie d'occasion; quand Brant se livrait à son penchant, sans être sollicité du dehors, il chantait le Christ, la Vierge, les saints, il glorifiait l'empereur Maximilien, il l'exhortait à faire la guerre aux Turcs, et surtout il construisait son *Narrenschiff*, qu'il lança pour la première fois en 1494 et qui eut un succès dont il y a peu d'exemples dans l'histoire de la littérature. Dans cette même année son ami Bergmann d'Olpe publia aussi un premier recueil de ses poésies religieuses [53].

Dès 1494, le très-fameux docteur Brant, comme Bergmann le qualifiait sur le premier feuillet des *Carmina*, comptait parmi les illustrations de l'Allemagne, surtout comme poète. L'évêque Jean Dalburg de Worms, le chancelier Conrad Stürtzel furent au nombre de ses plus chauds admirateurs. Lors de la diète de Fribourg en 1498, Henri de Buno, ambassadeur de l'électeur de Saxe, et Jean Wolf de Hermannsgrün, un des députés de Magdebourg, humaniste et ami de Reuchlin, vinrent à Bâle pour s'entretenir avec lui [54]. Trithémius ayant chargé le frère Paul Lang de faire un voyage pour s'enquérir des principales productions des auteurs contemporains, Lang se ren-

[51] Pour le recterat de Bernard Oiglin, en 1488 en 1496; pour celui de Jean Schenck de Limbourg, en 1492. Au sujet du rectorat de Thammus Loser, qui était Saxon, il y a dans la Matricule un éloge en prose de la Saxe; il n'est pas de la main de Brant, mais il est suivi d'un distique écrit par lui et signé de son monogramme; il peut donc aussi être de lui. A propos de l'élection de Guillaume Grieb, en 1473, une notice rappelle la fracture de la cloche du pape et une épidémie; sans être écrite par Brant, elle est accompagnée de son monogramme, comme l'est aussi un distique inscrit au-dessus des armoiries de Grieb.

[52] *Orat. et epp. variæ.* S. Gall. — En 1497 fut tenu à Constance un synode diocésain, dont les statuts furent imprimés la même année: *Constitutiones synodales ecclesie Constantiencis ad laudem dei edite anno domini* 1497. S. l., 1497, f°. Hain 5660. Ce volume fut publié de nouveau en 1510 chez Erhard Rhatdolt à Augsbourg, f°, avec six distiques de Brant à l'éloge de l'évêque de Constance, Hugues de Landenberg. Panzer, T. II, p. 368. Je n'ai pu voir aucune de ces deux éditions; je suppose toutefois que les vers de Brant se trouvent déjà dans celle de 1497.

[53] Index bibl. 104.

[54] *Varia carmina*, f° m. — Joh. ex Lupis de Hermannsgrün à Brant, 9 janvier 1504. Ms.

dit aussi à Bâle pour visiter Brant. Avec les données qu'il rapporta, Trithémius fit l'article élogieux qu'il consacra à notre poète dans son Catalogue des écrivains illustres [55]. Brant, de son côté, écrivit pour le même ouvrage la notice sur Reuchlin, que Trithémius avait oublié, tant les livres circulaient encore difficilement. En souvenir de son séjour à Bâle, Reuchlin avait destiné son dialogue *De verbo mirifico*, qui venait de paraître chez Jean Amerbach, spécialement à ce dernier, à Heynlin et à Brant; celui-ci en avait soigné l'édition, de même qu'il soigna l'impression d'*errata* que l'auteur lui envoya plus tard [56]. Bientôt après, lui et Reuchlin eurent le chagrin de perdre leur vieil ami Heynlin, qui mourut le 12 mars 1496 dans la chartreuse de Bâle. Brant fut le seul laïque qui pût assister au lit de mort de cet homme respectable, qui avait joint à des connaissances étendues et à une forte intelligence les plus nobles qualités du cœur [57]. L'université supplia le prieur Jacques Louber de lui ériger une pierre monumentale dans l'église ou dans le cloître du couvent; Brant offrit de composer l'épitaphe et de contribuer aux frais; mais le prieur, chartreux rigide, refusa en se fondant sur les règles de l'ordre. Brant consacra au défunt quelques vers dictés par la reconnaissance, et dont la simplicité prouve la sincérité; il ne s'y trouve pas un seul mot mythologique [58].

En 1485 Brant s'était marié avec Élisabeth, fille de Henri Burgis, coutelier et bourgeois de Bâle [59]. Il ne paraît pas que l'amour ait été pour beaucoup dans cette union; peu auparavant Brant avait fait un *carmen* sur la perfidie des femmes, auxquelles il faut préférer la muse, seule fidèle et seule capable de procurer des jouissances nobles. Le jour même de son mariage, il ne sut prier Dieu que de faire en sorte que l'acte soit conclu sous de bons auspices, et il ne tarda pas

55 Lang, *Chronicon citizense*, dans *Pistorii Scriptores rerum german.* Francf. 1583, in-f°, p. 886.

56 Brant à Reuchlin, 1er oct. 1495. *Epistolæ ill. vir.*, f° F, 4.

57 *O utinam licea fato mihi fungier illo*
Quo te conspexi cum moribundus eras!
Varia carmina, f° l, 5.

58 *Varia carmina*, f° l, 4. *Basler Karthäuser Chronik*, p. 346.

59 Une autre fille de Burgis, Christine, épousa maître Jost de Fribourg, potier d'étain et bourgeois de Strasbourg; une troisième, Jean Schaffhuser, aubergiste à la Couronne à Bâle.

à se plaindre que les soucis domestiques lui fissent grisonner les cheveux[60]. Il eut de sa femme successivement sept enfants; ses amis, les imprimeurs Jean Frobénius, Jean Amerbach et Bergmann d'Olpe furent au nombre des parrains. Son fils aîné, auquel il avait donné le nom étrange d'Onuphrius, était l'objet de son ambition particulière; pour en faire un humaniste, il lui apprit le latin quand il était encore petit enfant, et dès 1492 il le fit inscrire dans la matricule de l'université[61]; un étudiant qui devait avoir à peine sept ans! Il traduisit pour lui en rimes allemandes quelques recueils de distiques sur les mœurs et les bienséances[62]; en 1495 il écrivit à Reuchlin qu'il désirait ardemment qu'Onuphrius pût s'abreuver un jour à la source castalienne qui découlait des lèvres de cet ami célèbre[63]. De même qu'il s'était donné à lui-même le nom savant de *Titio*, il latinisa celui de son fils, en l'appelant *Tædigena*, fils de Brant[64].

60 *Orat. et epp. variæ*. S. Gall.

61 Le premier élève inscrit sous le rectorat de Jean Schenck de Limbourg, en 1492, est *Onofrius Brant*. Matricule, f° 88. Bibl. de Bâle.

62 Weller, 21, cite : *Consilium patris filium ad studium literarum animantis*, et ajoute : *Lateinische und deutsche Verse von Seb. Brant*. Ces vers, dont Zarncke, *Narrenschiff*, p. 414, a publié le texte latin avec un spécimen de la traduction, ne sont pas de Brant. Ils ont été imprimés plusieurs fois au 15e siècle, aussi sous le titre : *Liber moralis, de consilio patris pro juvenibus*. Les strophes latines sont composées chacune de 4 lignes qui riment ensemble; l'humaniste Brant n'aurait pas fait des vers de cette espèce. La version allemande est trochaïque; à de très-rares exceptions près, Brant ne s'est servi que de l'iambe, surtout pour ses poésies didactiques.

63 1er oct. 1495. *Epp. ill. vir.*, f° G, 4.

64 Lettre à Onuphrius, en tête de la 2e partie de l'édition d'Esope. Ind. bibl. 157. Brant écrit *Thedigena*.

CHAPITRE II.

Brant syndic et chancelier de Strasbourg, jusqu'à sa mort.

Il est probable que pendant son séjour à Bâle il avait plus d'une fois visité sa ville natale; il vint s'y fixer pour le reste de sa vie en 1500[65].

Dans les derniers mois de 1499 l'évêque de Bâle l'envoya à Strasbourg avec une mission dont l'objet nous est inconnu. Quand il l'eut terminée, il passa encore quelques jours auprès de sa mère[66] et de ses frères. Un de ces derniers, Jean, continuait de tenir l'auberge du *Lion d'or;* un autre, Matthias, fut pendant quelque temps imprimeur dans notre ville[67]. Sébastien n'était pas inconnu à ses compatriotes; il avait des amis à Strasbourg et était resté au courant de ce qui s'y passait; ceux des Strasbourgeois qui s'occupaient des lettres avaient suivi avec intérêt ses publications; on l'estimait comme poète et comme jurisconsulte; on avait réimprimé, à son insu, ses poésies latines et son *Narrenschiff;* en 1498, Geiler de Kaysersberg avait

65 Strobel, *Beiträge zur deutschen Literatur*, p. 13, croit que Brant a été membre de la société littéraire rhénane, fondée par Celtès, sous la présidence de l'évêque Dalburg de Worms. Parmi les membres de cette société est nommé Seb. Sprentz; Strobel prend ce nom pour un pseudonyme de Brant. C'est une erreur; Sprentz était un humaniste de Dinkelsbühl, en Bavière; en 1513 il était prévôt de Brixen; plus tard il devint évêque de cette ville. Son nom latinisé était Sperantius. — Une autre erreur est celle du chroniqueur Materne Berler, répétée par Hegel, savoir qu'avant de venir à Strasb., Brant a été *Stadtschreiber* de Bâle. Berlers Chronik, dans le Code hist. et diplom. de Strasb., T. 2, p. 114; Hegel, *Strassburger Chroniken*, T. I, p. 66.

66 Elle mourut le 6 déc. 1506.

67 On connaît de lui: *Regimen sanitatis. Impressum argentine per Matthiam Brant im Rosengarten, anno domini im Ve ior.* 10 feuillets in-4°; — et une édition de la *Elegantiarum medulla* de Wimpheling, s. a, in-4°. — Ce Matthias Brant est-il le même que celui qui paraît en 1504 dans la ville épiscopale de Ripen, dans le Jutland, et qui imprima, en latin et en danois, un ouvrage de droit de l'évêque Kanut? *Quedam breves expositiones et legum et iurium concordantiæ... Ripis opera Mathei Brand artis impressorie magistri, anno* 1504, in-4°. — Catal. Libri et Catal. Cohn CXVI, 1877. Panzer, T. 8, p. 245, n'a pas cette édition, mais une de 1508: *Ripis opera diligentiaque* Mathei Brand. M.D.VIII. 4°.

prêché sur ce dernier livre; lui-même avait adressé à Geiler une élégie sur la vanité des plaisirs et des honneurs de ce monde; il avait composé une complainte sur une maladie de la femme du sénateur Louis Sturm et, à l'adresse de l'évêque Albert, une interprétation prophétique de quelques animaux à formes bizarres produits au village de Gugenheim; il avait été en correspondance avec l'official, Jean Sigrist, auquel il avait raconté un jour la naissance d'un monstre humain à Mulhouse [68]. Quand en 1499 il fut à Strasbourg, le docteur Jacques Weltzer, syndic de la ville depuis 1489, venait d'être mis à la retraite; plusieurs des amis de Brant, membres du magistrat, le pressèrent de demander cette place. Pour la lui procurer, Geiler s'employa auprès de Berthold Offenbourg, un des personnages influents de la ville; il lui représenta quel honneur ce serait pour Strasbourg de se rattacher un de ses enfants, renommé partout pour ses œuvres; il pensa que Brant, outre les services qu'il rendrait comme syndic, pourrait faire journellement une leçon, de sorte que les jeunes gens n'auraient plus besoin de s'éloigner pour chercher leur instruction [69]. Brant goûta ces propositions; de retour à Bâle, il écrivit au magistrat de Strasbourg pour solliciter la place vacante, en s'excusant de ne pas pouvoir faire les démarches en personne à cause de la difficulté du voyage en hiver et de son devoir de ne pas interrompre ses cours. S'il se décida à quitter Bâle, ce ne fut certainement pas, comme on l'a avancé [70], par dépit d'avoir vu les Suisses se détacher de l'Empire germanique. Il est vrai qu'en 1504, Jean de Hermannsgrün lui écrivit, pour le féliciter d'avoir émigré à Strasbourg; „toi, dit-il, qui es *romanissimus*, tu as fait une action digne de ta vertu, en ne plus voulant vivre dans une ville non romaine“ [71]. Mais, à coup sûr, c'est là un compliment que Brant ne mérite pas. L'empereur Maximilien, vaincu en juillet 1499 dans la bataille de Dorneck, avait dû conclure la paix en reconnaissant l'entière indépendance de la Suisse et de Bâle; pourquoi cet événement aurait-il indigné un Strasbourgeois? Brant n'en parle jamais dans ses nombreuses poésies adressées à Maximilien; rien ne prouve qu'il eût poussé son loyalisme

68 Lettre du 28 juin 1496. Ms.
69 Wencker, *Apparatus*, p. 16.
70 Gödecke, *Narrenschiff*, p. XX.
71 9 janvier 1504. Ms.

jusqu'à s'étonner avec Wimpheling que „les habitants des Alpes, qui refusaient de se soumettre à l'empereur et qui n'obéissaient à aucune loi, pussent être persuadés de vivre chrétiennement et en sécurité“ [72]. Brant, à la vérité, croyait en théorie qu'il était contraire à la règle que tous les peuples chrétiens ne fussent pas sous la tutelle de l'Empire romain, mais nous n'avons découvert chez lui aucun vestige d'animosité centre les Suisses; à Bâle, où si souvent on avait pris part aux luttes pour l'indépendance du pays tout entier, je ne sais pas ce qui aurait pu l'indisposer contre les *Eidgenossen* dont tous les jours on s'était rapproché davantage. Dans la société dans laquelle il avait vécu, au milieu de canonistes et de prêtres, il semble qu'il n'eût pas dû éprouver une grande sollicitude pour les intérêts du monde laïque; mais après tout, il était laïque lui-même, il avait épousé la fille d'un bourgeois de Bâle, il n'aurait pas pu écrire son *Narrenschiff* s'il ne s'était pas mêlé au peuple, et ce qu'il avait entendu là, à une époque où le souvenir des victoires de Granson, de Morat, de Nancy existait encore dans toute sa vivacité, et où l'on se préparait à une nouvelle guerre pour repousser des prétentions de l'Empire regardées comme inadmissibles, ce qu'il avait entendu, dis-je, n'avait certes pas été de nature à lui faire mépriser les Suisses. Il ne pouvait pas ignorer que, loin de ne pas obéir à des lois, comme les en accusait faussement Wimpheling, ils avaient des constitutions en partie très-sages et qu'ils s'étaient donné eux-mêmes cette paix publique qu'en Allemagne on avait tant de peine à établir. Quels que fussent son système sur le Saint-Empire et ses sentiments personnels pour le prince dont il espérait la restauration de l'ordre en Allemagne et la reprise de la Terre-Sainte sur les Turcs, il savait assez apprécier les avantages d'un régime libre pour ne pas se plaindre des derniers succès des Suisses. Au surplus, ce qui le portait à revenir à Strasbourg, c'était, comme il le dit dans sa lettre au magistrat, l'amour de sa ville natale, amour de tout temps si vif et si indestructible chez les Strasbourgeois, et qui a inspiré à Brant, peu après son retour, ce vœu si patriotique : *Vigeat, floreat, crescat apud Argentinenses pax libertas atque justitia* [73]; c'était en outre le désir d'arriver

[72] *Adolescentia*, f° 12.

[73] V. son édit. de Virgile, 1502, f° A, 2.

à une position moins chargée, qui ne l'obligerait plus, pour vivre, d'exposer le droit, d'interpréter les poètes et de corriger des épreuves pour des imprimeurs. Il était fatigué de la besogne qu'il faisait à Bâle, il soupirait après des loisirs qui lui permissent de s'occuper plus souvent de littérature, tout en mettant au service de ses concitoyens sa connaissance du droit. Peu de jours avant d'envoyer sa lettre au magistrat, il avait écrit à Reuchlin : „O mon Capnion, qu'elle doit être douce et tranquille la vie que tu mènes au milieu des muses, tandis que moi je suis oppressé par des labeurs perpétuels“ [74]. Il paraît aussi qu'il avait fait une maladie grave; on avait même fait courir le bruit de sa mort [75].

Le 17 août 1500 il fut nommé syndic de la ville, et installé en ces fonctions le 13 janvier 1501; en 1503 le secrétaire du magistrat, Jean Münch de Schlestadt, s'étant retiré à cause de son grand âge, Brant fut aussi appelé à ce poste [76], qu'il lui était facile de remplir en même temps que l'autre. A Strasbourg, comme dans d'autres grandes villes, on avait pris l'habitude de ne confier ces charges qu'à des docteurs en droit; le secrétaire-syndic était l'avocat consultant du magistrat, il rédigeait les protocoles, les délibérations, les arrêtés, les correspondances, il communiquait aux juges les textes du Code quand ils ne les connaissaient pas, il était chargé de la censure des livres, il arrivait ainsi à exercer une influence considérable. Aussi Brant, qui, justement fier de sa position, aimait à se donner le titre non officiel de chancelier [77], jouit-il bientôt d'une haute estime; il la méritait par l'excellence de ses avis, par son zèle à remettre les archives en ordre, en général par son dévouement aux intérêts de la ville [78]. Déjà en 1502 le magistrat lui accorda une gratification extraordinaire de 50 florins, pour un mémoire sur les mesures à prendre à l'égard des

[74] 13 janv. 1500. *Epp. ill. vir.*, f° G, 1.

[75] L. c. — *Seb. Brant vita defunctus vaga relatione fertur.* Jean Stabins à Conrad Celtès, Ingolstadt 1497. *Codex epistolaris Conr. Celtis.* Ms. Fribourg.

[76] Brant, *Annalen*, f° 135. Wencker, *Apparatus*, p. 16.

[77] Ses correspondants lui donnaient les titres de *protonotarius*, *archigrammateus*, *epistolarum magister*, *cancellarius*.

[78] Dans un ancien répertoire des archives de Strasbourg on trouve la mention : Brand, *syndicus reipubl.*, *desselben relationes*, *vota*, *consilia*, *responsa und andere scripturen.* 1500 et seq. Ces papiers ont disparu. Dans le 3e vol. des *Mandata und Ordnungen* du magistrat (Arch. de la ville), il y en a plusieurs qui sont rédigés et signés par lui.

suicidés; annuellement il dut recevoir, outre son salaire, lors de la foire un présent de 20 florins et un demi-foudre de vin. En 1503 il fut nommé membre de la commission chargée de surveiller l'hôpital des syphilitiques; déjà en 1496 il avait fait en vers une description de cette maladie [79]. Comme il était plus fort en droit que certains conseillers et qu'il se permettait d'émettre son opinion pendant les séances, il arrivait qu'on lui signifiât de ne pas prendre la parole à moins d'y être invité. C'était dans l'ordre; mais comme il était susceptible et qu'on avait besoin de lui, on finissait chaque fois par lui faire une sorte d'excuse [80].

Il était en égale estime auprès de l'empereur Maximilien, qui avait été sensible aux vers qu'en mainte occasion Brant avait publiés à sa louange, et qui appréciait ses connaissances pratiques comme jurisconsulte. En janvier 1502 il pria le magistrat de le lui envoyer à Innspruck, pour des affaires au sujet desquelles il désirait le consulter. On le laissa partir, en lui donnant 60 florins pour les frais de route et trois chevaux; pour profiter de l'occasion, on le chargea d'une mission relative aux rapports entre la ville et son évêque. Les affaires avec l'empereur furent vite expédiées, mais celles concernant l'évêque exigèrent plus de temps, de sorte que Brant fut retenu jusqu'au mois de mai. Pour lui témoigner sa satisfaction, Maximilien lui conféra le rang de conseiller impérial, assesseur de la chambre aulique de Spire; il y joignit plus tard le titre de comte palatin avec une pension de 50 florins par an [81], et cela non pas seulement pour un distique où il avait prié Dieu de donner à Maximilien les mêmes succès qu'à Titus et à Trajan [82], mais pour tout l'ensemble de

79 Brant, *Annalen*, f° 166, 167. — *Varia carmina*, f° g, 7.

80 *Annalen*, f° 58.

81 Lettres de Maximilien au magistrat, 24 janv. et 10 mai 1502; archives de Strasb.; — Brant, *Annalen*, f° 134; — Wencker, *Apparatus*, p. 26; — idem, *Collecta archivi jura*, p. 139; — Lettre de Brant au magistrat, autogr. aux archives de Strasb. et en *fac-simile* dans les *Beiträge* de Strobel.

82 Zarncke, *Narrenschiff*, p. 173. Le distique est le suivant:

Et tibi fortunam tribuat deus optimus illam
Traiano dederat quam prius atque Tito.

Zarncke dit qu'il a été publié pour la première fois dans la *Vie de Titus*, traduite par Brant et imprimée à Strasbourg en 1520 On le trouve en effet dans ce volume, avec un léger changement: *Fortunam, Cæsar, tibi det*, etc. Tel que nous le donnons,

ses poésies politiques latines, dans aucune desquelles le prince n'était oublié[83]. La pension, d'ailleurs, resta à l'état de promesse; en 1517 Brant se plaignit de ne l'avoir jamais touchée[84]. Au printemps de 1508 il fut mandé une seconde fois à la cour. A cette époque l'empereur était fort embarrassé; les Vénitiens, sur lesquels il aurait voulu faire quelques conquêtes, l'avaient prévenu en chassant les Allemands et en s'emparant de Trieste et de quelques autres villes. Les États d'Allemagne étaient peu disposés à s'engager dans cette querelle, qui ne les regardait pas. Pourquoi Maximilien fit-il venir Brant, sans informer le magistrat de la raison de l'appel? Dans les archives de Strasbourg il n'y a rien qui puisse nous éclairer là-dessus. Brant, peu versé dans la politique générale, ne pouvait être d'aucune utilité dans l'affaire du moment. L'empereur lui-même, en demandant pour lui une prolongation de congé, ne parle que „de certaines choses pour lesquelles il a besoin de son avis“[85]. En 1513 nouvelle vocation, toujours dans les mêmes termes vagues[86]. On a supposé, sans preuves, que Brant fut appelé chaque fois pour prendre part à des délibérations sur un concordat avec le pape[87]. Nous savons que Maximilien a conféré sur un pareil sujet avec Geiler et avec Wimpheling, mais nous ignorons absolument s'il en a conféré avec Brant. Je suis presque tenté de croire que l'empereur, en le faisant venir, ne voulait que se procurer la distraction de causer avec un littérateur; supposition pour supposition, celle-là n'est pas plus déraisonnable que l'autre. A plusieurs reprises Brant fut aussi le mandataire du magistrat, pour demander le maintien de tel ou tel

il forme les deux derniers vers d'une *Exhortatio ad divum Maximilianum regem*, qui occupe la dernière page de quelques exemplaires des *Varia carmina*.

83 Brant était connu de Maximilien déjà avant 1495 : *...tametsi arbitrari liceat, inclytis tuis regibus auribus etiam antea, si non obscurum meum nomen, at saltem humilis mei ingenioli lucubrationes... innotuisse.* Dédicace de *De origine et conversatione bonorum regum* etc. Ind. bibl. 107.

84 Br. à Villinger, 17 déc. 1517. V. note 14. La pension devait être payée par le *Zinsmeisteramt* de Haguenau.

85 ... *Sachen halben dartzu wir seines underrichts nothdurftig sein*, 16 avril 1508, Esslingen. Arch. de Strasb. — D'après ses *Annalen*, f° 164, Brant fut chargé par le magistrat de profiter de cette occasion *um der Westphälischen wegen die Brieff uszubringen*. Je n'ai pas trouvé à quel fait spécial cela peut se rapporter.

86 L'empereur a besoin de Brant *in etlichen sachen*. Wencker, *Apparatus*, p. 16.

87 Gödecke, *Narrenschiff*, p. XXV.

privilége; quand il eut du succès, il ne le dut pas seulement à son argumentation, il le dut aussi aux présents que la ville offrait au chef de l'Empire. En 1512 par exemple une députation dont fut Brant obtint ce qu'elle demanda, grâce à un magnifique faucon muni „de grelots français“ [88]. Maximilien, qui était grand chasseur, fut enchanté de ce cadeau.

Il est à présumer que chaque fois que Brant voyait l'empereur, il lui parlait d'une croisade contre les Turcs: c'était un des grands soucis de sa vie; Maximilien lui-même croyait à la nécessité de cette guerre. En 1501 parut en Allemagne un légat, le cardinal Raymond de Gurck, chargé de collecter des subsides pour une entreprise contre les infidèles et d'offrir des indulgences à ceux qui y prendraient part; il fit imprimer des exhortations pressantes, les unes aux confédérés suisses, les autres au conseil de l'Empire récemment institué à Nuremberg. Il vint trois fois à Strasbourg, en 1501, 1502 et 1504, fut reçu chaque fois par le clergé et le magistrat, et conduit solennellement en ville. Pour recommander les indulgences et la collecte, Brant se montra plus facile que Geiler de Kaysersberg. Les Turcs étaient son cauchemar, guerroyer contre eux était son rêve; il fit l'impossible pour assister le légat; ce fut lui sans doute qui, afin d'exciter l'horreur du peuple, publia ou fit publier à Strasbourg une traduction, ornée d'images, d'un traité „sur les projets des Turcs impies et maudits contre la chrétienté“ [89]. Ce fut lui aussi qui inséra dans un livre d'offices une prière pour chaque récitation de laquelle Raymond accordait cent jours d'indulgence [90]. Aussi ce dernier le prit-il en affection; en juin 1503 il lui écrivit de Mayence, l'assurant de sa bienveillance, lui offrant ses services et le qualifiant sur l'adresse d'interprète des deux droits et d'Apollon [91]. Cet empressement de Brant faillit lui attirer le déplaisir de Maximilien, qui accusait Raymond de s'approprier indûment une partie des sommes levées pour la guerre. Il fit afficher à Strasbourg un mandat contre le car-

88 Wencker, *Collectanea juris publici*, p. 143.

89 *Der vermaledigsten unfromen Türggen anschläg und fürnemen wider die heiligen cristenheit.* Strasb., Barth. Kistelor, 1502, in-4°, avec gravures. Traduction d'un traité de Guillaume Caoursin, chancelier du grand-maître de Rhodes, envoyé par celui-ci auprès du pape pour demander des secours contre les Turcs.

90 *Hortulus animæ. Argent. J. Knoblouch*, 1508, f°, p. 3.

91 Wencker, *Collecta jura archivi*, p. 140.

dinal et envoya un des officiers de sa cour pour exigor que dans trois jours il fût renvoyé. Le magistrat refusa d'abord de faire un acte qui eût été une atteinte aux libertés de la ville et une impolitesse envers un si grand personnage qu'un légat pontifical. Qnand il dut céder, il fit accompagner Raymond par quelques hommes armés chargés do le protéger[92]. Raymond se rendit en Suisse, après avoir doté notre égliso des dominicains d'indulgences spéciales, et cello des augustins de reliques des onzo mille vierges et do saint Lazare.

En janvier 1504 Jean Wolf de Hermannsgrün informa Brant[93], qni avait publié une histoire do Jérnsalem, qu'il était sur le point do partir avec le joune comte Hoyer de Mansfeld pour l'Égypto et la Palestine; il serait heureux, lui dit-il, que celui qui a si bien décrit les contrées qu'ils vont visiter pût être leur compagnon, personne mieux que lui ne leur expliquerait les *antiquités*. Brant, naturellement, fut empêché par ses fonctions de fairo ce pèlerinage; il regretta maintes fois de n'avoir jamais vn les lieux saints où avaient vécu Jésus et la Vierge.

A cette même époque sa dévotion pour cette dernière l'avait engagé dans une querelle, où il montra nne passion touchant au fanatisme. Il s'agit de celle snr l'immaculée conception, dont il a été parlé dans la notice sur Wimpheling. Ce fut en 1494 que, pour la première fois, Brant se prononça pnbliquement pour ce dogme; il fit paraître à Bâle une nouvelle et belle édition du poème de Wimpheling sur la triple pureté de la Vierge[94], en l'accompagnant de résumés versifiés pour chacune des trois parties, ainsi que d'une ode à Mario, où il lui fait un exposé de l'œuvre de „son poète", et la supplie de le protéger et de le rassasier de nectar et d'ambroisie. Un peu plus tard il composa une invective des plus véhémentes contre le dominicain Wigand Wirt et en général contre les adversaires do son dogme favori; il leur donna le nom injurieux de *maculistes* et les voua aux dieux infernaux[95]. En 1499 il pnblia les décrets du con-

92 Brant, *Annalen*, f° 134; — Strobel, *Narrenschiff*, p. 16 et suiv.

93 9 janvier 1504, Lyen. Ms.

94 Ind. bibl. 5.

95 *Varia carmina*, f° A, 2. — A la bibl. de Bâle en conserve une peésie manuscrite centre un adversaire de l'immaculée conceptien; l'auteur veut prouver entre antres que le nom de maculiste n'est pas d'invention récente :

cile de Bâle, „jusqu'alors cachés et oubliés“ [96]. Certaines gens, dit-il, osent prétendre que ce concile a été un conciliabule non inspiré du Saint-Esprit; il n'y a que les moines „que nous avons coutume d'appeler maculistes“, qui puissent avoir cette audace; ils repoussent le concile parce qu'il a approuvé la doctrine et la fête de la conception; qu'on l'envisage comme on voudra, il a extirpé l'hérésie, il a proclamé la vérité, qu'importe par conséquent que sa fin n'ait pas répondu à son début?

En attendant, le dogme avait fait du chemin; en 1496 la Sorbonne, en 1499 la faculté de théologie de Cologne, en 1501 celle de Mayence, avaient décidé de ne plus admettre aucun docteur qui ne jurerait pas de le défendre. Les dominicains toutefois ne se soumettaient pas. En 1501 les disputes recommencèrent à Heidelberg avec une telle fureur, que l'électeur fit interdire aux étudiants d'y assister. A Francfort, le franciscain Jean Sprenger et le dominicain Wirt prêchèrent l'un contre l'autre, en s'adressant de grossiers outrages [97]. Le recteur de l'université de Cologne essaya en vain de les réconcilier; Wirt accusa Sprenger auprès du supérieur de son ordre; celui-ci chargea le chanoine strasbourgeois Thomas Wolf l'aîné d'examiner l'affaire; Sprenger choisit pour son conseil le syndic de Strasbourg Sébastien Brant. La décision, comme il était aisé de le prévoir, fut contre Wirt; il en appela au siége apostolique et partit pour Rome, où Sprenger se rendit à son tour. Le pape Alexandre VI enjoignit aux deux cardinaux, qui étaient, l'un, le protecteur de l'ordre de Saint-Dominique, l'autre celui de Saint-François, de rétablir la paix; le 31 mars 1502 ils mandèrent aux prêcheurs et aux mineurs de l'Allemagne, qu'ils eussent à se conformer à la bulle de Sixte IV, qui défendait aux deux partis de se traiter réciproquement d'hérétiques. Ce mandat, qui rappelait au silence Brant aussi bien que Wirt et les autres, ne fut guère observé. L'invective de Brant contre

Nec Jacobus Wimphling Sebastianus Tycioque,
Insignes viri Theutonia geniti,
Inveniunt primi nomen maculista vetustum...

La copie, qui paraît être faite de la main de Brant, est adressée à Jérôme Tscheckenbürlin, prieur des chartreux de Bâle.

96 Ind. bibl. 153.

97 V. sur cette querelle et ses suites, Hottinger, *Historiæ eccles. novi testamenti sæc. XVI*, p. 324 et suiv., où il y a aussi les documents.

les maculistes avait paru dès 1498 dans le recueil de ses poésies latines; comme le volume ne s'était répandu que lentement, ce ne fut qu'en juillet 1502, ainsi après la publication de l'ordre des deux cardinaux, que les scotistes y répondirent par une brochure „contre Sébastien Brant et ses complices, embarqués avec lui dans sa nef furibonde“ [98]; parmi les complices il y avait surtout Thomas Wolf et Wimpheling. Dans cette brochure on donnait l'invective même de Brant, et on la faisait suivre de vers plus violents les uns que les autres; parmi les auteurs de ces derniers, on est étonné de voir figurer l'humaniste Adam Werner de Thémar. Jusqu'alors Werner avait eu les relations les plus amicales avec les littérateurs alsaciens, il avait semblé partager les sentiments du chanoine Pierre Schott, de Wimpheling, de Brant; il avait fait des vers à la louange de Reuchlin; il en avait fait surtout sur sainte Anne et les avait envoyés à Trithémius pour les joindre à son traité *De laudibus sanctæ Annæ;* il en avait fait d'autres, remplis de toutes sortes d'hyperboles classiques, pour engager Wimpheling à publier son poème sur la triple pureté de la Vierge [99]. Maintenant il accuse Brant d'avoir enfreint la bulle de Sixte IV; il ne pense pas, dit-il non sans raison, que défendre l'immaculée conception comme le faisait notre poète, soit le meilleur moyen de lui gagner des partisans; il le poursuit avec une indignation qui se comprend, car Brant avait en effet beaucoup trop parlé de sa „fureur contre les maculistes“. Un *carmen* du frère Wirt, qui vient à la suite de celui de Werner, est plus brutal encore; toutes les divinités, tous les monstres du Tartare sont évoqués contre Brant, qui veut être plus savant que le pape, qui aspire à se faire pape lui-même, qui n'a d'autre intérêt que de plaider la cause de la ville de Bâle et

[98] *Defensio bulle sixtine... contra Sebastianum Brant et omnes suos complices in furibunda nave secum fluctuantes.* S. l. (Oppenheim, Jac. Köbel), 1503. 16 feuillets in-4°. — Panzer, T. 6, p. 30, mentionne: Ambrosii Wirt, *ordinis prædicat., tractatus de conceptione b. Virginis, versibus elegiacis scriptus adversus Seb. Brant. Argent.*, 1503, 4°. Je crois qu'il y a là une erreur de nom, et qu'au lieu d'Ambrosius il faut mettre Wigandus; le traité me semble être le même *carmen* de Wirt qui fait partie de la *Defensio bullæ*.

[99] Reuchlin, *Scenica progymnasmata. Bas.* 1498, in-4°, f° B, 4; — Trithémius, *De laudibus S. Annæ. Mogunt.* 1494, in-4°, f° E, 3; — Wimpheling, *De triplici candore Mariæ*, f° E, 5. — Zasius appelait Werner *dulcissimæ meæ deliciæ* et le mettait, comme poète, sur la même ligne que Celtès, Wimpheling et Brant. Lettre à Locher, 1er novembre 1495; *Zasii epistolæ*, p. 365.

de son concile; „très-bien, s'écrie Wirt, il est beau de défendre ainsi l'honnour do la patrie, mais il conviendra aussi que ponr ta patrie tu meures dans les flammos“ [100]. Lcs vers de quelqnes autres moincs no valent pas la peine d'être mentionnés.

Cotte pièce, qui a quelques jolies petites gravures satiriques, fut brûlée par ordre de l'archevêqne de Mayence, qui en défendit la vente. Brant ne paraît pas y avoir répondn. A Rome, il est vrai, on parlait d'un nonvean pamphlet qu'il aurait composé contre les macnlistes [101]; nous n'on avons pas trouvé de trace. Sa rancune toutefois n'était pas apaisée; il éprouvait surtout contre Adam Werner un ressentiment qn'il ne cachait point [102]. Comme sos adversaires l'avaient rappelé au respect de la bulle de Sixte IV, il se tut; mais il prépara avec Wimpheling une réponse éventuelle contre de nouvelles attaques [103], celles-ci n'ayant pas lien en ce moment, la défense ne fut pas publiée non plus. Cependant les dominicains ne cessaient de s'agiter; un des frères du couvent de Strasbourg, Etienne Boltzhorst, professeur de théologie, excité par Wigand Wirt, essaya de répandro dans notre ville la doctrine de son ordre, en même temps qn'il décriait les franciscains comme ayant besoin d'une réforme; comme le magistrat prit leur défense, Boltzhorst se rendit à Berne [104]. Dans la réunion générale que les frères prêcheurs tinrent en 1506 à Wimpfen sur le Neckar, ils so plaignirent dos procédés do leurs adversaires; ils se récrièrent surtout contre Brant et Thomas Wolf; malheureusoment ils adoptèrent aussi la motion de l'un d'entre eux, d'user d'une frande pour discréditer aux yeux du peuplo les immaculistes; comme théâtre on proposa Francfort ou Nuremberg, mais on trouva que dans ces deux villes le jeu pourrait devenir trop dangereux, on se décida donc pour Berne. Là, nn tailleur argovien, Jean Jetzer, homme faible d'esprit, s'était fait recevoir frère laïc chez les dominicains. C'est avec lui qu'on entreprit la comédie. Quelqnes frères se dégui-

100 *Sic age, sic pulchrum est patrios defendere honores,*
Sic te pro patria præstat in igne mori.

101 Erhard Boppenberger, *ordinis minorum regularis observantiæ commissarius romanus ultramontanus*, à Brant, Rome, couvent d'Aracœli, juillet 1504. Ms.

102 A la fin do son *carmen*, à la tête do son édition de Virgile, 1502, il prie le lecteur *tuum Sebastianum ne Temarensis more macules.*

103 Wimpheling à Brant, s. d. Ms.

104 Specklin, *Collectanea.*

sèrent en saintes, simulèrent à Jetzer des apparitions tantôt nocturnes, tantôt pendant la messe, lui montrèrent des hosties teintes de sang, firent pleurer devant lui une image de la Vierge, lui annoncèrent que celle-ci était *concepta in peccato*, lui imprimèrent enfin les stigmates du Christ, afin de faire accroire au peuple que désormais les franciscains n'avaient plus seuls le privilége de posséder un stigmatisé. Le malheureux Jetzer finit par s'apercevoir qu'il était dupe et victime d'une supercherie; il réussit à s'échapper du couvent et dénonça ceux qui avaient abusé de sa crédulité. Le magistrat de Berne fit arrêter les quatre frères; une commission inquisitoriale, instituée par la cour de Rome, les condamna comme hérétiques, et le 31 mai 1509 ils furent brûlés vifs.

Pendant le procès de ces imposteurs, un ami de Brant lui avait communiqué une épitaphe qu'il leur destinait, avec une variante pour le cas qu'ils ne seraient pas livrés au feu [105]; de Locher il avait reçu quelques distiques demandant leur punition : „Jusques à quand la justice dormira-t-elle? flammes vengeresses, il est temps de faire votre devoir!“ [106] Après le supplice, les immaculistes publièrent à Strasbourg et à Bâle, en latin et en allemand, plusieurs relations des faits, dont l'une était de Murner [107]. Brant fut aussitôt soupçonné,

[105] *...Si de his quatuor sanguinis sententia feretur ut in Vulcanum coniiciendi sint, ecce illorum epitaphia :*

Omnibus exemplo sumus, christi genitricem
Ne quisquam maculam latret habere patris,
Cui dum prestigiis molimur inurere sordem
Juste per flammas vertimur in cineres.
Quod si flammas evaserint, mutetur ultimum carmen ut sequitur :
Ne pietas assit flamma vocaret edax. Ms.

[106] Ces vers furent publiés à la suite du traité mentionné dans la note suivante sous le n° 2.

[107] Nous connaissons plusieurs relations contemporaines de l'affaire de Berne :

1. *De quattuor heresiarchis ordinis Prædicatorum de Observantia nuncupatorum apud Suitenses in civitate Bernensi combustis. Anno Christi* M.D.IX. S. l. 28 feuillets in-4°. L'auteur, Thomas Murner, le traduisit aussi en rimes allemandes. V. la notice sur lui, T. 2.

2. *Historia mirabilis quattuor heresiarcharum ordinis Predicatorum de Observantia apud Bernenses combustorum anno* D.M.IX. *cum figuris.* S. l. et a, in-4°. Reproduction du traité de Murner, sans la dédicace au magistrat de Berne et les quatre premiers chapitres; à la fin, deux *carmina* de Locher 14 gravures d'Urs Graf.

3. *Defensorium impiæ falsitatis a quibusdam pseudopatribus ordinis prædicatorum excogitatum, principaliter contra mundissimam superbenedictæ virginis Mariæ conceptionem : cum insertione actorum in Berna sub annis Christi millesimo quingentesimo*

principalement par le frère Wirt, d'être l'auteur de l'une ou l'autre de ces pièces, mais il déclara catégoriquement qu'il n'avait rien publié dans cette circonstance [108]. Ses amis le vantèrent d'avoir aidé, par ses écrits antérieurs et par sa participation au procès entre Wirt et Sprenger, à démasquer „l'impiété des ennemis de la Vierge"; Jacques Locher lui envoya une satire, peu charitable, contre Wirt et les religieux brûlés à Berne [109], le curé de Durlach, Nicolas Keinbös, lui transmit un lourd poème le vantant lui, ainsi que Trithémius et Wimpheling, comme défenseur de l'honneur de la mère de Dieu [110].

septimo, octavo et nono usque ad ultimum Maii : qua die quattuor eiusdem falsitatis architecti igne deleti sunt. Impressa sub Dio : Anno Christi M. DIX. 30 feuillets in-4°. Une traduction allemande de ce traité, s. l. et a, in-4°, avec les 14 gravures d'Urs Graf. Il n'a aucun rapport avec les pamphlets de Murner; c'est une relation apologétique attribuée aux dominicains du convent de Berne et au docteur Werner, prieur de celui de Bâle; dans les derniers chapitres seulement se révèle un adversaire.

4. *Ein schön bewerts lied von der reynen unbefleckten entpfengnusz Marie, in der weysz Maria Zart. Und darbei die wor histori von den fier ketzern prediger ordens der observantz zu Bern inn Eydgenossen verbrannt, kurtz nach der Geschicht begriffen, mit vil hübschen figuren.* S. l. et a, in-4°. Il en existe deux éditions. Les vers et le traité sont attribués à Nicolas Manuel de Berne; le traité paraît être un extrait du *Defensorium.* — Une autre relation est insérée dans la *Berner-Chronik* de Valérius Anshelm, herausg. von Stierlin und Wyss Berne 1827, T. 3, p. 369 et suiv. — Aucun de ces traités ne peut donc être attribué à Brant. Il est vrai que Conrad Pellican, parlant de l'affaire de Berne, dit dans son autobiographie, *Chronicon*, p. 38, où il y a par erreur Seb. Franck : «*eam historiam scripserunt multi, Seb. Brand, Th. Murner...*» et qu'on lit dans une des *Epp. obsc. vir.*, p. 267 : «*Seb. Brant, qui scripsit contra prædicatores (quod sit deo conquestum) et temerarie vituperat eos.*» Il est vrai aussi que l'auteur des *Athenæ rauricæ* mentionne, p. 104, en l'attribuant à Brant, un *Tractatus de impostoribus illis ex Prædicatorum ordine, qui a. 1509 Bernæ vicicomburii supplicio fuerunt adfecti*, in-4°. — Mais il se peut que ces renseignements ne se rapportent qu'au dialogue dont Brant parle dans sa lettre à Paul Lang (v. note 115); on a le témoignage positif de Brant lui-même qu'il n'a rien *publié* sur le fait. Si Specklin, dans ses *Collectanea*, dit «*D. Seb. Brandt vexirte die Mönche mit schreiben und carmina*», il ne rappelle que la tradition qui s'était conservée depuis le poème de Brant contre les maculistes; il ne mentionne aucun écrit en particulier.

108 *Tractatulum tamen de quo scribis, qui et Basileæ et Argentinæ latine simul et vernacula nostra lingua, ære insculptus in lucem prodiit, non ex officina nostra, sed nonnullorum bonorum virorum labore excusum noscas, quantumque frater Wigandus aliique sui complices in me malignati invectique fuerint.* A Paul Lang, 11 oct. 1513. Chez Lang, *Chronicon citizense*, p. 894.

109 Chez Hottinger, o. c., p. 340. Il existe aussi de Locher un *Carmen de festo conceptionis b. Mariæ Virginis*, publié avec d'autres de ses traités. S. l. et a, 12 feuillets in-4°.

110 Ms. Keinbös était de l'ordre de S. Jean; il y a de lui des lettres à Brant, entre autres sur les *Rudimenta linguæ hebraicæ* de Reuchlin.

Le peintre et poète bernois, Nicolas Manuel, composa des rimes allemandes sur l'immaculée conception et traduisit un traité sur l'affaire de Berne; son œuvre fut imprimée dans notre ville[111]. Les dominicains s'étant plaints de ces publications, le magistrat leur fit répondre que, puisque l'affaire n'était un secret pour personne, il était impossible de l'étouffer. Il ne resta aux adversaires que de reprendre l'offensive; ils firent des satires contre Brant, ils l'injurièrent par des chansons allemandes[112], le frère Wirt l'accusa même de nouveau à Rome. Mais cette fois-ci Wirt fut condamné; en octobre 1512 un accord eut lieu, en présence d'un cardinal, entre les généraux des deux ordres mendiants, pour mettre enfin un terme à une querelle qui avait pris une tournure si scandaleuse; en suite de cet accord, le général des dominicains, Thomas de Vio, informa les couvents de l'Allemagne que Wirt avait promis de faire réparation à ceux qu'il avait diffamés, que s'il ne tenait pas son engagement il était menacé de la prison à vie, et que défense était faite, sous peine de malédiction éternelle, de lire et de propager ses livres et de dire du mal des franciscains. Le 24 février 1513, dans une des églises de Heidelberg, Wirt récita publiquement une formule de rétractation, où il démentait tout ce qu'il avait dit ou écrit contre Wolf, Brant et Wimpheling; il ajoutait que ce n'était pas une erreur que de croire la Vierge préservée du péché originel[113].

De divers côtés les franciscains félicitèrent Brant de ce triomphe; ils le remercièrent d'avoir si vaillamment soutenu leur cause; les gardiens des couvents de Bâle et de Kaisersberg lui demandèrent des copies de la rétractation du frère Wirt, pour en faire part à leurs religieux[114]. Le bénédictin Paul Lang, qui habitait alors le couvent de Botzau en Saxe et qui n'apprit l'affaire de Berne que fort tard, écrivit à Brant en 1513 pour s'informer si, comme le disaient en Allemagne les dominicains, ce n'était pas une invention calomnieuse. Brant s'étonna qu'on pût avoir des doutes; il envoya à Lang les actes

[111] V. note 107. — Réimprimé chez Grüneisen, *Nic. Manuels Leben und Werke*, Stuttg. 1837, p. 297 et suiv.

[112] Wimpheling à Brant, 1510, Heidelberg. Autogr.

[113] V. les documents chez Strobel, *Narrenschiff*, p. 26 et suiv.

[114] Michel Bischoff, gardien des frères mineurs de Kaisersberg, à Brant, 29 juin 1513. Ms.

du dernier procès de Wirt, et lui annonça qu'il avait composé lui-même, sous forme de dialogue, une relation de toute l'histoire pour servir d'apologie de sa propre conduite. Ce travail, dont il communiqua à Lang le commencement et la fin, ne fut heureusement pas publié; le peu qui en est conservé donne une médiocre idée de la modération de notre syndic [115]. Lang, qui compila une chronique de son convent, qui se piquait d'être poète et de connaître les classiques, mais qui était assez ignorant en fait d'antiquité chrétienne pour tomber sur Wimpheling, quand celui-ci eut affirmé que saint Augustin n'avait jamais porté un capuchon de moine, Lang répondit par un long exercice de rhétorique épistolaire [116], chargé de superlatifs et de lambeaux d'auteurs latins; pour avoir été persécuté par l'archimaculiste Wirt et ses complices, l'illustre Brant a partagé le sort des plus grands hommes de l'antiquité, le sort du Seigneur lui-même et de ses apôtres, celui des Pères de l'Église et des savants contemporains Jean Pic de la Mirandole, Reuchlin, Trithémius, etc., tous poursuivis par d'indignes calomniateurs. Il lui envoya quelque poésies sur sainte Anne, sur son patron saint Sébastien, et deux *congratulationes in triumphum Wigandicum*, l'une en hexamètres ordinaires, l'autre en vers léonins dans le style du moyen âge; si Brant en était satisfait, il était prié de publier ces pièces. Il eut le bon goût de s'en abstenir, c'est de la versification aussi mauvaise et aussi méchante que possible.

En général, dès cette époque il jugea prudent de montrer plus de réserve, du moins devant le public. Malgré ses rancunes contre les dominicains, il évita toute nouvelle occasion de controverse avec eux. A plusieurs reprises où l'on aurait pu parler, il garda le silence ou le conseilla à ses amis.

En 1510 Wimpheling lui demanda d'examiner le manuscrit de sa *Diatriba* sur l'éducation des jeunes gens, où il y avait des passages très-vifs contre les dominicains et en général contre les moines; cette fois-ci les scrupules du censeur l'emportèrent sur les ressentiments du théologien; le traité de Wimpheling ne put pas être imprimé dans notre ville. La même année Béatus Rhénanus fut

115 11 oct. 1513. *Chronicon citizense*, p. 893.

116 1er janv. 1514. Autogr.

témoin des funérailles de Geiler de Kaysersberg, sur la mort duquel Brant composa une poésie latine, dont les quatre premiers vers, légèrement modifiés, devinrent l'épitaphe du prédicateur. Rhénanus, de son côté, écrivit rapidement une sorte de panégyrique do Geiler et le publia chez Schürer à Strasbourg. Il y racontait entre autres que, les religieuses du couvent des pénitentes s'étant adonnées au luxe et au plaisir, Geiler, leur confesseur, avait voulu les ramener à une vie plus conforme à leur règle. Les pénitentes, qui dépendaient de l'ordre des dominicains, s'en plaignirent auprès du censeur; informé par celui-ci, le jouno savant do Schlestadt le pria de faire savoir aux sœurs qu'il n'avait eu à leur égard aucune intention malveillante, qu'il avait simplement voulu dire que dans beaucoup de couvents on se permettait dos récréations, qui sans doute n'étaient pas contraires à l'honnêteté, mais qui pourtant pouvaient sembler jusqu'à un certain point superflues. Comme cette interprétation un peu forcée ne sortait pas naturellement de son texte, il abandonna à Brant le soin de changer le passage, dans le cas que l'opuscule serait réimprimé [117]. En effet, quand celui-ci parut de nouveau en 1515 à la suite de l'édition latine des sermons de Geiler sur la *Nef des fous*, il est dit que le prédicateur s'était proposé de réformer les pénitentes, non plus *parce que* elles se livraient au plaisir, mais *afin que* elles ne s'y livrassent point [118]. On sent là la main de l'avocat qui sait tourner les difficultés.

Ce qui paraît plus étrange, c'est la complète abstention de Brant dans la querelle de son ami Reuchlin avec les dominicains de Cologne. Leurs relations jusque-là avaient été celles de la plus cordiale intimité; en 1500, Brant, écrivant à Reuchlin, l'avait appelé „ mon doux Capnion, mon frère qui m'est plus cher quo la vie " [119]. En 1503, Reuchlin, lors d'un séjour à Bade, avait adressé à Brant quolques lettres charmantes, pour le supplior de venir le voir en cet endroit, où il avait déjà passé près de 150 heures dans l'eau chaude [120]. Plus tard, quand éclata la querelle, Brant en fut informé

117 14 sept. 1510, Schlestadt. Autogr.

118 Dans le texte de 1510 il y a : *pœnitentes... cum luxu et deliciis diffluerent.* Dans celui de 1513 : ...ne ...*diffluerent.*

119 13 janv. 1500. *Epp. ill. vir.*, f° G, 1.

120 3 et 10 juin 1503. Ms.

par Reuchlin lui-même. En janvier 1513, celui-ci lui recommanda un médecin espagnol; en même temps il se plaignit des *chiens* qui l'attaquaient et parla du libelle qu'ils avaient dirigé contre lui; il suppose que Brant connaît ce libelle, et termine en le félicitant de la réparation que devait lui faire le frère Wigand Wirt[121]. Dans la *Défense* que bientôt après il publia *contre ses calomniateurs de Cologne*, il crut faire honneur à son ami en le mentionnant parmi les hommes illustres injustement persécutés par des moines[122]. En juillet il lui raconta dans une lettre où en était l'affaire, lui transmit deux exemplaires du mandat impérial, qui imposait silence aux deux partis, et le pria d'indiquer au messager le moyen de les faire afficher à Strasbourg[123]. Eh bien, Brant semble ignorer une cause qui agitait déjà toute l'Allemagne.

Le 30 novembre, Reuchlin revint à la charge; il envoya à Wimpheling un récit complet de sa querelle; il désirait avoir son opinion, ainsi que celle de Brant et des autres savants de l'Alsace[124]. Cette opinion lui fut-elle communiquée? On a tout lieu de le mettre en doute; je ne connais aucune lettre de nos humanistes où il soit parlé de ce conflit célèbre; c'est qu'il ne s'agissait plus ici de défendre une doctrine touchant le culte de la Vierge: il s'agissait d'une nouveauté, et toute nouveauté les effrayait. Reuchlin attendit en vain un témoignage de sympathie de leur part. En novembre 1514 il se plaignit à Brant de ce que depuis des années il n'avait plus reçu de lettre de lui; il avait deviné la vraie cause de son silence: „Je crains que tu ne m'évites parce que mes ennemis m'accusent d'avoir écrit contre l'Église; ne m'abandonne pas, cher *Titio*, avant d'apprendre que j'ai été condamné par sentence apostolique; ne crois rien de ce que prétendent les théologiens"[125]. Malgré cet appel, Brant continua de se taire; il ne voulait pas se compromettre. Si son nom est cité dans deux des *Epistolæ obscurorum virorum*, ce n'est pas parce qu'il aurait été *reuchliniste*, c'est à cause de la réputation qu'il s'était

[121] 4 janv. 1513, Tubingue. Autogr.

[122] *Defensio contra calumniatores suos Coloniensis*. Tubing., 1514, in-5°, f° C, 1.

[123] 22 juillet 1513, Pforzheim. Ms.

[124] 30 nov. 1513, Stuttgard. Chez Majus, *Vita Reuchlini*. Francf. 1687, p. 389 et suivantes.

[125] 14 nov. 1514, Stuttgard. Ms.

acquise comme poète redouté des fous et comme adversaire des dominicains *maculistes*[126]. Ces éloges toutefois ont dû lui être aussi peu agréables que celui que Reuchlin lui avait décerné dans sa *Defensio*.

Comme littérateur, Brant fut à Strasbourg ce qu'il avait été à Bâle, plein de zèle pour les études classiques, mais craignant d'aller trop loin. Son départ de Bâle avait marqué la fin de la première période de l'humanisme dans cette université; son arrivée à Strasbourg marqua chez nous le premier avénement des études nouvelles. Geiler de Kaysersberg désirait le réveil des lettres, mais il était trop occupé et pas assez latiniste lui-même, pour donner l'impulsion à un progrès littéraire; il ne pouvait que prêter à d'autres l'influence de son autorité. Wimpheling n'avait pas encore résidé à Strasbourg, si ce n'est en passant pour quelques jours; Pierre Schott était mort jeune; Thomas Wolf n'était pas encore revenu d'Italie. C'est Brant qui devint l'initiateur. A Strasbourg, tout en achevant des notes marginales pour la réimpression de la grande Bible de Frobénius[127], et en publiant un recueil de Vies des saints, il mit la dernière main à ses éditions d'auteurs classiques déjà préparées à Bâle, à son Virgile et à son Ésope, qu'il augmenta de fables plus récentes. Sa présence fut peut-être une des causes qui décidèrent Wimpheling à se fixer pour quelque temps dans notre ville. En sa double qualité de syndic et d'humaniste, Brant joignit ses efforts à ceux de ce savant pour obtenir du magistrat la création d'une école publique; il fallut encore bien du temps pour que ce désir fût réalisé. Brant lui-même ne donnait pas de leçons, comme Geiler l'avait souhaité d'abord, ses occupations officielles ne le lui permettaient pas, tout au plus faisait-il profiter de ses connaissances les membres de la société littéraire.

La position qu'il avait prise comme humaniste l'entraîna aussi dans la querelle qui en 1505 éclata à Fribourg entre Zasius et Jacques Locher. On a vu dans l'article sur Wimpheling la cause de cette dispute, une des plus violentes de l'époque. Nous n'avons à raconter ici que le rôle qu'y joua Brant. Il avait été très-lié avec Locher, ils s'étaient adressé des louanges réciproques; Locher avait traduit en latin la *Nef des fous* et vanté Brant d'être pour les Allemands ce que

126 *Epistolæ obscurorum virorum*, p. 201, 267.

127 V. sa lettre à Frobénius, 13 sept. 1501, en tête du 1er volume de cette Bible. Ind. bibl. 160.

Dante et Pétrarque étaient pour les Italiens[128]; Brant, de son côté, avait félicité Locher de ne consacrer sa muse qu'à la religion, au lieu de chanter les *vana studia* et la *spurcidica Venus*[129]; mais quand le professeur d'Ingolstadt persifla la scolastique et les théologiens qui détestaient les poètes païens, il commença à se méfier de lui. Jérôme Véhus lui envoya de Fribourg une relation du conflit qui s'était élevé entre Zasius et Locher; il y joignit les vers injurieux que ce dernier avait affichés contre son collègue, et le pria d'écrire quelque chose pour fermer la bouche à ce vantard turbulent[130]. En ce moment même, dans un pamphlet écrit pour sa défense, Locher en appelait au témoignage de ceux qui lui avaient enseigné la poésie, et spécialement à celui de Brant : ils pourront attester s'il a commis les *crimes* et s'il professe la doctrine insensée qu'on lui reproche[131]. Brant, au contraire, se rendit à la prière de Véhus et transmit à Zasius quelques épigrammes, qui sont un mélange d'outrages grecs et latins[132]. Craignant pour sa réputation, si l'on apprenait que ces

128 *Stultifera navis. Bas.* 1497, in-4°, prologue.

129 *Carmen ad Philomusum*, à la fin de la *Theologica emphasis* de Locher. *Bas.* 1496, in-4°.

130 S. d. Ms.

131 *Apologia contra poetarum acerrimum hostem G. Zingel.* S. l. et a, 8 feuillets in-4°, f° B, 1.

132 26 sept. 1505. A cause de l'admiration que Zasius manifesta pour ces vers, il convient d'en donner un échantillon. Dans ceux que Locher avait affichés contre Zasius, il l'avait qualifié de *minthicus ;* c'est à cela que répond Brant :

In Zasiomastiga ὑβριστικόν
qui virum in literatoria palestra redolentissimum,
minthicum, hoc est stercorarium, publice asserere
non est veritus.
Μίνθικος *est, et stercus olet, quicumque disertum*
Hoc Zasium fœdat nomine, μίνθον *olet.*
Πηλώδης *agedum quis te* φιλομίξε, *lutosa*
Hac merda implicuit, qui nisi πηλὸν *oles?*
Σκὼρ *redoles, ac* μίνθικος *es, cur stercus inesse*
Doctiloquis audes dicere merda viris?
Nec recte a Musis posthac Philomuse voceris,
Sed φιλομίνθος *eris, seu philomerda magis.*
Εἰ φιλαπεχθήμων, φιλόκωμπος καὶ φιλόνεικος,
Εἰ τὲ φιλοπότης καὶ φιλομυσκέλεθρον.

Quod latine ita interpretari licet :

Te infestum reddis, iactator, conviciosus,
Esque meri socius, stercora muris amas.

Vel forte melius sic :

Detrahis ipse aliis, iactas te conviciosum,
Diligis appotum, stercora muris amas.

mauvais vers étaient de lui, il adjura son ami par les dieux suprêmes, moyens et infimes, de ne pas en révéler l'auteur; s'il voulait les publier, il devait y mettre un nom imaginaire. Ils ne furent pas imprimés : Zasius se borna à les montrer à quelques savants [133], mais il en remercia l'auteur avec un véritable enthousiasme : „On ne saurait assez louer ces vers si érudits, si *grecs*, si ornés, si courageux; je dois m'estimer un homme bien éminent, quand je vois les princes des lettres prendre ainsi ma défense"; il regrette seulement que Brant ne permette point de le nommer, et quand Brant lui redemande ses distiques, il le prie instamment de les lui laisser, il veut garder l'original comme un titre d'honneur [134]. Il faut convenir qu'il se contentait de peu.

De même que Brant partageait les opinions de Wimpheling et de Geiler sur la littérature profane, il secondait les efforts de ses deux amis pour arriver à une réforme des mœurs cléricales. Le magistrat ayant défendu aux femmes entretenues par des prêtres de se montrer publiquement en habits de luxe, on attribua cet arrêté à l'influence de Brant, et celui-ci devint, comme dit Wimpheling, un objet de haine pour les *sacrificuli* [135]. En 1512, le chanoine de Saint-Thomas, Jean Hepp, de Kirchberg, commit sur une jeune fille des violences qui causèrent sa mort. Le magistrat le fit arrêter; par égard pour son costume ecclésiastique, il fut conduit dans une voiture à la chancellerie et de là dans la prison de la ville. Les trois chapitres secondaires, qui avaient fait un pacte de défense mutuelle „contre les usurpations du pouvoir séculier", demandèrent l'intervention de l'évêque contre l'atteinte portée à leurs priviléges. Le prélat dut céder; Hepp, d'abord transféré à Saverne, puis relâché, se rendit à Rome, où il obtint que trois des membres du Conseil fussent cités à comparaître devant un des tribunaux pontificaux. Le magistrat réclama auprès de l'évêque Guillaume et de l'archevêque de Mayence, et envoya à Rome un avocat chargé d'une lettre au pape que Brant avait rédigée

A Strasbourg il existe une ancienne copie de ces vers; l'autographe de Brant appartient à M. Halm, à Munich, qui l'a publié dans les *Sitzungsberichte der philos. Classe der Akademie der Wissenschaften zu München*. 1871, 3e livr., p. 271.

133 Véhus à Brant, 15 oct. 1505. Autogr.

134 20 oct. et 10 nov. 1505. Ms.

135 Wimpheling à Brant, 21 mars 1513, Schlestadt. Ms.

avec une franchise énergique[136]. Les prêtres libertins reprochèrent au syndic cette atteinte aux priviléges cléricaux; Wimpheling se fit son défenseur[137], bien qu'auprès des honnêtes gens il n'eût pas besoin d'être défendu. A Rome, Jean Hopp fut absous; ce nouveau scandale dut causer à Brant une douleur d'autant plus profonde, qu'il était plus sincère dans sa piété catholique. Il était un des administrateurs de la fabrique de l'église de Saint-Martin, sa paroisse. Avec le concours de ses gendres, de son fils et de quelques amis, il fonda dans cette église un autel dédié à la Vierge et aux saints Sébastien, Antoine, Onuphre, Apollinaire et Roch; il provoqua en outre la formation d'une confrérie de Saint-Sébastien, dont le but était la pratique en commun d'œuvres de dévotion et de charité; il en rédigea les statuts, qui furent confirmés par l'évêque le 25 décembre 1514; au nombre des membres figuraient plusieurs des notabilités de la ville, des sénateurs, d'anciens *ammeisters*, l'imprimeur Knoblouch, l'avocat Jean Murner, etc.[138] Pendant tout le temps de son séjour à Strasbourg, il continua de faire des poésies d'occasion, tantôt pour recommander des livres, tantôt sur des événements politiques, une fois aussi sur des peintures qui ornaient une des salles du Conseil de la ville. En même temps il s'occupait de travaux historiques et de publications sur le droit. Toujours préoccupé de l'éducation morale et littéraire de la jeunesse, il fit représenter en 1512, sous forme de dialogue, l'ancienne fable d'Hercule, sollicité à la fois par la volupté et par la vertu, et se décidant pour la seconde[139]. Il avait traité ce sujet dans un des chapitres de son *Narrenschiff*; dans l'édition latine de ce livre par Locher il y a la même chose, sous une forme différente et plus développée[140]. C'était une allégorie morale conforme à toutes les tendances de notre littérateur, et c'est comme telle qu'il la choisit pour une représentation. Mais ce n'est pas par cette représen-

136 V. notre Histoire du chapitre de S. Thomas. Strasb. 1860, in-4°, p. 179.

137 A Brant, 21 mars 1513. Ms.

138 Une copie de ces statuts et de la liste des membres existe aux archives de S. Thomas.

139 ... *lævum bivii Pythagorici callem, Argentinæ nuper ductu Sebastiani Brant et optimis multorum ingeniis et memoriis delectabiliter repræsentati...* Wimpheling, *Expurgatio*, écrite en automne 1512. *Amœnit. friburg.*, p. 424.

140 *Narrenschiff*, chap. 107; — *Concertatio virtutis cum voluptate. Stultifera navis*, f° 119.

tation que fut introduit à Strasbourg l'art théâtral [141]; nous avons la preuve que l'on connaissait chez nous depuis longtemps les drames religieux, surtout ceux de la fête de Pâques. Ce jour et les trois jours suivants une société de prêtres et de bourgeois représentait la Passion, sur un théâtre en planches établi au Marché-aux-Chevaux; Brant lui-même signait les arrêtés du magistrat, par lesquels il était défendu de troubler cette solennité [142]. Ce qui était nouveau pour notre ville, c'est que la pièce sur Hercule a été une comédie scolaire latine, dans le genre de celles de Wimpheling, de Reuchlin, de Locher, de Bébel; les acteurs ont dû être des élèves de l'école de la cathédrale, pour lesquels il s'est agi d'un exercice de déclamation et de dialogue; l'auditoire n'a pas été le grand public, qui n'y aurait rien compris, mais des chanoines et des prêtres plus ou moins lettrés, peut-être aussi les membres de la Société littéraire. Une représentation semblable eut lieu pendant le carême de 1513; un moine en prit occasion pour attaquer Brant, il prêcha contre lui et le poursuivit par des rimes; Wimpheling écrivit quelques articles pour la justification de son ami et les lui envoya pour les publier; il ne paraît pas que Brant ait jugé à propos de les faire imprimer [143].

Pendant l'été de 1514, la Société littéraire eut une autre fête; elle donna un banquet à Érasme. Revenu à Bâle, celui-ci exprima, dans une lettre à Wimpheling, la satisfaction que lui avait procurée l'accueil flatteur des Strasbourgeois; il dit quelque chose d'aimable pour chacun des membres de la Société; il est surtout plein d'éloges pour Brant: „Je le mets hors ligne, je l'aime, je le vénère, mon bonheur a été de pouvoir le contempler, lui parler, l'embrasser" [144]. Les deux hommes toutefois ne paraissent pas avoir été en correspondance directe. Brant entretenait un commerce épistolaire avec une foule d'autres savants et amis des lettres, avec Jean Bergmann d'Olpe et

141 C'est là une des affirmations hasardées de Gödeke, p. XXVII.

142 La Passion fut représentée en 1488, 1512, 1513, 1514; rien n'empêche de croire qu'on ne l'ait aussi représentée dans d'autres années. *Mandata und Ordnungen*, vol. 2 et 3. Arch. de la ville.

143 *Si forte cucullatus ille et impudens histrio propter ludum theatralem rithmis... contra te quicquam moliri aut invehere tentaverit...* Wimpheling à Brant, 6 avril 1513. Schlestadt. Ms.

144 La lettre d'Érasme, 22 sept. 1514, se trouve à la suite de son traité *De duplici copia verborum et rerum. Argent.*, 1514, in-4°.

Jean Amerbach, avec Trithémius, Zasius, Jérôme Véhus, professeur de droit à Fribourg, puis chancelier du margrave de Bade, avec Dietrich Ulsénius, professeur de médecine à Fribourg, Paul de Citadinis de Milan, et Jean Angelo de Besutio, professeurs de droit à la même université, avec Conrad Peutinger d'Augsbourg, Bilibald Pirckheimer de Nuremberg, le mathématicien et astronome Jean Virdung de Hasfurt, Jean Potken, doyen du chapitre de Saint-Georges à Cologne, Jean Rinck, patricien de la même ville, etc. On se tenait au courant des nouvelles littéraires et politiques, on se disait des compliments, on se faisait des cadeaux; Rinck envoya un jour à Brant le pied d'un renne pour le partager avec ses amis [145]. Pirckheimer lui fit hommage de ses publications [146]; Potken lui fit transmettre par Bergmann d'Olpe le Psautier et le Cantique des cantiques qu'il avait publiés à Rome en langue éthiopienne [147]; Peutinger lui parla de curiosités qu'il venait de recevoir des „facteurs" augsbourgeois dans l'Inde : c'étaient des arcs, des flèches, des coquillages et surtout des perroquets, que Brant serait étonné d'entendre parler le langage humain [148]. Un ambassadeur espagnol, auquel, lors de son passage par Strasbourg, Brant fut chargé de faire les honneurs de la ville, lui écrivit une lettre de remercîment avec des vers à l'éloge de la cité [149].

En 1511 il vint avec son gendre Pfarrer à Bâle, pour recueillir sa part de la succession de son beau-père; il fut reçu avec honneur par ceux de ses anciens amis qui existaient encore. Des savants alsaciens lui dédièrent des livres comme au principal „patron de la cause littéraire" dans la province; Jérôme Gebwiler, son édition de l'Introduction de Lefèvre d'Étaples à l'Éthique d'Aristote; Thomas Aucuparius, son recueil des œuvres du Pogge [150]. Quant aux humanistes plus

[145] Brant à Rinck, 22 mars 1508. Autogr. — Rinck aimait les gens de lettres, surtout ceux de la tendance de Brant et de Wimpheling. Ce dernier lui adressa en 1507 une de ses publications. *Amœnit. frib.*, p. 299.

[146] Pirckheimer à Brant, 20 août 1513. Ms.

[147] Potken à Brant, 14 déc. 1513, 16 déc. 1514, 26 fév. 1515, Rome. Ms.

[148] Peutinger à Brant, 7 avril 1507. Ms.

[149] *Chrysostomus Lucanus regis hispaniarum orator Sebastiano Brant.* A la suite de Grésémund, *Carmen de historia violatæ crucis*, f° 7. Ind. bibl. 259.

[150] *Fabri Stapulensis artificialis introductio in ethicorum libros Aristotelis.* Ind. bibl. 257. — *Opera Poggii. Argent.* 1511, in-f°.

libres, Brant évitait tout rapport avec eux. Locher, qui n'avait rien appris des épigrammes que Brant avait faites contre lui en 1505, l'engagea encore en 1509 à concourir à l'édition du *Layenspiegel* de Tengler et lui communiqua des vers sur les dominicains de Berne; ce ne fut que l'année suivante qu'on sut publiquement, par un distique inséré dans un pamphlet de Wimpheling, que Brant avait honte de son ancien élève [151]. Henri Bébel, plus mesuré dans la forme que Locher, quoique partageant quelques-unes de ses opinions, ne paraît avoir eu aucune relation avec Brant, bien qu'avant 1500 il eût été plusieurs fois à Bâle. Wimpheling comptait Bébel parmi les poètes recommandables; il échangeait des lettres avec plusieurs de nos littérateurs, avec Thomas Vogler, Matthias Ringmann, Thomas Wolf. A ce dernier il adressa même un dialogue, qu'il avait composé dès 1495 contre les ennemis des poètes et les partisans de la vieille dialectique. Cet écrit ne pouvait pas être du goût de Brant, pas plus que celui que Bébel publia en 1506 sur l'instruction de la jeunesse, contenant, en termes aussi vifs que ceux dont s'était servi Locher, une apologie des classiques contre les *barbares* qui les condamnaient à cause de leur paganisme [152]. Brant voulait bien prendre les anciens pour modèles de la langue et recueillir chez eux des sentences utiles, mais quand même il était sous ce rapport moins exclusif que Wimpheling, il partageait trop ses craintes au sujet des innovations et était aussi attaché que lui à la théologie scolastique, pour que des

151 Dans le traité de Wimpheling *Contra turpem libellum Philomusi* (Ind. bibl. 35), il y a, f° D, 3, un distique au nom de ceux sous lesquels Locher avait étudié la poésie :

P. Beroaldi Ubertini clerici, Jo. Calphurnii, F. Nigri, Seb. Branti :
Theologos semper dileximus, haud Philomusus.
Talem discipulum nos habuisse pudet.

Locher ne garda pas rancune à Brant. Dans un poème écrit en 1521, où il rappelle les savants auxquels il a dû son éducation littéraire, il dit :

Primus in hoc cœtu Titio *referatur ovanti*
Pectoris affectu, celebrem Basilia poetam
Quem coluit...

Dans son édition des *Libri tres mythologiarum Fabii Fulgentii Placiadis*. Augsb. 1521, in-f°, f° 4.

152 *Egloga contra vituperatores poetarum*, dans *Bebeliana opuscula nova. Argent.* 1508, in-4°, f° N, 2. — *De institutione puerorum... una cum apologia et defensione poetices contra æmulos. Argent.* 1513, in-4°. La préface est du 10 mai 1506.

manifestations comme celle de Bébel ne dussent pas lui paraître dangereuses. Hutten fit l'éloge de l'auteur du *Narrenschiff*, mais il ne se trouve pas de trace d'une correspondance entre eux[153]; il est fort douteux que Brant eût sympathisé avec un esprit aussi indépendant. Le franciscain Thomas Murner, qui devint son imitateur, lui déplaisait à cause de son inconstance. Cependant, lorsqu'en 1514 le magistrat défendit l'impression de sa *Geuchmatt*, Brant lui rendit le service de lui faire restituer son manuscrit[154].

Après avoir publié en 1518, quand la guerre contre les Turcs semblait enfin résolue, une nouvelle exhortation aux princes, et en 1519 et 1520 des vers pour déplorer la mort de Maximilien et pour le louer une dernière fois[155], il fut choisi pour être un des membres de la députation chargée de féliciter Charles-Quint et de lui demander la confirmation des droits et franchises de la ville; il avait fait à cet effet, avec quelques sénateurs, une révision exacte de nos anciens priviléges. Ce fut lui qui, à Gand, adressa au nouvel empereur la harangue de gratulation en langue latine[156]. Qu'attendait-il du jeune prince que l'Allemagne ne connaissait pas? Nous l'ignorons. La plupart des espérances qu'il avait fondées sur Maximilien s'étaient écroulées, et le monde nouveau qui s'annonçait, il ne le comprenait pas. Sur la fin de sa vie il s'était senti de plus en plus troublé; tandis que Hutten s'écriait: „O siècle, les lettres fleurissent, les esprits se réveillent, c'est une joie que de vivre, bien qu'il ne nous soit pas permis de nous reposer“ [157], Brant prédisait tristement la fin du monde. Plusieurs fois déjà, en 1495, en 1504, il avait cru voir dans des conjonctions de planètes les signes de grandes catastrophes; en 1520 ces signes lui parurent plus menaçants que jamais.

153 *Elegia X, ad poetas Germanos. Hutteni opera ed.* Böcking, T. 3, p. 77. Münch, T. 1, p. 327, de son édit. de Hutten, Berlin 1821, parle d'une lettre de Hutten à Brant et annonce qu'on la trouvera dans un des volumes suivants. On la cherche en vain. Böcking ne sait rien d'une correspondance entre les deux hommes.

154 Brant, *Annalen*, ad ann. 1514. — Wencker, *Collecta archivi jura*, p. 143.

155 Ind. bibl. 124. Cette brochure se compose principalement de pièces plus anciennes, qui en partie avaient paru déjà dans les *Varia carmina*. Brant y ajouta celle sur la mort de Philippe de Castille, une sur la mort de Maximilien, et une contre la France.

156 *Annalen*, f° 169 et suiv. Il se fit accompagner à Gand par son fils.

157 A Bilibald Pirckheimer, 25 oct. 1518. *Opera*, T. 1, p. 217.

Les principales causes de son inquiétude furent la Réforme et les sympathies que dès son origine elle rencontra parmi la population strasbourgeoise. Il avait dans ses attributions la censure, mais que pouvait-il faire contre ce mouvement rapide? Peu avant sa mort il eut la mortification de se voir accusé de négligence par Thomas Murner. Celui-ci publia en 1520 quelques pamphlets contre Luther, qui provoquèrent aussitôt de vives satires contre lui-même. Il s'en plaignit à Brant par une lettre du 21 janvier 1521 [158]; il ne comprend pas, dit-il, que ce cher et vénéré maître, institué par le magistrat pour surveiller les livres, laisse répandre tant de traités hérétiques, au risque de changer la ville „en une caverne de brigands"; il s'offre à lui indiquer „les libelles" dont il fallait défendre la vente. J'ignore ce que Brant lui répondit; il se peut que le magistrat lui ait conseillé de rester neutre.

Brant mourut le 10 mai 1521; on lui érigea dans la cathédrale une épitaphe, rappelant en quelques mots simples ce qu'il avait été pour ses concitoyens [159].

Son fils Onuphrius, après avoir achevé ses études littéraires à Bâle, suivit les cours de la faculté de droit de Fribourg, où il fut pensionnaire du professeur Zasius [160]. En 1506 il fut attaché à la chancellerie de Strasbourg; plus tard il obtint un emploi dans l'administration des finances, au *Pfennigthurm*. En 1522, 1523 et 1532 il fut élu membre du Grand Conseil pour la corporation des aubergistes, en souvenir sans doute des ancêtres de son père. Il s'était

158 Publ. par Halm, dans les *Sitzungsberichte*, l. c., p. 277.

159 « *Sebastiano Brant Argentino u. j. doctori, poetæ ac oratori disertissimo, huius urbis archigrammateo, sacri cæsarei palatii comiti æquissimo hic sepulto, hoc marmor intuens cœlos optato. Vixit an. LXIIII. Obiit anno MDXXI. die X men. Maii. Omnia mors æquat.* En 1608 Diobolt Brant, arrière-petit-fils du poète, fit transporter la pierre dans sa maison, d'où elle passa en 1675 dans celle de Jean Daniel Brant; plus tard elle fut acquise par Schöpflin, avec les collections duquel elle arriva à la bibliothèque de l'ancienne université. Elle est un des rares monuments qui n'ont pas été entièrement détruits par le bombardement du 24 août 1870.

160 Zasius à Brant, 26 juillet, 31 oct. 1505. Ms. Il existait aux archives de Strasbourg quelques lettres d'Onuphrius à son père, *ex ædibus Zasianis*, les unes en latin, les autres en allemand. Zasius louait sa conduite et son application, mais désirait qu'il eût les talents de son père. — En novembre 1502, Ulric Surgant adressa son *Regimen studiosorum* à Brunon Amerbach *in studio Parisiensi;* il le pria de le communiquer aussi à ses amis, entre autres à Onuphrius Brant. A cette époque, ce dernier aurait donc été à Paris.

marié en 1510[161]. On a de lui une préface et quelqnes rimes allemandes dans le genre de celles de son père[162], mais il ne devint pas le littérateur éminent que celui-ci avait rêvé. Une des filles, Enphrosyne, épousa Matthias Pfarrer, marchand de drap, qui eut plusieurs fois l'honneur d'être élu aux fonctions d'*ammeister*. Une seconde fille, Anna, d'abord mariée à Jacques Gerbott, devint en secondes noces la femme de Pierre Butz, successeur de Brant comme secrétaire du magistrat[163]. Onuphrius, qui se déclara pour le protestantisme, eut un fils, Sébastien, qui fut négociant et qui monrut en 1565 pendant qu'il était sénateur; ses fils et petits-fils devinrent également négociants; le dernier mâle de la famille, Jean-Daniel Brant, banquier, et en 1734 membre du Conseil, mourut le 20 octobre 1759; sa descendance s'est continuée jusqu'à nos jours dans la ligne des femmes.

161 Wimpheling à Brant, 13 févr. 1510, Heidelberg. Ms. — La femme d'Onuphrius était Odile Mesinger; après 1514 il épousa en secondes noces Barbe, fille d'Arbogast de Brumat, marchand de drap à Strasbourg; elle mourut en 1520.

162 Préface de la traduction de la *Vie de Titus*, Ind. bibl. 125; — rimes, au verso du titre des sermons de Geiler sur le *Narrenschiff*. Ind. bibl. 187.

163 Wencker, *Miscellanea*, ms. — Strobel, *Narrenschiff*, p. 36, dit qu'Anna Brant épousa Beatus (von Duntzenheim). L'addition *von Duntzenheim* est une supposition de Strobel, qui avait lu chez Wencker *Beatus* pour *Butz*, secrétaire du magistrat de 1521 à 1532. La femme de Béat de Duntzenheim était Marguerite Medinger. — D'après Wencker il n'était resté à Brant qu'Onnphrius et les deux filles qui viennent d'être nommées; mais dans un acte notarié du 9 août 1521, par lequel la veuve de Sébastien, Elisabeth Burgis, et ses enfants, prêtent à Jean Moll nne somme de cent florins, il est fait mention d'une troisième fille, Madeleine, qui paraît déjà en 1514 parmi les membres de la confrérie de S. Sébastien. — Dans la lettre de Brant à Villinger, 17 déc. 1517 (v. note 14), il y a ce passage, incompréhensible pour moi: » *bitten mir ewer liebe gemahlin mir zu kupplen umb ein weyb, die vier conditiones an ir hab, nemblich das sie fromer, reicher, hubscher und junger sey dann ich.* » Si on ne savait pas que sa femme lui survécnt, on aurait pu croire qu'il voulait se remarier. — Dans la seconde édition dn *Blindenführer* de Jean Schnöwyl, Strasb. 1526, in-4°, f° II, 3, l'anteur dit: *Ich heiss von meinem vatter der* Schnöwyl, *von meiner mutter der* Brand; sa mère était pent-être une sœur de Brant.

II.

ŒUVRES ET OPINIONS DE BRANT

La vie de Brant, comme on a pu le voir, a été une vie très-simple, sans autres incidents que ceux qui peuvent se présenter dans l'existence d'un savant, trop peu original pour se séparer longtemps de ses livres, et d'un fonctionnaire de second ordre qui n'a pas d'action directe sur ses concitoyens, d'ailleurs existence honnête, laborieuse, révélant un homme fidèle à ses devoirs, membre dévoué de son Église, bon père de famille, sincèrement résolu à travailler pour le bien public, mais d'un horizon peu étendu, d'un caractère porté à voir les hommes et les choses de préférence par leur côté sombre, et se laissant aller par moments à de vives colères. Tel aussi nous apparaîtra Brant quand nous aurons étudié ses œuvres. Nous les examinerons sous le rapport de la forme et sous celui du fond; sous ce double rapport elles serviront à caractériser à la fois les tendances de son époque et la nature de sa propre personnalité. L'examen de la forme ne comportera pas des développements bien longs; celui du fond devra nous arrêter davantage.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

La forme.

Brant est à la fois humaniste et écrivain populaire. Comme humaniste il a su le grec, mais n'avait pas encore pu saisir le génie hellénique; il est entièrement dominé par l'antiquité latine; il a beau admirer Homère et dire que Platon a été le plus sage des hommes, sa vraie prédilection est pour les Romains. Il les connaissait presque tous, il avait lu tous ceux qu'on avait publiés, il les citait avec complaisance et citait pêle-mêle les plus insignifiants à côté des bons. Écrire comme eux, faire des vers comme eux, manier comme eux des mètres compliqués, il n'a pas eu d'ambition plus haute. Au moyen âge les poètes s'étaient servis soit de l'hexamètre ou du distique, soit de la belle strophe rimée des hymnes. A l'époque de la Renaissance cette dernière forme est dédaignée comme indigne des latinistes, on ne veut plus faire autrement que Virgile ou Ovide, les superfins se font les imitateurs d'Horace. Comme le vrai génie poétique leur manque, leur poésie n'est d'ordinaire qu'une „manière plus difficile de faire de la prose", mais c'est cette difficulté qui était pour eux le charme, ils mettaient leur gloire à en triompher. On devine le secret contentement de Brant, quand il peut écrire en tête de ses vers des titres comme ceux-ci : *Carmen dicolon tetrastrophon ex sapphico hendicasyllabo et adonico dimetro*, *Monocolon ex dactylico alcmanico tetrametro hypercatalectico*, *Phaleucius hendecasyllabus juncto pentametro elegiaco*, *Tetrametron trochaicum catalecticum*, et ainsi de suite.

Pour fournir à la jeunesse et aux amateurs des lettres des modèles de versification élégante, il publia Virgile, le poète qu'il préférait à tous; il l'aimait comme on l'avait aimé au moyen âge, à cause de l'harmonieuse beauté de la diction, et plus encore à cause de la pureté morale et de la signification prophétique qu'on lui attribuait. Il l'accompagna des commentaires de Servius, de Donatus et de quelques Italiens, mais ne sut pas encore distinguer suffisamment les

œuvres supposées des œuvres authentiques[1]. A propos de cette publication, il eut une aventure qui dut le contrarier vivement. Il paraît que, pour le texte, il avait remis au compositeur un exemplaire de l'édition de Nuremberg de 1491, sans se donner la peine de la revoir; il corrigeait les épreuves et, à mesure que l'impression avançait, il ajoutait des *argumenta* pour les différents livres. Quand le compositeur arriva aux Priapées, qu'on croyait encore de Virgile, il les commença sans se douter de ce qu'il faisait. Brant, tout mortifié de rencontrer les premiers vers de ces pièces, fit aussitôt arrêter le travail et inséra une déclaration aux jeunes gens pour les avertir de supprimer le reste[2]. Il est impossible, dit-il, que ces infamies proviennent d'un homme aussi candide, aussi pudique que le *sanctissimus Maro*, dont les jeunes filles mêmes peuvent lire sans rougir les livres; elles sont bien plutôt de cet impertinent polisson de Catulle, *turpissimus nebulo Catullus*. Dans le même but d'enseigner l'élégance, il donna ses soins à une édition des comédies de Térence[3]. Il justifia cet auteur contre les *bipedes aselli* qui, „ne comprenant rien à la poésie comique", prétendaient qu'il ne suivait aucun mètre, qu'il avait même écrit en prose; il cita, en pénibles distiques, plus de trente poètes grecs et latins qui s'étaient servis de l'iambe, afin de prouver que c'était là la vraie forme des *carmina comica;* il ne remarqua pas combien il devenait comique lui-même par cet étalage d'érudition empruntée; les ouvrages de beaucoup des auteurs qu'il invoque comme témoins étaient perdus depuis longtemps; de quelle autorité pouvaient être de simples noms? Mais il faut dire qu'en publiant Térence, il se montra moins intolérant que Wimpheling, qui, dans son indignation contre la poésie païenne, le rangeait parmi ceux qu'il fallait exclure et que Dieu lui-même avait châtiés en les faisant périr d'une mort misérable[4].

[1] Ind. bibl. 163.

[2] *Ad cunctos probæ indolis adolescentes expurgatio* Seb. Brant, *cur priapeiam præsenti operi non inseruerit, ceptaque impressoribus illius carmina compleri prohibuerit. Virgilii opera, Appendix*, f° XIII.

[3] Ind. bibl. 164. Le *carmen* de Brant est intitulé: *Ad Terentium Afrum contra comici carminis mastices et criticos sympathia.* Dans les deux éditions antérieures de Grüninger, 1496 et 1499, le texte de Térence est imprimé comme si c'était de la prose.

[4] *Contra turpem libellum Philomusi*, cap. 5.

Cependant, de même que Wimpheling, Brant mettait presque au même rang que les classiques, surtout pour l'explication dans les écoles, quelques poètes latins plus récents, Pétrarque entre autres et Baptiste de Mantoue. Déjà en 1499 il recommanda par un *carmen* le poème de ce dernier sur la patience, que Jean Bergmann avait imprimé à Bâle [5]. Sébastien Murr l'aîné, qui avait annoté quelques parties des *Parthenicæ* du même auteur, publiées en 1501 avec des vers élogieux de Brant, avait aussi commencé une interprétation de son *Liber de calamitatibus*, espèce d'élégie sur toutes les misères auxquelles sont exposés les hommes. Murr étant mort avant d'avoir achevé ce travail, Brant le continua d'après la même méthode. Le commentaire donne quelques explications étymologiques, quelques éclaircissements sur le sens, et surtout des détails sur les nombreux faits et termes tirés de la mythologie, en indiquant les auteurs grecs et latins qui servent d'autorités [6].

Sa propre poésie latine est ce que ce genre d'exercice peut être, chaque fois qu'un peu de génie ne vient pas réchauffer la froideur du philologue, et l'on sait combien ceci est rare; elle est fatigante, à force d'être tendue et artificielle. Comme il fallait avant tout satisfaire aux règles de la prosodie, Brant arrange, dispose, intervertit les mots d'une manière souvent incompréhensible, il invente les constructions les plus bizarres. C'était, à la vérité, la faute de son temps; on commençait à peine à saisir la différence entre le langage classique et celui des écoles du moyen âge; on luttait contre les vieilles habitudes, mais elles étaient trop fortes même pour les esprits les mieux doués [7]. Cependant c'est aussi en partie la faute de Brant lui-même; il lui a manqué le vrai souffle poétique. Ses *carmina* ont presque toujours l'air de compositions d'écolier; toute l'attention est donnée à la partie technique, à la production laborieuse de vers de toutes sortes de mètres, et en cela même il est quelquefois incorrect. S'il

[5] Ind. bibl. 150. — Il ajouta également des vers à une édition des œuvres latines de Pétrarque faite à Bâle en 1496. Ind. bibl. 143.

[6] Ind. bibl. 119.

[7] Dans la seconde moitié du XVIe siècle, Georges Fabricius crut louer Brant en faisant ce distique, peu spirituel, qui ne constate qu'un fait :

Culta satis nondum scribebas carmina, Brande:
Sed vitium potius temporis illud erat.

Reusner, *Icones*, p. 31.

avait fait de la poésie vraie au lieu de ne scander que des syllabes, on lui pardonnerait plus volontiers de s'être trompé par momonts sur la quantité. Étant peu inspiré lui-même, il s'aidait en enchâssant dans ses vers des lambeaux des anciens; on pourrait, sans trop de peine, décomposer la plupart de ses *carmina* en une foule d'expressions, d'épithètes, de sentences, de fragments pris dans les classiques; à chaque pas on rencontre une réminiscence. Et ce qui prouve encore que pour lui la poésie latine ne consistait que dans la forme, c'est que pour les choses les moins propres à vous émouvoir, pour la recommandation de livres de droit, pour la description d'une maladie, pour l'explication des armoiries d'un noble, il prenait les allures les plus majestueuses, il employait les phrases les plus retentissantes; cette emphase forcée ne fait que mieux ressortir la petitesse des sujets. Quelques-unes de ses pièces ont un certain charme pour l'oreille, elles sont sonores quand on les scande; mais il ne faut pas lire les traductions allemandes qu'il en a faites lui-même, car là on voit aussitôt combien au fond elles sont dépourvues d'idées et de sentiment.

Pour un humaniste il fallait de l'abnégation pour écrire dans la langue du peuple; Brant a eu ce mérite, si rare de son temps; à son point de vue de savant, l'allemand n'était toujours qu'une langue barbare; dans la suscription des vers qu'il mit en tête de la traduction latine de la *Nef des fous*, par Locher, il parle du voyage que va faire son vaisseau pour aborder de la *barbarie* au rivage latin [8]. Mais quelque pédant qu'il pût être, il était homme du peuple, il connaissait les besoins du peuple, il voulait, à sa façon, l'instruire et le réformer, et il savait qu'à cet effet il fallait lui parler sa langue. Pour ce fait nous l'estimons plus que ces littérateurs virgiliens ou cicéroniens qui n'ont professé pour les idiomes vulgaires qu'un dédain superbe. Ses études classiques n'avaient pas trop déteint sur son style allemand; il garde les fleurs et les élégances pour son latin, mais c'est tout au bénéfice de son allemand, qui est beaucoup moins latinisé que celui de plusieurs de ses contemporains; il est en général franc, naturel, simple, quelquefois trop simple, un peu terre-à-terre. Quand il veut s'élever, surtout en prose, il lui arrive de se perdre dans la phraséologie embrouillée usitée dans les chancelleries. La versification dans le *Narrenschiff* et

[8] . . *Profectio narragonica e barbaria in latiale solum.*

dans la plupart de ses autres poésies allemandes est des plus élémentaires; les vers sont iambiques à quatre pieds; le plus souvent les rimes sont disposées par paires; plus rarement trois lignes se suivent qui riment ensemble. Dans quelques-unes de ses traductions d'hymnes ecclésiastiques il a tâché de rester fidèle au rhythme original; cela ne lui a réussi qu'une fois. Quand il se vante de ses œuvres, quand il parle du „grand et pénible travail" que lui a coûté le *Narrenschiff*, quand il appelle ce livre une production qui ne doit pas avoir honte de son auteur [9], ce ne sont là que des manières de parler; personne n'a rimé avec plus de facilité que Brant; si pour le *Narrenschiff* il lui a fallu du travail, il ne lui en a fallu que pour amasser les matériaux; ceux-ci trouvés, la forme venait pour ainsi dire d'elle-même; aussi n'a-t-elle pas toujours la correction désirable. Sa manière négligée, un peu lourde malgré son apparence facile, était du reste parfaitement appropriée au genre de la poésie didactique, qui ne saurait avoir l'ambition de monter bien haut. Comme le public auquel il s'adressait quand il écrivait en allemand n'eût guère été capable d'apprécier les raffinements et les délicatesses, il importait peu que ses vers fussent en tout point irréprochables; la preuve de son insouciance à cet égard, c'est que dans les nouvelles éditions qu'il donna lui-même du *Narrenschiff*, il ne corrigea rien; à l'exception de quelques changements de mots, il fit de simples réimpressions avec toutes les irrégularités primitives.

Comme il versifiait avec tant d'aisance, il aimait quelquefois à se créer des difficultés; il s'amusait à des jeux de rimes; une de ses petites pièces allemandes est composée de onze vers qui tous ont la même désinence [10], d'autres fois il faisait ce qu'on appelait des priamèles, des strophes débutant par quelques détails qui semblent indépendants les uns des autres et dont le dernier vers indique le rapport, tantôt affirmant ce rapport dès le premier vers et ne donnant les détails qu'à la suite [11]. D'autres fois encore il fabriquait des chronogrammes [12],

[9] Protestation en tête de l'édition de 1499.

[10] *Pfaffensegen im hausz.*

[11] P. ex. *Narrenschiff*, chap. 64, vers 55 et suiv.

[12] Sur une inondation de Bâle en 1480, sur une éclipse en 1485, sur une grêle en 1487. *Varia carmina*, f° m, 4; — sur la mort de l'évêque Dalburg en 1503. Alb. de Eyb, *Margarita poetica*. Argent. 1503, in-4°, et Wimpheling, *Adolescentia*, f° 44.

ou bien il disposait des poésies latines et allemandes de façon que les initiales des vers forment son nom [13]. Ces acrostiches sont un enfantillage qui trahit un amour-propre assez naïf, peu digne d'un homme aussi grave que Brant; mais cela passait alors pour un tour de force qu'on admirait comme ingénieux; d'ailleurs Brant était très-jaloux de son droit d'auteur; il n'y a pas une seule de ses productions imprimées qui ne porte son nom; ses poésies encore inédites sont toutes soigneusement signées de son monogramme.

[13] Dans les *Varia carmina*, f° bc, 4, il y a des vers de 1489 à Maximilien; les initiales forment *Sebastianus Brant*. Les initiales des vers impairs de la traduction allemande du *carmen* sur l'aérolithe d'Ensisheim, donnent *Sebastian Brand doctor;* la pièce à Maximilien, sur la même feuille, donne de même *Sebastian Brand*, seulement entre les deux noms il y a deux vers, commençant l'un par N, l'autre par S. La traduction allemande qu'il fit, sous le titre de *Rosenkrantz*, d'une de ses poésies religieuses, a un acrostiche encore plus explicite : *Sebastianus Brant von Straszburg doctor in beiden rechten.*

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Publications juridiques et travaux historiques.

L'œuvre littéraire de Brant se compose de publications concernant le droit, de travaux historiques, d'un grand nombre de poèmes latins et allemands sur des sujets divers, et de quelques éditions et traductions d'ouvrages plus anciens.

Parmi ses publications juridiques, il n'y en a qu'une qui soit son œuvre personnelle, ce sont ses Expositions des titres du Code; comme ce livre n'est autre chose que la reproduction du premier cours qu'il fit à la faculté de droit de Bâle, il en a été parlé dans la partie biographique; je n'y reviendrai plus. Les autres sont des éditions de recueils et d'ouvrages sur le droit canonique.

C'est d'abord un ancien résumé par ordre alphabétique des Décrétales dites de Grégoire IX sous le titre de *Margarita decretalium*[14]; puis le *Decretum Gratiani*, avec les gloses du professeur de Bologne, Barthélemy de Brescia, que Brant mit dans un meilleur ordre en réunissant celles qui se rapportent au même sujet; la collection de Décrétales en cinq livres faite par ordre de Grégoire IX; le *Liber sextus* qu'avait fait réunir Boniface VIII, et auquel Brant ajouta les additions du canoniste bolonais, Jean Andreæ; puis, dans le but de fournir un manuel abrégé, la *Pannormia* de l'évêque Yves de Chartres, dont il essaya assez maladroitement d'expliquer le titre; pour l'usage pratique des prêtres, un traité de Nicasius de Wörda, de Malines, sur les degrés de parenté; enfin, pour diriger les étudiants, les leçons *De modo studendi in utroque jure* du professeur de Sienne, Jean-Baptiste Caccialupi, dont le chanoine bâlois Arnold zum Luft, qui avait étudié en Italie, lui avait procuré une copie[15].

[14] Ind. bibl. 136. — Sur ces publications de Brant v. aussi Stintzing, *Geschichte der populären Litteratur des römischen und kanonischen Rechts in Deutschland*. Leipz. 1867, p. 451 et suiv.

[15] Ind. bibl. 133. 136. 151. 154. 156. — Sur le mot *Pannormia*, v. la préface de Brant à Jean Götz. — Le traité de Caccialupi avait été imprimé déjà plusieurs

Pour notre but spécial, tous ces livres n'ont de l'intérêt que par les préfaces de Brant; il y exprime incidemment des opinions dont il faudra tenir compte quand il sera question de sa manière d'envisager l'état politique et social de l'Empire.

Un ouvrage d'un autre genre qu'il aida à publier, a, sous un certain rapport, une importance plus grande. Dans l'exercice de ses fonctions de syndic et de secrétaire de la ville de Strasbourg, il avait fait l'expérience que les bourgeois et les nobles, membres des conseils ou des tribunaux, ne connaissaient pas toujours les lois qui devaient les guider; il ne suffisait pas d'avoir le sens de la justice ou la tradition des usages, il fallait posséder aussi quelques notions du droit écrit, qui manquaient naturellement à ceux qui n'avaient pas étudié dans une université ou qui ignoraient la langue latine. Il s'était formé en Allemagne toute une littérature pour combler plus ou moins cette lacune; il existait des ouvrages divers qui, outre ce but pratique, avaient aussi celui de réagir contre le droit coutumier qui variait suivant les contrées, et à le remplacer par le droit romain plus uniforme, en propageant, le plus souvent sans beaucoup de méthode, une certaine connaissance des lois et de la procédure qu'elles consacraient. Brant se mit au service de cette cause, avec toute son admiration pour les codes anciens; en popularisant la jurisprudence romaine, du retour de laquelle il espérait la fondation d'un ordre social plus régulier, il croyait seconder les projets de l'empereur Maximilien, qui, dans toutes les directions, voulait faire cesser le règne de l'arbitraire. Un Wurtembergeois, Ulric Tengler, d'abord syndic à Nördlingen, puis bailli à Höchstadt, venait de rédiger, d'après la législation écrite et d'après les usages des tribunaux, un manuel de droit sous le titre de Miroir des laïques, *Layenspiegel*, pour l'instruction des bourgeois appelés à être magistrats, échevins, juges, et n'ayant pas suivi les cours d'une

fois en Italie; Brant ne paraît pas avoir connu ces éditions. — Le *Repertorium Milis alias absenti*, Bâle, Kessler, 1488, f°, a, au verso du titre et à la fin, des distiques qui peuvent bien aussi être de Brant. — Il existait dans notre bibl. une édition de la *Summa angelica de casibus conscientiæ (auctore Angelo de Clavasio) denuo revisa a Seb. Brant. Argent.* 1520, in-f°, avec un *carmen* de Brant. Ne serait-ce qu'une réimpression d'une édition qu'il aurait déjà faite à Bâle? L'ouvrage avait paru plusieurs fois au XVIe siècle en Italie et en Allemagne, entre autres à Strasbourg et à Haguenau. Je n'ai pu découvrir aucune édition faite à Bâle pendant le séjour de Brant en cette ville.

faculté; il avait résumé ce qui, au point de vue de la pratique, lui avait paru le plus indispensable. Pour publier le livre il fallut, selon la coutume, une recommandation de quelque homme célèbre. Locher, qui était alors professeur de poésie à Ingolstadt, où un des fils de Tengler enseignait le droit canonique, offrit des vers latins; mais l'ouvrage étant en allemand, on voulut aussi de l'allemand; Locher, peu habitué à écrire cette *langue pédestre*, mit Tengler en rapport avec Brant, qui fournit des préfaces en prose et en rimes; pour mieux louer l'auteur, il le comparait aux navigateurs qui récemment avaient doublé le cap de Bonne-Espérance et exploré les golfes et les îles de la mer des Indes; „en découvrant de nouvelles terres, au prix de dangers sans nombre, ils se sont acquis une gloire immortelle; la gloire de Tengler n'est pas moindre, il s'est aventuré au milieu de l'immense océan du droit, pour en retirer des trésors qui désormais sont à la portée de tous.“ „Et croyez-vous, dit-il dans ses rimes, que les lois poussent sur les arbres ou qu'on les apprend en rêvant?“ Les vers latins de Locher adressés aux savants doivent excuser Tengler et Brant de s'être servis pour cette œuvre de l'idiome du peuple. La première édition parut en 1509 chez Jean Otmar à Augsbourg; celle de 1511, publiée chez le même, a des additions diverses, elle est augmentée surtout de quelques longs poèmes de Tengler; elle fut souvent réimprimée dans la suite, principalement à Strasbourg, ce qui prouve combien cet ouvrage répondait à un besoin du temps [16]. En 1516, Brant le compléta par un travail du même genre qui, composé au commencement du quinzième siècle, avait été imprimé pour la première fois en 1480. C'est le plus ancien manuel de droit romain en langue allemande. Brant y fit quelques corrections et quelques changements de peu d'importance; pour conformer le titre à celui de Tengler, il appela l'ouvrage le Miroir des procès, *Der richterlich Klagspiegel* [17]. En tout

[16] Ind. bibl. 167. A la fin de l'édition de 1511 et des suivantes il y a un long poème allemand sur le Jugement dernier, un second sous le titre de *Layenspiegels Sprüch*, recueil de sentences rimées empruntées à des auteurs divers, enfin une *Beschlussrede zu allen Ständen*, également en vers. Gödecke, *Elf Bücher deutscher Dichtung*, Leipz. 1849, T. 1, p. 15, croit devoir attribuer ces pièces à Brant; il n'a pas remarqué qu'à la fin Tengler se nomme en toutes lettres comme auteur.

[17] Ind. bibl. 168. Depuis Panzer, *Annalen der älteren deutschen Literatur*, Nuremb. 1788, T. 1, p. 33, beaucoup d'historiens et de bibliographes ont cru que Brant était l'auteur du *Klagspiegel;* c'est p. ex. l'opinion de Strobel, *Narrenschiff*, p. 11; de

cela il n'y a rien d'original de Brant, sauf ses préfaces et ses vers; son seul mérite est d'avoir répandu des résumés qui, de son temps où le latin seul était la langue de la science, ont pu être fort utiles; les grands seigneurs de la jurisprudence, les professeurs illustres, avaient une trop haute idée d'eux-mêmes pour s'occuper de ce qui concernait la pratique de tous les jours, ils auraient cru déroger en descendant de leurs chaires pour instruire des laïques; l'ami de Brant, Ulric Zasius, disait: „Il n'est pas digne de la science du droit que ses docteurs se fassent les serviteurs des tribunaux ou qu'ils se mêlent des trivialités du forum et des chambres de conseil; ce qui leur convient, c'est d'enseigner les lois, de résoudre les questions douteuses, de gouverner les républiques“ [18].

Comme historien Brant est moins connu que comme juriste et comme poète; et pourtant quelques-uns de ses travaux historiques ne sont pas sans avoir du mérite. L'un est écrit dans un intérêt religieux, les autres sont consacrés à sa patrie strasbourgeoise.

Son désir de voir l'Europe se lever, sous la conduite de Maximilien, pour chasser les Turcs et reconquérir la Palestine, lui inspira l'idée d'écrire une histoire de Jérusalem. Il la publia en 1495 à Bâle [19]. Après avoir débuté par une description de la Terre-Sainte, il raconte les destinées de la ville depuis sa fondation jusqu'en 1492. L'ouvrage n'est pas de ceux qu'on puisse consulter encore aujourd'hui; c'est une compilation tirée des Antiquités et de la Guerre juive de Josèphe, du septième livre des Histoires de Paul Orose, de la Chronique du dominicain Martin de Troppau (Martinus Polonus), de quelques écrits d'Énée Silvius, des Vies des papes de Platina [20], et de l'Histoire de

Hain, 3726, etc.; de Kurz, *Die deutsche Literatur im Elsass*, p. 17. Brant ne fut que l'éditeur; sur le titre il dit: *Wider durchsichtiget und zum teyl gebessert*; et dans la dédicace il déclare qu'il s'est borné à donner au livre *ein gstalt und uffmutz*. Hain cite cinq éditions antérieures du *Klagspiegel*, dont trois s. l. et a., et deux d'Augsbourg 1497, 1500.

[18] Zasius à Boniface Auerbach, 4 juin 1523. *Zasii epistolæ*, p. 62.

[19] Ind. bibl. 107.

[20] Josèphe et Orose avaient été publiés déjà plusieurs fois en Italie; aussi à Augsbourg, Josèphe en 1470, in-f°, Orose en 1471, in-f°. — Silvius, *De captione urbis Constantinopolitanæ tractatulus* s. l. et a. (Rome), in-4°; — *Historia rerum ubique gestarum cum locorum descriptione*. Venise 1477, in-f°. — Platina, d'abord Venise, 1479, in-f°, puis Nuremberg, 1481, in-f°.

Venise de Sabellicus[21]. Brant passe trop rapidement sur la croisade de Frédéric Barbereusse, pour qu'on puisse supposer qu'il ait déjà connu l'ouvrage d'Otton de Freisingen. Cependant, tel quel, son travail est remarquable; à une époque où l'on n'avait ni les sources ni la critique nécessaires pour faire mieux, Brant a réuni consciencieusement des faits nombreux et positifs; s'il y mêle des fables, comme celle sur le siége de Jérusalem par Alexandre de Macédoine et l'entrée de ce roi au Temple pour y adorer le vrai Dieu, et celle sur la reprise de la ville sainte sur les Sarrasins par Charlemagne, c'est qu'il les avait trouvées chez des auteurs dont il n'avait pas encore appris à suspecter la parfaite véracité; la première de ces fables est une légende rabbinique rapportée par Josèphe; la seconde, une légende chrétienne qu'il prit textuellement dans Martinus Polonus[22]. Son ouvrage, du reste, n'est plus une simple chronique comme celles du moyen âge; on voit qu'il avait lu des historiens classiques et qu'il s'est efforcé de les imiter; il a su donner à ses extraits une forme littéraire en les fondant ensemble; son récit, rarement mêlé de réflexions, est facile, vif, intéressant; ce n'est que vers la fin qu'il devient plus négligé. Au fond, toutefois, cette Histoire de Jérusalem n'est qu'une œuvre de circonstance, destinée à rappeler l'ancienne gloire de la ville, ses vicissitudes, sa triste situation sous les Turcs et le devoir des chrétiens de la délivrer.

En 1514 le médecin strasbourgeois Jean Adelphus annonça qu'il préparait une traduction du livre[23]; mais déjà deux années auparavant l'ouvrage avait été traduit par Gaspard Frey, de Baden, en Suisse, qui avait envoyé son manuscrit à Brant; celui-ci, qui aurait

[21] *Rerum venetarum* libri XXXIII. Venise 1487, in-f°. C'est là, livre V de la première décade, que Brant a pris entre autres le discours d'Urbain II au concile de Clermont, f° k, 2 et suiv. Il le reproduit en partie littéralement, en partie il change le discours indirect en discours direct. Mais il est probable qu'il s'est servi aussi de la *Historia hierosolymitana* du moine Robert, dont un ms. sur vélin, du XIIe siècle, se trouve à la bibl. de Bâle; et c'est d'après ce ms. que l'ouvrage fut publié dans cette même ville en 1533, in-f°. Il en existe aussi une édition de la fin du XVe siècle, s. l. et a., in-4°. Chez Robert le discours d'Urbain a la même longueur que chez Brant; certains passages paraissent prouver que ce dernier avait vu le manuscrit.

[22] Brant, f° C, 2; Josèphe, *Antiquit.*, lib. XI, cap. 8. — Brant, f° I, 2; Mart. Polonus, à la suite de *Mariani Scoti chronica*. Bas., 1599, in-f°, p. 145.

[23] Dans sa préface à sa traduction des sermons de Geiler sur la Passion. Strassb. 1514, in-f°.

préféré sans doute le travail de son compatriote, ne se hâta pas de répondre; Béatus Rhénanus dut lui rappeler l'affaire[24]; ce ne fut qu'alors, en 1518, que parut à Strasbourg la version de Frey[25].

Dans le même intérêt qui lui avait fait entreprendre son Histoire de Jérusalem, Brant songea en 1497 à coopérer à l'impression des *Gesta Friderici* d'Otton de Freisingen, dont Wimpheling venait de se procurer un manuscrit[26]. Ce projet fut abandonné.

Quand Brant se fut établi à Strasbourg, il s'entendit avec Wimpheling pour recueillir les chroniques d'Alsace; ils voulaient y joindre des notices biographiques sur les hommes illustres et des descriptions de la contrée[27]. Personne n'était mieux placé que Brant pour mener à bonne fin cette œuvre patriotique; il avait sous la main les archives de la ville, où se trouvaient encore des chartes et des documents qui depuis ont disparu. Son travail malheureusement resta inachevé; après sa mort, ses notes passèrent entre les mains de son gendre, Matthias Pfarrer, qui plus tard les confia au professeur Hédion; celui-ci en inséra une partie dans une de ses compilations historiques[28]. Ce sont des notices très-sommaires sur la description de l'Allemagne, de ses territoires, de ses fleuves, de ses villes, de ses châteaux, avec quelques détails précieux sur l'Alsace et une suite d'itinéraires de Strasbourg à Vienne, à Venise, Nuremberg, Trèves, Würtzbourg, Glarus, Lucerne, Paris, etc. Avant le bombardement de 1870 notre bibliothèque municipale avait possédé, sous le titre d'*Annales* de Brant, deux volumes d'autres notes sur les faits qui s'étaient passés à Strasbourg pendant son syndicat. Il avait eu l'habitude de tenir des

[24] B. Rhénanus à Brant, 29 juin 1516, Bâle Autogr. La préface de Frey est du 17 juin 1512.

[25] Ind. bibl. 107.

[26] *Continuo historiam placet et submittere Othonis*
Frisingi, et barbæ principis arma rubræ.
Varia carmina, f° K, 4.

Wimpheling à Celtès, 4 janv. 1497.

[27] Wimpheling, *De arte impressoria*, f° 17, cité par Janssen, *Gesch. des deutschen Volks seit dem Ausgang des Mittelalters.*

[28] *Eyn Chronick über Deutschland, zuvor des Lands Elsass und der loblichen Statt Straszburg* 47 pages, à la suite de l'ouvrage de Hédion: *Auserlesene Chronick von Anfang der Welt, aus dem lateinischen des Abts von Ursperg*, etc. Strassb. 1539, in-f°. — Un seul feuillet, écrit de la main de Brant, et indiquant les ponts sur le Rhin, est conservé aux archives de Strasbourg.

cahiers, des espèces d'*agenda*, où il inscrivait les choses qu'il voulait se rappeler; les fragments qu'on en avait conservés ont été brûlés avec les *Annales*. Une relation de l'élection et de la consécration de l'évêque Guillaume de Honstein en 1506 et de son entrée solennelle en ville, est le seul ouvrage complet qui nous reste de Brant comme chroniqueur strasbourgeois [29]. Elle a toutes les allures d'un rapport officiel, exactitude minutieuse des dates, indications des noms et des qualités des personnages qui jouent un rôle, énumération des bourgeois de chaque tribu convoqués pour maintenir l'ordre, description détaillée des cérémonies [30]. Mais on y voit avec quel soin jaloux notre ancien magistrat veillait aux franchises de la République; on y découvre même une certaine indépendance, une certaine liberté de jugement chez Brant lui-même. Çà et là la sécheresse du récit est égayée par des traits satiriques; le rapporteur parle, en passant, de la vie peu édifiante de quelques chanoines, et ajoute des vers qui pourraient bien être de lui [31]; après avoir rappelé les prétentions de l'évêque, il met en parenthèse ces mots : *urit mature, qui vult urtica manere;* il raconte comment le prélat, après son entrée à Strasbourg, invita les membres du magistrat à dîner et à souper, mais ne leur fit servir que des mets refroidis et des plats de parade, et cela dans une salle séparée, afin qu'ils ne pussent pas voir quelle bonne chère il faisait lui-même [32].

[29] Ind. bibl. 121.

[30] Il existe aux archives de Strasbourg, *Briefbuch*, vol. B, f° 221 et suiv., un rapport officiel semblable sur l'entrée de l'évêque Robert de Bavière en 1449.

[31] A propos de Henri, comte de Henneberg, écolâtre : *Darumb schreib einer harnoch dise vier verse* :

Destruet ecclesiam, scorto duce, protinus istam
Mox gallina senex totum et episcopium,
Nam geminos pullos ovo producet ab uno
Qui fimum spargent, reliquiasque boni.

Das luth zu teutsch wie hernach volgt :

Die alt henn würt disz kirch zerstören
Und bald das bistumb gantz umbkeren
Und durch einer alten huren krey
Zwey hiener brüten usz eim ey
Und den mist scherren und uffriben
Was ander bischoff hant laszen pleiben.

Code hist. T. 2, p. 248.

Quel que soit l'auteur de ces vers, Henneberg ne paraît pas les avoir mérités; il était alors un vieillard et jouissait de l'estime publique.

[32] O. c., p. 251. 291.

Comme au dehors on savait que Brant s'occupait d'histoire et surtout d'histoire d'Allemagne, des savants qui se livraient aux mêmes études s'adressaient à lui pour lui demander des avis ou des livres. Le docteur en droit Sébastien de Rotenhan, beau-frère d'Ulric de Hutten, le pria en 1511 de lui confier, s'il en possédait, des chroniques manuscrites; il en avait déjà reçu, disait-il, de la Thuringe, de la Hesse, de la Bavière, de Cologne, etc.[33] Nous ne savons pas si Brant put lui envoyer quelque chose. En 1514 le docteur Jacques Mennel (Manlius), secrétaire de la ville de Fribourg, qui avait déjà publié une chronique de la maison de Habsbourg, en rimes allemandes, lui communiqua un travail qu'il avait entrepris sur le désir de l'empereur; c'était une composition moitié historique, moitié religieuse, contenant des notices sur les ancêtres de Maximilien ainsi que la liturgie de leurs anniversaires; Brant devait la compléter. Deux ans après, le prévôt Melchior Pfintzing, secrétaire impérial, et Jean Stabius, un des historiographes de Maximilien, furent chargés de conclure définitivement cette affaire avec lui. Il leur communiqua le manuscrit, mais ils lui firent deux objections: certains noms leur paraissaient étranges, et ils ne comprenaient pas pourquoi dans la légende de chaque saint il parlait aussi de ses ancêtres; il devait mettre ces derniers à part et disposer les saints d'après l'ordre du calendrier. Comme il ne manquait pas de sens historique, cet avis lui déplut. Néanmoins il fallut s'y conformer; seulement pour compenser le défaut il accompagna chaque légende d'un arbre généalogique, ayant à la racine le saint avec son *signe*, au-dessus les noms des ancêtres, et tout en haut leurs armoiries. Quant aux noms, il assura que le docteur italien Richard Sbrulius, que l'empereur avait chargé de prendre des informations, les avait trouvés tels qu'il les avait proposés lui-même. L'ouvrage ne parut qu'après la mort de Brant, à Fribourg, orné de gravures sur bois[34].

[33] 14 juillet 1511, Worms. Chez Wencker, *Collecta archivi jura*, p. 142. Rotenhan publia une Description de la Francenie et en 1521 la Chronique de l'abbé Réginon de Prüm. En 1520 Hutten lui dédia quelques-uns de ses dialogues.

[34] En 1507 Mennel avait publié: *Cronica Habspurgensis nuper rigmatice edita*. S. l. et a., 8 feuillets in-f°. — Dans une lettre à Brant, 16 sept. 1514 (Wencker, o. c., p. 143), il dit: ... *Legendarium quem prius habuistis remitto, pro conficiendis collectis iuxta Maximiliani imperatoris mandatum*. Ce *Legendarius* ne peut être que le *Seel un heiligenbuch keiser Maximilians Altfordern*. Frib., 1522, in-4°. Comp. la lettre de Br. à Villinger, 17 déc. 1517.

De même que d'autres de nos humanistes, Brant s'est intéressé à la découverte de l'Amérique, suivie bientôt de celle de la route maritime aux Indes. Ce monde nouveau, que l'on ne connaissait encore qu'imparfaitement, dont on racontait les choses les plus prodigieuses, ce monde où l'on prétendait qu'à chaque pas on trouvait de l'or, et qui était habité par des hommes tout nus, aux mœurs étranges, l'étonnait au plus haut degré. Quand en 1494 il fit imprimer par Bergmann d'Olpe, in-4°, une pièce de Charles Vérard, de Céséna, sur la conquête du royaume de Grenade, il y joignit, outre une poésie de lui-même, la lettre de Christophe Colomb à Raphael Sanchez, dont un exemplaire lui était parvenu d'Italie[35]. Cette lettre fut aussi publiée à part, en petit format, mais avec les caractères de Bergmann et les mêmes quatre gravures que l'édition in-4°; il n'est pas invraisemblable que cette publication soit également due à Brant; il a ainsi le mérite d'avoir été le premier à porter l'épître de Colomb à la connaissance des savants de l'Allemagne. Dans la *Nef des fous* il parle de la découverte de l'Amérique[36]; dans la préface du *Layenspiegel* il fait allusion à la route nouvellement suivie pour se rendre aux Indes orientales.

[35] Ind. bibl. 135. Cette lettre, *De insulis in mari Indico nuper inventis*, est la première de Colomb au retour de son premier voyage; elle est adressée *ad magnificum dominum Raphaelem Sanxis*, et datée du port de Lisbonne, 14 mars 1493. Le texte latin fut imprimé d'abord, s. l. et a., probablement vers la fin de 1493. Le traité de Vérard avait paru pour la première fois à Rome, chez Eucharius Silber *aliàs* Franck, 1493, in-4°.

[36] *Narrenschiff*, chap. 66, vers 53-56. — *Stultifera navis*, éd. de 1497, cap. 66. — Comp. *Bibliotheca americana vetustissima*. New-York, 1866, in-4°. T. 2, p. 6. — Dans le sermon sur le chap. 66, Geiler dit de ceux qui font des voyages pour s'enrichir: *Nonne temporibus nostris Hesperiæ occiduæ rex Ferdinandus in alto æquore nunc gentes reperit innumeras? Navicula fatuorum*, f° e, 2.

CHAPITRE III.

Brant poète.

§ 1. *Caractères généraux de sa poésie.*

Comme c'est dans ses poèmes que Brant exprime le plus complétement ses sentiments religieux, ses opinions politiques et morales, ses intentions pédagogiques, c'est là surtout qu'il faudra l'étudier. Il conviendra d'ajouter ce qu'on trouve sur les mêmes matières dans ses préfaces et dans sa correspondance. On arrivera ainsi à marquer sa position au milieu de ses contemporains et celle que doit lui réserver la postérité.

Brant a fait, dans les deux langues, un grand nombre de vers; mais en vérité il a été peu poète. On aurait de la peine à trouver chez lui la sensibilité profonde et délicate, l'élévation de pensée, la richesse d'imagination, la verve entraînante, sans lesquelles il n'y a pas de poésie. Ce qui lui manque le plus, c'est l'inspiration lyrique, et c'est précisément comme poète lyrique qu'il aurait voulu se faire un nom [37]. Parmi ses *carmina* il n'y en a pas un qui chante l'amour; on voit bien qu'il n'avait fait qu'un mariage de raison. D'autres humanistes, tel que Celtès, s'efforçaient d'imiter Horace et de prendre le ton frivole des Italiens du temps; Brant s'est gardé de ce travers, mais pour chanter l'amour il n'était pas nécessaire d'adresser des odes à Vénus ou de vanter les charmes d'une Lesbie ou d'une Lalagé, il suffisait d'éprouver dans sa pureté un des sentiments les plus vifs; Brant, en semblant ignorer ce sentiment, s'est privé d'une des sources de la

[37] Locher dit des poésies lyriques de Brant:

In lyricis modulis blandissima carmina dictas
Structilis, argutus, candidus atque teres.
Non elegis minor es; te choi sacra phileteæ
Accipiunt comitem, te sociumque vocant.

Carmen en tête de la *Stultifera navis*, éd. de 1497. C'est un compliment comme s'en faisaient les humanistes.

poésie. Il lui en restait une autre, plus abondante encore, la religion; il a voulu y puiser à pleines mains, mais il n'en a retiré qu'une eau qui manque de limpidité; ses odes religieuses sont pour la plupart très-faibles, on ne peut se défendre de l'impression qu'elles sont *faites*, qu'elles ne coulent pas spontanément et librement, elles vous laissent froid malgré toute la bonne volonté qu'on a de se laisser entraîner par elles; je n'en excepte que deux ou trois, et encore l'une d'elles est-elle une traduction d'une hymne du moyen âge. La passion qui éclate dans quelques autres pièces de Brant, dans ses invectives contre l'archevêque André, contre les adversaires de l'immaculée conception, contre les Flamands qui avaient arrêté le roi Maximilien, n'est pas non plus une passion poétique, c'est simplement de la haine, les vers sont aussi factices que presque tous les autres. Les causes de cette faiblesse sautent aux yeux; c'est outre l'absence de génie, la prétention d'enseigner et de paraître érudit et l'adoption des formes mythologiques; Brant, s'il avait vécu dans d'autres temps, aurait appelé cela les *folies* de l'humanisme. Dieu, chez lui, est le recteur de l'Olympe, le *superus tonans;* Jésus-Christ est *lapsus in terras deus ex Olympo;* l'ange Gabriel, quand il apparaît à Marie, est le Mercure ailé, l'enfer est peuplé des mêmes divinités que le Tartare, la mythologie sert jusqu'à prouver la possibilité de la conception virginale. La plupart des poésies de Brant sont remplies de ces souvenirs profanes qui gâtent même ce qu'il a produit de moins imparfait; au moment où l'on croit surprendre chez lui une émotion réelle, elle est aussitôt étouffée par le bruit de la machinerie mythologique.

De temps à autre il manifeste une certaine aptitude pour la poésie pittoresque, un des genres les moins cultivés de son temps. Bien peu de personnes ont eu alors le goût des beautés de la nature; Brant, pour son honneur, a été du nombre; on aurait aimé à le voir suivre plus souvent cette veine si riche. Quand il était dégoûté des hommes, il se relevait par des pensées pieuses et certainement aussi par la contemplation des œuvres du Créateur, mais on dirait qu'il hésitait à exprimer par des paroles ce qu'il éprouvait; quand il l'essayait, le pédantisme du latiniste reprenait bien vite le dessus. En 1486 il fit une très-jolie pièce sur les agréments de la chambre des notaires de Bâle; il décrit les peintures dont elle était ornée et qui représentaient des montagnes, l'Apennin couvert de neige, les Alpes touchant aux

astres, des forêts, des châteaux, des lacs, des fleuves[38]. Ailleurs il parle, en quelques mots émus, du son des cloches de Bâle et du „doux murmure" du Rhin[39]. Après un séjour qu'il avait fait à Bade, il composa une ode où il y a également quelques strophes heureuses : „Je te dis adieu, ô ville qui me fut si chère ; adieu, ornement des thermes, dont les eaux bienfaisantes rendent la santé aux malades ; un mur de rochers te couronne, tu es entourée de montagnes qui te couvrent de l'ombre de leurs bois" ; mais voici que cette lueur de poésie s'efface, l'érudit revient et énumère doctement ce qu'il connaît en fait de thermes de l'antiquité, pour conclure que Bade les surpasse toutes[40].

De même que par moments Brant savait faire des vers si agréables, il pouvait aussi, quand il le voulait, être un conteur assez plaisant. Pendant qu'il était à Bâle, un ambassadeur de l'électeur de Saxe s'arrêta quelques jours dans la ville ; étonné d'apprendre que les horloges bâloises avançaient d'une heure, il en demanda la raison à Brant. Celui-ci lui envoya une réponse, partie en prose, partie en vers[41]. Il le prévient qu'il y a plusieurs explications ; la première est la suivante : Hercule, ayant volé en Espagne les bœufs du géant Géryon, dut repartir sur l'ordre d'Eurysthée, en faisant exactement vingt milles par jour. Il franchit avec son troupeau les Pyrénées, traversa la Gaule et vint en Alsace, qui était célèbre pour ses vignes. Il s'arrêta près d'*Argentovaria*, qui plus tard (d'après Brant) fut appelé Colmar, soit à cause de colombes, soit à cause du collier ferré qu'on

38 *Pro amœnitate stubæ scribarum basiliensium. Varia carmina*, f° K, 8. Fechter, dans son remarquable travail sur la topographie de Bâle au XIV° siècle (dans l'ouvrage intitulé *Basel im 14. Jahrhundert*, Bas. 1856, p. 19, note 2), croit que dans ce *carmen* Brant a décrit la vue qu'on avait de la salle. La maison, qui jusqu'en 1435 avait appartenu, sous le nom de *Schreiberhaus*, à la société des notaires de Bâle, était située à droite de la cathédrale, avec vue sur le Rhin; cette vue est en effet très-belle, mais on ne voit ni des lacs, ni les Alpes, ni l'Apennin. Je crois que, selon la coutume de l'époque, la salle que décrit Brant était ornée de peintures.

39 *Varia carmina*, f° K, 1.

40
Urbs Baden, quondam mihi chara, salve,
Salve thermarum decus inclytarum,
Quæ tuos unda refoves salubri et
Flumine vivo.
Rupibus celsis tibi murus horret,
Montium circum juga te coronant,
Arborum vertex, nemorum et cacumen
Te vel inumbrant.

Varia carmina, f° h, 7.

41 O. c., f° m, 1.

met aux chiens qui chassent le loup. Ayant bu trop de vin — du Riquewihr ou un autre, Brant ne le sait pas au juste, — Hercule s'endormit; il se réveilla trop tard pour faire le même jour les vingt milles prescrits. Il partit si précipitamment, qu'il oublia d'emporter sa massue; les Colmariens s'en emparèrent et en mirent l'image dans leurs armoiries. Le lendemain, pour rattraper le temps perdu, le demi-dieu se mit en route une heure plus tôt, et c'est ainsi qu'il put arriver encore à Bâle. En souvenir de la chose il voulut que les Bâlois fissent avancer leurs horloges; il les en récompensa en décernant à leur ville le nom de *ville royale*. J'ignore si Brant lui-même a inventé cette légende et les trois autres dont il la fait suivre; quelques traits de la première sont encore connus en Alsace. Mais toutes les quatre, quoi qu'il en soit, Brant les a racontées avec esprit, sans phrases, et avec une pointe de raillerie d'autant plus saillante, que le ton paraît plus sérieux. Elles sont du reste, ainsi que les quelques passages descriptifs que j'ai signalés, des exceptions dans l'ensemble de son œuvre; d'ordinaire il ne veut ni charmer ni amuser, il n'est que didactique. Engagé dans cette direction, il avait peu de goût pour les romans du moyen âge. Le margrave Philippe de Bade lui envoya un jour un texte français de l'Histoire de la belle Maguelone, en le priant de le mettre en allemand pour lui[42]. Il ne paraît pas que Brant se soit conformé à ce désir; s'il ne l'a pas fait, c'est que ces sortes de productions n'avaient nul attrait pour lui; dans aucun de ses ouvrages, pas même dans le *Narrenschiff*, on ne découvre une allusion aux romans du moyen âge[43]; partout il ne cite que des exemples tirés de la Bible ou des auteurs classiques.

Le même penchant qui le décida pour le genre didactique le porta aussi vers l'allégorie. Toute l'antiquité n'est pour lui qu'une mine inépuisable d'allégories morales. Dans l'Iliade, Homère a représenté les vices et les malheurs qui naissent de la volupté; dans l'Odyssée, le sage Ulysse, après avoir quitté Troie, le siége central de la

[42] Wencker, *Miscellanea*, Ms. — Il y a du roman de la belle Maguelone plusieurs éditions françaises de la fin du XVe siècle. La première version allemande connue, par Veit Warbeck, parut à Augsbourg en 1536.

[43] Dans le *Narrenschiff*, chap. 44, vers 12, il nomme *Frau Kryemhild;* c'était un nom resté populaire en Alsace, mais rien ne prouve que dans ce vers Brant ait songé aux traditions qui se rapportaient à cette femme.

volupté, est ramené, après des erreurs diverses, dans sa patrie, c'est-à-dire à la vertu et à Dieu; Énéo de même, quand il dit à ses compagnons : *Per varios casus, per tot discrimina rerum tendimus in Latium*, leur signifie qu'il ne faut pas chercher le bonheur au dehors, qu'on ne le trouve que dans le tranquille domaine de l'âme[44]. Brant a-t-il tiré de son propre fonds les allégories sur Homère? les a-t-il empruntées de quelque auteur ancien? lui ont-elles été enseignées par Contoblacas à Bâle? Je ne saurais le dire; toujours est-il qu'elles s'accordaient avec toute la tournure de son esprit.

Une des choses les plus étranges qu'il ait écrites est une invocation à la Vierge, qu'il ajouta en 1499 à une édition du *Hortulus rosarum de valle lacrymarum* de Thomas à Kempis[45]; elle n'est composée que de phrases prises dans Apulée; il la jugea si belle qu'il en mit une traduction allemande à la suite de son Passional. Dans le livre onzième de l'*Ane d'or*, Apulée met dans la bouche d'Isis une énumération de ses qualités divines[46]. Elle est la créatrice de l'univers, la maîtresse des éléments, la gouvernante des cieux, des océans et de ce qui est sous la terre; le monde entier l'adore sous différents noms; elle protége les hommes, elle les console dans leurs tristesses, elle ne leur demande que de se confier à sa direction. A cela succède une allocution à la déesse, qui est représentée comme le salut perpétuel du genre humain; les dieux la vénèrent, les esprits infernaux la redoutent, elle allume la lumière du soleil, elle triomphe du Tartare, les astres répondent à sa voix, les éléments sont ses serviteurs; elle dirige les vents, fait tomber la pluie, germer les semences; les oiseaux de l'air, les bêtes de la forêt, les serpents qui rampent sur le sol, les monstres de l'océan craignent sa majesté. „Que suis-je, moi, qui n'ai qu'un petit génie, pour célébrer tes louanges? quels hommages peut t'offrir mon indigence? ma voix est trop faible pour exprimer ce que je sens; je te donnerai la seule chose que puisse te

[44] Lettre à Geiler, 15 juillet 1496, en tête des *Concordantiæ Biblicæ*. Ind. bibl. 142. Dans le *Narrenschiff*, chap. 108, vers 30 et s., il fait également une application morale des aventures d'Ulysse. Cette manière d'interpréter Homère était pratiquée déjà dans l'antiquité. Brant en a pu savoir quelque chose par Sénèque. Les allégories homériques, attribuées à Héraclide du Pont, ne parurent pour la première fois qu'en 1505 à Venise.

[45] Ind. bibl. 155.

[46] *Apuleji opera*, éd. Hildebrand. Leipz. 1842. T. 1, p. 994, 1005, 1078, 1080, 1093.

donner un homme pieux et pauvre, je garderai ta sainte image gravée à jamais au fond le plus secret de mon âme". Brant dut être ravi d'extase quand il découvrit ces passages pour la première fois; ne semblaient-ils pas faits exprès pour la Vierge, et lui, son fervent adorateur, qu'aurait-il pu dire de plus éloquent? Il copia le tout, en ne changeant qu'un petit nombre de mots, et écrivit en tête : *Ad gloriosam Virginem Mariam ex verbis Apuleii precatio.* Il est impossible qu'il ait pu prendre Apulée pour un auteur chrétien; un homme comme Celtès pouvait dire qu'il choisissait Apulée pour guide dans la philosophie, car Celtès n'avait que des idées religieuses très-vagues. Brant au contraire savait fort bien distinguer les dogmes du christianisme des croyances du paganisme. S'il a cru reconnaître dans Isis un type de la Vierge, je me l'explique par son interprétation allégorique de l'antiquité. Dire qu'il n'aurait fait qu'un plagiat, comme quelqu'un qui prend son bien partout où il le trouve, sans s'inquiéter de l'origine, cela ne me paraît pas digne de lui. Il a évidemment partagé certaines idées de Reuchlin. Quand celui-ci écrivit son traité *De verbo mirifico*, pour prouver que les religions et les philosophies païennes ont leur source dans la Bible et que Dieu, dont la substance absolue n'est exprimable que par le mot sacré de *Jéhovah*, a une foule de noms qui désignent ses attributs, il le destinait surtout à ses amis de Bâle, Heynlin, Amerbach et Brant. C'est par affection pour eux, dit-il, qu'il a eu le courage de pénétrer dans ces obscurités [47]. Je doute que Brant ait saisi tous les raisonnements de Reuchlin; il n'avait pas l'esprit fait pour cette sorte de spéculation, mais il a pu retenir la pensée que tous les noms divins se rapportent au même Dieu, et se demander pourquoi, s'il en est ainsi, les mots d'Isis dans Apulée : „Le monde entier m'adore sous des noms divers", ne s'appliqueraient pas à la Vierge.

La même tendance allégorique que je viens de signaler chez Brant se manifeste aussi dans son goût pour les fables, les apologues, les similitudes; au quinzième siècle ce goût était plus répandu encore que dans les siècles précédents. En 1498 Brant reçut un livre intitulé *Summa de exemplis et similitudinibus rerum*, qui l'année précédente

[47] *De verbo mirifico.* S. l. et a. (Bâle, 1494), in-f°. Préface à l'évêque Dalburg de Worms.

avait était publié à Veniso ; l'auteur était le dominicain toscan Jean de San Geminiano, qui avait vécu au commencement du quatorzième siècle. C'est un ouvrage singulier, mais Brant en fut si charmé, qu'il lui fut „difficile d'exprimer les jouissances que cette lecture lui procura"; il y trouva des comparaisons pour tout ce qui a trait à la vie domestique, sociale, intellectuelle, morale, religieuse ; elles sont tirées du ciel et des éléments, des trois règnes de la nature, de l'homme et de ses membres, des métiers, des mœurs, même des lois civiles et canoniques. Brant se hâta d'en faire à Bâle une nouvelle édition[48]; un prédicateur ou un poète, en quête d'une similitude, n'avait qu'à ouvrir ce gros volume in-4°, il ne lui restait que l'embarras du choix. On comprend combien Brant a dû être enchanté d'avoir découvert cette source ; il s'y retrouvait pour ainsi dire lui-même. Avant de la connaître, il avait déjà fait des comparaisons dans le même genre. L'empereur ayant pris, dans une de ses chasses, une biche d'une grandeur extraordinaire, en envoya un pied au prince d'Orange ; comme le messager passa par Bâle, Brant eut l'occasion de voir ce pied, qui aussitôt lui inspira un *carmen* à Maximilien[49]. Après avoir fait des hypothèses diverses sur l'origine de la biche, il déclare qu'elle est „pleine d'auspices": aucun animal n'est plus noble que le cerf; toi, Maximilien, tu es le plus noble des princes; le cerf, quand il est malade, mange pour se guérir des feuilles de laurier, par son souffle il fait sortir de leur antre les serpents et les écrase du pied ; toi, de même, pour sauver l'Empire fais une guerre, détruis tes ennemis et cueille des lauriers ; le cerf ne craint pas les renards, ne les crains pas davantage ; il n'a pas de fiel, tu n'en as pas non plus ; il s'arrête étonné devant ce qui lui paraît nouveau, toi aussi tu admires les choses nouvelles et grandes ; à l'approche d'un danger il dresse l'oreille et met en sûreté ses jeunes, toi, écoute les bruits menaçants de tes adversaires et protége ton peuple, etc.

Pour Brant de pareilles similitudes n'avaient pas seulement leur raison d'être dans l'imagination de l'homme, il les croyait fondées dans la nature des choses, en tout il voyait des types providentiels.

[48] Ind. bibl. 152. Dans sa dédicace à Michel Windeck, 16 janv. 1499, Brant dit: *Mirum est difficileque dictu quantum ex eiusdem libri relectione voluptatis hauserim.*

[49] *Varia carmina*, f° g, 5.

Les faits surtout qui semblaient être des caprices inexplicables, étaient pour lui des prodiges liés par des fils mystérieux aux événements à venir. Il a partagé à cet égard toutes les superstitions du moyen âge. Bergmann d'Olpe lui ayant écrit qu'à Mulhouse des hommes dignes de foi avaient vu en plein jour des esprits [50], il n'en douta point. Il ne naissait pas de monstre, aucune rivière ne débordait, la lune ne se mettait pas entre le soleil et la terre, en un mot il ne se passait rien d'insolite, sans que l'esprit frappé de Brant se mît à l'œuvre pour interpréter ces phénomènes d'après ses désirs ou ses craintes. Il a expliqué ainsi la chute de l'aérolithe d'Ensisheim en 1492, la naissance à Worms de jumeaux soudés ensemble, celle d'un porc à deux têtes dans le Sundgau, de deux porcs ne faisant qu'un et d'une oie bicéphale à Gugenheim [51]. Un enfant à deux têtes étant né à Mulhouse, il annonça à un ami qu'on l'avait engagé à se prononcer sur la question, si cette fréquente apparition de monstres était un prodige ou un simple effet de la nature [52]. Beaucoup de personnes, en effet, le considéraient comme une espèce de devin ; un littérateur de Rouffach lui adressa des vers, pour le supplier de dire son opinion sur l'avenir prochain, „car toi tu sais clairement ces choses“ [53].

Outre ses allégories soi-disant prophétiques, il en a fait d'autres sur des choses plus ordinaires, et qui n'ont dû être que morales ; il a allégorisé le jeu d'échecs [54], matière favorite des poètes et des prédicateurs de cette école ; il a allégorisé surtout le vaisseau dans son *Narrenschiff*. Mais comme cela arrive à la plupart des amateurs d'allégories, il s'est maintes fois embrouillé dans des sens multiples et même contradictoires ; en expliquant une feuille d'image représentant un combat de renards [55], il veut montrer d'abord que par leurs

50 S. d. Autogr.

51 *Varia carmina*, f° e, 6; f° 3; f° 6; f° 8; g, 2; h, 6.

52 A Jean Sigrist, official de Strasbourg, 28 juin 1496, Bâle. Ms.

53 Lucas Philanthropus Rubeaquensis, s. d. Ms.

54 *De periculoso scaccorum ludo inter mortem et humanam conditionem.* Vers latins et allemands. *Varia carmina*, f° h, 8. La pièce avait paru probablement comme feuille, ornée d'une image. — Dans l'ancien cloître de la cathédrale de Strasbourg, du côté est, il y avait jadis une peinture portant la date de 1480 et représentant la Mort jouant aux échecs avec des hommes de différentes conditions; elle était accompagnée de vers latins et allemands, tout autres que ceux de Brant; on les trouve chez Schadæus, *Summum Argentoratensium templum*, Strasb. 1617, in-4°, p. 51.

55 *De spectaculo conflictuque vulpium alopekiomachia. Varia carmina*, f°, h, 1. On

fraudes, leurs mensonges, leur absence de bonne foi, tous ses contemporains sont devenus des renards ; puis, sans transition, il exhorte le roi Maximilien à imiter ces bêtes, en rusant avec ses ennemis afin de ne pas se laisser surprendre par eux. Nous verrons plus tard que l'analogie du vaisseau, qui se prêtait à tant de rapprochements ingénieux, n'a pas reçu de Brant tout le développement dont elle eût été susceptible.

Sa croyance à l'astrologie reposait sur cette même manière d'envisager les faits naturels comme ayant des rapports avec les caractères et les destinées des hommes. Dans le *Narrenschiff* il compte parmi les fous ceux qui admettent une influence des astres[56] ; dans une lettre à Peutinger il fait quelques réserves, il hésite, il n'ose pas se prononcer ; mais en réalité il croit bel et bien que les phénomènes célestes sont des présages, seulement il ne veut y voir que des signes, des avertissements de Dieu[57] : les planètes nous menacent de catastrophes qui, à moins que nous n'y prenions garde, seront les châtiments de nos péchés ; si nous n'étions pas assez insensés pour mépriser la loi divine, nous n'aurions rien à craindre de la conjonction ou de l'opposition des astres ; pour nous soustraire à leur action, nous n'avons qu'à nous convertir. Il a fait plusieurs poésies pour avertir à ce sujet le peuple.

Ce sont des poésies de circonstance, comme celles sur les monstres, les inondations, les éclipses ; j'en ai mentionné d'autres dans sa biographie ; on peut citer encore celles qu'il composa sur une nouvelle

volt par le texte que ce morceau a été publié d'abord comme feuille volante avec une image. — Les 30 premiers vers sont reproduits, d'une manière très-fautive, en tête de l'ouvrage satirique de Jean Bouchet, intitulé : *Les regnars traversant les voyes des folles fiances du monde, composées par Sébastien Brand, lequel composa la nef des folz derrenierement Imprimée a Paris et autres plusieurs choses composées par autres facteurs.* Imprimé à Paris par Anthoyne Verard. Pet. in-f°. Goth. à 2 col. figures sur bois. Une 2e édit. parut à Paris en 1503 chez Michel Lenoir, pet. in-f°. Goth. La Bibl. nationale possède un superbe exemplaire de la 1re édit. sur vélin, avec les images coloriées. — Il me paraît hors de doute que le *carmen* de Brant sur les renards et sa Nef des fous ont inspiré à Bouchet la première idée d'écrire son livre, qui est une satire très-vive des mœurs du clergé et de la cour.

56 Chap. 65, *Von achtung des gstirns.*

57 Brant à Peutinger, 1504. Ms. — Dans le *carmen* sur l'oie de Gugenheim, *Varia carmina*, f° g. 1, il dit :

... Nos alma creatrix
Natura ostentis prodigiisque monet.
Hac duce, quæ fuerunt, quæ mox ventura sequentur
Noscimus, et quidquid fata severa canunt.

cloche pour l'église d'Erfurt, sur les armoiries des nobles bâlois de Rotperg, sur une troupe de faucons rencontrée à Thann[58]. Comme il s'était acquis la réputation d'habile versificateur d'occasion, on lui demandait des vers sur n'importe quel fait. L'hôpital de Bade ayant été brûlé en 1507, le doyen du chapitre, Nicolas Sigwart, le pria de lui envoyer un *carmen*, dans lequel seraient indiqués aussi l'an, le mois et le jour du sinistre[59]. Parmi ses nombreuses pièces de cette catégorie il y en a qui ont un tour assez ingénieux, mais toutes sont invariablement didactiques. Brant ne réussit jamais à considérer les choses sous un aspect quelque peu idéal; il ne sait faire que des applications morales ou politiques d'une portée peu haute. S'il avait eu un idéal, se serait-il torturé l'esprit pour faire des poèmes sur des maladies? Il a abusé de sa facilité d'une manière impardonnable en décrivant une épidémie qui régnait alors[60], ainsi qu'un mal dont souffrait la femme du sénateur strasbourgeois Louis Sturm[61]. Les détails qu'il donne sont si dégoûtants, qu'ils suffisent à eux seuls pour lui refuser le titre de poète dans le sens élevé du mot. J'ai déjà parlé de ses vers pour recommander des livres; c'est toujours le même esprit pédant, la même absence d'inspiration; outre les matières pathologiques, qu'y a-t-il de plus rebelle à la poésie que la logique scolastique ou le droit canon?

58 *Varia carmina*, f° i, 3; g, 5; f, 5.

59 10 mars 1507, Bade. Autogr.

60 *De pestilentiali scorra sine impetigine anni XCVI*, dédié à Reuchlin, *Varia carmina*, f° g, 7. Cette pièce, publiée d'abord comme brochure, fournit à un médecin d'Augsbourg, auteur de comédies latines et d'un traité astrologique sur l'Antéchrist, l'occasion d'écrire un traité sur la maladie: *Tractatus de pestilentiali scorra sive mala de Franzos, originem, remediaque eiusdem continens, compilatus a venerabili viro magistro Joseph Grünpeck de Burckhausen, super carmina quædam Seb. Brant.* S. l. et a., 17 feuillets in-4°, avec une gravure et le *carmen* de Brant. Ind. bibl. 120. Le traité de Grünpeck parut aussi en allemand, s. l. et a., 12 feuillets in-4°, sans le poème de Brant.

61 *De admiranda quadam vermium et sanguinis scaturigine nobilis cuiusdam matronæ dominæ Annæ de Endingen... elegiaca percunctatio*, adressé à Georges Olivier, médecin de Maximilien. *Varia carmina*, f° l, 1. — Brant fit de cette pièce une traduction en rimes allemandes; elle est insérée dans l'ouvrage intitulé: Βεβαίωσις ἀγωνισμοῦ, *dos ist, confirmatio concertationis, oder ein Bestettigung deszjenigen so Streitig, Häderig, oder Zenckerisch ist.* Berlin 1576, in-f°, f° 50 et suiv. L'auteur, Léonard Thurneisser zum Thurm, assure qu'il donne le morceau d'après le manuscrit autographe de Brant: *Von der wunderbaren Auffquellung desz Bluts von den Würmen... ein poetisch Erkundigung.*

Digitized by Google

Beaucoup des petits poèmes de Brant furent publiés sur des feuilles volantes, ornées de gravures. Cet usage s'était introduit peu après l'invention de l'imprimerie; les feuilles étaient destinées aux écoliers, aux religieux, aux gens du peuple qui savaient un peu lire; on les suspendait aux murs des chambres ou des cellules, on les collait dans des livres. Les imprimeurs qui voulaient répandre des images demandaient des vers à Brant, ou bien il faisait graver les images lui-même; pour plaire à la fois aux lettrés et aux ignorants, il accompagnait sur ces feuilles ses rimes allemandes de distiques latins mis en regard. Tantôt il chantait ainsi les événements qui excitaient la curiosité, les phénomènes inattendus; tantôt il traitait des sujets religieux ou faisait des exhortations morales. Il est à croire qu'il écrivait aussi des pièces pour les laisser avec un *ex-voto* dans quelque sanctuaire; il en fit par exemple pour saint Apollinaire, qui avait une église dans un village du Sundgau et auquel on attribuait la vertu de guérir les épileptiques; Brant mit d'avance sous sa protection son jeune fils Onuphrius[62].

Je crois avoir marqué suffisamment le caractère général des œuvres de Brant; leur but peut se résumer en ces mots: enseignement et exhortation; il ne voit uniformément que ce but, quelles que soient les matières dont il s'occupe et qui, en dehors du droit, sont la religion, la politique, la censure des mœurs, l'éducation de la jeunesse.

§ 2. *Œuvres religieuses.*

En 1494 Bergmann d'Olpe publia pour la première fois en un volume quelques poésies religieuses de Brant, en l'honneur de la Vierge et de quelques saints. Quatre années plus tard il donna une deuxième édition, augmentée, et complétée par des poésies politiques et de circonstance[63]. Le libraire strasbourgeois Grüninger en fit aussitôt une réimpression. A en juger par la manière dont Trithémius fait la liste de ces *carmina*[64], ils avaient paru d'abord isolément, comme brochures, comme feuilles, ou comme recommandations de livres; cette opinion est confirmée par la lecture même des pièces,

[62] *Varia carmina*, f° F, 7. — Le village est Volkisburg près de Hesingen; en français on l'appelle parfois S. Apollinaire, dont le peuple a fait Bolleronis.

[63] Ind. bibl. 104, 147.

[64] *Liber de scriptoribus ecclesiast.*, p. 134.

par l'addition du nom de Brant au titre de chacune, par les gravures qui les accompagnent dans l'édition de 1494, et surtout par l'existence de quelques rares exemplaires détachés de plusieurs d'entre elles. On voudrait pouvoir louer ces productions, surtout quand on est compatriote de Brant; mais même en se mettant au point de vue de ses croyances, en tâchant de sentir ce qu'il a senti, il est rare qu'on puisse dire sans restriction : voilà de la poésie! Ceux qui connaissent les hymnes du moyen âge, si profondes de sentiment, si magnifiques dans la simplicité de leur forme dont sourient les philologues, peuvent difficilement goûter ces vers, où à chaque instant se trahit le labeur de l'érudit s'efforçant de presser sa pensée dans le moule classique. Quelques-uns de ces morceaux ont la coupe lyrique des odes d'Horace, mais elles n'en ont que cela. Matthias Hölderlin, un des amis de Brant, lui demanda un jour de rédiger pour les Heures de la Passion des *carmina nova*, plus faciles et plus agréables à réciter que les anciennes proses. Voilà bien le fanatisme humaniste dans toute son étroitesse! On trouvait ces proses trop rudes, en voulait plus de poli, plus d'élégance; d'autres encore que Brant firent des Odes spirituelles[65], et pourtant les strophes rimées étaient infiniment plus adaptées au génie de la poésie chrétienne que les vers saphiques ou choriambiques. Aussi les odes de Brant sur la Passion ne sont-elles qu'un exercice de prosodie; le titre même indique que c'était une „*expérience*" qu'on avait voulu faire[66]. Il paraît que cette première expérience rencontra des admirateurs; Arnold Bosch, du couvent des carmes de Gand, fit composer par Brant une hymne saphique sur saint Joachim, qu'il se proposa de chanter pendant

[65] *Odarum spiritualium liber per Jacobum Montanum Spirensem*. Strasb., Schürer, 1513, 4°. — Hutten faisait grand cas de ces odes. *Elegia X*, *Opera*, T. 3, p. 73.

[66] *Ad.: Matthiam Samsuculum* (*pro*: *Sambucellum*) *Sulgomensem*, *in Odas passionis Christi per Seb. Brant carminis quadam experientia decantatas*. *Varia carmina*, f° G, 1. Brant commence ainsi :

Vir prestans animi charior omnibus
Mathia, rogitas ut tibi concinam
Horas passiferas carminibus novis,
Quæ possis levius suavius aut loqui
Quam prosas veteri scomate conditas.

La pièce est publiée aussi par Phil. Wackernagel, *Das deutsche Kirchenlied*. Leipz. 1864. T. 1, p. 230.

l'office de ce saint[67]. Mais l'Église d'Allemagne eut assez de sens pour repousser cette innovation; les cantiques classiques de Brant, pas plus que ceux du prêtre Jacques Montanus de Spire, n'eurent la même fortune que ceux du chanoine Santeul de Paris, qui furent reçus dans les bréviaires de la France, d'où ils ne disparurent qu'il y a trente ou quarante ans.

Un *Rosarium ex floribus vitæ passionisque Christi consertum*, en vers saphiques, se rapporte à Jésus-Christ[68]. Brant y raconte la vie du Seigneur depuis sa naissance jusqu'à sa mort; il choisit le titre de rosaire parce qu'il y a 50 strophes correspondant aux 50 *ave* du chapelet. Malgré la longueur de la pièce, malgré le mélange de mythologie et l'allure gênée des vers, on la prendrait volontiers pour une des moins faibles, il y a une certaine noblesse austère, une certaine ampleur qui à la première lecture vous frappent; mais on soupçonne aussitôt cette ampleur et cette noblesse de n'être qu'un vêtement pour cacher la maigreur du fond, bien entendu au point de vue poétique. Voyez la traduction allemande que Brant lui-même a faite de ces vers! on la dirait sortie de l'atelier du plus prosaïque des *Meistersänger;* il trouva même moyen d'y loger son nom et sa qualité en acrostiche!

Sa dévotion la plus ardente était pour la Vierge; c'est aux louanges de la Vierge et à la défense de son culte que sont consacrées la plupart de ses poésies religieuses; il chante ses vertus, ses fêtes, les lieux où on lui rend des honneurs spéciaux[69]; il reproduit, pour la glorifier, les comparaisons usitées depuis le moyen âge et tirées soit du Cantique des cantiques, soit de métaphores employées par les prophètes; il la trouve préfigurée par de nombreux personnages de l'Ancien Testament[70], il traduit pour le peuple et publie en feuilles volantes des hymnes à Marie, les unes avec des images, les autres avec la notation du chant. Il donna l'*Ave præclara maris stella* de

[67] *Joachimus hymnus sapphicus... a Bostio concinendus. Varia carmina*, f° H, 1. Arnold Bosch est l'auteur d'un traité sur les hommes illustres de son ordre, et d'un autre sur ceux de l'ordre de la Chartreuse.

[68] Ind. bibl. 102.

[69] *De numero et ordine festivitatum gloriosæ Virginis Mariæ; De locis mirificis b. Virginis Mariæ. Varia carmina*, f° B, 7 et suiv.

[70] *In laudem deiferæ Virginis Mariæ hecatostichon.* O. c., f° B, 6.

Hermannus contractus[71], le *Verbum bonum et suave* (l'*Ave*), connu depuis le treizième siècle[72], l'*Ave, salve, gaude, vale*, que suivant une opinion assez commune alors il attribuait à saint Bernard, mais dont le véritable auteur était Conrad de Heimbourg, du temps de Charles IV prieur des chartreux de Gaming dans la Basse-Autriche[73]. Les traductions de l'*Ave præclara* et du *Verbum bonum* ne méritent, pas plus que celle du recueil de prières *Hortulus animæ*[74], de fixer notre attention; celle de l'*Ave, salve*, au contraire, est une des meilleures choses que Brant ait écrites; il la fit pour son ami le frère Louis Moser, de la chartreuse de Bâle, qui la publia, sans ajouter le nom du traducteur, dans un petit livre d'édification. Brant s'était attaché à suivre le rhythme mélodieux de l'original, et il y avait réussi; tout en n'étant que la reproduction de l'œuvre d'un autre, ce morceau prouve qu'un certain sentiment poétique, le plus souvent comprimé par les préoccupations didactiques et érudites, ne lui a pas manqué absolument. Les idées de l'auteur ne sont pas très-fortes, ses images ne sont pas toujours du meilleur goût, mais lui, et Brant tout autant que lui, y ont mis toute leur âme; pour juger cela, il ne faut pas oublier que cela vient du moyen âge.

On a vu plus haut avec quelle chaleur Brant s'était voué à la défense de l'immaculée conception. Il n'y a pas de théologien du temps qui ait déployé pour cette cause plus de zèle et plus de colère que notre humaniste laïque. Il se dépeint lui-même et dépeint son parti par sa manière de démontrer le dogme et d'en attaquer les adversaires. Aux *hérétiques juifs*, qui niaient la simple virginité de Marie, il oppose une argumentation en distiques, tendant à prouver que cette virginité n'a pas été impossible[75]. C'est un extrait versifié

[71] Ind. bibl. 114.

[72] Ind. bibl. 115. Texte latin, chez Mone, *Lateinische Hymnen*, T. 2, p. 75.

[73] Phil. Wackernagel, o. c., T. 2, p. 872, attribue la traduction à Meser. C'est une erreur. La pièce, écrite de la main de Brant et signée de son monogramme, fait partie d'un volume appartenant à la bibliothèque de Bâle et contenant quelques traités autographes de Moser. L'index, écrit sur le premier feuillet, porte : *Crinale S. Bernardi a Seb. Brant compositum.* En marge du manuscrit de Brant, Meser écrivit quelques changements, et c'est avec ces changements et quelques autres qu'il publia le texte, sans nom d'auteur, dans un petit volume in-16, intitulé : *Der Curss vom Sacrament. Uszlegung des gloria patri. Sant Bernarts Rosenkrantz.* S. l. et a., Goth.

[74] Ind. bibl. 162.

[75] *Contra judeos hereticos, conceptionem virginalem fuisse possibilem argumentatio. Varia carmina*, f° A, 6.

d'un des livres les plus bizarres du moyen âge, intitulé : *Defensorium inviolatæ perpetuæque virginitatis castissimæ dei genitricis Mariæ*[76]. L'auteur, le frère François de Retza, mort en 1425, montre par des analogies tirées de la nature, de l'histoire et de la fable, que Marie a pu devenir mère sans cesser d'être vierge. En suivant ce guide étrange, Brant rappelle, avec le sérieux le plus naïf, toutes sortes de prodiges : la vestale Émilie, qui ralluma par son vêtement le feu éteint sur l'autel de la déesse; l'autre vestale Tuscia, qui, accusée de s'être livrée à un séducteur, prouva son innocence en puisant dans le Tibre de l'eau dans un crible; Circé, qui changea les hommes en bêtes; le Phénix, qui renaît de ses cendres; Danaé, dont Jupiter s'est approché sous forme d'une pluie d'or; les abeilles, qui se propagent sans s'accoupler; les escargots, qui sont fécondés par la rosée; les ourses, qui enfantent par les narines, etc. Après avoir cité ces merveilleux exemples, Brant s'écrie chaque fois d'un ton irrité : „Si cela est possible, pourquoi une vierge n'a-t-elle pas pu devenir mère?" Pourquoi Brant n'a-t-il pas vu combien tout cela était ridicule et même indécent?

L'immaculée conception n'est pas défendue par des arguments meilleurs; s'ils sont moins ineptes, ils ne sont pas plus concluants; au fond Brant n'en a que deux, sa dévotion et la toute-puissance divine; son cœur lui dit que la mère du Christ a dû naître sans péché originel; sa raison ajoute que si Dieu ne l'avait pas fait naître ainsi, il ne serait pas tout-puissant. Il ne veut pas qu'on mette saint Thomas d'Aquin, le contradicteur du dogme, au-dessus de l'Église; saint Thomas a été un homme savant, un *vir bonus*, mais en ce point il s'est trompé, et il faut espérer que Dieu lui a pardonné son erreur. C'est tout ce qu'il peut produire contre les maculistes en fait de preuves, si cela peut s'appeler preuves, mais il le renforce par une avalanche d'injures. Dans son invective contre Wigand Wirt il s'écrie : „Jamais je n'ai été agité par une fureur plus grande, mais cette fureur est juste, et elle ne s'éteindra pas"[77]. Il voudrait que

[76] S. l. et a. 30 feuillets in-4° avec des gravures; au-dessus de chaque gravure, deux vers latins avec traduction allemande; au-dessous, une explication en prose. Les rimes allemandes ne sont pas de l'auteur lui-même.

[77] *Pro virginalis conceptionis defensione, contraque maculistarum virginis Mariæ furorem, invectio. Varia carmina*, f° A, 2.

la langue impie de son adversaire fût frottée d'orties, d'épines, de chardons; il serait heureux de le voir couvert de lèpre; s'il ne sait pas encore ce que c'est que de *contemnere divos*, Tantale, Ixion, Sisyphe le lui apprendront. Il l'accuse particulièrement de souiller la réputation de la ville de Bâle où a siégé le concile. Il l'appelle âne, bête, pondard, etc.; qu'il se repente, sinon il trouvera en lui, Brant, un aristarque qui ne lui laissera pas un moment de repos.

Quand il écrivit cette diatribe il avait près de quarante ans; elle n'a donc pas l'excuse de la passion de la jeunesse. Après le supplice des dominicains de Berne en 1509, son acharnement était encore le même. Le traité qu'il composa sur cette affaire vers 1512, mais qu'il ne publia point, était un entretien en prose, dans le genre des dialogues de Lucien, entre Vulcain et le fondateur de l'ordre des frères mineurs[78]. Vulcain racontait à saint François toute l'histoire de la querelle jusqu'au procès de Wirt; il disait entre autres, en parlant du bûcher des quatre religieux: „C'est ainsi qu'ont péri ces mécréants; Dieu a effacé leurs noms pour toute éternité; suffoqués par la fumée avant d'être brûlés par les flammes, ils ont été réduits en cendres et puis balayés comme la boue des rues; ils se sont perdus dans leur iniquité". A quoi saint François ne savait répondre que par ces vers, un peu altérés, de Virgile:

Nescia mens hominum fati sortisque futuræ
Et servare modum stimulis agitata malignis.

Brant ajoutait qu'un maculiste ayant prétendu devant lui que le fait était faux et que s'il était vrai il serait une injustice, il lui avait fermé la bouche par ces rimes improvisées:

Du bist auch einer, lieber bruder,
der do zeucht an dem schelmenruder
da die münch an gezogen haut,
die man zu Bern ietzt hat verbraut.
Du strichst Mariæ masen an;
glust dich, du magst gen Bern auch gan,
dir wirdt des gebrattens dar getragen,
doch sint die bein nit gut zu nagen[79].

[78] Il lui avait donné le titre de *Antilepsis sive defensorium Seb. Brant.* V. sa lettre à Lang, 11 oct. 1513. *Chronion citizense*, p. 894.

[79] Je possède un exemplaire du *Defensorium impiæ falsitatis* etc. (v. note 107 de

Cela peut se traduire à peu près ainsi : „Mon cher frère, tu veux manier la même rame (sans doute allusion à la *Nef des fous*) qu'ont maniée les moines brûlés à Berne; tu couvres la Vierge de souilluro; si tu en as envie, vas à Borne, on t'y servira un rôti dont les os ne seront pas bons à ronger". Le sentiment qui a dicté ces mauvais vers est plus mauvais encore, on en a honte pour Brant; avec cos dispositions-là, il aurait fait un excellent inquisiteur.

Je m'arrêterai peu à ses poèmes sur quelques saints. Depuis son enfance il s'était plu à lire les histoires des martyrs; il se vantait de ses connaissances en cette matière; celui, dit-il en 1517, qui me reprocherait des erreurs sur les saints, ne saurait pas ce qu'il ferait[80]. Il chante son patron saint Sébastien, bien qu'il convienne que le talent lui manque pour louer dignement ce martyr intrépide; il faudrait être un Pindare ou pouvoir chausser le cothurne tragique[81]. Il chante le patron de son fils, l'ermite saint Onuphrius, dans un *carmen* où le mètre change si souvent qu'il semble que Brant n'ait voulu fournir qu'un échantillon de ses aptitudes prosodiques; ce qu'il y a de meilleur dans cette pièce, toute hérissée de mythologie, est une courte invocation au saint en vers rimés à la façon des hymnes, mais à laquelle Brant n'a pas pu s'empêcher de donner le titre pédantesque *Monocolon ex dactylico adonio dimetro catalectico*[82]. Il fait l'éloge de saint Valentin, qui guérit l'épilepsie, tandis que Macaon et Hippocrate sont impuissants contre elle[83]. Il célèbre saint Yves comme avocat des pauvres et patron des juristes[84], et saint Brunon comme fondateur de l'ordre des chartreux, auquel appartenaient plusieurs de ses amis[85]. Il se plaint que saint Joachim, „ce vénérable héros", n'ait

la vie de Brant), sur le titre duquel une main qui m'est inconnue a écrit en 1514 ces mêmes vers, en ajoutant qu'ils ont été provoqués par des répons contre l'immaculée conception, chantés par les dominicains d'un couvent de Moravie et affichés à une des portes de la cathédrale de Strasbourg. Dans sa lettre à Paul Lang, Brant dit expressément : *Erat priori anno quidam ex maculistis qui palam dicere non est veritus, ficta et ementita ea esse omnia... Cui ego extemporaneo hoc vulgari rhythmo os concludi impudens.*

80 Br. à Villinger, 17 déc. 1517.

81 *Varia carmina*, f° C, 7.

82 O. c, f° D, 2. — Ind. bibl. 103.

83 O. c, f° F, 1.

84 O. c., f° F, 1.

85 O. c., f° F, 3. — Comp. Ind. bibl. 139.

Digitized by Google

encore ni églises ni chapelles; on révère sainte Anne, pourquoi pas aussi son époux? l'honneur de la vierge exige qu'on n'oublie pas son père, car c'est une honte pour les enfants d'avoir des parents inconnus. En terminant une des pièces qu'il consacre à Joachim, il lui dit: „Pour le moment il faut que tu te contentes de ces vers; plus tard, quand j'aurai plus de loisir, je t'en ferai encore d'autres“ [86]. Il dit de même dans un *carmen* à saint Augustin: „Il y a longtemps que je désire chanter tes louanges, mais de nombreuses occupations ont empêché mes mains encore faibles; d'ailleurs tu n'as pas besoin de mes vers; accepte-les néanmoins tels qu'ils sont“ [87]. La plupart de ces morceaux ne sont que des biographies versifiées. En 1502 Brant publia, en prose allemande, un recueil complet de Vies des saints; ce fut une nouvelle édition d'un *Passional* qui avait déjà paru plusieurs fois; Brant fit quelques changements dans l'orthographe et modernisa quelques mots; çà et là il intervertit l'ordre des légendes, il en ajouta quelques-unes qui manquaient, et mit à la fin une traduction de son invocation à la Vierge d'après Apulée [88]. En 1503 il fut un des poètes qui accompagnèrent de *carmina* la belle édition que fit Wimpheling du traité de Raban Maur *De laudibus sanctæ crucis*. Dietrich Grésémund, l'auteur de la *Historia violatæ crucis*, le pria de la traduire en vers allemands [89]; un religieux du couvent des frères mineurs de Saint-Ulric, dans la vallée de Barr, désira qu'il recueillît et publiât „dans un style élégant“ les miracles de sainte Barbe [90]; rien ne prouve qu'il ait accédé à ces vœux.

On vient de voir que sous tous les rapports Brant était bon catholique; il l'était même en censurant quelques abus qui nuisaient à la considération de la hiérarchie. Il se plaint des prêtres qui ne sont entrés dans les ordres que pour se livrer à la paresse et pour s'enrichir, qui ne sont pas plus aptes à diriger une paroisse „que des ânes à jouer du luth“, qui se font donner des dispenses, qui cumulent des bénéfices, qui prennent de l'argent pour tous les actes de leur ministère, qui réclament le respect de la foule tandis que chez eux ils

86 *Varia carmina*, f° II, 1 et suiv.
87 O. c., f° II, 5.
88 Ind. bibl. 161.
89 Grésémund à Brant, 19 oct. 1506, Mayence; — à Wimpheling, 20 oct. Ms.
90 Jean Schaffelsteiner, *indignus servus sanctissimæ Barbaræ*, à Brant. S. d. Ms.

mènent une vie scandaleuse; il se plaint des évêques qui consacrent les jeunes gens sans s'informer de leur vocation, ou qui sont trop mondains, trop cupides, trop despotes pour être de vrais pasteurs; il se plaint des abbés qui, au lieu de prier, d'étudier, de surveiller leurs monastères, passent leur temps à des banquets, à la chasse ou avec des femmes; il se plaint des moines mendiants, vagabonds effrontés qui exploitent la charité des fidèles en leur vendant de fausses reliques, du foin de l'étable de Béthléhem, des os de l'âne de Bileam, des plumes de l'aile de saint Michel [91]; il se plaint enfin des simoniaques, en faisant une spirituelle comparaison entre saint Pierre, qui a travaillé toute une nuit sans prendre un poisson, et qui pourtant a reçu les clefs du ciel, et Simon le magicien, qui sait remplir les filets au point qu'ils se rompent, mais qui n'est que le portier de l'enfer [92]. Ce sont les mêmes plaintes que celles de Wimpheling, de Geiler de Kaysersberg et de beaucoup d'autres avant eux. Il est vrai que Brant se plaignit aussi un jour de l'incurie du pape, qui laissait aller à la dérive le vaisseau de l'Église, et que d'un ami il reçut contre ce même pape une mordante épigramme [93]; mais ce pontife était Alexandre VI; les meilleurs des catholiques ont dû gémir de voir la chaire de saint Pierre occupée par ce personnage. Brant a pour l'Église un dévouement sans bornes; il n'en veut qu'à quelques individus qui la déshonorent; il ne touche ni aux institutions ni aux

91 *Narrenschiff*, chap. 30, 63, 73; — *Varia carmina*, f° i, 2; — Epigrammes. Ind. bibl. 126.

92 *De Symonia.*

In cœlum superas Petrus migravit ad aulas,
In terris Symonem liquit habere vices.
Cœlorum claves devexit ad æthera Petrus.
Ast herebi Symonem clavigerum esse sinit.
Nocte nihil tota Petrus capit, at modo pisces
Rumpatur rhete ut prendit ubique Symon.
Quod non, Petre, potes, quod non facis, optime Cephas,
Hoc Symon ipse potest, hoc facit omne Symon.

Vers inédits, écrits de la main de Brant dans un volume ms. provenant de la Chartreuse de Bâle et appartenant à la bibliothèque de cette ville.

93 *Dedit mihi quidam nuper in Aquis hoc epigramma :*

Vendit Alexander claves, altaria, Christum,
Emerat ille prius, vendere iure potest.
De ritio in vitium, de flamma cessit in ignem
Roma sub Hyspano deperitura iugo.
Sextus Tarquinius, sextus Nero, sextus et iste,
Semper ergo a sextis dirupta Roma fuit.

Jean de Hermansgrün à Brant, 9 janv. 1504. Ms.

Digitized by Google

dogmes; l'omnipotence papale n'a pas d'avocat plus empressé, la vie monastique de panégyriste plus enthousiaste; il est aussi irrité contre les Hussites[94] que contre les maculistes, les Juifs et les Turcs; s'il déplore le désordre, c'est parce que le spectacle des abus commençait à ébranler la foi des laïques; il demande le retour à la discipline, afin que le clergé reprenne son autorité, car c'est au clergé que doit appartenir le gouvernement des âmes.

Mais ce n'est pas dans l'Église seulement qu'il voit du désordre, il en voit partout. Ici nous touchons à un des côtés de son caractère dont l'étude offre un intérêt particulier, et qu'il ne faut pas perdre de vue quand on veut apprécier sa valeur même comme poète. Son idéal n'est pas un idéal poétique, c'est celui de l'*ordre* dans les relations sociales aussi bien que dans la conduite des individus. Comparant à cet idéal la réalité, et voyant combien celle-ci y répondait peu, il s'était troublé jusqu'au fond de son âme; il avait à un haut degré le sens de la règle; tout ce qui sortait de la règle blessait sa nature facilement irritable; il présentait alors le contraste singulier, mais assez naturel d'un homme qui veut la mesure et qui, ne la rencontrant pas chez les autres, en sort lui-même; désappointé de trouver les choses autrement qu'il les concevait, il se fâchait, il s'emportait, et, le goût du siècle aidant, les gros mots lui partaient tout seuls. Son commerce avec les chartreux de Bâle avait contribué à nourrir cette disposition à n'envisager le monde que par ses côtés sombres, il s'était habitué à le regarder avec les yeux d'un moine et, au lieu de ne blâmer le mal que là où il était, il condamnait la société en bloc. Dans ses écrits il ne tarit pas de plaintes sur le renversement de l'ordre, causé par l'orgueil et entraînant la corruption des mœurs et le refroidissement de la foi. En 1500 il publia un petit poème sous la forme d'un songe[95]. Il raconte que, „préoccupé comme de coutume" du triste état du monde, il s'endormit au milieu de ses soucis; en rêvant il vit une croix plantée en terre et dont le sommet touchait au ciel; le bois avait des fissures nombreuses et récentes, d'où découlaient des gouttes de sang et d'où sortaient des voix plaintives; une de ces voix lui expliqua le sens de la vision qui lui arrachait des

[94] *Narrenschiff*, chap. 93, vers 11 et suiv.

[95] Ind. bibl. 118. — V. aussi son *Carmen de manna celesti et de ingratitudine omnium illud edentium. Varia carmina*, f° C, 2.

larmes : la croix, pendant si longtemps vénérée des chrétiens, est devenue un objet de mépris et de haine; c'est pourquoi Dieu nous menace de châtiments qu'il annonce par mille présages; cependant la croix ne périra point, elle restera pour les fidèles le signe de la grâce et pour les autres le signe de la condamnation.

Mais où sont les fidèles? Brant en trouve à peine un très-petit nombre; il croit qu'il n'y a plus que Dieu qui, par une intervention directe, puisse sauver le monde; un instant il va jusqu'à douter du pape, qui lui semble devenu indifférent : „Seigneur, dirige toi-même d'une main ferme la barque de Pierre; Palinure, hélas! s'est endormi sur le gouvernail“ [96]. L'Antéchrist est aux portes; et savez-vous quels sont, d'après Brant, ses principaux aides? ce sont les imprimeurs; ils font paraître trop de livres qu'il faudrait jeter au feu. Ce jugement semble peu équitable; on a des catalogues d'à peu près tout ce qui était publié du temps de Brant; parmi ces nombreux volumes et brochures ce qu'à son point de vue il a pu appeler mauvais, se réduit à fort peu de chose. Pour lancer une pareille boutade, il faut que lui, qui aimait tant à se voir imprimé et dont plusieurs des meilleurs amis ont été imprimeurs, ait eu un moment d'humeur bien noire. Il trouvait un signe plus manifeste encore de l'approche de l'Antéchrist dans le mépris des indulgences. Personne, dit-il, n'en veut plus, et pourrait-on les avoir pour un liard, on ne le donnerait pas pour se les procurer. „Cela m'est une preuve que la foi est comme une lumière qui, après avoir brillé d'un vif éclat, est sur le point de s'éteindre, et que le jour n'est pas loin où tout retombera dans les ténèbres“ [97].

Il s'inquiétait surtout de la situation morale de l'Allemagne. Il ne laissait échapper aucune occasion, soit dans ses vers, soit dans sa prose, de manifester ses sentiments patriotiques; mais plus il aurait voulu que la nation, jadis si glorieuse, fût grande et honorée, plus il était indigné de ses vices, et généralement, comme toujours, il attribuait à tous ce qui peut-être n'était que le fait du plus grand nombre. Il reprochait aux Allemands leur ivrognerie, leur paresse, leur brutalité, leur égoïsme. En Allemagne, dit-il quelque part,

[96] *Varia carmina*, f° g, 5. — *Narrenschiff*, chap. 108, vers 63 et suiv.

[97] *Narrenschiff*, chap. 99, *Von abgang des glauben;* chap. 103, *Vom Endkrist*, surtout vers 95 et s., et vers 142 et s.

Digitized by Google

l'ordre divin et humain est renversé par le mensonge, la malice, la fraude; les liens sociaux sont rompus, on ne connaît plus la justice; tous sont frappés d'aveuglement; même dans la magistrature on ne rencontre plus que peu d'hommes ou, pour mieux dire, on n'en rencontre plus aucun qui soit intègre et qui veuille punir les crimes; ne vous étonnez donc pas si l'honnêteté, la probité, la pudeur sont comme exterminées parmi nous; il a plu à Dieu que nous finissions dans le mal [98].

Le trouble de Brant lui pesait par moments si lourdement que, pour s'en délivrer, il songeait à se retirer dans la solitude; il estimait heureux et voudrait imiter „les combattants du Christ", qui avaient cherché le désert pour fuir les séductions et les angoisses du monde [99]. Dans son poème sur saint Brunon il s'écrie : „Dieu veuille que je puisse espérer d'être admis parmi les chartreux!" [100] Il adressa à Christophe d'Utenheim un éloge du professeur de la Sorbonne Jean Raulin, qu'il admirait pour avoir renoncé à tout et pour s'être fait moine au couvent de Cluny [101]. Christophe et ses amis Wimpheling et Geiler agitèrent un jour la question si, dans ces temps de crise, ils ne devraient pas se faire anachorètes. Brant se fût volontiers joint à eux. Mais aucun d'entre eux ne prit cette résolution désespérée; ils restèrent à leur poste, sans se faire beaucoup d'illusions sur le succès de leur lutte contre ce qu'ils appelaient le mal; cette lutte, d'ailleurs, n'aurait pu aboutir, au moins dans une certaine mesure, que s'ils avaient eu le courage de relâcher la chaîne qui les retenait au passé.

De Bâle Brant envoya à Geiler une „invective contre les délices

98 Lettre à Jean Götz, 7 mars 1499, en tête de la *Pannormia Ivonis*. Ind. bibl. 154.

Tradimus interea tam fortia corpora vino,
Et juvat ignavæ vivere luxuriæ.

Varia carmina, f° bc, 1.

Jetz sicht mans auch in tütschem land
Und gbrüst uns nüt, wer nit der wyn
Und das wir Tütschen voll went syn
Und mögen keyn recht arbeit thun.

Narrenschiff, chap. 92, vers 30 et s.

99 *Exhortatio de vita solitaria. Varia carmina*, f° F, 7.

100 *...Utinam misello*
Spes sit athletam fore me palæstræ
Carthusianæ.

O. c, f° F, 6.

101 Ind. bibl. 148.

du monde"[102]. Je la traduis, autant parce qu'elle est une des moins médiocres de ses poésies sous le rapport littéraire, que parce qu'elle révèle, mieux que d'autres, la nature mélancolique de sa piété. „O monde, toi qui n'es jamais fidèle à tes adorateurs, toi qui as coutume de tromper les hommes, qui n'as rien de pur (jeu de mots : *munde, nihil mundi... habens*), de chaste, d'honnête, ami perfide pour tous, je te dis adieu. Après avoir été ton hôte, je te quitte, tu ne fus pour moi qu'un ennemi cruel, tu n'as observé envers moi aucun des devoirs de l'hospitalité, tu n'as pas gardé la foi que tu m'avais engagée. Aussi bien tu ne le pouvais pas, car tu es périssable, il n'y a rien en toi de constant et de ferme. Tu promets tout, souvent même une vie éternelle, et tout ce que tu fais est frappé de vanité. Tu n'offres que des rires sardoniques ou des larmes de crocodile; tu es plein d'imposture, tu as la ruse du renard. Combien de fois ne m'as-tu pas promis la gloire, la vie, le bonheur, des richesses faciles! En tout tu as menti, en tout ce que tu donnes se cache un venin. J'ai vu et revu presque tout ce qui existe sous le soleil, et dans l'univers entier je n'ai rien trouvé de stable, j'ai reconnu que tout est vain, caduc, insensé, que tout s'écoule comme de l'eau; tu n'as rien qui dure, il suffit d'un instant pour tout emporter. Tu donnes beaucoup, il est vrai, de l'or, des champs, des troupeaux, une épouse, des enfants, tout ce que peut souhaiter une folle cupidité; mais en tout cela il y a plus d'amertume que de douceur, aux joies tu te plais à mêler des tristesses. Et supposé que tu me restes propice jusqu'à la dernière heure, que je réussisse en toutes choses, que tu ne me refuses aucun de mes désirs : quand, m'écrierai-je, quand viendra le terme? sera-ce aujourd'hui ou demain? Mes années seront peut-être aussi nombreuses que celles de Nestor, néanmoins il est une loi fatale : il faut partir, tôt ou tard la mort nous surprendra. Qu'importe que je meure dans un an ou dans mille, puisque la mort est toujours là et que la vie même qui semble la plus longue passe rapide comme un instant! Que sert-il de se réjouir, si après il faut demeurer un temps infini dans la peine? que sont tes courtes délices en comparaison des tourments de l'enfer? elles s'évanouissent vite, et ceux-ci seront éternels. Quand je mour-

[102] *Invectiva contra mundi delicias. Varia carmina*, f° H, 8.

rai, pour combien de temps se souviendra-t-on de moi? qui voudra me plaindre? mes frères, sans doute, ma famille, ma femme; mais ils craindraient que je ne revienne. Ils mettront une grosse pierre sur ma tombe, afin que le cadavre en pourriture ne puisse plus sortir de la fosse. Pour se disputer ma succession, ils prêteront de faux serments, ils se poursuivront d'injures; il y aura des vols, peut-être des meurtres. A peine me laisseront-ils un mauvais linge lacéré pour couvrir ma nudité. Ils poseront sur mon sépulcre une urne de marbre remplie de parfums; ils répandront des roses, des lis, du thym, du romarin, pour empêcher par ces fortes odeurs mon esprit de revenir de l'Érèbe. Ils se lamenteront comme les Memnonides, ils verseront des larmes comme les compagnons de Phaëton, ils voudront comme Ino se tuer de douleur, ils m'érigeront une pyramide ou un mausolée, ils me feront des pompes funèbres comme on en faisait au Champ de Mars. Que me servira tout cela, si à cause de ma vie perverse j'aurai dû descendre au Styx? Tout ce qui maintenant me paraît précieux sera tourné alors en dommage pour moi. Ah! combien je regretterai de n'avoir pas été pauvre, privé des voluptés et des biens du monde! Mais il n'y aura plus de retour. Tisiphone, me frappant de ses serpents, me forcera de confesser la vérité; le nocher infernal, m'ayant débarqué au rivage d'où l'on ne revient pas, me présentera au juge, et celui-ci me rappellera mes crimes; il me livrera aux Furies pour qu'elles me fassent subir ma peine : Infligez-lui, dira-t-il, autant de tourments que pendant sa vie il a eu de délices. O monde misérable, plus misérable que le Tartare, quel secours pourras-tu me prêter alors? que vaudront tes promesses, tes douces paroles, les espérances trompeuses dont tu m'avais bercé? Désirerai-je encore tes faveurs? voudrai-je les acheter au prix d'une souffrance éternelle? Ah! que celui-là périsse qui t'a donné ce nom impropre de monde, à toi qui es immonde et plein d'ordures! Fuis, sors, va-t-en, j'ai horreur de tes charmes! Je te quitterai, je me séparerai de toi, je ne te veux plus, je le jure par Dieu et les saints. C'est toi seul, ô Père très-bon, que je veux adorer, je ne suivrai plus que le Christ. Sois mon aide, Seigneur, que je meure au monde pour vivre éternellement pour toi".

Tout cela n'est ni très-profond ni très-neuf; rien de plus banal que ces lamentations sur les vanités du monde. Brant a des passages qui

ne sont que des ressouvenirs de l'Ecclésiaste. Puis on se demande pourquoi lui, dont la vie domestique paraît avoir été très-heureuse, se plaint par anticipation de l'ingrat oubli où le laissera sa famille. Mais, outre qu'en latin le morceau se présente un peu mieux qu'en traduction, le fait qu'il l'a envoyé à l'austère Geiler de Kaysersberg prouve que nous n'avons pas là une simple amplification déclamatoire et qu'il a exprimé, à part quelques exagérations dans la forme et à part la mythologie, des sentiments que réellement il a éprouvés; ce sont ceux d'un homme pieux, mais dont la piété a été trop chagrine, trop ascétique.

§ 3. *Œuvres politiques.*

Le renversement de l'ordre, auquel Brant attribuait tous les malheurs du monde, avait pour lui un sens particulier. Il nous en informe dans un de ses poèmes les plus remarquables, non pas précisément au point de vue poétique, mais comme expression de son opinion sur l'histoire de l'humanité et sur le gouvernement des peuples [103]. „Jusqu'à présent, dit-il, j'ai décrit les mœurs des fous (dans le *Narrenschiff*) et leur triste fin"; ils ont péri parce qu'ils n'ont su ni manier les rames ni diriger les voiles du navire qui les portait, en d'autres termes parce qu'ils ont enfreint la loi de Dieu et méconnu sa règle. Cette règle, il va maintenant nous la faire connaître: Pour toutes les créatures Dieu a établi un ordre, qu'elles ne violent pas impunément; il consiste dans la respectueuse obéissance que l'inférieur doit à son supérieur, il est détruit par l'orgueil qui pousse à la révolte. C'est ainsi que d'abord Lucifer, puis Adam, ont péché et en ont subi la peine. Les descendants d'Adam se sont tous engagés dans la route funeste qu'il avait ouverte; eux aussi ont transgressé la règle, ils ont voulu être maîtres à la place de Dieu, ils ont usurpé le règne, ils ont fondé les monarchies des Assyriens, des Mèdes, des Perses, l'Empire d'Alexandre, celui des Romains, dont chacun a disparu à son tour. Puis est venu le Christ pour rétablir l'ordre divin. „Il confia à Pierre et à ses successeurs la charge d'être ses vicaires à

[103] *De corrupto ordine vivendi pereuntibus inventio nova.* O. c., f° a, 1 et suiv. Reproduit à la suite de la trad. latine de la *Nef des fous*, par Locher.

perpétuité; ce que tu lieras sur la terre, dit-il à son disciple, sera aussi lié dans les cieux, et ce que tu délieras sur la terre, sera aussi délié dans les cieux". L'empereur Constantin, comprenant que c'était là la foi chrétienne, s'y conforma; il reçut d'un successeur de Pierre la couronne de l'Empire, et c'est ainsi que dans l'Empire fut restauré l'ordre; alors commença réellement le règne du Christ, chef souverain des hommes et de leurs princes, la fin fut renouée à l'origine, l'oméga à l'alpha, la loi et la règle reprirent leur autorité; on reconnut que Christ est le maître et qu'en droit comme en fait il confère le double glaive; tous ceux qui depuis lors ont été rois légitimes, ont tenu leurs sceptres de son vicaire; s'il en est qui s'en sont emparés autrement, ils ont été des usurpateurs, des voleurs, des brigands : ils ne sont pas entrés dans le bercail par la porte, ils y ont pénétré violemment comme des loups. Depuis quinze siècles (!) l'Empire romain est ainsi constitué de manière que l'empereur soit inférieur au pape, qu'il reçoive de lui la puissance séculière et qu'il lui jure d'être le protecteur de saint Pierre et de l'Église; c'est dans ce but qu'il est sacré par le pontife et que celui-ci lui remet le glaive pour punir les méchants et défendre les bons. Voilà les deux luminaires que Dieu a établis pour rayonner sur le monde; le plus grand, pareil au soleil, éclaire les âmes et les choses saintes; l'autre, qui reçoit son éclat du premier, n'est fait que pour l'ombre des choses terrestres; tel est l'ordre véritable, la seule règle juste, la loi du maître du tonnerre : partout l'inférieur doit obéir à son supérieur.

Ce passage, qui ne se compose pour ainsi dire que de paragraphes des Décrétales mis en vers, fut écrit en 1495; le canoniste le plus ultramontain n'aurait pas pu exprimer en termes plus clairs le principe de la domination absolue de la papauté. A ce point de vue, s'il avait été conséquent, Brant aurait protesté contre toute prétention du chef de l'État de se mêler de la police ecclésiastique; mais l'inconséquence était un des caractères de ce temps si fertile en contrastes. Wimpheling, qui pour réformer les abus désirait que Maximilien fît pour l'Allemagne une sanction pragmatique pareille à celle de la France, soumit en 1510 à l'examen de Brant le projet qu'à la demande du prince il avait rédigé dans ce but; il est permis de supposer qu'auparavant déjà il avait ramené son ami à des vues un peu plus conformes aux intérêts de la société laïque, telle qu'elle tendait à se con-

stituer dès cette époque. Il serait difficile de s'expliquer le crédit dont Brant jouissait auprès de Maximilien, s'il avait maintenu dans sa raideur la théorie de la suprématie pontificale sur le pouvoir séculier. En tout cas, et de très-bonne heure, il associait au principe ultramontain celui de quelques légistes du moyen âge sur la monarchie universelle de l'empereur comme chef temporel de la chrétienté. Lui et d'autres publicistes du quinzième siècle considéraient encore les empereurs comme les successeurs directs des Césars de Rome; on avait construit tout un système de soi-disant droit historique sur la translation de l'Empire, qui des Romains avait passé aux Grecs, des Grecs à Charlemagne, des Francs aux Allemands par les Ottons; cette translation devait justifier la maxime que les empereurs d'Allemagne étaient *de jure* les maîtres du monde. Pour propager ces idées, qui n'étaient pas nouvelles et qui flattaient l'orgueil national, Wimpheling publia et Brant recommanda par des vers le traité *De juribus et translatione Imperii*, écrit déjà vers le milieu du quatorzième siècle par l'évêque de Bamberg Léopold de Bebenbourg[104]. Brant était persuadé qu'à l'empereur revenait le titre de *dominus mundi*, maître du monde séculier; que dans ce domaine il avait les mêmes priviléges que le pape dans le sien; qu'il était la *source du droit*, de même que le pape était l'organe de la religion; il croyait, comme l'avait cru le juriste bâlois Pierre d'Andlau, que tous les princes chrétiens de l'Europe devaient être soumis à cet empereur universel. Ces théories n'étaient plus que des chimères; non-seulement les autres souverains avaient leur pleine indépendance, ils ne voyaient plus dans l'empereur qu'un voisin dont ils étaient les égaux; dans l'Allemagne elle-même les États tendaient à se conquérir une plus grande autonomie; au fond, l'Empire n'était plus qu'une idée, et par la faute des derniers chefs cette idée même avait perdu beaucoup de son prestige. Brant le déplorait : l'ordre divin n'est plus observé, l'empereur n'est plus „le maître de la terre", les rois lui refusent l'obéissance, les peuples, les villes aspirent à être libres, personne ne songe à défendre l'honneur impérial, chacun ne cherche que son intérêt propre; tout est à l'envers, „les pieds tournés en haut, nous voulons marcher sur la tête, la voiture est attelée devant les chevaux, au lieu d'avancer nous

[104] Ind. bibl. 78.

allons à rebours comme les écrevisses". C'est encore à l'Allemagne que s'adressent principalement ses plaintes : il ne plaît plus aux Allemands d'avoir un empereur, les États veulent être maîtres chez eux, ils oublient que les grenouilles, mécontentes du gouvernement de Jupiter, reçurent pour roi Ibis, qui les croqua l'une après l'autre [105]. Et pourtant Dieu les avertit par des prodiges, par la naissance de monstres, par le cours des astres, par des épidémies, qui sont autant de foudres forgées par les cyclopes. Il abonde en prédictions sinistres; en 1495 il décrivit la figure qu'aura le ciel le 2 octobre 1503 et annonça pour ce jour des catastrophes; celles-ci n'étant pas arrivées à l'heure prévue, il publia pour l'année 1504 une feuille volante, avec une image allégorique et des vers où il exprime la crainte de voir se lever une génération guidée par un prophète qui, sous l'apparence de la piété, enseignera le mensonge et allumera des guerres; en 1520 il fit de nouveau des rimes, prédisant pour 1524 un déluge, un trouble général dans toute la création, sinon des dangers pour l'Église, l'irruption des païens dans la chrétienté, la ruine de l'honneur germanique [106]. Mais chaque fois qu'il se hasardait à faire de ces prophéties, il ajoutait qu'on pourrait désarmer la colère divine en faisant pénitence et en revenant à l'ordre.

Il y avait un homme dont, dès sa jeunesse, il attendait le rétablissement de cet ordre, c'était Maximilien. Le spectacle de l'incertitude de toutes choses pendant le règne de l'empereur Frédéric III, de la dissolution des liens politiques en Allemagne, de la rivalité des États, du mépris des lois, de l'abus de la force, avait été pour beaucoup dans sa manière de peindre le monde en noir. Quand en 1486 le fils de Frédéric fut élu roi des Romains, Brant, ses amis et tous ceux qui pensaient comme eux, fondèrent sur lui les espérances les plus brillantes et les moins justifiées; ils ne pouvaient pas prévoir encore que ce prince, intelligent, chevaleresque, aimable, semblerait un jour indécis et inconséquent, parce qu'il songerait bien plus à l'agrandissement du pouvoir de sa maison qu'aux intérêts de l'Empire en général. Brant fit aussitôt des vers sur son élection : „Plus heureux

105 *De corrupto ordine vivendi*, v. la gravure et f° a, 6; f° bc., 1.

106 L. c., f° a 7 et la gravure. — *Von der wunderbarlichen Zamefügung der öbersten planeten.* Ind. bibl. 120. — Vers de 1520, chez Strobel, *Narrenschiff*, p. 34, et chez Zarncke, p. 161.

que Saturne qui fut détrôné par son fils Jupiter, Frédéric sera assisté du sien dans le gouvernement du monde; sous des princes pareils l'âge d'or ne pourra pas manquer de reparaître" [107]. Brant ne doutait pas de la prochaine réalisation de tout ce qu'il souhaitait le plus ardemment; d'avance il voyait refleurir en Allemagne la justice, la concorde, la paix, et surtout il voyait les Turcs chassés de l'Europe et de la Palestine; Maximilien devint littéralement son héros. Aussi peut-on se figurer sa colère quand il apprit en 1482 que, lors de l'insurrection de la Flandre, le roi avait été fait prisonnier à Bruges. Il composa une „exhortation élégiaque à tous les sujets de l'Empire contre les Flamands perfides et sacriléges [108]. La sincérité de son indignation est indubitable, mais c'est une indignation exprimée par un pédant doublé d'un fanatique. La manière dont il accumule ses souvenirs d'histoire et de mythologie est peu faite pour nous émouvoir; il a beau s'échauffer et enfler sa voix, il ne réussit qu'à nous faire rire; je crois même que si ses vers étaient tombés entre les mains d'un habitant de Bruges, ils auraient produit sur lui le même effet; on peut en juger par les extraits suivants: „Dites, ô Brugeois cruels, quelle Erichton furibonde, quelle Tisiphone coiffée de serpents vous a excités! Dites-le, brigands cimbres, monstres flamands! Vous avez arrêté votre chef, le roi romain; vous n'avez pas rougi de toucher ses épaules sacrées, ses membres oints de l'huile de Dieu. Que la terre s'ouvre pour vous engloutir, qu'elle vous enferme dans les sombres régions de l'Érèbe!" Brant les voue à Cerbère, aux Harpyes, aux Euménides. „Quel lion, quel tigre vous a engendrés? l'Océan même ne produit pas des êtres comme vous". Ils n'ont pas même eu pitié du père de Maximilien, de ce vieillard malade qui n'a presque plus de souffle. L'Allemagne entière doit se lever pour venger cette injure; Brant appelle aux armes toutes les tribus de l'ancienne Germanie, les Triboques, les Némètes, les Saxons, les Trévires, les Baiovares, les Vangions, les Ubiens, etc., etc. Cela n'est que comique; ce qui ne l'est plus, c'est quand il s'écrie: „Quiconque ne poursuit, ne tue pas les ennemis de César, est un ennemi de César"; „détruisez les Fla-

107 *Varia carmina*, f° bc., 4.

108 *Ad cunctos Rhomano imperio subiectos elegiaca exhortatio contra perfidos et sacrilegos Flamingos*. O. c., f° e, 4 et suiv.

mands, extirpez la racine même du crime, pendez, décapitez les scélérats, faites-leur subir tous les genres de mort, brûlez leurs villes, renversez leurs murs, faites passer la charrue sur ce sol maudit! la justice l'exige; c'est ainsi qu'il convient aux Germains de montrer qu'ils sont l'honneur de l'Empire et qu'ils ont encore leur vaillance antique!" [109] Ce ne sont pas là de simples hyperboles froidement entassées par un rhétour; cette rage de paroles est très-sérieuse, mais elle est sauvage; la dévotion de Brant pour son Maximilien est aussi farouche que sa dévotion pour la Vierge immaculée.

A son grand dépit, il lui semblait que les Allemands ne partageaient pas son enthousiasme; en 1492, quand le roi Ferdinand le Catholique eut fait la conquête de la Grenade, Brant composa un poème *in bæthicum triumphum* [110]; il admire Ferdinand, moins encore pour avoir vaincu les Maures que pour avoir réuni à peu près toute l'Espagne sous un sceptre unique. „Ah, que l'Allemagne serait prospère si elle avait un roi pareil! bientôt le monde entier serait de nouveau soumis à nos lois; nous possédons, il est vrai, Maximilien, et il voudrait tenter des choses glorieuses, mais hélas! il ne trouve pas la fidélité qui lui est due!" Lors même qu'il l'aurait voulu, Maximilien n'aurait pu rien faire de grand aussi longtemps que vivait son père, qui, jaloux du pouvoir, le tenait dans la sujétion. Fré-

109 *Cæsaris hostis quisquis non Cæsaris hostem*
Occidit, perimit, persequiturque fugat...
Perdite flamingos, gandavos perdite diros,
Tollatur tanti fons et origo mali
Cuspide perlonga veteres torquete cateias,
Sulphureos spargant ænea vasa globos.
Pectore romphæam cymbri ancipitem, iuguloque
Condite, rumpantur guttura, colla ruant.
Angite transfixas, laqueo perstringite fauces,
Subdantur celeres mortis ad omne genus.
In mare præcipites turbate, agitate rebelles
In freta latrones, sanguine stagna fluant.
Castrenses turres et mœnia flamma rubintret,
Aclides et glandes, spicula tetra cadant.
Fulminis acta modo, contorta phalarica currat
Harpaga, falx, conti, scorpio, parma, sparus.
Ariete sacrilegos in terram sternite muros,
Saxa cadant saxis, discutiatur humus.
Nulla fides his sit, pereant, hæc fœdera sunto!
Supplicio pœnas quas meruere luant.
Phas et iura sinunt urbs hæc paciatur aratrum,
Aequeturque solo terra nephanda suo...
Germani antiqui sic sic iuvat esse decori
Imperio, virtus pristina visque monet.

110 Ind. bibl. 135.

dérie III mourut le 19 août 1493; le 7 novembre de l'année précédente était tombé près d'Ensisheim, dans la Haute-Alsace, un aérolithe qui avait produit une consternation générale. Brant fit sur ce phénomène plusieurs pièces de vers pour apprendre aux savants et au peuple les diverses significations de la pierre : avant tout elle avait été un présage de la mort du vieil empereur, dont Brant composa un éloge funèbre peu mérité; en même temps elle annonçait la défaite des Turcs. Après avoir loué Frédéric d'avoir aimé la justice et la paix, après avoir exprimé l'espoir que sous son fils on sera plus sûr encore de voir revenir „les temps fortunés de Saturne", il exhorte Maximilien, sans s'apercevoir de la contradiction, à combattre le Turc et à pousser vivement la guerre contre la France, à cause de l'affront que lui avait fait Charles VIII en délaissant sa fille et en lui enlevant sa fiancée.

La diète de Worms de 1495, qui prit des mesures pour le rétablissement de l'ordre dans l'Empire et pour une expédition contre les Turcs, semblait réaliser enfin les espérances de Brant. „Nous triomphons des astres, s'écria-t-il[111]; les inférieurs obéiront de nouveau aux supérieurs, la règle sera restaurée". Il exhorta les Allemands à payer le tribut décrété par la diète, en leur rappelant que tous les peuples, les Assyriens, les Babyloniens, les Indiens, les Perses, les Grecs, etc., ont dû payer des impôts; d'ailleurs le tribut n'est pas lourd, d'autres nations sont taxées plus fortement, „et voyez, j'ai dû payer moi-même et je l'ai fait volontiers". Est-il besoin de demander si c'est là de la poésie? Et comme cela aurait touché les bourgeois s'ils avaient pu lire des vers latins !

On vient de voir que, dans l'esprit de Brant, où s'agitaient confusément toutes les tendances du siècle, le désir de paix n'excluait pas les velléités guerrières; on peut dire en effet, et nous en aurons encore d'autres preuves, qu'il ne voulait la paix dans l'Empire que pour que l'empereur pût reconquérir par les armes le titre de maître du monde. Il n'est pas étonnant que, vu les relations qui existaient alors entre l'Allemagne et la France, il ait éprouvé à l'égard de cette dernière des sentiments peu sympathiques, bien qu'un jour il sem-

[111] *Conclusio Wormatiensis. Varia carmina*, f° bc, 1. La pièce porte par erreur la date de 1497; il s'agit de la diète de 1495.

blât lui envier une certaine liberté[112], liberté bien restreinte encore, mais c'était au moins quelque chose que d'avoir un Parlement qui savait résister à l'arbitraire de la royauté; l'Allemagne possédait une digue analogue dans ses diètes; seulement Brant, par une de ces inconséquences si fréquentes chez lui, avait peu de goût pour les diètes; il les accusait de disputer quand il fallait agir[113]. Il n'aimait pas le *coq;* il le poursuivait de railleries et de menaces; c'eût été une grande satisfaction pour lui si l'*aigle* l'avait plumé pour le ramener sous sa domination[114]. L'Italie le tentait également. En juin 1495 on vit se réunir près de Thann de nombreux faucons, qui s'envolèrent vers le sud. Brant y vit un symbole des princes qui devaient suivre Maximilien au delà des Alpes: „Le destin vous appelle, ô Allemands, allez ressusciter l'Empire en Italie!“[115] Lorsqu'en 1510 ces derniers durent évacuer Padoue, les paysans de la contrée chantèrent des strophes ironiques contre Maximilien. Brant ayant reçu une traduction de ces vers, s'en indigna et on composa d'autres en réponse[116]. On doit regretter la perte de cette chanson populaire, elle aurait montré la *muse* de notre poète sous un jour nouveau.

Cependant une campagne contre la France et la reprise de l'Italie n'étaient pas les soucis les plus ardents de Brant; il subordonnait son ambition patriotique à une autre plus vaste; sa constante préoccupation était la guerre contre les Turcs. Depuis la conquête de Constantinople et les progrès des armées musulmanes dans l'Europe orientale, la croisade était redevenue la grande affaire de l'Occident. En nous reportant à la fin du quinzième siècle, nous pouvons éprouver sans trop de peine quelque chose de l'impression produite par les succès des Turcs; on était frappé de terreur; hommes d'État et

112 *Quid vel apud Gallos, qui libertate fruuntur*
Franca, non censum pendere semper habet? O. c., f° bc., 3.

113 O. c., f° a, 8.

114 V. p. ex. la gravure de la *Zamefügung der obersten Planeten.* Ind. bibl. 120; la troisième des épigrammes (n° 2 chez Strobel, *Beiträge*, p. 38, chez Zarncke, p. 155); le *Pasquillus in Gallorum* ἀποτροπήλην, dans les *Panegyri in laudem Maximiliani.* Ind. bibl. 124.

115 *Auspicii falconum prope Thann... visorum explanatio. Varia carmina*, f° f, 5 Paraît avoir été publié à part. Wimpheling à Celtès, 4 janv. 1497.

116 La chanson des paysans de Padoue sur le *Abzug der Deutschen* était, dit Brant, pleine de *smytzwort und schimpfieren* contre l'empereur; chaque couplet se terminait par le refrain *der Lantzman ist hinweg gezoyen.* A Gabriel, vogt zu Swäbelsperg, 1510. Ms.

savants, moines et poètes s'efforçaient à l'envi, soit d'exciter l'imagination des peuples, soit d'appeler les princes aux armes. On publiait à cet effet des traités, on composait des litanies spéciales, on faisait représenter des drames par les étudiants, on répandait des images montrant les horreurs commises par les ennemis de la foi. Pour Brant surtout la guerre sainte était un des principaux objets de son activité littéraire. Dans tous les phénomènes célestes et terrestres qui semblaient inexplicables, il voyait des signes, tantôt du triomphe imminent des Turcs, tantôt de leur expulsion. J'ai dit que son attachement à Maximilien se fondait en grande partie sur l'espoir que ce prince soutiendrait efficacement la cause de la chrétienté contre les infidèles; il se plaignait des diètes qui, pendant que ceux-ci avançaient, ne savaient que délibérer; il fallait un chef prenant une initiative vigoureuse, et ce chef serait Maximilien. Brant l'adjurait, en prose et en vers, de sauver le monde chrétien. Il lui dédia les rimes qu'il publia, en feuilles détachées, sur l'aérolithe d'Ensisheim et sur le porc monstrueux né dans le Sundgau; ce porc désignait „la secte de Mahomet"; la pierre était un avertissement que cette secte serait écrasée. En 1495 il apprit qu'une ligue était conclue entre l'empereur, le pape Alexandre VI, le roi Ferdinand d'Espagne, le duc de Milan, la République de Venise. Ne sachant pas, à ce qu'il paraît, qu'elle était formée contre la France, il ne put lui supposer d'autre but que de protéger l'Église et l'Italie contre les Turcs; il manifesta sa joie par un *carmen* écrit à la hâte, qu'il adressa à l'évêque de Worms [117]; jamais, dit-il, depuis la création du monde, il n'est rien arrivé de comparable à cette confédération salutaire. Il dédia à Maximilien son *Histoire de Jérusalem*, pour mieux lui faire sortir par ce récit ce que les chrétiens ont perdu en laissant la ville sacrée au pouvoir des Turcs. Il fit de ce même livre un résumé en distiques, où en terminant il croit pouvoir donner l'assurance que si le roi romain les appelle, tous les princes s'empresseront de lui donner leur concours; une cause qui lui tenait si fortement à cœur lui inspira quelques-uns de ses meilleurs vers. Il inséra un résumé semblable, plus court et moins réussi, dans son *Narrenschiff* [118].

[117] Ind. bibl. 108.

[118] *Epilogus regum circa Hierosolymam conversantium.* A la suite de *De origine* etc., Ind. bibl, et. 107. *Varia carmina*, f° d, 1 et suiv. — *Narrenschiff*, chap. 99.

Les Allemands ne bougèrent point, pas plus que les autres peuples. En 1498 Brant fit nn nouvel effort. Léonard Clément, prêtre à Ulm, venait de publier une élégie au sujet des victoires des Turcs, formant deux pages de vers latins et accompagnée d'une informe gravure sur bois[119]. Brant en prit occasion pour écrire un poème : *Thurcorum terror et potentia*[120]. C'est une réponse du sultan an prêtre d'Ulm; Bajazeth raconte ses conquêtes; il déclare qu'il les doit à l'indifférence des chrétiens et à leurs discordes; il menace d'envahir l'Italie; il ne craint personne si ce n'est Maximilien; mais que les chrétiens y songent, ils ne pourront le vaincre que s'ils s'unissent entre eux. Dans cette pièce Brant sut donner à sa pensée, qu'il se croyait obligé de répéter si souvent, un tour nouveau, assez original; il ne retombe que vers la fin, quand il fait dire au sultan que si, pour se préserver de la défaite, il devait accepter le baptême et se constituer prisonnier d'un prince aussi magnanime que l'emperenr d'Allemagne, il ne s'y refuserait point. Une pressante exhortation à Maximilien termine le poème. La même année Brant fit nne édition des prophéties faussement attribuées à l'évêque Méthodius de Tyr, et de l'interprétation qu'un clerc d'Augsbourg, Wolfgang Aytinger, en avait donnée dans le sens des croisades et du rétablissement final du christianisme en Palestine[121]. Tout en sachant, comme il dit, que pour quelqnes-uns ces prédictions n'étaient qne des contes de vieille femme, il voulait qu'on ne fût pas plus indifférent „aux révélations des saints qu'aux calculs des astrologues". Lors même qu'on ne peut pas fixer l'heure du triomphe de l'Église, on doit être certain qu'elle arrivera. Il revint encore nue fois à ces idées dans son *Somnium* de l'année 1500. La question turque ne reparut sérieusement qn'à la diète de 1518. Cette fois-ci Maximilien semblait bien résolu; Ulric de

119 *Leonardi Clementis Ulmensis presbitari (sic) elegia ob victoriam Thurci.* La gravure occupe la place de deux pages et a ce titre : *Hec est figura thurcorum atque suorum armigerorum in persecutionem christianorum ut patet per metra sequentia.* S. l. et a., 4 feuillets in-4°. Léonard Clément, humaniste et ami particulier de Bébel, était en 1505 curé de Zwifalten dans le Wurtemberg.

120 Daté du 1er sept. 1498. *Varia carmina*, f° n, 1 et suiv.

121 Ind. bibl. 147. Ce traité avait été publié une première fois, s. l. et a., puis en 1496 chez Jean Froschauer à Augsbourg. On a cru qu'Aytinger a été l'imprimeur de la première édition; mais il ressort clairement d'une note placée à la fin du volume qu'il est l'auteur de l'interprétation. Brant n'en fit qu'une réimpression ornée d'images.

Hutten adressa aux princes d'Allemagne une éloquente exhortation en prose; Brant leur en adressa une en vers, en partie dans les mêmes termes que les précédentes [122]; il se faisait illusion en disant que le pape et ses cardinaux étaient prêts à se mettre à la tête des armées „par mer et par terre"; mais il termina par quelques vers chaleureux: „S'il vous reste une étincelle de foi, hâtez-vous de saisir vos armes! pourquoi dormons-nous? si l'injure faite à Christ ne nous émeut pas, laissons-nous émouvoir au moins par la pudeur ou par la crainte; levez-vous et procurez à vous-mêmes et à vos neveux une gloire immortelle!" Mais ces vers n'étaient plus qu'un anachronisme; le temps des croisades était passé sans retour; quelques papes, quelques monarques aventureux pouvaient parler encore d'expéditions d'outre-mer, les humanistes et les théologiens pouvaient les y engager au nom de la chrétienté menacée de retomber dans la barbarie; mais ce n'étaient plus là que des rêves impossibles et de vains efforts; d'autres intérêts réclamaient l'attention des souverains et des peuples; l'Empire et bientôt toute l'Europe chrétienne allaient devenir le théâtre d'événements plus graves.

Brant, voyant que rien de ce qu'il souhaitait ne se faisait ni en Allemagne ni contre les Turcs, était tombé dans un état de découragement, dont nous trouvons l'expression dans une lettre écrite dès 1504 à Conrad Peutinger d'Augsbourg. Peutinger lui avait adressé quelques lignes [123], où il se plaignait d'être dérangé dans ses études par la querelle de succession qui avait éclaté entre les princes bavarois et qui désolait à la fois le Palatinat et les contrées traversées par le Danube; il ajoutait qu'il craignait de voir les Allemands user leurs forces dans ces dissensions intestines et être réduits un jour à subir un joug étranger; il rappelait la parole d'un ancien, que l'Empire romain eût été impérissable s'il n'avait pas été déchiré par des factions. Brant lui répondit par des réflexions fort longues; ce sont celles d'un homme qui, déçu dans ses plus chères espérances, est tellement abattu qu'il est devenu presque fataliste. Depuis longtemps, dit-il, il a déploré la discorde qui règne entre les Allemands, mais

[122] Ind. bibl. 123.

[123] 13 juillet 1504. Autogr. Réponse de Brant, s. d., ms.; publiée incomplétement par Wencker, *Apparatus*, p. 26.

Digitized by Google

persuadé que l'inexorable *fatum* l'a voulu ainsi, il a cessé de s'en affliger; de même que pour les individus, il existe pour les États un destin qui dirige celui qui veut, et qui entraîne celui qui résiste; il y a des années que par le calcul des constellations il a prédit ces maux; que les astres aient une influence ou non, n'importe, il n'a été que trop véridique prophète; par conséquent, à quoi bon s'étonner? Il continue en ces termes: „D'ailleurs l'Empire n'est pas attaché à la glèbe germanique avec une nécessité telle qu'il ne puisse pas être transféré ailleurs; par le même chemin par lequel il est arrivé successivement aux Assyriens, aux Mèdes, aux Perses, aux Grecs, aux Romains, aux Allemands, il peut parvenir à d'autres, dès que le voudra la fortune. Il y eut un temps où l'empereur pouvait dire en toute vérité: je suis le maître du monde. Mais quand nous voyons où nous en sommes venus aujourd'hui, combien les sots s'élèvent, combien l'ancienne prévoyance et l'ancien zèle sont changés en aveuglement et en paresse, l'Empire romain n'est plus un sujet de joie, il n'est plus qu'une preuve de la fragilité humaine et de la variabilité du sort. Il ne viendra pas de jours meilleurs, je crains au contraire qu'il n'en vienne de pires: des personnages considérables ont annoncé et tous les signes déclarent que les hommes seront plus pervers dans la suite. L'Empire germanique aura la même fin que ceux qui l'ont précédé, il ne sera plus que poussière et débris, il n'en demeurera que le nom. Rien n'est stable parmi les choses terrestres, rien ne subsiste que notre âme immortelle, tout le reste s'en va; ce qui est commencé cessera, ce qui est ne sera plus, ce qui est construit sera renversé. Ayons donc toujours devant l'esprit cette vérité, que de tout temps les discordes, les rivalités, les guerres civiles ont causé la ruine des plus grands Etats, qu'à tous est fixé un terme au delà duquel ils ne dureront pas; ce terme peut être différé, mais il viendra fatalement; ne nous faisons pas d'illusion, l'Allemagne n'échappera pas à cette loi".

Cependant, après avoir dépeint les malheurs des troubles civils, Brant, au lieu de faire l'éloge de la paix, trouve que celle-ci offre des dangers plus grands encore que la guerre: „Même la meilleure paix est accompagnée de misères, de lois iniques, de mœurs relâchées, de haines occultes, de violences manifestes. En pleine paix nous voyons l'Allemagne dans un tel état que, certes, la cuirasse

serait préférable à la toge, le camp au lit, la trompette à la flûte, l'ardeur du soleil à la fraîcheur de l'ombre. Jules César a dit qu'un homme de cœur n'est jamais plus en sûreté qu'en temps de guerre. Nous avons chez nous quatre ennemis de la paix: l'avarice, l'envie, la colère, l'orgueil; si les princes pouvaient les bannir, alors seulement nous pourrions nous réjouir d'une tranquillité véritable. Dans certains États il y a des tyrans si pernicieux, que les combattre vaudrait mieux que de vivre sous eux en paix. Le trop long repos est funeste à l'Allemagne; il affaiblit les mœurs, il favorise les voluptés, il expose tout à la rapine et à la fraude; il crée pour les villes des dangers égaux à ceux de la guerre; pour conclure en un mot, il n'y a pas de paix sans vices, hormis la paix céleste".

Cet épanchement des tristesses de Brant dans le sein de son ami est remarquable; il prévoit une chute de l'Empire germanique, après avoir tant de fois vanté Maximilien d'en être le restaurateur; le nom de Maximilien ne paraît pas même une seule fois dans la lettre; Brant avait-il compris que ce prince n'était pas à la hauteur de l'idéal qu'il s'était formé de lui? Il est vrai qu'il accuse les Allemands en général de s'entre-déchirer; s'il leur annonce la ruine, c'est parce qu'ils sont désunis, et ce qui au premier moment semble contradictoire, les plaintes sur les guerres civiles et celles sur les inconvénients de la paix, cela revient au fond à la pensée que, pour unir et retremper les Allemands, il faut les jeter dans une guerre étrangère; si l'on avait pu s'entendre pour combattre les Turcs et si Maximilien avait mis toute son énergie dans cette affaire, au lieu de guerroyer dans l'intérêt de sa maison, Brant se serait évidemment moins lamenté.

Il faut retenir toutefois ce qu'il dit sur la fragilité de l'Empire romain; ce n'était pas chez lui une simple effusion momentanée, provoquée par les circonstances; il s'était fait un changement, peu profond quoique appréciable, dans ses opinions politiques. Il ne cessait de voir dans l'empereur la personnification de l'*idée* de l'Empire, mais cette idée elle-même, dans son abstraction, n'avait plus le même pouvoir sur lui que dans les années de sa jeunesse; il n'y renonça point comme théorie, il ne se montra que moins pressé d'en tirer les conséquences; à Strasbourg son patriotisme, jusque-là un peu perdu dans les nuages, avait trouvé un but plus prochain, plus positif, il était devenu plus local, pour ainsi dire, il s'était concentré davantage

sur les intérêts de la ville; par une réaction naturelle, ses sentiments avaient pris la couleur plus franche de ceux d'un citoyen d'une république libre. Il les a exprimés dans une série de strophes allemandes, auxquelles on a donné le titre de Tableau de la liberté, *Freiheitstafel* [124]. Dans la salle où siégeait le Conseil des XIII, on avait fait peindre une suite de 52 petits tableaux, formant probablement une frise et composés de scènes dans le goût de la Renaissance allemande, comme on en voyait sur des maisons en Suisse [125], et comme on en voit sur les titres de livres imprimés à Strasbourg, à Bâle, etc.: des génies dans des attitudes diverses, l'un jouant avec un chien, un autre tenant par les oreilles un porc, un troisième attrapant par les pieds un chat, un quatrième à cheval sur un ours, un cinquième armé d'une fourche, un sixième ayant les pieds en l'air, un septième buvant dans un flacon, et ainsi de suite. On ne peut guère admettre que ces images aient eu un sens symbolique; c'étaient d'agréables fantaisies, dont le seul but était de servir de décoration. Pour chaque scène Brant fit quelques vers, sans aucun rapport saisissable avec les sujets; s'il avait songé à une allégorisation, il aurait bien fait de nous en avertir; quelque subtil qu'on le suppose, on ne voit pas quelle correspondance il aurait pu trouver entre les images et ses idées. Pour nous ses vers n'ont de l'intérêt que par eux-mêmes, par l'éloge qu'ils font de la liberté et par la réprobation qu'ils prononcent contre la tyrannie et la servitude; ils rappellent des exemples, tirés de l'antiquité grecque et romaine, de peuples qui se sont laissés asservir, de républiques qui ont su rester libres, de tyrans qui ont péri misérablement. Il vaut la peine de citer deux ou trois de ces strophes: „La servitude est un joug plus lourd qu'un bloc de fer; elle est contraire à la nature de l'homme; quand on n'est pas libre, on ne peut faire ou laisser que ce qu'un autre vous ordonne; on doit souffrir incessamment d'être écorché"; — „la liberté est un bien inestimable auquel rien sur la terre ne peut être égalé; les plus grands trésors ne sont rien à côté d'elle; vivre libre et indépendant, voilà la vie heureuse"; — „quand on nous parle de liberté, bien peu d'entre nous y

124 Ind. bibl. 127.

125 En 1517, p. ex., Jean Holbein orna de fresques la maison du *Schultheiss* de Lucerne; sur la façade il y avait entre autres une frise avec des enfants jouant aux soldats.

Digitized by Google

prêtent l'oreille; l'Allemagne perd l'une après l'autre de ses franchises; bientôt nous serons réduits à l'état où sont les Italiens; il en naîtra des révoltes qui, je le crains, ne se feront pas attendre". La série se termine par quelques vers charmants; ils se rapportent à l'image d'un faucheur appuyé sur sa faux et d'une faneuse portant un rateau sur l'épaule; la faneuse demande au faucheur pourquoi il se repose pour regarder tous ces singuliers petits enfants: „Est-ce donc un jour de fête ou le mauvais temps t'empêche-t-il de travailler?" Il répond: „Ma bien-aimée, mon cœur se réjouit quand je vois ces images, je songe à mon ancienne liberté, je me rappelle combien l'homme libre est heureux et combien l'esclavage est dur; ce n'est pas le mauvais temps qui m'arrête, la servitude seule est cause que je travaille avec déplaisir". Ce faucheur eût été bien habile s'il avait découvert que les „petits enfants" devaient représenter la liberté; c'est une pensée que Brant lui prête. Mais il y a là quelque chose de plus important; ne dirait-on pas qu'en écrivant les derniers mots Brant a songé à l'iniquité de la condition des paysans de son temps? et les révoltes qu'il prévoit, il ne les attribue qu'à l'excès de l'oppression. Déjà dans le *Narrenschiff* il avait dit que le pouvoir qui ne se soutient que par la force ne durera point; que le souverain qui ne possède pas l'amour de son peuple est obligé de vivre dans des craintes perpétuelles; qu'il faut plaindre celui dont la mort devient une cause de réjouissance pour ses sujets; que la roue de la fortune tourne sans cesse, et que le moment approche où celui qui est en haut sera jeté à terre [126]. Mais là il n'avait rappelé que des maximes banales, que personne ne contestait et dont personne ne s'inquiétait; dans la *Freiheitstafel* il est plus explicite, ce n'est plus seulement le moraliste qui parle, c'est le bourgeois d'une cité libre. Qu'avec cela il soit resté dévoué à Maximilien, il n'y a pas lieu de s'en étonner; alors même qu'il commençait à douter que Maximilien accomplirait tout ce qu'il attendait de lui, il avait pour lui un attachement personnel que le prince, un des moins raides et des moins guindés des souverains, savait raffermir, chaque fois que Brant le rencontrait, par la cordiale aménité de ses manières. Jadis Brant avait fait pour lui un épithalame, très-allégorique et très-hyperbolique, pour célébrer son mariage avec Blanche-

[126] *Narrenschiff*, chap. 37, vers 15 et suiv.; chap. 56, vers 37 et s., et vers 72-84.

Marie, la sœur du duc de Milan[127]; en 1507 il écrivit, pour lui témoigner sa condoléance, une élégie sur la mort de son fils Philippe, roi de Castille[128]. Et quand Maximilien mourut lui-même en 1519, il exprima dans un *carmen* une tristesse d'autant plus sincère, qu'elle était motivée aussi par l'écroulement de ses dernières illusions : „O César magnanime, l'espoir que nous avions fondé sur toi quand, vivant, tu tenais le sceptre, est évanoui. Comment pourrais-je retenir mes larmes? Tu étais digne de vivre, toi l'unique ancre de salut des Allemands; une heure rapide t'a enlevé, tu es mort pour le malheur de l'Empire. Le vénérable collége des électeurs est réuni pour te choisir un successeur; s'il se trompait, c'en serait fait de la nation; plût aux dieux que je ne sois pas un vrai prophète, mais tous les signes semblent annoncer le contraire". Brant fit paraître cette pièce dans une brochure qu'il publia l'année suivante et où il recueillit une vingtaine de poésies, qu'à différentes époques il avait écrites en l'honneur de Maximilien[129]. Dans quelques-unes des moins récentes, il lui prodiguait des louanges exagérées : les vertus que jadis les dieux avaient réparties entre plusieurs, étaient toutes concentrées en ce prince unique; Alexandre, Pompée, Justinien, Constantin, Charlemagne, Otton, Dagobert, Hector, Jules César, Hercule, les Scipion, les Camille (Brant les énumère dans cet ordre) ne peuvent lui être comparés, il est le premier de tous. Il avait même fait une traduction d'une Vie de Titus, dans le seul but de montrer que Maximilien était digne, comme ce césar, d'être appelé les délices du genre humain[130]. Ce genre de compliments était dans les habitudes du siècle; en s'adressant à un personnage auquel on se croyait inférieur, on faisait une dépense prodigieuse de superlatifs; même quand ils s'écrivaient entre eux, les savants ne se ménageaient pas les épithètes; ceux qui recevaient leurs lettres étaient les plus grands hommes de la terre, et eux-mêmes des *homunciones abjecti;* pour avoir des exemples, on n'a qu'à lire les dédicaces de Brant et même une partie de sa correspondance privée; d'ailleurs les manuels épistolaires contenaient sur les formules des instructions détaillées. On aurait donc tort de reprocher

[127] Ind. bibl. 132.
[128] Id. 122.
[129] Id. 124.
[130] Id. 125.

Digitized by Google

à Brant un excès d'adulation ; en parlant comme il le fait de Maximilien, il n'a parlé que le langage de la politesse de son époque.

§ 4. *Œuvres morales.*

Plusieurs fois déjà j'ai mentionné le *Narrenschiff*; c'est l'œuvre capitale de Brant. Quelques humanistes ont admiré davantage ses poésies latines; aujourd'hui elles sont presque oubliées, on ne parle généralement que de son *Narrenschiff*. Il y dépeint et censure les mœurs de ses contemporains. Nous savons déjà de quel œil sombre il regardait ces mœurs. En ne s'en tenant qu'au titre, on pourrait croire qu'il a voulu se railler; on verra que rien n'a été plus éloigné de sa pensée que la raillerie. Le *Narrenschiff* n'est pas une production de sa première jeunesse; quand il le composa il était arrivé à la maturité, et comme il le fit réimprimer encore en 1512 sans changement, on peut le considérer comme l'expression la plus exacte de sa manière d'envisager le train du monde. Mais tout n'y est pas de son invention; déjà l'idée mère, celle de représenter les hommes comme des fous, n'était pas une nouveauté. Au moyen âge elle était très-répandue ; en France il y avait des associations et des fêtes de fous, en Allemagne on donnait le nom de folie à tous les travers ; dans les deux pays on suivait une intention satirique, on voulait rire aux dépens des fous. Brant s'empara du mot, mais le prit dans un autre sens plus large. Le prêtre zurichois Félix Hemmerlin, de la première moitié du quinzième siècle, dont Brant publia pour la première fois les œuvres en 1497, avait qualifié de folies les vices[131]. Brant, de même, entendait par folie l'orgueil, l'impiété, la corruption morale, en un mot l'oubli de la loi et de la règle de Dieu. Chaque homme, disait-il, est poussé par un instinct naturel à chercher le bonheur, mais comme on s'obstine à ne pas se laisser guider par la sagesse, on tâtonne, on s'égare, on trébuche, on tombe dans la folie[132]. Il ne songeait donc pas aux ridicules, il songeait au péché ; les ridicules eux-mêmes n'étaient pour lui que des formes que le

[131] Id. 145, avec une dédicace en vers de Brant à l'archev. Herrmann de Cologne, 13 août 1497. — *Doctoratus in stultitia*, 1450, satire contre un adversaire personnel, auquel Hemmerlin s'adresse au nom de tous les *fatui* et *folli* imaginables, f° CC, 5.
[132] *Narrenschiff*, chap. 207, vers 37 et suiv.

Digitized by Google

péché affecte. Ces idées le poursuivaient dès sa jeunesse. Un libraire de Leipzig, M. Weigel, grand *collectionneur* de curiosités xylographiques et typographiques, possède cinq gravures sur bois qui représentent des fous; le professeur Zarncke, un des plus récents éditeurs du *Narrenschiff*, a démontré qu'elles avaient fait partie d'une même feuille d'images; chacune d'elles est accompagnée d'une sentence rimée; M. Zarncke a retrouvé aussi les vers pour les trois dessins qui primitivement avaient complété la feuille[133]. Il pense que celle-ci est antérieure à l'année 1485, peut-être même antérieure à 1480, et que c'est elle sans doute qui a inspiré à Brant la première idée de son livre. Contrairement à l'opinion de ce savant, je suis très-porté à croire que Brant pourrait bien être lui-même l'auteur de la feuille; on sait qu'il en a publié plus d'une de cette espèce; les sentences expriment sa propre tendance morale et religieuse; elles ne sont rien moins que satiriques; elles disent, par exemple, que ceux-là sont fous qui préfèrent les biens passagers à la vie éternelle, qui s'adonnent à l'orgueil, qui sont trompeurs et menteurs, qui entreprennent ce qu'ils ne peuvent pas accomplir, etc. Tout cela se retrouve chez Brant; les formules mêmes sont identiques; plusieurs des sentences commencent par ces mots: *der ist ein Narr* (celui-là est un fou), absolument comme beaucoup de chapitres du *Narrenschiff*. L'incorrection de la langue n'est pas une preuve contre Brant; il a fait ces vers très-jeune, quand il était moins habitué à manier l'allemand que le latin; et si quelques formes se rapprochent du dialecte souabe, il faut en conclure seulement que la feuille a aussi été publiée en Souabe; rien n'était plus commun alors que d'approprier une œuvre allemande au langage de la ville ou de la contrée où on en faisait une nouvelle édition. Ces feuilles, destinées au peuple, se répandaient partout, mais s'usaient et se perdaient très-vite; le fait que celle dont il s'agit paraît être imprimée à Ulm ne suffit pas pour nier la possibilité d'une impression antérieure à Bâle. Au lieu de supposer qu'elle est devenue le point de départ accidentel de Brant, je pense plutôt qu'elle est une première et informe ébauche de son projet de peindre les hommes comme des fous. Il ne faut pas oublier non plus la manière dont il complète les N au bas de la lettre injurieuse qui lui

133 *Zur Vorgeschichte des Narrenschiffs*, Leipz. 1868 et 1871, avec gravures.

Digitized by Google

fut adressée en 1482; il voulut dire qu'il n'y avait qu'un fou qui pût l'attaquer de la sorte. Depuis ce temps, folie était pour lui synonyme de sottise, malveillance, méchanceté.

L'idée accessoire mais digne d'un poète satirique, de rassembler les fous dans un navire, n'est pas non plus de l'invention de Brant. Longtemps avant lui, la poésie allégorique et morale du moyen âge avait fait un usage fréquent et varié du vaisseau. Dans *Renart le Novel*[134], Renart, personnification de Satan, construit une arche dont toutes les parties représentent des vices; il la lance en mer pour en combattre une autre, qui n'est composée que de vertus. C'était là une allégorie trop subtile pour convenir à l'imagination du peuple; celle d'un vaisseau portant des fous était plus naturelle, plus humoristique; elle formait l'objet de plaisanteries populaires et paraît déjà dans des vers allemands du quatorzième siècle; il se peut qu'elle se rattache à la coutume suivie dans de certaines contrées, lors du carnaval, de faire monter des gens masqués dans une barque ou sur un char en forme de barque. Il nous importe peu de savoir si cette coutume était une réminiscence du vieux paganisme germanique; pour prouver, comme on a voulu le faire[135], que c'est elle qui a inspiré Brant, il faudrait prouver d'abord qu'on l'aurait pratiquée à Strasbourg ou à Bâle; or il serait difficile d'administrer cette preuve, il n'y a pas le moindre souvenir de cet usage dans notre pays, on ne paraît l'avoir connu qu'en Hollande. En 1488 Jodocus Gallus fit à Heidelberg un discours où il parle d'un *vaisseau léger*[136] qui traverse les airs et qui porte, non des fous, mais des mauvais sujets qui avaient allégé leur bourse en buvant et en s'amusant. Ce discours facétieux n'a aucun rapport avec l'ouvrage de Brant. Je n'ai tenu qu'à constater que l'allégorie du vaisseau n'était pas nouvelle; Brant l'adopta avec d'autant plus d'empressement qu'il crut la trouver aussi dans la Bible; au psaume CVII, 23-27, il y a ces mots : „Ceux qui descendent sur la mer dans des navires faisant commerce dans les grandes eaux..., montent aux cieux et descendent aux abîmes, leur âme se fond d'angoisse, ils branlent et chancellent comme un homme ivre,

134 Renart le Nouvel, publié par Houdoy. Paris 1874.

135 Simrock, *Brands Narrenschiff*, p. XV.

136 *Monopolium des Liechtschiffs*. Ind. bibl. 49.

et toute leur sagesse leur manque". Brant prit ces mots pour épigraphe; son poème n'en est en quelque sorte que l'application allégorique.

Quoi qu'il en soit, l'idée du navire était une idée féconde; on ne peut que regretter que Brant ne l'ait pas développée d'une manière plus conséquente. Dans le prologue il mentionne, à cause du grand nombre de fous qu'il s'agit d'embarquer, une foule de vaisseaux de diverses grandeurs et formes, toute une flotte; les voyageurs croient partir pour un pays de cocagne, auquel il donne le nom de *Narragonie;* ils naviguent sans règle, ils ne consultent pas la boussole, ils ne savent se servir ni des voiles ni des rames; aussi, au lieu d'aborder au rivage désiré, ils font naufrage au milieu d'écueils et se perdent dans l'abîme. Brant ne serait-il pas devenu plus dramatique s'il avait su maintenir cette comparaison à travers tout son livre, s'il avait insisté davantage sur les aventures, les péripéties, les dangers de la pérégrination? Il y avait là pour un vrai poète les motifs les plus intéressants. Chez Brant le voyage est esquissé à peine dans un des derniers chapitres du poème allemand et dans le prologue de la traduction latine; il a l'air d'y avoir pensé trop tard pour en tirer tout le parti possible. Il faut convenir, sans doute, que le but qu'il s'était proposé ne comportait pas une description plus soutenue de la navigation elle-même; il voulait avant tout caractériser les passagers; le mot *vaisseau* revient assez souvent, mais ce n'est chaque fois que pour dire que tel ou tel y doit avoir sa place. A mesure qu'il avance, il s'aperçoit que son navire devient trop chargé; il en amène d'autres pour les artisans et leurs ouvriers, pour les flatteurs et les parasites, jusqu'à ce que finalement la plupart des fous se rencontrent dans le grand vaisseau de cocagne *Schlaraffenschiff*, qui lui-même est encore suivi d'une foule de barques [137]. Par moments même cette image lui échappe, il la remplace par celles d'une danse des fous et d'un char de fous [138]. C'est là qu'est le défaut principal du livre. Comme production littéraire, le *Narrenschiff* n'est sous aucun rapport une œuvre d'art; on n'y découvre nulle trace d'un souci quelconque de la com-

[137] Chap. 48, 62, 82, 108.

[138] *Jetz wer schyer usz der narren dantz.* Chap. 62, vers 1. — *Sie müssen an den narren wagen.* Chap. 102, vers 90.

position. Brant l'a écrit sans plan, au jour le jour; quand un travers le frappait, il le saisissait et l'ajoutait, sans se préoccuper de ce qui précédait ou de ce qui pouvait suivre. D'ailleurs on ne voit pas quel ordre il aurait pu adopter; il prend les folies telles qu'il les observe, elles n'ont de commun entre elles que d'être des folies, elles ne se dégagent pas les unes des autres. De là le caractère incohérent, le décousu du livre; plusieurs fois Brant était sur le point de s'arrêter[139], mais non, il lui arrivait un nouveau fou, il trouvait incessamment des additions à faire; en vérité, le nombre des fous étant illimité, comme il l'affirme, il n'y avait pas de raison pour qu'il finît. Il revient même à plusieurs reprises sur les mêmes folies, il avait oublié de les avoir traitées une première fois[140]. Après les deux premières éditions, il aurait voulu en donner une augmentée[141]; il ajouta quelques chapitres à la traduction latine faite par Locher, et qualifia de *fragmenta narragonica* son poème sur la corruption des hommes qui vivent sans ordre[142]; il le rattacha même directement au *Narrenschiff;* après avoir décrit en ce dernier les divers aspects de la folie, il voulut en rechercher la cause et trouva que cette cause n'était autre que le mépris de la règle. Il y avait toutefois une règle que Brant a ignorée, je veux dire celle qui doit présider à la composition littéraire; son *Narrenschiff* n'est construit que de morceaux détachés, de pièces de rapport dont on pourrait intervertir l'ordre sans déranger un plan qui n'existe pas. G. Wackernagel a fait la très-juste observation que l'ouvrage ne semble former „qu'un fascicule de feuilles volantes", indépendantes les unes des autres[143]. Dans les Danses des morts on suivait au moins l'ordre hiérarchique des personnages; dans le *Narrenschiff*, qui à d'autres égards n'est pas sans analogie avec ces Danses, et qui y fait même des allusions[144], tout est pêle-mêle comme dans un carnaval, mais dans un carnaval trop sérieux pour être amusant. En un mot, c'est un assemblage fortuit de

139 Les chap. 103, 108, 109 auraient pu être chacun le dernier.

140 P. ex. la cupidité, chap. 3 et 83; la tromperie, chap. 48 et 102; l'empressement de juger les autres, chap. 21 et 29.

141 *Wer ist, ich wolt es han gemert.* Protestation, en tête de l'édition de 1499.

142 Lettre à Peutinger, 1504. Ms.

143 *Ein Convolut von fliegenden Blättern.* Article sur Brant, dans Herzog, *Encyclopädie für Theologie.* T. 19, p. 261.

144 Chap. 85, vers 28 et s., vers 82 et s.

Digitized by Google

portraits qui ne sont souvent que des croquis inachevés, mais dans lesquels, il faut le dire, on reconnaît presque toujours les caractères principaux. La plupart de ces portraits, Brant les avait observés lui-même; comme il n'avait guère voyagé dans sa jeunesse, comme il n'avait pas fréquenté d'universités étrangères, son horizon était resté fort limité; mais dans le cercle où il vivait à Bâle, il avait employé une remarquable sagacité à étudier les hommes de toutes les classes, et son esprit, naturellement porté au sombre, avait surtout saisi les faiblesses et les vices.

Il ne se borna pas à esquisser des caractères, il ajouta des réflexions morales ajustées les unes aux autres sans transition. On a conservé de lui un certain nombre de petites pièces allemandes, qui nous mettent au courant de sa façon de travailler [145]; quand dans un auteur il rencontrait une pensée notable, il la mettait en rimes, l'écrivait sur un papier, en y joignant soit le texte original, soit l'indication de la source, puis il tâchait de l'intercaler dans le *Narrenschiff;* plus d'un chapitre ne semble composé que de ces petits papiers mis bout à bout. Il y a des passages tirés de la Bible, du traité de Plutarque sur l'éducation, des ouvrages de poètes et de prosateurs latins, même du droit canonique. Ce ne sont pas ce que nous appelons des plagiats; Brant convient qu'il a compilé, *gesammelt*, ses matériaux; dans la traduction latine par Locher, il mit en marge les noms des nombreux auteurs qu'il avait exploités; il croyait qu'il réussirait mieux auprès des lettrés en se montrant érudit qu'en paraissant franchement original. Pour ne pas rester dans les généralités abstraites, Brant les appuie d'exemples pris soit dans l'histoire sainte, soit dans l'histoire réelle ou fabuleuse de l'antiquité. A tous ces emprunts de l'Écriture et des anciens, il mêle des locutions proverbiales, dont beaucoup reparaissent chez les autres écrivains alsaciens du temps, et dont quelques-unes sont usitées chez nous encore aujourd'hui. Des amis, sachant qu'il faisait collection de ces choses, lui communiquaient des dictons populaires. Un jour il en reçut un qui courait en Italie, accompagné d'une note railleuse contre le pape et les indulgences [146]. Il se garda d'en profiter; mais ce fait nous permet de supposer que

[145] Epigrammes. Ind. bibl. 126.

[146] Sans signature et sans date. Autogr.

plus d'un passage du *Narrenschiff* dont nous ne connaissons pas la source, n'est que la reproduction rimée d'une pensée fournie par un tiers. Çà et là Brant rappelle des particularités propres aux deux seules villes qu'il connaissait, les beghards fainéants établis dans une maison du *Dummenloch* de Strasbourg, des gens qui se disaient nobles du côté de la mère et dont le père avait été peut-être un simple cultivateur de la Robertsau, les vagabonds qui à Bâle avaient le droit de tenir des réunions au Kolenberg[147]. D'autres fois il fait intervenir des coutumes ou des personnages qu'en grande partie il faut renoncer à expliquer. Il est possible que les lecteurs de la fin du quinzième siècle aient compris de qui ou de quoi il s'agissait; pour nous, la plupart de ces allusions sont enveloppées d'une obscurité complète; aussi longtemps qu'on ne découvre pas un texte ou une tradition authentique, les hypothèses ne servent à rien. Qu'est-ce que le jeune élégant Uli de Stauffen, le moine *Eilsam*, *herr Ellerkunst*, le chevalier Pierre de Porentruy, le docteur Griff, le sire de Runkel?[148] Sont-ils des personnifications, des créations de la fantaisie de Brant, ou des gens qui avaient existé et dont le peuple se souvenait parce qu'ils avaient eu des côtés ridicules? Nous n'en savons rien; on le saura peut-être un jour, de même qu'on peut constater dès à présent ce que signifie *Meter Pyrr de Conniget;* c'est maître *Pierre de Coignet* ou *Coingnet*, une figure grotesque que le clergé de Paris avait fait poser dans la cathédrale de Notre-Dame, en mépris de Pierre de Cugnières qui, sous Philippe VI, en 1329, avait soutenu les griefs des laïques contre la hiérarchie; sous le nez de la figure on éteignait les cierges. „Un Allemand qui disait la connaître voulait exprimer par là qu'il avait étudié à l'université de Paris“[149].

[147] Chap. 63, vers 34 et 38; — chap. 76, vers 48.

[148] Chap. 4, gravure; chap. 7, vers 25 et 33; chap. 76, vers 20 et 72; chap. 110[a]; vers 139; chap. 110[b], vers 13.

[149] Chap. 92, vers 18. — Rabelais parle de la pierre dans le Nouveau prologue du 4e livre de Pantagruel; il en est fait mention aussi dans les Contes et discours d'Eutrapel. Rennes 1598, p. 33. V. la note de Leduchat au passage de Rabelais et l'article de M. Gaston Paris sur l'éd. du *Narrenschiff* par Simrock, Revue critique 1873, p. 28. — Voici l'explication de Gödecke : *Maître Pierre de Conniget, genaue Uebersetzung des Peter von Bruntrutt. Con, cunnus; get, jet : mouvement de quelque chose avec violence; i : en, oder Bindesilbe. Narrenschiff*, p. 184, note 18. L'auteur ajoute : *Dictionnaire de Trévoux, weder Littré, noch andere geben etwas über die Zote.* Je le crois bien. Le lecteur voudra bien admirer l'étymologie de *Brundrutt*, nom allemand de Porentrui.

Brant n'avait pas été à Paris, mais il avait pu entendre prononcer le nom par un de ses condisciples de Bâle qui avait fréquenté d'abord les cours parisiens; il en a connu aussi le sens, au moins à peu près, puisqu'il cite maître Coignet à côté du *Roraff*, également une figure grotesque, jadis près de l'orgue de notre cathédrale.

Une analyse du *Narrenschiff* est impossible; il faudrait suivre l'auteur pas à pas; comme il n'a pas d'ordre logique, nous n'aurions pas le droit d'en imaginer un pour lui. Il y a peu de vices et de travers qui soient oubliés, et il y en a peu qui ne règnent plus parmi nous. Pour les énumérer tous il faudrait plusieurs pages; cette sécheresse serait d'un intérêt très-problématique. Quelques-unes des folies ne sont que des manies, qui ne deviennent répréhensibles que quand on les poursuit à outrance, au détriment d'intérêts plus sérieux ou de devoirs plus immédiats; telles sont la passion des livres, des voyages, du tir; on ne voit pas, en vérité, pourquoi il faudrait censurer un tireur, un touriste, un bibliophile aussi longtemps qu'ils ne causent à personne du dommage; ils peuvent prêter à rire, mais il ne vaut pas la peine de s'emporter contre eux. Brant ne voit dans le goût des voyages que le désir immodéré de connaître le monde extérieur au préjudice de la connaissance qu'on devrait acquérir de soi-même et de Dieu [150]; aux tireurs il compare ceux qui veulent atteindre la sagesse et qui la manquent [151]; aux amateurs de livres il ne sait reprocher que de ne pas lire les volumes qu'ils amassent [152]. Ne pas comprendre la plaisanterie, ne pas savoir garder un petit secret, négliger de suivre les prescriptions d'un médecin, ce ne sont pas non plus des péchés dignes de notre colère. D'ordinaire Brant compte au nombre des folies des choses infiniment plus graves, l'orgueil, l'ambition, la cupidité, la volupté, la fraude, l'usure, l'adultère, le mépris des Saintes-Écritures, l'oubli de Dieu, l'impiété des blasphé-

150 Chap. 66, *von Erfarung aller land*, intéressant comme résumé des connaissances géographiques de Brant.

151 Chap. 75, *von bösen Schützen*. Dans la 2e édit. de sa traduction latine, Locher a mis ce chapitre en strophes rimées, vives, spirituelles, dans le genre des chansons des goliards.

152 Chap. 1er, *von unnutzen büchern*. Brant fait parler ce fou à la première personne, d'où Simrock, p. XIV, et avant lui Gervinus, Vilmar et autres, ont conclu que Brant a voulu se peindre lui-même. On n'a qu'à lire le texte pour se convaincre qu'il n'a nullement songé à faire son propre portrait.

Digitized by Google

mateurs, les mauvais gouvernements, la vie déréglée de beaucoup de prêtres. Ailleurs il se plaint de la grossière brutalité qui régnait même parmi la bourgeoisie, des farces ignobles par lesquelles les bateleurs faisaient rire la foule, des tromperies des marchands et des nombreux mendiants de l'époque, de la fatuité des jeunes gens, de la sottise de ceux qui voulaient se faire passer pour nobles, du bavardage et des irrévérences dans les églises. Ou bien il décrit les parents qui négligent l'éducation de leurs enfants et leur donnent de mauvais exemples, les vieillards vicieux, les gourmands, les ivrognes, les domestiques infidèles, les médisants, les envieux, les moqueurs, les maris jaloux, ceux qui font des mariages d'argent, les charlatans, les paresseux, les ingrats, les joueurs, les femmes méchantes, etc. De temps à autre il intercale un chapitre véhément sur le péché en général, sur les deux chemins et le grand nombre de ceux qui en suivent le plus large, sur l'aveuglement universel, qui fait qu'on ne prend plus garde aux menaces divines, comme si, à toute heure, on ne pouvait pas être surpris par la mort.

Le langage de Brant dans le *Narrenschiff* est souvent rude, comme il convenait à un censeur irrité; mais il évite les trivialités si fréquentes, par exemple, chez le franciscain Murner; il veut observer les bienséances, il lui répugne de parler comme saint *Grobianus* qui, dit-il, est devenu le grand saint du jour [153]. Si, deux ou trois fois, il lui échappe des expressions ou des comparaisons qui nous offusquent [154], c'est qu'il était encore sous l'empire du saint Grobianus plus qu'il ne le croyait lui-même; elles n'ont, du reste, pas choqué ses contemporains; leur goût moins délicat a pu supporter des erudités dont aujourd'hui nous ne nous accommoderions plus. Cependant, malgré tout, le *Narrenschiff* n'est pas vraiment populaire; Brant y étale trop d'érudition, il est trop savant pour se mettre au niveau du peuple; il suppose des lecteurs familiarisés avec l'histoire ancienne et la mythologie; aux yeux du bourgeois qui lisait son livre, celui-ci devait paraître bien souvent un grimoire obscur; il était ébloui par une

153 *Ein nuwer heylig heisst Grobian*
Der will yetz fyren yederman...
Herr Glympfing ist leyder dot.
Chap. 72. *Glimpfing*, de *Glimpf*, convenance, politesse.

154 Prologue, vers 117, 118; chap. 13, V. 1; chap. 34, V. 21.

multitude de noms dont jamais il n'avait entendu parler et que son imagination ne pouvait revêtir d'aucune forme précise; une foule de passages, des chapitres entiers auraient eu besoin de commentaires explicatifs.

Outre son érudition, Brant, en équipant sa nef, y déposa son expérience des hommes, ses désirs de réforme, le sérieux de son caractère et jusqu'à son humeur noire; il n'oublia que deux choses, le sel comique et la verve poétique. Tel qu'on le connaît par ce que j'ai dit de ses autres œuvres, on ne sera pas surpris de l'absence de la verve; le *Narrenschiff* n'a de la poésie que la forme, il contient quelques passages plus chaleureux que le reste, mais ils font l'effet de n'être que des discours mis en vers. Les contemporains l'ont appelé une satire et n'ont pas pu assez l'admirer comme telle[155]; mais si la satire a pour but de tourner les travers en ridicule, afin de faire réfléchir les lecteurs en leur montrant le contraste entre ce qu'ils sont et ce qu'il veulent paraître, le *Narrenschiff* ne mérite pas cette qualification. Brant assure, il est vrai, qu'il veut aussi amuser; dans une lettre à Geiler il dit même que, voyant les vains plaisirs et les vains soucis de la foule, il s'est habitué au rire perpétuel de Démocrite[156]; cela ne peut pas être pris à la lettre, à moins qu'il n'ait voulu parler d'un rire forcé. Si quelque lecteur a ri en lisant son livre, il n'a certainement pas ri lui-même en l'écrivant. Il ne cherche pas à dessein le côté plaisant des choses, il croit qu'en se moquant des hommes on ne les corrige pas, et sa seule intention est de les corriger.

Il me paraît superflu d'établir une comparaison entre le *Narrenschiff* et d'autres peintures, plus ou moins semblables, des infirmités humaines. On verra dans le cinquième livre de cet ouvrage sous quels rapports l'œuvre de Brant diffère des satires de Murner; elle ne diffère pas moins de l'*Éloge de la folie* d'Érasme; dans ce livre il y a

155 Trithémius, *De script. eccl.*, p. 222. — *Narragonia seu navis fatuorum, quam non inepte satyram appellare possumus.* Locher, Prologue de la *Stultifera navis.* — Brant, ...*satyram germanica lingua scripsit...*, Wimpheling, Préface des *Stultiferæ naviculæ* de Badius.

156 *Zu schympff und ernst und allem spil*
Findt man hie narren wie man will.

Prologue, v. 55, 56. — *Sed quorsum hæc? nisi ut intelligas me una cum Democrito perpetuo risu pulmonem agitare solere, cum videam curas necnon et gaudia vulgi.* 15 juill. 1496. En tête des *Concordantiæ Bibliæ*, Ind. bibl. 142.

une ironie que chez Brant on chercherait en vain. Je me garderais bien de placer le nom de ce dernier à côté de celui de Molière, si d'autres n'avaient pas eu l'idée surprenante de les mettre en parallèle [157]; la distance qui sépare les deux auteurs est trop grande pour qu'ils puissent se rencontrer par un point quelconque; Molière a tout le génie créateur et toute la *vis comica* qui ont manqué à notre Strasbourgeois. Dirons-nous après cela qu'il n'a pas eu d'esprit du tout et que son livre est sans valeur? Rien ne serait moins juste. Brant a eu cette causticité instinctive à laquelle on reconnaît encore aujourd'hui la plupart des Alsaciens et qui leur permet de se railler, sous des formes quelquefois sèches et rudes, de ce qui blesse leur bon sens naturel. Il a eu surtout un rare don d'observation, aiguisé encore par sa misanthropie. Qu'on lise, par exemple, ce qu'il dit du bibliomane, des élégants, de ceux qui se font des soucis inutiles, des jeunes fous qui la nuit donnent des sérénades à leurs belles, des flatteurs des grands, et l'on conviendra qu'on ne peut pas lui refuser de l'esprit. Ces choses-là, ainsi que les mille autres détails pris sur le fait et dont un seul souvent suffit pour fixer l'image d'un caractère, en général tout ce qui n'est pas sentence ou exemple antique, tout cela est de Brant lui-même, et c'est en cela que consiste le mérite de son œuvre. Quand on supprime le bagage classique et didactique, on trouve dans le *Narrenschiff* tous les matériaux pour une peinture des plus curieuses de l'état social d'alors. Si Brant avait été moins possédé du pédantisme de l'érudit et du pédagogue, il aurait fait cette peinture lui-même, et lors même qu'il n'y aurait pas mis d'ordre et que sa couleur eût été trop foncée, il aurait fourni un ouvrage plus compréhensible pour ses contemporains et plus attrayant pour nous.

Tel qu'il est, le *Narrenschiff* est une collection de traits de mœurs, de sentences et d'exemples réunis et rimés dans un intérêt moral. Brant le dit lui-même à la fin du livre : „Soigneusement *colligé* pour donner un enseignement salutaire, pour apprendre à trouver la sagesse et les bonnes mœurs et à mépriser la folie, l'aveuglement, les erreurs des hommes de toutes les classes". Dans le prologue, il ajoute que le monde est plein de livres utiles, qu'on a l'Écriture, les Pères et une

[157] Gervinus, *Geschichte der poetischen National-Literatur der Deutschen*, Leipz. 1836. T. 2, p. 390 et suiv.

Digitized by Google

foule d'autres ouvrages, mais que personne ne se corrige, qu'on rejette la doctrine, qu'on continue de vivre dans le péché; il fait son poème dans le dessein d'arrêter ce mal. Pour donner plus d'autorité à ses censures, il oppose fréquemment à l'image des folies celle de la sagesse; plusieurs chapitres, qui apparaissent tout à coup au milieu des autres sans aucune préparation, font l'éloge de cette sagesse, qui consiste dans la vertu se conformant à la règle. Dans un livre conçu pour être plutôt didactique que poétique, il convenait, sans doute, de placer le portrait du sage en regard de ceux des fous. Ne peindre que des fous, ç'eût été rester dans la réalité triviale de tous les jours, sans espoir d'améliorer les hommes. Brant a senti qu'il fallait un contraste, mais on se demande si celui qu'il établit est bien fait pour atteindre son but. Son chapitre final doit être comme un résumé des principes de la vie honnête; c'est une traduction d'un morceau intitulé *Vir bonus* et qu'on attribuait alors à Virgile : ce bon homme ne s'inquiète pas des jugements de la foule, il s'observe avec soin pour éviter tout déshonneur, il pèse sur une balance exacte chacune de ses paroles, le soir avant de s'endormir il fait un examen de sa conscience afin que le lendemain il ne retombe pas dans les fautes de la veille. Si c'était là tout l'idéal de la sagesse pratique, Brant aurait eu de celle-ci une conception bien maigre; lui, qui était chrétien, aurait pu trouver, pour clore son ouvrage, quelque chose de meilleur que ces banalités; mais dans son ultra-classicisme il était persuadé qu'il suffirait qu'une œuvre passât pour être de Virgile, pour qu'elle fût digne d'être admirée comme la quintessence de la sagesse parfaite. A côté du chrétien il y avait en lui l'humaniste; l'un et l'autre ne s'étaient pas fondus en un seul. Cependant, il serait faux de dire qu'en prenant le *Narrenschiff* dans son ensemble, on le trouve plus humainement moral que chrétiennement moral[158]; la tendance générale est foncièrement religieuse. Il ne représente pas les vices comme n'étant que contraires à la raison et à la dignité de l'homme, il les représente comme contraires à la loi divine, comme des péchés qui mènent à la perdition. Il est très-vrai qu'on rencontre chez lui des contradictions ou, pour mieux dire, des juxtapositions de principes

[158] Gervinus est presque tenté de faire de Brant un rationaliste dans le sens moderne.

opposés; parfois il semble accorder à la morale antique un rang égal à celle du christianisme; cela prouve seulement que dans de certains moments l'humaniste l'emportait chez lui sur le chrétien, sans que celui-ci parût s'en apercevoir. On s'est fondé sur ces passages pour appeler le *Narrenschiff* une tentative de conciliation entre la morale ascétique et la morale mondaine, et pour louer Brant à cause de son indulgence[159]. Je ne pense pas qu'il ait songé à une tentative de cette espèce; de son temps on ne connaissait pas ces finesses, on allait droit devant soi, on écartait impitoyablement ce qui pouvait gêner; tout au plus se faisait-on illusion sur la sagesse des philosophes, en croyant de bonne foi que, dégagée de ses formes païennes, elle n'était pas différente de celle du christianisme. Quiconque est versé dans l'histoire du moyen âge, sait quelle grande part est faite à la morale d'Aristote dans celle des docteurs scolastiques; pour les devoirs sociaux, pour ce qu'on appelait les vertus civiles, on suivait les anciens, mais au-dessus de ces vertus on mettait les vertus théologales. Brant, qui sans être théologien avait beaucoup fréquenté le monde théologique, ne pouvait pas ignorer ces traditions de l'École; qu'on ajoute à cela sa passion pour l'antiquité latine, et l'on aura une explication suffisante de ce mélange inconscient de principes moraux, chrétiens et philosophiques, si commun dans la période de la Renaissance. Du reste, il n'a eu en vue que la conduite extérieure des hommes, il a laissé au clergé le soin de diriger leur vie intérieure; cette réserve toutefois ne l'a pas empêché de déclarer fréquemment que la cause intime de tous les défauts était la corruption produite par le péché. Il a été trop catholique et même trop ascétique pour faire des concessions au monde. Un homme qui a voulu se faire chartreux, qui n'a pas seulement été sévère mais morose, qui a vu partout du mal, cet homme n'a pas pu vouloir, de propos délibéré, concilier deux morales différentes. S'il considère les vices comme des folies, ce n'est pas par indulgence, c'est parce que la folie, pour lui, est l'oubli de la loi de Dieu; s'il la trouve contraire à la raison, c'est parce que la raison exige l'obéissance; en un mot, elle est le péché. De l'indulgence, je n'en vois pas chez Brant; est-ce de l'indulgence quand il accable d'épithètes injurieuses les adversaires de l'immaculée

[159] Louis Spach, Œuvres choisies. Strasb. 1866. T. 2, p. 108.

Digitized by Google

conception, quand il insulte les Flamands qui avaient emprisonné Maximilien, et qu'il demande leurs têtes, quand il s'écrie dans le *Narrenschiff* : „Il n'y a plus ni décence ni honneur sur la terre“ [160], quand il s'emporte si fort contre la dépravation de son siècle, que si on le prenait au mot il faudrait croire qu'il n'y avait plus un seul honnête homme dans le monde? L'indulgence n'était pas dans les mœurs du temps; c'était l'époque des haines âcres et implacables; plus le cercle dans lequel on vivait était borné, plus on détestait ceux qui se tenaient dehors; quand on était fortement convaincu d'une idée ou d'une croyance, toute contradiction semblait un péché qu'il fallait poursuivre, et poursuivre souvent jusqu'à demander la mort de celui qui l'avait commis. Brant, il est vrai, range parmi les fous ceux qui se mettent trop vite en colère (chap. 35), mais il lui arrive ce qui arrive à beaucoup d'autres, il donne de bons conseils et ne les suit pas lui-même. Il a cru que ses propres colères, parce qu'elles étaient motivées par la politique ou la religion, ne rentraient pas dans la catégorie de celles qu'il condamnait; ce que nous qualifions aujourd'hui de fanatisme semblait alors si naturel, c'était une *folie* si générale, que c'est une de celles qui manquent dans le *Narrenschiff*.

Pour justifier mon appréciation de ce livre, je crois devoir en donner au moins deux chapitres, choisis au hasard :

Chap. 13. — VON BULSCHAFFT.

(De la galanterie.)

Frow Venus mit dem strówen ars
*Byn nit die mynnst im narren fars,** — * farce, bouillie.
Ich zūch zu mir der narren vil
Und mach ein gouch usz wem ich wil,
Myn kunden nyemans nennet al.
Wer hat gehört von Circes stall,
Calypso, der Syrenen joch,
Der gdenck was gwaltes ich hab noch.
Welcher meynt das er wytzig sy
Den dunck ich dieff inn narrenbry,
Wer cyn mol wurt von mir verwunt,
Den macht keyn krūtterkrafft gesunt.
Darumb hab ich ein blynden sun,

[160] *Keyn zucht noch ere ist me uff erd.* Chap. 49, v. 5.

Keyn buler sicht was er soll tun;
Myn sun ein kindt ist, nit eyn man,
Buler mit kintheit dunt umbgan;
Von inn wurt selten dappfer wort
Glych wie von eynem kindt gehört.
Myn sun stat nackt und blosz all tag,
Dann bulschafft nyeman bergen mag.
Bösz lieb die flügt, nie lang sie stat,
Darumb myn sun zwen flügel hat,
Bulschafft ist licht zu aller frist,
Nit unstätters uff erden ist;
Cupido treit syn bogen blosz* — * *trägt*, porte.
Uff yeder sytt, ein köcher grosz,
In eym hat er vil hockenpfit
Domit trifft er der narren vil,
Die sint scharpff, gulden, hockecht, spitz,
Wer troffen würt, der kumbt von witz
Und dantzt harnoch am narrenholtz.
Im andern köcher vogelboltz,
Sint stumpff, mit bly beswert, nit tücht;
Der erst macht wunt, der ander flücht.
Wen trifft Cupido, den entzyndt
Amor syn bruder das er bryndt
Und mag nit leschen wol die flam
Die Didoni ir leben nam
Und macht das Medea verbrant
Ir Kind, den bruder dot mit ir handt*[161]. — * *tödtete*, tua.
Tereus wer ouch keyn wydhopff nit,
Pasyphae den stier vermitt
Phedra Theseo für nit nach,
Noch sucht an irem styeffsun smach,
Nessus wer nit geschossen dott,
Troy wer nit kummen in solch not,
Scytla dem vatter liesz syn hor,
Hyacinthus wer keyn ritterspor,
Leander nit syn schwimmen dät,
Messalina wer in küscheit stät,
Mars ouch nit inn den ketten läg,
*Procris der hecken sich verwäg,** — * eût évité.
Sappho nit von dem berg abfiel,
Syrän umbkerten nit die kyel,
Circe liesz faren wol die schiff,
Cyclops und Pann nit leidtlich pfiff,
Leucothoe nit wyhrouch gbär,

[161] Ici l'érudition de Brant est en défaut; d'après les anciens, Médée n'a pas brûlé ses enfants, elle les a poignardés.

Myrrha wer nit Adonis swär, * *swär, schwanger, gravida.*
Byblis wer nit irm bruder holt,
Danae entpfing nit durch das golt,
Nyctimine flüg nit usz by nacht,
Echo nit wer ein stym gemacht,
Tysbe ferbt nit die wissen bör, * * *bör* pour *beere*, baie.
Athalanta keyn löwin wer,
Des leviten wib wer nit gesmächt
Und drumb erschlagen eyn geschlecht,
David liesz weschen Bersabe,
Samson vertruwt nit Dalile,
Die abgöt Salmon nit anbät,
Amon wer an synr swester stät,
Joseph würd nit verklagt umbsusz, * en vain, sans raison.
Als Bellerophon Hippolytus;
Der wisz man als eyn rosz nit gyng,* *Aristote.
Am thurn Virgilius nit hyng,
Ovidius hett des keysers gunst,
Hett er nit gelert der buler kunst[162].
Es kam zu wiszheit mancher me
Wann im nit wer zur bulschafft we.
Wer mit frowen hat vil credentz
Dem würt verbrennt syn conscientz,
Und mag gäntzlich nit dienen got
Wer mit inn vil zu schaffen hot.
Die bulschafft ist eim yeden stand
Gantz spötlich, närrisch und ein schand,
Doch vil schäntlicher ist sie dann
So bulen dunt alt wib und mann.
Der ist ein narr der bulen will
Und meint doch halten masz und zil,
Dann dasz man wyszheit pfleg und bul
Mag gantz nit ston in eynem stul.
Ein buler würt verblännt so gar,
Er meynt es näm nyeman sin war.
Disz ist das krefftigst narrenkrutt,
Disz kappen kläbt lang an der hut.

[162] On se serait attendu à une tout autre conclusion. Ne dirait-on pas que, d'après Brant, tous les cas fabuleux et bibliques qu'il rappelle ne s'étaient produits que parce que Ovide a écrit son *Art d'aimer*? A force d'accumuler des exemples, Brant a oublié d'où il était parti. C'est là un chapitre qu'aucun lecteur ne comprend, à moins d'être familiarisé avec les Métamorphoses d'Ovide et les Commentaires de Servius sur Virgile.

Digitized by Google

CHAP. 74. — VON UNNUTZEM JAGEN.

Jagen ist ouch on narrheit nit,
Vil zit vertribt man on nutz mit.
Wie wol es syn sol eyn kurtzwil,
*Dann leydthund, wynd, rüden und bracken** [de chiens de chasse.
On kosten füllen nit jr backen,
*Des glich hund, vogel, vederspiel**
Bringt als keyn nutz und kostet vil.
Keyn hasen, repphun, vohet man,
Es statt eyn pfundt den jäger an.
Darzu darff mann vil herter zyt
Wie man jm noch louff, gang, und rytt
Und sucht all berg, tal, wäld, und heck
Do man verhag, wart und versteck.
Mancher verscheycht me dann er jagt,
Das schafft er hat nit recht gehagt.
Der ander voht eyn hasen offt
Den er hat uff dem kornmarckt koufft.
Mancher der will gar freydig syn,*
Wogt sicht löwen, beren, schwyn,
Oder stygt sunst den gämpsen noch;
Dem würt der lon zu letsten doch.
Die buren jagen in dem schne,
Der adel hat keyn vorteyl me,
Wann er dem wiltpret lang noch loufft
So hats der buwr heimlich verkoufft.
Nembroht zum erst fing jagen an
Dann er von gott was gantz verlan.
Esau der jagt umb das er was
Eyn sünder und der gott vergasz.
Wenig jäger als Humpertus
Findt man yetz und Eustachius,
*Die liessen doch den jäger stodt,**
Sust truwten sie nit dienen got.

* diverses espèces
* faucon.
* audacieux.
* *status*, état.

J'ajouterai encore un résumé du chapitre 108, où Brant raconte les dangers de la navigation des fous et la perte de leur nef:

„Ne croyez pas que nous soyons les seuls fous qui existent; dans tous les pays nous avons des frères, petits et grands; notre nombre est infini. Nous traversons tout l'univers, de Narbonne nous allons au pays de cocagne, puis à Montefiascone et de là enfin en Narragonie. Nous en cherchons le port, mais nous ne le trouvons pas; nous naviguons sans

relâche, nul ne sait où il faut aborder, nous n'avons de trève ni le jour ni la nuit, car aucun d'entre nous ne veut écouter la sagesse. D'autres nous suivent, empressés d'entrer dans notre nef. Notre course est périlleuse; nous ne nous soucions ni des cartes, ni du compas, ni du sablier qui marque les heures, ni du cours des astres; c'est pourquoi nous sommes poussés contre les écueils, nous échappons à peine au naufrage, nous sommes entourés de monstres, les Sirènes nous endorment par leurs chants". A cet endroit Brant raconte l'histoire de la navigation d'Ulysse et le vante à cause de la sagesse avec laquelle il a su se soustraire au danger; puis il continue: „Nous sommes sur le point de périr, les mâts sont brisés, les voiles déchirées, les cordages rompus, et nous ne savons pas nager dans la mer! il est difficile de se soutenir sur les vagues, on croit être sur leur sommet, et elles s'affaissent et vous rejettent dans l'abîme, la tempête les agite incessamment. La nef des fous ne reviendra plus! Quand elle aura sombré, nul de nous n'aura assez de prudence pour se sauver comme Ulysse... Les matelots déjà n'en peuvent plus; bientôt ce sera le tour des patrons; le vaisseau, ballotté par les flots, sera emporté vers un tourbillon où il s'engloutira avec tout ce qu'il porte. Tout secours, tout conseil nous ont abandonnés, le vent nous pousse vers notre perte. Que le sage prenne exemple sur nous! qu'il reste chez lui ou qu'il ne se hasarde sur l'océan que s'il est capable de lutter avec les éléments... Quiconque est dehors doit se hâter d'aborder au rivage de la sagesse; qu'il saisisse les rames et qu'il sache où il va; il restera toujours assez de fous. Le meilleur des hommes est celui qui sait ce qu'il faut faire et ce qu'il faut laisser, celui qui n'a pas besoin qu'on l'avertisse; bon est encore celui qui souffre qu'on l'instruise et qui écoute les conseils; celui au contraire qui s'y refuse est au nombre des fous".

Ces exemples suffiront pour montrer quel est le caractère du *Narrenschiff*, sa tendance moralisante et sentencieuse, la quantité d'érudition dont il est chargé, sa nature en général peu populaire et peu poétique, mais en même temps les traits d'esprit et les mouvements un peu plus vifs que Brant savait trouver quand il osait être lui-même. C'est une œuvre trop inégale et en somme trop peu originale pour être celle d'un maître. Les contemporains toutefois ne l'ont pas jugé comme nous. En 1494 le livre parut pour la première fois à Bâle,

chez Bergmann d'Olpe [163]; dès l'année suivante Brant dut en faire une édition nouvelle, qu'il augmenta de deux chapitres. Aussitôt après la publication de la première, elle fut réimprimée à Reutlingen, à Nuremberg, à Augsbourg. A Strasbourg le libraire Grüninger donna même un texte qu'un inconnu s'était avisé „d'enrichir de nouveaux exemples et de mieux expliquer". Cette édition interpolée trouva à son tour un contrefacteur à Augsbourg en 1495 et 1498. Brant, contrarié de cet abus qu'en faisait de son œuvre, en publia une troisième fois le texte original en 1499. Il mit en tête une protestation contre ceux qui avaient altéré le poème : „Il n'est pas donné à chacun, dit-il, de peindre des fous; moi seul je le puis, moi, le fou Sébastien Brant". Sous cette forme définitive le livre parut encore deux fois à Bâle en 1506 et 1509, et à Strasbourg en 1512. Je ne suivrai pas ici l'histoire des éditions subséquentes; je n'ai voulu que constater le succès qu'eut le *Narrenschiff* lors de sa première apparition et du vivant de l'auteur. Aussi bien répondait-il à un certain besoin de l'époque; les bourgeois, qui commençaient à goûter la lecture, ne savaient plus rien de la poésie épique ou lyrique du moyen âge, et lors même qu'ils en auraient su quelque chose, il est peu probable qu'ils y eussent trouvé du charme; voici maintenant un livre qui, malgré les choses inintelligibles dont il était rempli pour les non-lettrés, se présentait sous les formes de la poésie, dans un langage accessible à tous, riche de préceptes et d'exemples, orné au surplus de gravures spirituelles, souvent plus amusantes que le texte. On comprend que ce livre dut se répandre très-vite. Il fut reçu comme une vraie merveille; les humanistes, aussi ignorants que les bourgeois en fait de littérature du moyen âge, furent stupéfaits en voyant l'un d'entre eux écrire en allemand un ouvrage aussi beau; ce qu'ils admirèrent le plus, ce fut la science de l'auteur et son but moral. Wimpheling se dit convaincu „qu'aucune production en langue populaire ne peut être comparée à ce volume si plein d'histoires, de fables et de sentences des sages" [164]. Geiler le prit pour texte d'une suite de prédications où, abandonnant l'image du vaisseau, il s'en tint à

[163] Ind. bibl. 105.

[164] ... *Satyras... quas navem stultorum appellans, historiis, fabulis, et sapientissimorum sententiis adeo respersit, ut in nostra populari lingua minime mihi persuadeam librum huic esse parem.* Préface des *Stultiferæ naviculæ.*

celle d'un miroir dans lequel chaque fou peut se reconnaître. Trithémius l'appela une satire divine et ajouta : „Je ne connais pas de lecture plus agréable ni plus salutaire pour notre époque“ [165]. Locher, qui le traduisit en latin, s'aventura dans son enthousiasme jusqu'à prétendre qu'avant Brant les Allemands, moins heureux que les Grecs et les Italiens, n'ont pas eu de poètes ; que Brant est le digne émule du Dante et de Pétrarque, qu'Homère lui-même n'eût pu rien faire de pareil, que notre excellent docteur en droit a enfin appris à ses compatriotes, qui parlent une langue dure et sans harmonie, à faire des vers d'après des modes plus doux [166]. Hutten, lui aussi, le loua d'avoir forcé les vocables barbares de se plier aux lois du rhythme [167]. C'est un fait bien remarquable dans l'histoire de la littérature allemande qu'à l'époque de la Renaissance on ait pu saluer Brant comme le créateur de la poésie nationale. Un autre fait, qui n'est pas moins caractéristique, c'est que les savants, tout en faisant l'éloge de l'au-

165 ... *Ut non jure stultorum librum, sed divinam potius satyram opus illud appellasset. Nescio enim si quid tempestatis nostræ usibus salubrius aut jucundius legi posset. De script. eccl.*, l. c.

166 Les éloges que Locher prodigue à Brant caractérisent si bien les humanistes, qu'ils valent la peine d'être cités :

... A regione procul nostra, Permessidos unda
Sacra scatet, nec nos Aona prata rigant;
Græcia clara suos potuit lustrare poetas,
Hæc quia vicino flumine pasta fuit.
Ad Latiosque lares facilis penetravit Apollo,
Attulit et secum plectra canora lyræ.
Nos tamen horrendis cœlum produxit in oris,
In quibus ingenii est non bene cultus ager.
Sarmatice loquimur, ructamus verba labello,
Crassiloquas voces patria nostra tulit.
Sed postquam Titio sacras evolvere musas
Incepit, lepidos atque docere modos,
Manavit studiosa cohors, quæ pectine molli
Ludit, et astringit verba soluta pede... *Carmen ad S. Brant.*

... Efficere Argivus vix hoc potuisset Homerus.
Epigramma in Narragoniam.

Hanc scribendi libertatem... Seb. Brant... ad communem mortalium salutem lingua vernacula celebravit. Imitatus Dantem Florentinum atque Franciscum Petrarcham, heroicos vates, qui hetrusca sua lingua, mirifica contexuere poemata. *Prologue.*

167 *Brantus ab iis paulum semotus considet oris,*
Qui germano nova carmina leye facit,
Barbaraque in numeros compellit verba ligatos,
Edit et ingenio carmina facta novo.
Pulchre illi latum classis deducta per æquor
Convehit insipidos quolibet orbe viros.
Elegia X, ad poetas germanos. Opera, T. 3, p. 78.

teur, ne goûtèrent pourtant son œuvre qu'en traduction latine. D'abord Brant voulut faire lui-même cette traduction pour les *doctes*, mais empêché par ses autres travaux, il en confia le soin à son ancien disciple Jacques Locher, alors professeur de poésie à Fribourg. En 1497 et 1498, il parut, à de courts intervalles, trois éditions de cette version : à la première Brant avait fait quelques additions, notamment un chapitre sur les beghards et les béguines ; à la troisième il ajouta aussi son *carmen de corrupto ordine vivendi*. Cette *Stultifera navis* est plus polie, plus élégante que le *Narrenschiff* allemand ; la forme en est plus classique, s'il est permis de dire ainsi, les distiques coulent avec plus d'abondance que les iambes ; mais ces qualités n'avaient pu s'acquérir qu'au prix de longueurs, de périphrases, d'interprétations, en un mot, en sacrifiant tout ce qui est propre à l'original. Une autre version latine, tantôt se rattachant à celle de Locher, tantôt la modifiant considérablement, fut faite en 1505 par Josse Badius, le savant imprimeur parisien, qui avait déjà publié, comme imitation du *Narrenschiff*, un livre sur les folies des femmes[168]. Wimpheling désirait que le texte de Locher et les *carmina* de Brant fussent introduits dans les écoles, plutôt que les ouvrages des poètes païens[169]. Badius, espérant à son tour que sa traduction servirait à ce but, y avait ajouté un commentaire explicatif.

Locher disait dans sa préface qu'il avait mis la *Nef des fous* en latin afin que toutes les nations pussent en profiter. En effet, c'est par les versions qu'elle se répandit en Italie[170], en France et en Angleterre. A plusieurs reprises elle fut traduite dans la langue de ces deux derniers pays. Il existe trois *Nefs des fous* françaises, l'une en rimes de Pierre Rivière, de l'année 1497, les autres en prose de Jean Droyn, 1498, et d'un anonyme, 1530, toutes les trois sur le texte de Locher. La traduction anglaise d'Alexandre Barclay, qui parut

168 Cet ouvrage, en prose et en vers, avait paru pour la première fois à Paris chez Thielmann Kerver, sous ce titre : *Stultiferæ naves sensus animosque trahentes mortis in exitium*. 1500, in-4°. En 1502 Wimpheling en fit une nouvelle édition à Strasb., Ind. bibl. 58 ; il le qualifia de supplément à celui de Brant, *Additamenta, plena sacris historiis et gentilibus fabulis, dolis meretricis et saluberrimis monitis de custodiendis sensibus*.

169 *Isidoneus germanicus*, cap. 29.

170 Lilio Giraldi, *Dialogi duo de poetis nostrorum temporum*, Florence 1551, in-8°, et dans Giraldi, *Opera. Bas.* 1580, in-f°. T. 2, p. 406.

en 1509, suit également le latin; elle est en vers, tandis que celle de Henri Watson, de la même année 1509, est en prose et faite d'après une des versions en français. La traduction en bas-allemand, qui fut publiée à Rostock en 1519, se rattache directement à l'original de Brant; la hollandaise, de 1548, reproduit tantôt ce dernier, tantôt Locher.

Un livre si admiré ne pouvait pas rester sans influence sur la littérature contemporaine. L'image de la nef fut reproduite plus souvent que par le passé; Geiler fit suivre ses sermons sur le *Narrenschiff* d'une série d'autres sur la *Nef de la pénitence*. Symphorien Champier, médecin du duc Antoine de Lorraine, publia une *Nef des princes* et une *Nef des dames vertueuses*[171]. D'autre part, une foule d'auteurs se mirent à écrire des vers sur les fous; Thomas Murner prit l'ouvrage de Brant pour modèle d'un de ses poèmes; Érasme composa son Éloge de la folie[172]; Jean Sachs, le plus fécond des *Meistersänger*, composa toutes sortes de pièces dans le même genre que Brant; Fischart l'imita, en montrant plus d'esprit et de verve[173]; dans les premières années de la Réformation on fit même un pamphlet intitulé *Narragonia monachorum*[174]. On peut dire que Brant avait popularisé les fous, mais presque aucun de ses imitateurs ne prit la folie dans le même sens austère que lui. Après la Réformation et encore au com-

171 *La nef des princes et des batailles de noblesse avec aultres enseignements utilz et profitables à toutes manières de gens pour congnoistre à bien vivre et mourir...* A la fin: Imprimé à Lion en rue mercière par maistre Guillaume Balsamin... le XII iour de septembre mil cinq cens et deux. In-4°, goth., figures sur bois. — *La nef des dames vertueuses.* A la fin: Imprimé à Lyon sur le Rosne par Jacques Arnollet. s. d. In-4°, goth., figures sur bois. — A la Nef des princes Champier ajouta un petit traité du gentilhomme Robert de Balsac, mort en 1509: *Sensuit le droit chemin de l'hopital et les gens qui le trouvent par leurs œuvres et manière de vivre.* L'auteur énumère comme gens allant à l'hôpital beaucoup de ceux que Brant représente comme fous. Ce curieux opuscule est réimprimé par M. Allut dans son Étude biographique et bibliographique sur Symphorien Champier. Lyon, 1859, p. 119 et suiv.

172 Brant fit à l'occasion de ce livre les vers suivants:

Vulgares nostra stultos vexisse carina
Contenti, intactam liquimus ire togam.
Moria nunc prodit, quæ byrrhum, syrmata, fasces
Taxans, philosophos convehit et druidas.
Heu mihi, quas turbas, quas sanguinis illa lituras
Eliciet, biles, cum stomachisque ciens. Ind. bibl. 85.

173 V. Zarncke, p. CXVI et suiv.

174 *Narragonia monarchorum zu tütsch.* S. l. et a. (Bâle, vers 1523), in-4°.

mencement du dix-septième siècle, le *Narrenschiff* fut plusieurs fois réimprimé, mais toujours avec des altérations et des additions; il était devenu bien public, dont chacun disposait à sa guise. Depuis lors il fut oublié; à peine quelques historiens de la littérature lui prêtèrent-ils une attention passagère; les exemplaires des éditions primitives étaient devenus des raretés, qui seraient restées peut-être encore longtemps échonées sur les rayons des bibliothèques, si en 1839 feu M. Strobel n'avait pas remis le vieux navire à flot. En 1854 M. le professeur Zarncke le publia de nouveau, en le traitant comme d'habitude on ne traite que les classiques, c'est-à-dire en l'accompagnant de variantes et de commentaires historiques et philologiques. Tout récemment M. Gödeeke en a donné une édition moins chargée de notes[175]. M. Simrock lui a même fait l'honneur de le traduire en allemand moderne; j'avoue que j'ai de la peine à comprendre l'utilité de cette publication[176]; pour ceux qui désirent connaître le *Narrenschiff*, l'original n'est pas difficile à lire, tandis qu'en le dépouillant de ses formes vieillies, on lui fait perdre sa vraie saveur; tout le genre, du reste, ne nous convient plus. Le traducteur a mis sur son titre : „Trésor domestique pour la récréation et l'édification“;[177] l'ouvrage est peu fait pour distraire les gens du monde, et comment il pourrait les édifier, s'ils le lisaient dans l'intimité de la famille, c'est ce que j'ignore absolument. Sans doute, la plupart des folies que Brant a dépeintes fleurissent toujours; mais s'il est permis de douter qu'il ait corrigé ses contemporains, il est moins probable encore qu'il corrigerait les nôtres. Son livre ne peut plus avoir qu'un intérêt historique; il nous révèle la manière dont l'auteur a envisagé le monde, quel but il a poursuivi, quel usage il a fait de son savoir et dans quel état peu brillant ont été à la fois la société et la poésie allemandes à la fin du quinzième siècle.

A ce même genre de littérature didactique, de compilation de sentences morales rimées, appartient aussi le recueil de ce qu'on a appelé les *Épigrammes* de Brant. J'en ai dit un mot en parlant du

175 Ind. bibl. 105.

176 Je partage en tout point l'avis du critique (Baemeister) qui a parlé de cette traduction dans l'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg, 23 janv. 1872, *Beilage*.

177 *Ein Hausschatz zur Ergetzung und Erbauung*. Le principal mérite de ce livre consiste dans la reproduction des gravures.

Digitized by Google

procédé qu'il employa pour préparer les matériaux du *Narrenschiff*. Nous possédons encore environ 90 de ces pièces[178]; la plupart sont précédées de proverbes latins, de passages de l'Ancien Testament, de vers de divers auteurs classiques; Brant n'en a fait que la périphrase; dans le nombre il en est qui se retrouvent dans le *Narrenschiff* et dans le prologue du *Layenspiegel*, ce qui m'est une preuve que nous avons là des restes de ces petits papiers au moyen desquels il composait ses poèmes: d'autres fragments sont d'un *Meistersänger* du nom de *Muscatblüt;* il s'y est égaré enfin une strophe d'une chanson faite d'après un rhythme tellement étranger à Brant, qu'il est impossible qu'elle soit de lui. L'esprit de tous ces *collectanea* est le même: ce sont des règles de conduite ou des plaintes sur la corruption des hommes. En 1508 Brant publia, à la demande de ses amis Matthias Hölderlin et Jacques Wolf, le plus célèbre des anciens recueils de sentences allemandes, la *Bescheidenheit* (discernement, intelligence, sagesse) dite de *Freidank*, dont l'auteur était le poète Walther *von der Vogelweide*[179]; ouvrage remarquable, comme étant le fruit de la réflexion et de l'expérience d'un homme d'un grand talent, qui avait beaucoup voyagé, qui avait fait la croisade avec Frédéric II et fréquenté la plupart des cours allemandes, et qui, dans le cours de sa vie aventureuse, avait appris à penser librement (de là le terme de *Freidank*, pensée libre). Transcrit, exploité, imité bien souvent depuis le troizième siècle, ce livre était au moyen âge un des plus répandus. Il en existait un manuscrit à la chancellerie de Strasbourg; Jacques Wolf en fit deux copies, d'après l'une desquelles Brant fit son édition; il connaissait le recueil, il savait combien on l'avait estimé, il jouissait d'y retrouver un genre si analogue au sien, seulement il croyait encore que *Freidank*[180] était le nom de l'auteur

178 Ind. bibl. 126.

179 Id. 166. — J'ajouterai ici que, suivant une opinion assez répandue, admise encore par Kurz, *Die deutsche Literatur im Elsass*, p. 17, Brant aurait aussi fait ou préparé une édition du long poème didactique et satirique connu sous le titre de *Renner*, et dont l'auteur, Hugues de Trimberg, avait été vers la fin du XIIIe siècle maître d'école à Bamberg. Cet ouvrage ne parut pour la première fois qu'en 1549 à Francfort. Brant est complétement étranger à la publication. Zarncke, p. 168, note, a montré comment l'erreur a pris naissance.

180 *Den Freydanck nuwe mit den figuren*
Fügt pfaffen, adel, leyen, buren.
Man hielt etwan uff kein spruch nicht
Den nit herr Frydanck het gedicht. Titre du livre.

lui-même. Il se félicita de tirer de l'obscurité un volume si précieux, dans lequel „nobles, bourgeois, prêtres, paysans, pouvaient apprendre à fuir les vices et à pratiquer les vertus". Rien n'était plus conforme à ses tendances que ces enseignements moraux venant d'un laïque ; il s'identifia si bien avec leur esprit, qu'il ne crut pas falsifier l'original en y insérant quelques vers du *Narrenschiff;* il avait annoncé aussi qu'il le corrigerait, mais ses changements se réduisent à fort peu de chose.

Au dix-septième siècle il existait encore aux archives de Strasbourg une collection de vers et de dictons en langue latine que Brant avait composés pour le chirurgion Veit Ficker, de Pfortzheim, chargé des nobles fonctions de fou de Sa Majesté impériale. Il est très-regrettable que ces pièces soient perdues pour nous ; on a de la peine à se figurer un homme aussi sérieux que notre syndic, préparant dans le calme de son cabinet des facéties pour „l'amusement des princes" [181].

§ 5. *Œuvres pédagogiques.*

Plusieurs des publications de Brant ont un but directement pédagogique pour la jeunesse ; destinées d'abord à son fils, il les fit paraître pour servir à l'utilité générale. Aucun de ces traités n'est son œuvre personnelle ; ce sont des collections de maximes latines, plus anciennes, sur les bonnes mœurs et les bonnes manières ; il s'est borné à les traduire en rimes allemandes. L'un, datant des premiers temps du moyen âge, était attribué à un des Caton et pour cette raison en grand respect auprès des humanistes [182]. Un autre avait pour titre *Moretus*, et s'occupait de la conduite des prêtres, des bourgeois, des juges, des médecins, des chevaliers, des soldats, des vieillards [183].

181 *Dem kayserlichen Ertznarren, Wundartzt Vit Fickern, Burgern zu Pfortzheim, hatte Dr. Seb. Brant allerhand lustige und kurtzweilige carmina und redensarten in latinischer sprach (auff freundliches ersuchen) componiret, sich derselbigen bey gelegenheit vor fürstlichen Persohnen oder andern zu gebrauchen zum kurtzweil.* Wencker, *Miscellanea.* Ms. Le 15 août 1512 Wimpheling parle de *typi et rithmi* de Brant, qui lui ont fait un grand plaisir. Lettre à Brant. Ms. J'ignore à quoi il fait allusion.

182 Ind. bibl. 110. — L'auteur est un théologien chrétien du VIIe ou du VIIIe siècle. Il existe de ces distiques plusieurs textes allemands, dont le plus ancien remonte à la fin du XIIIe siècle. V. Zarncke, *Der deutsche Cato.* Lelpz. 1852.

183 Ind. bibl. 112. La traduction de Brant paraît être la première.

Un troisième, *Facetus*, était l'ouvrage d'un Saxon, maître Reinerius Alemanicus [184]; il donnait des conseils sur les *facetiæ*, cela veut dire sur les manières polies, courtoises, élégantes; c'est le sens que le terme avait encore au moyen âge; facétie était synonyme d'urbanité. Brant, quand il parlait entre autres des *facetiæ mensæ*, entendait parler des politesses qu'un homme bien élevé devait observer quand il était à table; cet homme bien élevé devait savoir égayer les convives par une conversation enjouée, mais honnête; pour d'autres littérateurs, au contraire, qui avaient moins de réserve, les facéties n'étaient déjà plus que des farces triviales, des plaisanteries bouffonnes. Les bienséances à table étaient une chose si capitale pour Brant, que non-seulement il ajouta à la seconde édition du *Narrenschiff* un chapitre *von Tisches unzucht*, où il se plaint de la grossièreté de la plupart des gens, mais qu'il publia aussi une traduction d'un traité du même auteur qui avait fait le *Moretus;* Reinérius avait donné à ses distiques le titre barbare de *Phagifacetus;* dans une des premières éditions se trouvait aussi à la fin le terme de *Thesmophagia*, qui n'est pas non plus irréprochable; c'est celui que Brant adopta pour le mettre en tête [185]. Le choix qu'il fit de ce traité pour le traduire en allemand, nous fait voir ce qu'il pensait des bienséances : avant de se mettre à table se laver les mains, ne commencer à manger qu'après la personne qui vous a invité, ne pas regarder avidement tel ou tel plat, ne pas se gratter la tête ou quelque autre partie du corps, ne pas trop remplir la bouche, ne pas souffler trop bruyamment sur ce qui est chaud, etc., etc.; il y a même un chapitre de *pediculis providendis*. Cette civilité puérile et honnête du quinzième siècle était encore bien primitive; on ne peut s'empêcher de rire d'un

184 Id. 111. Traduit déjà plusieurs fois, entre autres vers le milieu du XVe siècle, par le poète Henri Laufenberg, d'abord prêtre à Fribourg, puis habitant de la maison de S. Jean à Strasbourg.

185 Ind. bibl. 100. — Dans une édition antérieure, S. l. et a., in-4°, il y a à la fin ces vers, qui furent conservés par Brant:

Noscere qui mensis decori sint lector honores
Si cupis aut mores, dogmata nostra legas.
Grecia legifere ceteri sua testmophoria (sic pro thesmophoria)
Indidit, at per nos thesmophagia patet.

Le texte original fut publié, d'après un manuscrit de Lübeck, par Jacob. Lübeck, 1838.

Digitized by Google

savant mettant en vers, avec toute sa gravité de docteur, des choses de cette espèce; il était nécessaire, sans doute, de les rappeler, mais pour cela il ne fallait être ni humaniste ni professeur de droit, il suffisait d'avoir du bon sens; mais Brant était né pédagogue, il se croyait la vocation d'enseigner, d'être le précepteur des vieux et des jeunes; on le sait, ce fut une des causes de sa médiocrité comme poète. Je veux mentionner encore une pièce allemande qui, sans aucune hésitation, doit lui être attribuée; elle se compose de seize strophes, donnant des conseils d'honnêteté et de piété, tout à fait dans sa manière décousue, avec sa versification, ses locutions proverbiales, ses idées favorites; elle avait paru, je suppose, comme feuille détachée[186]. Les nombreuses réimpressions, notamment du *Caton* et du *Facetus* de Brant, dans différentes villes d'Allemagne, témoignent du succès de ces brochures dans les maisons des bourgeois et dans les écoles.

Brant, pédagogue, moraliste et amateur de l'allégorie et de l'apologue, a mis une importance extrême à l'enseignement par le moyen de fables. Celles d'Ésope, si souvent publiées depuis l'invention de l'imprimerie, lui semblaient avoir toutes les qualités requises pour former l'esprit des enfants; sous l'enveloppe de fictions agréables, elles renferment, disait-il, des trésors de sagesse, elles aiguisent le jugement, elles apprennent à réfléchir et donnent d'excellentes règles sur la façon de se conduire dans le monde. En 1501 il en fit une édition à son tour; il se servit à cet effet de celle qu'avait faite le médecin Henri Steinhöwel et qu'on avait publiée pour la première fois vers 1474 à Ulm[187]. Brant n'élimina que ce qui lui paraissait incon-

[186] Dans : *Der ewigen wiszheit Betbüchlein.* Bâle 1518, in-8°, f° C; et chez Wackernagel, *Das deutsche Kirchenlied*, T. 2, p. 1102.

[187] Ind. bibl. 157. — L'Esope de Steinhöwel parut d'abord sous ce titre : *Aesopi vita et fabulæ, cum Aviani ac Doligani, Aldefonsi, Poggii facetiis. Latine et germanice. In fine : Geendet süliglich von Johanne Zeiner zu Ulm.* S. a. In-f°. Il fut nouvellement publié, en latin et en allemand, par Oesterley, Tubing. 1873, *Bibliothek des Stuttgarter literarischen Vereins;* il comprend la vie d'Esope par Rimicius, 80 fables traduites par Romulus, 17 dites *Extravagantes*, 17 de Rimicius, 27 d'Avianus, 15 de Petrus Alfonsi, et 7 tirées des facéties du Pogge. D'après Oesterley on ne connaît de ce recueil, tel qu'il fut fait par le médecin d'Ulm, aucun texte latin plus ancien, de sorte que Steinhöwel pourrait bien être, non-seulement le traducteur allemand, mais aussi le premier compilateur. Brant mit en tête de la première partie de son édition une dédicace au doyen de Bâle, Adalbert de Rotperg; il y ajouta celle de Laurent

venant, peu propre à être mis sous les yeux de la jeunesse. Il ajouta une seconde partie, spécialement dédiée à son fils et contenant „des fables écrites par d'autres, des anecdotes utiles pour enseigner les bonnes mœurs, des sentences philosophiques". Ce recueil singulier ne donne pas une haute idée du bon goût de Brant; cet homme honnête, qui s'irritait si souvent contre la brutalité et l'indécence de ses contemporains, et qui en toutes choses voulait écarter ce qui est malséant, était encore tellement de son époque qu'il fit imprimer „pour enseigner les bonnes mœurs" quelques histoires fort impertinentes. Parmi les 137 pièces réunies dans la seconde partie de son Ésope il n'y a qu'un petit nombre de fables proprement dites; à côté d'exemples tirés d'historiens anciens on rencontre des anecdotes que Brant avait apprises de ses amis de Bâle, entre autres du chanoine Arnold zum Luft [188]; ou bien ce sont des détails sur différents animaux réels ou imaginaires, des singularités attribuées aux habitants de l'Asie et de l'Afrique, qu'en partie on se figurait comme des monstres; enfin des passages moraux des classiques et des Pères [189]. Plus de trente morceaux sont empruntés aux Facéties du Poggo, dont en 1488 on avait fait une édition à Bâle [190]. Chez cet auteur ce ne sont que des plaisanteries souvent très-libres, telles qu'au quinzième siècle elles se débitaient dans la gaie compagnie des secrétaires pontificaux. Brant se les appropria en y ajoutant des moralités en prose et en vers. Le trait suivant n'est raconté par le Pogge que pour faire rire; Brant en tire une application à laquelle le licencieux Florentin n'avait certainement pas songé. Cet échantillon suffira pour faire apprécier à la fois la méthode que Brant suit dans son livre et la délicatesse peu scrupuleuse de son temps :

Valla à Arnold Sévolla, *ex urbe Caietæ, kal. maii 1448*, qui précède les *Facecie morales laurentii Vallensis alias Esopus grecus per dictum laurentium transsatus (sic)*. S. l. et a., 24 feuillets in-4°. Brant supprima la première des *fabulæ extraragantes* et quelques-unes des facéties du Pogge, mais intercala trois pièces parmi les fables de Romulus.

188 P. ex., f° E, 3.

189 A la fin, f° M, 2, Brant ajoute trois énigmes, dont deux en latin et une en allemand; l'une est de Reuchlin.

190 Chez Nicolas Kessler, in-4°. Goth. — J'ai comparé la seconde partie de l'Ésope de Brant avec les Facéties dans les *Opera Pogii*. Strasb. 1513, in-f°. J'ai compté 33 pièces que Brant a prises dans ce recueil; il se peut que l'une ou l'autre m'ait échappé.

„*De eo qui per crepitum ventris cardinali ventulum fecit*[191]. *Cardinalis quidam de Comitibus, vir crassus et corpulentus, cum aliquando venatum isset, esuriens circa meridiem ad prandium descendit sudans ad mensam, aestas enim erat, ac poscens ut ventus flabello sibi fieret. Cum ministri abessent, diversis rebus occupati, jussit quendam Eberhardum Lupi, scriptorem apostolicum, sibi ventum facere; at ille, nescio id vestro more, cum respondisset, ut scis, ait, et tuo modo, cardinalis, facito. Tum ille : libens, me Hercules; et suspenso dextro crure prægrandem ventris crepitum edidit, eo pacto se ventulum facere solitum dicens. Quo excitati omnes, multi enim jam aderant, ad risum sunt maximum compulsi. (Dignus qui ventris crepitum acciperet, qui invito Eolo ventos excitari mandaverat. Ohe quanta patimur pro Ecclesia Dei*“ *!)*

Les derniers mots mis entre parenthèses appartiennent seuls à Brant; ils forment l'enseignement que, selon lui, on doit tirer de l'anecdote; dans les distiques dont celle-ci est précédée il allégorise la chose à peu près en ces termes : „Il est des gens qui veulent avoir la vie trop commode; tout ce qui leur passe par la tête, ils l'exigent incontinent; parfois leur volonté est faite autrement qu'ils ne l'auraient désiré; tant pis pour eux, ils n'ont qu'à se résigner; quelqu'un demande du vent, la nature le lui refuse; eh bien, qu'il accepte celui que produit *l'art*“.

[191] F° E, 2. — *Opera Pogii*, f° 170.

CHAPITRE IV.

Brant artiste.

Je crois avoir réuni ainsi les éléments qui permettent de porter un jugement définitif sur le caractère personnel et littéraire de Brant. Cependant, avant d'exprimer une opinion finale, il reste à examiner une question qui n'est pas sans quelque difficulté, mais sans la solution de laquelle le portrait que j'ai essayé de tracer de lui serait incomplet. La plupart des ouvrages qu'il a publiés, quel que soit leur volume, à l'exception de ceux sur le droit, sont illustrés d'un plus ou moins grand nombre de gravures; quelle est la part qu'il a prise à cette illustration? [192] Il avait à cet égard une théorie qu'il a exposée dans une lettre à son ami le franciscain Jean Meder de Bâle; c'était celle du pape Grégoire le Grand, à savoir que les images sont pour les ignorants ce que l'écriture est pour les lettrés [193]. Dans le prologue du *Narrenschiff* il dit: „J'ai mis dans mon livre les figures des fous; celui qui n'aime pas la lecture ou qui ne sait pas lire se reconnaîtra au moins dans les images". Il appela celles-ci „le miroir des fous" [194]. Il dit de même dans le *carmen* placé en tête de son édition

[192] V. l'article de F. Fischer, de Bâle: *Seb. Brants Betheiligung bei dem Holzschnitt seiner Zeit;* dans le *Deutsche Kunstblatt*, Berlin, 1851, nos 28 et 29.

[193] ...*Motus fortassis gregorianæ constitutionis lectione, qua scriptum reliquit, picturam rerum gestarum esse necessariam, nam quod legentibus scriptura, hoc et idiotis præstat pictura cernentibus, quia in ipsa ignorantes vident quid sequi debeant, in ipsa legunt qui litteras nesciunt. Unde et præcipue imperitis pro lectione pictura est.* 1er novembre 1497, en tête du Méthodius. Ind. bibl. 49.

[194] *Der bildnisz hab ich har gemacht,*
Wer yeman der die geschrifft veracht
Oder villicht die nit künd lesen,
Der sicht im molen wol syn wesen
Und fyndet darinn wer er ist,
Wem er glich sy, was jm gebrist...
Der narren spiegel ich disz nenn.

C'était aussi l'opinion de Geiler; dans le premier de ses sermons sur la *Nef*, qu'il considère surtout comme miroir des fous, il dit: *Ecce enim lingua nostra vernacula theutonica... conscriptum est (i. e. speculum), depictum quoque imaginibus pro his qui*

de Virgile : „Compare avec moi (c'est le livre qui parle) tous les autres Virgile qui existent, tu verras qu'aucun ne me vaut; chez moi l'ignorant peut lire les histoires aussi bien que le savant“ [195].

Nous avons de lui plusieurs témoignages qui tendent à prouver qu'il a dessiné lui-même. Je ne m'arrêterai pas au vers du *Narrenschiff* : „*Der* (des fous) *bildniss ich hab har gemacht*“, puisqu'il est possible que *gemacht* (fait) ne se trouve là que pour rimer avec le *veracht* du vers suivant, et puisque, d'après le langage strasbourgeois, il pourrait à la rigueur s'interpréter par *gesetzt* (mis, placé). Mais voici qui est plus explicite : en 1497 le frère Meder l'engagea „à ne pas dédaigner de composer des *tabellæ picturatæ*“ pour les révélations de Méthodius et de sainte Hildegarde; il le fit pour les premières, j'ignore s'il le fit aussi pour les secondes. Il entreprit ce travail, dit-il, dans l'intérêt du peuple (*provincia popularis*) ; il donna à graver des images, „afin que les prophéties fussent connues d'un plus grand nombre de personnes“ [196]. La seconde partie de son Ésope est précédée d'une invitation au lecteur où se trouvent ces mots : „J'ai peint et ajouté des images que tu ne trouveras nulle part ailleurs“ [197]. Enfin dans le *carmen* du Virgile on lit : „*Has nostras quas pinximus*

literas legere non noverunt. Navicula fatuorum. Argent. 1511, in-4°, f° A, 2. — Cette idée d'un Miroir des fous appartient-elle à Brant, on l'a-t-il prise dans un traité qu'il peut avoir vu et qui portait le titre de *Speculum stultorum*? L'auteur était le moine anglais Nigellus Wireker, fin du XIIe siècle. Le traité avait été imprimé plusieurs fois, s. l. et a., in-4°; c'est une satire contre des moines ambitieux. Il est possible que Brant l'ait connu, mais il est possible aussi que l'image d'un miroir se soit offerte spontanément à l'esprit d'un homme qui, non content de faire des vers sur les fous, représentait ceux-ci par des dessins. On sait, du reste, que depuis le moyen âge le terme de *speculum* était employé pour des ouvrages sur toutes sortes de matières.

195 *Perlege Virgilios quotquot, bone lector, in orbe*
Comperis toto, meque confer eis :
Spero equidem dices me longe alios superare...
Hic legere historias commentaque pluraque doctus,
Nec minus indoctus perlegere illa potest. Ind. bibl. 163.

196 ...*Quatenus Methodii... et Hildegardis... revelationes quas vocant in picturatas redigere non dedigner tabellas... Tuoque suasu hanc quam coram cernis popularem subii provinciam. Tabulas utcumque sculpendas ordinavi, quo facilius spiritus prophetici multis innotescat vaticinium.* Lettre citée note 193.

197 *Addidimusque novas et pinximus inde tabellas,*
Quas tibi non alias forte videre datur.

La plupart des gravures de la première partie, d'un style tout différent, sont empruntées à une édition plus ancienne.

Digitized by Google

ecce tabellas" [198]. Comme pour se justifier de ce que lui, savant, a accepté cette „charge populaire" de dessinateur, il rappelle que chez les anciens la peinture était réputée le premier des arts, que la pratique en était défendue aux esclaves, que les hommes libres seuls avaient le privilége de s'en occuper; il énumère les peintres célèbres dont il avait trouvé les noms chez Pline et ajoute quelques hommes illustres, comme Aristide et Fabius le dictateur, qui passaient pour avoir été artistes dans leurs heures de désœuvrement; et il fait cette liste, afin qu'on accueille plus volontiers les images qu'il avait peintes pour son Virgile. On peut donc admettre comme certain qu'il a dessiné; mais de même qu'il a ignoré, avec tous les humanistes allemands, qu'au moyen âge il y avait eu une littérature nationale, il semble avoir ignoré aussi qu'il existait un art moderne. On ne s'étonne pas qu'il n'ait rien su des Italiens ou des Flamands, ni même des maîtres de l'école de Cologne, mais on peut s'étonner que lui, contemporain de Martin Schön et concitoyen de Wächtelin et de Baldung, n'ait voulu connaître que les peintres antiques, et encore ne les a-t-il connus que par leurs noms; il n'y avait là rien qu'il aurait pu imiter comme il imitait les anciens dans ses vers. En philologue qui n'est que cela, il n'a apprécié que la langue; la beauté plastique lui a été aussi étrangère que la beauté poétique. Il est vrai, à Strasbourg et à Bâle il n'avait pu voir alors aucun monument de l'art classique; mais il avait lu Homère et les poètes latins, et s'il les avait lus avec un esprit plus pénétrant, il aurait pu découvrir que les dieux et les héros ont dû être des exemplaires de la majesté, de la grandeur, de la grâce parfaites, et il aurait mieux respecté aussi la vérité historique. Tout ce qu'il croit savoir, c'est que les divinités n'étaient pas habillées; dans son Virgile, un homme nu, portant une couronne sur la tête et un sceptre en main, est Jupiter, quand il est assis sur une chaise dans un nuage; ce même homme est Neptune, quand il sort à moitié des eaux; les déesses n'ont d'autre vêtement que l'une de ces coiffures grotesques qui étaient de mode chez les élégantes de la Renaissance. Et puis

198 *Sed quorsum, o lector, nos hæc meminisse putabis,*
Picturæ laudem quam damus eximiam,
Quam nisi ut has nostras quas pinximus ecce tabellas
Virgilio charas tu quoque habere velis?

voyez comment ce classique, si épris de tout ce qui est latin, se représente les scènes des Géorgiques ou de l'Énéide! Il habille les Romains en paysans, en bourgeois, en chevaliers de l'Alsace et de Bâle; les costumes, les armes, les instruments de labour sont ceux de la fin du quinzième siècle; il y a même des canons et des arquebuses. Parmi les soldats de Turnus qui assiégent Énée et ses compagnons on voit un groupe de paysans, dont l'un porte une bannière avec un soulier (*Bundschuh*), symbole de nos campagnards dans leurs guerres contre les nobles[199]. Tityre et Mélibée sont deux rustres dont l'un joue de la cornemuse; ils sont dessinés avec un réalisme qui ne fait guère songer à des bergers d'idylles. Enfin quand Énée meurt, son âme s'échappe de sa bouche comme un petit enfant qui est recueilli par Vénus sortant de la mer: encore une idée du moyen âge[200].

La curieuse gravure de la feuille volante sur la conjonction des planètes en 1504 est, pour la conception de quelques détails, très-conforme à celles du Virgile. Il vaut la peine d'en donner une description. Au milieu, une écrevisse gigantesque, signe du *cancer*, et d'après Brant, emblème de l'Empire germanique qui marche à reculons; sous la queue de l'écrevisse, Jupiter à genoux, vêtu d'un caleçon, tenant de la gauche un sceptre et trois flèches; Mars, habillé en chevalier, dans la main gauche une lance, de la droite frappant Jupiter de verges; Saturne, s'appuyant sur une béquille et touchant le roi de l'Olympe avec une faucille ébréchée; Diane nue, sonnant du cor; sur le dos de l'écrevisse, un coq (la France); derrière elle, sur un rocher, un renard (Maximilien); à la gauche du tableau, le renard terrassant le coq. Je ne suis pas compétent pour donner une explication du sens astrologique de cette image; le sens politique en est assez clair; en ce moment elle ne nous intéresse que par son caractère artistique; il est évident que Brant seul a pu la composer.

Je doute fort que les images de Brant, surtout celles qui ornent ses

199 F° 329, 339.

200 *Appendix*, f° 5. — Il est curieux de voir comment cette édition de Virgile a été jugée par Murner: *Vidistine Virgilium in hac nostra imperiali urbe Argentina formis diversis impressum et imaginibus decorum, ut fere vitali præcepto Eolus ipse tempestates videatur sonoras excitare, Ilium destrui bello, urbisque Rhomæ menia nova visionis iucundidate exurgere, et cetera id generis? Honestorum poematum laudatio*, f° b, 1.

Digitized by Google

ouvrages latins, aient pu remplir le but de servir à l'instruction des ignorants. Ceux qui ne savaient pas le latin ou qui ne savaient pas lire du tout, auraient eu beau regarder les gravures, ils n'en auraient jamais compris le sens. Sous ce rapport donc il n'a guère fait une „œuvre populaire". Un homme non lettré, en voyant certaines gravures du Virgile, les aurait prises pour des scènes champêtres de l'Alsace ou pour des batailles et des siéges de son époque; quant aux figures mythologiques et allégoriques, il n'aurait pu en deviner la signification, malgré les noms inscrits au-dessus des héros et des dieux. La plupart des images du Méthodius ne rappellent pas davantage des idées en rapport avec le sujet du livre; on voit jusqu'à un certain point ce que c'est, mais on ne soupçonne pas qu'il s'agit de prophéties. Il en est de même du *Narrenschiff* et en partie de l'Ésope; les gravures sont de petits tableaux, souvent très-spirituels et saisissables dans leur portée générale; mais ce que l'auteur a voulu symboliser en particulier, on ne l'apprend le plus souvent que par le texte. Il est d'autant plus nécessaire de comprendre ce dernier pour comprendre les images, qu'il y en a qui non-seulement reparaissent plusieurs fois dans le même volume, mais qui ont passé dans d'autres livres traitant de matières très-différentes; une de celles du *Narrenschiff* se retrouve dans le Méthodius [201]; quelques-unes du Virgile sont reproduites, les unes dans la traduction de Jules César par Philésius, d'autres dans un Tite-Live allemand publié à Strasbourg en 1507, d'autres encore dans les sermons de Geiler sur la fourmi, etc.

Brant a dessiné; mais a-t-il aussi gravé ses dessins? les a-t-il seulement reportés lui-même avec la plume sur les bois? Je crois que cette question ne comporte qu'une réponse négative; Brant lui-même semble la résoudre ainsi quand il écrit à Meder que, pour le Méthodius il a donné à *graver* ses *tabellæ* „d'une manière quelconque". L'inspection des images de ses différents livres démontre d'ailleurs qu'elles ont été exécutées par des mains différentes; dans le *Narrenschiff* on distingue trois ou quatre artistes de force inégale; les uns ont travaillé avec plus d'ampleur et d'intelligence, les autres ont été plus maladroits. De même dans le Méthodius, dans l'Ésope, dans le

201 Celle du chap. 30 est dans l'édit. de 1504 du Méthodius, f° I, 7.

Virgile, on peut constater la coopération de plusieurs. Ceux du Virgile ont reproduit fidèlement les esquisses, mais celles-ci, tout en étant très-naïves, ont une raideur qui ne paraît pas dans le *Narrenschiff*; rien de plus disgracieux, par exemple, que les déesses.

Brant, qui ne publiait pas un distique sans y mettre son nom, n'aurait pas manqué de marquer ses gravures de son monogramme bien caractérisé; il l'aurait même fait, sans doute, s'il n'avait lui-même que dessiné les images sur les bois. Mais comment un homme aussi occupé comme professeur ou comme fonctionnaire aurait-il pu suffire au travail de la mise en œuvre des nombreuses gravures qui remplissent ses livres? Le *Narrenschiff* en a 115, le Méthodius 61, le Virgile 214, la seconde partie de l'Ésope 45. Évidemment il n'a fourni que des croquis, et pas même des croquis achevés; il y a trop de différence de style entre les illustrations de ses ouvrages, pour qu'il ait pu donner autre chose que des esquisses rapides, suffisantes pour indiquer aux dessinateurs les motifs dont ils ont dû s'inspirer. La question, d'ailleurs, est clairement résolue par la part que, sur la fin de sa vie, Brant prit à la publication allemande des deux livres de Pétrarque *De remediis utriusque fortunæ*. Le traducteur du premier livre était Pierre Stahel, de Nuremberg, celui du second Georges Spalatin, chapelain de l'électeur de Saxe. L'ouvrage devait paraître chez Henri Steiner à Augsbourg; celui-ci, qui désirait faire une édition illustrée, s'adressa à Brant, qui fournit des croquis pour les images, ainsi qu'une poésie allemande; cette poésie et la date de 1520 sur une des gravures prouvent que la publication était projetée dès cette époque; elle n'eut lieu qu'en 1532 [202]. Dans sa préface l'imprimeur dit que les planches ont été faites d'après les indications de Brant, „*nach visierlicher angebung des hochgelerten doctors Seb. Brant seligen*“ [203].

Suivant le plus ou moins de talent de l'artiste qui reportait les croquis de Brant sur le bois, et le plus ou moins d'habileté de celui qui ensuite taillait le bois, les idées de l'auteur étaient rendues avec plus ou moins de perfection. Les personnages du *Narrenschiff* ont les

[202] Ind. bibl. 171.

[203] *Visierlich*, de *visieren*, viser, qui signifiait au 16e siècle, dresser la mesure, faire le plan, le croquis d'un bâtiment, d'une peinture, etc.

Digitized by Google

mouvements plus libres, plus variés, plus naturels, la perspective est moins négligée que dans le Virgile et dans l'Ésope; l'expression de quelques visages est d'une vérité frappante, plusieurs groupes sont très-dramatiques; ces scènes sont au nombre des meilleures caricatures qu'on ait faites, et si, comme je le crois du moins pour beaucoup d'entre elles, Brant en est l'auteur premier, il présente le phénomène curieux, mais non inexplicable, d'avoir su mettre plus d'*humour* dans ses conceptions artistiques que dans ses œuvres littéraires. Je dis que Brant a été l'auteur premier, l'inventeur de beaucoup d'images du *Narrenschiff*, soit qu'il en ait fait lui-même les croquis, soit qu'il se soit borné à en communiquer les idées à un artiste. D'autre part, il me paraît certain que plusieurs chapitres du livre ont été faits exprès pour des images déjà existantes, pour des charges populaires de personnages que nous ne connaissons plus et qui ont fourni à Brant l'occasion de les illustrer par des vers en les appropriant à son but; il arrive même que ce but est à peine indiqué par quelques lignes, et que dans le reste du texte il est parlé de tout autre chose[204]. Les gravures du Pétrarque sont les plus remarquables de toutes; elles trahissent la main d'un artiste qui a librement et admirablement traduit les idées de Brant; dans le dessin et dans l'exécution, elles ont une grande analogie avec celles du *Theuerdank*, publié en 1537 par le même Henri Steiner qui avait imprimé Pétrarque; quelques-unes d'entre elles se rencontrent dans l'édition de Francfort, 1550, du *Schimpf und Ernst* de Jean Pauli; l'artiste est Jean Burgmaier.

[204] P. ex. chap. 23, 76, 82.

Digitized by Google

CONCLUSION.

Pour résumer mon opinion sur notre auteur, je dirai qu'il a eu toutes les qualités qui constituent l'homme sage, probe, honnête, qu'il a été doué d'aptitudes diverses, plein de connaissances et de bonnes intentions, mais d'un caractère trop assombri et d'un esprit trop confiné dans le cercle étroit de certaines idées, pour être vraiment un homme supérieur; qu'enfin, pour réaliser son ambition la plus chère, celle d'être poète, il lui a manqué le sens de l'idéal. C'est aussi l'impression qu'on reçoit en voyant son portrait. Je ne parle pas de celui qui orne le titre des *Carmina varia* et qui est reproduit dans l'édition de 1498 du Caton, ainsi que dans l'Ésope; c'est un homme quelconque, âgé, d'un aspect sévère. Le personnage endormi sur le frontispice du *Somnium* de 1500 n'est pas non plus Brant; il est beaucoup plus jeune que l'homme des *Carmina* de 1498. La vraie physionomie de Brant est celle qu'a donnée Reussner dans ses *Icones*[205]. Un autre portrait de lui fut gravé en 1631 par Jacques de Heyden; le professeur Philippe-Frédéric Glaser l'accompagna de quelques vers où il dit que Brant fut point pour la première fois par Jean Baldung[206]. La gravure de Heyden est supposée faite d'après

[205] Strasb. 1590, p. 29.

[206] *Corporis effigiem primo Baldungus Appelles*
Mira ac præstanti pinxerat arte quidem.

Jean Baldung, dit Grien, originaire de Gmünd, dans le Wurtemberg, acheta à Strasbourg le droit de bourgeoisie le 17 avril 1509; en 1510 lui et sa femme firent don à l'Œuvre Notre-Dame d'une chasuble et furent reçus dans la confrérie de la Vierge; bientôt après Baldung quitta Strasbourg pour quelque temps; en 1517 il racheta le droit de bourgeoisie; l'année suivante il loua pour six ans une maison dans la rue du Dôme. Il a donc pu peindre Brant d'après nature; mais si la gravure est la reproduction exacte de l'original, Baldung avait mis dans son œuvre un peu de fantaisie. A la mairie de Strasbourg on possède un portrait à l'huile qui représente Brant âgé, le visage peint de trois quarts. C'est une ancienne copie d'un original qui paraît dater de la même époque qu'un portrait du *stettmeister* Jacques

Digitized by Google

cet original, qui ne paraît plus exister. On est naturellement porté à croire que Baldung avait reproduit les traits de Brant, son contemporain, avec toute la fidélité désirable; mais la gravure donne une physionomie trop spirituelle, le regard et le sourire sont trop malins, pour qu'il soit possible que ce soit le vrai Brant tel qu'il se révèle par son histoire et ses écrits; c'est plutôt un Brant de convention, comme on se l'était figuré d'après sa réputation d'auteur satirique. Le portrait de Reussner au contraire, qui n'a aucune ressemblance avec celui de Heyden, est beaucoup plus caractéristique : le visage est maigre, l'expression est grave, réfléchie, triste, sans malice aucune, mais aussi sans aucun trait qui annonce un poète. On ne peut pas contester absolument à Brant une certaine mesure de talent, on en voit briller parfois des étincelles, mais sa tendance didactique et son culte servile pour le nouveau classicisme ont empêché ces étincelles de devenir une flamme; le pédantisme du pédagogue et du philologue ne lui a pas permis d'atteindre à la hauteur poétique à laquelle il aspirait. S'il avait eu le sens de l'idéal, il se serait préservé aussi du danger de tout voir sous des couleurs sombres; une humeur morose n'est pas faite pour inspirer un poète. En s'élevant davantage au-dessus de ce qui l'entourait et le retenait à terre, Brant eût été plus libre, il aurait regardé toutes choses avec des yeux plus sereins. Est-ce à dire qu'il aurait dû être indifférent au mal qu'il apercevait dans le monde? Mais la sérénité n'est pas l'indifférence, elle peut se concilier avec la haine la plus vigoureuse de ce qui est mauvais. Si Brant est aigri, ce n'est pas seulement parce qu'il y était enclin par nature, c'est aussi parce qu'il a senti en lui-même le conflit entre un ordre de choses qui s'en allait et un autre qui se préparait; entraîné vers les études humanistes, il a redouté pourtant la perspective qu'elles ouvraient d'une émancipation de l'intelligence; il n'aurait voulu s'en servir que pour glorifier le passé, toutes ses racines ont été dans le passé, le retour même à la littérature classique ne lui a semblé être qu'un retour vers un passé plus lointain; l'avenir au contraire ne lui présageait que des troubles. Il avait compris qu'il vivait à une époque de crise, mais il s'en est effrayé et, jeune encore, il a

Sturm et qui par conséquent est postérieur à la mort de Brant. La coupe de la figure et la forme du nez ont de l'analogie avec la gravure des *Icones* de Reussner; l'expression est également plus triste que satirique. Le tableau ne porte aucune inscription.

éprouvé une lassitude qui le faisait presque désespérer du monde. Au lieu de consentir aux changements que réclamait l'esprit moderne dont l'avénement était proche, Brant et ses amis se sont efforcés de retenir des institutions et des principes impuissants à survivre au moyen âge. Il faut peu connaître Brant pour le classer parmi les littérateurs qui ont donné le signal de l'opposition[207]; lui, faire de l'opposition! à qui? à l'empereur ou au pape? S'il s'est plaint de quelques abus du clergé, il n'a jamais attaqué l'Église, et si à Strasbourg il a fait quelques strophes républicaines, il n'en est pas moins resté fidèle à Maximilien. Dans tous ses ouvrages il apparaît comme un homme qui a horreur des révolutions; il ne veut que corriger les mœurs du peuple par une propagation plus efficace de la piété catholique, par une meilleure administration de la justice, par une éducation plus éclairée de la jeunesse. S'il avait pu obtenir cela, et en sus une bonne croisade contre les Turcs, il eût été largement satisfait. Pour le rendre tout à fait heureux, il aurait fallu encore quelque chose de plus, il aurait fallu que les souverains de l'Europe devinssent les vassaux du Saint-Empire romain, que l'empereur fût salué de nouveau comme le maître du monde et vénéré comme la source du droit, et que, pour couronner l'édifice, le saint-siége reprît sa suprématie sur les pouvoirs séculiers. En ce qui est de ces derniers points, les nécessités pratiques et l'atmosphère qu'il respirait à Strasbourg avaient fini par le rendre un peu moins absolu; mais on ne se trompera point en admettant que, dans son for intérieur, il n'abandonna jamais la théorie. En restant fidèle à cette théorie, Brant a prouvé que par le plus profond de son être il appartenait encore au moyen âge. C'est pourquoi aussi, comme littérateur, il n'a donné que très-peu de nouveau; il n'y a chez lui rien de frais, de vif, de *primesautier;* même en lisant les poésies de sa jeunesse, on dirait qu'il n'a jamais été jeune; il n'est pas créateur, il n'a fait que répéter ce que d'autres avaient dit et écrit avant lui. Il a voulu le bien, mais pour faire disparaître les misères, l'ignorance, la folie du présent, il n'a connu d'autre remède que la restauration des formes anciennes. Par quelques-uns de ses ouvrages il a pu aider à préparer les générations

207 Hagen, *Deutschlands literärische und religiöse Verhältnisse im Reformations-Zeitalter*, Erlangen, 1841, T. I, p. 377. — Ranke, *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation*. 3e édit. Berlin 1852, T. 1, p. 197.

Digitized by Google

nouvelles, en montrant à ses contemporains leurs vanités de toute sorte, en divulguant les modèles d'un latin plus pur et plus orné, en se faisant le colporteur de préceptes hérités des anciens, en forçant, peut-être malgré lui, les professeurs et les élèves à sortir de la routine et, ce qui n'est pas moins méritoire, en apprenant aux savants à ne pas dédaigner la langue du peuple, mais la perception confuse du chemin qu'on allait prendre quand on aurait quitté la routine le chagrinait profondément. Dans les vers qu'il fit peu avant sa mort il ne sut prédire qu'un nouveau déluge. Il avait conscience du déclin d'un monde auquel étaient vouées toutes ses sympathies; de là ce voile de tristesse répandu sur la plupart de ses écrits. A la fin de sa carrière, ayant vu se dissiper une à une ses illusions, mais manquant de foi dans l'avenir, trop peu confiant pour voir dans la mêlée qui s'annonçait autre chose que le commencement d'une ruine universelle, il ne lui était resté que sa piété; les mots de son épitaphe : „Toi qui regardes ce marbre, souhaite à Brant le ciel!“ expriment à coup sûr ses pensées suprêmes.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE TROISIÈME

JEAN GEILER DE KAYSERSBERG

1445-1510.

Geiler de Kaysersberg ne saurait être séparé de Wimpheling et de Brant; bien qu'il ne se soit signalé ni comme humaniste ni comme poète, et qu'il n'ait été que prédicateur, il a formé avec ses deux amis le centre d'où sont partis alors tous les essais de rénovation littéraire, morale et religieuse.

Par plusieurs de ses côtés il appartient encore au moyen âge. On ne trouve chez lui pas une seule idée nouvelle; sa théologie ne va pas au delà de la tradition scolastique, dont il prend même la défense contre ceux qui aspirent à s'en affranchir; dans ses plaintes sur les abus qui régnaient dans l'Église, il n'est que l'écho du quatorzième et du quinzième siècle; il a les mêmes tendances ecclésiastiques que Gerson, auquel il se rattache aussi par son penchant pour le mysticisme. Ce qui lui assure une place éminente dans notre histoire littéraire, c'est sa prédication. Elle n'a ni la noblesse de celle de Berthold de Ratisbonne, le plus éloquent des prédicateurs allemands du moyen âge, ni la profondeur de celle d'Eckart, ni l'intimité de celle de Tauler; elle a des défauts qui blessent notre goût, mais elle a des qualités avec lesquelles, à la fin du quinzième siècle, on n'était plus guère familiarisé; elle est incisive, dramatique, abondante en images, aussi peu rhétorique que possible, mais pratique et populaire au plus haut degré. Sans être indifférent à la renaissance des lettres, Geiler a consacré ses efforts à une renaissance morale dans l'Église et dans la société laïque; il n'a voulu être ni docteur ni écri-

Digitized by Google

vain, son désir a été de devenir un réformateur des mœurs. Le but que ses amis Brant et Wimpheling ont poursuivi, le premier principalement par sa *Nef des fous*, le second par un grand nombre de ses petits traités, a aussi été le sien; sa vie a été une lutte incessante contre le vice; c'est à ce point de vue surtout qu'il mérite d'être considéré et qu'il faudra apprécier ses sermons, tant sous le rapport de la forme que sous celui du fond.

Digitized by Google

I.

VIE DE GEILER *

CHAPITRE PREMIER.

Vie de Geiler. — Naissance. — Études à Fribourg et à Bâle. Fixation à Strasbourg.

Jean Geiler naquit le 16 mars 1445 à Schaffhouse, où son père, qui s'appelait Jean comme lui, était adjoint au secrétaire de la ville. A cette époque celle-ci appartenait encore à l'archiduché d'Autriche, duquel dépendait aussi une partie de la Haute-Alsace. En 1446, Geiler, le père, alla se fixer comme notaire dans le village d'Ammerschwihr, non loin de Kaysersberg, où résidait un bailli impérial. Comme son fils, dans la suite, se donna invariablement le nom de

* Les principales sources pour la vie de Geiler sont, outre ses propres ouvrages, les notices de Béatus Rhénanus et de Wimpheling. La première, datée du 13 avril 1510, Schlestadt, est adressée à Jodocus Gallus; plusieurs renseignements avaient été communiqués à Rhénanus par Gangolphe, l'ancien *famulus* de Geiler; il en trouva d'autres dans un calendrier, où le prédicateur avait eu l'habitude d'inscrire des notes. Le petit traité parut d'abord à Strasbourg, s. d., in-4°, puis à la suite des éditions des sermons sur la *Navicula fatuorum* et des *Sermones et varii tractatus* de Geiler, enfin dans les *Amœnitates friburgenses*, p. 56 et suiv. Celui de Wimpheling, daté du 24 avril 1510, Heidelberg, est dédié à l'évêque Philippe de Freisingen et écrit spécialement pour les deux neveux de Geiler, Conrad et Pierre Wickram. Il fut publié dans le *Planctus et lamentatio in mortem Joh. Kaisersbergii*, Oppenheim, 1510, in-1°, dans les *Sermones et varii tractatus* et dans les *Amœnit. frib.*, p. 100 et suiv. Quand je citerai les deux biographies, je le ferai d'après les *Amœnit.* Materne Berler, recteur de la paroisse de Gueberswiler, vivant encore en 1555, intercala dans sa chronique allemande une notice sur Geiler, tirée en grande partie de celle de Rhénanus; il y ajouta une liste des sermons. Code hist. et diplomat. de Strasb., T. 1, P. 2, p. 111 et suiv.

V. aussi la notice biographique et bibliographique de Riegger dans les *Amœnit. frib.*, p. 54 et suiv.; — *Deutscher Merkur*, 1783, 4e livr., p. 121 et s., renseignements sur les divers recueils de sermons de Geiler; — Vierling (*præs.* Oberlin), *De Joh.*

Digitized by Google

Geiler de Kaysersberg [1], on peut en conclure que la famille était originaire de cette ville. Bientôt après, le père perdit la vie en aidant les habitants à poursuivre un ours qui ravageait les vignes. Sa veuve, Anne née Zuber, resta avec ses enfants — elle avait encore une fille — dans le village. Là le jeune Geiler reçut sa première instruction et fut confirmé [2]. Son grand-père, bourgeois très-aisé de Kaysersberg, s'était chargé des soins de son éducation. De temps à autre il le conduisait auprès d'un ermite, frère Sébastien, qui habitait la vallée de Rohrthal [3]. La vue de ce solitaire et le culte célébré dans sa chapelle isolée du monde firent une vive impression sur l'esprit de l'enfant. Bien des années plus tard il aimait à revenir dans cette vallée et à prêcher dans le petit oratoire. En 1460 son grand-père l'envoya à l'université de Fribourg, qui venait d'être fondée. Immatriculé le 28 juin, il en fut un des premiers élèves. Dès 1463 il y obtint le grade de maître ès arts. Il avait mené jusque-là la vie légère d'un étudiant; il s'était fait remarquer surtout par l'excentricité de son costume, en affectant des airs de gentilhomme. Lors de sa promotion comme *magister*, il dut jurer de ne porter pendant deux ans ni souliers à pointe ni cercles aux manches et autour du cou [4]. Devenu plus réservé, il obtint en 1465 l'autorisa-

Geileri scriptis germanicis. Strasb., 1786, in-4°; — Ammon, *Geschichte der Homiletik*, Gött., 1804, T. 1 (unique), p. 221 et s.; — Ammon, *Geilers Leben, Lehren und Predigten.* Erlangen, 1826; — Aug. Stöber, *Essai historique et littéraire sur la vie et les sermons de Geiler.* Strasb., 1834, in-4°; — Escher, dans *Ersch und Grubers Encyclopädie*, section 1, vol. 66, p. 222 et suiv.; — Ad. Schäffer, *Un prédicateur catholique au XVe siècle.* Paris 1862; — Kerker, *G. und sein Verhältniss zur Kirche. Hist.-politische Blätter*, 7 articles, 1861 et 1862; — L'abbé Dacheux, *Un réformateur catholique à la fin du XVe siècle, Jean Geiler de Kaysersberg.* Avec portrait, fac-simile et pièces justificatives. Paris, 1876, ouvrage aussi savant que consciencieux.

[1] Les Strasbourgeois l'appelaient simplement *Doctor Kaysersberger.*

[2] *Zu Ammerschwyer da obnen im land, da ich das abc gelert hab und auch da gefirmt bin worden, aber nit getaufft. Emeis*, f° 21. Ind. bibl. 121.

[3] *In valle Harundinensi prope Amorswyler.* Wimpheling, dans les *Amœnit. frib.*, p. 106. Röhrich, dans la *Zeitschr. für hist. Theol.*, 1848, p. 574, pense à une église dite *Feldkirche*, qui a existé jusqu'en 1779 près de Wettolsheim. Mais comme ce village est assez loin d'Ammerschwihr, tandis que dans ce dernier canton il y a un *Rohrthal*, c'est de ce dernier qu'il s'agit.

[4] *Johannes Geyler de Keysersperg et Johannes Hüninger de Pforczen jurarunt post promotionem eorum non velle deferre per duos integros annos immediate sequentes circulos in golleriis aut manicis, neque calceos rostratos, et hoc in pœnam, quam (leg. quia) antea tulerant. Amœnit. frib.*, p. 59, d'après les protocoles de l'univ. de Fribourg.

Digitized by Google

tion d'expliquer dans des leçons publiques quelques livres d'Aristote, ainsi que la première partie du Doctrinal[5]. Wimpheling fut un des auditeurs de ces cours.

En 1469 Geiler fut élu doyen de la faculté des arts. Il devait se vouer au sacerdoce, mais il paraît avoir douté d'abord de sa vocation, soit qu'il en eût simplement préféré une autre, soit qu'il eût été rebuté par l'aridité de l'enseignement scolastique. Toutefois, comme il éprouvait des besoins religieux, il lut quelques traités mystiques, et cette lecture le décida à ne pas renoncer à la théologie. Il commença ces études à Fribourg et les continua, à partir de 1471, à Bâle[6]. En cette dernière université il fut chargé d'interpréter le Deutéronome et l'Apocalypse. En 1474 il remplit les fonctions de doyen des arts. Cette même année il devint bachelier en théologie[7]. En 1475 il obtint, le 7 mars, la licence en théologie, et le 11 septembre le chapeau de docteur; à cette occasion, un des membres de l'université fut chargé, selon la coutume, de lui adresser publiquement une mercuriale, en lui disant en face tout le mal qu'il pouvait avoir fait ou qu'on racontait de lui. Le lendemain, en présence de toute l'école, on lui accorda solennellement, au nom du pape, le droit d'expliquer l'Écriture, d'enseigner et de prêcher[8]. En même temps on lui confia un ministère à la cathédrale; il aimait la prédication, mais ne faisait qu'avec répugnance l'office de confesseur; il le prenait tellement au sérieux que souvent sa conscience se troublait à la pensée qu'il montrait trop d'indulgence quand il donnait l'absolution. Ces scrupules le tourmentèrent si fort qu'ils devinrent une des causes qui lui firent préférer les fonctions de simple prédicateur à celles de prêtre chargé d'une cure d'âmes; il ne consentit dans la

[5] *Legendam accepit primam partem Alexandri. Amœnit. frib.*, p. 59. On a cru qu'il s'agissait de la Somme d'Alexandre de Halès, mais ce livre n'était plus guère usité dans les écoles. Par Alexandre tout court on entendait Alexandre de Ville-Dieu, l'auteur du Doctrinal, et par *prima pars Alexandri*, la 1re des 4 parties dont se compose cet ouvrage.

[6] Dans la matricule de Bâle il est inscrit sous la date du 1er mai 1471.

[7] *Athenæ rauricæ*, p. 4.

[8] *Fuit cum solemnitatibus debitis vesperiatus, et sequenti die doctoralibus insigniis in facultate theologica insignitus in facie totius universitatis. Theatrum virtutis et honoris... academiæ Basiliensis.* Ms., f° T, 1. Bibl. de Bâle. — *Postill*, T. 3, f° 33. Ind. bibl. 208. — *Evangelia mit Uslegung*, f° 108. Ind. bibl. 173.

suite qu'à être confesseur dans un couvent qui avait besoin d'être ramené à la discipline.

A Bâle il fit la connaissance de Sébastien Brant, qui ne tarda pas à devenir, comme l'était déjà Wimpheling, un de ses amis et compagnons d'œuvre. A la demande des étudiants de Fribourg, qu'il avait charmés par la vivacité de son esprit et l'animation de sa parole, malgré la sécheresse des matières enseignées, le magistrat de cette ville fit des démarches auprès de l'université pour qu'il fût rappelé comme lecteur de théologie. Le sénat académique s'y montra prêt, à la condition que le magistrat assurât au nouveau professeur un traitement annuel de 60 florins. On l'accorda, et le 7 mai 1476 Geiler revint à Fribourg[9]. Dès le 30 octobre on lui donna une preuve de l'estime qu'il inspirait en le choisissant pour le rectorat. Mais l'enseignement universitaire répondait moins que la prédication à ses talents et à ses goûts. Il savait, il est vrai, ce qu'il fallait savoir pour exposer avec un certain éclat la philosophie et la théologie scolastiques; mais tout en essayant de se mouvoir plus librement, il trouva les cadres traditionnels trop étroits pour que dans la chaire de professeur il pût donner un plein essor à la fécondité de son imagination et à son ardent désir de ramener les hommes à Dieu; il sentait que dans la chaire pastorale il serait mieux à son aise et mieux à sa place.

Pendant un séjour de vacances qu'il fit à Bade, il prêcha dans l'église du chapitre de cette ville. Des habitants de Würtzbourg qui l'entendirent furent si frappés de sa prédication originale que, sur le rapport qu'ils en firent à leur évêque, celui-ci lui adressa une vocation en lui offrant 200 florins d'or par an, jusqu'à ce qu'il pût lui donner une prébende plus riche. Il se rendit à Würtzbourg, y prononça quelques sermons et se montra disposé à y rester. Avant d'accepter définitivement, il repartit pour régler ses affaires à Bâle et à Fribourg. En passant par Strasbourg, il vit Pierre Schott, un des membres du conseil et un des administrateurs de l'Œuvre Notre-Dame, qui, lui aussi, l'avait entendu prêcher à Bade. Schott le supplia de ne pas quitter l'Alsace; il lui représenta qu'il devait la regarder comme sa patrie, que c'était à elle qu'il était appelé à consacrer ses forces, en choisissant Strasbourg pour centre de son activité.

[9] *Athenæ rauricæ*, p. 4.

Strasbourg en effet manquait alors de prédicateurs joignant le savoir théologique à la puissance de la parole. Les longues et fastidieuses querelles entre les ordres mendiants et les curés avaient fait un grand dommage à la vie religieuse; elles avaient été funestes surtout à la paroisse de Saint-Laurent, qui était celle de la cathédrale. Le dernier curé de cette paroisse, Jean Kreutzer, de Guebwiller, avait défendu avec une telle énergie les droits du clergé séculier contre les usurpations des moines, que ceux-ci avaient obtenu sa condamnation par l'évêque de Strasbourg, par l'archevêque de Mayence et par le pape. Le magistrat, qui, après ces sentences, s'était vu forcé de rendre contre Kreutzer un décret de bannissement, s'aperçut trop tard que cette rigueur ne faisait pas cesser les troubles, car les moines, débarrassés de leur contradicteur et se croyant tout permis depuis que Calixte III avait enjoint au gouvernement de la ville de les assister dans le maintien de leurs priviléges [10], soutenaient dans leurs prédications des maximes au moins fort extraordinaires [11]. Comme les frères des quatre ordres mendiants prêchaient alternativement dans la cathédrale, l'évêque, sur les représentations du magistrat, leur en forma la chaire. Dans les églises des paroisses il n'y avait personne pour annoncer avec autorité la Parole divine; la plupart des curés, comme l'attestent les témoignages des contemporains, ne se distinguaient que par leur ignorance ou leur manque de zèle. On regrettait Kreutzer, qui d'abord s'était retiré à Bâle et qui ensuite, fatigué du monde, s'était fait recevoir en 1465 parmi les dominicains de Guebwiller. Geiler dit qu'il avait entendu à Bâle son premier sermon après son entrée dans l'ordre; il ne parlait qu'avec respect de ses vertus et le plaignait d'avoir été injustement persécuté [12]. A Strasbourg on ne l'avait pas remplacé comme prédicateur de la cathédrale. C'est dans cette situation que Pierre Schott songea à retenir Geiler. Il résolut, avec quelques-uns de ses collègues du magistrat, de demander la création d'une charge de *prédicature*, qui ne serait pas confiée à un moine, mais à un prêtre séculier recommandable par

[10] Bulle du 2 juillet 1455.

[11] L'abbé Grandidier, *Essais sur la cathédrale*, p. 273, les appelle scandaleuses et indécentes. On peut les voir dans les additions de Schilter à Königshofen, p. 1130.

[12] *Emeis*, f° 19. — *Narrenschiff*, f° 24. Ind. bibl. 187. — *Drei Marien*, f° 18. Ind. bibl. 199.

Digitized by Google

ses connaissances et sa piété. Quand il s'en entretint avec Geiler, celui-ci hésita; cet homme, qui ne semblait né que pour l'action, avait des moments où la grandeur de sa tâche l'intimidait; au lieu d'accepter avec empressement les propositions de Schott, il voulut se retirer dans la solitude pour ne se vouer qu'à l'étude et à la contemplation. Il en informa le professeur Gabriel Biel, de Tubingue, et maître Engelin, de Brunswic, qui, après avoir enseigné à Erfurt la théologie et rempli à Mayence les fonctions de prédicateur, s'était fixé à Strasbourg [13]. L'un et l'autre le dissuadèrent d'un projet conçu dans un accès de découragement [14]. Le pressant appel de Schott à son patriotisme acheva de vaincre ses scrupules. Il fit dans la cathédrale un sermon qui eut tant de succès que les administrateurs de l'Œuvre Notre-Dame décidèrent de le retenir à tout prix. D'accord avec le chapitre, ils prièrent l'évêque Robert de réserver au prédicateur une des prébendes vicariales du grand-chœur dont il avait la collation. Il y consentit; par un acte du 1er avril 1478, il rappela d'abord la décrétale d'Innocent III, chargeant les évêques qui ne prêchaient plus que rarement eux-mêmes, de nommer des prédicateurs pour les remplacer; puis il institua un office de *prédicature*, auquel il affecta une des deux chapellenies épiscopales du chœur. Dans le même acte il fut dit que le prédicateur serait choisi par le chapitre, qu'il devait être prêtre séculier, docteur ou licencié en théologie, qu'après deux mois d'épreuve l'évêque aurait à le confirmer, qu'on lui assignerait une habitation dans le voisinage de l'église, qu'il aurait à prêcher tous les dimanches, chaque jour pendant le carême, lors d'un certain nombre de fêtes et lors des processions qui avaient lieu à l'occasion de calamités publiques, telles que guerres, disettes, épidémies, enfin lors de l'arrivée de légats et de princes; il lui était interdit de se mêler des affaires de la paroisse de Saint-Laurent et de donner lecture de bulles sans l'autorisation du doyen; pour pouvoir mieux vaquer à ses fonctions, il était dispensé d'assister aux

13 Trithémius, *Catal. ill. vir.*, l'appelle *Angelus de Brunswico*, et cite de lui un traité sur le canon de la messe, des sermons, des *quæstiones diversæ et quædam alia*. En 1499, Wendelin Steinbach, prof. de théol. à Tubingue, publia l'ouvrage de Gabriel Biel, *Canonis missæ expositio resolutissima*, avec des additions tirées des leçons que Engelin avait faites à Mayence; s. l. *expensis Friderici Meynberger, bibliothecarii Tubingensis*, f°. C'est probablement le traité sur la messe dont parle Trithémius.

14 Jacques Other, dédicace de la *Navicula pœnitentiæ* de Geiler. Ind. bibl. 189.

Digitized by Google

offices du chœur; chaque année il pourra prendre quatre semaines de vacances, et pendant ce temps, ainsi qu'en cas de maladie, il se fera remplacer par un prêtre séculier, jamais par un religieux. Cette institution fut approuvée par le pape Sixte IV le 21 mai 1479 [15]. Le chapitre choisit naturellement Geiler, et l'évêque Robert le confirma. En ce moment la prébende épiscopale appartenait à un prêtre âgé, Symphorien Ole, recteur de la paroisse d'Offenbourg [16]; pour qu'il la résignât, il fallut lui offrir une compensation; l'évêque, qui était *durissimus exactor*, comme disait Béatus Rhénanus [17], exigea de l'Œuvre Notre-Dame une somme de 500 florins, à laquelle Pierre Schott contribua pour 30 florins de sa fortune personnelle [18]. Geiler obtint alors la prébende et devint ainsi un des vicaires du grand-chœur; mais comme il dut céder à Symphorien Ole, sa vie durant, une partie des revenus du bénéfice, l'incorporation complète de ce dernier avec la prédicature fut ajournée; la position de Geiler ne fut en réalité que provisoire. Les moines mendiants s'irritèrent de ces mesures; ne devant plus prêcher dans la cathédrale, ils se plaignirent de persécution. Le 12 février 1481 le pape invita l'évêque à ne plus les molester, mais ce qu'on venait de faire répondait trop aux intérêts de l'Église et de la ville pour que l'évêque, lors même qu'il l'aurait voulu, eût pu le révoquer.

Pendant les négociations qui eurent pour résultat de conserver Geiler à Strasbourg, il était venu deux fois des messagers de Würtzbourg pour l'appeler en cette ville; on les avait retenus jusqu'à ce que tout fût terminé; comme à Würtzbourg rien n'avait été stipulé d'une manière formelle, Geiler put refuser d'y venir sans manquer de parole. Il entra en fonctions avec l'intention clairement conçue et

[15] Arch. de la Basse-Alsace. L'acte de l'évêque, en allemand, chez Wencker, *Collecta archivi jura*, p. 430. — Comp. *Sermones de arbore humana*, f° 97. Ind. bibl. 288; — Wimpheling, *Catal. episc. Argent.*, p. 110.

[16] En 1455 Symphorien Ole fut un des délégués que l'évêque Robert envoya au synode d'Aschaffenbourg, qui devait terminer la querelle entre les ordres mendiants et le clergé séculier. En 1468 et 1474 il paraît comme recteur de l'église paroissiale d'Offenbourg.

[17] *Amœnit. frib.*, p. 64.

[18] Chronique de Berler, p. 113. A cause de la grande part que prit Schott à la création de la prédicature, Geiler crut pouvoir dire qu'il en était le fondateur. *Pater noster*, f° F, 3. Ind. bibl. 184.

Digitized by Google

formement arrêtée de se consacrer à une réforme des mœurs. Il possédait la plupart des qualités que réclame cette mission toujours difficile, une conviction profonde, une gravité qui inspirait le respect même aux malveillants, un courage intrépide, une franchise allant jusqu'à la rudesse; sa connaissance du cœur humain, qu'il n'avait pas puisée seulement dans les livres, mais qui était le fruit de l'observation et de l'expérience, son talent de rendre les choses morales sensibles à l'imagination par des comparaisons, des récits, des exemples, la clarté de son exposition, devaient lui assurer un grand empire sur ses auditeurs; s'il chargeait parfois les couleurs, si par moments il tombait dans la trivialité, personne n'en pouvait être choqué, les plus polis mêmes parmi ses contemporains ne s'exprimaient pas autrement que lui. Il ne lui manquait que la patience; il s'irritait trop vite en voyant que ses exhortations ne produisaient pas immédiatement des effets appréciables; les invectives qu'il débitait alors étaient plus propres à empêcher les conversions qu'à les provoquer.

Depuis sa nomination il prêcha régulièrement dans la nef, quelquefois aussi dans le cloître de la cathédrale [19]. Il devint le confesseur des pénitentes de Sainte-Madeleine qui, placées jusqu'alors sous la direction des dominicains, s'étaient relâchées dans leurs mœurs; en 1478 il assista à la pose de la première pierre de leur nouveau monastère [20], y prêcha très-souvent et réussit à les ramener à une vie plus conforme à leur règle [21]. De temps à autre il fit aussi des sermons dans l'église de la maison de Saint-Jean, dans celles des wilhelmites et des religieuses de Sainte-Catherine et de Saint-Nicolas-aux-Ondes [22]. A la cathédrale même il trouva un collaborateur dans

19 *Brösamlin*, T. 1, f° 40, 54, 106. Ind. bibl. 198.

20 Cette cérémonie fut accomplie le 20 janvier par Paul Munthart, prévôt de S. Pierre-le-jeune, en présence de Geiler et d'Engelin. Ce dernier mourut le 4 avril 1481 et fut enterré, selon son vœu, dans l'église du couvent de Ste Madeleine, dont il avait été visiteur. V. son épitaphe dans les additions de Schilter à Königshofen, p. 1121.

21 En 1499 il envoya aux pénitentes du convent de Fribourg un sermon qu'il avait prononcé devant celles de Strasbourg, avec une lettre les exhortant à une vie pieuse et active, qu'il disait plus utile que la simple observation des pratiques ascétiques. Une copie ms. de cette lettre a existé à la biblioth. de Strasbourg. Elle fut imprimée. Ind. bibl. 177.

22 *Postill*, P. 3, f° 11; — *Evang. mit Uzlegung*, f° 92; — *Brösamlin*, T. 1, f° 26; — *Evang. mit Uzleg.*, f° 216; — *Narrenschiff*, f° 218.

la personne du curé de Saint-Laurent, Jean Rot, homme austère et éclairé, qui prêcha dans le même sens que lui; comme tant d'autres des meilleurs esprits de ce temps, Rot finit par se décourager et devint chartreux[23].

Un des premiers discours prononcés à Strasbourg par Geiler fut l'oraison funèbre de l'évêque Robert, mort le 17 octobre 1478[24]. Le 17 novembre suivant, en présence de l'évêque nouvellement élu Albert de Bavière, de plusieurs princes, prélats et abbés, Geiler, après quelques formules de captation de bienveillance, fit en latin l'éloge du défunt; en phrases sonores, mêlées de citations classiques, il rappela ce que Robert avait fait pour Strasbourg et le diocèse; les convenances ne lui permirent pas de parler de ses défauts. Puis il souleva la question : Qu'est-ce au fond que la vie terrestre? Pourquoi plaindre ceux qui la quittent? „Pères et frères, ouvrez les oreilles, Robert lui-même va vous le dire; parle, Robert, nous t'écoutons". Or, l'évêque répond : „La vie m'a paru dure, car elle est un lieu de travail, une arène de combat, une scène trompeuse, un labyrinthe d'erreurs", etc.; Geiler n'énumère pas moins de 174 qualifications de cette espèce pour caractériser notre existence. Il est permis de douter que ce long catalogue ait touché les auditeurs. La conclusion est que le défunt doit être estimé heureux d'être délivré de ces misères; le seul avantage de la vie présente est d'être, pour qui l'emploie bien, une préparation à la vie à venir. S'il fallait juger Geiler d'après ce premier échantillon connu de son éloquence, sa réputation serait fort compromise; mais chargé d'office de louer un prélat dont il n'y avait pas beaucoup de bien à dire, et embarrassé par la solennité de l'assistance, il n'osa pas prendre les allures plus libres qui sont le caractère et le charme de ses sermons populaires.

A peine établi à Strasbourg, Geiler s'était concilié l'estime à peu près générale du clergé et du peuple. Il échangeait des lettres théologiques avec le savant lecteur des franciscains Conrad de Bondorf[25];

[23] En 1465, Rot était prébendier de S. Pierre-le-jeune; plus tard il devint curé de Dambach; de là il passa à la paroisse de S. Laurent; en 1484 il eut une affaire avec l'ammeister Conrad de Duntzenheim, qui l'avait accusé d'avoir diffamé sa femme. V. Dacheux, p. 414. En 1490, Rot fut novice chez les chartreux. Schott, *Lucubrat.*, f° 89 Geiler, *Emeis*, f° 19; Wimpheling, *Apol. pro rep. christ.*, cap. 32.

[24] *Sermones et varii tractatus*, f° 7. Ind. bibl. 198.

[25] Ms., jadis à la bibl. de Strasb.

les hommes les plus considérables étaient devenus ses amis, le prévôt de la cathédrale Philippe d'Oberstein, le prévôt de Saint-Pierre-le-Jeune et chanoine de Saint-Thomas Paul Munthart, le doyen de Saint-Thomas Jean Simler. Le 15 mai 1480 il fut avec son ami Engelin témoin au testament de Munthart[26]; quelques années plus tard Simler le choisit pour être un de ses exécuteurs testamentaires et lui légua son meilleur habit, sa plus belle table et deux calices en argent[27]. Pierre Schott ne lui témoignait pas moins d'égards; il lui demandait des conseils sur les études de son fils, qui était alors à l'université de Bologne et qui, après avoir appris la nomination de Geiler à Strasbourg, lui adressa une lettre pour féliciter ses concitoyens d'avoir acquis un tel prédicateur[28]. Aussi bien faisait-il son devoir avec un zèle qui lui attacha de plus en plus les Strasbourgeois. Lors d'une épidémie qui répandit l'effroi parmi la population, il visita les malades tout en n'y étant pas tenu par ses fonctions, et prêcha pour consoler les uns et pour apprendre aux autres à bien mourir; ces sermons, qu'il publia sous forme de petits traités, ne furent pas sans produire un effet salutaire[29]. Il lui arrivait même de se laisser emporter trop loin par sa fougue charitable. En 1481, lors d'une

[26] V. le testament de Munthart, Histoire du chapitre de S. Thomas, p. 457.

[27] Simler était né à Strasbourg en 1429, fils du marchand de draps Walther Simler, et neveu de maître Jean Simler, écolâtre de S. Pierre-le-vieux. Il fit ses études à Heidelberg, devint licencié en droit civil et canonique, fut depuis 1467 chanoine et depuis 1482 doyen de S. Thomas; avec cette prébende il cumulait des canonicats à S. Pierre-le-vieux et à S. Pierre-le-jeune, ainsi que la jouissance du rectorat de Herlisheim près de Bischwiller. L'évêque Robert le choisit pour être son official. Wimpheling fait l'éloge de son savoir, de sa prudence, de son éloquence (Supplém. au *Catal. ill. vir.* de Trithémius, f° O, 6). On n'a publié de lui qu'un petit mémoire sur un cas de conscience (Schott, *Lucubrat.*, f° 129). Dans ses dernières années il regrettait de ne pas avoir préféré l'étude de la théologie à celle du droit (Wimpheling, *De nuntio angelico*, f° a, 2; *Apol. pro republ. christiana*, cap. 49). C'est dans cette disposition d'esprit qu'en 1487 il fit son testament, qu'il compléta en 1490 (Wenecker, *Collecta archiri jura*, p. 428); il fit quelques legs à Geiler, donna ses livres à la bibliothèque de la cathédrale, et destina une rente de 40 florins à l'entretien de deux jeunes gens qui feraient des études théologiques. Il mourut en août 1492 et fut enterré, selon son désir, dans le cloître du couvent de Ste Madeleine. On lui érigea trois épitaphes, l'une dans ce monastère, une seconde à S. Pierre-le-vieux, une troisième dans la cathédrale. Son testament fut attaqué par quelques héritiers; il s'ensuivit un procès devant le tribunal séculier et devant celui de l'évêque; ce dernier obligea les exécuteurs testamentaires à céder aux héritiers une somme de 500 fl. Geiler s'en plaignit très-vivement (p. ex. *Narrenschiff*, f° 190; Articles remis au magistrat en 1502).

[28] Schott, *Lucubrat.*, f° 7, 8, 10.

[29] Ind. bibl. 178. — Comp. *Narrenschiff*, f° 13.

famine, en rapporta au magistrat que le prédicateur de la cathédrale avait dit dans un sermon : „Allez dans les maisons des riches qui ont du blé; si elles sont fermées, enfoncez les portes avec des haches et prenez une quantité de blé que vous marquerez sur une taille; si vous perdez la taille, venez chez moi, je vous dirai comment vous aurez à vous justifier. Mais ce n'est pas encore le moment; quand il sera venu, je vous le dirai". Le magistrat décida de l'avertir amicalement, en lui faisant observer qu'il n'avait pas eu de motif pour prononcer des paroles si véhémentes; afin de prévenir des désordres, l'*ammeister* et les conseillers durent s'informer chaque jour auprès des échevins, s'il y avait des bourgeois disposés à mettre en pratique le conseil révolutionnaire de Geiler; le cas échéant, il fallait les en détourner en usant de persuasion [30]. Cette résolution du magistrat témoigne à la fois de sa prudente modération et de son respect pour le prédicateur.

Sa réputation s'était vite répandue au dehors; lors du procès fait à Mayence au prédicateur Jean Wesel, accusé d'avoir enseigné des hérésies, on demanda aussi l'avis de Geiler et d'Engelin; ils conseillèrent de ne pas condamner Wesel s'il pouvait prouver ses propositions par des passages de l'Écriture. Ce conseil les exposa eux-mêmes au soupçon d'être hérétiques; Geiler protesta en déclarant que, sans vouloir affirmer la vérité des doctrines incriminées, il serait prêt pourtant à en faire le sujet d'une disputation théologique. Quand Wesel eut été condamné, Geiler déplora le sort d'un homme qui, selon lui, n'était devenu victime que de la jalousie des moines. Wimpheling à son tour le compta parmi les défenseurs de la foi persécutés par des fanatiques [31].

[30] *Des doctors zum münster rede halp als er in siner bredigen offentlich geret hat zu den armen der dürung des korns halp : louffent den richen lüten in ir hüser die korn hant; ist es beslossen, slahent es mit einer ax uff und nement korn an ein kerweholtz; verlieren ir das kerweholtz, kummen zu mir so wil ich üch sagen wie ir es verantwurten sollen; und zulest geret, doch es ist noch nit zit, wan es aber zit ist dos will ich üch sagen. Des haben sich die herren die XIII und XV underret uff meynunge gütlich mit im zu reden, das im solicher swerer red in sinen bredigen nit not gewesen sy, und in zu bitten fründtlich davon zu ston. Sü beduncken auch geratęn sin, das teglich ammeister und ratherr mit den schöffeln uff siner stuben fründtlich und in geheim reden ob ire stubegesellen einer oder me sich des doctors red anneme, das sie in gütlich davon wisen uff gütlich wege die zu stuben dienen. Stadt-Ordnungen*, T. 29, f° 59. Arch. de la ville.

[31] Wencker, *Miscellanea*. Ms. brûlé. — Duplessis d'Argentré, *Collectio judiciorum de novis erroribus*. T. 1, P. 2, p. 298. — Flacius, *Catalogus testium veritatis*. Bâle 1556, p. 978. *Amœnit frib.*, p. 336.

CHAPITRE II.

Jusqu'à la mort de l'évêque Albert.

L'évêque Albert, élu, comme on l'a vu, en 1478, trouva le diocèse appauvri et endetté; pour réparer ses finances, il commença par imposer au clergé de nouvelles taxes, qui donnèrent lieu à de nombreuses plaintes. Ce qui était plus grave, c'est qu'il trouva la discipline relâchée, la juridiction ecclésiastique affaiblie, le clergé livré à toutes sortes de désordres. En 1482 il convoqua un synode, pour constater les abus et pour y porter remède. Le 18 avril, Geiler ouvrit la session par un discours qui, par sa franchise et sa vivacité, contraste singulièrement avec l'oraison funèbre de l'évêque Robert[32]. Il connaissait les plaies de l'Église de Strasbourg et les dévoila devant le synode avec un courage qui dut étonner ses auditeurs. Il prit pour texte ces paroles de l'Évangile de saint Jean, XX, 20 : „Les disciples eurent une grande joie de voir le Seigneur"; selon sa coutume, il en fit une application à la circonstance : de même que les apôtres ont été heureux de revoir Jésus, leur bon pasteur, les prêtres du diocèse se réjouissent de se trouver avec leur évêque, qui les a réunis pour s'occuper de la réformation de l'Église, de l'extirpation des vices et du progrès des vertus. Geiler félicita le prélat de vouloir commencer la réforme par le clergé, à l'imitation du Seigneur qui a chassé les vendeurs du Temple; si le clergé est sain, toute la chrétienté prospère; s'il est corrompu, elle dépérit. Ces bonnes intentions ont été inspirées à l'évêque par le Saint-Esprit, le diable donne des conseils fort différents; malheur au prélat qui, au lieu de rester avec ses prêtres, s'entoure de gens de guerre ou de jeunes débauchés, il va aux enfers auprès de son séducteur. Ce ne sont pas non plus les courtisans laïques de l'évêque qui l'ont engagé à une réforme; ils préfèrent les

[32] Ind. bibl. 173. — Specklin, vol. 2, f° 101, assignait faussement à ce discours la date de 1492, qui fut aussi adoptée par Röhrich, *Gesch. der Ref. im Elsass*, T. 1, p. 66.

Digitized by Google

grands chevaux de l'honneur mondain, les corbeaux et les ours de l'avarice, les porcs de la luxure, les loups de la gourmandise, les chiens de la basse adulation : tous ceux-là, un vrai pasteur les écarte. Ils disent peut-être : l'évêque est comme nous et avec nous, nous sommes ses vrais conseillers, nous l'entourons de gloire, nous défendons ses droits: „Non, vous n'êtes que des sangsues, aspirant à vous emparer pour vous et les vôtres des biens de l'Église, qui ne doivent servir qu'à l'entretien d'hommes honnêtes et pieux; vous ravagez la vigne du Seigneur, vous rendez le clergé méprisable aux yeux du peuple. Sans doute, l'Église a besoin de biens terrestres, mais elle peut se passer de l'opulence, au milieu de laquelle on oublie les biens spirituels. On veut que l'évêque ne s'occupe que de sa seigneurie et qu'il abandonne les affaires religieuses à quelques vicaires; mais les affaires religieuses sont de beaucoup plus importantes que les temporelles; l'évêque ne doit pas être un prince au milieu d'une cour, mais un pasteur au milieu de son troupeau". Après avoir parlé ainsi des conseillers d'Albert, il s'adresse à lui-même, en le suppliant de renvoyer les adulateurs. Il termine en faisant l'énumération des abus : négligence dans l'administration du culte et de la justice épiscopale, insouciance à l'égard de la bibliothèque de la cathédrale, excommunications prononcées pour des causes peu graves, vénalité des juges, coutumes profanes tolérées dans l'église, empêchements apportés par le magistrat au droit de faire des testaments, vie dissolue des moines et des religieuses. „Dis maintenant, bon pasteur et maître, ce que tu t'es proposé de faire; je n'ai parlé que sur ton ordre".

Il est à regretter que nous n'ayons plus les actes du synode; on sait que l'évêque publia quelques statuts disciplinaires et qu'il chargea Geiler, de concert avec Christophe d'Utenheim, prévôt de Saint-Thomas, Joan Simler, doyen, et Melchior de Königsbach, chanoine du même chapitre[33], de faire une tournée d'inspection dans le diocèse; le rapport que sans doute ils soumirent à l'évêque, ne se retrouve pas non plus. Albert, en tout cas, ne fit pas toutes les améliorations que lui avait recommandées Geiler. Ce que Speckin racontait de plaintes envoyées à Rome par des prêtres ennemis des

[33] Melchior de Königsbach se fit chartreux.

réformes, et d'un ordre du pape de ne rien innover, n'était fondé que sur une confusion [34]. Quant aux abus qui lui étaient profitables, l'évêque n'aurait pas eu besoin de l'intervention du pape pour les maintenir; il ne supprima que quelques coutumes qui rappelaient le paganisme, et qui aux yeux de tout homme de sens ne pouvaient être que d'odieuses profanations. Il s'agit de scènes bruyantes et indécentes qui, lors de certaines fêtes, se passaient dans la cathédrale. Des règlements du magistrat datant du quatorzième siècle accordaient à toute personne assistant aux solennités de la Pentecôte et de la Dédicace, le privilége de ne pouvoir être poursuivie ces jours-là pour affaires civiles. Grâce à cette trève, les habitants de la ville et de la campagne se rendaient en procession à la cathédrale, en portant des bannières et en chantant des hymnes. Près de l'orgue se trouvait une figure connue du peuple sous le nom de *Roraff* et tenant à la bouche une sorte de porte-voix; un homme placé derrière pouvait se faire entendre à travers cet instrument. Le jour de la Pentecôte, pendant que la procession entrait dans l'église, elle était reçue par des cris ou des chants burlesques qui semblaient sortir de la bouche de la statue, de sorte que la foule, au lieu de se recueillir pour le culte, remplissait l'édifice de ses éclats de rire [35]. Après le service, un homme travesti en cerf et un autre représentant ce qu'on appelait la femme sauvage de Geispolsheim, parcouraient l'église et égayaient l'assistance par leurs gambades et leurs vociférations [36]. D'autres profanations avaient lieu lors de la fête de la Dédicace de la cathédrale, célébrée le jour de Saint-Adelphe, 29 août. De toutes les parties du diocèse on affluait à Strasbourg, pour passer la nuit dans la cathédrale à manger et à boire; dans une des chapelles il y avait un tonneau, le maître-autel servait de buffet, et grâce à l'ombre projetée par les piliers de la nef, l'église devenait le théâtre de scènes

[34] Specklin, l. c., raconte comme étant arrivé à l'évêque Albert ce qui arriva à son successeur Guillaume.

[35] Wimpheling, *Germania*, f° f, 2, désigne le *Roraff* par *larva sub organis;* Geiler parle d'un homme qui se plaçait *dans* le *Roraff*, et demande *das man das ror abthue das man nit dardurch schreyen mocht.* Ce n'était donc pas une figure mise en mouvement par un mécanisme communiquant avec l'orgue.

[36] Geiler, *Narrenschiff*, f° 14, 153. Dans les articles de 1502, il dit que le chapitre a supprimé le désordre du *wildweib von* Geispolsheim, et que certaines personnes en ont demandé en vain le rétablissement.

Digitized by Google

que Wimpheling qualifiait d'orgies de Bacchus et de Vénus[37]. Déjà en 1481 Geiler avait prêché contre ces désordres; le 15 décembre un rapport fait au magistrat avait confirmé ce qu'il avait dit[38]. Ce n'est qu'après le synode de 1482 que l'évêque défendit les tapages de la Pentecôte et de la Saint-Adelphe[39]; le *Roraff* seul fut encore conservé.

Un autre point, d'un genre tout différent, préoccupa Geiler dès son arrivée dans notre ville. D'après une ancienne coutume judiciaire, on refusait aux condamnés à mort la sainte-cène avant de les conduire au supplice. Geiler trouva cet usage contraire à l'humanité, qu'on doit même aux malfaiteurs dès qu'ils se repentent. En 1482 il en parla dans son discours devant le synode; le 29 octobre suivant la question fut portée devant le conseil, qui décida d'en délibérer. Comme cette délibération se fit attendre, le prédicateur revint à la charge en 1483; il écrivit à l'*ammeister* Materne Drachenfels qu'accorder aux condamnés le sacrement serait pour eux une consolation dans leur angoisse dernière, pour le conseil un mérite auprès de Dieu et un sujet de gloire auprès des hommes. En décembre l'*ammeister* soumit l'affaire au sénat; on arrêta d'en rester à l'usage reçu, on se bornant à montrer l'hostie dans la chapelle de la Croix à ceux qui étaient condamnés au gibet, et dans l'église de Saint-Martin à ceux qui devaient être noyés[40]. Les principaux adversaires de la proposition de Geiler étaient les moines mendiants; ils soutenaient que le refus du sacrement importait à l'ordre public, puisque si on l'accordait à des criminels, on déclarerait leurs péchés pardonnés, et qu'ainsi la justice ne serait plus ni satisfaite ni respectée; ils invoquaient l'ancienneté de l'usage ou le défendaient par des facéties de mauvais goût. Un frère augustin dit un jour : „Si l'on donne l'hostie à des brigands, le peuple s'écriera : Voyez le Seigneur lui-même couché sur la roue!“ Sur l'avis de Geiler, l'évêque soumit la question à une commission de juristes, sous la présidence de son grand-vicaire; comme ces savants ne purent se mettre d'accord, l'évêque chargea le chanoine Pierre Schott de demander l'opinion des facultés de théologie et de

37 *Catal. episc. Argent.*, p. 117.
38 Brant, *Annalen*, f° 123.
39 Wimpheling, *Catal. episc. Arg.*, p. 117. — Specklin, vol. 2, f° 89.
40 Wencker, *Collecta archivi jura*, p. 434.

droit de Heidelberg; en même temps il l'invita à lui présenter lui-même un mémoire sur la matière. D'après Trithémius, un mémoire semblable fut rédigé par Geiler[41]. Dans le sien, Schott réfuta les objections des adversaires et montra, par les canons de l'Église et par des passages de docteurs autorisés, que non-seulement rien ne s'opposait à l'admission des criminels pénitents au sacrement, mais que celui-ci devait même leur être accordé; il démontra qu'il n'appartenait pas aux juges laïques de priver quelqu'un de la communion. Les professeurs de Heidelberg se prononcèrent dans le même sens[42]. L'évêque en ayant informé le magistrat, celui-ci le pria, en février 1485, de désigner quelques prêtres pour à l'avenir entendre la confession des condamnés et leur donner la cène. Albert chargea de cette mission les curés de la cathédrale, de Saint-Thomas et de Saint-Pierre-le-Vieux[43].

Ce fut sans doute en 1484 que Geiler fit un voyage dans le midi de la France. A Marseille il visita le lieu où, suivant la légende, sainte Marie-Madeleine avait fait pénitence et où on la disait enterrée. Il en rapporta un poème sur la sainte, qu'on attribuait à Pétrarque et que quelques années plus tard il fit publier[44]. Lors de son retour, il s'arrêta à Lyon, se fit montrer le tombeau de Gerson et se procura des copies de quelques-uns de ses écrits. Comme il tardait à revenir à Strasbourg, le chanoine Schott lui écrivit, le 8 novembre, pour le supplier de ne pas s'arrêter davantage, ses amis le réclamaient, déjà le peuple commençait à suivre des mercenaires[45]. Vers la même

[41] *De communicandis his qui ultimo supplicio plectuntur.* Trithémius, *Catal. ill. vir.*, f° 60.

[42] Schott, *Lucubrat.*, f° 123 et suiv.

[43] Wencker, l. c.

[44] *Carmen Fr. Petrarchæ ut dicitur affixum in specu quo diva Maria Magdalena pœnituit, per dominum Jo. Keysersbergium Argentoracos usque allatum.* A la suite de P. Schott, *Epithoma de sillabarum quantitate ac versuum connexione.* Strasb. 1506, 4°, et de la première édition de la Passion avec les gravures d'Urs Graf. Ind. bibl. 179.

[45] D'après Aug. Stöber, *Essai sur Geiler*, p. 21, Geiler se rendit à Marseille en 1483; il me paraît plus probable que ce voyage est celui dont parle Schott dans sa lettre du 8 nov. 1484, *Lucubrat.*, f° 34. — Comp. *Brösamlin*, T. 1, f° 67, 90. *Postill*, T. 3, f° 44. — Schadæus, *Summum templum Argent.*, p. 82, confond le voyage de Geiler à Lyon avec un voyage à Louvain; il dit aussi que Geiler a été à Paris; Stöber, *Zur Geschichte des Volksaberglaubens, aus Geilers Emeis.* Bâle 1856, p. 86, pense que ce dernier voyage peut avoir eu lieu en 1479; mais il n'est constaté par aucun témoignage positif.

Digitized by Google

époque, un peu avant ou après 1484, il fit avec plusieurs bourgeois de Strasbourg un pèlerinage à Einsiedeln en Suisse; de là il alla voir le célèbre ermite Nicolas de Flue; il lui demanda si, en se soumettant à un ascétisme aussi dur, il n'était pas victime d'une illusion. Nicolas lui répondit: „Comme j'ai l'humilité et la foi, il est impossible que je me trompe". Longtemps plus tard Geiler rappela ce fait dans un de ses sermons [46].

A l'université de Fribourg il s'était rencontré avec un homme plus jeune que lui de cinq ans, sur lequel il exerça une grande influence et qui eut pour lui une vénération profonde; c'était Frédéric, comte de Zollern, qui dès 1468 jouissait de prébendes canoniales dans les églises de Strasbourg et de Constance [47]. Geiler, qui l'avait pris en affection à cause de son caractère sérieux et doux, avait écrit pour lui des règles de conduite, pleines de sagesse, sur ses occupations religieuses et sur la vie que devait mener dans le monde un jeune chanoine noble [48]. Frédéric, étant devenu doyen de notre grand-chapitre, se montra dans l'accomplissement de cette charge le digne disciple de son maître. Aussitôt après la mort de l'évêque d'Angsbourg, Jean de Werdenberg, décédé le 23 février 1486, on songea à lui donner pour successeur le doyen de Strasbourg, son neveu. Quand Geiler l'apprit, il en fut affligé; dans une lettre du 28 février, il exprima à Frédéric la crainte de le voir succomber aux tentations qui l'entoureraient dans la dignité épiscopale; en même temps il regrettait de le perdre, il avait espéré qu'il achèverait à Strasbourg ce qu'il avait commencé si bien [49]. Puis, après l'élection de Frédéric (31 mars), il lui écrivit de nouveau pour lui rappeler les devoirs d'un

[46] *Evangelia mit uszlegung*, f° 215. Speckliu, vol. 2, f° 75, mettait ce voyage en 1486. Nicolas de Flue mourut en 1488.

[47] Frédéric, qui avait été recteur à Fribourg une première fois en 1468, le fut de nouveau en 1477 comme successeur de Geiler. *Amœnit. frib.*, p. 2, 3.

[48] *Monita ad Fridericum comitem de Zollern.* Dacheux, pièces justif., p. LIV. La date est incertaine; Geiler dit: *cum te statim sacerdotium accepturum existimem;* or, Frédéric ne fut consacré qu'en 1485. M. Dacheux pense qu'il faut placer la pièce vers 1478; c'est probable, car elle fut écrite quand Frédéric n'était pas encore à Strasbourg, tout en étant nommé chanoine de la cathédrale.

[49] Cette lettre et les quatre suivantes sont conservées à Augsbourg. Elles ont été publiées, assez incorrectement, dans l'*Archiv für die Geschichte des Bisthums Augsburg*, 1855. M. Dacheux les reproduit d'après les autographes originaux, p. XXXXIV et suiv.

Digitized by Google

évêque fidèle; il lui dit entre autres: „Si vous voulez marcher sur les traces des évêques de notre temps, ne songer qu'au nombre de vos chevaux, suivre les conseils des hommes de ce siècle, procéder dans les excommunications et dans d'autres choses comme on a coutume de le faire dans les tribunaux épiscopaux, ne jamais visiter votre diocèse, ne pas vous occuper de l'extirpation des vices, ne pas dépenser vos revenus pour le soulagement des pauvres à qui ils appartiennent de droit, négliger vos fonctions spirituelles pour ne songer qu'au temporel; en un mot, si vous ne voulez pas devenir comme un phénomène entre tous les évêques, un phénix unique dans son genre, il vaudrait mieux que vous ne fussiez pas né". Pierre Schott et Jean Rot adressèrent à Frédéric des lettres pareilles [50]. Le nouvel évêque, qui accueillit leurs conseils avec déférence, désirait que les trois amis vinssent le voir. Le 15 juin Geiler lui répondit qu'ils y étaient disposés, mais qu'ayant appris qu'il se rendait en Franconie pour assister aux obsèques de son oncle le margrave Albert de Brandebourg, ils différaient le voyage jusqu'après la foire de la Saint-Jean d'été. Le 15 juillet ils trouvèrent alors l'évêque à Dillingen; Schott lui fit hommage d'un livre et de quelques vers. Quand approcha le moment du sacre de Frédéric, Geiler, par une lettre du 25 août, lui donna le conseil de se faire consacrer dans la cathédrale, et non à huis-clos, „comme cela est arrivé pour quelques-uns de nos évêques"; il ajoutait: „Pour ce qui est de l'entrée que vous devez faire dans votre ville épiscopale, non pas humblement et à l'instar du Pasteur suprême monté sur un âne, mais avec pompe et solennité suivant l'usage, je dirais mieux, suivant l'abus existant, réfléchissez-y bien. Que l'on n'entende pas retentir à vos côtés les fanfares et tout ce qu'admirent les enfants de ce siècle, de façon à vous faire ressembler plutôt à un prince des ténèbres qu'à un pasteur des brebis du Christ. J'aimerais mieux vous voir entouré de bons prêtres, vous, leur pontife; j'aimerais mieux voir les pauvres en foule attendre avec joie un père, un défenseur, un bienfaiteur, et vous accueillir avec le cri: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Vous viendrez au nom de ce Seigneur qui a dit: Apprenez de moi que je suis doux et humble, si vous ne venez pas entouré de ces pompes auxquelles a

[50] Schott, 30 mars 1486. *Lucubrat.*, f° 48. Rot, 2 avril 1486, chez Dacheux, p. LIX.

renoncé dans son baptême, non-seulement un évêque, mais chaque chrétien". J'ignore si Frédéric de Zollern fit son entrée à Augsbourg sans être entouré de ces pompes; ce qui est certain, c'est qu'il se proposa de se conduire comme Geiler, qu'il aimait à appeler son précepteur, le lui avait conseillé.

A Strasbourg les administrateurs de l'Œuvre-Dame firent ériger pour Geiler, en 1486, sur la proposition du conseiller Pierre Schott et en partie à ses frais, la belle chaire qu'on admire encore aujourd'hui. Au printemps de l'année suivante, il fit un voyage à Türckheim et à Kaysersberg, où demeurait sa sœur; il revit le vieil ermite Sébastien, qui jadis avait fait sur lui une impression si vive. Cette même année, le 4 mai, l'évêque d'Augsbourg lui écrivit[51] qu'il désirait l'avoir auprès de lui; que s'il pouvait venir, ne fût-ce que pour un an, ce serait un bienfait inappréciable; qu'il avait l'intention de créer un emploi de prédicateur, comme celui qu'on avait fondé à Strasbourg; qu'il avait introduit de l'ordre dans sa maison, que ses familiers laïques en étaient irrités, et que les prélats de la contrée, „habillés comme des joueurs de flûte", le raillaient à cause de la simplicité de son costume et l'accusaient de n'affecter ces dehors que pour obtenir un chapeau de cardinal. En même temps Frédéric pria ses anciens collègues du chapitre de Strasbourg de laisser partir Geiler pour un temps plus long que les quatre semaines dont il avait le droit de disposer. La lettre à Geiler arriva pendant qu'il était dans la Haute-Alsace[52]; en ce moment il ne put pas donner suite au vœu de son ami.

Le doyenné de la cathédrale était vacant depuis deux ans. En 1488 le chapitre élut doyen le chanoine Jean, baron de Brandis; mais celui-ci dut céder la place au comte Hoyer de Barby, qui arriva pourvu d'une provision apostolique, bien qu'à Strasbourg il n'eût pas même encore de canonicat. Geiler, confiant en la bonne réputation qui avait précédé ce personnage, obtint de l'évêque d'Augsbourg qu'il lui résignât la prébende qu'il avait conservée et dont il aurait voulu disposer en faveur d'un de ses parents. La confiance de Geiler fut déçue; Hoyer, à peine installé comme doyen, négligea les devoirs de sa

[51] V. la lettre de l'évêque, *Sermones et varii tract.*, f° a, 3. La date de 1485 est inexacte; il faut 1487.

[52] 27 mai 1487. *Lucubrat.*, f° 59.

charge, se livra au jeu, vécut avec de jeunes débauchés et avec des femmes; les abus que Frédéric de Zollern avait réussi à supprimer, revenaient en foule. Geiler écrivit alors à Hoyer une lettre où éclate toute son indignation: „Il vaudrait mieux, dit-il, que le chapitre n'eût pas de doyen plutôt que d'en avoir un comme vous; il est temps encore, rentrez en vous-même, je vous aiderai tant que je pourrai, et n'en doutez pas, Dieu lui-même vous viendra en aide; cessez de languir dans l'oisiveté et de vous occuper de choses puériles; renvoyez les gens légers et frivoles, prenez pour compagnons des prêtres qui aiment l'honnêteté; chassez les concubinaires et les joueurs; croyez-moi, vous ne tarderiez pas à imiter leurs mœurs. Travaillez! le temps où il faut mourir n'est pas loin; vous aurez à peine commencé à vous gouverner et à gouverner les vôtres, que viendra le soir de la mort“ [53].

En 1488 Geiler put enfin se rendre au désir de son ami l'évêque d'Augsbourg; il vint en cette ville le 28 septembre; depuis le lendemain jusqu'au 28 décembre il fit chaque jour une prédication [54]. Vers cette époque il reçut aussi un appel des Bâlois; l'archevêque Philippe de Cologne, qui l'avait entendu prêcher à Strasbourg, cherchait également à l'attirer. Geiler se fût décidé à quitter sans trop de peine; sa position n'était pas stable, l'incorporation de la chapellenie épiscopale avec la prédicature n'était pas complète, rien n'était défi-

[53] Cepie. Bibl. de Schlestadt. Dacheux, pièces justif., p. LXIII. — En 1504 Heyer de Barby cumula avec son canonicat de la cathédrale un autre du chapitre de S. Thomas.

[54] A. LXXXVIII, *am freitag vor Michaelis, ryt mein gnäd. her* (l'évêque d'Augsbourg) *gen Augspurg... und pracht... ein hochgelehrten doctorem theologiæ, den predicator ze Straszburg, was ein leyenpriester, der predigt von Michaelis an bis an den tag der unschuldigen kindlein, da nam er ganz urlaub vom volck. Und die zeit prediget er fast alle tag ze Augspurg; er fieng an ze predigen das ABC, danach die aygenschaft des bilgers... Er predigt die X pott, er predigt die VII todsünd successive;* de gula *macht er ein hand mit geistlichen finger wie der teuffel eim griff in die kelen. Item X gradus... Item* per adventum *alle tag prediget er zu sant Johannes, je möglich zwischen V und sechs fing er an und was sein thema : venite ascendamus montem dei... Item lernet er den heyl. Cristag machen ein tebzelten... thet das drey tag biss Johannis, da segnet er das volck, wann es in gar gern hat gehört. Thet danoch hin nach* Innocentium *zwa predig von der aygenschaft des kind, thema : nisi efficiamini sicut parvuli etc. Item am samstag* post octavam *Epyphanie ryt Dr Keisersperg hie ze Dilling aus gen Strassburg...* Dacheux, p. 388, note 3, d'après l'*Archiv für die Gesch. des Bisth. Augsb.*, T. 1, p. 134 et suiv. Le passage est important, parce qu'il prouve que dès 1488 Geiler prêcha sur des matières que plus tard il reprit à Strasbourg.

nitif. Le bruit s'étant répandu qu'il songeait à se fixer à Bâle, Schott essaya de l'en dissuader : „Vous vous devez à Strasbourg, la population est plus nombreuse que celle de Bâle, par conséquent il y a chez nous plus de vices ; Bâle d'ailleurs a une université, nous au contraire nous n'avons que peu de bons docteurs ; au surplus nous vous aimons, vous avez déjà fait du bien, vous avez extirpé des abus, et il reste encore plus d'une réforme à accomplir ; où pourrions-nous vous trouver un successeur ? Les anciennes misères reparaissent aussitôt que vous n'êtes plus avec nous“ [55]. Non content de ces sollicitations, Schott adressa à Gabriel Biel la question de conscience : Geiler ne doit-il pas rester à Strasbourg comme prédicateur ? Biel lui répondit que, tout bien examiné, Geiler est tenu à ne pas abandonner son poste ; qu'il résiste aux subtiles instigations de Satan, qui, en lui faisant accroire qu'ailleurs il pourrait être plus utile, ne tend qu'à empêcher sa parole de porter ses fruits ! [56] Le chapitre lui-même s'inquiéta de sa longue absence ; l'écolâtre Henri de Hennoberg et Jean Simler, qui était alors official de l'évêque, firent auprès de ce dernier des démarches pour assurer à Geiler une position plus certaine, afin de le retenir. Schott correspondit avec lui sur les conditions auxquelles il consentirait à rester à Strasbourg ; il lui envoya la minute d'un acte rédigé par Simler, lui annonça que l'argent était prêt pour obtenir l'approbation de la cour de Rome, mais dit aussi qu'on ne déciderait rien avant son retour ; il écrivit en outre à l'évêque d'Augsbourg pour le prier de ne plus empêcher Geiler de revenir dans la ville qui avait besoin de lui. Cependant, sur les instances de Frédéric de Zollern, le chapitre consentit à un nouvel ajournement, mais déclara que ce serait pour la dernière fois [57]. Enfin le 17 janvier 1489, Geiler repartit pour Strasbourg ; le 28, Schott remercia le prélat d'Augsbourg de l'avoir rendu aux siens [58]. Frédéric lui avait fait cadeau d'un bocal en argent, qu'il vendit pour en partager le prix aux pauvres.

Il paraît que Symphorien Ole, qui avait encore touché une partie des revenus de la chapellenie épiscopale, affectée à la prédicature,

55 *Lucubrat.*, f° 80 et suiv.
56 O. c., f° 145.
57 Schott à l'évêque d'Augsbourg, 19 sept. 1488 ; à Geiler, 20 oct. et 21 nov. O. c., f° 78, 79, 74.
58 O. c., f° 82,

venait de mourir; rien ne s'opposait donc plus à l'exécution définitive de l'arrangement pris en 1478 par l'évêque Robert. Le 10 avril 1489, à la demande du chapitre, l'évêque Albert renouvela l'acte de son prédécesseur sur l'institution de la prédicature, et décida l'extinction de la chapellenie et l'affectation de ses revenus, droits et priviléges à l'office nouveau [59]. Pour les frais auprès de l'évêque et de la curie romaine, Pierre Schott le père dépensa de sa propre fortune des sommes considérables [60]. Quand tout fut réglé, Geiler dut résigner la prébende telle qu'il l'avait possédée; le 30 juin, dans la salle capitulaire, en présence de Henri de Henneberg, écolâtre et vice-doyen, de Frédéric de Bavière, camérier, et du chanoine Henri de Werdenberg, il déclara qu'ayant appris par des personnes dignes de foi que la chapellenie allait être unie à la prédicature, il y renonçait; selon l'ancienne coutume usitée pour de pareils actes, il remit à un notaire un brin de paille (*per traditionem calami*) en signe de l'abandon qu'il faisait de ce qu'il avait possédé. Le lendemain, le vice-doyen, placé sur l'ambon de la cathédrale, près de l'autel que le prébendier de la chapellenie éteinte avait eu à desservir, fut mis par un notaire en possession de la prébende et de tout ce qui en dépendait. Le 3 juillet Geiler se rendit à Saverne, où résidait l'évêque; là, dans la chapelle du château, le notaire remit au prélat la lettre par laquelle le chapitre présentait, pour le nouvel office, celui qui depuis dix ans en avait rempli les fonctions et s'en était montré digne par ses connaissances, ses talents et ses mœurs; Albert l'ayant confirmé, Geiler revint à Strasbourg, où, le 7 juillet, le vice-doyen l'installa, selon les formes accoutumées, en le conduisant par la main à la stalle qui lui était réservée dans le chœur et en lui faisant toucher la porte de l'escalier de la chaire, dont le rédacteur de l'acte ne put s'empêcher de dire qu'elle était *preciose et sumptuose erecta;* de là Henneberg mena Geiler au *Bruderhof*, où étaient la recette et la boulangerie du chapitre, afin qu'il prît possession de tous ses droits „par les actes réels pratiqués dans ces circonstances“ [61].

[59] Archives de la Basse-Alsace.

[60] Wimpheling, *Apologia pro republ. christ.*, cap. 34, parle de près de mille florins.

[61] Archives de la Basse-Alsace. — En août 1489 Geiler fut pour quelques jours à Augsbourg. *Lucubrat.*, f° 86.

Digitized by Google

Désormais le prédicateur put exercer sans trouble les fonctions qui lui étaient devenues chères.

Une seule fois encore il se sentit assez découragé pour revenir au projet qu'il avait caressé au commencement de sa carrière, de se retirer du monde. En 1497, lui, Christophe d'Utenheim et le dominicain Thomas Lamparter, homme doux qui se tenait à l'écart des querelles entre les ordres mendiants et le clergé séculier, convinrent de se réfugier comme solitaires dans une vallée de la Forêt-Noire. Wimpheling, alors prédicateur à Spire, voulait se joindre à eux. Quand Christophe, chargé de l'administration de l'évêché de Bâle, abandonna cette idée et qu'il invita Wimpheling à venir l'assister, Geiler s'étonna de la résolution prise par leur ami. Dans ces temps malheureux, dit-il, aucun évêque n'a assez d'autorité pour rétablir l'ordre dans l'Église[62]. Cependant il renonça lui aussi au projet de chercher la solitude; mais au lieu d'engager Wimpheling à se rendre à Bâle, il lui persuada de rester à Strasbourg pour achever une édition des œuvres de Gerson, que lui-même avait commencée dès 1488. En même temps il recommanda au conseil Sébastien Brant, qui se présentait pour l'emploi de secrétaire de la ville. Ce ne fut pas un des moindres services qu'il rendit à notre République. Revenu au sentiment de sa mission, et pouvant compter sur le concours de Brant et de Wimpheling, il reprit avec plus d'ardeur son œuvre de réforme morale. Il continua dans ses prédications à censurer les vices du clergé et du peuple. Il eut même le courage de déclarer au légat Raymond de Gurk, qui, lors de sa visite à Strasbourg en 1501, l'invita à recommander une collecte pour une croisade, qu'il ne s'y refuserait pas, mais qu'il avait peu d'espoir de succès, puisque si souvent déjà les papes avaient demandé de l'argent pour une guerre contre les Turcs, sans que cette guerre fût entreprise; il rappela au cardinal la fable du berger criant au loup[63]. Sa franchise, qui ne

[62] En 1498 Geiler eut la visite de Trithémius, venu à Strasbourg pour des affaires concernant son ordre; Geiler l'introduisit dans la bibliothèque du Grand-chapitre, où le savant abbé remarqua un volume portant l'inscription *Psalterium armenica lingua*; il reconnut que c'était un manuscrit en caractères tironiens, et conseilla à Geiler de faire changer le titre en *Psalterium notis ciceronianis descriptum*. (Était-ce bien un psautier?) Trithémius, *Polygraphia*. S. l., *impensis Haselbergi*, 1518, in-f°, f° A, 5.

[63] *Amœnit. friburg.*, p. 114.

ménageait personne, lui fit des ennemis; on le menaça, on répandit des libelles contre lui, on en jeta jusque sur l'escalier de la chaire, mais il ne se laissa plus détourner de son but. Il était soutenu du reste par les humanistes, qui comprenaient que, sans une réforme des mœurs, une réforme des études serait d'un médiocre profit pour la société. Wolf, Ringmann, Thomas Vogler, Jean Adelphus, Béatus Rhénanus, se vantèrent d'être ses disciples; il avait même des amis parmi les moines mendiants; au franciscain Conrad de Bondorf et au dominicain Thomas Lamparter, que nous avons nommés plus haut, il faut ajouter le prieur des carmes, Jean Freitag, de Düsseldorf, qui l'assista dans l'affaire de la communion des condamnés à mort; le lecteur des dominicains, Jean Winkel, qui lui dédia son édition de quelques traités de Thomas d'Aquin[64]; le frère mineur Jean Pauli, qui fut un de ses auditeurs les plus assidus. Pour le dénigrer, il fallut avoir la jactance et l'esprit querelleur de Thomas Murner; quand celui-ci publia son jeu de cartes sur les Institutes, Geiler fit quelques observations sur cette singularité pédagogique. Le moine, blessé dans sa vanité, lui adressa une lettre tellement extravagante que Wimpheling lui répondit au nom de Geiler: Nous ne savons pas ce que vous voulez dire[65].

De même que Wimpheling, Geiler s'épuisait en efforts pour convaincre le clergé de la nécessité d'une instruction plus solide que n'en possédaient la plupart des prêtres. En 1493 Jean Rot lui communiqua un entretien qu'il avait eu à la promenade avec l'écolâtre Henri de Henneberg[66]. Celui-ci lui dit: „Nous avons établi une nouvelle salle de bibliothèque". — Rot: „S'y trouvera-t-il aussi des lecteurs?" — Henneberg: „Il y a quarante ans, quand je suis venu à Strasbourg, nous avions des hommes instruits parmi les prébendiers du chœur; aujourd'hui ils sont rares, car nous sommes forcés d'admettre tous ceux qui viennent avec des grâces apostoliques". — Rot: „Vous n'auriez qu'à faire un statut réservant dix des meilleures prébendes à des théologiens et autant à des canonistes". L'écolâtre fut du même

[64] *Questiones disputate S. Thome de Aquino ord. pred., de potentia dei, de unione verbi, etc.* Strasb., 1500, in-f°, geth. La dédicace est du 7 mars.

[65] La lettre de Murner à Geiler, s. d., et celle de Wimpheling à Murner, 26 juillet 1502, dans la *Defensio germaniæ*, f° b, 3.

[66] Lettre autographe du 22 juin. Arch. de Strasb.

Digitized by Google

avis, mais termina l'entretien en observant que la confirmation d'un pareil statut par le pape coûterait trop cher. Rot au contraire, comme il le dit dans sa lettre à Geiler, pensait qu'on pourrait obtenir la confirmation sans trop de frais si on chargeait de la commission le margrave Jacques de Bade, qui est bien vu à Rome et qui prochainement doit s'y rendre; il suffirait de représenter à la cour pontificale que parmi le clergé séculier du diocèse de Strasbourg il n'y avait en ce moment qu'un seul docteur en théologie et à peine trois bacheliers. Il pria Geiler d'agir dans ce sens auprès du chapitre. Geiler le fit sans doute, mais l'affaire n'eut pas de suite. Plus tard il adressa à l'évêque Albert un mémoire pour l'engager à convertir l'abbaye de Saint-Étienne, qui ne jouissait pas alors de la meilleure réputation, en un chapitre d'hommes, dont trois ou quatre docteurs et autant de bacheliers en théologie, en outre quelques docteurs en droit canonique, qui tous feraient des cours aux prêtres de la ville. Celui d'entre ces professeurs qui se rendrait coupable de concubinage serait privé de son bénéfice et renvoyé. L'évêque recula devant une mesure aussi radicale[67]. On a vu dans la notice sur Wimpheling que le magistrat recula de même quand le savant de Schlestadt, d'accord avec Geiler et Brant, demanda la création d'un gymnase pour la jeunesse laïque. Geiler insista au moins que les élèves des écoles des chapitres secondaires fussent conduits, pendant le carême, à la cathédrale pour entendre les sermons; il voulut que le magistrat leur y fît assigner des places spéciales. On lui répondit que, suivant l'usage, chacun pouvait aller où il voulait. Étienne d'Utenheim, neveu de l'évêque de Bâle, constitua une rente de 5 florins pour être distribuée aux maîtres, afin de mieux les disposer à se rendre avec les enfants au culte[68]. Ces mesures ont pu avoir leur utilité au point de vue de l'éducation religieuse et morale de la jeunesse, mais elles ne compensaient pas l'absence d'un enseignement littéraire plus intelligent.

En même temps Geiler ne négligeait rien pour rendre au culte sa beauté et sa dignité; il engagea Wimpheling à entreprendre une correction des cantiques, dont quelques-uns lui semblaient si détériorés

[67] L'évêque n'institua qu'une commission, dont un des membres fut Geiler, pour réformer les statuts disciplinaires de S. Etienne. Huber, *Kirche zu S. Wilhelm*, p. 141.

[68] Brant, *Annalen*, f° 135. Wimpheling, *Catal. episc. Arg.*, p. 118. *Brösamlin*, P. 2, f° 7. *Pater noster*, f° F, 3.

par d'ignorants copistes, qu'il ne pouvait les lire sans indignation [69]; il se plaignait fréquemment, même dans ses sermons, de ce que les chanoines et les vicaires chantaient mal ou ne chantaient pas du tout. L'*ammeister*, qui dans la cathédrale avait son siége particulier, y donnait audience pendant le service même de la messe; les avocats s'y entretenaient avec leurs clients; on permettait à toutes sortes de marchands d'étaler leurs marchandises sur le parvis et jusque dans la nef; l'église était un lieu public où l'on allait pour apprendre des nouvelles ou pour conclure des affaires. Le dimanche on laissait les boulangers de la campagne venir en ville et vendre leur pain pendant les heures du culte; si une fête ecclésiastique tombait sur un vendredi, on tenait néanmoins ce jour-là le marché ordinaire [70]. Geiler s'élevait non sans raison contre ce manque de respect pour la religion, mais il prenait aussi la défense de certains priviléges dont l'exercice abusif lésait les citoyens dans leurs droits naturels; il voulait que les membres du clergé fussent exemptés de tout impôt et qu'on rendît aux religieux la liberté de disposer de leur fortune en faveur des couvents, ainsi qu'aux laïques celle de faire, sans conditions, des legs aux établissements ecclésiastiques [71]. Il accusait le conseil d'oublier que les droits de l'Église étaient supérieurs à ceux de l'État, et de sacrifier les intérêts religieux à ceux de la République. Comme les réclamations qu'à plusieurs reprises il avait élevées à ce sujet étaient restées sans résultat, il perdit patience et s'écria, dans un sermon prononcé en automne 1500, que les membres du magistrat, leurs prédécesseurs et leurs successeurs „étaient tous du diable". Le conseil s'émut de ces paroles violentes; il fit dire à Geiler par un huissier qu'on avait à lui parler; mais, par respect pour son caractère, on lui demanda s'il préférait se rendre à la chancellerie ou si l'on devait venir chez lui. Refusant de paraître comme accusé, il déclara qu'il n'irait pas à la chancellerie, mais par déférence pour l'autorité il ne voulut pas non plus qu'on vînt le trouver en sa maison; il proposa un rendez-vous dans le cloître de la cathédrale. Le 11 novembre, deux des sénateurs, Pierre Arg et Albert

[69] Wimpheling, *Castigationes*, f° b.

[70] *Narrenschiff*, f° 180. Comp. Brant, *Narrenschiff*, chap. 91.

[71] *Has im Pfeffer*, f° C, 2. Ind. bibl. 186. — Trithémius, *Catal. ill. vir.*, f° 60, attribue à Geiler un traité *contra statutum quo testamenta cives facere prohibentur.*

Digitized by Google

Armbruster, s'y rencontrèrent avec lui. Il les conduisit dans la salle capitulaire; là ils le prièrent de leur expliquer pourquoi il avait dit qu'ils étaient du diable, car, ajoutèrent-ils, le conseil désirait ne rien faire qui pût lui mériter un reproche aussi dur. Il répondit: „Oui je l'ai dit, et ce ne sont pas des paroles qui m'ont échappé dans un moment d'emportement; je les ai dites avec intention, mais il serait trop long de vous exposer mes raisons, je vous les transmettrai par écrit". Le 27 janvier suivant il se présenta devant le conseil assemblé et donna lecture d'une série d'articles dans lesquels il énumérait ses griefs contre certains statuts et coutumes qu'on observait alors à Strasbourg [72]. Il y reproduisait des demandes qu'il avait formulées antérieurement, ainsi que des plaintes dont du haut de la chaire il avait entretenu ses auditeurs, les unes se rapportant au peu d'égard que, selon lui, on avait pour les immunités du clergé, les autres concernant soit des usages qui lui déplaisaient, soit des abus de l'administration ou des lacunes dans les lois : défense aux femmes qui se font religieuses d'apporter au couvent plus de cent livres; défense aux membres des congrégations monastiques d'hériter de leurs parents; défense aux laïques qui ont des héritiers de léguer aux églises et aux monastères au delà d'une certaine somme; obligation pour les prêtres de payer des impôts; tuteurs donnés aux veuves, tandis qu'on n'en donne pas aux jeunes gens prodigues; jeux de hasard tolérés dans les tavernes, *Stuben*, du magistrat et des corporations; usage d'exiger des joueurs qui ont gagné une part pour payer soit les domestiques des tavernes, soit l'exécuteur des hautes-œuvres [73]; permission d'ouvrir ces salles même pendant le carême; permission donnée aux boulangers du dehors de vendre du pain en ville le dimanche; mauvais emploi des revenus de l'Œuvre Notre-Dame [74]; mauvaise administration de l'hôpital, où, au lieu de consa-

[72] La minute de ces articles, aux arch. de la ville; une copie, arch. de la Basse-Alsace; une autre, à Schlestadt. Les articles ont été publiés par M. Dacheux, pièces justif., p. V et suiv.

[73] Comp. *Narrenschiff*, f° 101; — *Schiff der Penitentz*, f° 106. Ind. bibl. 189.

[74] Il se plaint de ce qu'aux frais de l'Œuvre Notre-Dame on transportait du sable ou du fumier au Marché-aux-chevaux (auj. Broglie), quand les nobles y faisaient des carrousels. Dans un de ses sermons il dit en parlant de la cathédrale: *Wir haben drei thürn und einen der uszgemacht ist, den mögen wir kum in buw halten, die andern seint angefangen; bis wenn werden sie uszgemacht? bi dem ammeister nit. Evangelia mit*

crer les rentes et les redevances à l'entretien des pauvres, on ne songe qu'à capitaliser, et où l'on refuse d'admettre les indigents et ceux qui ont des maladies contagieuses; distribution des aumônes publiques même à des mendiants robustes et à des enfants capables de travailler; répartition peu équitable des impôts, de telle sorte qu'en proportion le pauvre paie plus que le riche; punition insuffisante de l'homicide et du viol; application arbitraire de la torture; vacarme dans les églises et profanation du culte par le *Roraff*. Geiler démontrait, en citant des textes, que tout cela était contraire soit au droit impérial et au droit canonique, soit aux commandements de Dieu; il demanda qu'on réformât ces statuts et ces coutumes, puisque ceux qui les observent s'exposent à être mis au ban de l'Empire et de l'Église, et à vouer ainsi leurs âmes au diable.

Dans cette circonstance Geiler se montra tel qu'il nous apparaît aussi dans ses sermons, à la fois défenseur de son Église et réformateur moral; il veut que l'État serve l'Église, mais que l'un et l'autre soient ramenés à une observation plus rigoureuse de la justice et de la décence. Sur plusieurs points sa démonstration était peu faite pour convaincre un conseil qui avait la mission de sauvegarder les intérêts généraux des citoyens, et qui à cet effet devait restreindre les privilèges trop considérables du clergé. D'un autre côté il serait facile de prouver que quelques-unes des autres plaintes de Geiler étaient des exagérations; il en est dont il convenait lui-même qu'il ne les formulait que d'après des ouï-dire et dont, faute de documents, il n'est pas possible de dire jusqu'à quel point elles étaient fondées.

En tout cas, si la population strasbourgeoise n'était pas aussi parfaite qu'il l'eût désiré, ce n'était pas la faute du magistrat; depuis plus d'un demi-siècle celui-ci s'épuisait en efforts pour discipliner les mœurs; il existe de nombreux arrêtés défendant les jeux de hasard, les scandales publics et les désordres de la vie privée, les promenades et les entretiens dans la cathédrale à l'heure de la messe, etc. [75] Mais

uszlegung, f° 223. Une des deux tours non achevées paraît être la seconde qui devait s'élever sur la façade; sur l'estampe d'Isaac Brunn, représentant la cathédrale en 1615, on aperçoit, enclavée dans la maisonnette des gardes, une construction commencée datant peut-être du temps de Geiler. La troisième tour ne peut être que la tourelle au-dessus du chœur; n'était-elle pas terminée alors?

[75] 1456, défense à toute personne âgée de plus de douze ans de parcourir les

on avait beau décréter des amendes, la prison ou le bannissement, à cette époque de mœurs brutales, aucun règlement de police n'aurait pu changer les habitudes; le magistrat faisait ce qu'il pouvait; on ne supprime pas les vices par des arrêtés, c'était l'affaire des curés et des prédicateurs. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas un spectacle sans intérêt, de voir Geiler adresser avec tant de hardiesse ses remontrances au conseil de la République.

Après l'avoir écouté avec tout le respect qu'il inspirait, on lui demanda une copie de ses articles. Il l'envoya le 27 mars, avec une lettre à Armbruster et à Pierre Arg, exprimant l'espoir que le conseil ne regardera qu'à l'honneur de Dieu et au vrai bien de la ville [76]. Le conseil trouva que dans quelques-unes de ses plaintes Geiler avait dépassé la mesure; mais „ comme les prédicateurs ont pour mission de censurer les abus et les vices “, on décida de ne pas lui reprocher d'avoir été trop vif; „ quand on sait qu'on n'est pas coupable, on n'a pas besoin de se défendre “; on se réserva toutefois de délibérer sur les propositions utiles. A son point de vue laïque, le magistrat ne put pas abroger les statuts concernant les prêtres et les religieux; de même, il ne décréta pas encore la suppression de quelques coutumes tolérées depuis des siècles. Malgré cela il ne se brouilla pas avec le prédicateur; plusieurs fois encore il reçut de lui des avis qui témoignèrent de son intérêt pour la chose publique, et qui furent accueillis avec la déférence qu'on avait pour un homme qui sous la rudesse de son langage cachait le cœur le plus généreux. Revenant aux mendiants, si nombreux alors, Geiler voulut qu'on chargeât quelques citoyens de la surveillance des pauvres; „ il se fait assez d'aumônes chez nous, dit-il, mais elles sont inégalement distribuées, il arrive qu'un seul en reçoit tant que dix en pourraient vivre “ [77]. Il désira qu'on accordât aux prisonniers dans les tours la permission de

rues sous un déguisement lors des fêtes du mois de décembre; ce n'est permis qu'aux écoliers des quatre chapitres et seulement dans leurs paroisses. — 1466, défense aux hommes et aux femmes, laïques ou religieux, de se rendre déguisés à des danses publiques. — 1468, 1482, 1484, défense de jouer aux cartes ou aux dés. — 1469, défense, sous des peines sévères, du concubinage et de l'adultère. — 1469, 1480, 1485, 1501, défense des désordres dans la cathédrale. — 1471, défense des chansons licencieuses. — 1480, défense de pénétrer dans les couvents de femmes, etc.

[76] Lettre autogr. Arch. de la ville.

[77] *Narrenschiff*, f° 130.

se confesser et de recevoir le sacrement, „afin qu'ils ne fussent pas empêchés de se réconcilier avec Dieu; depuis des années ils ont été privés de ce bienfait“ [78]. Un jour que de nombreux campagnards, victimes d'une épidémie, s'étaient réfugiés en ville, il écrivit à l'*ammeister* que le conseil devrait s'occuper de ces malheureux; quelques-uns d'entre eux ont été recueillis à l'hôpital, beaucoup d'autres n'ont que la ressource de coucher dans les rues et sur les ponts; il propose de les recevoir dans une maison alors vacante, de leur donner un surveillant et de faire pour eux des quêtes; il se fait fort d'en entretenir quarante à cinquante pendant un mois et plus; quand l'hiver sera passé, on pourra les renvoyer, mais pendant la saison froide où ils sont exposés à périr, il faut leur témoigner de la miséricorde, „afin que Dieu nous fasse aussi miséricorde à nous“ [79]. Les citoyens purent apprécier ainsi son humanité, sa sollicitude pour les pauvres et les malheureux. En 1502, quand un matin il monta en chaire, il trouva sur l'escalier un papier avec ces mots: „Vénéré docteur, dites à nos seigneurs de ne pas frapper la commune de tant d'impôts et de péages, ils pourraient s'en repentir“ [80]. Geiler n'était pas disposé à se faire l'organe de plaintes anonymes accompagnées de menaces; bien que dans ses sermons il parlât souvent des abus du gouvernement et de l'administration, et que devant le conseil il prît en toute circonstance le parti du peuple, il ne voulut plus participer à rien qui eût pu prendre le caractère de la violence.

78 A l'ammeister Jean Wissenbach, 1502. Copie. Bibl. de la ville.

79 Autogr. Arch. de la ville.

80 *Würdiger herr doctor, sagen unsern herren das sie der gemein nit so hart sigen mit zöllen und der schatzung und den ablossen, oder sie komen in grosz liden und in not, dass sie ir hend möchten darumb winden.* Brant, *Annalen*, f° 134.

CHAPITRE III.

Depuis l'élection de l'évêque Guillaume de Honstein jusqu'à la mort de Geiler.

L'évêque Albert mourut le 20 août 1506 dans son château de Saverne, sans avoir réalisé toutes les espérances que Geiler avait fondées sur lui. Le chapitre ne se réunit que le 9 octobre pour élire son successeur. Après la messe du Saint-Esprit, Geiler adressa à l'assemblée un discours pour rappeler aux chanoines leurs devoirs dans cette circonstance[81]. „ N'obéissez ni à l'intérêt ni à des considérations d'amitié ou de parenté; ne songez pas seulement à choisir un prélat capable de devenir un bon seigneur temporel, mais donnez au diocèse un fidèle pasteur des âmes destiné à rétablir enfin l'ordre et la discipline, à éloigner les flatteurs, et à ne s'entourer que de conseillers honnêtes ". On élut Guillaume de Honstein, un homme encore jeune, dont la réputation semblait justifier les suffrages du chapitre. Quelques jours plus tard, le 14 octobre, Geiler dut prononcer dans la cathédrale l'oraison funèbre de l'évêque Albert[82]. Ce fut une mission difficile pour lui; il déclara dès l'exorde que d'ordinaire on ne louait les prélats qu'à cause de leur haute naissance ou de leurs actions d'éclat comme princes, mais que pour cette fois il prendrait pour texte le passage de l'épître de saint Paul à Tite, I, 7-9, où il est parlé des qualités morales et religieuses par lesquelles un évêque doit se distinguer; c'était en même temps une manière de rappeler ces qualités à Guillaume, qui assistait à la solennité. Geiler les expliqua l'une après l'autre, en les appuyant de citations de docteurs et de Pères; il conclut par une courte application au défunt „ qui a possédé toutes ces qualités ". Ne voulant pas critiquer en pleine chaire les actes d'un homme qui n'était plus en vie, il se borna à un éloge sommaire, dont le laconisme fut remarqué par les assistants. Wimpheling assure

[81] *Serm. et varii tract.*, f° 21 et suiv.; en extrait, *Brösamlin*, P. 2, f° 15.
[82] *Serm. et varii tract.*, f° 17 et suiv.

que si Albert avait mieux écouté les conseils et les avertissements que Geiler lui avait donnés dans le discours synodal de 1482 et bien souvent dans la suite, il aurait été loué davantage[83].

L'installation de Guillaume de Henstein n'eut lieu que le 4 octobre 1507; ce fut encore Geiler qui fut chargé de faire le sermon pour cette fête[84]; après avoir parlé de la consécration de Guillaume par l'archevêque Ernest de Mayence en présence de l'empereur Maximilien, et de sa brillante entrée dans Strasbourg, il énuméra de nouveau les vertus et les devoirs d'un évêque; pour donner plus d'autorité à sa parole, il en appela encore une fois aux Pères et aux scolastiques; tout le discours ne se compose que de morceaux empruntés. Il le transmit à Guillaume sous la forme d'un traité sur la conduite d'un prélat, tant dans les choses spirituelles que dans les affaires temporelles[85]; le Catalogue des évêques de Strasbourg qu'il engagea Wimpheling à rédiger, devait à son tour servir à Guillaume de miroir, pour lui montrer quels exemples il aurait à suivre et lesquels il ferait bien d'éviter[86]. Guillaume estimait le prédicateur et le consultait, ainsi que Wimpheling, sur les réformes auxquelles il voulait habituer son clergé. D'après Jérôme Gebwiler, l'évêque fut accusé à Rome à cause de ses mesures disciplinaires, et au lieu de recueillir de l'honneur, il ne fut payé que par de la haine[87]. Ce témoignage d'un contemporain écrivant à Guillaume lui-même mérite de la confiance, bien que nous ne connaissions pas de document officiel qui pût le confirmer.

L'empereur Maximilien, qui, lui aussi, désirait une meilleure administration de l'Église, aimait à s'entretenir avec Geiler. Il l'entendit prêcher une première fois, lors de son séjour à Strasbourg au mois

[83] *Amœnit. frib.*, p. 103. Comp. *Emeis*, f° 20.

[84] *Serm. et varii tract.*, f° 23 et suiv.

[85] *Ein buch... von allem dem so in geistlichen und weltlichen sachen einem... Prelaten und Obern zu thun ist gegen Gott und allen menschen und eigner sel seligkeit.* Jean Adelphus en fit une copie pour l'évêque; v. sa dédicace du *Pater noster* de Geiler, ind. bibl. 184. Dans l'index des *Serm. et varii tract.*, ce traité, qui n'est pas autre chose qu'un remaniement du discours cité dans la note précédente, est indiqué sous ce titre: *Tractatus optimus ad episcopum electum et confirmatum de vita et regimine suo feliciter instituendo*; dans le volume même il est indiqué par erreur comme *Oratio de electione episcopi.*

[86] Wimpheling, préface du *Catal. episc. Argent.*

[87] Epître à l'évêque Guillaume, 1er mars 1523. Ind. bibl. 266.

Digitized by Google

d'août 1492. Selon Specklin[88], Geiler aurait profité de l'occasion pour se plaindre de ce que les améliorations qu'il avait demandées étaient refusées par le pape; il aurait dit : „ J'ai vivement insisté pour qu'on réformât les abus, mais au lieu de les supprimer on en a pris la défense; tout continue comme par le passé; cependant prenez garde, notre évêque Jésus-Christ enverra d'autres réformateurs qui feront mieux que moi; déjà ils sont en route avec leurs bulles, je ne les verrai plus, mais beaucoup d'entre vous les verront et les entendront; on voudrait me rappeler alors et on serait heureux de m'obéir : ce sera trop tard! il faut que tout se rompe! " Ces paroles ne sont conformes ni aux idées ni au langage de Geiler; elles trahissent le chroniqueur protestant, prêtant au prédicateur mort en 1510 des prophéties inconciliables avec toute sa manière de voir. En 1498 Maximilien fut une seconde fois à Strasbourg; il revit Geiler, auquel il donna le titre de chapelain impérial[89]. Il avait une telle confiance en lui, que pendant l'été de 1503 il le manda à la cour; Geiler, sans savoir exactement où il trouverait le prince, se rendit à Constance, où pendant une dizaine de jours il attendit des instructions ultérieures; dans l'intervalle un messager de l'empereur vint à Strasbourg pour lui remettre 50 florins pour le voyage; ce messager le suivit à Constance et de là le conduisit à Füssen, dans le Tyrol, où séjournait Maximilien. Celui-ci l'accueillit avec sa courtoisie habituelle, s'entretint avec lui „de diverses choses", mais lui recommanda de ne rien révéler de leur conversation[90]. On apprend par Wimpheling[91] que Geiler parla à l'empereur de la nécessité d'un gouvernement juste et modéré, du maintien de la paix publique, de la répression des violences commises par la noblesse, du redressement des abus qui régnaient dans l'Église; mais évidemment ce n'était pas pour se faire répéter ces choses que Maximilien lui avait fait entreprendre ce voyage dans les montagnes du Tyrol; le véritable

[88] Vol. I, f° 104. — Röhrich, *Gesch. der Ref. in Elsass*, T. I, p. 68, accepte le récit de Specklin comme authentique.

[89] Le 17 juin 1502, l'empereur, dans une lettre au magistrat de Strasb., dit que depuis quelques années Geiler est un de ses chapelains. Arch. de la ville.

[90] Geiler à Wimpheling, 2 août 1503, Füssen; dans : *Lamentatio Petri Aegidii in obitum Maximiliani. Argent.* (1519), in-4°, f° b, 4; et dans les *Amœn. frib.*, p. 475; en allemand chez Wencker, *Apparatus*, p. 24.

[91] Wimpheling, *De integritate*, cap. 29. — *Amœnit. frib.*, p. 116.

objet de leurs entretiens secrets fut la rédaction d'une série de griefs contre la cour de Rome[92]. Peu de temps après, Geiler écrivit pour le prince des préceptes, que nous ne possédons plus. Ses opinions politiques étaient ce qu'elles pouvaient être à cette époque; il ne voyait le salut que dans la consolidation du pouvoir impérial; selon lui c'était un malheur pour l'Allemagne d'être divisée en un grand nombre d'États, les princes étaient trop puissants, les villes libres faisaient des ligues pour se rendre plus indépendantes, les Suisses s'étaient confédérés et séparés de l'Empire. „Quand le roi romain veut tenter une entreprise, les États, au lieu de lui obéir, ne le suivent que s'il réussit à les persuader"; la France, où aucun seigneur n'était plus assez fort pour résister au roi, lui semblait être sous ce rapport dans une situation plus avantageuse[93].

A Füssen, où Geiler prononça un sermon public, il fit la connaissance d'une dame, à laquelle il dut promettre d'écrire pour elle un traité édifiant[94]. En quittant le Tyrol il passa par Augsbourg, dont l'évêque l'avait invité à conférer avec lui „sur des matières graves" que nous ne connaissons pas. En 1507 l'empereur assista, le 14 mars, à la consécration de l'évêque Guillaume; cette fois-ci il fit en Alsace un séjour assez long; quand il venait à Strasbourg, il demeurait ordinairement chez les frères de Saint-Jean; le 15 avril Geiler prêcha devant lui dans l'église de cette maison; Specklin lui attribue encore des prédications impossibles; le sermon nous a été conservé tout entier; le sujet est emprunté à l'histoire de la Passion; Geiler était habitué à faire des digressions, mais quelque licence qu'on lui accorde sous ce rapport, on ne voit pas à quel endroit de ce discours on pourrait intercaler les paroles que Specklin prétend avoir été prononcées[95].

92 Maximilien à Wimpheling, 10 mars 1510. Specklin, vol. 2, f° 139.

93 *Postill*, P. 3, f° 97.

94 Comme Geiler fut empêché de remplir sa promesse, Other dédia à cette dame le *Christenlich Bilgerschaft*, 1512. Ind. bibl. 176.

95 Specklin, vol. 2, f° 124; Röhrich, T. 1, p. 69. Tous les deux placent le sermon dans l'année 1504, mais en 1504 Maximilien ne fut pas à Strasbourg. Le sermon que Geiler prononça devant lui en 1507 se trouve *Postill*, P. 3, f° 1t, et par extrait *Evangelia mit uszlegung*, f° 92; il est indiqué comme ayant été prêché le 15 avril; ce jour-là Maximilien, après avoir assisté au culte, quitta Strasbourg pour se rendre à Brumat. Il fut aussi à Strasb. en 1503, depuis le soir du 9 août jusqu'au matin du 11; il y fut

En 1507 Geiler avait 62 ans. Il était de grande stature; le beau portrait gravé en tête de sa *Postille* montre un visage amaigri, avec des yeux pénétrants et une expression austère. Il sentait qu'il vieillissait, ses forces commençaient à s'épuiser; il se plaignait que la faveur publique se détournât de lui; des prédicateurs, jaloux de sa renommée, l'accusaient d'être trop sévère et prêchaient ce qui flattait la foule[96]; sa prébende était convoitée par un courtisan de Rome, qui prétendait avoir reçu des grâces expectatives[97]. Cependant, quoique découragé parfois, il ne cessait de lutter pour atteindre au but qu'il s'était proposé jadis. Joignant l'exemple au précepte, il menait une vie laborieuse et modeste, se contenta pendant toute sa vie d'un seul bénéfice, était charitable envers les pauvres, dont aucun ne le quittait sans une aumône, observait rigoureusement les jeûnes, se montrait en toute circonstance le ministre fidèle de son Église. Chaque heure de sa journée avait son occupation régulière; pendant le carême, par exemple, il se levait à 2 ou 3 heures du matin pour méditer le sermon qu'il devait prononcer à 6 heures; en rentrant de l'église il écrivait ce qu'il avait prêché, à 9 heures il célébrait la messe, à 10 il reprenait la lecture des heures, à 11 il dînait, à midi il lisait en se promenant, à 1 heure il dormait, à 3 il cherchait le sujet de la prédication du lendemain; le soir, après avoir achevé la lecture des heures, il s'accordait une promenade ou une distraction avec quelques amis[98]. Un crucifix et des images religieuses ornaient sa chambre. Quoique dispensé de fréquenter le chœur, il s'y rendait quand il en avait le loisir; il y serait même allé plus souvent, si on y avait chanté moins mal. Sa riche bibliothèque était composée d'ouvrages théologiques, de livres d'histoire et de poésie; pendant les repas son *famulus* Gangolphe Steinmetz, de la Petite-Pierre, qui, après avoir été au service de Pierre Schott, était devenu à Paris, en 1490, maître ès-arts, lui lisait soit des classiques latins, soit des traités

de nouveau en avril 1505; le sermon dont parle Specklin pourrait donc appartenir à cette dernière année; mais à cause des affaires urgentes que l'empereur avait à traiter avec le magistrat, il est peu probable qu'il ait entendu des prédications. Strobel, *Gesch. des Elsasses*, T. 3, p. 474 et suiv.

[96] *Evangelia mit uszlegung*, f° 105; *Emeis*, f° 34.

[97] *Amœnit. friburg.*, p. 282.

[98] Note manuscrite sur le titre de la notice sur Geiler par B. Rhénanus, exemplaire de la bibl. de S. Guillaume.

ou des poèmes récemment imprimés à Strasbourg, de Pic de la Mirandole, de Marsile Ficin, de Baptiste de Mantoue, de Henri Bébel et d'autres. Une de ses lectures favorites était la chronique de Königshofen, dont un manuscrit était conservé aux archives de l'Œuvre Notre-Dame; il désirait qu'on la publiât, afin d'apprendre aux Strasbourgeois le passé de leur ville [99]. Les humanistes formaient autour de lui un cercle dévoué; Sébastien Brant lui dédia plusieurs de ses publications, Thomas Wolf son exposition du psaume XXXIII, Jean Adelphus son édition du traité de Marsile Ficin sur la vie chrétienne [100]. Il aimait à inviter des amis à sa table; tout en étant extrêmement sobre, il ne dédaignait pas les vins généreux; il connaissait les meilleurs crus des vignobles de l'Alsace. Quand il avait des hôtes, de même que quand il passait ses vacances à Bade, il donnait un libre cours à son esprit vif et humoristique; il racontait des anecdotes, divertissait ses convives par des saillies ou échangeait avec eux des propos quelquefois assez libres. On publia des recueils de ses facéties, tirées soit de ses sermons, soit de ses entretiens [101].

En été 1508 il se rendit, accompagné de Wimpheling, dans la Haute-Alsace, pour assister à la première messe célébrée par son

[99] En parlant de la légende de S. Florent, il dit: *Du findest die ding clarlich im buch das auff unser frauen haus zu Straszburg ligt ze tütsch, man hat es auch ze latin. Diese ding solten ir euern kindern leren, das sie wissten wie die stat Straszburg gebuwen wer. Es ligt da und weiss niemans nüt darumb, sie nemen nit etwas das es an das licht kem, sie solten fünfzig gulden geben dass man es wüsst. — Lis die chronik uff unser frauen haus. Brösamlin*, T. 2, f° 12. *De arbore humana* (lat.), f° 177.

[100] Brant lui dédia en 1496 les *Concordantiæ bibliorum*, et en 1501 le discours de Wimpheling de *annunciatione angelica*; Th. Wolf, son *Expositio in Psalmum XXXIII*; Adelphus, son édition de *Marsilius Ficinus de religione christiana*, 1507.

[101] Pierre Schott recueillit des *Imitatiunculæ morales... quas ex doctore Joh. Keisersbergio... in lingua vernacula audivit et deinde in latinum traducit. Lucubrat.*, f° 151 et suiv. Jean Adelphus publia dans sa *Margarita facetiarum*, ind. bibl. 238, des *Similitudines, tropi*, etc., de Geiler, parmi lesquels sont aussi les *Imitatiunculæ* réunies par Schott. D'autres bons mots se trouvent dans la notice de Wimpheling sur Geiler. Un inconnu, qui fit imprimer la lettre d'Édouard III à Clément VI, de 1343, remplit deux pages vides de la comparaison d'un avare avec un porc tirée d'un sermon de notre prédicateur: *Epistola Regis Angliæ ad Papam contra nimias exactiones regno intolerabiles quodque sacerdotia dignis personis conferenda sint ad dei gloriam, ad divini cultus augmentum, salutem animarum ac totius regni profectum. Joannis Keisersbergii primi Argentinensis ecclesie concionatoris comparatio avari ad porcum convenientissima.* S. l. et a., 4 feuillets in-4°.

Digitized by Google

neveu Pierre Wickram[102]. Dès le commencement de l'année suivante il s'affaiblit; il dit un jour dans un sermon, pour s'excuser d'avoir peu parlé d'indulgences qu'on venait de publier : „Je suis malade, il me reste à peine la voix“ [103]. Le 1er janvier 1510 il prêcha pour la dernière fois[104]. Le 30 avril 1505, avant de partir pour Bâle, où il allait voir son ami l'évêque Christophe d'Utenheim, il avait fait un premier testament; il léguait sa bibliothèque à la prédicature de la cathédrale, elle devait rester déposée dans la maison assignée au prédicateur; dans le cas que l'office serait supprimé, il voulait qu'on la vendît au profit des pauvres. Il fondait trois anniversaires pour le repos de son âme dans les églises de Kaysersberg, d'Ammerschwihr et de Türckheim; à chacun il destinait une rente de 2 florins sur des biens à Türckheim et à Wettolsheim, à partager entre les curés et les pauvres; ses exécuteurs testamentaires étaient chargés d'employer son argent comptant et ses meubles selon leur conscience comme ils l'entendraient. Le 17 août 1507, également à la veille d'un voyage, il ajouta un codicille : son frère utérin Dietrich[105] et un certain maître Valentin lui devaient de l'argent, il leur remit leurs dettes; il destina 3 florins à l'hôpital de Colmar, à sa vieille ménagère une rente de 2 florins; il voulut que dans les trois églises où il fondait des anniversaires, on chargeât, comme il l'avait introduit à Strasbourg, deux enfants de chœur d'accompagner le prêtre portant le saint sacrement à un malade; enfin son lit, sa table, son pupitre, ses chaises, sa lampe, son crucifix, devaient rester dans la maison à l'usage de ses successeurs[106]. Il mourut le dimanche 10 mars 1510; le jeune Jacques Sturm, qui à cette époque se destinait encore au

[102] Wimpheling à Jean Amerbach, 21 juillet 1508. Autogr.

[103] Après avoir dit qu'il a fidèlement annoncé les indulgences, il ajouta : *Und wer der bapst selber da gesin, so hett ich jm nit anders geton, ich kan nit alle tag darvon sagen, ich hab anders zu sagen. Auch so bin ich sunst krank, und ist nütt da denn die stimm. Brösamlin*, P. 2, f° 43.

[104] *Evangelia mit uszlegung*, f° 20.

[105] En 1488 la mère de Geiler demeurait avec lui à Strasbourg; plus tard elle se remaria.

[106] L'original du testament de Geiler avait existé à la biblioth. de Strasb., dans le 1er vol. des *Epistolæ autographæ sæc. XVI;* il fut publié par Röhrich dans la *Zeitschrift für historische Theologie*, 1848, p. 483. — On ignore ce que devint la bibliothèque de Geiler. V. mon article : Livres et bibliothèques à Strasb., au moyen âge. *Revue d'Alsace*, 1876, p 441.

sacerdoce, était présent quand il expira [107]. La mort du prédicateur fut un deuil pour toute la population, qui ne se souvenait plus que de sa charité, de l'intégrité de son caractère, de son dévouement à la République. Le lendemain, en présence du grand-chapitre et d'une foule nombreuse, son corps fut déposé dans la cathédrale au pied même de la chaire du haut de laquelle il avait prêché pendant 23 ans; le mercredi, 13 mars, on célébra dans le chœur ses funérailles; le conseil, le clergé, la bourgeoisie, hommes et femmes assistèrent à la solennité. Jacques Sturm en écrivit, en termes touchants, à Wimpheling, qui se trouvait à Heidelberg; Brant, Béatus Rhénanus, Reuchlin, de jeunes humanistes, entre autres Philippe Mélanchton, consacrèrent à sa mémoire des épitaphes ou des poésies latines [108]. Les quatre premiers vers du *carmen* de Brant, un peu changés, furent gravés sur une pierre et placés dans la cathédrale, où on les voit encore; le commandeur et les frères de la maison de Saint-Jean, dont Geiler avait été l'ami et chez lesquels il avait souvent fait entendre des prédications, lui érigèrent une épitaphe dans leur église [109]. Wimpheling et Rhénanus retracèrent, à la hâte et dans la première émotion, les principaux événements de sa vie et les traits les plus saillants de son caractère. Par égard pour lui, le grand-chapitre choisit son neveu Pierre Wickram, docteur en théologie de l'université de Fribourg, pour lui succéder comme prédicateur; Conrad, le frère de Pierre, fut d'abord prêtre à Ensisheim et depuis 1512 suffragant de l'évêque de Strasbourg [110].

107 Sturm à Wimpheling, *Amœnit. frib*, p. 124.

108 *In Johannis Kaiserspergii... mortem planctus et lamentatio.* Ind. bibl. 34. — Les vers de Brant, traduits en allemand, *Emeis*, f° 66. Ceux de Reuchlin parurent séparément: *Carmen theologicum in J. K.* S. l. et a., deux pages in-4°.

109 *Joanni Geilero Keysersbergio, theologo integerrimo, qui annos supra triginta Christi legem Argentinensibus exemplo et sermone constantissime patefecit, ut immortalis sit eius pro maximis suis meritis gloria, huius loci commendator et fratres hoc saxum summo cum favore posuere. Obiit X Martii. an. dom.* MDX. — Quand l'église de S. Jean fut démolie en 1633, le magistrat fit transporter l'inscription dans la cathédrale, où on la plaça au-dessus des vers de Brant, sur le gros pilier extérieur du chœur vis-à-vis de la chapelle de Ste Catherine, où elle existe encore. Les vers de Brant sont les suivants:

Quem merito defles urbs Argentina, Joannes
Geiler Monte quidem Cæsaris egenitus
Sede sub hac recubat, quam rexit præco tonantis,
Per sex lustra docens verba salutifera.

110 Ils étaient les fils de la sœur de Geiler, mariée à Jean Wickram, de Türckheim.

Le nom de Geiler vécut longtemps dans la mémoire des Strasbourgeois et des Alsaciens; les nombreuses éditions de ses sermons qui parurent après sa mort, et qui presque toutes sont illustrées de gravures, prouvent combien il était estimé parmi le clergé et dans le monde laïque. Après la Réformation on se souvint de la franchise avec laquelle il avait châtié les vices des prêtres; il se forma ainsi une légende qui fit de lui un précurseur des protestants, et qui permit à Specklin de lui attribuer des discours entièrement étrangers à ses opinions[111]. Le chroniqueur catholique Materne Berler l'a apprécié plus justement; il s'est borné à constater „qu'il a prêché avec une grande vigueur contre les abus qui se commettaient à tous les degrés de la hiérarchie". Il est certain que par ses prédications, de même que Wimpheling par ses écrits, Geiler a aidé à préparer les esprits pour la Réforme; mais s'il avait vécu, il se serait séparé sans aucun doute, comme le fit Wimpheling, d'un mouvement qui devait changer aussi la doctrine et le culte. Il fallait le connaître bien peu pour mettre plus tard tous ses ouvrages à l'index des livres prohibés[112].

[111] V. aussi ce que dit sur lui Flacius dans son *Catalogus testium veritatis*. Bâle 1556, p. 999.

[112] Dans la sentence de l'inquisition romaine, publiée le 20 déc. 1559, *Joannes Cheyserspergensis* est cité parmi les *autores quorum libri et scripta omnia prohibentur*.

II.

GEILER PRÉDICATEUR

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES SUR LES ÉDITIONS DE SES SERMONS.

Avant de parler de la forme et du fond des sermons de Geiler, il importe de faire quelques observations préliminaires, afin de prévenir une objection qu'on pourrait soulever quant à l'emploi que je fais des textes tels qu'ils sont imprimés.

Geiler, bien qu'il rédigeât par écrit la plupart de ses discours aussitôt après les avoir prononcés, ne publia lui-même que la moindre partie de ses œuvres. Les discours qu'il prêcha sur plusieurs opuscules de Gerson et qui parurent sous forme de traités, sont les seuls dont on sache avec certitude qu'il les a fait imprimer lui-même. La plupart de ses prédications furent recueillies par des auditeurs, soit pendant qu'il les débitait, soit de mémoire après le culte, les unes par des nonnes, d'autres par des clercs ou des religieux. Il y en a qui parurent d'abord en latin, d'où ensuite on les traduisit en allemand avec plus ou moins de fidélité. La diversité des éditeurs explique certaines divergences de fond et de forme; chacun donnait ce qui l'avait frappé le plus; chacun écrivait selon sa propre manière de parler; les sermons transcrits à Augsbourg ont en partie une autre orthographe et révèlent une autre prononciation que ceux qui furent notés et publiés à Strasbourg.

Plusieurs des éditions latines furent soignées par le clerc Jacques Other, de Lauterbourg, qui passa quelques années auprès de Geiler avant de se rendre à l'université de Fribourg, où il fut immatriculé en 1510[1]. Il dit que son intention était de fournir aux jeunes prédica-

[1] En 1517 Other devint à Fribourg licencié en théologie. Il se déclara pour la Réforme et remplit successivement des fonctions de pasteur dans diverses localités

Digitized by Google

teurs des modèles, ou plutôt des cadres qu'ils n'auraient plus qu'à remplir pour produire des sermons; c'est pourquoi il donne de préférence la partie scolastique et les citations, sans écarter toutefois la partie populaire d'une manière absolue; il intercale même les expressions allemandes quand il n'en trouve pas d'équivalentes en latin. Les traducteurs allemands furent le docteur Jean Eck, le médecin Jean Adelphus et le frère Jean Pauli, juif converti, qui de 1506 à 1510 fut gardien des franciscains de Strasbourg. C'est lui qui retraduisit les sermons sur la *Nef des fous*. Il ne fut pas seulement traducteur; comme pendant son séjour dans notre ville il ne manqua aucune des prédications de Geiler et qu'aussitôt rentré chez lui il notait ce qu'il avait entendu, il amassa de nombreux matériaux. Très-facétieux lui-même, comme il le prouva plus tard par son recueil d'anecdotes intitulé *Schimpf und Ernst*, il retenait surtout les comparaisons, les exemples, les trivialités; il se plaint que d'autres éditeurs aient supprimé l'*accidens facetiæ*; dans les suites de sermons et dans les extraits et fragments de Geiler qu'il publia, cet *accidens facetiæ* prend la principale place. Pierre Wickram, inquiet pour la réputation de son oncle, prétendit que quelques collecteurs et traducteurs de ses œuvres les avaient falsifiées; il accusa Other, qui avait publié les sermons sur l'Oraison dominicale et sur la Passion, et Adelphus, qui les avait traduits, de n'avoir donné qu'une production inculte, pleine de zizanies; il reprocha, avec force injures, au frère Pauli d'avoir dénaturé les prédications de Geiler en y mêlant ses propres absurdités. A l'entendre, il n'y aurait d'authentiques que le *Pèlerinage*, en latin et en allemand, la *Nef des fous*, texte latin, la *Nef de la pénitence*, la *Brebis errante* et le *Paradis de l'âme*. Wickram oubliait que dans ces divers recueils il y a des crudités et des facéties tout autant que dans ceux contre lesquels ils protestait. C'est partout le même esprit et le même langage, avec la seule différence que, suivant l'individualité des éditeurs, l'un a plus de goût que l'autre pour l'*accidens facetiæ*. Dans les temps modernes on a pensé

du pays de Bade. Il publia : *Die Epistel S. Pauli an Titum, geprediget und auszgelegt durch Jacobum Other, predicant zu Kentzingen*. Strasb. 1524, in-4°; — *Christlich leben und sterben. Wie sich des Herren nachtmals zu brauchen mit gewisser conscientz und frid, sonder einiche spaltung der schrift*. Strasb., Balth. Beck, 17 mart. 1528, in-4°, dédié au chevalier Jean Landschad à Steinach, où Other était alors prédicateur.

aussi que le texte de la *Fourmi* était corrompu, surtout à cause des détails sur les superstitions ; les uns ont cru que c'étaient là des interpolations de Pauli, d'autres les ont attribués à un affaiblissement de l'intelligence du prédicateur; mais quand il prononça ces sermons, Geiler n'avait que 63 ans et possédait encore toute la vivacité de son esprit; les superstitions d'ailleurs ne se rencontraient pas seulement chez le peuple, les hommes les plus instruits n'en étaient pas libres. Après avoir lu et relu toutes les œuvres de Geiler, je me suis convaincu que, pour l'apprécier justement, on peut se servir des textes tels que nous les possédons, à l'exception peut-être d'un très-petit nombre de passages.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

Comment il entend la prédication et où il prend ses matériaux.

Geiler était docteur en théologie, il avait lu de nombreux livres, il était versé admirablement dans la littérature de l'Église latine. Quand on se rappelle combien l'étude du grec et de l'hébreu était peu répandue, il ne serait pas juste de lui reprocher d'avoir ignoré ces langues; en revanche il a connu les Pères et les écrivains du moyen âge autant que les ont connus les plus érudits de ses contemporains; la liste des auteurs qu'il cite dans ses sermons est tellement longue, qu'il serait fastidieux de la reproduire. Cependant, malgré l'étendue de son savoir, il n'a pas été un théologien systématique, il n'a laissé aucun traité sur une question de doctrine, les œuvres qui restent de lui ne sont que des recueils de sermons, il est essentiellement prédicateur, mais prédicateur populaire des plus originaux. Nous avons dit dans l'introduction qu'il est de la même école que Menot, Maillard, Barletta; il a les mêmes hardiesses de langage, la même sévérité morale, les mêmes allures scolastiques. Indépendant de ces prédicateurs, qu'il ne connaissait pas même de nom, il se créa lui-même son genre particulier; il y fut porté autant par la nature spéciale de son talent que par l'idée que dès son début il se fit de la mission de l'orateur religieux.

Cette mission, selon lui, est plus importante que celle du prêtre chargé d'administrer les sacrements. Il arrive plus de dommage quand on célèbre la messe sans prêcher, que quand on prêche sans célébrer la messe; on en a fait l'expérience, dit-il un jour, pendant que dans la cathédrale de Strasbourg la chaire a été muette après l'éloignement de Jean Kreutzer[2]. S'il n'y a pas de prédication, les fêtes ecclésiastiques sont inutiles; par habitude on va le matin à l'office, le reste de la journée on le consacre à la fainéantise, à la boisson, au jeu; le trop grand nombre de jours fériés est pour le peuple

[2] *Pater noster*, f° R, 1.

une cause de se ruiner le corps et l'âme [3]. L'instruction, au contraire, qu'on donne en prêchant est un moyen d'apprendre aux hommes à fuir le vice et à les encourager à la vertu; le prédicateur doit être comme une cloche qui les appelle à Dieu; à cet effet, il faut qu'il ne cherche pas seulement à plaire ou à se procurer l'agréable réputation d'être doux et indulgent, „comme on le fait en excusant les seigneurs qui oppriment leurs sujets et les femmes qui ne songent qu'au luxe". Qu'il ne ménage aucun état, que, semblable au chien du berger, il attaque sans crainte les loups qui menacent le troupeau de Jésus-Christ. De même que la trompette sonne pour appeler à la bataille les chefs et les soldats, de même il doit réveiller tous sans distinction, rois, princes, chevaliers, bourgeois, prêtres, religieux, vieux et jeunes, hommes et femmes; il continuera de les avertir, comme le gardien sur la tour fait entendre le tocsin aussi longtemps qu'il voit les flammes, sans se demander si la maison qui brûle est celle d'un riche ou d'un pauvre [4].

Mais pour produire des impressions durables et fortes, il faut que le prédicateur ne parle pas de matières trop vagues; surtout en traitant du vice, il n'aura prise sur ses auditeurs qu'en combattant les vices particuliers dans leurs diverses manifestations; un sermon est comme le filet d'un pêcheur : le filet a-t-il des mailles trop larges, les poissons s'échappent. „Celui, en outre, qui veut dire trop de choses, ne dit rien"; on ne prêche avec fruit qu'en prenant un sujet unique, qu'on médite avec attention et qu'on développe sous toutes ses faces [5]. Ce n'est pas quand on est monté en chaire qu'il faut chercher ce qu'on veut débiter; le peuple s'impatiente quand il voit qu'on a l'air de se préparer au moment où l'on devrait être prêt; vous préférez l'aubergiste qui vous sert un lièvre tout apprêté à celui qui vous conduirait d'abord dans les champs pour prendre le lièvre [6]. Certains prédicateurs, jaloux de montrer leur science, mêlent à leurs discours des choses étrangères et ne savent plus revenir à leur sujet, de même que les enfants qui, courant après une fleur ou un papillon,

[3] *Brösamlin*, P. 1, f° 91.

[4] *Drei Marien*, f° 58; — *Narrenschiff*, f° 202.

[5] *Postill*, P. 3, f° 33; — *Evang. mit Uszlegung*, f° 112.

[6] *Narrenschiff*, f° 155.

s'écartent de leur chemin et ne le retrouvent plus [7]. Qu'on se garde enfin de choisir des sujets trop subtils ou trop hauts; il y a des prédicateurs qui craindraient de passer pour ignorants s'ils traitaient de vérités ordinaires; mais l'église n'est pas l'école, ce qui est simple et pratique est plus utile au peuple que la spéculation ou la discussion sur des questions théologiques [8]. Tous ces conseils de Geiler sont excellents; on verra que, sauf ce qu'il dit des digressions et de la théologie, il les a généralement suivis lui-même.

Ses textes sont pris dans l'Écriture, mais fort souvent ils ne sont que des prétextes. Les sermons de la *Postille* et quelques sermons de fête sont les seuls qui se rattachent directement et uniquement aux péricopes; la plupart des autres sont destinés à l'exposition de sujets envisagés sous des points de vue divers, et le fond même de cette exposition est fourni soit par quelque ouvrage d'un théologien, soit, chose étrange, par celui d'un auteur laïque. C'est une des particularités de Geiler d'avoir traduit pour ainsi dire en sermons des œuvres dont il n'était pas l'auteur lui-même. Ce n'était pas faire preuve d'originalité; celle-ci ne consistait chez lui que dans la manière d'accommoder aux besoins et à l'intelligence de ses auditeurs ce qu'il empruntait à d'autres. Il s'est servi notamment de quelques écrits de Gerson; les sermons *Von dem Berg des Schauens* sont tirés du traité *De monte contemplationis* (éd. Dupin, t. 3, p. 541); *Das irrig Schaf*, des *Remedia contra pusillanimitatem* (*ib.*, p. 579); *Der höllisch Leu*, du *De diversis diaboli tentationibus* (*ib.*, p. 589); *Die christenlich Künigin*, du *De differentia peccatorum venialium et mortalium* (*ib.*, t. 2, p. 485); *der dreieckigt Spiegel*, de l'*Opusculum tripartitum de præceptis decalogi, de confessione et de arte moriendi* (*ib.*, t. 1, p. 425); *das Eschengrüdel*, du *Tractatus pro devotis simplicibus* (*ib.*, t. 3, p. 605); *das Klappermaul*, des *Quædam moralia ut lingua a nimia loquela refrenetur* (*ib.*, t. 3, p. 161); *der Trostspiegel*, du *De consolatione in morteu amicorum* (*ib.*, t. 3, p. 345); les sermons *von den 15 himelschen Staffeln*, du traité *De mystica theologia practica* (t. 3, p. 399). Le *Seelenparadies* a pour base l'ouvrage d'Albert le Grand *De paradiso animæ* et les sermons de Humbert de Saint-Romans, *De*

[7] O. c., f° 40.

[8] *Drei Marien*, f° 58.

virtutibus, que Wimpheling publia en 1509. Quelques sermons sur la nécessité de renoncer à tous les désirs sont un remaniement d'une partie du traité de saint Bernard *De consideratione sui*[9]. Ceux sur l'art de bien mourir reproduisent la matière du livre intitulé : *Von der Kunst wol Sterbens*[10]. La suite sur la *Fourmi* se rattache au premier livre du *Formicarius* du dominicain Jean Nider. Les sermons qu'il prononça sur l'opuscule de Richard de Saint-Victor, intitulé : *De duodecim patriarchis*, ne paraissent pas avoir été imprimés. Ceux sur l'oraison dominicale sont tirés en partie du traité *De oratione dominica* de Nicolas de Dinkelsbühl, que Wimpheling comprit dans l'édition qu'en 1516 il fit des ouvrages de ce théologien. Dans tous ses discours, du reste, Geiler intercale des passages de Pères, de docteurs, de prédicateurs et même de quelques auteurs classiques. Parmi les sermonnaires il exploitait surtout saint Jérôme, à cause de ses allégories; Jacques de Voragine, à cause de ses exemples; le moine cistercien Soccus, qui lui semblait avoir eu le talent de fortement toucher les cœurs, et Gerson, son théologien de prédilection. Pour la description des vertus et des vices il puisait abondamment dans la Somme du dominicain Guillaume Perault de Lyon. En général, il faisait son

[9] *Predigten und Leren*, f° 49 et suiv. Ind. bibl. 180.

[10] Ce traité est un manuel pour les prêtres qui ont à exhorter et à consoler les mourants. Il en existe un texte latin : *Ars moriendi ex variis scripturarum sententiis collecta, cum figuris*, in-4°. Hain, 1831 et suiv., en cite cinq éditions. Il fut traduit en français, en allemand, en hollandais. J'en possède un ms. allemand, beaucoup plus complet : *Von der kunst wol sterbens ;* il fut écrit vers le milieu du XVe siècle pour un couvent de femmes; il traite : 1° de la mort et de l'art de bien mourir; 2° des tentations auxquelles on est exposé à l'heure de la mort; 3° des questions à adresser aux mourants; 4° des prières que ceux-ci doivent prononcer, 5° des exhortations à leur faire; 6° des prières à dire pour eux par les assistants. L'*Ars moriendi* et les versions qui en sont dérivées, ne contiennent en général que les deux premiers chapitres abrégés. Le traité n'a aucun rapport avec celui de Gerson *De preceptis decalogi, de confessione et de arte moriendi*. Les sermons de Geiler, ind. bibl. 205, sont fondés sur un texte qui paraît avoir été assez conforme à celui de mon manuscrit. Geffcken, *Der Bildercatechismus des XV^en Jahrh.*, Leipz. 1855, in-4°, p. 106 des *Beilagen*, décrit un ouvrage intitulé *die Hymelstruss*, dont l'auteur est Etienne de Landskron, prévôt du chapitre de Ste Dorothée à Vienne, mort en 1477. Ce livre parut à Augsbourg en 1484, 1501, 1510, f°. A partir du chapitre 49 les rubriques sont les mêmes que dans mon manuscrit; il se pourrait que celui-ci soit tiré de l'ouvrage d'Etienne, dont, avant l'impression, on a eu peut-être des copies dans quelques couvents; mais comme je n'ai pas pu me procurer le livre, je ne saurais le dire avec certitude.

Digitized by Google

profit de tout ce qu'il trouvait d'utile dans un livre quelconque. Wimpheling assure que quand on a les sermons de Geiler, on possède un trésor recueilli dans les meilleurs auteurs de tous les temps [11].

Personne ne pouvait s'étonner d'entendre Geiler citer des auteurs païens, c'était dans les usages du temps; la plupart des auditeurs, du reste, quand dans l'église on leur nommait Virgile ou Sénèque, pouvaient croire qu'il s'agissait d'écrivains orthodoxes. Une chose qui a dû paraître plus étrange, c'est la coutume de Geiler de prêcher sur des poèmes de laïques allemands. En 1498 il dit que, dans une des années précédentes, il avait fait quelques sermons sur une poésie d'un paysan, et que cette nouveauté avait provoqué des plaintes. Par le paysan il entendait sans doute Jean Ackermann, qui vers 1430 avait vécu à Saez en Bohême et qui était l'auteur d'un dialogue entre un mari et la mort qui venait de lui ravir sa femme. Ce sujet était entièrement conforme au goût de notre prédicateur [12]. Un jour il annonça qu'il donnerait lecture d'un extrait d'un poème allemand traitant de la confession, des vertus, des péchés, des œuvres de la miséricorde, des dons du Saint-Esprit, etc. C'est un petit manuel en rimes allemandes sur la manière de se confesser, dont il soigna lui-même une édition [13]. En 1497 il prêcha sur une poésie d'un barbier,

11 Wimpheling, *Vita Geileri. Amœnit. frib.*, p. 111. — Les sermons de Jordanus de Quedlinbourg (1re moitié du XIVe siècle), qui parurent à Strasbourg en 1483, semblaient à Geiler trop spéculatifs; il a voulu dire sans doute trop scolastiques, car on n'y trouve guère de spéculation. Geiler, du reste, le cite assez souvent. — Peu avant sa mort, il utilisa aussi dans ses sermons le *Carmen de historia violatæ crucis* de Grésémund. Wimpheling à Zobel, 5 mars 1512. Ind. bibl. 259.

12 *Jetzundan hastu, o nar, nit ursach wider mich zu murmeln, als in vergangnen iaren da ich predigt ein gedicht eins buren. Narrenschiff*, f° 13. Le texte latin, f° B, 2, a *dictamen rustici cuiusdam*. Geiler, ne sachant pas qu'Ackermann fût un nom, l'avait pris pour agriculteur, paysan; Other le traduisit par *rusticus*, ce que Pauli retraduisit par *Bur, Bauer*. Le poème d'Ackermann, composé de 34 chapitres, est intitulé : *An dem büchlein ist beschriben ein krieg wann einer dem sein liebes weib gestorben ist schildet an den todt, so verantwort sich der todt*. Hain. 73 et suiv., en cite 5 éd., dont la dernière est de 1490, Heidelberg, in-4°. En 1500 il parut aussi à Strasb. chez Jean Schott : *Schone red und widerred eins ackermans und des todes mit scharpfer entscheidung jrs kriegs*, 20 feuillets in-4°; on voit par ce titre que l'éditeur a aussi pris Ackermann pour paysan.

13 *Cogitavi eis tradere memoriale brere cuiusdam dictaminis theutonici non prorsus ad talem confessionem faciendam inutilis... Ad dominicam futuram proximam id in concellis recitabo... De arb. hum.*, f° 198. — Ind. bibl. 181; sur le titre il est dit : *gebredigt und corrigieret durch doctor Keisersberg*. Il ne paraît pas qu'il ait prêché sur le livre; *gebredigt* doit s'entendre ici par récité ou lu en chaire.

probablement Jean Foltz, de Nuremberg, vers 1480, dont on avait publié, en minces brochures ou comme feuilles volantes, des rimes et des contes facétieux; plusieurs de ces pièces ont pour objet l'amour pour les femmes; or Geiler affirme qu'il a décrit d'après le barbier les travers des amoureux [14]. En 1498 enfin il expliqua pendant le carême toute la *Nef des fous* de Sébastien Brant: „Vous méprisez peut-être ce livre, dit-il en commençant, mais quand le carême sera fini, vous serez forcés de convenir que je n'ai pas eu tort; vous dites aussi qu'il n'est pas digne d'un docteur en théologie de se servir d'un poème allemand plein de folies et de fables, vous voulez qu'il s'appuie sur des sentences latines, mais c'est pour mieux vous faire comprendre votre état moral que je tiens à vous montrer les leçons qui sont cachées sous les figures du docteur Brant". Geiler, on le voit, prenait des libertés que peu de prédicateurs s'étaient permis de prendre; il sentait le besoin de les justifier devant les clercs; mais le peuple strasbourgeois ne l'écoutait sans doute qu'avec plus d'attention.

Il prenait de même ses matières dans des circonstances et des coutumes diverses. Le jubilé de 1500, qui devait attirer les fidèles à Rome, lui fournit l'occasion d'exposer les qualités du pèlerin qui se met en route, non pour la résidence du pape, mais pour la patrie céleste. Un lion qu'on montra pendant une foire devint le sujet de discours sur le lion infernal, et la foire elle-même lui donna les motifs pour parler tantôt du diable comparé à un colporteur, tantôt des devoirs des marchands honnêtes. D'autres fois il interpréta soit l'usage des étrennes du nouvel an [15], soit le jeu d'enfants qui se choisissent un roi et qui lui rendent hommage.

La source la plus féconde pour lui était l'expérience de tous les

[14] *Hæc est officina nostri barbitonsoris, cuius dictamen vobis anno superiori* (1497) *prædicavi, et apud vos manet, quem legite. Navicula fatuorum*, f° G, 4. Dans le texte allemand, f° 43, il y a seulement: *aus dem gedicht das ich euch vor einem iar gepredigt.* Il existe de Foltz des ouvrages très-divers; plusieurs d'entre eux ont pour sujet des histoires amoureuses.

[15] Le passage Exode XXVIII, 17-20, où sont nommées 12 pierres précieuses, fournit à Geiler pour le 1er jour de 12 années consécutives l'occasion d'offrir à ses auditeurs une de ces pierres comme étrennes. *Sermones de gemmis spiritualibus*, dans *Serm. et varii tract.*, f° 34 et suiv., le 12e en allemand, *Evangelia mit uszlegung*, f° 22.

jours. Non content d'observer lui-même avec une rare sagacité, il priait ses amis de lui communiquer ce qu'ils apprenaient. Un jour il chargea le chanoine Pierre Schott de s'informer auprès de Florent Müg, son beau-frère, des fraudes que se permettaient les négociants strasbourgeois. Müg, négociant lui-même, dit qu'en général ils se distinguaient par leur loyauté, mais que plusieurs parmi eux accaparaient le blé pour le vendre plus cher dans les temps de disette, et que d'autres retiraient de la circulation les pièces d'or et d'argent qui étaient meilleures que les pièces ordinaires [16]. Geiler utilisa ces renseignements dans quelques sermons [17] ; il est à supposer que beaucoup de ses passages reposent sur des informations pareilles. Il acquit ainsi, par son expérience propre et par celle de ses amis, une remarquable connaissance des travers de ses contemporains; il sut toutes les misères de la vie, les petites comme les grandes, les mouvements les plus secrets du cœur, les masques que prend l'égoïsme, les détours, les ruses, les prétextes des consciences qui cherchent à s'étourdir. Sous ce rapport ses sermons contiennent, comme ceux de Gerson, de Maillard, de Menot, une foule d'observations précieuses par leur exactitude, quoique parfois trop subtiles, trop voisines de distinctions casuistiques.

Obligé de prêcher fort souvent, tous les dimanches de l'année et tous les jours du carême, sans compter les fêtes et les circonstances extraordinaires, Geiler, malgré sa facilité et la variété de ses connaissances, finit par éprouver un certain épuisement; il reprit alors et remania des matières qu'il avait déjà traitées précédemment : „Je me suis proposé, dit-il en 1500, de ne plus rien produire de nouveau; je ne veux plus me fatiguer à chercher des sujets, comme je l'ai fait depuis vingt-deux ans, je veux revenir à ce que j'ai prêché jadis, afin que le fruit de mes labeurs ne soit pas tout à fait perdu; peut-être cela engagera-t-il d'autres à faire mieux que moi" [18]. On a de lui plu-

16 Schott à Geiler, s. d. *Lucubrat.*, f° 106.

17 P. ex. *Brösamlin*, P. 1, f° 94.

18 *Ich hab mir fürgesetzt hinfür nit nüwes anzufohen, vorab ein zyt lang und etlich jor; will nit me also zusammenlesen mit grosser arbeit, als ich nun gethon hab 22 jor, sunder ich will underston wider umbzukeren zu minen besitzungen, das ist zu denen dingen die ich üch vor gepredigt hab, will dieselbigen in ein recht ordnung setzen, so vil mir gott gnod verlycht, das die arbeit nit vergebens sy und nit verloren werd das ich mit arbeit hab ze wegen bracht. Es würd villicht der tag eins ander lüten ursach geben*

sieurs recueils ainsi remauiés ; mais quoi qu'il eût dit en 1500, il sut trouver encore dans la suite bien des sujets nouveaux.

bessers zu sagen. Nun under disen minen predigen hab ich zu dem ersten wollen für mich nemen den bilger, darumb das mich dunkt er werde sich nit übel schicken zu diesem jubeljor. Bilgerschaft, Vorrede. Il reprit ainsi diverses matières qu'en 1488 il avait traitées à Augsbourg, le pèlerinage chrétien, l'Abc, les dix commandements, etc. V. aussi Dacheux, p. 557. — De temps à autre G. renvoie à des sermons d'années précédentes qu'il avait publiés comme traités : *Lies den dreieckigten spiegel bi dem irrigen schaf. — Als du klarlich hast in dem tütschen tractetlin genannt die christenlich kunigin;... als du das lesen magst im tractetlin genannt das clappermaul. Schiff der penitentz*, f° 22, 23, 29. Dans le *Pater noster* il rappelle les sermons sur la *Nef des fous*.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

La prédication de Geiler sous le rapport de la forme.

§ 1. *Méthode et habitudes scolastiques.*

Il y a peu d'auteurs chez lesquels il soit plus difficile de séparer le fond de la forme que chez Geiler. L'un et l'autre sont si intimement liés dans sa prédication, qu'il est presque impossible de parler de l'un sans toucher aussi à l'autre. Cependant, dans l'intérêt d'une exposition régulière, nous essayerons de faire une distinction ; nous traiterons d'abord de la forme de ses sermons, pour les envisager ensuite sous le rapport du fond ; en d'autres termes, nous examinerons comment il a prêché, puis ce qu'il a prêché.

Geiler a eu l'habitude de préparer ses sermons avec le plus grand soin ; la veille du jour où il devait prêcher, il cherchait le sujet ; le lendemain matin il le méditait et le disposait. Comme il fallait que le sermon fût rempli de citations, la préparation devait être assez laborieuse. Béatus Rhénanus raconte qu'avant de monter en chaire, Geiler écrivait ce qu'il se proposait de dire, „*sed stylo extemporario et ob id incultiori*“ [19]. Berler, qui traduit ce passage, ajoute que la rédaction était faite en latin [20]. Mais nous savons par Geiler lui-même qu'il n'écrivait ses sermons qu'en rentrant de l'église où il les avait prononcés [21]. L'assertion de Rhénanus se rapporte probablement à un canevas plus ou moins informe, qui a pu être composé en langue latine et contenir surtout les citations et les divisions, mais sur lequel Geiler improvisait librement avec une rare facilité de parole, sans art, sans prétention à l'éloquence, dans le langage le plus familier. Sa prédication a des qualités qui sont dignes d'être admirées, mais que parfois il exagère de manière à choquer les lecteurs d'aujour-

[19] *Amœnit. fribury.*, p. 65.

[20] Code hist. et diplomat., P. 2, p. 114.

[21] Comp. note 96 de la vie de Geiler.

Digitized by Google

d'hui; en même temps elle a encore quelques-uns des défauts de celle du moyen âge, telle qu'on l'apprenait dans les écoles.

Au commencement de sa carrière il faisait, comme la plupart des prédicateurs d'alors, des sermons très-longs; quand il prêcha son premier carême, il parla chaque jour pendant plusieurs heures de suite[22]. Il s'aperçut que cela ne servait qu'à endormir les auditeurs. Il se plaignait, il est vrai, des seigneurs, des bourgeois, des paysans qui, lors d'une chasse ou d'une foire, s'impatientaient quand les services religieux n'étaient pas expédiés assez vite; mais il reconnut aussi l'inconvénient des sermons démesurément étendus : „Le public dort, le prédicateur s'exerce à faire un monologue“[23]. Aussi prit-il l'habitude de ne jamais dépasser une heure; il s'arrêtait dès que le sablier placé sur la chaire indiquait que le temps était écoulé; c'est pourquoi beaucoup de ses sermons s'interrompent si brusquement[24]. Quand il passait d'un point à un autre ou quand il voyait que l'attention publique commençait à faiblir, il disait, dans sa manière familière : „Tousscz, puis je continuerai; toussez, je n'en ai plus que pour un moment“[25]; cela rappelle les *hem-hem* des sermons de Maillard.

Geiler aurait évité le défaut des fins trop brusques si, trop fidèle aux coutumes scolastiques, il n'avait pas divisé ses discours en un trop grand nombre de parties; à mesure qu'il approchait de la fin, il était obligé de hâter le pas, et il arrivait au terme avant d'avoir épuisé son sujet. Quelques-uns des sermons de la *Postille* peuvent être appelés des homélies, ils sont de simples paraphrases pratiques de la péricope du jour. Quand son texte est un récit ou une parabole, il en suit les détails pour les expliquer et en tirer les applications. Dans le sermon par exemple sur l'économe injuste (saint Luc XVI, 1

[22] *Amœnit. friburg.*, p. 120. — *Evang. mit uszleg.*, f° 78. — *Epistola de modo prædicandi passionem*, à la suite de Wimpheling, *Apologetica declaratio*, f° B, 4.

[23] *Evang. mit uszleg.*, f° 35, 78. — *Brösamlin*, P. 2, f° 68.

[24] Il dit un jour en terminant un long sermon : *Dovon wer noch gar vil zu sagen, ist aber nit mein meinung, dann sollt ich do die wort des hern stiff setzen und alles erzälen, mir würd ee tags gebresten weder red. Postill*, P. 3, f° 72. — Une autre fois : *Will üch nit länger uffhalten, die stund ist mir entgangen. Nun zemal nit mee. Amen. Pred. über Maria*, f° 14. Ind. bibl. 203.

[25] *Nun rüspern üch, wan diese matery mag nit gelert und erschöpfet werden. Emeis*, f° 71. — *Nun rüspern üch, so will ichs üch sagen. Pred. über Maria*, f° 15. — *Rüspern euch, so will ich euch gleich lassen gon. Brösamlin*, P. 1, f° 25; ib., P. 1, f° 42; P. 2, f° 88.

et suiv.), il demande successivement qui est l'homme riche (Dieu), qui est son économe (chacun d'entre nous), quels sont ceux qui témoignent contre nous quand Dieu nous demande nos comptes, quels sont les amis que nous devons nous procurer, pourquoi le Seigneur loue l'économe infidèle, en quoi les enfants du siècle sont plus prudents que les enfants de lumière[26]. Il serait difficile de mieux disposer une homélie sur ce texte; c'est ainsi qu'avaient prêché les Pères. Mais les discours dans le genre de ceux des Pères sont chez Geiler des exceptions; dans la plupart des cas il établit un thème qu'il se propose de développer en le considérant sous différentes faces; tantôt c'est une vertu ou un vice dont il examine les motifs ou les caractères, tantôt c'est une image allégorique dont il décrit et applique les divers traits. Il est rare toutefois que ses divisions satisfassent aux règles de la logique oratoire, elles sont ou trop subtiles ou trop arbitraires, et se suivent sans aucun égard au principe de la gradation. La division en trois points ne lui semblait pas assez savante; c'est celle, disait-il avec dédain, dont se servaient les curés de village[27]. Le nombre qu'il préférait était sept, „nombre précieux et merveilleux". Quelquefois il dépasse même ce nombre; un sermon sur sainte Marie-Madeleine a neuf parties, un autre sur saint Luc II, 35 : Votre âme sera percée comme par une épée, en a jusqu'à douze, autant de coups d'épée que reçoit la Vierge[28]. Pour justifier ces divisions multiples, il disait qu'elles étaient le seul moyen de fixer l'attention des auditeurs[29]. Comme de son temps les hommes les plus

[26] *Postill.*, P. 3, f° 65; par extrait, *Evang. mit uszleg.*, f° 130.

[27] *Drei Marien*, f° 59.

[28] *Evang. mit uszleg.*, f° 95. Les douze coups d'épée sont : 1° *Novitas*, la nouveauté des douleurs, personne n'avait encore eu à souffrir ce qu'a souffert la Vierge; 2° *diuturnitas*, depuis la naissance de son Fils elle a su qu'il devait mourir; 3° *propinquitas*, elle était sa mère; 4° *sublimitas*, la grandeur de ce qu'elle perdait; 5° *affectionis totalitas*, tout son amour était concentré sur son Fils; 6° *plenitudo gratiæ*, elle a eu la plénitude de la grâce, donc aussi la plénitude de la douleur; 8° *electio*, elle a été élue pour souffrir plus que toute autre créature; 9° *presentialitas*, elle voit de ses propres yeux souffrir Jésus; 10° *auxilii carentia*, elle ne trouve aucun secours; 11° *impotentia*, elle ne peut rien faire pour soulager son Fils; 12° *ignominia* (le texte a faussement *ignorantia*), elle voit et entend comment on le couvre d'ignominie.

[29] *So kan mans verston und behalten oder schryben; wenn mans durch einander hacket und macket, so kan niemans druss kummen. Postill*, P. 3, f° 73.

graves ont été grands admirateurs d'acrostiches, il en fait à son tour pour indiquer les parties de ses sermons; par cette méthode il croyait venir en aide à la mémoire de ceux qui l'écoutaient, sans se douter que quand il proposait des acrostiches latins, ils ne pouvaient être pour nos bourgeois que des énigmes incompréhensibles. Son sermon sur sainte Aurélie est divisé en sept points, d'après les sept lettres du nom : *abstinentia*, *(h)umilitas*, *ruditas vestium*, *eremitica solitudo*, *latitudo caritatis*, *intimitas*, *actio* [30]. Quand il veut parler des qualités d'un évêque, elles lui sont fournies par les sept lettres du mot *bischof* : *barmhertzigkeit*, *ingezogenheit*, *sitmessigkeit* (honnêteté), *cleinheit* (humilité), *heftigkeit* (zèle), *onsünd* (sans péché), *fleissigkeit* [31]. Les neuf qualités de la vraie virginité sont indiquées par les neuf lettres du nom *Magdalena* : *meditationis rationalis propositum*, *abstinentia*, *grandis consensus*, *delectationis declinatio*, la cinquième est prise *a perfecta dilectione*, *longitudo perpetuitatis*, *electio propter deum*, *necessitas voti*, *aurea carnis integritas* [32].

On pourrait mentionner chez Geiler une foule d'autres dispositions qui, sans être annoncées sous forme d'acrostiches, n'en sont pas moins arbitraires. Cette méthode de diviser le thème sans respect pour la logique, loin d'empêcher les digressions, ne peut qu'y inviter le prédicateur. Comme rien ne se suit d'une manière organique, rien n'oblige à rester dans le sujet. Aussi, quoi qu'il eût dit un jour sur la nécessité de ne pas divaguer, ne se fait-il pas scrupule de s'écarter de son chemin. Causant familièrement avec ses auditeurs, il parle de tout à propos de tout. Quand une matière lui paraît particulièrement importante, il s'y arrête malgré le formalisme de la disposition annoncée, et lors même qu'il prévoit qu'on lui demandera : Jusques à quand en resterez-vous à cette question? [33] Puis, quand il s'aperçoit qu'il a perdu le fil, il lui arrive de s'écrier : „Bien, je vois que je m'égare, mais il importe peu que je reste dans l'ordre" [34]; ou bien il

30 *Evang. mit uszleg.*, f° 219.

31 O. c., f° 212.

32 *De arbore humana*, f° 91.

33 *Ir sollen nit sprechen, wie euer gewonheit ist, wenn ich ein matery ein zeit lang gefürt hab : wie lang wil er damit umbgon? Man mus es euch also eben kauwen das es euch recht sei. Brösamlin*, P. 1, f° 60.

34 *Nun wolan, ich gang zu weit aus, doch ligt nit vil daran ob ich nit gleich in der*

s'interrompt en disant qu'il ne pont pas tout donner en nne fois; le lendemain il reprend ce qn'il avait dû laissor la veille[35]. Plus d'une fois il parle de choses qui n'intéressent qu'un petit nombre de ses auditeurs; il sait alors que les autres lui diront : Qu'est-ce que cela nous rogarde? il répond : Cola vons regarde beaucoup; et sans transition il passe à une application générale[36].

Par sa manière d'argumenter, Geiler appartient au moyen âge bien plus encore que par sa manière de diviser. Qnelque formalistes que soient ses dispositions, elles n'empêchent pas la liberté de ses mouvements; quand il se sent gêné par le cadre, il le brise; ses digressions ne sont qu'une preuve du besoin de s'affranchir de la règle commune; il sacrifie celle-ci pour prodnire momentanément plus d'impression. Son argumentation, au contraire, ne sort pas de la routine scolastique. D'ordinairo, il est vrai, il ne se donne pas la peine de démontrer ses propositions; il écarte les qnestions qui lui semblent trop difficiles pour les laïques : „Elles ne sont pas pour vous, elles appartiennent à l'École"[37]; le devoir des laïqnes est de croire sans examen, en s'en rapportant à l'autorité do l'Église; pour lour faire sentir le poids imposant de cette autorité, il n'avance rien sans l'appuyer d'une citation; même ponr les choses les plus simples, il en appelle à des Pères ou à des théologiens postérienrs; pour prouver par exomple qn'il faut aimer Dieu par-dessns tont, il fait intervonir sept docteurs scolastiques[38]. Ses anditeurs tontefois le mettaient assez souvent dans l'embarras; leur foi n'était plus aussi facile à contenter que dans les siècles passés; plus d'un parmi eux commençait à élever des doutes; la trinité, la transsubstantiation, l'immaculée conception leur donnaient à réfléchir. Geiler, quand il s'en apercevait, évitait généralement de démontrer les dogmes; il se bornait à dire : „Ne vous laissez pas tronbler, pourvu que vous soyez peinés de vos scrupules, et qne vons désiriez croire; les docteurs assurent qu'il est plus

ordnung bleib. Geistlich Spinnerin, f° L, 6. Ind. bibl. 185. — *Ich gang zu weit aus dem weg; wo war ich dran?* Ib., f° L, 4.

35 *Nun sein mir etliche stücklein empfallen, darumb wil ich es kürzlichen wider herfürziehen und durchlauffen, umb desz willen das jrs dester basz verstanden.* O. c., f° L, 6.

36 *Narrenschiff*, f° 163.

37 *Seelenparadies*, f° 192. Ind. bibl. 183. — *Evang. mit uszleg.*, f° 14.

38 *Emeis*, f° 79.

méritoire de vouloir croire que de croire simplement; les Juifs seuls ne veulent pas croire; bien des gens s'imaginent qu'ils ne croient pas, et pourtant ils croient" [39]. Et ailleurs: „Si le diable t'inspire des doutes, réponds-lui: Cela ne me regarde pas, je laisse à ma mère, la sainte Église, le soin de dénouer les difficultés, il me suffit de croire, c'est en croyant que je suis chrétien" [40]. Dans des cas très-rares il essayait de donner une démonstration; il mêlait alors les arguments populaires à ceux des théologiens; c'est ainsi qu'il veut rendre compréhensible l'immaculée conception de la Vierge, d'abord *subtilement*, puis *laïquement*; l'argument subtil est celui-ci: Toutes les créatures sont éternellement conçues par la pensée de Dieu, la fourmi, l'âne, aussi bien que l'homme; elles existent en Dieu à l'état d'images; c'est ainsi que Marie a été conçue de Dieu de toute éternité, mais d'une manière plus excellente que les autres êtres; une fourmi a été conçue pour devenir une fourmi, la Vierge l'a été pour devenir la mère de Dieu. Voici l'argument laïque: La Vierge a été destinée à recevoir la plus grande des grâces; de même qu'un roi, qui distribue des fiefs à ses nobles, en choisit un auquel il donne le principal de tous les bénéfices, de même Dieu a réservé à Marie la dignité la plus éminente [41]. On peut se demander si des gens qui commençaient à raisonner sur les dogmes, se sont laissé convaincre par des argumentations de cette force.

Ce qui paraîtrait étrange, si ce n'était pas conforme à la coutume générale du quatorzième et du quinzième siècle, ce sont les questions que Geiler se plaît à soulever dans ses sermons, contrairement à son principe qu'il ne convient pas de discuter en chaire ce qui est du domaine de l'école. Ces questions curieuses, comme Gerson les appelait et qui sont le produit de la scolastique en décadence, abondent chez Geiler; il est peu de ses sermons où il n'en examine pas l'une ou l'autre. Quand on lui demandait: à quoi bon ces choses? il répon-

39 *Drei Marien*, f° 16.

40 Pour appuyer ce conseil, Geiler raconte une fable: un renard demande à un chat: que feras-tu pour te défendre contre les chiens? Le chat répond: Je ne ferai qu'un bond. Le renard: Quant à moi, je me sauverai par mes ruses. Les chiens arrivent, le chat saute sur un arbre, le renard veut ruser en courant à droite et à gauche, mais finit par être pris; c'est ainsi, dit Geiler, que vous devez vous réfugier sur l'arbre de la foi. *Bilgerschaft*, f° 55. — *Geistlich Spinnerin*, f° N, 2.

41 *Pred. über Maria*, f° 8.

dait : elles servent à vous montrer avec quelle exactitude les saints docteurs ont tout approfondi [42]. Les solutions qu'il donnait étaient pour la plupart aussi bizarres que les questions elles-mêmes. Quelques exemples suffiront. Sous quelle forme l'ange est-il apparu à la Vierge? sous celle d'un homme ou d'une femme, en vêtements blancs, rouges ou de couleurs diverses? Geiler répond que cette question a beaucoup préoccupé les savants, que quant à lui il croit que l'ange est venu sous la forme d'un homme, puisque l'homme est une créature supérieure à la femme, que de plus il a paru jeune, puisqu'un homme jeune est plus parfait qu'un vieillard ou un enfant, qu'enfin il a été vêtu de blanc, le blanc étant la couleur de l'innocence [43]. Saint Joseph a-t-il été vieux „comme on le peint partout?" Non, il a été jeune et après Jésus-Christ le plus beau des hommes; jadis on l'a représenté en vieillard, pour ôter aux hérétiques tout prétexte de suspecter la pureté de ses relations avec la Vierge; aujourd'hui que ce motif n'existe plus, on peut sans inconvénient le peindre jeune [44]. Quand Jésus a été dans le désert, les bêtes fauves l'ont-elles entouré sans lui faire du mal? C'est probable, elles ont reconnu en lui leur créateur, elles se sont approchées de lui, il les a caressées [45]. Ceux à qui le Seigneur défendit de parler de ses miracles et qui pourtant les publièrent (Saint Marc VII, 36), ont-ils péché? Quelques savants l'affirment, d'autres le nient; Geiler prouve par une discussion en sept points qu'ils n'ont pas péché [46]. Comment faut-il l'entendre quand Jésus dit à ses disciples qu'il faut prêcher l'Évangile à toute créature? faut-il l'annoncer aussi aux bêtes? Il est vrai, saint François d'Assise a prêché aux oiseaux, mais il l'a fait en vertu d'un privilége spécial qui n'est pas accordé à tous; pour nous, toute créature signifie tout homme, puisque dans l'homme sont réunies les propriétés de tous les autres êtres [47]. Pourquoi la Vierge n'est-elle pas morte avec son Fils? Afin qu'elle pût être témoin de sa résurrection, raconter aux évangélistes les détails de son enfance, et être reçue par lui glorieuse-

[42] *Was sollent mir die fragen? Sie sein dir dazu gut das du hörest wie genau die heiligen lerer und doctores alle wort ausecken und ergründen. Evang. mit uszleg.*, f° 19.
[43] *Postill*, P. 4, f° 34.
[44] *Evang. mit uszleg.*, f° 199.
[45] O. c., f° 42.
[46] *Postill*, P. 3, f° 73.
[47] *Evang. mit uszleg.*, f° 108.

ment au ciel[48]. La Vierge a-t-elle aussi souffert des douleurs physiques? Évidemment, puisqu'on la peint avec l'auréole des martyrs. A-t-elle son trône particulier, ou est-elle assise sur le même que son Fils? On ne peut pas le savoir exactement, et quant à l'endroit du ciel où elle réside, il paraît que c'est du côté de la grande Ourse, vers le nord, dans la direction de Cologne[49]. Enfin, comme dernier exemple nous citerons une oraison funèbre en mémoire du prévôt de la cathédrale, Jean de Bavière, mort à Jérusalem; dans ce discours, Geiler examine vingt-cinq questions concernant le purgatoire[50]. Tantôt il introduit de ces questions à un moment où l'on ne s'y attendrait pas, tantôt il les renvoie à la fin, tantôt il leur consacre des sermons tout entiers, comme celui sur l'âge de saint Joseph.

Quelque grandes qu'on suppose la curiosité et la patience des auditeurs, on comprend qu'en écoutant des discours disposés d'après cette méthode et entremêlés d'éléments si singuliers, ils ont dû se dire parfois : à quoi bon? On conviendra aussi qu'en procédant de la sorte Geiler n'aurait pas produit les effets pratiques qu'il ambitionnait, s'il n'avait pas racheté ces défauts par des qualités qui lui ont assuré son influence tout autrement que ses habitudes scolastiques. Au point de vue moderne, il est vrai, la manière dont ces qualités se produisent donne lieu à des critiques de tout genre, mais il ne faut le juger que d'après les idées et les mœurs de son temps; quand on se transporte au milieu de son époque, ce qui aujourd'hui nous choque ou nous fait sourire a été sous quelques rapports un progrès réel.

§ 2. *Clarté. Popularité.*

Jacques Other, éditeur de plusieurs recueils de sermons de Geiler, fait de lui cet éloge : „Tous ses efforts ont eu pour but d'approprier à l'usage des fidèles les vérités cachées dans les saintes Écritures, afin de pouvoir les prêcher avec fruit“[51]. En effet, il ne néglige aucun moyen pour accommoder ses matières à l'intelligence de ses auditeurs,

[48] O. c., f° 97.

[49] *Gegen dem wagen und gegen dem meersternen, gegen aquilo, gegen Köln abhin. Pred. über Maria*, f° 5.

[50] *Serm. et varii tract.*, f° 10.

[51] *Peregrinus*, f° V, 6.

qu'il suppose peu cultivés. La plupart des prédicateurs avaient encore l'habitude de citer en latin les textes de la Bible et les passages des Pères; Geiler renonça à cette coutume; il lisait les péricopes en allemand, il citait les auteurs en allemand, et quand il lui arrivait de donner une phrase latine, il ajoutait la traduction. Il se plaignait de la pauvreté de la langue allemande en fait de termes philosophiques et théologiques : „Les humanistes, dit-il un jour, se raillent de l'allemand des théologiens, mais cela ne nous touche pas“ [52]. Quand pour une expression latine il ne trouvait pas de mot correspondant, il s'en excusait : „J'ai beau réfléchir, je ne puis pas le dire mieux, à moins de faire beaucoup de circonlocutions“ [53]. Sa propre langue est un mélange d'allemand savant et d'allemand populaire; il a des termes empruntés à Tauler, dont les sermons furent publiés pour la première fois en 1498; il en a d'autres qu'il paraît avoir formés lui-même d'après le latin et qui n'entrèrent pas dans le vocabulaire du peuple. Son allemand populaire est celui de Brant et de Murner; à l'exception de quelques formes qui ont disparu, c'est le parler alsacien tel qu'on peut l'entendre encore aujourd'hui. Geiler l'a employé avec une habileté merveilleuse pour se mettre au niveau des plus ignorants de ses auditeurs.

Comme avant tout il veut être compris, il ne le dissimule pas quand un texte lui causait des difficultés : „Il n'est pas aussi facile que vous le croyez, dit-il, de prêcher sur certaines péricopes; elles semblent fort simples, mais il faut du travail pour pénétrer jusqu'au fond“. L'évangile de saint Jean surtout lui donnait de la besogne; il mettait plus de temps à méditer sur un passage de Jean que sur tout autre : „Un bouquet est bien vite fait quand on a les fleurs, mais chercher les fleurs, c'est une longue affaire“ [54]. Il prenait alors une peine infinie pour rendre clair ce qu'il avait trouvé.

[52] *Laurentius Valla und andre latinische verspotten die theologen mit irem tütschen; ist nit vil daran gelegen. Brösamlin*, P. 2, f° 38.

[53] *Ich kan es nit basz tütschen, wann ich mich schon lang daruff bedenck. Pred. über Maria*, f° 3. — *Es lasst sich nit wol tütschen on vil rede. Emeis*, f° 56. — *Affabilitas hat keinen namen im tütschen. Sünden des munds*, f° 40. Ind. bibl. 197. Ailleurs toutefois il l'explique par *Grüssbarkeit*, affabilité. *Sieben Scheiden*, f° K, 5. Ind. bibl. 185.

[54] *Wenn Johannes schreibt, so hab ich zu schaffen. Du sprichst : das buch liegt doch vor dir. Es ist wor man muss aber zwei capitel usslesen ee das man es findet. Wenn*

Dans son désir de tout expliquer, il se hasarde à faire des étymologies, mais son ignorance des langues lui fait commettre les méprises les plus comiques; il en est encore à la science du *Mammotrectus;* c'est à ce manuel qu'il emprunte, par exemple, que *sanctus*, en grec ἅγιος, signifie *sine terra*, une chose qui n'a rien de terrestre[55]. Saint Thomas s'est aussi appelé Didymus, ce qui veut dire docteur[56]; ἄνθρωπος est un arbre retourné, dont les racines sont en haut[57]. Le mot allemand *graf* (comte) doit s'écrire *grave*, puisque cela vient du latin *gravis*[58]; quand pendant la récolte les journaliers, ayant chargé une voiture de blé, demandent au fermier où ils doivent la conduire, il répond *doruff*, là-haut, „de là le mot *Dorf*“[59], village. Lors même que ses explications sont moins fausses, elles n'en sont pas moins inutiles; elles sont des hors-d'œuvre, dont les auditeurs pouvaient se passer sans inconvénient. A propos de saint Luc XIV, 18, où il est dit dans la Vulgate *villam emi*, il fait une longue dissertation sur la différence entre *villa, urbs, castrum*, etc.[60] Le *quidam regulus* de Jean IV, 46, lui fournit l'occasion d'examiner les divers sens de *regulus* : „Cela peut signifier un roitelet, mais il ne s'agit pas ici d'un oiseau; quelques-uns pensent que saint Jean parle d'un fonctionnaire, mais de

es gekocht ist, so ist es bald angericht, es ist aber hert zu kochen. Wie hert es zu kochen sei, das wissen die köch wol; sie stond am morgen uff wenn es zwey schlecht. Ich hab hütt den gantzen morgen mit umbgangen, ee das ich das evangelium zu weg bracht hab. Ein schäppel ist bald gemacht, wenn man die blumen bei einander hett; es nimpt aber lang wyl, ee das man ein korb mit blumen zusammen bringt. Postill, T. 3, f° 33. T, 2, f° 61.

55 Comme si ἅγιος était formé de γῆ et de l'*a* privatif. *Bilgerschaft*, f° 159.

56 *Evang. mit uszleg.*, f° 89.

57 *De arbore humana*, texte allem., f° 20.

58 *Baro*, dit Geiler, vient de la même racine, puisque le grec *varo* (βαρύς) signifie en latin *gravis! Postill*, P. 3, f° 88.

59 *Postill*, P. 3, f° 44. — V. aussi son explication du mot *Brutlouf*, noce: *das wort kummt här von zulouffen, wenn so ein brutlouff ist, so loufft yederman zu; es ist ein brutlouff, spricht man. Postill*, T. 3, f° 95. Le *Mittelhochdeutsches Wörterbuch* de Benecke, T. 1, p. 1047, propose une autre explication, mais y met un point d'interrogation: *vom schnellen Davoneilen mit der Braut wie mit einer entführten?* Ne se pourrait-il pas que le sens plus populaire donné par Geiler fût le vrai? — Parfois il emploie des termes qui étaient encore en usage, mais dont il ignorait la signification; au moyen âge on appelait en Alsace *Giselmal* le repas que devait fournir un débiteur à celui qui lui servait d'otage, *Geissel;* Geiler dit à ce sujet: *Das wort gyssel, das wir in bruch haben, weisz ich nit wol wo es har kumpt noch was es sey, ich weisz nit ob etwas sey das gyssel heisz, dorumb nenn ichs ein gesellenmol oder ein wolleben, wie du es dann nennen wilt. Postill*, P. 4, f° 23.

60 *Postill*, P. 3, f° 44.

qui? d'Hérode ou des Romains? d'autres croient que le personnage a été de race royale. Au fond on n'en sait rien de certain; le plus probable c'est que le *regulus* a été un bailli romain, mais il ne faut pas disputer là-dessus; si les prédicateurs traduisent le mot différemment, vous ne devez pas leur en faire des reproches, à moins de savoir vous-mêmes quelque chose de ces termes qui ont des significations si variées"[61].

Geiler aurait pu se dispenser d'étaler ainsi son petit savoir philologique. D'ordinaire il va plus droit au but; il sait que „les longues périphrases sont une inutile perte de temps"[62]. Aussi emploie-t-il, sans scrupule, les mots les plus expressifs, quelque grossiers qu'ils soient: „Je veux parler simplement, afin que vous me compreniez"[63]; cette simplicité devient plus d'une fois de la trivialité. Rien de plus bizarre que ses paraphrases populaires de l'Histoire sainte. De même que dans les mystères et sur les tableaux et les gravures du temps, Geiler représente les scènes bibliques comme si elles s'étaient passées au quinzième siècle; les auteurs agissent et parlent comme ses propres contemporains. Il est difficile de donner des exemples, car le langage de Geiler est intraduisible; les quelques échantillons qui vont suivre n'ont leur vraie saveur que dans le texte original. Les fils de Zébédée (saint Matthieu XX, 20 et suiv.) désiraient partager avec Jésus-Christ les honneurs du royaume de Dieu, mais ils avaient honte de le demander; en leur qualité d'hommes, ils étaient trop fiers pour s'exposer à un refus; ils s'adressent donc à leur mère, sachant qu'une femme peut mieux solliciter qu'un homme; si elle réussit, bien; sinon, ils ne seront pas compromis eux-mêmes. La mère est heureuse de se charger de la commission; quelle est la mère qui ne voudrait pas que ses fils fussent honorés? Elle s'y prend avec adresse, comme le fait l'épouse qui veut obtenir quelque chose de son mari; celle-ci ne dit pas brusquement: Achète-moi une robe pour quarante ou cinquante florins, car il pourrait se fâcher; elle attend

[61] O. c., P. 3, f° 98.

[62] *Ich hab nit gewont vil vergebner wort zu reden, ich gang gern uff das fundament. Brösamlin*, P. 2, f° 69. — *Kintlich und unnütze ist es gethon da man lang umbreden thut, es ist die zeit verlieren. Geistl. Spinnerin*, f° N, 4.

[63] *Ich wil groblich davon reden, das ich mein ir sollens verston. Evang. mit uszleg.*, f° 12.

qu'il soit bien disposé, et lui dit avec douceur : J'ai une prière à te faire, que tu ne me refuseras pas ; sur quoi le mari s'écrie : Bien, chère femme, ce que tu veux je le veux aussi. C'est ainsi que la femme de Zébédée se prosterne devant le Seigneur et se borne à lui demander une grâce ; elle ne doute pas qu'elle ne soit accordée, ses fils ne sont-ils pas les cousins de Jésus ?[64] — La parabole de l'homme riche et du pauvre Lazare est paraphrasée d'une manière plus pittoresque encore : „L'homme riche était vêtu de pourpre et de lin ; supposez que l'habit était de velours, vous le comprendrez mieux, il était doublé d'une toile blanche et fine pour ne pas écorcher la peau ; chacun tirait le chapeau devant cet homme et se recommandait à sa grâce ; il faisait des banquets où l'on mangeait et buvait comme au carnaval, à Pâques ou à la Saint-Martin ; ses repas étaient égayés par des chanteurs et des musiciens. Devant sa porte était couché un pauvre, couvert d'ulcères et le ventre vide. Les domestiques du riche étaient des vauriens aussi paresseux, aussi goinfres, aussi durs que lui ; personne dans cette maison n'avait de la pitié pour le pauvre que les chiens. Aussi le riche, quand il mourut, fut-il enterré dans le cimetière de sa paroisse, qui était l'enfer ; son curé était le diable ; il ouvrit alors de gros yeux, comme une souris prise dans une souricière“[65]. Dans la parabole des noces il est dit que le roi étant entré pour voir ceux qui étaient à table, aperçut un homme qui n'était pas vêtu d'une robe de fête ; suivant Geiler, il y en avait plus d'un qui n'avait pas cette robe : les uns étaient habillés de soie et de damas (les orgueilleux), d'autres de pelisses comme des chanoines ou comme les jardiniers de la *Krutenau* à Strasbourg (ceux qui veulent paraître des brebis, mais qui au dedans sont des loups), d'autres encore portaient des habits de toile grossière (les avares), des vêtements souillés ou déchirés (les impudiques, les gourmands, les envieux), des cuirasses (les querelleurs), des manteaux mal noués et traînant à terre (les paresseux)[66]. Jésus, quand il réprimande les Pharisiens „leur lave la tête“[67] ;

[64] *Postill*, P, 2, f° 40. — *Evang. mit uszleg.*, f° 49.

[65] *Postill*, P. 3, f° 40.

[66] *Evang. mit uszleg.*, f° 153.

[67] *Er wascht jnen den pelz, er pfetzt sie, schnaut sie an. Postill*, P. 2, f° 21, etc. — Quand Jésus pleure sur Jérusalem, Geiler met ces paroles dans sa bouche : *Jetz sein die tag der freuden und des fridens, aber andere tag werden kummen, das blat*

Marthe dit de Marie qu'elle était „une grosse paresseuse“ [68] ; et ainsi de suite.

Tout cela était un tribut payé à la manière d'une époque réaliste qui avait perdu le sentiment de la vraie noblesse de l'éloquence. Ce qui suivra en fournira des preuves non moins frappantes. Geiler possède à un haut degré l'art de présenter ses idées sous des formes sensibles ; il ne connaît pas les abstractions, tout est vivant, tout s'adresse à l'imagination ; au lieu de décrire un vice, il représente un vicieux, il fait des portraits de caractères, mais il les donne tels qu'il les voit, avec toute la crudité des teintes de la vie réelle. Nous citerons quelques exemples entre mille, en répétant que la traduction n'est qu'un pâle reflet de l'original. Voici comment il peint l'avare : il est en souci jour et nuit, il n'a jamais de repos ; la nuit quand le vent agite un volet, il se réveille avec effroi, craignant que ce ne soit un voleur ; va-t-il en voyage et rencontre-t-il un pauvre, il croit avoir affaire à un brigand ; voit-il un mendiant dans la rue, il se détourne de son chemin ; le temps est-il beau, il se lamente de ce que le blé se vendra trop bon marché ; pleut-il, il redoute une disette [69]. Le curieux : s'il traverse un pont, il s'arrête pour voir décharger un bateau ; la femme qui rencontre un homme, veut savoir de quelle forme est sa chaussure, l'homme meurt d'envie de découvrir comment est découpée la robe de la femme ; la religieuse regarde par la fenêtre pour voir nicher les oiseaux, elle va dans la cellule de sa voisine pour s'informer de quelle manière elle prend les mouches qui s'égarent dans sa quenouille, elle interrompt sa prière pour écouter un trompette qui passe [70]. L'avocat : consulté par un pauvre, il reste muet, s'amusant à compter les grains de son chapelet ; dès que vient un riche, la bouche s'ouvre et les paroles en coulent ; son adversaire dit-il un mot, il en dit dix, il a un bouchon pour chaque trou, une réplique à chaque objection, il porte l'affaire d'instance en instance, et sait la faire traîner pendant deux ans ; il est comme une balance,

würt sich wenden ; es ist he he he, es würt dann werden owe, owe. Evang. mit uszleg., f° 132.

[68] *Martha sprach Maria wer ein fuler lunsch. Drei Marien*, f° 4. — Caïphe est appelé *der gross Schwynenkopf. Postill*, T. 2, f° 13. — Thomas était *ein grober filtz und ein grober kegel und hat ein dicken tollen kopf.* Ib., P. 3, f° 10. — Etc.

[69] *Postill*, T. 3, f° 80. — *Evang. mit uszleg.* f° 36. — *Geistlich Spinnerin*, f° O, 6.

[70] *Geistlich Spinnerin*, f° M, 7.

les deux mains qu'il tend sont les plateaux, sa langue est l'aiguille qui penche du côté du plateau le plus chargé ; si le pauvre met dans l'un un denier et le riche dans l'autre un florin, étonnez-vous que l'avocat plaide la cause du riche [71]. Ces portraits pourraient être plus complets et tracés avec plus de goût, mais au moins ils n'ont rien qui blesse les convenances. D'autres sont d'une trivialité tellement cynique, que je me borne à renvoyer le lecteur aux sermons qui les contiennent ; la manière dont Geiler y dépoint les gloutons et les ivrognes donne une idée de ce que pouvait se permettre alors un prédicateur [72] ; il fallait que le peuple eût la peau dure pour supporter des coups pareils, sans se récrier contre le prêtre qui les lui distribuait.

Une forme souvent employée par Geiler, et également propre à frapper l'imagination et la conscience, est celle du dialogue. Avec une ironie qui s'exprime d'une façon très-spirituelle, il fait intervenir dans l'action ses auditeurs ; il suppose qu'ils lui adressent des questions auxquelles il répond, ou il met dans leur bouche des excuses qu'il réfute ; il change le sermon en une sorte de drame. C'est ainsi qu'il argumente sur le danger qu'il y a de s'attacher à un homme ou à une femme, sous le prétexte qu'on ne recherche qu'une innocente amitié. Quand il entreprend de prêcher sur la manière dont, à l'imitation des trois Maries, nous devons embaumer le Seigneur, mais l'embaumer spirituellement dans nos cœurs, il prévoit qu'on lui dira qu'on a fait assez de bonnes œuvres, qu'il est difficile d'en faire davantage, qu'on est trop jeune pour se séparer du monde, qu'on craint d'être raillé et méprisé ; il discute successivement ces différentes objections. Tout le recueil de ses sermons sur l'Oraison dominicale est disposé d'après cette forme ; le 5 mars 1508 il demanda à son auditoire ce qu'il devait prêcher pendant le carême ; il laissa le choix entre les sept dons du Saint-Esprit ou les sept prières du *Pater*. Au sortir de l'église, quelqu'un lui dit : Nous ne savons pas ce que c'est que les dons du Saint-Esprit, enseignez-nous plutôt à prier ; un

[71] *Sünden des Munds*, f° 41. — *Narrenschiff*, f° 55.

[72] *Bilgerschaft*, f° 162. — *Sünden des munds*, f° 9. — *Postill*, T. 3, f° 47. — Si ces passages se trouvaient dans un des recueils publiés par le frère Panli, on pourrait croire que celui-ci y a mis du sien; mais le plus fort est dans la *Bilgerschaft*, dont Wickram garantit l'authenticité.

Digitized by Google

autre lui observa que l'explication des dons est trop difficile, que c'est une matière au-dessus de la portée du peuple; il se décida donc à traiter de la prière. Le texte est saint Luc XI, 1 : Seigneur, enseigne-nous à prier; chacun des sermons commence par ces mots, que l'auditoire est supposé adresser à Geiler; celui-ci demande alors : Que voulez-vous que je vous dise ? on est censé répondre en lui indiquant le sujet spécial de chaque discours.

§ 3. *Exemples. Comparaisons.*

Le moyen dont Geiler fait l'usage le plus fréquent pour se faire comprendre du peuple en parlant à son imagination sont les comparaisons et les exemples. C'est là surtout qu'il est original et qu'il montre une fécondité inépuisable. Tout en faisant des réserves sur la convenance de beaucoup de ses récits et de ses similitudes, on ne peut s'empêcher d'être surpris de la variété des images qu'il fait passer devant nos yeux.

Dans l'explication pratique des Évangiles il fait ressortir le contraste entre la conduite de ses contemporains et l'exemple de Jésus-Christ : Voyez comment vous vivez, puis considérez comment a vécu le Seigneur; si vous ne suivez pas ses traces, vous n'êtes pas ses disciples [73]. Il pensait toutefois que cette imitation avait des difficultés et qu'il ne fallait pas trop y insister auprès des laïques : „Vous me demandez pourquoi l'exemple d'un saint ordinaire vous touche plus que celui de Jésus ou d'un grand saint; voici la raison : Quand un homme a la vue faible comme une chauve-souris ou un hibou, il ne peut pas regarder le soleil sans que les yeux lui fassent mal, mais il peut voir sans inconvénient le reflet du soleil sur un mur ou le soir sur la cime d'une montagne. Si on vous parle de la patience ou de la pureté de Jésus, vous dites : Rien de plus facile pour lui, il a été Dieu! Mais si on vous présente l'exemple de quelqu'un qui a été homme comme vous, vous n'avez pas de prétexte pour ne pas le suivre“ [74]. C'est pourquoi les sermons de Geiler abondent en traits empruntés à l'histoire des saints; il les prend dans la Légende dorée,

[73] P. ex. *Postill*, P. 3, f° 59.

[74] *Brösamlin*. T. 2, f° 18.

dans les *Vitæ patrum*, dans le Passional allemand, dans les Dialegues de Césaire de Heisterbach. Il tire même des historions latins des exemples de païens vertueux.

A côté de ces histoires sérieuses il en a de plaisantes. Il se plaint, il est vrai, de vieux prédicateurs qui attirent la foule en débitant des facétios [75]; mais il y a peu de sermons remplis de plus d'anecdotes qne les siens; il les racontait gravemont dans nne intention morale; chacune était une satire soit contre des laïques, soit contre des prêtres. Dans le discours prononcé dovant le synode de 1482, Geiler, pour donner une leçon à l'évêque, lui fit lo récit suivant : Un puissant prélat d'Allemagne parcourut un jour son diocèse avec une suite nombreuse de cavaliers. Un paysan qui travaillait dans son champ le voyant passer, quitte sa charrue et le regarde bouche béante. L'évêque, croyant que le paysan l'admire, pousse son cheval vers lui et lui dit avec bonté : J'ai une question à te faire. Le paysan : Qui snis-je pour que mon gracieux seigneur et maître daigne m'adresser la parole? L'évêque : Que pensais-tu en me regardant? Le paysan : Je me demandais si saint Martin, qui a été évêqne comme veus, se mettait en route avoc un cortége cemme le vêtre? L'évêque : Tu oublies que je ne suis pas seulement seigneur spirituel, mais aussi seigneur temporel; en ce moment je suis prince; veux-tu me voir évêque, viens me voir fonctionner à l'église. Là-dessus le rustre se met à rire et dit : Avec la permission de votre seigneurie, je voudrais à mon tour faire une question. L'évêque : Parle librement, je ne m'en offensorai pas. Le paysan : Si, ce qu'à Dieu ne plaise, le diable emporte le prince, que deviendra l'évêque? Ce dernier partit sans diro un met [76]. Voici une anecdote de magistrats qui, an lieu de s'eccuper du bien public, pordent leur temps en vaines discussions. Dans une certaine ville on renvoya les conseillers, qui teus étaient vieux, et on les remplaça par des jeunes gens sans expérience. Les habitants d'nne cité voisine, voulant mettre à l'épreuve la sagesse de ce sénat juvénile, lui écrivirent : Les vers mangent notre sel, que faut-il faire peur les en empêcher? Le conseil délibéra longuement et ne trouva rien. Dans cette perplexité un des membres recourut à son père, qui

[75] *Postill*, P. 4, f° 99.

[76] *Serm. et varii tract.*, f° 16; plus court, *Narrenschiff*, f° 97.

était un des vieux qu'on avait congédiés. Celui-ci dit : Répondez à vos voisins qu'ils arrosent leur sel de lait de mule; ne voyez-vous pas qu'ils se moquent de vous[77]?

Les fables prennent, dans les sermons de Geiler, autant de place que les histoires facétieuses; on trouve chez lui un grand nombre de celles que renferment l'*Edelstein* de Boner imprimé dès 1461 à Bamberg, et l'Ésopo latin et allemand que Steinhöwel publia vers 1484[78]. Les proverbes se rencontrent chez lui par centaines; il on a beaucoup qu'en Alsace nous répétons encore aujourd'hui[79]; il les prodigue sans choix; le dicton le plus vulgaire lui paraît bon, pourvu qu'il exprimo en peu de mots et sous une forme figurée la pensée qu'il veut inculquer à son auditoire. Il prit même un jour un proverbe pour thème : quand vous ne voulez pas quitter votre maison, vous dites qu'il y a devant la porte une oie prête à vous mordre. Il parle à ce propos de trois oies qui nous empêchent de sortir de la demeure de nos péchés : une grise, l'orgueil; une noire, l'avarice; une blanche, la volupté[80]. Vers 1485 il prêcha sur vingt tours divers qu'on peut honnêtement jouer à d'autres, comme par exemple à quelqu'un qui se fâche quand on lui dit qu'il a le nez trop long[81]. Il cite des bons mots du curé de Kalenberg, des rimes, des fragments de chansons populaires, des sentences latines; il propose des énigmes à deviner, il fait des jeux de mots, il imite le son du tambour ou la voix des hommes grossiers[82].

77 *Narrenschiff*, f° 101.

78 J'ai compté dans les œuvres de Geiler 36 fables.

79 Aug. Stöber, *Sprichwörter und sprichwörtliche Redensarten Geilers*, *Alsatia* 1862, p. 162 et suiv., en a 496; j'en ai relevé 516, dont environ 230 manquent dans la collection de Stöber, tandis qu'il en a près de 270 que je ne crois pas être des locutions proverbiales, mais des aphorismes ou des facéties de Geiler lui-même. Beaucoup des vrais proverbes sont très-anciens; un bon nombre s'en trouve chez Brant et chez Murner, ainsi que dans les recueils publiés par Franck et par Agricola.

80 *Postill*, P. 3, f° 45; *Evang. mit uszleg*, f° 119.

81 *Etwa zwanzig Schimpftheding. Sünden des munds*, f° 35.

82 *Glich als der pfaff von Kalenberg sprach : hand ir nie kein menschen sehn fliegen? so solt ir auch mich nit sehen. Passion*, f° 61.

Es stot an den kunkeln geschriben die man von Baden bringt :

Sie seind mir nit alle im sinn
Die mich grüssen so ich spinn. *Brösamlin*, P. 1, f° 36.

Il n'énonce pas une idée sans essayer de l'éclaircir par une image. Ses comparaisons sont empruntées à des faits, à des objets, à des phénomènes familiers à ses auditeurs; la nature, les plantes, les mœurs des animaux, la vie domestique, l'art culinaire, les rites de la liturgie, les occupations des marchands, les coutumes des voyageurs, les habitudes des nobles, des bourgeois, des paysans, les choses les plus relevées comme les plus triviales, lui fournissent des similitudes qu'il répand à profusion. Plus d'un de ses sermons ne se compose que d'images; si on les éliminait, il ne resterait que quelques préceptes ou quelques définitions. Il les mêle et les embrouille en s'égarant de l'une dans l'autre; c'est plus fort que lui; quand on croit qu'il va s'élever pour parler un langage plus noble, il fait soudain une comparaison qui choque. Tantôt celle-ci correspond à l'idée, tantôt elle ne porte pas; il le sent lui-même, „toutes les comparaisons, dit-il, sont boiteuses“ [83]. Il est si habitué à parler par images que, malgré la richesse de sa fantaisie et de sa mémoire, il reproduit souvent les mêmes : „Ce que je vous dis là, je l'ai déjà dit, mais il ne me répugne pas de le répéter, car je sais que cela vous est utile; il y a des prédi-

Fragment d'une chanson de bateliers :

In gottes namen faren wir,
Seiner genaden begeren wir,
Nun helff uns die gottes krafft. — *Schiff der Penitentz*, f° 104.

Rimes sur la mort :

Nach dem menschen ist der wurm
Und darnach getanck und grusam sturm,
Also thut menglich sich verkeren,
Dann niemand mag sich tods erweren, — *Pater noster*, f° P, 2.

Vers latins de Pierre Schott (*Lucubrat.*, f° 176). O. c., texte latin, f° M, 2; trad. par Adelphus, texte allem., f° Q, 1. D'autres, *Sünden des munds*, f° 5; *Pred. über Maria*, f° 15. — Jeux de mots : *Hör wie er* (l'homme riche de la parabole) *latinisch bonen hie gessen hett, darumb musst er dort lateinisch krut essen. Bonen*, fèves, allusion à *bona*, biens terrestres; *krut*, choux, allusion à *cruciatus*, tourment. *Postill*, P. 4, f° 41; *Schiff der Penitentz*, f° 43. — L'âme, *zuvor hies sie sel, nun hat sie das e von der Eva genommen, das sie esel heisst. Pred. und Leren*, f° 88. — *Wir heissen alle doctores, wir seind aber nur halbe doctores, das mittel theil thor; doc, tor, res, den anfang und das end haben wir nit. Brösamlin*, P. 2, f° 36. — *Bilgerschaft*, f° 167. *Evang. mit uszleg.*, f° 6, 132. Etc.

Euwer leyen gratias ist : wolan pfeiff uff mit der trummen, bummerlin bummerlin bum. Evang. mit uszleg., f° 59. — *Die reichen, wann die armen buren kummen, werffen sie das mul uff : wu, wu, wu. Postill*, P. 3, f° 52.

[83] *Man musz es nit alwegen gleich nemen wie die gleichnisz sagt, wan alle gleichnussen hinkent. Has im Pfeffer*, f° E, 5.

cateurs qui rougiraient de vous dire la même chose; ils font comme ces chevaliers qui sont trop vains pour se servir plusieurs fois de la même épée; un chevalier sage, dont l'épée lui a servi à remporter des victoires, ne craint pas de l'employer encore, il se glorifie au contraire d'avoir une arme si bonne" [84].

Il ne sera pas sans intérêt de rapporter quelques-unes des comparaisons si abondamment répandues dans les sermons de Geiler; elles constituent un des éléments les plus caractéristiques de sa prédication. Plus d'une fois, du reste, elles se confondent avec les allégories que lui inspire la méthode habituelle d'expliquer l'Écriture et le culte.

Lors de la fête de la dédicace de la cathédrale, il dit qu'il y a cinq maisons de Dieu : la Vierge, qui dans un cantique est appelée *domus pudici pectoris*, l'église construite en pierre, l'âme humaine, le ciel, l'Église catholique ou la chrétienté; c'est sur cette dernière qu'il prêcha, en trouvant entre elle et l'église de pierre douze analogies, prises en partie dans le Rational de Guillaume Duranti : l'édifice a quatre murs, ce sont les quatre Évangiles; elle a un chœur pour le clergé et une nef pour les laïques, ce qui représente les hommes contemplatifs et les hommes actifs; l'autel renferme des reliques, c'est ainsi que Jésus-Christ est renfermé dans son Église; les fenêtres sont les docteurs, les peintures les exemples des saints, les lumières la grâce divine, les crucifix la croix du sauveur, les tours le pape et les prélats, les cloches les prédicateurs, le fondement le Christ; les pierres sont jointes par du mortier, symbole de l'union des chrétiens; les piliers représentent les sacrements [85]. Geiler allégorise de même les cierges qu'on venait allumer à l'église lors de la chandeleur : la cire, ce sont les bonnes œuvres; la mèche, l'intention qui les produit; le cierge brûle, image d'une foi ardente; il éclaire, c'est la foi qui se manifeste par la vie; il est mis dans une lanterne pour l'empêcher de s'éteindre, il faut surveiller les sens; quand il s'éteint on le rallume, quand on retombe dans le péché on doit faire des efforts pour se relever; il se consume, tâchons de nous consumer dans le service de Dieu [86]. Le jour de saint Florent, „dont

[84] O. c., f° B, 5.
[85] *Evang. mit uszleg.*, f° 222.
[86] O. c., f° 201.

le nom vient de *florere*", Geiler compare le saint à un palmier : le palmier s'élance vers le ciel, il a des racines profondes, il verdoie et fleurit, il n'est pas isolé, il porte des fruits, il dure longtemps, et quand enfin on le coupe, c'est pour en faire des piliers pour le temple [87]. Ayant à prêcher sur les premiers versets de l'évangile de saint Jean, qui lui semblent très-difficiles, il annonce qu'il en parlera, non comme les docteurs, mais simplement et clairement; les mots *verbum caro factum est* sont si étonnants, qu'ils sont semblables à des coups de foudre lancés par celui auquel Jésus avait donné le nom de fils du tonnerre; le sermon d'après cela est divisé en douze coups de foudre [88]. Les gens qui aspirent à de vains honneurs sont comme les enfants qui courent après des papillons; plus ils courent, plus les papillons s'éloignent, et si par hasard ils les prennent, ils les écrasent et s'aperçoivent que sous les couleurs brillantes il n'y a qu'un misérable ver [89]. La chute suit l'ambition : quand un corbeau trouve une noix trop dure, il l'emporte au haut des airs et la laisse retomber pour qu'elle se brise : c'est ainsi que fait le diable de ceux qui s'endurcissent dans leur orgueil [90]. Jésus-Christ ne dormait que d'un œil comme les lièvres; d'après son humanité il dormait, d'après sa divinité il ne cessait d'être éveillé [91]. Il s'est abaissé jusqu'à nous rendre les services les plus humbles; en Alsace on transporte le fumier dans les vignes en le chargeant dans deux paniers mis sur le dos d'un âne; c'est ainsi que le Christ a pris sur son dos deux paniers remplis de notre fumier, dans l'un celui du péché originel, dans l'autre celui de nos péchés journaliers [92]. Nicodème et Joseph d'Arimathie embau-

87 O. c., f° 214.

88 O. c., f° 12.

89 *Drei Marien*, f° 22.

90 O. c., f° 51.

91 *Evang. mit uszleg.*, f° 31.

92 *Wenn der dienst eerlich wer, so wer gut dienen; oder joch schnöd wer, und aber nit hert wer, so ging er aber hin und wer lidenlich. Aber ein schnöder dienst und dozu ein herter dienst, das ist unlidenlich. Wenn einer das ampt an jm hat, das er dem andern musz ein sprochhusz sübern oder jm den mist uszfüren, das heisst ein schnöder dienst, denn er möcht kein schnöder ampt nit haben. Dorumb wenn einer ein schnöden dienst hat und hat dazu ein schweren herten dienst, das heisset gedient. Wie hat, sprichstu, Christus der herr uns gedient? Ich antwurt und sprich, das er uns hat gedient in dem allerschnödesten dienst der do yendert uff dem erdtrich gesein mag; wenn er hat uns unsern mist, das ist unser sünd, uszgeführt, namlich in zweyen kötzen. Wenn man mist in die reben wil füren, so leyt man eim esel uff seinen rucken zwo mistkötzen und fült sie mit*

mèrent le corps de Jésus, il n'était donc pas nécessaire que les saintes femmes le fissent encore une fois: „Mais voyez en quoi consiste l'amour véritable! si une femme aime son mari, il ne lui suffit pas que le domestique lui mette son manteau, elle vient elle-même lui en arranger les plis; et quand la cuisinière a posé le rôti sur la table, la femme avance ou recule le plat, selon qu'il plaît à l'époux; c'est ainsi que les trois Maries, dans leur grand amour pour le Seigneur, ne se sont pas contentées de l'action de Joseph et de Nicodème“ [93]. Saint Jean dit de Jésus qu'il a été plein de grâce, la même chose se dit de la Vierge et de saint Étienne: Un petit tonneau peut être aussi plein qu'un grand, mais il n'y entre pas la même quantité de vin [94]. Après la mort de Jésus, quand l'âme se fut séparée du corps, il restait pourtant le Christ entier; pour le comprendre, prenez une pomme, rouge du côté où elle a été exposée au soleil, et verte de l'autre; coupez-la en deux, chacune des deux moitiés aura la même saveur; le côté rouge est le corps du Christ, le vert est son âme, unis dans la divinité tout en étant séparés [95]. Il existe un pont qui unit la terre au ciel, c'est Jésus-Christ; quand on construit un pont, on commence par élever une pile en maçonnerie, c'est le corps du Christ; sur la pile on pose des poutres, c'est la croix; sur les poutres des planches, qui sont les membres du crucifié; d'ordinaire les ponts sont en forme de voûte, c'est Jésus-Christ penchant la tête en expirant; les évêques et les magistrats devraient être ainsi des ponts, mais ils sont pourris, gardez-vous d'y passer [96]. Tu portes un pantalon rayé de couleurs diverses; tu le portes parce qu'il te préserve du froid, mais tu l'aimes parce qu'il plaît à ton amante; c'est ainsi que tu dois aimer la vertu plutôt parce qu'elle plaît à Dieu que parce qu'elle t'est utile à toi-même [97]. Dieu est comme un bourgeois d'une ville qui met

mist, und wenn man an berg kompt zu den reben so schüttet mans usz. Also Christus Jesus unser herr hat uff seinem heyligen rucken unsern mist der sünden uszgetragen (wil geschweigen uszgefürt) in zweyen kötzen, nit anders weder wie einer mit eim esel mist uszfürt in die reben... In der einen kötzen ist gesin die erbsünd..., in der andern kötzen seind gesin unsere würkliche oder eygne sünd. Postill, P. 2, f° 42; *Evang. mit uszleg.*, f° 50.

[93] *Drei Marien*, f° 3.

[94] *Evang. mit uszleg.*, f° 20.

[95] O. c., f° 79.

[96] *Brösamlin*, P. 2, f° 15.

[97] *Du treist ein par hossen, da seind vil farben in, die seind gestreiflet, und die metz*

une vache en pension chez un paysan, à la condition que celui-ci lui fournisse un veau par an; à cette vache on peut comparer les bonnes œuvres, Dieu s'en réserve l'honneur et nous en laisse la jouissance ou le mérite [98]. Si un noble envoie à un tailleur un habit pour y remettre un bouton, le tailleur fait lui-même ce travail qu'aurait pu faire un apprenti; n'ayons donc pas honte d'obéir, par respect pour Dieu, au moindre de ses commandements [99]. L'homme mondain dit : Ma foi, je suis sur la terre dans une bonne étable, je n'ai pas besoin du ciel; il a raison de parler d'une étable, car il est dans le fumier jusquo par-dessus les oreilles; vous avez beau mettre une grenouille sur un coussin de velours, elle se hâte de retourner dans sa mare; vous faites de même [100]. Personne ne sait ce dont il est capable avant d'avoir été mis à l'épreuve; pour se convaincre qu'un pot est fêlé ou non, il faut le frapper du doigt [101]. Un œuf couvé par une poule n'est plus un œuf; la coquille reste, mais ce qu'elle contenait est devenu un poulet; il en est ainsi de la transsubstantiation [102].

wil es also haben, und umb irentwillen solt du die gestreifleten hossen tragen. Die hossen treistu, wan sie geben dir warm, noch tragestu sie mer umb der metzen willen, das sie es haben wil, dan umb der wärme willen. Also sol dein seligkeit dir mer gefallen das sie got gefalt, dan das sie dir nütz und gut ist. Evang. mit uszleg., f° 135.

98 *Bilgerschaft*, f° 12.

99 *Baum der Seligkeit*, f° 15. Ind. bibl. 191.

100 *Postill*, P. 3, f° 79.

101 *Emeis*, f° 59.

102 *Narrenschiff*, f° 210. — Voici encore quelques exemples. Les hommes parfaits peuvent se comparer à des saucisses. *Die würst die macht man von kleinem gehacktem fleisch, und dise menschen haben ir fleisch gecrützget mit undertruckung der laster und böser begirdt, und mit zweinen hackmessern haben sie ir fleisch zerhacket, mit abstinentz in fasten und mit küscheit... Item die würst musz man wol saltzen; und dise menschen seint saltz, als der herr sprach, vos estis sal terræ... Item man thut specerey in die würst, und etwas das wol schmeckt... Narrenschiff*, f° 220. — *Ein ber der iunge macht, so seint sie von ersten fast klein, so stot er über sie und leckt sie so lang bisz sie ein gestalt gewinnen und grosz werden, das man sicht das es beren seint. Also thustu so dein hertz einen süntlichen gedanck gebirt; so du der anfechtung statt gibst am ersten im ynfal, so hat es noch kein gestalt der sünden, so du in aber uffnimst und darüber stost zu lecken und mit begirden im nachgedenckst, da gewint der ynfal hindennach ein gestalt der sünden und würt ein groszer ber daruszt. Baum der seligkeit*, f° 18. — *Es wil sich nit schicken wen du gen Baden ferest auff einem rollwagen, als ferstu gen Margraffbaden oder zu Oberbaden oder gen Blumbers* (Plombières), *dieweil der wagen sanft gat auff dem land, so bistu nit auff dem rechten weg zu Baden, aber wenn er gat bocherliboch auff und ab, das ist der recht weg gen Baden; also zu dem himmel ist widerwertigkeit der recht weg. Evang. mit uszleg.*, f° 97. — *Nun leider gont alle ding ab mit einander, got erbarme! Die cpt und cardinel machen so vil wunders an die hüt, die müssen weich und syden sein,*

J'ai donné ces échantillons pêle-mêle, sans prendre la peine de les grouper d'après leur mérite oratoire; les uns ne manquent pas d'une certaine poésie, les autres — et c'est le plus grand nombre — sont vulgaires. Dans les sermons de Geiler les comparaisons se succèdent dans le même désordre; ce qui est noble coudoie le trivial et le grotesque; il n'y a nul souci de ce que nous appelons les convenances; Geiler n'est préoccupé que de l'effet. On en verra de nouvelles preuves dans ceux de ses recueils qui sont destinés tout entiers à développer des images.

§ 4. *Recueils de sermons développant des allégories.*

Dans ces recueils il y a infiniment d'esprit, mais en général peu de goût. Geiler sait trouver des rapprochements ingénieux, des analogies frappantes; il en a d'autres qu'à cause de leur hardiesse ou de leur crudité le public même de son temps n'a pu entendre sans surprise, surtout lorsqu'ils se poursuivaient à travers de longues séries de sermons. Et lors même qu'il présente une image qui plaît par sa justesse, il la décompose en tant de détails, il l'analyse avec une subtilité si minutieuse, il en fait des applications si forcées, qu'elle finit par perdre son charme et qu'involontairement on en est fatigué.

Il a été dit plus haut qu'il convertit en sermons plusieurs opuscules de Gersen; il leur donna des titres figurés, correspondant aux images auxquelles il adaptait les idées et les maximes de l'illustre théologien. Dans les discours sur la *Montagne de la contemplation*, il montre comment il faut gravir successivement trois collines avant d'arriver au sommet le plus haut [103]. Dans la *Brebis errante*, il explique qu'une des qualités de la brebis, la timidité, peut devenir excessive

und ist der hoffart yetzund kein end. Also missbruchen wir alle ding, als einer der do vil wunders macht mit spysz, ein galrey über ein heringsnasen, und losz es joch ein stockfisch oder ein gebrotten holtzschuch sin. Man macht etwan über ein filtz ein pfeffer. Also tunt wir ouch in allen dingen, die verhönen wir mit hoffart, also nerrisch sind wir, kein dapfferkeit ist nit in uns, darumb get es als es mag. Bilgerschaft, f° 64. — Pour décrire le chaos, il dit: *Wo man nummen in das erdrich grebt, do ist es nit anders als ob es alles ein zusammen geschütt ding wer, als wen man ein bludermus oder ein capitelmus macht und bonen, erbsen, gersten, hering und fisch undereinander schüttet; das wer confusio oder chaos. Postill*, P. 3, f° 41.

[103] *Der Berg des schauenden Lebens*. Ind. bibl. 180.

et une cause de perte [104]. Le *Lion infernal* est le diable, dont les soixante-trois rugissements sont les tentations auxquelles la brebis timide est exposée [105]. Le *Miroir triangulaire* est présenté aux hommes pour qu'ils y voient les péchés qui les souillent [106]. La *Reine chrétienne*, c'est l'âme qui est appelée à régner avec Jésus-Christ [107]. Le *Cendrillon* est le type de ceux qui commencent à s'exercer à la vie pieuse; Dieu les aime, bien qu'ils ne fassent encore que des œuvres de peu d'importance [108]. Les sermons sur le *Bavard* sont dirigés contre la médisance [109]. Le *Miroir de consolation* fait voir les motifs que nous avons de ne pas désespérer dans les tribulations [110]. La matière de tous ces recueils est empruntée à Gerson.

Dans le *Paradis de l'âme*, prêché devant des religieuses, Geiler développe l'idée que l'âme qui se donne à Dieu est un paradis, où mûrissent les fruits des bonnes œuvres, et où règne la joie, le calme, la sécurité [111]. L'arbre de Zachée ou l'arbre du salut a autant de branches qu'il y a de lettres dans l'alphabet; il faut monter de l'une à l'autre jusqu'à la cime; elles représentent des préceptes moraux et ascétiques, qui se succèdent sans ordre [112]. Les sermons sur l'art de bien mourir se suivent également d'après les lettres de l'alphabet [113]. Dans ceux que Geiler prononça lors d'une foire, le diable est comparé à un colporteur qui nous tente par ses marchandises; tout ce qu'il offre, objets de luxe, jeux, friandises, sont autant d'appâts de séduction [114].

Un recueil plus célèbre est celui des sermons sur la *Nef des fous* de Brant; les fous sont divisés en groupes, à chacun desquels est consacré un discours, et chaque discours est divisé d'après les grelots attachés aux bonnets des fous, et représentant les signes auxquels ces derniers se reconnaissent. Le tout est une paraphrase de l'ouvrage

104 *Das irrig schaf.* Ind. bibl. 186.
105 *Der hellisch Leu.* Ib. 186. — *Löwengeschrei.* Ib. 196.
106 *Der dreieckigt Spiegel.* Ib. 185
107 *Die christenlich Künigin.* Ib. 186.
108 *Das Eschengrüdel.* Ib. 186.
109 *Das Klappermaul.* Ib. 186.
110 *Der Trostspiegel.* Ib. 178.
111 *Das Seelenparadies.* Ib. 183.
112 Ib. 175, 180, 191.
113 Ib. 192.
114 *Der Wannenkremer.* Ib. 196.

de Brant, augmentée d'observations personnelles de Geiler, de contes, de fables, de facéties[115]. La *Nef des fous* lui inspira l'idée de prêcher aussi sur la *Nef de la pénitence;* c'est le navire qui doit nous transporter au ciel; la mer qu'il faut traverser est le monde avec ses écueils, ses tempêtes, ses monstres, sa stérilité, son amertume, son abîme insatiable qui dévore tout; le navire que Dieu avait préparé pour l'humanité a fait naufrage depuis la chute d'Adam; Jésus, le fils du charpentier, nous en a construit un autre, qui est celui de la pénitence; suivent vingt-trois raisons pour lesquelles la pénitence peut se comparer à un vaisseau[116].

Dans le *Pèlerinage chrétien*[117], Geiler décrit vingt-cinq qualités que doit avoir le pèlerin qui aspire à rentrer dans sa patrie céleste. C'est un des recueils les plus pratiques, mais aussi des plus bizarres, à cause de la minutie des détails et du mélange de noblesse et de trivialité. Les qualités du pèlerin sont sommairement les suivantes: avant de se mettre en route il paie ses dettes (il fait pénitence et pardonne à ceux qu'il a offensés); il dispose sa maison (il règle ses affections et ses désirs); il se munit d'un sac de cuir renfermant ce qu'il lui faut pour le voyage (la foi fertile en bonnes œuvres); il a un bâton ferré pour s'y appuyer et se défendre (la confiance en Dieu); il porte un manteau (l'amour de Dieu et du prochain), un chapeau à larges bords (la patience), de l'argent (le courage nécessaire pour vaincre les obstacles), des souliers forts et essayés d'avance (des vertus déjà exercées), des gants (des indulgences); il ne se charge pas de choses inutiles, il a soin de suivre le bon chemin en remarquant les signes qui l'indiquent, il évite les sociétés mauvaises, il prend un compagnon sûr (Jésus-Christ), il a un chien (le zèle et la vigilance), il a fait son testament avant de partir, il se lève de bonne heure (il se prépare dès sa jeunesse); il ne se presse pas au début pour ne pas se fatiguer trop tôt; à mesure qu'il avance, il gagne en force et marche plus vite; il ne se soucie pas des gens qui le raillent à cause de l'étrangeté de son aspect; il poursuit sa route sans s'arrêter pour se divertir; il cache son trésor (il ne se vante pas de ses bonnes œuvres); dans l'auberge (le monde) il est décent et sobre; quand il est las et qu'il a faim, il

115 *Der Wannenkremer*. Ib. 187.
116 Ib. 189.
117 Ib. 176.

se restaure (par la confession et l'eucharistie); s'il est volé, il mendie sa subsistance (s'il retombe dans le péché, il invoque les saints et s'en rapporte à leurs mérites); il n'a d'autre pensée que celle de la patrie qu'il cherche; il s'entretient avec ses compagnons des difficultés du voyage et de l'espoir d'arriver; quand enfin il touche au terme, il est reçu avec honneur et trouve le repos. Dans ses grandes lignes, étant donné le genre, l'analogie entre un pèlerinage et la vie chrétienne, telle que l'entendait Geiler, nous paraît frappante encore aujourd'hui; mais voyez les développements! Dans chacune des parties, l'image est analysée jusque dans ses moindres traits, et ce qui au point de départ est sinon poétique du moins convenable, finit par devenir ridicule. Là par exemple où Geiler parle du sac du pèlerin, il dit d'abord que quand plusieurs pèlerins se réunissent, c'est le plus fort d'entre eux qui porte le sac; dans l'Église le plus fort est le pape, il porte le sac de la foi commune de la chrétienté, les évêques et les prêtres sont ses aides, aux laïques il suffit de savoir que le clergé se charge de garder la foi. Le sac du pèlerin contient des objets divers: ce qu'il faut pour faire de la lumière dans l'obscurité, laquelle est l'ignorance de Dieu et de nous-mêmes; la grande pierre à feu est Jésus-Christ, les petites sont les saints, le briquet est la contemplation de Dieu et des saints, l'amadou est notre cœur, les allumettes sont nos membres et nos prochains; en outre il y a dans le sac du pain et du vin, des aromates pour fortifier le voyageur, de la thériaque pour le garantir contre les vapeurs malsaines et contre les serpents; pain, vin, aromates, thériaque, tout cela est Jésus-Christ qui nous nourrit par le sacrement et nous défend contre le diable; le sac enfin est fait de la peau d'une bête morte, ce qui signifie que la foi n'est efficace que dans un homme qui est mort à lui-même, et dont la peau a été tannée par les tribulations.

Les sermons sur l'arbre humain[118] ne sont pas moins curieux; le ton général est grave, comme il convient à des discours qui traitent de la mort; mais là aussi Geiler ne sait pas éviter les incongruités. Il développe l'ancienne et belle image de la Mort comparée à un bûcheron. Dans le premier de ces sermons il raconte qu'après avoir cherché longtemps un sujet pour la prédication du carême, il vit en pensée un

[118] *Der Wannerkremer*. Ib. 188.

homme vêtu comme un maire de village, portant dans la ceinture une cognée, d'une main une faulx et de l'autre un arc, sur le dos un carquois rempli de flèches ; cet homme lui demanda : A quoi songes-tu ? il répondit : Je cherche une matière pour mes sermons. — Tu ne peux pas mieux faire que de prêcher sur moi-même, lui dit le maire. — Geiler : Mais qui es-tu ? — Le maire : Ne vois-tu pas que je suis à la fois faucheur, bûcheron et chasseur ? ne connais-tu pas les instruments que je porte ? — Geiler s'écria étonné : Tu me parais être bien farouche. — Je le suis en effet, dit l'homme ; ce que je fais ne plaît à personne, le monde entier se plaint de moi, car je suis la Mort ; avec ma cognée j'abats les vieillards, avec mes flèches je tue les hommes jeunes, avec ma faulx je fais tomber les petits enfants. — Geiler : Je te reconnais ! je sais que tu n'épargnes aucun état, aucun âge ; mais à quoi servira-t-il de prêcher de toi ? — La Mort : Tu produiras beaucoup de fruit, je suis prêt à te l'expliquer. — Geiler : Non, pas maintenant, nous sommes en carnaval, nous nous réjouissons, personne ne songe à toi, reviens le mercredi des cendres. — La Mort : Soit, adieu, mercredi je serai là. Dans les sermons suivants Geiler prend la place de la Mort et parle en son nom ; il expose les effets salutaires qui viennent de la pensée : il faut mourir, il développe l'analogie des hommes avec des arbres, passe à la contemplation de l'arbre de la croix où le Seigneur a vaincu la Mort, énumère les fruits de cet arbre qui sont les dons du Saint-Esprit, montre combien celui de la vie humaine doit être entretenu avec soin, et comment il faut en couper les branches stériles, et termine en représentant la Mort comme remplissant en toute circonstance les fonctions de maire et de juge.

Une autre série de sermons a pour objet les mœurs de la fourmi[119]. Tout ce qu'on savait et ce qu'on croyait savoir de ces insectes est

[119] *Die Emeis*. Ind. bibl. 164. Geiler dit, f° 6, qu'il se rattache au *doctor Thomas Brabantinus der die omeisz geistlich ausgelegt*. Il s'agit du dominicain Thomas, du couvent de Chantpré, près de Cambrai, mort vers 1263, auteur d'un traité intitulé *Bonum universale de apibus* (publié pour la première fois vers 1472 à Strasb., in-f°). Dans ce traité il n'est pas parlé de la fourmi ; Geiler ne paraît l'avoir connu que par le *Formicarius* de Nider, où dans le 1er chapitre du 1er livre il est dit que de même que Thomas a moralisé sur les abeilles, Nider se propose de moraliser sur les fourmis. Dans l'énumération des qualités de ces insectes, Geiler suit la même marche que Nider dans son 1er livre.

traité par Geiler comme un exemple à suivre. Les fourmis courent dans tous les sens, et pourtant chacune est occupée ; nous, au contraire, nous nous agitons et ne faisons rien. Parmi les fourmis les unes emportent celles qui sont mortes, d'autres amassent de la nourriture, d'autres se tiennent au bord pour montrer le chemin ; les premières représentent les laïques qui, en faisant du bien aux pauvres, leur rendent le même service de charité qu'en les portant au cimetière ; les secondes figurent les prédicateurs qui nourrissent les âmes ; les troisièmes, les prélats et les docteurs qui montrent le chemin de la vérité. Les fourmis sont noires et petites, et comme telles symboles de la simplicité et de l'humilité. Elles vivent en troupes nombreuses, elles n'ont pas de chef, et néanmoins chacune fait son devoir ; sous ce rapport il n'y a que peu d'hommes qui leur ressemblent, et qui sans guide peuvent arriver à Dieu ; çà et là on en rencontre dans des hameaux écartés et même dans des couvents corrompus. Les fourmis vivent en paix et se rendent mutuellement des services : exemple en particulier pour les époux. Elles sont prudentes : exemple pour les princes et les magistrats. Elles pratiquent dans la fourmilière des chemins secrets, ce qui nous enseigne à chercher la voie la plus cachée pour aller à Dieu. Elles travaillent en commun, aucune n'est oisive : éloge du travail. Elles ne se gênent pas les unes les autres, tandis que les hommes s'empêchent réciproquement dans le développement de leur vie spirituelle. Elles sortent pour chercher leur nourriture : de même nous ne devons pas nous enfermer dans la solitude, mais remplir nos devoirs envers la société. Elles ne préparent pas elles-mêmes leur nourriture comme les abeilles, elles la recueillent : les abeilles sont les types des hommes parfaits, les fourmis sont ceux des commençants. Il y en a parmi elles qui rampent, d'autres qui savent voler et courir, d'autres encore qui volent seulement : cela signifie trois classes d'hommes, ceux qui par leurs soucis sont attachés à la terre, les contemplateurs et les docteurs. Elles prévoient le mauvais temps : que l'homme à son tour apprenne à prévoir les tentations. Enfin si une fourmi perd la vue, elle s'attache à une voisine qui la ramène dans le tas, d'où elle ne sort plus ; c'est ainsi qu'un homme aveuglé spirituellement doit se laisser diriger par un ami pieux.

Digitized by Google

Au jeu Seignour roi, je voudrais vous servir[120], Geiler rattache des exhortations sur le devoir d'honorer Dieu, le roi suprême, de ne songer qu'à ce qui lui est agréable, de le servir en aidant nos prochains, et même en aimant nos ennemis, car le roi ne nous commande pas seulement de nous incliner devant les personnes de sa cour, mais aussi devant son chat.

Comme dans les couvents les nonnes passaient leurs loisirs à filer, Geiler prêcha dans l'église de Sainte-Madeleine sur Proverbes XXXI, 19 : „Elle met ses mains au fuseau et elle tient la quenouille"[121]. Il appliqua ce passage à sainte Élisabeth, modèle des religieuses. Le bâton de la quenouille est la croix; le lin et la laine qu'on y attache sont la divinité et l'humanité du Christ ; on les file avec les doigts de la contemplation ; chaque brin qu'on en tire est une des perfections du Seigneur, sa sagesse, son amour, sa miséricorde, etc. Les articles du symbole apostolique sont également des brins qu'il faut faire passer entre les doigts, c'est-à-dire sur lesquels il faut méditer. A cet effet, on ne doit ni s'endormir sur la quenouille, ni la quitter pour voir ce qui se passe au dehors, ni la laisser tomber par distraction ; rencontrez-vous des nœuds, ne les déchirez pas ; ces nœuds sont les doctrines difficiles, abandonnez-les aux doctours, contentez-vous de croire ce que croit l'Église. Quand on file du chanvre et qu'on le mouille avec de la salive, l'haleine prend une odeur désagréable ; c'est que le diable met dans notre quenouille du *Teufelsdreck (assa fœtida)*, des pensées impures ou des doutes. D'autres choses encore peuvent troubler la fileuse : des mouches se posent sur sa figure (distractions), les puces la piquent (mouvement de colère), elle est appelée à donner des ordres ou à répondre aux domestiques (soucis temporels), la quenouille est dure et blesse les doigts (la croix semble dure à l'homme qui n'a pas renoncé à lui-même), on ne peut rester assis, on croit être sur des fourmis ou sur des orties (l'amour du monde ne nous laisse pas de repos). Quand la fileuse a eu la patience d'achever son ouvrage, elle a préparé la matière pour le manteau de

[120] Ind. bibl. 195. Dans ce jeu, les enfants se choisissaient par le sort un roi; ils lui disaient: Seigneur, nous voudrions vous rendre un service; il répondait: Témoignez-moi de l'honneur, sur quoi ils l'embrassaient. Quand le sort désignait une jeune fille, elle devenait reine. *Evang. mit uszleg.*, f° 206.

[121] *Die geistlich Spinnerin.* Ind. bibl. 185.

l'amour qui sera sa récompense. Tout cela, dit Geiler, s'applique à la quenouille de Noël ; il en connaît encore deux autres : celle du carnaval, que fileut les âmes perdues et qui, au lieu d'un habit de noce, ne produit que des torchons ; la quenouille ordinaire qu'on file tous les jours, et qui n'est pourvue que d'étoupe, ce sont les soucis et les tourments des hommes mondains ; avant qu'ils croient avoir fini, la mort vient leur couper le fil.

Dans d'autres sermons Geiler compare les sept péchés capitaux à sept épées du diable; les fourreaux de ces épées sont des vertus sous l'apparence desquelles les péchés se cachent[122]. A propos de saint Matthieu XXI, 2, il prêche sur sept licous qui servent au diable à retenir notre âme. Celle-ci est l'âne que Jésus-Christ commande à ses disciples de détacher et de lui amener; chaque licou est un vice; pour les couper, Geiler indique pour chacun quelques couteaux, qui sont des méditations et des exercices pieux[123].

Cette comparaison de l'âme humaine avec un âne est loin d'être le comble des licences que s'accordait Geiler; il a des images beaucoup plus extravagantes. On a de la peine à se figurer un auditoire, et particulièrement un auditoire de religieuses, écoutant en sérieux des sermons sur la façon de préparer et de servir un rôti de lièvre[124]. Geiler a trouvé le moyen d'accommoder ce plat, dont on appréciera la délicatesse. Son texte est Proverbes XXX, 26 : „Les lièvres sont un peuple sans force, et néanmoins ils font leurs maisons dans les rochers". De là il y a loin jusqu'à un rôti, mais Geiler n'est pas en peine de trouver le chemin. Il nous apprend d'abord que le lièvre symbolise le chrétien et en particulier le religieux : il est timide (c'est la crainte de Dieu); il est agile à la course (l'empressement qu'on met à faire des bonnes œuvres); il monte une montagne plus sûrement qu'il n'en descend (l'homme pieux est sûr aussi longtemps qu'il s'élève, quand il descend il risque de se perdre); les chiens (les esprits malins) le poursuivent; il cherche son salut dans la fuite (il faut fuir le monde); il remue continuellement les lèvres (image de la prière); il a les oreilles longues (pour mieux écouter la voix de Dieu); il a son abri dans un rocher (c'est le rocher Jésus-Christ). De ces

[122] *Die sieben Schwerter*. Ind. bibl. 185.
[123] *Von sieben Eselhefften*. Ind. bibl. 180.
[124] *Der Has im Pfeffer*. Ind. bibl. 185.

allégories froides et forcées Geiler passe à l'opération culinaire, sans dire comment et par qui le lièvre est tué. Quand il s'agit de le préparer pour le rôtir, on commence par lui enlever la peau, qui est destinée à être tannée (de même l'homme doit se dépouiller des trois peaux de l'amour des richesses, de la volonté propre et de la vanité, et se tanner par la pénitence); il ne faut pas échauder le lièvre comme un porc, mais le piquer de lard et l'exposer au feu (ne pas imposer au commençant des épreuves trop dures, et pour qu'il ne se brûle pas au feu de la souffrance, faire dégoutter sur lui la graisse de la charité); on s'assure que le lièvre est assez rôti, quand on peut le pincer, quand il ne saigne plus sous le couteau, quand la chair se détache facilement des os (c'est ainsi que l'homme est suffisamment préparé quand il est devenu assez patient pour tout supporter, quand il n'a plus de convoitise charnelle, quand il souhaite que son âme se détache du corps); on le met dans une sauce faite avec des épices (cette sauce est la vie dans un couvent où l'on observe la discipline); enfin on le pose sur un plat d'or, et on le sert au roi, qui le mange (l'âme est portée sur le plat de la gloire devant le trône de Dieu, qui l'unit avec lui).

Dans les sermons sur les trois Maries qui veulent embaumer le corps de Christ et que nous devons imiter spirituellement, le principal rôle est donné aux mouches qui tombent dans les onguents, qui les salissent et les rendent puants; ces mouches sont les tentations, les pensées mauvaises, les désirs égoïstes, les doutes en matière de foi[125]. Cette même image de mouches reparaît dans une autre série de prédications; elles représentent les péchés que l'on commet avec la langue. Geiler parle du chasse-mouche pour les écarter, de la glu pour les prendre, du voile dont il faut couvrir la bouche, du vent de la grâce qui les chasse[126]. Les péchés de la langue sont traités en outre comme autant de pustules qui se forment dans la bouche et qui sont plus pernicieuses que celles de la *lues venerea*[127]. Geiler osa même prêcher sur cette maladie elle-même : „Il est nécessaire, disait-il, d'en parler, parce que ceux qui en sont atteints ont honte de s'en confesser“[128].

125 Ind. bibl. 199.
126 *Predigten und Leren*, f° 127 et suiv.
127 Ind. bibl. 197.
128 *Von den Blatern am heimlichen Ort*, prêché en 1506 dans la cathédrale. *Brösamlin*, P. 2, f° 7.

Le comble de la singularité est une suite de sermons sur la Passion. Dans le dernier de ses discours sur le Pèlerinage chrétion, il représente Jésus-Christ sous la forme d'un gâteau de Pâques faisant les délices des pèlerins arrivés à la patrie céleste [129]. Dans ceux sur la Passion, le type est un pain d'épices[130]. Comme le dimanche avant le premier du carême les prêtres ont coutume de distribuer des pains d'épices, Geiler veut en offrir un à ses auditeurs, c'est le Seigneur qui, pour vingt et une raisons, peut se comparer à cette friandise populaire: le pain d'épices est fait de farine, Jésus-Christ est composé de l'éternelle farine des fèves de la divinité, de l'ancienne farine de la chair et de la nouvelle farine de seigle de l'âme; — dans le pain d'épices il y a du miel, c'est le miel de la miséricorde divine; — farine et miel sont mêlés, on y ajoute des épices, mais on n'y met pas de levure: on Christ la divinité et l'humanité sont unies, ornées de toutes les vertus, sans péché; — le pain d'épices reste dans le four pendant une nuit entière, Jésus-Christ est resté dans le ventre de sa mère pendant quarante semaines; — le matin, quand le pain est cuit, la famille et les amis se réunissent pour l'admirer, „même le chien et le chat y mettent le nez"; quand Jésus fut venu au monde, ses parents, le bœuf et l'âne de l'étable, les bergers, les anges se réjouirent; — chacun veut toucher au pain, on lui donne des formes diverses, on le presse pour qu'il ne se gonfle pas, on le parsème de clous de girofle, etc. Toutes ces minuties, Geiler les applique à la Passion. Il joue ensuite sur le mot allemand *Lebkuchen* et le traduit par *gâteau qui nous donne la vie;* „on l'appelle aussi *pain des fous*, et en effet Jésus s'est offert pour les fous". A Strasbourg les uns avaient l'habitude de couper le pain d'épices en autant de morceaux que le carême a de jours, d'autres en autant qu'il y a de jours dans l'année, beaucoup de gens en portaient continuellement une parcelle dans leur poche; c'est pourquoi Geiler partage son gâteau de manière à en servir une portion chaque jour du carême; il en fait ainsi la matière de soixante-cinq sermons, dans lesquels il montre d'abord comment il faut manger le morceau qu'il offre, puis quels sont les avantages de cette mastication.

[129] *Bilgerschaft*, f° 218.

[130] Ind. bibl. 182.

Digitized by Google

Ces jeux d'esprit sont indignes de la chaire; je ne m'y serais pas arrêté si longtemps si, outre qu'ils servent à caractériser le prédicateur, ils ne donnaient pas aussi la mesure de l'intelligence et du goût des auditeurs. Ce ne sont pas ce que Brant appelait des facétics honnêtes, ce sont des bouffonneries qui deviennent de véritables profanations. Geiler n'est pas le seul qui ait donné dans ce travers; les Pères de l'Église ont des allégories qui ne sont pas meilleures que les siennes, et plusieurs des prédicateurs les plus fameux de sa propre époque ont suivi la même méthode. Michel Menot, par exemple, a prêché sur la Passion en la comparant à une chasse au cerf. Il est impossible que des sermons de cette espèce n'aient pas fait rire ceux qui les entendaient; tantôt Geiler s'en plaignait, tantôt il ne pouvait s'empêcher de rire lui-même [131]. On peut croire que plus d'un de ces Strasbourgeois, toujours railleurs, n'est allé à l'église que pour se divertir. Les savants au contraire ont admiré la verve de Geiler et n'ont vu dans ses comparaisons que des moyens de se faire mieux comprendre de la foule. Quant à nous, il nous semble qu'il a exagéré au delà des limites permises la faculté dont il était doué de s'adresser à l'imagination. Les défauts toutefois de sa forme sont compensés jusqu'à un certain point par le sérieux de ses tendances morales et religieuses; cela nous conduit à parler du fond de sa prédication.

131 *Als etwan wir prediger thund, uff der kantzel machen wir die leut lachen; ey, sprechen sie, er hat also ein guten Schwanck gesagt..., das gebürt sich nit. Sünden des munds*, f° 53. — *Und da das volck davon lacht, da lechlet der doctor auch und sprach: es steckt mer in dem feszlin*, sur quoi il interpréta allégoriquement l'anecdote qui avait provoqué le rire. *Brösamlin*, P. 2, f° 78.

CHAPITRE III.

Objet de la prédication de Geiler.

Au moyen âge et jusqu'à l'époque de la Réforme les prédicateurs populaires n'ont guère eu la coutume de démontrer devant les laïques les doctrines de l'Église; ils n'y touchent que très-rarement, et quand ils le font, ils se bornent en général à des affirmations qu'ils se gardent de discuter. Parmi les contemporains de Geiler, Maillard, Menot et quelques autres introduisent presque dans chacun de leurs sermons „une belle question théologale". Geiler, comme on l'a vu, soulève aussi de ces questions, bien qu'au fond le dogme ne tienne chez lui que peu de place. Pour déterminer son point de vue théologique, il suffirait presque de dire qu'il a été catholique orthodoxe et qu'il a prêché sans réserve ce qu'enseignait l'Église; cependant on peut recueillir dans ses sermons un certain nombre de données sur ce qu'on peut appeler sa théologie personnelle. La nature particulière de sa piété le fait pencher vers le mysticisme, mais en même temps il veut la conservation des méthodes scolastiques et se met ainsi en opposition avec les humanistes.

§ 1. *Orthodoxie de Geiler. Ses superstitions.*

On trouve chez lui une interprétation du célèbre passage saint Matthieu XVI, 18, qui n'était pas celle qu'on préférait à Rome; il traduit: „Sur la pierre dont tu viens de parler, dit Jésus, c'est-à-dire sur moi-même, je fonderai mon Église" [132]. Cette explication ne l'empêche pas d'être persuadé que l'Église catholique romaine, représentée par le pape et la hiérarchie, est la seule Église véritable. „Quelques-uns disent que la sainte Église ne se compose que des élus, d'autres prétendent qu'elle est mêlée de bons et de méchants" [133]. La première de ces opinions était celle des vaudois, de Wicleffe, de

[132] *Evang. mit uszleg.*, f° 172, f° 78.
[133] O. c., f° 222.

Jean Hus, la seconde était la doctrine commune. Malgré la présence des impies, l'Église est la gardienne de la foi; en dehors d'elle, personne ne peut arriver au salut, „ni les juifs, ni les païens, ni les hérétiques". „Vous dites que c'est une parole dure qu'un païen, qui n'a jamais entendu parler du christianisme, doive être damné; je réponds que nous n'avons pas à examiner cette question; nous sommes entre les mains de Dieu comme l'argile entre celles du potier, Dieu dispose de nous comme il veut. Cependant, si un païen suit sa raison et s'abstient de pécher, Dieu ne permettra point qu'il soit perdu, il trouvera moyen de s'instruire dans notre foi avant qu'il meure; si le païen, au contraire, est un pécheur incorrigible, il est lui-même cause de sa damnation, car il se rend incapable de recevoir la grâce" [134].

Quant aux juifs, Geiler n'a pas plus d'indulgence pour eux que la plupart de ses contemporains. Comme ils rejettent la foi tout en la connaissant, ils sont des ennemis pires que les païens, ils ne méritent pas de miséricorde. Geiler ne veut pas que les chrétiens trafiquent avec eux [135]; on dit que ce fut sur son conseil que l'évêque Albert les bannit de Strasbourg, où bientôt toutefois il leur permit de rentrer [136]. Quand en 1505 on discuta à Fribourg la question : est-il permis de baptiser les enfants des juifs contrairement à la volonté des parents? Geiler se prononça pour ceux qui, comme le théologien Georges Northofer et le juriste Ulric Zasius, soutenaient l'affirmative; il exhorta Zasius à persister dans cette lutte contre „les adversaires de l'Église" [137].

Il parle çà et là dans ses sermons de quelques hérétiques des premiers siècles; comme ses auditeurs ne les connaissaient pas, c'était un inutile étalage de science. Il mentionne plus souvent les Frères du libre esprit et les hussites. A l'entendre, il existait encore des premiers dans des forêts et dans des vallées; il les dépeint comme méprisant le monde, les richesses, les honneurs, les voluptés, comme vivant dans la pauvreté et dans l'abstinence, comme pratiquant toutes les vertus, mais il ajoute qu'il faut se méfier d'eux, *latet anguis in*

134 O. c., f° 223.
135 *Brösamlin*, P. 1, f° 95.
136 Specklin, vol. 2, f° 104. — Wimpheling, *Catal. episc. Arg.*, p 116.
137 *Zasii epistolæ*, P. 1, f° 164; P. 2, p. 386.

herba; sous leurs dehors pieux se cache un esprit qui n'accepte des commandements divins que ce qui lui plaît, qui prétend arriver à la perfection de manière à ne plus avoir besoin ni de prière ni de sacrements, et qui croit pouvoir s'unir avec Dieu de la même façon qu'une goutte d'eau se confond avec une mesure de vin. L'erreur fondamentale qu'il leur reproche est d'expliquer l'Écriture selon leur fantaisie, en se fondant sur la parole de saint Paul : là où est l'esprit, là est la liberté [138].

C'est à des hussites sans doute ou à des vaudois qu'il faut appliquer un passage où Geiler s'élève contre des prédicateurs qui professent des erreurs, mais qui, n'osant pas se montrer en public, n'enseignent que dans les lieux secrets [139]. Il reproche aux hussites de prendre la Bible à la lettre et de dédaigner les interprétations des docteurs [140]. L'Église seule a l'autorité nécessaire pour déterminer le sens des Écritures; Geiler rappelle fréquemment ce principe catholique; pour comprendre les saints livres, on ne doit, dit-il, s'en tenir qu'aux Pères. Il lui déplaît de voir publier des Bibles allemandes : „Il n'est pas bon d'imprimer la Bible en allemand, car il ne suffit pas de la lire comme on lit un autre livre; on n'en profite pas si l'on n'a pas la science; on peut avoir tout ce qu'il faut pour faire des souliers, et pourtant on n'en fait pas si on ne l'a pas appris" [141]. La science dont il s'agit est l'art de l'interprétation; la Bible n'est pas comme les ouvrages humains, où les mots ne signifient pas autre chose que ce qu'ils disent, et que l'on explique d'après les principes de la grammaire et de la logique : „Elle a un nez de cire, qu'on peut plier

138 *Bilgerschaft*, f° 95, 99, 197. — *Emeis*, f° 35. — *Schiff der Penitentz*, f° 78. — *Brösamlin*, P. 2, f° 22. — *Narrenschiff*, f° 35. — *Evang. mit uszleg.*, f° 204.

139 *Postill*, P. 3, f° 85. — *Evang. mit uszleg.*, f° 148.

140 *Selenparadies*, f° 64. — *Emeis*, f° 35. — *Bilgerschaft*, f° 197.

141 *Es ist fast ein bös ding das man die bibel zu tütsch truckt, wen man musz sie gar vil anders verston weder es do stot, wil man im echter recht thun; es ist dem gemeinen volck nit nutz, es ist nit als ob es (nit) gute lere, underweisung und nütze ding weren, das dir gut und nütz were zu diner sele seligkeit; nein, ich losz dich kunden lesen, und das du auch die glosen und uszlegung doby habest, dannoch machstu nit hübsch und guts darusz, du habest dan die kunst erlert, sonst thut es es nit. Die geschrifft lert dich es nit, du musst die kunst im kopff haben. Wenn du schon ein fechtbrieff hest, darusz du maust fechten leren, du kanst darumb nit fechten, du habest es denn gelert von dem fechtmeister. Hastu schon ein schneidmesser, du bereitst das ledder, du hast nodel und drot, noch kanstu nit schu machen, du habst es denn gelert. Darumb wiltu in der bibel lesen, sich für dich das du nit verfarst. Bilgerschaft*, f° 127.

dans différents sens", pour l'interpréter il faut connaître la réthorique, c'est-à-dire les règles sur les figures. Geiler admet la quadruple exégèse du moyen âge, littérale, morale, allégorique et anagogique; tantôt, dit-il, on peut suivre l'une, tantôt l'autre, pourvu que le fond reste le même : un cuisinier sait accommoder un œuf de diverses manières, et c'est toujours un œuf[142]. La lecture de la Bible n'est ainsi qu'un privilége des théologiens; le simple fidèle n'a pas besoin de savoir tout ce qui est contenu dans l'Écriture; pour lui le chemin le plus sûr est de croire ce que croit l'Église, sans demander des preuves; l'examen est l'affaire des savants. Cette foi enfantine est la chose essentielle; sans elle on ne peut arriver ni à l'espérance ni à la charité; elle est le fondement de la vie chrétienne, et si ce fondement est ébranlé, tout s'écroule en un instant, sans qu'il soit nécessaire d'enlever l'une après l'autre les tuiles et les pierres de l'édifice[143]. Quelqu'un dit-il : Je ne connais pas la Bible, que dois-je faire? Geiler lui répond : Tu as le Credo, le Notre Père, les dix commandements, c'est tout ce qu'il te faut pour gagner le ciel[144].

Ceux qui ne savent pas lire, peuvent s'instruire soit en écoutant les prédicateurs, soit en regardant les images qui ornent les églises. Les images sont les livres des laïques, c'est par elles qu'ils doivent apprendre la foi. Pour cette raison il aimait que les éditions de ses sermons fussent illustrées de gravures; il voulait aussi qu'on achetât de ces feuilles, souvent coloriées, qu'on publiait alors en si grand nombre pour le peuple : „On peut, disait-il, s'en procurer une pour un denier"[145]. A l'usage des prêtres il tira des quatre Évangiles, en s'aidant du *Monotessaron* de Gerson, un récit latin de la Passion, pour servir de texte aux gravures du Bâlois Urs Graf, dont l'imprimeur Jean Knebloueh avait fait l'acquisition. Matthias Ringmann traduisit le livre en allemand pour les laïques; dans les deux langues il

142 *Es wer eben umb die heilig geschrifft als umb ein wechsine nas, die selbig bügt man wol wohin man wil. Drei Marien*, f° 2. — *Einer spricht, die h. geschrifft ist wie ein wechseni nas, man bügt es war man wil. Du sagst war, sie ist also fruchtbar das vier sententz in ir erlüchten, das in andern geschrifften nit ist. Narrenschiff*, f° 39. — *Selenpar.*, f° 28. — *Evang. mit uszleg.*, f° 179.

143 *Selenpar.*, f° 101. — *Drei Marien*, f° 42.

144 *Sieben Schwerter*, f° F, 2.

145 *Selenpar.*, f° 101. — *Evang. mit uszleg.*, f° 175.

eut plusieurs éditions [146]. Nous n'avons pas trouvé que Geiler recommande de vénérer les imagos; tout ce qu'il désire, c'est qu'on les contemple avec dévotion. Mais il veut des images qui ne blessent pas la pudeur; il proteste contre la manière dont certains artistes représentaient les saints et le Seigneur lui-même : „Ils peignent sainte Catherine, sainte Barbe, sainte Agnès, sainte Madeleine dans le costume et l'attitude de dames nobles ou plutôt de courtisanes; si un jeune prêtre s'approche de l'autel et voit ces peintures, croyez-moi, il lui sera difficile de se recueillir. Vous me dites : n'est-il pas permis de montrer qu'on est artiste? Je réponds : si vous voulez exhiber un art pareil, allez dans les mauvais lieux" [147]. Dans quelques couvents de femmes on ne voulait que des images du petit Jésus tout nu; Geiler censurait en termes énergiques cette curiosité indécente [148]. Un prédicateur de Fribourg ayant dit dans un sermon que Jésus-Christ fut attaché à la croix *ex omni parte nudus*, Wimpheling, qui le réfuta, fut menacé d'une dénonciation devant l'université. Geiler, dont il demanda l'avis, lui écrivit qu'il faut traiter ces sujets avec une extrême délicatesse, que lors même que l'assertion du prédicateur serait fondée, il ne conviendrait pas de donner des descriptions trop détaillées, que d'ailleurs il n'est dit nulle part que le Seigneur sur la croix n'ait pas porté de vêtement; si dans la dispute engagée sur la question Wim-

146 ... *cuius viri (Geileri) diligentia ex Gersonis monotessaro atque ipsis potissimum evangelistis sunt ista congesta.* Ringmann à Wimpheling, à la fin de la 1re édit. de la Passion. Ind. bibl. 179.

147 *S. Katharin, S. Barbara, S. Agnes oder S. Margredt malen sie ietz nit anders weder die edlen weiber gond und die gemeinen dirnen, dann zwischen edlen weiber und huren ist kein unterscheid der cleider halb... Sol ein iunger priester über altar gon und mess machen, da soliche bild als blos und frei gemalt seind, und er sie ansicht, glaub mir es bringt im wenig andacht. Es sol nit; man solt soliche bild erbarlich malen und in der gestalt das man sich nit möcht daran verhönen sunder andacht haben. Ey, sprichstu, sol man die kunst nit zeigen? Ich antwurt, wenn du die kunst zeigen wilt, so zeig sie im frauenhaus, da mal soliche ding, es hört nit hiehar. Evang. mit uszleg.*, f° 184, 223. — Murner dit la même chose plus crûment encore, *Narrenbeschwörung*, f° r, 6a.

148 *Was ungeschaffens an dem menschen ist, das hat die natur an die ort gesetzt, da es also verborgen ist das es an keinem andern ort möcht also verborgen sein... Das ist wider die bildschneider und die maler und das völcklin; kein maler kan kein Jesusknaben ietz malen on ein zeserlin, es mus ein zeserlin haben, also sprechen unsere beginen und nunnen; und wenn man ein Jesusknaben in ein closter gibt, hat es kein zeserlin, so sol es nit; das findestu nienen in den alten gemelden das es also gemalt ist, sunder es ist allesamen fein verborgen und verdeckt. Evang. mit uszleg.*, f° 184.

Digitized by Google

pheling était vaincu, il ne devrait pas s'en inquiéter, car ce n'est pas une affaire à décider par des textes, mais par le sentiment [149].

Dans le culte enthousiaste de la Vierge, Geiler ne cède le pas à aucun de ses contemporains; il répète à son tour que Marie intercède pour l'humanité devant Dieu qui ne lui refuse rien, qu'elle nous assiste dans nos détresses, qu'elle participe de la gloire de son Fils, qu'elle est la reine de la terre et du ciel, qu'elle occupe la place la plus rapprochée de Dieu: „La Trinité est la tête, la Vierge est le cou, les autres saints forment le corps" [150]. Geiler défend l'immaculée conception avec autant d'ardeur que ses amis Wimpheling et Brant; on a vu comment il essaye de la démontrer. Pour engager le peuple à célébrer la fête de la conception, il raconte les légendes sur l'origine de cette solennité, et insiste sur les indulgences que l'on gagne en y prenant part [151].

Que s'il accepte comme authentiques les évangiles apocryphes, s'il croit aux miracles des saints et aux reliques, s'il dit par exemple qu'aux noces de Cana le fiancé a été saint Jean l'Évangéliste et que celui-ci a été plongé plus tard dans de l'eau bouillante, puis exilé [152], s'il affirme qu'à Marseille il a vu trois des cruches dans lesquelles Jésus a changé l'eau en vin et qu'elles contiennent de six à huit pots, mesure strasbourgeoise, il n'y a pas lieu de s'en étonner [153]. On est surpris, au contraire, de l'entendre exprimer parfois quelques doutes; quand il raconte que dans le sépulcre de saint Jean on ne trouva pas son corps, mais du pain céleste, il ajoute: „On le dit, je ne l'ai pas vu" [154]; en parlant de la légende de l'arbre de vie conservé dans l'étang de Béthesda et devenu la croix de Jésus-Christ, il dit en termes plus explicites: „Ni les évangélistes ni les docteurs ne mentionnent ce fait, vous n'êtes pas tenus de le croire" [155]. Il avertit de même ses

149 *Epistola de modo prædicandi dominicam passionem et de nuditate crucifixi*, à la suite de l'*Apologetica declaratio* de Wimpheling, f° B, 4.

150 *Pred. über Maria*, f° 2.

151 O. c., f° 14, 16. — *Evang. mit uszleg.*, f° 168.

152 *Postill*, P. 2, f° 41; P. 1, f° 24. — *Brösamlin*, P 1, f° 27.

153 *Postill*, P. 1, f° 25. Ailleurs il dit que les églises de Reichenau, de Trèves et de Cologne possèdent chacune une de ces cruches. *Evang. mit uszleg.*, f° 28.

154 *So sagen sie; ich hab es nit gesehn. Brösamlin*, P. 1, f° 28.

155 *Davon haben wir kein bewerte geschrifft nit, deszhalb man das als eben müsse glauben. Postill*, P. 2, f° 27.

auditeurs de ne pas se fier à des récits de miracles contemporains. „Vous dites : je croirais si je voyais des signes; cela prouve que vous ne valez pas mieux que les juifs; la foi est fondée, elle n'a plus besoin d'être confirmée par des signes. Ne vous pressez pas d'ajouter foi à ce qu'on vous raconte, attendez qu'on l'ait examiné; trop souvent on vous trompe et personne ne l'empêche, car les miracles rapportent de l'argent, le seigneur du lieu en prend une part, l'évêque en prend une autre, le reste est pour l'église où le prodige doit s'être passé“ [156]. En lisant ces paroles si sensées, on s'attendrait à trouver aussi Geiler moins crédule sous d'autres rapports; mais de même que les hommes les plus éclairés de son temps, il croyait à la sorcellerie; „aucun savant, dit-il, n'en conteste la réalité“ [157]. Plusieurs de ses sermons sur la Fourmi sont consacrés à cet objet; ils sont une source précieuse pour la connaissance des superstitions populaires, en même temps qu'ils nous apprennent jusqu'à quel point Geiler les a partagées. L'agent, selon lui, de la sorcellerie est le diable, il a le pouvoir d'apparaître sous forme humaine, de créer des fantômes, de produire des blessures et des maladies, de transporter un homme d'un endroit à un autre, de faire tarir les vaches, d'exciter des orages, il suffit pour cela que les sorcières l'appellent par des formules ou par des signes. Pour se préserver de ses effets, Geiler recommande d'asperger les meubles, les habits, le bétail d'eau bénite, d'avoir dans la maison des reliques ou des chandelles et des palmes consacrées, de mêler à la nourriture des bestiaux des fleurs cueillies le jour de Saint-Pierre ou le jour de l'Assomption, de faire sonner les cloches pendant les orages, etc. Il essaye de ramener quelques faits à des causes naturelles, à des illusions, à des fraudes, mais il n'en reste pas moins persuadé que les sorcières peuvent faire un pacte avec le diable pour l'engager à leur service; ni ces malheureuses ni le peuple n'en profitaient, quand en dernière instance il attribuait à Satan des maléfices dont il admettait la possibilité [158].

156 *Emeis*, f° 10.

157 *Kein gelerter spricht das das hexenwerck nit war sei. Drei Marien*, f° 28.

158 V. Aug. Stöber. *Zur Geschichte des Volksaberglaubens aus Geilers Emeis.*

§ 2. *Mysticisme de Geiler.*

On voit par ce qui vient d'être exposé qu'on a tort de prétendre que Geiler s'était formé un système théologique particulier; en général il n'est que l'écho de la tradition et de la superstition de son époque. Aucune doctrine n'était devenue l'objet de sa réflexion plus approfondie; tout ce qu'il dit est appuyé sur des autorités; son opinion que l'étude de la théologie doit commencer par les scolastiques pour ne passer que plus tard aux Pères, prouve combien il était sous la dépendance du système reçu. Il ne s'écartait pas même trop de ce système en montrant une prédilection décidée pour certaines théories mystiques, car son mysticisme n'était pas celui des docteurs allemands du quatorzième siècle. Pseudo-Denis paraît lui avoir été inconnu; il le cite quelquefois, mais jamais pour ses spéculations, il n'en appelle à lui que pour quelques propositions générales, d'après ce qu'il avait lu dans les commentaires de Robert de Lincoln et dans les traités de Marsile Ficin [159]. Tauler et Suso lui inspiraient de la méfiance; Tauler, disait-il, doit être lu avec beaucoup de circonspection, et les images de Suso sur l'union de l'âme avec Christ peuvent devenir dangereuses, puisque les fantaisies spirituelles dégénèrent trop aisément en fantaisies sensuelles [160]. Le mysticisme de Geiler est essentiellement celui de Gerson; le penchant pour la théologie affective est sa seule particularité, et encore se borne-t-il à reproduire, sans les développer à nouveau, les doctrines du chancelier. En 1488 il publia trois volumes de ses œuvres, qu'en 1502 il compléta par un quatrième, soigné par Wimpheling [161]. On sait que dans sa prédication il interpréta quelques traités de Gerson; tous ses sermons sont pénétrés de cet esprit, partout on retrouve la définition entre hommes commençants, progressants et parfaits ou contemplatifs. Il s'appliqua à répandre ces idées en les mettant, au moyen d'images, à la portée de ses auditeurs; il voulait qu'ils arrivassent à la perfection, consistant dans

159 *Pater noster*, f° F, 2.

160 *Du findest das auch im Taweler, du must in aber hüpschlich verston. Postill*, P. 2, f° 67. — *Pred. und Leren*, f° 17.

161 Un recueil d'œuvres de Gerson avait déjà paru à Cologne en 1483, 4 vol. in-f°. L'ordre des traités diffère de celui qui est suivi dans l'édit. de Geiler. Celui-ci ajouta une *Compendiosa laus Gersonis* par P. Schott. Ind. bibl. 174.

un amour assez fort pour unir l'homme avec Dieu de telle sorte qu'il devient semblable à Dieu, *gottförmig*[162]. En commençant à prêcher sur le degré le plus élevé de la vie contemplative, il dit : „Je vous en parlerai aussi clairement que je le pourrai; lors même que vous ne comprendrez pas tout, il n'y aura pas de mal, vous verrez au moins combien vous êtes encore éloignés de la perfection; vous savez que vous possédez l'imagination, la raison et l'intelligence; la raison ne peut rien percevoir sans en avoir reçu une image par les sens; en ce moment, tout en vous regardant, je vois le sablier qui est sur la chaire, je le vois par les yeux de l'esprit, moyennant l'image que j'en ai dans ma tête; quand vous voulez penser à quelque chose, vous vous en rappelez l'image; voulez-vous songer à la fuite en Égypte, vous vous représentez Marie assise sur un âne et portant l'enfant dans ses bras, pendant que Joseph les conduit. Les animaux mêmes se font des images; le chien cache un os et sait où le retrouver, l'oiseau connaît le chemin de son nid. Tout notre savoir commence par des images. Vient ensuite la raison qui les examine, qui cherche ce qu'elles signifient; c'est ce qui nous distingue des animaux. Prenez un exemple : vous entendez la cloche du sénat, un chien l'entend aussi, mais elle ne lui dit rien; quant à vous, vous voulez connaître la cause de la sonnerie, vous dites : on va peut-être juger un malfaiteur. Au-dessus de la raison est l'intelligence; elle ne s'arrête plus aux images, elle ne scrute rien, elle saisit immédiatement; elle s'élève à Dieu, elle le contemple sans intermédiaire! Pour éclaircir cette idée encore davantage, Geiler ajoute quelques comparaisons; il dit entre autres que l'art du sculpteur consiste à enlever des morceaux du bloc qu'il s'est proposé de tailler pour lui donner une forme; c'est ainsi qu'il faut enlever tout ce qui cache Dieu à notre intelligence; Dieu n'est ni grand ni petit, ni blanc ni noir; ôtez tout cela, vous le trouverez tel qu'il est[163]. C'est par cette méthode populaire que Geiler espérait familiariser ses auditeurs avec la difficile théorie de l'abstraction ou de la négation qui, d'après les mystiques, tend à supprimer les attributs de Dieu pour ne conserver que son être. Arrivé à ce point, l'homme est transformé, *verändert*, en Dieu, mais non de manière à perdre sa nature humaine

[162] *Pred. und Leren*, f° 7.

[163] *Brösamlin*, P. 1, f° 43.

et à s'absorber dans l'essence divine; il ne devient divin que „comme le fer se combine avec le feu, tout en restant fer"; l'homme divin ressemble à Dieu en n'ayant plus rien de commun avec le mal et en faisant le bien [164]. Les contemplateurs parfaits voient toutes les choses en Dieu d'un seul coup d'œil, les commençants les considèrent séparément; „le gardien sur la cathédrale embrasse de son regard la ville entière; moi, qui suis en bas, je vois les maisons l'une après l'autre; quand j'aperçois le *Pfennigthurm*, je ne puis voir en même temps ni le couvent des pénitentes ni l'église de Saint-Étienne" [165].

Cependant, cette montagne de la vie contemplative n'est pas accessible à tous; tous n'ont pas même le devoir d'y monter, „le cordonnier et le tailleur ont autre chose à faire" [166]. Que ceux qui veulent gravir la hauteur s'examinent s'ils en ont la force; tous sont appelés au salut, et chacun peut y arriver en restant dans son état et en observant les commandements de Dieu. Les religieux, les prêtres, les hommes riches qui n'ont pas besoin de travailler, peuvent se livrer à leur aise à la contemplation [167]; mais ceux-là mêmes ne sont pas absolument dispensés de la vie active; ils ont des devoirs à remplir envers leurs prochains: „Il me faut étudier pour pouvoir prêcher; si je restais assis en contemplation perpétuelle, je serais infidèle à ma mission" [168]. L'homme est destiné à vivre en société: „Nous ne sommes pas comme les hibous et les ours qui cherchent la solitude, nous sommes comme les colombes et les brebis qui se réunissent; nous avons besoin les uns des autres, nous devons nous servir réciproquement, il ne nous est donc pas permis de nous isoler" [169].

Celui qui ne peut pas contempler Dieu dans son essence dépouillée de tous les accidents, peut le contempler au moins dans la création. Geiler a un vif sentiment des beautés de la nature comme manifestations des perfections divines, et ce sentiment il sait l'exprimer parfois avec une véritable poésie. Toutes les choses ont existé éternellement dans la pensée de Dieu, dans le Verbe; là elles ont leurs figures,

164 *Postill*, P. 2, f° 67.
165 *Drei Marien*, f° 13.
166 *Brösamlin*, P. 1, f° 10.
167 O. c., P. 1. f° 13, 16.
168 *Postill*, P. 4, f° 19. — *Evang. mit uszleg.*, f° 182.
169 *Emeis*, f° 29.

leurs types idéaux, d'après lesquels Dieu les produit dans leur variété, de même qu'un artiste conçoit dans son esprit l'œuvre qu'il se propose d'exécuter; l'architecte qui a bâti la cathédrale de Strasbourg l'avait achevée dans son intelligence avant de la construire en pierres. C'est ce que, par rapport à Dieu, Geiler appelle la conception éternelle des créatures [170]. Celles-ci par conséquent révèlent leur auteur; considérées en Dieu, elles sont plus nobles que dans leur être créé, car elles nous apparaissent comme des réalisations d'idées éternelles. Dieu nous permet de les faire servir à notre usage, mais trop souvent nous en jouissons sans songer qu'elles forment un livre admirable, dont nous devons apprendre à saisir le sens [171]. Voyez les étoiles du ciel, les fleurs, les oiseaux, les moindres insectes, et dites s'ils ne vous parlent pas de celui qui les a faits [172]. Les philosophes étudient la nature pour connaître les propriétés des choses, pour déterminer la marche des astres, pour calculer les éclipses, mais ils ne vont pas au-delà des phénomènes, ils ne cherchent ni l'auteur ni le législateur [173]; et pourtant les choses visibles sont une échelle pour nous faire monter aux invisibles, en les contemplant nous arrivons à contempler Dieu.

Malgré ces tendances mystiques si élevées, Geiler s'est prononcé avec une énergie singulière pour la conservation de la philosophie et de la théologie scolastiques. On le voit, il est vrai, se railler de temps à autre des divergences entre les docteurs et des disputes entre leurs sectateurs : „Thomas et Scot tirent une matière chacun de son côté, comme les chats font d'un chiffon"; „l'un est thomiste, un autre est scotiste, un troisième occamiste, un quatrième albertiste, un cinquième *narriste* (*narr*, fou); c'est absurde, car au fond ils sont tous

170 *Evang. mit uszleg.*, f° 15, 203.

171 O. c., f° 18.

172 *Und got sahe das alles das er gemacht het vast gut war, und in einem ieglichen erschin sin meisterschaft. Sich an alles das got gemacht het, so findest du in einem ieglichen den gewalt und wyszheit gottes, und das er sie wol und so rüwlich het gemacht. Nim numen ein fōglin, ein distelzwiglin für dich, und sich wie das got so hübsch und so verwunderlich gemacht het, wie es ein klein spitzes meblin het, und rote, gele, wysze und mancherley federlin het, und sitzt uff einem zwiglin, und kan so hübsch und liblich singen, das eins sich nit gnug verwundern kan... Nim numen ein blum, ein gilg, und sich das die von got so wuniglich gemacht und geschaffen ist, das eins möcht hinfliesen in sinem hertzen von verwunderung. Bilgerschaft*, f° 28, 121.

173 O. c., f° 123; *Evang. mit uszleg.*, f° 18.

d'accord"; „ils se querellent jour et nuit, ils se démènent comme des épileptiques, et l'objet de leur querelle ne vaut pas une bouteille de vin" [174]. Mais ces persiflages ne portent que sur la passion de la dispute; la scolastique elle-même était une chose trop sacrée pour Geiler, pour qu'il osât l'attaquer; il en faisait, au contraire, le plus grand éloge, il admirait la subtilité ingénieuse de la méthode, et, tout en plaisantant sur les disputes, il vantait les agréments et l'utilité de l'argumentation dialectique. „Si saint Augustin et les Pères, ces lumières de notre foi, revenaient à la vie et lisaient les ouvrages des théologiens nouveaux, ils verraient comment on a extrait les sentences de la Bible et des volumes des anciens maîtres, comment après avoir posé une question on la résout par des raisons pour et contre, comment des maîtres en philosophie, encore jeunes, mais forts en logique et en métaphysique, savent soutenir des combats sur les saintes lettres, et comment il s'est formé ainsi une belle alliance entre la philosophie et la théologie" [175]. Il estimait que les jeunes gens qui se consacraient à cette dernière, ne devaient pas commencer par l'étude des Pères, mais par celle des docteurs modernes (les scolastiques), afin d'apprendre par eux à soulever des problèmes propres à aiguiser leur intelligence, à réfuter les hérésies et à mettre d'accord les passages de l'Écriture qui semblent se contredire [176]. Quand Wimpheling, attaqué par Jacques Locher, hésitait à lui répondre, Geiler lui disait: „Jusques à quand différes-tu de prendre la défense des théologiens disputatifs et de satisfaire ainsi à ta foi?" [177] Cet attachement à des méthodes qui commençaient à tomber en discrédit, éloigna Geiler des humanistes plus libres; mais il était trop respecté pour son caractère et se mêlait trop peu aux controverses littéraires, pour que les poètes l'eussent raillé, comme ils ont raillé Wimpheling. Et

174 *Die lerer ziehen die matery hin und wider, nit anders dan wie ein katz ein seytuch hin und wider zeucht, S. Thomas, Scotus und die andern, und machen vil geferts davon. Evang. mit uszleg.*, f° 134. — ... *Als wir auch vil meinungen hant, der ist ein Thomist, der ein Scotist, der ein Ockamist, der ein Albertist, und der ein Narrist. Es ist als Narrenwerck; weren die vier bei einander die ich genent hab, si würden der sach wol eins werden mit einander.* O. c., f° 149. — *Die Scotisten und Thomisten disputirent tag und nacht davon, und hand das fallend übel, und ist nit anders wenn eben das ich wolt nit vil für den grund nemen, du nemst villeicht ein flasch mit wein dafür.* O. c., f° 175.

175 Wimpheling, *Contra turpem libellum Philomusi*, cap. 7.

176 Idem, *Vita Geileri. Amœnit. frib.*, p. 109.

177 Id., *Contra turpem* etc., cap. 1.

pourtant il partageait toutes les opinions de ce dernier sur la littérature classique; il disait fort bien que l'art poétique et oratoire est un art noble qu'il ne faut pas négliger [178]; mais en louant les poètes, il n'entendait que les chrétiens. Wimpheling lui ayant communiqué un jour des vers faits par des étudiants de Heidelberg, il lui écrivit : „Le talent de ces jeunes gens me plaît, mais il me plairait encore davantage si leur *furor poeticus* les portait à chanter Dieu et les saints. Ils sont rares ceux qui aujourd'hui ne se laissent pas séduire par la volupté. Si nous avions des poètes comme saint Augustin, saint Jérôme, saint Chrysostôme, notre époque serait l'âge d'or. Malheureusement cette terre maudite produit des Tibulle, des Catulle, des Properce, des Martial, des Ovide; j'accorde que tous nos poètes ne sont pas de cette espèce, mais il y en a beaucoup" [179]. C'était là le point de vue étroit des humanistes alsaciens; Geiler, par la vénération qu'il leur inspirait, n'a pas été sans influence sur leurs opinions.

§ 3. *Censure des vices.*

Scolastique par ses habitudes, mystique par piété personnelle, mais persuadé que le peuple n'a pas besoin qu'on lui expose le dogme, Geiler n'a prêché au fond que la morale. C'est sur le terrain des mœurs qu'il veut être réformateur, et c'est là aussi qu'est sa force. Tout chez lui est subordonné au but pratique; il met au service de ce but son expérience, sa connaissance des moindres replis du cœur humain, sa verve intarissable, son talent de peindre des situations et des individualités. Ses défauts mêmes, ses bizarreries, ses crudités, son sans-gêne, semblent moins choquants quand on voit avec quelle vigueur il poursuit le vice sous toutes ses formes et dans toutes les classes de la société. Sa libre parole ne ménage personne; fort de sa mission, il traite les grands et les petits, les laïques et les prêtres, avec une égale sévérité. Nous allons réunir les principaux des reproches qu'il adresse à ses auditeurs; on pourrait faire d'après ses sermons un curieux tableau des travers de son siècle, qui compléterait celui que fournissent la *Nef des fous* de Brant et les satires de Murner; en ce

178 *Narrenschiff*, f° 68.

179 Wimpheling, *Adolescentia*, f° 67.

moment cela ne peut pas être notre intention, nous ne voulons que montrer le prédicateur luttant contre les péchés qu'il voudrait extirper; nous continuerons, autant qu'il sera possible, de le laisser parler lui-même. Il nous semble, il est vrai, que plus d'une fois ses invectives, trop générales, dépassent la mesure équitable, mais il importe de le caractériser tel qu'il est.

1° La société laïque.

Geiler avait vu la cour de l'empereur Maximilien, il connaissait celle des évêques de Strasbourg; il savait, pour les avoir vus de près, que beaucoup de seigneurs du temps étaient, comme Wimpheling les appelait, des barbares. „Voyez, dit-il, les cours des princes; vous n'y trouvez guère de conseillers honnêtes et sages, et si par accident il y en a un, il est mis de côté, on ne l'écoute pas; ne vous étonnez donc pas que la chose publique soit négligée. Quel est le prince qui se dérange pour assister à un sermon? j'ai entendu moi-même comment chez eux on méprise la religion“ [180]. „Ils ne cherchent que leur propre gloire; quand ils délibèrent, ils ne songent ni à l'honneur de Dieu ni au bien de leur peuple. Leur droit public se réduit à ces mots : *volumus, oportet*, nous le voulons, il le faut; ce sont là les deux feuillets de leur code; les résultats sont des pillages, des taxes injustes, des actes de violence et d'oppression. Ils convoitent les biens de l'Église; ils prétendent que les prêtres sont corrompus parce qu'ils sont trop riches; c'est le prétexte qu'ils répètent sans cesse, comme s'ils étaient guidés par l'intérêt de la justice et des bonnes mœurs; c'est faux; s'ils possédaient les biens du clergé, ils se soucieraient peu qu'il fût corrompu ou non. C'est pourquoi les choses vont si mal dans le monde“ [181].

Les magistrats des villes, selon Geiler, ne sont pas meilleurs que les princes. „Jadis on choisissait les plus sages, les plus pieux, les plus expérimentés; maintenant on ne s'inquiète ni de l'honnêteté ni de la capacité, on prend les hommes les moins dignes“ [182]. Dans le sénat personne n'a assez de conscience pour être indépendant; l'un

[180] *Sünden des munds*, f° 44.
[181] *Irrig Schaf*, f° A, 3. — *Narrenschiff*, f° 194. — *Pred. über Maria*, f° 16.
[182] *Postill*, P. 2, f° 36.

suit l'opinion de l'autre, aucun ne veut se brouiller avec celui qui préside ; „y a-t-il dans le conseil un tailleur, un boucher, un tonnelier, ils craignent, s'ils ne votent pas avec l'*ammeister*, de perdre sa pratique, ou bien ils se rangent de son avis, afin qu'il leur donne sa voix quand ils aspirent à entrer dans la chambre des Quinze ou des Treize; c'est ainsi que l'un suit l'autre jusqu'au diable“ [183]. Tel gouvernement, tel peuple ; „d'où vient la dépravation générale? la cause est que les supérieurs sont injustes, buveurs, prodigues, adultères“ [184]. Quand les bourgeois se plaignent de la conduite de leurs autorités, Geiler leur dit que c'est leur propre faute : „Pourquoi n'en choisissez-vous pas d'autres? vous avez votre raison et votre libre arbitre ; si les magistrats vous donnent de mauvais exemples, pourquoi les imitez-vous ? “ [185] Il a même la franchise d'exprimer des idées démocratiques qui peuvent paraître très-hardies, mais qui chez un citoyen de la République de Strasbourg ne nous surprennent pas. Il cite Platon, disant que l'État ne prospère que quand les sages le gouvernent ; puis il continue : „Il ne faut donc pas considérer la naissance des chefs, mais leur intelligence et leur probité, comme on le faisait dans les anciens temps ; quand un homme avait rendu des services au peuple, celui-ci le proclamait roi ; c'est là l'origine de tous les princes, comtes et seigneurs. J'estime un noble qui s'est élevé par ses exploits et ses vertus, bien plus qu'un noble-né. Le premier de la race a plus de valeur à mes yeux que ses descendants, qui ne se vantent que de leur généalogie. Moi aussi je suis de race ancienne, je descends d'Adam comme vous, je pourrais donc me dire noble avec autant de droit que vous ; si vous n'avez pas les qualités de vos ancêtres, votre titre n'est plus qu'un mot“ [186]. „De la noblesse il ne reste plus aujourd'hui que le nom, une coquille de noix remplie de vers. Nos seigneurs n'ont plus ni prudence, ni honnêteté, ni patriotisme ; ils ne savent que dire : Nous sommes nés nobles“ [187]. Ils s'amollissent par les plaisirs et le luxe : „Quand j'étais jeune, dit Geiler, les chevaliers allaient à la guerre, vêtus de tuniques noires

[183] O. c., P. 2, f° 113.
[184] *Narrenschiff*, f° 194.
[185] *Emeis*, f° 21.
[186] *Postill*, P. 1, f° 17.
[187] *Narrenschiff*, f° 157.

qui couvraient les cuirasses, et ils n'en étaient pas moins intrépides; aujourd'hui ils portent des pourpoints tailladés, pour qu'on voie l'éclat de leurs armures et la blancheur de leurs chemises" [188]. A l'église les jeunes gentilshommes paraissent habillés comme des histrions, le faucon sur le poing et suivis de chiens [189]. Appauvris par leurs folles dépenses, les nobles se livrent au commerce; Geiler, malgré ses sentiments démocratiques, trouve que c'est indigne de leur condition [190]. Ce qui lui paraît plus indigne encore, et à plus juste titre, c'est qu'ils sont les tyrans de leurs sujets, qu'ils les accablent d'impôts, et les empêchent de chasser et de pêcher. „Toute loi contraire à la loi naturelle est injuste; les princes et les seigneurs qui font des statuts pour opprimer le peuple, pèchent gravement contre Dieu, et provoquent des représailles" [191].

Nous avons parlé dans la biographie de Geiler de sa sollicitude pour les pauvres; dans beaucoup de ses sermons il plaide leur cause; il ne nie pas qu'eux aussi ont des vices, mais en grande partie il attribue ces vices à l'insouciance des magistrats et au manque de charité des riches. „Il existe à Strasbourg une foule de Lazares et de mendiants, et je ne vois personne qui vienne à leur aide; vous dites: Chez nous ils ne périssent pas; ce n'est pas vrai, on les laisse périr, les uns de faim, les autres de maladie; chacun de vous s'en rapporte à la bienfaisance de son voisin, et aucun ne met la main à l'œuvre; ceux qui sont chargés du soin des pauvres, ne s'en inquiètent pas davantage; c'est pourquoi beaucoup plus d'indigents succombent chez nous que dans les campagnes; là on s'en aperçoit aussitôt quand un malheureux est abandonné, on accourt alors pour l'assister afin de ne pas se rendre coupable de sa perte" [192]. „D'où vient-il, dit-il ailleurs, que dans une ville aussi opulente on rencontre tant de pauvres? La cause est la dissipation des riches, qui n'ont d'autre souci que de boire et de manger" [193].

Aux bourgeois Geiler reproche l'avarice, la vanité, la déloyauté,

188 *Postill*, P. 4, f° 14. — *Evang. mit uszleg.*, f° 178.
189 *Narrenschiff*, f° 98.
190 *Brösamlin*, P. 1, f° 83.
191 *Narrenschiff*, f° 147.
192 *Postill*, P. 3, f° 40.
193 *Narrenschiff*, f° 50

la passion du luxe et du plaisir. „Où sont aujourd'hui les bourgeois et les bourgeoises assez honnêtes pour payer leurs ouvriers ou leurs fournisseurs? Vous oubliez que ceux-ci sont pauvres, et lors même que vous ne l'oubliez pas, votre avarice vous empêche de vous acquitter de vos dettes. Vous dites: Mais ils ne réclament pas; c'est possible; vous n'en êtes pas moins tenus de payer. Voulez-vous savoir pourquoi ils ne réclament pas? c'est de peur de perdre votre pratique. Quand finalement ils ne peuvent plus attendre, vous vous emportez et vous leur dites: Croyez-vous que nous allons nous enfuir? ne sommes-nous pas bourgeois de cette ville? Mais que leur sert-il de savoir que vous êtes bourgeois, s'ils ne voient pas votre argent? Il vaudrait mieux pour eux que vous partiez, pourvu que vous leur donniez ce qui leur est dû“ [194]. Les gros négociants obligent les petits à leur céder leurs marchandises, de manière à ce qu'eux-mêmes puissent les vendre plus cher; ils se coalisent entre eux pour faire hausser les prix. Les épiciers font pencher la balance à leur avantage ou débitent des denrées sophistiquées. On ouvre les marchés et les boutiques lors des jours de fête, on trafique jusque dans l'intérieur des églises, où l'on ne doit pas même vendre de l'encens ou des cierges [195]. Les artisans promettent de livrer leurs commandes à un jour fixe; le jour arrive et rien n'est fait; ils sont menteurs, craignant qu'en disant la vérité, ils ne fassent pas leurs affaires. Aucun, du reste, n'est content de son état; tous aspirent à passer pour supérieurs à leur condition, le moindre bourgeois veut être salué du titre de monseigneur; quel est ce seigneur? dites-vous; c'est un boucher ou un cordonnier, peut-être même un paysan. Quelqu'un est-il membre du conseil, il est glorieux, quand il traverse les rues, d'entendre dire: Voilà l'*ammeister* ou un des Quinze ou des Treize; car qu'y a-t-il de plus beau que l'honneur? [196]

Geiler se plaint du luxe que font les jeunes gens et les vieillards; il décrit leurs accoutrements, dont ce n'est pas le lieu de parler ici. Il se plaint même d'une „nouvelle manière de bâtir les maisons“; elles lui semblent trop décorées de peintures et de sculptures, il les

[194] *Bilgerschaft*, f° 1.

[195] *Brösamlin*, P. 1, f° 88.

[196] *Postill*, P. 3, f° 104. — *Drei Marien*, f° 21. — *Brösamlin*, P. 2, f° 51.

trouve trop commodes : on y établit des chambres de bain et on y conduit l'eau jusque dans les cuisines ; „n'est-ce pas une folie?“ [197] Il est plus sévère encore à l'endroit des plaisirs qu'on se procurait et qui, à vrai dire, laissaient beaucoup à désirer sous le rapport des mœurs. Les jeunes élégants passaient des heures soit dans les bains publics, soit dans les boutiques des barbiers, jouant aux dames, racontant les bruits de la ville ou pinçant du luth [198]. Les dimanches on se rendait dans quelque jardin aux environs de la ville, on mangeait et buvait, on dansait, on s'étendait sur le gazon en posant la tête dans le sein d'une femme ; les gens riches se faisaient servir des primeurs ou bien des pattes d'ours et des queues de castor ; dans les poêles ou tavernes où se réunissaient les membres des différentes tribus, on jouait aux dés ou aux cartes et on s'enivrait [199]. Geiler voulait que ces salles fussent formées, comme étant des lieux de débauche ; „mais, hélas, les évêques, les princes, les magistrats sont les premiers d'entre les buveurs et les joueurs ; s'ils refusent de faire cesser les abus, la commune doit les avertir, et si l'avertissement n'est pas écouté, les remplacer par d'autres ; mais chacun met le doigt sur la bouche, nul n'a le courage d'attacher le grelot“ [200].

Les invectives les plus véhémentes sont dirigées contre le libertinage. Il traite les rapports entre les deux sexes avec une liberté peu scrupuleuse. Un jour il dit : „Ce n'est pas le lieu de parler de ces choses ; on le pourrait en latin, mais il ne convient pas de le faire en allemand“ [201] ; et pourtant du haut de sa chaire il donne aux gens mariés des conseils que la pudeur défendrait de donner même dans un confessionnal [202]. De même que Brant, il semble croire qu'il n'y a pas un seul mariage honnête. „Si l'un des deux époux prend la vie conjugale au sérieux, il a beaucoup à souffrir, car il est rare que l'un des deux soit entièrement chaste ; le mariage est un état difficile ; si j'avais à choisir, je préférerais me faire chartreux plutôt que de

197 *Evang. mit uszleg.*, f° 107. — *Sieben Schwerter*, f° F, 3. — *Narrenschiff*, f° 48.

198 *Emeis*, f° 80. — *Drei Marien*, f° 52.

199 *Narrenschiff*, f° 109. — *Drei Marien*, f° 35. — *Brösamlin*, P. 1, f° 18, 103; P. 2, f° 67. — *Sünden des munds*, f° 5.

200 *Narrenschiff*, f° 173.

201 *Man kan an disem ort nit weiter daron reden, im latin ging es hin, aber im tütschen wil es sich nit schicken. Evang. mit uszleg.*, f° 19.

202 *Emeis*, f° 17.

prendre femme" [203]. „Quand un homme se marie, sa joie dure jusqu'à la sortie de l'église, puis viennent vingt ou trente ans de soucis et de tourments" [204]. Les femmes sont vaines; si elles ne peuvent rien obtenir de leurs maris, elles sont prêtes à tout sacrifier pour satisfaire leur désir d'attirer les regards. Geiler donne une liste, qui serait fort curieuse pour un antiquaire, des objets dont elles se servaient pour leur parure, ainsi que des modes excentriques de son temps [205]. Filles ou mariées, elles se laissent séduire par des cadeaux qui entretiennent leur coquetterie. Elles ne sont bonnes à rien; l'enfant de la veuve de Naïn a été un fils, c'est pourquoi elle s'est tant lamentée de sa mort; si c'avait été une fille, „le malheur n'eût pas été grand" [206]. La femme, quand elle est paresseuse, pousse des soupirs et dit qu'elle a des nerfs; le mari, la croyant malade, envoie quérir le médecin; „le meilleur médecin, dit Geiler, serait un bâton" [207].

Dans un des sermons prêchés pendant le carême de 1495 il fit cette sortie, dont l'ironie amère était certainement peu justifiée [208]: „O Strasbourg, ville heureuse entre toutes, il n'y a pas d'adultère dans tes murs; tu peux dire comme le pharisien dans le temple : Je ne suis pas comme les autres villes, on observe chez moi la chasteté, et en particulier la chasteté conjugale. Les deux glaives, le spirituel et le temporel, sont là pour châtier les pécheurs; tu sais punir les adultères s'il s'en trouve; ailleurs les évêques ne l'osent pas, parce qu'ils sont eux-mêmes coupables; les nôtres ne connaissent pas le vice, les juges sont saints comme des apôtres, ils condamnent et excommunient les maris et les femmes qui violent le sacrement. Il en est de même du glaive temporel; nulle part il n'est mieux aiguisé qu'à Strasbourg, où, au lieu d'attendre qu'on dénonce les adultères, on les recherche. Dans d'autres villes ces criminels siégent dans les conseils; ici on ne les tolère pas, on les expulse; allez à l'Hôtel-de-Ville et voyez, vous n'en trouverez pas. Dans d'autres villes il y a

203 *Sieben Schwerter*, f° G, 4.

204 Vingt ou trente ans de *Not und wee, davon heisset ein frow frowee. Postill*, P. 3, f° 69.

205 *Brösamlin*. P. 1, f° 52, 95; P. 2, f° 9. — *Evang. mit uszleg.*, f° 223.

206 *So wer nit vil daran gelegen gewesen. Postill*, T. 3, f° 84.

207 *Drei Marien*, f° 52.

208 *De arbore humana*, texte allem., f° 95.

dans tous les quartiers des femmes vénales; Strasbourg, cité bénie, tu les a reléguées dans une rue à part. Dans d'autres villes les pères de famille ne savent pas gouverner leur maison, ils y laissent pénétrer des jeunes gens; nos bourgeois au contraire gardent leurs femmes et leurs filles en toute honnêteté, ils n'admettent ni prêtres ni moines; ailleurs ces derniers sont impudiques, chez nous ils sont des modèles de chasteté. O Strasbourg, que tu es heureuse, tu es libre de toutes ces hontes"! On dit un jour à Geiler: „Ne cesserez-vous jamais de prêcher sur l'impudicité"? Il répondit: „Je cesserai quand vous ne pécherez plus"[209]. Il prêcha même contre la sodomie, et avec de tels détails qu'un ami lui observa: „Cher docteur, c'est assez". Il se justifia dans un sermon public en disant: „Celui qui n'a pas connu ce vice avant de m'avoir entendu ne l'apprend pas par mes seules paroles; saint Paul du reste en a parlé ouvertement"[210].

Geiler savait aussi s'élever plus haut; il ne s'arrête pas toujours aux péchés particuliers, il va au fond et découvre la source d'où ils découlent: c'est l'égoïsme qui nous fait oublier les commandements de Dieu. „Au lieu d'être tournées vers Dieu, vos pensées sont dans vos granges, dans vos celliers, dans vos coffres, ou elles s'égarent dans des contrées lointaines d'où vous attendez des marchandises, ou bien encore elles sont dans votre cuisine ou dans un mauvais lieu"[211]. „Vous avez honte de vous agenouiller pour vos prières; comment un *ammeister*, un évêque, un chanoine, se mettraient-ils à genoux! ce serait contraire à leur dignité; mais quand paraît un noble, vous vous courbez, vous lancez la jambe en arrière comme si vous dansiez une danse moresque, vous lui témoignez plus de révérence qu'au saint-sacrement". „C'est que votre trésor est le monde avec ses richesses, ses honneurs, ses voluptés, et là où est votre trésor là est aussi votre cœur"[212]. Quand Geiler parle de ces choses, il devient presque éloquent, malgré l'étrangeté des images qu'il mêle à ses discours:

209 *Brösamlin*, T. 2, f° 12.

210 O. c., P. 2, f° 7. A cet endroit Geiler raconte que le 20 févr. 1506 on brûla à Strasbourg deux individus *weil sie bei einander geschlafen und ire eefrauen verlassen.*

211 *Selenparadies*, f° 171.

212 *Evang. mit uszleg.*, f° 207. — *Du thust mee eer den menschen an weder got dem herren. Du dantzest mer den morischgen dantz vor einem herren dan vor dem sacrament, und blitzest und gumpest mer hinden und vornen vor den menschen dan vor got.* O. c., f° 26.

„Aussi longtemps que le germe d'un abcès n'est pas enlevé on n'en guérit pas; ce germe est l'amour du moi. D'où vient que je ne puis pas souffrir une parole déplaisante et que j'entre si vite en colère? la cause est l'amour du moi. D'où vient que j'ai coutume de me vanter de mes bonnes œuvres? la cause est encore l'amour du moi. Cet amour est notre idole, il nous semble impossible d'y renoncer; tu te plains quand on ne fait pas ta volonté, tu dis toujours moi! moi! chacun doit te servir, chacun doit adorer ton idole, tout doit être réglé selon tes désirs, tu ne cherches que ton agrément; quoi que tu fasses, que tu dormes, que tu manges ou que tu travailles, tu ne le fais que parce que cela t'est agréable; en toutes choses c'est moi! moi! Détruis cette idole, renonce à toi-même, et tu auras la paix"[213].

2. Le clergé séculier et régulier.

Les exhortations que nous venons de rapporter s'adressent à la fois aux laïques et aux prêtres, car aux uns et aux autres Geiler reproche les mêmes vices. Cependant, comme chez le clergé séculier et régulier ils se manifestaient sous des formes particulières, et que Geiler, par respect même pour la dignité du sacerdoce, les censure avec un redoublement d'énergie, il importe de montrer encore ce qu'a été sous ce rapport sa prédication. Quand on voit, par ses admirables épîtres à Frédéric de Zollern et par ses discours prononcés lors du synode de 1482, lors des funérailles des évêques Robert et Albert, et lors de l'installation de Guillaume de Honstein, quelle idée haute et pure il se faisait du ministère sacerdotal, on ne s'étonne pas de son indignation quand il trouvait que la réalité répondait si peu à cet idéal. Ses plaintes sur la corruption de la hiérarchie sont les mêmes que celles de Wimpheling, avec la différence que Wimpheling les exprime dans des traités latins destinés aux savants, tandis que Geiler les proclame devant le peuple ou dans des couvents, avec une liberté qui ne recule devant rien. Jamais sa parole n'est plus mordante que quand elle s'attaque aux abus et à ceux qui les commettaient ou qui en profitaient.

La plus grande partie de la législation ecclésiastique lui semble

213 *Sieben Schwerter*, f° G, 5.

arbitraire et faite uniquement pour consacrer l'injustice. „Le Seigneur n'a donné aux chrétiens que les dix commandements et le précepte de l'amour; ses successeurs leur ont imposé une charge qui est devenue plus lourde que les lois des juifs; je ne parle pas des codes impériaux, qui concernent les choses séculières; je demande qui peut lire le Décret, les Décrétales, les Clémentines, les canons synodaux, les lectures, les gloses et les commentaires sur les gloses? on en aurait pour toute une vie, et pour quel résultat? L'un tire la matière d'un côté, l'autre la tire de l'autre, et aucun ne sait plus ce qui est au fond; il y a tant d'enveloppes que le noyau ne se retrouve plus. Saint Augustin, s'il revenait à la vie, dirait qu'il y a beaucoup trop de ce bagage inutile“ [214]. „En vérité, la loi divine est tellement encombrée de statuts humains, qu'il est presque impossible de la reconnaître encore; ni les papes ni les empereurs n'ont le droit de faire des ordonnances contraires à cette loi, et s'ils en font, non-seulement il est permis de ne pas y obéir, mais on est obligé en conscience de ne pas les observer“ [215]. Aujourd'hui ces ordonnances iniques sont celles dont l'exécution est exigée le plus impérieusement, tandis que les décrets légitimes sont méprisés par ceux mêmes qui les premiers devraient s'y conformer. Geiler n'a pas de termes assez forts pour flétrir la simonie et ce qu'il appelle la chasse aux bénéfices. Son explication de l'origine de la simonie est plus facétieuse qu'historique, mais elle n'en était que plus propre à frapper ses auditeurs: „Quand Jésus appela Simon Pierre, occupé de la pêche, Pierre l'écouta, mais Simon continua de pêcher; Pierre ne prit rien, Simon retira son filet chargé de poissons, qui sont les vendeurs et les acheteurs de bénéfices; il resta seul pour régner dans l'Église, il règne toujours, c'est lui qui distribue les fonctions et les prébendes. Que celui qui ose parler contre cet abus soit sur ses gardes, quand ceux qui ont autorité sur lui sont des simoniaques“ [216]. Geiler recommandait cette prudence à d'autres, il parlait lui-même avec une franchise qui ne redoutait pas les censures qui auraient pu le frapper. Lors d'une foire il prononça plusieurs sermons,

[214] *Postill*, P. 2, f° 36. — *Pater noster*, f° G, 4.

[215] *Keinem keyser oder babst zimt statuten zu machen wider das götlich gesetz; thut er es aber darüber, so thut er unrecht, und mag man nit allein die nit halten, sonder man ist auch schuldig das man sie nit halt. Postill*, P. 2, f° 4.

[216] O. c., P. 3, f° 56.

de ses plus véhéments, sur le trafic des bénéfices [217]. Dans un discours fait à une autre occasion, il dit : „La papauté, les évêchés, les prébendes ne s'acquièrent plus que par simonie; on ne s'informe pas si un homme a de la science, de la sagesse, de la piété, on ne se soucie pas plus de ces choses que d'une goutte d'eau; on ne met à la tête des fidèles que ceux qui savent le mieux payer; c'est ainsi qu'on fait les papes, les cardinaux, les évêques" [218]. „Ce n'est plus le Saint-Esprit qui confère les dignités, c'est le diable; quelqu'un veut-il devenir pape, évêque, doyen, il faut qu'il corrompe les cardinaux ou les chanoines". Les papes eux-mêmes sont corruptibles; ils vendent les grâces, ils vendent jusqu'aux sentences de leurs tribunaux; Geiler raconte à ce sujet une anecdote d'une authenticité douteuse, mais caractérisant trop bien sa manière pour que nous la supprimions : „Un jour on offrit au saint-père 200 ou 300 florins ou ducats; on les versa sur son surplis, il les remua de la main et les trouva fort à son goût; comme, selon la coutume, il y avait sur les pièces des images de princes couverts d'armures, il dit : Qui peut résister à des guerriers si puissants?" [219]

Soit que lors d'élections épiscopales il prêchât devant le chapitre de Strasbourg, soit qu'il s'adressât au peuple, Geiler produisait une foule de griefs contre les évêques. Jadis, disait-il, c'étaient les communes qui choisissaient leurs évêques, aujourd'hui deux ou trois chanoines se réunissent pour élire un homme frivole comme eux; si les fidèles étaient chargés du choix, ils n'en feraient pas de meilleur, car ils n'attendent des prélats que des services temporels [220]. On ne considère pas les qualités spirituelles, on veut avoir des nobles, la noblesse est la seule qualité requise, „cette folie domine dans toute l'Allemagne" [221]. Aussi voyez les prélats! Un évêque doit faire l'œuvre du Seigneur, paître ses brebis, les garder, se dévouer pour elles, mais *jam non sumus episcopi animarum sed bursae;* „remplir les coffres,

217 *Von den pfründentuschern und pfründenkremern. Brösamlin*, f° 84.
218 *Postill*, T. 3, f° 51.
219 *Es ist nim das got der heilig geist darsetze die obern, der tüfel thut das, es thut darzu gelt und gunst. Wil einer ietz babst werden, so mus er die cardinäl bestechen, einen damit, den andern damit; wil einer dan ein bischoff werden, ein probst oder ein dechan, er mus lugen das er die thumherren bestech und die chorherren. Postill*, P. 4, f° 27. — *Evang. mit uszleg.*, f° 190.
220 *De arbore humana*, texte all., f° 34.
221 *Narrenschiff*, f° 194.

faire bonne chère, vivre avec des femmes, chevaucher à travers le pays avec un nombreux cortége, recueillir les hommages de la foule, tel est le souci de nos évêques“ [222].

Les chanoines, les prêtres, les curés „sont tous dans le même sac“. Jadis les biens des églises étaient consacrés aux pauvres; les anciens Pères vendaient des vases sacrés pour soulager des malheureux ou pour racheter des prisonniers : „Quelle exigence! donner des calices, quand à un homme qui ne peut pas payer sa rente, on ne remet pas même un denier de sa dette!“ „La seule affaire des prêtres est d'avoir des prébendes, de bien placer leur argent et de dépenser leurs revenus comme tout le monde sait“ [223]. On convoite les cures et les canonicats dans le seul but de s'enrichir : „Nous allons à Rome pour en rapporter, au prix de mille peines et à grands frais, des grâces apostoliques, nous achetons les suffrages de ceux qui les délivrent“ [224]. Le cumul est une invention du diable aussi bien que la simonie; un clerc qui a plusieurs bénéfices ne peut pas remplir les devoirs qui y sont attachés; des hommes, meilleurs et plus instruits que lui, n'ont rien et sont empêchés de servir l'Église; quand quelqu'un a neuf prébendes dans neuf endroits différents, huit au moins de ces endroits sont privés de son ministère; les pauvres en souffrent, car le *cumulard* ne donne des aumônes, s'il en donne, que là où il réside; il perd son temps en voyages pour recueillir ses revenus, tantôt il est à Strasbourg, tantôt à Worms, à Spire, à Constance, à Würzbourg; il néglige les intérêts supérieurs et met en péril son âme [225]. Cependant il est des cas où la pluralité des bénéfices est excusable : il vaut mieux en donner plusieurs à un bon prêtre, que d'en accorder un seul à un mauvais; certaines paroisses sont si pauvres, que le curé ne pourrait pas vivre sans une seconde prébende, de même qu'en hiver celui qui n'est pas assez riche pour avoir une pelisse, met deux ou trois habits l'un sur l'autre. Geiler toutefois demande que ce ne soient là que des exceptions; le cumul en général reste, pour lui, une des grandes folies du temps [226].

[222] *Postill*, P. 3, f° 16. — *Evang. mit uszleg.*, f° 100.
[223] L. c.
[224] O. c., f° 100.
[225] *Brösamlin*, P. 1, f° 84. Il y avait en effet des chanoines de Strasb. qui jouissaient en même temps de prébendes à Worms, à Spire, à Constance, à Mayence, etc.
[226] L. c.

La suite naturelle de la chasse aux richesses est la négligence dans l'accomplissement des devoirs religieux et l'amour des plaisirs, même des moins innocents. Dans la cathédrale de Strasbourg, pendant qu'au chœur on doit chanter les offices, les chanoines s'entretiennent entre eux de mille choses étrangères au culte; il y en a qui s'occupent de leurs affaires et expédient des lettres; d'autres sortent et rentrent comme le font les femmes du marché voisin; ou bien ils font une courte apparition, s'inclinent à la hâte devant l'autel et s'en vont; les plus paresseux restent dans leurs stalles, n'ouvrent pas la bouche, mais s'amusent à regarder le *Roraff*. En allant en ville, ils posent la toque sur l'oreille comme des lansquenets, ils portent des aumusses avec des bandeaux plissés qui leur descendent jusqu'à la ceinture, tandis que les linges de l'autel où ils disent la messe sont plus sales que leurs chemises ou les nappes de leur table. Les nobles parmi eux vont à la chasse; le matin ils sont prêtres, le soir ils sont gentilshommes. Les autres fréquentent les tavernes; leur *sursum corda* est: réjouissons-nous. Quand ils font des repas ensemble, on apporte à la fin un plat couvert; en ôtant le couvercle, on voit paraître des dés ou des cartes; c'est leur *gratias* après leur dîner. Pendant la messe même ils songent moins au sacrement qu'aux fritures que prépare leur cuisinière[227].

Geiler constate et condamne le concubinage avec la même sévérité que Wimpheling. En 1495 Trithémius lui attribue un traité *De amovendis concubinis etiamsi uterque continere decreverit*[228]; la perte de cette pièce, qui ne fut peut-être qu'un mémoire adressé à l'évêque, est compensée par de nombreux passages dans les sermons de Geiler. „Un laïque, qui n'est tenu d'aller à la sainte cène qu'une fois par an, en est exclu quand on apprend qu'il vit avec une femme; le prêtre, au contraire, qui célèbre la messe tous les jours, a peut-être deux ou trois concubines, et personne ne le lui défend; pourquoi? parce que l'official commet le même péché; c'est comme toujours, on pend les petits voleurs, on laisse échapper les grands; ou si l'on punit ces derniers, ce n'est que pour toucher l'amende[229]. Le commerce avec les

227 *Postill*, P. 2, f° 5. — *Narrenschiff*, f° 98, 147, 180. — *Schiff der Penitentz*, f° 40. — *Bilgerschaft*, f° 127. — *Has im Pfeffer*, f° A, 4. Etc.

228 *Catal. ill. vir.*, f° 60.

229 *Postill*, P. 3, f° 54. — *Evang. mit uszleg.*, f° 33.

femmes est le vice que les laïques pardonnent le moins; „un prêtre peut être avare, dur, orgueilleux, s'il n'a pas de cellerière, on ne se plaint pas de lui; mais il a beau être doux et charitable, dès qu'on apprend qu'il vit avec une concubine, il est méprisé". „Vous me demandez comment ces prêtres peuvent dire la messe; je ne les excuse pas; quant à vous, s'ils vous donnent de mauvais exemples, vous n'avez qu'à ne pas les imiter" [230].

Selon Geiler il appartient aux prédicateurs de châtier les vices du clergé, sans acception de personnes; mais il trouve que ceux qui en ont le courage sont malheureusement trop rares. „Nous avons beaucoup de *theologi*, mais peu de *theosophi*; on creuse des questions subtiles, on spécule sur des problèmes métaphysiques, on s'occupe de *nugae*, mais on n'aime ni Dieu ni le prochain" [231]. La plupart des clercs achèvent leurs études trop vite; hier ils étaient à peine étudiants, aujourd'hui ils sont curés et prédicateurs; le seul but de leur travail est de se mettre en état d'obtenir une prébende; pourquoi les longues recherches? on en sait bientôt assez pour faire un sermon [232]. On s'adonne de préférence au droit canonique; il ouvre une carrière plus lucrative et fournit les moyens de faire fortune à Rome. Sur vingt juristes on rencontre un théologien, et celui-ci, une fois prêtre, ne lit plus l'Écriture, il dispute sur Diotrich de Berne, il ne médite pas lui-même, il passe d'un livre à l'autre pour recueillir ses matériaux. Et lors même qu'il aurait toute la science, qu'il saurait par cœur Aristote et Thomas d'Aquin, il n'en resterait pas moins un aveugle, en comparaison du simple fidèle qui s'est donné à Dieu. „N'écoutez pas

230 *Es ist ein pfaff wie hoffärtig er wöll, oder geitig oder karg; wan er nit mit meitlin umbgat und kein kellerin hat, so ist er frum; und sei wie gotsförchtig er wöll und milt, und geb armen leuten, alsbald man hört das er frauwen hat, so mus er ein bub sein. Evang. mit uszleg.*, f° 140. — *Das du sprichest: die pfaffen hand meitlin alle nacht und machen nit desterminder alle tag mess, was sagstu darzu? Ich sag nit vil guts darzu, ich kan est nit verantwurten, aber so vil sag ich, es ist unrecht, und priester und leyen die das thun, die haben unrecht, wiewol ein priester der thut grösser sünd dann ein ley. Ich bekenn wol, sie trajen euch böse exempel vor, das mag niemans verantwurten, du solt darumb nit auch also thun. Brösamlin*, P. 2, f° 61.

231 Lettre de Geiler à Wimpheling, *Adolescentia*, f° 67; à Zasius, *Amœnit. fribury.*, p. 98. — Murner lui prête ce jeu de mots: *qui non erubescunt se publice jactare quod theologi apparere voluerunt, theolongi appellati sunt, quod longe a deo sunt. Arma patientiæ.*

232 *Narrenschiff*, f° 104. — *Evang. mit uszleg.*, f° 25.

les prédicateurs qui vous font de beaux discours, mais qui ne vivent pas d'après leurs paroles; ils sont comme les tailleurs qui remplissent la bouche d'eau, mais qui au lieu de la boire en aspergent le drap; c'est ainsi que nous ne prêchons que de la bouche, sans que ce que nous disons ait pénétré dans notre cœur; une pie apprend à imiter des voix, mais quand on la touche elle reprend son cri naturel; c'est ainsi que nous apprenons à parler des vices tels qu'il sont décrits dans les livres; mais quand nous redevenons nous-mêmes, on voit bien que nous sommes des pies et qu'il n'y a rien de vrai en nous" [233].

Les désordres des religieux sont de ceux qui reparaissent le plus souvent dans les sermons de Geiler. Il revient plus d'une fois aux querelles entre les ordres mendiants et les curés, dont les seules causes, à l'entendre, sont l'ambition et l'avarice; les moines aspirent à s'élever au-dessus des prêtres séculiers, et ceux-ci oublient que les moines leur ont été adjoints comme auxiliaires. Les deux partis se disputent les fidèles pour avoir leur argent; si le pape décrétait que chaque prêtre ou religieux eût à donner un denier à la personne qui demande à se confesser chez lui, il n'y aurait plus tant de confesseurs et par conséquent il n'y aurait plus de cause de rivalité [234]. Geiler rappelle aussi les dissensions entre les ordres eux-mêmes, dont chacun prétend posséder seul la vraie doctrine; „jamais un franciscain n'en appellerait à Thomas d'Aquin, et jamais un dominicain à Scot, et pourtant qu'importent les noms? pour moi, celui qui dit une vérité est un bon docteur". Les moines, quoique divisés entre eux, savent s'unir toutefois contre leurs adversaires communs, comme Pilate et Hérode contre Jésus-Christ [235].

La peinture qu'il fait de la vie dans les couvents est peu édifiante. Il représente les monastères non réformés, c'est-à-dire ceux où l'on

233 *Postill*, P. 2, f° 65. — *Evang. mit uszleg.*, f° 25, 154. — *Brösamlin*, P. 2, f° 26. — *Selenpar.*, f° 52. — *Narrenschiff*, f° 59. — *Emeis*, f° 23.

234 *Emeis*, f° 27; la même chose chez Wimpheling, *Vita Geileri*, *Amœnit. frib.*, p. 112. Dans l'*Emeis* Geiler ajoute cette anecdote : *Es prach einer einmal zum andern : weistu nit waher der alt hasz kum zwischen münchen und pfaffen? Es ist umb der eyer willen, sprach er. Wie ist das? Die pfaffen essen die hüner, so essen die münch die eyer, so hassen die münch die pfaffen das sie vil hüner essen; darumb so seind die eyer theur, so hassen die pfaffen die münch das sie die hüner theur machen, darumb das sie vil eyer essen.*

235 *Emeis*, f° 27.

n'avait pas réintroduit une stricte observation de la règle, comme des réceptacles de tous les vices. Personne n'y suit plus la pratique ascétique; on fait comme les Templiers : pour se conformer à leurs constitutions qui prescrivent de mêler au vin de l'eau, ils versent une goutte d'eau dans un tonneau de vin; c'est ainsi qu'on se flagelle avec une queue de renard ou en se couvrant d'une pelisse épaisse. Loin de se soumettre à une discipline qui paraît trop dure, on mène une vie joyeuse; quand un jeune moine dit sa première messe, il invite ses amis, hommes et femmes, à un festin dans le couvent; les femmes dansent avec les frères et vont avec eux dans les cellules; „plus d'une qui était entrée honnête, y perd son innocence.“ Dans l'origine, il n'y avait pas de danger à laisser les couvents ouverts; maintenant on ne peut pas les entourer de murailles assez hautes; quand même on mettrait des grillages devant les fenêtres, les moines trouvent moyen de s'échapper. Ils s'introduisent dans les maisons laïques, apportent aux femmes des *agnus dei* ou des images de saints, commencent par les entretenir de choses spirituelles, „puis vient le reste;“ les pères de famille font bien de leur fermer la porte. „Gardez-vous de faire admettre vos enfants dans des couvents non réformés; vos fils y deviennent des vauriens et vos filles des femmes perdues“ [236].

Les béguines enfin, dont les unes paraissent avoir été des dévotes affectant la spiritualité mystique, tandis que d'autres étaient des femmes pauvres qui vivaient en commun et qui ne sortaient que pour soigner des malades, pour accompagner les convois funèbres et pour

236 *Wo die ungereformirten klöster seind, da lasset man yederman machen, und laufft eins durch das ander und geet auss und ein als offt als man wil, und straffet nyemant. Da hüt dich vor, es ist zu fürchten das da seien vil huren und buben, wiewol sie sprechen : wir haben doch S. Dominicusorden, S. Benedictusorden, S. Bernharden, S. Franciscenorden. Es ist war sie hand in, sie halten in aber nit. In solche klöster sol man nit iung leut thun, sie werden verhönet und verwüstet bei den andern die da aller schalckheit und bosheit gewont sind... Darumb thun die unrecht, die da prediyen das man kind in solche klöster sol thun, als etwan die unreformirten münch prediyen. Ich sprich, alle die sint erzbuben in ir haut... es ist eitel büberei... Die iungen münchlin und nünlin die du machest, die werden auch huren und buben. Has im Pfeffer*, f° E, 3, 4. — Trithémius, *Catal. ill. vir.*, f° 60, mentionne un traité de Geiler *De hoc quod pueri non sunt instigandi ad religiones in quibus regula non servatur.* — *Emeis*, f° 14. — *Selenpar.*, f° 186. — *Has im Pfeffer*, f° A, 4; D, 2. — *De arbore humana*, f° 91. — *Postill*, P. 1, f° 24. — *Brösamlin*, P. 2, f° 10. — *Drei Marien*, f° 6. — Un moine vient-il chez une femme, *sie fahens an im* credo in deum *und endens im* carnis resurrectionem. *oder fahens an im* gloria patri *und endens im* sicut erat in principio. *Selenpar.*, f° 228.

réciter des prières sur les tombeaux, sont toutes représentées par Geiler comme des hypocrites. Les gardes-malades surtout, ainsi que les beghards, qui faisaient l'office d'infirmiers et de porteurs de cercueils, ont été, selon lui, des gens de la pire espèce [237].

Bref, l'état ecclésiastique tout entier est corrompu : „Commencez par le pape et les cardinaux et descendez jusqu'aux derniers clercs, vous verrez qu'ils sont pourris, vous ne trouverez que de l'arrogance, de la cupidité, des mœurs mondaines; personne ne peut nous rendre assez d'honneur ni satisfaire notre avarice; nous amassons prébendes sur prébendes, nous nous disputons les charges; toujours plus haut, d'une dignité à l'autre ! Et que dirai-je de l'impudicité? quel est celui qui ne se souille pas de cette boue? Prenez l'état monastique, voyez comme il a dégénéré; il n'y a pas de vice que ne commettent les moines; le proverbe est vrai : quoi que fasse le monde, le moine veut en avoir sa part" [238].

Aussi les laïques ne se plaignent-ils pas seulement de la décadence du clergé, ils le méprisent et se détournent de lui. Ont-ils des enfants, ils ne destinent pas à l'Église ceux qui sont robustes ou intelligents; „c'est le difforme ou le sot, disent-ils, qui est bon pour être prêtre, nous le mettrons dans un couvent, il n'est pas fait pour le monde". Ou bien, quand on en a trop et qu'on ne veut pas partager la fortune entre tous, „on procède comme avec les petits chiens dont on garde un ou deux, les autres on les jette à la rivière; un fils deviendra *junker*, une fille demoiselle, des autres on fait des prêtres ou des nonnes" [239].

On se moquait surtout des religieux; ils étaient l'objet de mille anecdotes facétieuses, de dictons populaires, de couplets satiriques; les noms de nonne et de moine étaient devenus des sobriquets, au point que Geiler s'excusait quand il les employait dans ses sermons; „je ne m'en sers que pour abréger" [240].

237 *Emeis*, f° 26, 34, 90. — *Narrenschiff*, f° 156. — *Schiff der penitentz*, f° 18. — *Postill*, P. 2, f° 32; P. 3, f° 80; P. 4, f° 8. — *Evang. mit uszleg.*, f° 105, 173 — *Brösamlin*, P. 1, f° 69; P. 2, f° 11. — *De arbore humana*, f° 92.

238 *Emeis*, f° 20.

239 *Postill*, P. 4, f° 30. — *Bilgerschaft*, f° 24.

240 *Ich thu es jnen nit ze schmach, ich thu es umb der kürtze willen, es sein erennamen, aber die üppigen lüt nemen jn ze schmach, und ist also in ein miszbruch kummen. Emeis*, f° 27. — V. aussi *Evang. mit uszleg.*, f° 221.

„Je sais, disait-il aux laïques, que nous vous scandalisons et que vous nous haïssez à cause de nos dérèglements“ [241]. Cette haine l'embarrassait; il n'admettait pas que le clergé fût seul coupable de sa corruption : la faute en est aussi aux laïques, qui ne veulent pas de prêtres plus honnêtes, il leur paraît plus commode d'avoir des pasteurs qui ne se soucient pas d'eux; „vous n'en méritez pas d'autres“, s'écria-t-il un jour [242]. Mais quand du haut de la chaire il disait tant de mal du clergé et des moines, pouvait-il s'étonner qu'une population, caustique entre toutes, le prît au mot? Il sentait que ses plaintes avaient besoin d'un correctif, mais ne trouvait, pour en atténuer l'effet, que la recommandation d'honorer les prêtres à cause de leur état qu'il faut séparer de leurs personnes : „Ils sont dignes de respect par le fait qu'ils sont prêtres, quelle que soit du reste leur vie“ [243]. Mais des hommes qui commençaient à réfléchir, pouvaient difficilement se déclarer satisfaits de cette distinction abstraite entre le caractère sacerdotal et la conduite de ceux qui en étaient revêtus. La recommandation de Geiler n'était pas de nature à neutraliser ses invectives.

§ 4. *Motifs et moyens de conversion.*

Geiler n'aurait rempli que la moitié de sa tâche s'il s'était borné au rôle de censeur des vices; il ne veut châtier que pour corriger; son désir est de faire rentrer ses auditeurs en eux-mêmes, en se reconnaissant dans le miroir qu'il leur présente; en sonnant le tocsin, comme il le répète souvent, il veut réveiller les consciences endormies pour les ramener à la crainte de Dieu. Ce n'était pas une chose aisée; on trouvait une foule de prétextes pour se soustraire au devoir; en s'abritait même derrière la casuistique des moralistes, qui avaient établi de nombreux cas où un péché mortel devient pardonnable, soit par le motif qui l'inspire, soit par l'aveu qu'on en fait au confesseur ; Geiler, quoiqu'il fît lui-même de ces distinctions [244], comprenait pour-

[241] *Ich halt dafür das es daher kum das wir so übel leben und euch ergernisz geben... Es ist leider war, wir geben euch bös exempel. Emeis*, f° 27.

[242] *Ir leigen wellen sollich pfaffen haben. Postill*, P. 1, f° 30; P. 3, f° 54.

[243] ... *Also die priester seint eeren wert, got geb wie sie sunst seien. Brösamlin*, P. 2, f° 14.

[244] Il distingue p. ex. des cas où *fluchen*, maudire, souhaiter à quelqu'un du mal, n'est pas un péché; quand on souhaite qu'un homme orgueilleux soit privé

tant qu'il y avait là un danger pour les consciences, et disait qu'il était plus sûr de suivre le chemin le plus droit, en évitant le péché en général, c'est-à-dire en renonçant à l'amour du moi [245]. Il savait qu'il nous en coûte de nous dépouiller de notre égoïsme ; nous voudrions l'extirper, mais il est plus fort que nous ; un homme qui commence à renoncer au monde est comme un oiseau posé sur un glaau ; il réussit, au prix de grands efforts, à s'en détacher, mais ses ailes sont trop encollées pour qu'il puisse librement prendre son vol; c'est ainsi que l'homme qui désire s'élever à Dieu, en est empêché par la glu qui reste dans ses ailes ; il est attaché à des amis, à des honneurs, à des richesses, et il ne s'en aperçoit que quand il essaye de s'en séparer. Il ne peut pas être sans aimer quelque chose ; son cœur est destiné à ne pas demeurer vide, mais il ne saurait contenir à la fois Dieu et le monde, celui-ci doit disparaître afin que l'autre vienne le remplacer [246]. Geiler presse ses auditeurs de vaincre les obstacles qui s'opposent à cette transformation : „Ne reculez pas, faites violence à vous-mêmes ; croyez-moi, essayez, ne vous découragez pas, avancez toujours, vous finirez par arriver ; il faut du temps et du travail pour devenir peintre ou joueur de luth, mais quand on a surmonté les difficultés, on est heureux de pouvoir exercer l'art" [247].

Le besoin naturel d'aimer, qui ne peut pas être satisfait dans toute sa profondeur par les créatures, est un premier motif que Geiler présente à ses auditeurs pour les engager à se tourner vers Dieu. Un second, correspondant au premier, est l'amour que Dieu nous témoigne par les bienfaits dont il nous comble malgré notre ingratitude ; les souffrances mêmes qu'il nous envoie sont une preuve qu'il nous aime ; „la souffrance est la vraie route qui conduit au ciel ; ne murmurez pas contre l'épreuve, supportez-la avec patience ; ceux que Dieu a le plus aimés, ont eu à souffrir le plus ; ils ont tout enduré,

de ses honneurs afin qu'il devienne humble, ou qu'un impie éprouve un malheur afin qu'il rentre en lui-même, on ne pèche pas, car on agit dans une bonne intention; jurer est un péché véniel quand on le fait par habitude, comme les paysans du Kochersberg qui, en se rencontrant, se saluent au nom du diable; ce n'est un péché mortel que quand la cause en est la méchanceté. *Sünden des munds*, f° 38.

245 *Narrenschiff*, f° 99.

246 *Predigten und Leren*, f° 4. — *Drei Marien*, f° 13.

247 *Bilgerschaft*, f° 92. — *Brösamlin*, P. 2, f° 17.

parce qu'ils avaient trouvé la paix"[248]. Quand Geiler décrit cette paix, il sait trouver des paroles émouvantes; il est plus sobre de comparaisons, plus intime, plus affectueux; pour rester à la portée du peuple, il montre dans quelles circonstances l'homme qui a la paix est plus heureux que celui qui ne l'a pas: „Quoi qu'il lui arrive, il ne s'en tourmente pas; qu'on le blâme ou qu'on le loue, il y reste indifférent; le temps est-il serein ou tombe-t-il de la grêle, il dit également: A la garde de Dieu; a-t-il ce qu'il lui faut, il en remercie le Seigneur; est-il dans l'indigence, il ne s'en plaint pas; rien ne peut le détacher de Dieu, en tout, au contraire, il trouve une cause de joie; c'est qu'il a la conscience en repos, il sait que ses péchés lui sont pardonnés, il a soumis à son esprit ses appétits et ses affections"[249].

Sachant que des motifs d'un ordre aussi élevé n'étaient pas de nature à toucher la grande masse de ses auditeurs, Geiler y en ajoute un autre, qu'il reproduit souvent et sous des formes diverses, c'est l'imminence de la mort. Il est des prédicateurs, dit-il, qui trompent le peuple en lui persuadant qu'il suffit, à l'heure de la mort, d'éprouver un mouvement de repentir en songeant qu'on doit aimer Dieu; où est cet amour, quand la vie entière s'est passée dans le vice? ce n'est pas au dernier moment qu'on arrive soudain à aimer Dieu pardessus tout; lors même que ce n'est pas impossible, il est plus sûr de considérer comme une préparation à la mort tout le temps que Dieu nous accorde ici-bas[250]. Des séries entières de sermons de Geiler sont consacrées au développement de la pensée: il faut se disposer à bien mourir. „Personne ne peut dire qu'il n'a pas besoin de connaître cet art". Geiler rappelle les images de la Danse macabre, telles qu'on pouvait les voir à Strasbourg dans l'église des dominicains: „Chacun de nous sera convié à cette danse, la Mort nous appellera au son de son tambour; que tu le veuilles ou non, il faudra que tu danses, le plus habile gagnera le prix". Il rappelle même Platon, disant que la

[248] *Emeis*, f° 62.

[249] *Pred. und Leren*, f° 99.

[250] *Rupff mich do in der hand, in der hand ist kein hor und ist nie keins do gesin; zieh und rupff mir do hor usz! Also hie auch. Du bist all dein tag ein bub oder bübin gesin und hast nie kein rwen gehebt über dein sünd, und am todbett wiltu harfürbringen ein rechten woren ruwen, der do hergang usz der liebe gottes über alle ding. Wo nemen? Es ist möglich aber seltzam. Postill*, T. 3, f° 67.

philosophie la plus haute consiste à savoir mourir, et il ajoute : „C'est pourquoi je veux vous prêcher de la mort, non pour vous effrayer, mais pour vous donner courage“ [251]. Un chevalier qui se rend à un tournoi, se fait armer avec soin par son écuyer; c'est ainsi que l'homme appelé au grand tournoi de la mort, doit s'y préparer en prenant à son aide un écuyer fidèle, savoir la conscience du bien et du mal [252]. Pourquoi permet-on que les artistes représentent la Mort, bien qu'elle ne soit pas un être personnel? C'est pour qu'il y ait dans le jardin de l'Eglise un épouvantail, inspirant aux hommes légers une terreur salutaire [253]. On voit que l'imagination joue un grand rôle dans cette partie de la prédication de Geiler; un des tableaux les plus saisissants, quand on se met au point de vue de son époque, est celui du procès qui attend l'homme après la mort, et où le témoin est en même temps le juge; l'accusé aura beau se tourner de tous côtés, il ne verra point d'issue : „au-dessus de lui le juge dont il a violé la loi, à droite le grand nombre de ses péchés, à gauche les esprits infernaux, en arrière le ver rongeur de sa conscience, au loin le monde en feu ; où fuir? nulle part un moyen de s'échapper ! “ Geiler raconte des exemples de pécheurs morts dans l'impénitence et tourmentés dans l'enfer; là il y a des pleurs et des grincements de dents, une odour infecte, à la fois un froid et une chaleur insupportables, des ténèbres épaisses : „Songez à cela, et ne dites pas que vous serez en joyeuse compagnie ; vous serez entassés les uns sur les autres comme les harengs dans une tonne ; il n'y aura pas de quoi vous égayer“ [254]. Geiler justifiait ces descriptions triviales, en se servant d'un proverbe strasbourgeois qu'on peut traduire ainsi : Il faut frapper le pécheur avec la massue de la damnation éternelle [255].

Il nous reste à indiquer les moyens dont il faut se servir, selon

251 *Niemans mag sagen, ich bedarff nit zu wissen zu sterben; wir müssen alle an den tantz, reyen und tantzen wie uns der tod trummen schlegt, und die kunst müssen wir alle wissen oder den grössten schaden liden; du wöllest oder nit, so mustu tantzen; kanstu dann wol tantzen, so wirstu gewinnen den hanen. De arbore humana*, f° 13.

252 *Drei Marien*, f° 35.

253 *De arbore humana*, f° 117. — *An etlichen orten ist der tod gemalt wie ein schwartz alt wib, mit fettichen, mit einem offenen maul, bleich under dem antlit, mit krummen augen, hat ein hacken in der hand*. O. c., f° 134.

254 *Evang. mit uszleg.*, f° 6. — *Brösamlin*, T. 1, f° 35.

255 *Mit dem kolben ewiger verdamnisz lusen. Narrenschiff*, f° 25.

Geiler, pour vivre et mourir en bon catholique. Ces moyens sont en général ceux qu'enseignait l'Église, mais il avait l'esprit trop éclairé pour les recommander sans réserve; il s'efforçait de convaincre le peuple, qui se contentait de l'observation des pratiques extérieures, que sans l'intention celles-ci étaient insuffisantes.

Les fidèles sont tenus de se confesser de leurs péchés; c'est aussi au confesseur qu'ils feront bien de communiquer soit leurs doutes en matière de foi, soit les scrupules de leur conscience; mais qu'ils aient soin de s'adresser à un homme ayant de la sagesse et de l'expérience; qu'ils ne fassent pas comme tant de gens qui disent: „Le meilleur curé pour moi est celui qui prend le moins d'argent; qu'ai-je besoin d'un prêtre instruit? je préfère un moine, c'est un bon compagnon, demain il boira une bonne cruche de vin avec moi“[256]. Et surtout, qu'on ne s'imagine pas qu'après la confession tout soit terminé: „Tu me dis: Pourquoi craindrais-je Dieu à cause de mes péchés? j'en suis absous, je les ai confessés, j'ai fait ma pénitence!“ Soit, répond Geiler, mais es-tu certain que Dieu t'a pardonné? non, tu ne peux pas l'être, tu ne t'es confessé que par peur du châtiment; il faut autre chose que la peur pour obtenir le pardon de Dieu, surtout à l'heure de la mort[257]. A cette heure suprême il est indispensable de se fier aux mérites du Sauveur, mais il n'est pas moins indispensable d'acquérir par des bonnes œuvres des mérites personnels. En fait de bonnes œuvres, Geiler insiste particulièrement pour qu'on fasse des libéralités aux établissements religieux; cependant il ajoute: „Ne croyez pas que les béguines, les moines, les prêtres auxquels vous destinez des legs, puissent vous faire entrer au ciel par leurs seules prières; il faut que vous-mêmes vous ayez mis la main à l'œuvre, distribué des aumônes, pardonné des offenses, prié, jeûné, réparé des injustices“[258]. La prière surtout est un des moyens les plus efficaces de se préparer à la mort; mais la vraie prière ne consiste pas à réciter

256 *Drei Marien*, f° 18, 31. — *Pred. und Leren*, f° 13.

257 *Brösamlin*, T. 1, f° 36.

258 *Es ist ein arm ding wenn begynen, münch und pfaffen dich sollent in himmel betten; wer von frembden henden gespiset würt, der isset nimmer wol und genug... Solt du selig werden von frembden verdienen, so würd es schlecht zugon. Du musst selber hand anschlahen, selber almusen geben, verzeihen, betten, fasten, widerkeren... Ich verwirff nit das man geistlichen lüten testament machet, aber das verwirff ich das du meinest sie sollen dich in den himmel bringen on dein thun und lassen. Brösamlin*, T. 2, f° 74.

sans réflexion des formules apprises par cœur : „Je ne dis rien contre le rosaire, mais arriver au ciel par le rosaire seul, c'est impossible ; vous comptez vos prières comme si vous comptiez de l'argent ; vous remuez machinalement les lèvres, ou quand le matin tu récites le *Pater*, tu dis : Notre père, et tu ajoutes : femme, quand serviras-tu la soupe ? — qui es au ciel — Jean, va atteler mon cheval, etc.“ [259] Quelqu'un prétend-il qu'il ne peut pas suivre les prières prononcées à l'église, parce qu'il ne sait pas le latin, Geiler lui donne le conseil de s'édifier en regardant les images et même les vêtements des prêtres ; chaque bonne pensée qu'il aura sera conforme à la liturgie [260]. Il énumère les attitudes diverses qu'on peut prendre en priant selon qu'on est disposé : élever les yeux au ciel en élevant en même temps les bras ou en joignant les mains, baisser les yeux et laisser pendre les bras, se mettre à genoux, se prosterner la face contre terre, étendre les bras en forme de croix ; il est assez sensé toutefois pour attacher peu d'importance à ces formes, et pour laisser à chacun le choix de celle qui convient le mieux à son caractère [261]. „En général, ne suivez pas des pratiques auxquelles Dieu ne vous appelle pas“. „Quand le soleil se lève, il réveille tous les êtres pour qu'ils reprennent chacun le mouvement qui lui est propre : la fourmi rampe, le cerf bondit, le faucon s'envole à travers les airs ; à plus forte raison notre soleil Jésus-Christ nous fait mouvoir différemment selon nos aptitudes ; que chacun fasse de son mieux, qu'il avance sans s'arrêter,

259 *Du sprichst : ich bet so vil in Unser Frauwen Mantel, ich bet so vil Rosenkrentz und so vil in Aller Heiligen Buntschuch. Ich verwirff es nit, aber das ist recht gebet wie ich es ietz hab gesagt. Aber wir betten row kalt ellend arm ding, da ist kein hertzbewegung nit, noch hitz noch inbrunst in uns. Wan du an dem morgen anfahest zu betten : Vatter unser, so sprichst du zu der frauwen oder zu der kellerin : wan wilt du dalme die suppen anrichten? Der du bist in den himeln, knecht Heintz sattel mir das pferdt das es zu rechter zeit bereit sei. Geheiliget werd dein nam, zukum uns dein reich, knecht stich den bauern ze tod. Sünden des munds*, f° 84. *Unser Frauen Mantel, Aller Heiligen Buntschuh* (*Buntschuh*, alliance, ligue) étaient, à ce qu'il paraît, des titres de livres de prières. — *Brösamlin*, T. 1, f° 62, 76. *Evang. mit uszleg.*, f° 208. — *Drei Marien*, f° 26. — *Ich halt gantz nüt da man macht mum mum und herzält das gebet, als da man gelt zält. Evang. mit uszleg.*, f° 202.

260 *Pred. und Leren*, f° 103, *Narrenschiff*, f° 98. — Quand en se réveillant la nuit on a des pensées mauvaises, Geiler donne ce conseil : *Bist du ein man, so bet den 10000 rittern yeglichem ein vatter unser, und die frauwen den 11000 meyden jeder ein ave maria ; was gilts, du wirst daran entschlaffen. Brösamlin*, P. 1, f° 33.

261 *Brösamlin*. T. 1, f° 29.

jusqu'à ce qu'il arrive à la joie éternelle". „Il y en a parmi nous qui voudraient imiter les anciens saints, en disant qu'ils ont été des hommes comme nous; c'est vrai, mais ce qu'ils ont fait a été conforme à leur nature, tandis que ce n'est peut-être pas conforme à la vôtre"; pour prouver la *folie* de pareilles prétentions, Geiler raconte l'anecdote de singes qui se laissent prendre en se chaussant des souliers du chasseur[262].

Geiler professe une haute estime pour la vie monastique : dans le calme du couvent on est moins empêché qu'au milieu des bruits du monde d'observer les commandements de Dieu; en se soumettant aux exercices, on expie ses péchés. Mais cela n'est vrai que des couvents réformés, de ceux dont les portes restent fermées, où règne le silence, où tous portent le même costume et prennent la même nourriture. „Une telle maison est un paradis, la vie qu'on y mène est le plus sûr moyen de gagner le salut"[263]. Avant de se décider pour cet état, il faut consulter ses forces; les vœux irréfléchis sont des tentations du diable; les parents se chargent d'une lourde responsabilité en mettant les enfants trop jeunes dans les monastères[264]; le monachisme par lui seul ne donne pas de mérite; „ce ne sont pas les murs qui constituent le couvent, celui-ci doit être dans le cœur; le voile ou le froc ne font pas le religieux, de même que la tonsure ne fait pas le prêtre"[265].

Geiler ne conteste ni au pape ni aux prélats le pouvoir d'accorder des dispenses et des indulgences; il croit que ces dernières sont utiles pour abréger le séjour des âmes dans le purgatoire et que, quand elles sont plénières, elles nous font monter directement au ciel; il ne s'inquiète que de l'abus qu'on en fait; il se méfie de celles que l'on vend pour collecter de l'argent sous le prétexte d'une croisade prochaine contre les Turcs. Tandis que Brant, dans sa *Nef des fous*[266], se plaignait du mépris où elles étaient tombées, Geiler, en prêchant sur ce livre, se plaint, tantôt de la trop grande abondance des grâces, tantôt de leur distribution peu équitable; les indulgences par exemple qui

262 *Drei Marien*, f° 24. *Bilgerschaft*, f° 97.
263 *Selenparadies*, f° 80, 231. — *Pred. und Leren*, f° 61, 80. Etc.
264 *Drei Marien*, f° 25.
265 O. c., f° 11.
266 Chap. 103, vers 126 et suiv.

étaient promises à l'occasion du jubilé ne profitaient, disait-il, qu'aux pèlerins; les pauvres gens et ceux que leurs devoirs empêchaient de faire le voyage de Rome n'avaient d'autre perspective que le purgatoire[267]. Les dispenses enfin, quand elles sont données sans motif raisonnable, sont inefficaces; s'y fier, c'est s'appuyer sur un roseau; „plus d'un court avec sa dispense à la damnation éternelle“ [268].

Quel que soit, selon Geiler, le mérite de tous les moyens dont il vient d'être parlé, il en est un sans lequel ils ne nous profitent pas, c'est une vie active et charitable. Nous avons dit plus haut comment il sait apprécier les devoirs de cette vie par rapport aux avantages de la vie contemplative. Celui qui ne s'exerce pas journellement à la vertu, n'arrive pas à plaire à Dieu, „le royaume céleste n'est pas pour les paresseux, on ne le gagne qu'après de rudes combats“. „Se faire admettre dans un couvent, entrer dans le sacerdoce, invoquer les saints, réciter des prières, entendre des sermons, communier souvent, fonder des messes, c'est bon, mais cela ne suffit pas si vous n'ajoutez pas la pratique des vertus“ [269]. Celles-ci, Geiler ne les considère pas seulement au point de vue catholique comme produisant de bonnes œuvres qui nous procurent le salut, elles lui semblent nécessaires à la prospérité de l'Église et de la République, car l'homme est né pour vivre en société, un pour tous et tous pour un. De même qu'il n'oublie aucun vice, il n'y a pas une vertu qui ne soit traitée dans sa prédication, mais là aussi il fait de ces distinctions minutieuses, plus propres à brouiller les esprits qu'à leur donner une impulsion forte; il est obligé toutefois de convenir lui-même que l'exercice est plus instructif que les descriptions, „on apprend mieux à connaître une vertu en la pratiquant qu'en discutant sur ses qualités et sur les diverses manières de la manifester selon les circonstances“ [270]. Il

267 *Narrenschiff*, f° 200.

268 O. c., f° 71. — *Bilgerschaft*, f° 131.

269 *Selenparadies*, f° 153. — *Brösamlin*, P. 1, f° 34. — *Postill*, P. 3, f° 39.

270 *Wen da hungert und begert gefütert zu werden, dem ist genug der has im pfeffer und das er im schmackt, fragt nit vast lang warumb im got also lang oren und ein kurz wedelin oder gespaltne lefftzen gemacht hab, oder wie er gefangen sei worden, im garn, von hunden, oder geschossen; disen dingen fragt der hungrig nit nach, sunder er isst in schlechtlich, das bringt im nutz; wenn er in aber nit üsse und allein also von dem has disputiret, wer ein torheit. Also tund etlich gelerten, die von den tugenden disputiren, reden und gedencken, aber sie versuchen sie nit in übung. Selenparadies*, f° 192.

serait superflu de donner des exemples; observons seulement qu'à côté de paroles excellentes sur la bienfaisance envers les pauvres, sur le pardon des injures, sur la probité, sur la justice, sur la résignation dans l'infortune, on trouve des règles sur le gouvernement d'un ménage, sur l'éducation des enfants [271], sur la politesse [272], sur l'honnêteté dans le commerce [273], sur les petits détails de la vie dans un couvent de femmes [274], règles qui ont pu donner à ses sermons une application pratique immédiate, mais que d'ordinaire on n'attend pas d'un prédicateur.

271 *Bilgerschaft*, f° 64. — *Sünden des munds*, f° 35.
272 *De arbore humana*, f° 81. — *Postill*, P. 3, f° 43.
273 *Brösamlin*, P. 1, f° 87.
274 *Has im Pfeffer*, *Spinnerin*, passim.

CONCLUSION.

Malgré l'estime qui l'entourait, malgré l'attrait que sa prédication vive, imagée, sans art et sans gêne, devait avoir pour des auditeurs de la fin du quinzième et du commencement du seizième siècle, Geiler se plaignait de son peu de succès moral. Les uns n'allaient l'entendre que pour rire de ses facéties ou pour trouver matière à médire de leurs voisins; d'autres s'irritaient de sa sévérité. Il disait que les prédicateurs ont encore le même sort que Jésus, lorsqu'après avoir poussé dans le lac les pourceaux des Gadaréniens, ces derniers l'invitèrent à les quitter : „On nous aime aussi longtemps que nous débitons ce qui plaît; quand nous attaquons les pourceaux des vices, on est impatient de nous voir nous éloigner“ [275]. En effet, plus d'une fois le peuple se fâchait de ses invectives : „De quel droit se mêle-t-il de nos affaires? elles ne le regardent pas; qu'il s'occupe de lui-même, il n'a pas à nous blâmer du haut de sa chaire“ [276]; en 1503 les bourgeois de Tours employèrent presque les mêmes termes contre le frère Michel Menot : „Il est trop poinnant et picquant le prescheur; qu'avoit-il affaire de dire cela? il s'en peveit bien passer; il monstre quasy les gens au doy“ [277]. Les prêtres surtout et les moines en voulaient à Geiler; la franchise avec laquelle il les critiquait leur semblait scandaleuse; il dut prononcer tout un sermon pour se justifier : jamais, dit-il, il n'a eu l'intention de dire du mal de la hiérarchie, il ne combat que les vices de ceux qui la déshonorent; le peuple a besoin d'être éclairé, afin qu'il ne s'habitue pas à mépriser le clergé en général; quand il s'agit d'extirper le péché, le ménagement serait

275 *Postill*, P. 3, f° 93.

276 *Was hat der pfaff mit unsern sachen zu schaffen? Warumb schafft er nit sein ding? Was gon in unsere sachen an? Brösamlin*, P. 1, f° 70.

277 *Michaelis Menoti... sermones quadragesimales ab ipso olim Turonis declamati.* Paris, Claude Chevallon, 1528, in-8°, f° 102.

une lâcheté impardonnable [278]. „Vous voudriez qu'on ne parlât de vos abus que devant un synode, parce que dans un synode il n'y a pas de laïques; mais l'évêque ne veut plus vous convoquer. J'ai le droit de parler publiquement de ce qui se passe publiquement à la face du monde; j'ai essayé de vous avertir en particulier, je l'ai fait si souvent que j'en suis las, tous mes avertissements ont été vains" [279]. „Ne vous plaignez pas, dit-il au clergé et au peuple, en se servant d'une image qui lui était familière, ne vous plaignez pas que je sonne le tocsin aussi longtemps que je vois le feu; si je cessais, je serais un gardien aveugle ou infidèle" [280]. Il continuait de veiller et de sonner, mais désespérait du résultat. La décadence morale de ses contemporains lui semblait universelle, irrémédiable. Plus d'une fois il terminait ses sermons par quelques paroles indignées : „C'est ainsi que va le monde, il n'y a plus d'honnêteté, partout règne le mal, jamais les hommes n'ont été plus dépravés et tous les jours ils deviennent pires" [281]. „Depuis le pape jusqu'au sacristain, depuis le roi jusqu'au pâtre, tous sont également corrompus" [282]. „Jadis, du temps des Pères, c'était l'âge d'or de la chrétienté; aujourd'hui c'est l'âge du bois pourri qui, au milieu des ténèbres, ne donne qu'une lueur trompeuse" [283]. „Il n'y a plus d'espoir d'amélioration, la mesure du mal, déjà pleine, ne tardera pas à déborder; si quelqu'un ressuscitait des morts comme Jésus, s'il prêchait et faisait des miracles comme lui, on le brûlerait comme hérétique" [284]. Quand on parlait d'une réforme générale par un concile, Geiler demandait quels étaient les prélats qui consen-

278 *De arbore humana*, f° 96.

279 *Wir geistlichen haben nit gern das man uns unser bresten sagt; ey was sol er es uff der cantzel usrichten? Nun mus man es inen auch sagen. Wo sol man es inen sagen den an der cantzel? In sinodo solt man es thun. Jo, wo nemen sinodum? Die rüte* (le texte a faussement *die sitten*) *des bischoffs lossent nit sinodum haben; sie sprechen : gnediger herr, was wellen ir damit zu schaffen han? est ist fantasei, was leit daran? Es ligt das daran, solt man es inen sagen in sinodo, so würden sie hören das sie schelck und buben seind, das mögen si nit hören. Brösamlin*, P. 1, f° 95. — *Evang. mit uszleg.*, f° 181.

280 *De arbore humana*, f° 16.

281 *Postill*, P. 4, f° 28.

282 *Von dem babst bitz uff den sigristen, und von dem keyser und künig abher bitz uff den hirten, so findestu eitel boszheit. Postill*, P. 3, f° 42.

283 *Evang. mit uszleg.*, f° 100.

284 *Es ist kein hoffnung das es besser werde, aber böser, und das mesz der boszheit das ietz gestrichen ist, würt fürhin gehuffet werden.* O. c., f° 23.

tiraient à des changements, et les laïques qui les accepteraient; le concile de Constance est resté sans effet, celui de Bâle n'a pas même pu réformer un couvent de femmes soutenu par quelques nobles; comment donc une assemblée nouvelle réformerait-elle toute la chrétienté? on lui opposerait soit des priviléges ou des dispenses, soit la mauvaise volonté universelle. Le seul moyen de ramener un état meilleur, c'est que chaque évêque réforme son diocèse, chaque abbé son couvent, chaque magistrat sa cité, chaque bourgeois sa maison; mais ce moyen même ne réussira pas, à cause de l'égoïsme qui règne en maître [285]. On ne peut plus rien attendre des supérieurs; les prélats sont les premiers à persécuter ceux qui osent dire la vérité. Il ne reste à chacun qu'à chercher son salut personnel [286]. Dans de rares occasions Geiler s'écriait que la situation de l'Église et du monde était telle, qu'elle ne pouvait plus durer [287]; mais de cette expression de tristesse il y a loin jusqu'aux prophéties que lui prêtait notre protestant Specklin.

Quelque grands qu'on se figure les défauts des contemporains de Geiler, il est impossible de croire qu'il ne les a pas exagérés. Une population tout entière n'a pas pu être aussi corrompue qu'il nous la représente. Mais comme il n'a su prêcher que la loi que l'on viole par le péché et à laquelle on satisfait par de bonnes œuvres, il lui est arrivé, comme à la plupart des anciens prédicateurs de pénitence, de forcer les tons dans l'espoir de produire des effets plus saisissants. Chez lui, toutefois, l'exagération a été plus encore qu'un simple artifice oratoire; il a été persuadé de bonne foi que l'immense majorité du peuple et du clergé était perdue sans retour. De même que son ami Brant, il a vu son siècle sous des couleurs trop sombres; irrité

285 O. c., f° 223. — *Emeis*, f° 21.

286 *Jetz so herschet boszheit und falscheit hat me liebhaber und beschirmer dan die warheit und die tugent. Ich mag es sagen, doch on schmach der obern, das prelaten die ersten sein die durchechten die die warheit sagen und sie beschirmen. De arbore humana*, f° 158. — *Du sprichst: mag man nit ein gemein reformation machen? Ich sprich nein, es ist auch kein hoffnung, das es besser werd umb die cristenheit... Darumb so stoss ein jeglicher sein haubt in ein winckel in ein loch, und sehe das er gottes gebot halte und thu das recht sei, damit er selig werde. Emeis*, f° 21.

287 *Alle ding seind yetzt verkert, das wert als lang als es mag. Postill*, P, 3, f° 56. — *Also got es ietz in der welt und stot als übel es nie ist gestanden, und würt ie böser ie böser, got erbarme. Stot es lang, das ist mir lieb, ich glaubs aber nit.* O. c., T. 3, f° 54.

des vices d'une situation qui certes avait besoin d'une réforme, il a condamné, sans exception, la société entière; et voyant que tous ne se corrigeaient pas aussi vite que son austère vertu le souhaitait, il a fini par se décourager. Cependant ses avertissements n'ont pas été perdus; si les Strasbourgeois, auxquels s'est adressée plus spécialement sa prédication, avaient été aussi rebelles à ses conseils qu'il les dépeint, on n'aurait pas vu, peu d'années après sa mort, sortir de leurs rangs tant d'hommes intègres qui s'étaient développés sous son influence; Jacques Sturm, entre autres, avait été un de ses disciples et de ses plus ardents admirateurs.

FIN DU TOME PREMIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

TOME PREMIER.

Pages.

Préface V

Introduction IX

Livre Premier. WIMPHELING. 1450-1528 1

I. Vie de Wimpheling . . . . . id.

Chapitre Premier. — Famille et naissance. — Études à l'école de Schlestadt et aux universités de Fribourg, d'Erfurt, et de Heidelberg. — Premières productions littéraires 3

Chapitre II. — Wimpheling prédicateur à Spire. — Sa correspondance avec Robert Gaguin. — Querelle sur l'immaculée conception. — Écrits pédagogiques 14

Chapitre III. — Retour à Heidelberg comme professeur. — Démission et arrivée à Strasbourg 24

Chapitre IV. — La *Germania*. — Controverse avec Murner 31

Chapitre V. — Wimpheling à Bâle, à Strasbourg, à Fribourg. — Son traité *De integritate* et sa querelle avec les Augustins 47

Chapitre VI. — Querelle avec Locher sur les poètes païens et au sujet des Souabes 57

Chapitre VII. — Invectives de Wimpheling contre les Suisses 68

Chapitre VIII. — Travaux et voyages divers, 1507 à 1514. — Nouvelles querelles avec les moines. — Traité sur les misères des paysans 75

Chapitre IX. — Affaire de Reuchlin. — Wimpheling se retire à Schlestadt. — La Réforme. — Dernières années et mort 84

II. L'Œuvre de Wimpheling 100

Chapitre Premier. — Wimpheling homme d'église et théologien 102

§ 1. Son catholicisme et ses plaintes au sujet des abus . . . . . id.

§ 2. Wimpheling théologien, ses efforts pour relever les études 122

Chapitre II. — Wimpheling pédagogue, humaniste et littérateur 132

§ 1. Ses principes et ses traités pédagogiques . . . . . id.

§ 2. Son humanisme. Les poètes païens 141

§ 3. Wimpheling littérateur 160

Chapitre III. — Wimpheling écrivain politique et historien 172

Conclusion 185

Livre Deuxième. SÉBASTIEN BRANT. 1457-1521 189

I. Vie de Brant 191

Chapitre Premier. — Naissance. — Études. — Brant professeur de littérature latine et de droit à Bâle 191

Chapitre II. — Brant syndic et chancelier de Strasbourg jusqu'à sa mort . . 211

Digitized by Google

Pages.
II. Les Œuvres et les Opinions de Brant 238
Chapitre Premier. — La forme 239
Chapitre II. — Publications juridiques et travaux historiques 245
Chapitre III. — Brant poète 251
§ 1. Caractères généraux de sa poésie 254
§ 2. Œuvres religieuses 264
§ 3. Œuvres politiques 278
§ 4. Œuvres morales 294
§ 5. Œuvres pédagogiques 318
Chapitre IV. — Brant artiste 323
Conclusion 330

Livre Troisième. GEILER DE KAYSERSBERG. 1445-1510 335
I. Vie de Geiler 337
Chapitre Premier. — Naissance. — Études à Fribourg et à Bâle. — Geiler se fixe à Strasbourg 337
Chapitre II. — Jusqu'à la mort de l'évêque Albert. 348
Chapitre III. — Depuis l'élection de l'évêque Guillaume de Honstein jusqu'à la mort de Geiler. 367
II. Geiler prédicateur 376
Observation préliminaire sur les éditions de ses sermons. . . . . . id.
Chapitre Premier. — Comment il entend la prédication et où il prend ses matériaux 379
Chapitre II. — Sa prédication sous le rapport de la forme. 387
§ 1. Méthode et habitudes scolastiques. . . . . id.
§ 2. Clarté. Popularité 394
§ 3. Exemples. Comparaisons. 401
§ 4. Recueils de sermons développant des allégories 409
Chapitre III. — Objet de la prédication de Geiler 420
§ 1. Son orthodoxie. Ses superstitions . . . . . id.
§ 2. Son mysticisme. 427
§ 3. Censure des vices. 432
1. La société laïque. 433
2. Clergé séculier et régulier 440
§ 4. Motifs et moyens de conversion 449
Conclusion 458

ERRATA :

Page 74. La note 189 est à reporter à la page 75, ligne 9.
— 94, note 241, ligne 3, lisez *Luscinius* au lieu de *Luscinus*.
— 97, ligne 20, lisez 1523 au lieu de 1527.
— 98, note 254, ligne 2, lisez *Schletstatensi* au lieu de *Schletstatensis*.
— 174, ligne 9, lisez *tels* au lieu de *tel*.
— 263, note 60, ligne 1re, lisez *sive* au lieu de *sine*.
— 313, note 167, ligne 2, lisez *germana* au lieu de *germano*.
— 319, note 185, vers 3, lisez *Cereri* au lieu de *celeri*.
— 370, ligne 6 d'en bas, lisez *prédictions* au lieu de *prédications*.

Digitized by Google